

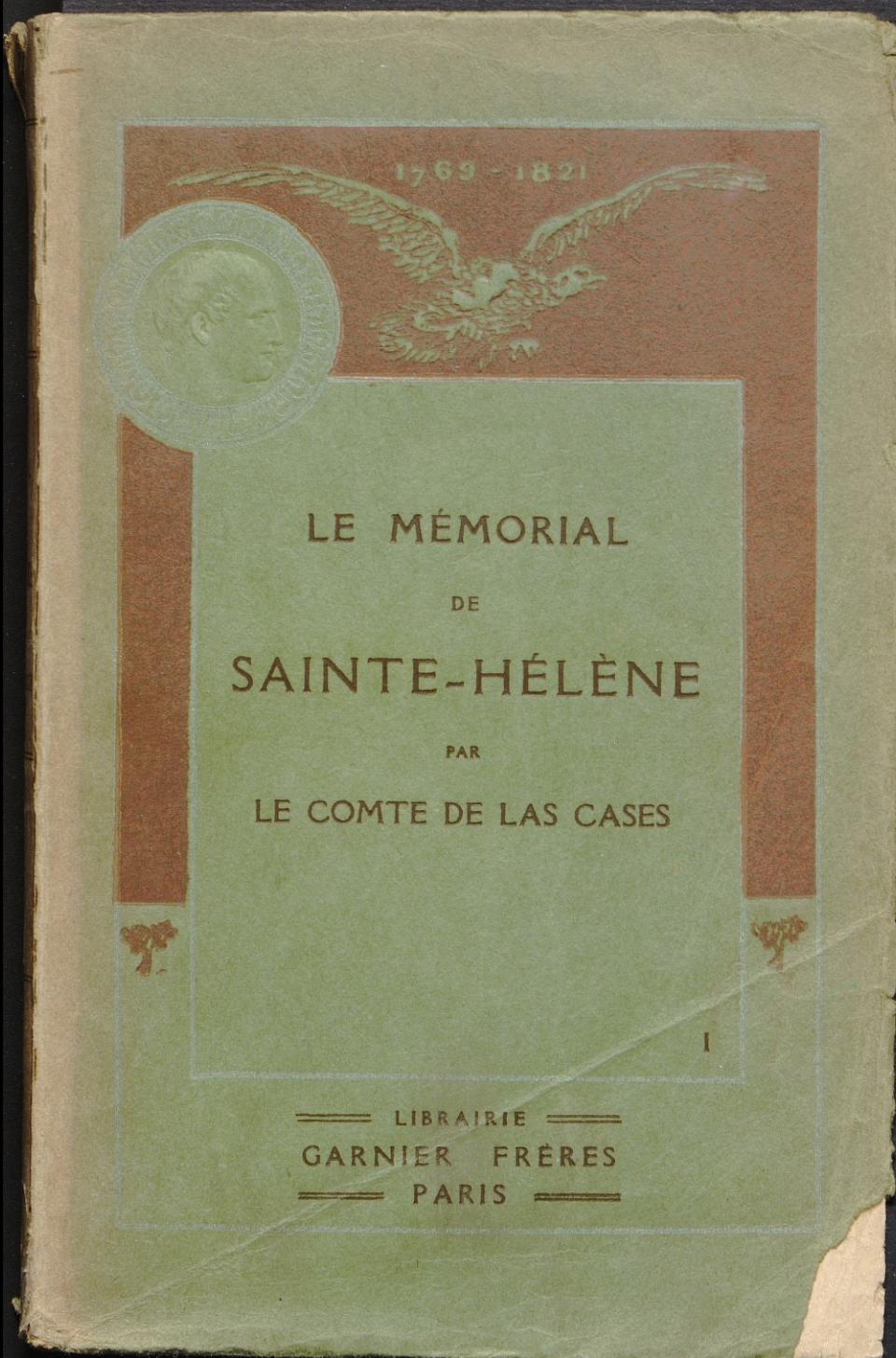


Grey Scale #13

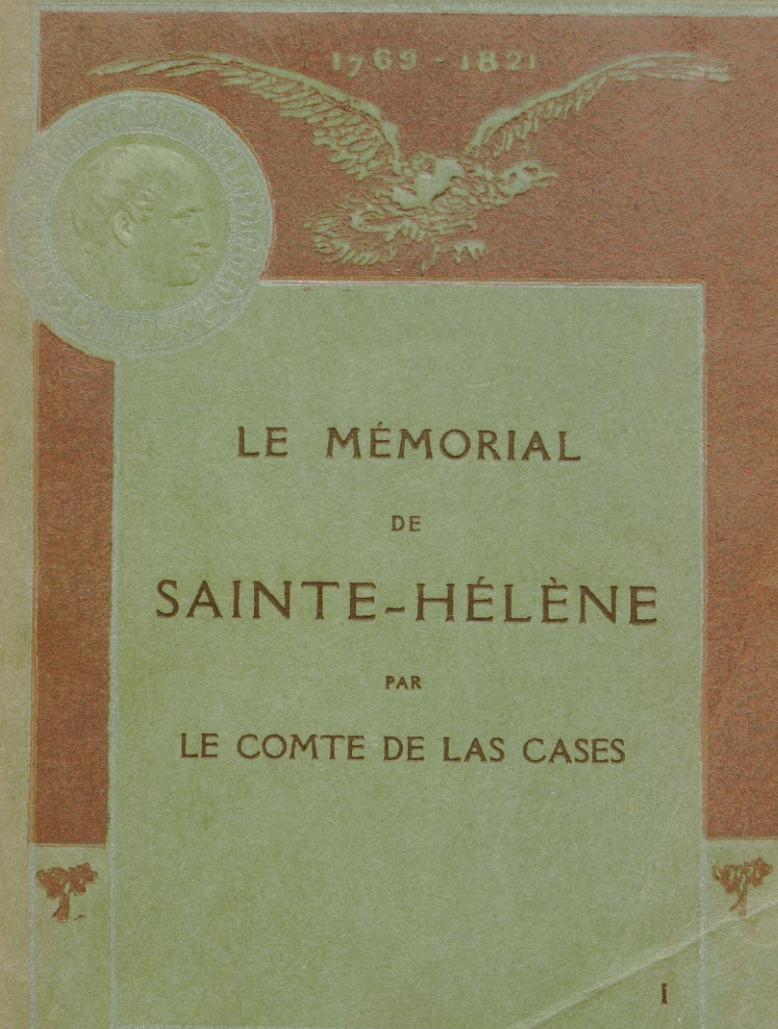


DANES-PICTA.com

A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



1769 - 1821



— LIBRAIRIE —
GARNIER FRÈRES
— PARIS —

LE MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE

TOME PREMIER

LE MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE

PAR
LE COMTE DE LAS CASES

SUIVI DE
NAPOLÉON DANS L'EXIL

PAR O'MÉARA
ET DU SÉJOUR DU DR ANTOMMARCHI A SAINTE-HÉLÈNE

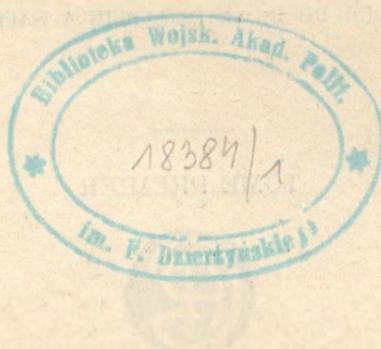
TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

92. 92 (Majownic)

ALBUMUM MILITARE
HISTORICO-STATISTICO
DEI CORPI MILITARI
D'ITALIA



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR L'AUTEUR

DU MEMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

Le dévouement de M. de Las Cases à Napoléon a diminué, à nos yeux de patriotes, cette grande faute de l'émigration royaliste en 1789. Sa conduite montre de nouveau que toutes les causes comptent des esprits généreux, et que souvent le parti que nous prenons, en entrant dans le monde, ne peut être reproché, ni à notre cœur, ni à nos idées, mais au despotisme des positions sociales qu'il nous faut subir. En 1792, il fallait dans les idées de la noblesse, qu'un gentilhomme allât tenir l'épée au delà du Rhin contre la France affranchie des rois.

M. de Las Cases fut animé de bonne heure de l'esprit de chevalerie qui illustra ses ancêtres. Jeune, les choses ne furent aperçues et jugées par lui que du point de vue de la noblesse. Il était officier de la marine à l'époque de l'émigration, et obéit aux sentiments qui guidaient ses camarades: il quitta sa patrie au moment de l'orage et courut à Coblenz. Après des luttes infructueuses, quelques années plus tard, il passa en Angleterre, dégoûté des partis et des guerres civiles; il n'y trouva qu'une vie obscure, pauvre, sans attraits; mais la pensée d'un grand travail historique, conçue dans ce temps, vint la remplir, la passionner, et y semer les fécondes et heureuses pensées de l'étude. Ce travail était l'*Atlas historique* publié par lui sous le nom emprunté de *Le-*

sage, où il réunit, dans l'ordre le plus lumineux, le résumé de l'histoire des siècles, résumé plein d'idées et de faits généraux, qu'il appuie sur la géographie la mieux soignée.

« M. de Las Cases terminait à peine ce grand monument des études générales, que la France venait d'être replacée au premier rang des nations par la ferme main de son jeune consul Bonaparte. Tout y était changé de face : les réformes publiques étaient opérées, assises ; l'ordre intérieur établi, les ennemis de la république battus, et l'Angleterre à demi vaincue dans la défaite des Autrichiens à Marengo.

« M. de Las Cases, ébloui par ces grandes choses, accueillit la loi d'amnistie qui rappelait en France les bannis ; il la reçut comme un bienfait, et vola à Paris pour redevenir Français, par une adhésion sincère à ce nouveau gouvernement, actif, veillant sans cesse à l'intérêt public, réparateur, créateur de si belles institutions, heureux et puissant comme la victoire et le génie ! Il ne vit plus que l'honneur de servir son pays, honneur qui touche toujours les belles âmes.

« Le jeune consul a conquis sa sympathie, son culte ; il l'a jugé très vite ; c'est un caractère antique, un talent immense. Les souvenirs historiques du jeune comte échauffent et élèvent son admiration, parce qu'il sait mieux que personne que cette activité dans le travail, cette circonspection et cette fermeté, cette rapidité, cette grandeur de génie pour gouverner les peuples, pour organiser les nations conquises, pour entraîner les hommes les plus distingués, pour électriser les armées, sont sans parallèle dans l'histoire. Annibal, César, Charlemagne ont parcouru une route moins vaste, ils ont eu affaire à des difficultés moins compliquées, moins diverses, moins grandes.

« Lorsque les Anglais débarquent à Flessingue, M. de Las Cases prend spontanément les armes pour la France de l'empire ; c'est cette circonstance qui le donne à Napoléon.

« Nous savons tous que ce grand homme a exercé une influence magique sur ceux qui l'ont approché. M. de Las Cases fut nommé à diverses fonctions ; il les remplit

avec ardeur et succès. On imitait le maître; l'imitation portait bonheur.

« Les événements de 1814, ces héroïques revers, l'attachèrent davantage à la fortune du grand homme. Ce n'était pas à lui, à un esprit nourri dans de belles études, à fuir la gloire malheureuse. Au contraire, sa foi se retrempe dans l'émotion douloureuse de tant de désastres: la délicatesse de ses sentiments en fait un des meilleurs amis de Napoléon.

« Le *Mémorial* a fait voir que c'est par une violation de parole ou par une supercherie, que l'officier anglais a pu conduire l'empereur Napoléon de la rade de Rochefort dans celle de Plymouth. Négociateur de Napoléon dans ces tristes circonstances, M. de Las Cases rappelle aux Anglais avec fermeté la parole violée, il retrace les faits; et ses réclamations sont d'autant plus énergiques, qu'il se trouve entre leurs mains, qu'ils peuvent tout sur lui; son courage le fait respecter, mais reste sans succès. Les ministres anglais, peu sensibles à ces protestations, ne se départirent en rien. Napoléon resta prisonnier. Ces reproches ne demeurèrent que comme une accusation vivante contre la déloyauté des torys, contre la clique de Pitt.

« M. de Las Cases suivit l'Empereur à Sainte-Hélène où sa société et son instruction furent, pendant près de dix-huit mois, comme une nécessité pour le prisonnier. Ce temps ne s'est pas écoulé sans de vives discussions du comte avec le bourreau de Sainte-Hélène; on les lit dans le *Mémorial*.

« Ces discussions le font arracher d'autrêts de l'Empereur. Traité comme un condamné et dépouillé de ses manuscrits, il réclame très haut parce qu'on affiche la menace pour le retenir, parce qu'on veut déployer des rigueurs, des violences pour obtenir la soumission et le silence.

« De retour en Europe, et dans un état déplorable de santé, ce qui lui reste de forces est uniquement consacré à réclamer auprès des souverains et à la face des peuples quelque adoucissement aux souffrances du martyr de Sainte-Hélène. C'est dans cette intention qu'il se voulé lui-même, durant près de quatre années, à un exil volontaire.

taire, au milieu de vexations incessantes de toutes les polices étrangères.

“ La mort de Napoléon rendant son sacrifice inutile, il retourna dans la patrie et ensevelit dans une solitude profonde ses regrets et ses douleurs. Là, il conçoit et exécute la pensée de publier le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ce journal scrupuleux des paroles et des explications obtenues de la bouche de Napoléon même. C'est une nouvelle sorte de dévouement qu'il croit devoir à la mémoire de celui qu'il pleure. La résolution n'était pas sans périls, mais il la croit pour lui un devoir sacré. Riche de tant de faits, il doit détruire les indignes calomnies dont les Bourbons et leurs adhérents cherchent à flétrir celui qui fut et demeurera la gloire et l'orgueil de la France.

“ Le *Mémorial* fut lancé, et la masse de mensonges se trouva noyée sous les flots de lumière qu'il répandit.

“ Cette précieuse publication fut aussitôt demandée d'un bout à l'autre de l'Europe, et sa lecture fit fureur en France, parmi les hommes éclairés, les hommes d'État et surtout parmi les innombrables compagnons de gloire du grand prosérit. Il fut copié, loué, commenté, et réveilla l'admiration pour le grand homme qui venait de périr sous les coups de l'oligarchie anglaise. La haine jeta son cri d'alarme à l'apparition de ce victorieux *Mémoire*, et voulut répondre, altérer d'importantes explications; mais ses réponses furent faibles, irrésolues. Alors les assertions et les explications de Napoléon se conciliant entièrement avec les faits restés, les dénégations n'ont pas pu tenir contre la vérité; il a fallu que les traîtres restassent dans l'infamie qu'ils avaient cherchée, dans la vile poussière qu'ils avaient soulevée. On vendit des milliers d'exemplaires d'éditions dispendieuses du *Mémorial*. Les plus pauvres Français en louèrent quelques volumes détachés dans les cabinets de lecture. Les historiens vinrent puiser à cette source; généraux, écrivains, hommes d'État, artistes, tous s'y instruisirent ¹.

1. Nous devons à un Anglais la continuation de ce précieux travail, au docteur O'Meara, qui fut pendant trois ans le médecin de Napoléon à Sainte-

« Ces explications, que viennent traverser les récits les plus piquants, des vérités semées sur tous les sujets, des conversations grandioses où jaillissent les plus riches et les plus éloquents développements, constituent une lecture d'un effet saisissant. Le cœur est déchiré par moments; mais la pensée ne fait qu'admirer davantage l'esprit de Napoléon qui s'est conservé si spontané, si facile et si grand, au milieu des fers, de la douleur, à la vue de la mort, loin de tout ce qu'il a aimé.

« *Le Mémorial* laissera une longue gloire au nom de M. de Las Cases.

« Ajoutons qu'à travers ces épreuves il a porté l'abnégation de lui-même jusqu'au désintérêt antique. Il a quitté Paris pour la prison de Sainte-Hélène, quand il savait que, dans l'état de ses affaires, son éloignement ruinait sa fortune: nul moyen de réparer cette perte n'était aperçu. A son départ de l'île, il regarda comme un bonheur de pouvoir laisser dans les mains de l'Empereur 100,000 francs, qui componaient ce qui lui restait de plus clair. Le gouverneur eut l'air de vouloir intervenir pour donner des garanties de remboursement; son cœur s'indigna: « Je n'ai besoin de rien, monsieur le gouverneur, lui répliqua fièrement M. de Las Cases; à mon arrivée en Europe le premier Français venu m'en ouvrira un compte. » Noble dévouement, qui laissa apercevoir de vives impressions sur le visage des officiers anglais présents à cette scène.

« Nous nous abstiendrons des détails biographiques; le *Mémorial* ne laisse rien à désirer à cet égard, et nous voudrions éviter des répétitions.

« Toutefois, disons, par voie de résumé, que dans les grandes révolutions contemporaines, M. de Las Cases s'est fait remarquer surtout par une grande constance et une grande probité politique.

« Voué par sa naissance et son éducation à la cause des Bourbons, il y demeure fidèle l'on pourrait dire jusqu'à son extinction; encore ne cède-t-il qu'à la gloire,

Hélène. Son Journal a confirmé la fidélité de celui de M. de Las Cases d'une manière d'autant plus incontestable, que ces deux écrits furent faits à distance l'un de l'autre et dans des camps opposés.

qu'au lustre de la patrie, toujours si puissant sur les grandes âmes. Ce n'est que Ulm, Austerlitz, Iéna, Wagram, Tilsitt qui décident de sa nouvelle direction, de son nouveau culte, et jamais à demi, mais toujours avec ardeur, enthousiasme et sans réserve. Ce ne sont point les places, la faveur qui l'auront fait changer; mais c'est parce qu'il aura changé qu'il recherchera désormais les places et la faveur auprès de celui qui a conquis toute son admiration. Il est presque aussitôt nommé chambellan, admis au conseil d'Etat et chargé de missions importantes, dont son extrême modestie ne sait point tirer parti à son retour près du prince.

« Dans les cent-jours ce fut bien plus encore: l'ancien émigré avait vu la restauration avec douleur; il s'y était voué à l'isolement et au deuil. L'Empereur en reparais-
sant le nomma de nouveau son chambellan, le fit conseiller d'Etat et président de la commission des pétitions. Il fut question de l'envoyer commissaire impérial dans les départements, et lui confier temporairement la pré-
fecture de Metz et de lui destiner même une mission diplomatique en Angleterre. « Vous auriez eu désormais
« toute ma confiance, lui disait l'Empereur à Sainte-
« Hélène; vous aviez résisté à l'épreuve des Bourbons,
« et c'était immense, à mes yeux, pour vous, noble,
« émigré, et qui les aviez fort aimés. » En effet, tout porte à croire que si l'Empereur fût demeuré, M. de Las Cases était appelé à une haute fortune, à de hauts honneurs, mais qu'il ne les regrette pas! il est loin d'avoir rien perdu. Son dévouement à Sainte-Hélène, son *Mémo-
rial* laissent bien d'autres traces après lui, et lui assu-
rent à jamais une bien autre mémoire, bien d'autres souvenirs dans les cœurs généreux. Nous finirons par une qualité distinctive et bien caractéristique du comte, la bonne foi, la droiture chez lui, et ces mêmes qualités toujours présumées, de sa part, dans les autres. M. de Las Cases était sermonné par l'Empereur sur ce point.
• Mais c'est trop fort, lui disait Napoléon; vous vous fiez
• aux protestations jusqu'à la naïveté! Votre sincérité
• ressemble à la candeur d'un enfant. Avec cela on doit
• être dupe toute sa vie. — Mais pas tant, Sire, répondait
• le comte; et c'est précisément le cours de ma vie et

• ses heureux résultats que j'alléguerais pour me dé-
• fendre. Du dernier degré de la misère, durant l'émi-
• gration, je me suis relevé à une véritable aisance; du
• pavé de Londres je suis arrivé près des marches de
• votre trône et dans votre conseil. Le tout du reste sans
• que j'ait à être embarrassé devant qui que ce soit d'au-
• cune démarche, d'aucun écrit, d'aucune parole. N'est-
• ce donc pas là avoir produit aussi mes petites mer-
• veilles? Et qu'aurais-je donc pu faire de mieux avec
• une autre direction, un autre tour de caractère?

• M^{me} de Las Cases, née de Kergariou, et qui vient
d'être enlevée à sa famille, portait un des premiers noms
de la Bretagne, et riche d'une vieille illustration de
mer. Quand cette dame, qui a laissé pour nous un sou-
venir plein d'effusion, le souvenir d'une des plus dignes
et des meilleures personnes que nous ayons vues ici-bas,
apprit que son mari était déporté avec l'Empereur sur
l'affreux rocher de Sainte-Hélène, elle fit tout pour ob-
tenir du gouvernement anglais la permission d'aller
l'habiter avec deux petits enfants; mais sa persistance
généreuse ne reçut que des refus. Fatigues, périls, tour-
ments, humiliations, rien ne l'eût découragée.

• Il y a dans le sentiment qui pousse quelques âmes
vers un difficile et beau devoir je ne sais quoi qui les dé-
dommage.

• Parmi les objets que l'affection de l'Empereur a
laissés entre les mains de M. de Las Cases, deux sont
bien curieux et bien précieux: l'un est un *nécessaire de
campagne*, reçu à Briars, peu de jours après l'arrivée à
Sainte-Hélène; Napoléon dit en le lui donnant: « Tenez,
• mon cher, voici qui m'a servi le matin de la bataille
• d'Austerlitz. » L'autre, sont les éperons de la bataille
de Dresde et de Champ-Aubert.

• Quatre années après, la pauvreté généreuse du grand
homme mourant n'a point oublié M. de Las Cases dans
ses derniers legs. La France a fait le reste, et comblé
d'estime et d'honneur ceux qui ont partagé cette capti-
vité, ces misères, qui ont fermé les yeux du plus grand
de ses grands hommes, du plus national de tous les chefs
qui l'ont gouvernée.

• Maintenant (1831) les bancs de la Chambre élective

comptent parmi leurs membres les plus populaires MM. de Las Cases père et fils et le général Bertrand. C'est Sainte-Hélène qui a fait ces élections, la vieille voix de l'Empereur vibrant dans les cœurs. Napoléon avait dit à M. de Las Cases: « A votre retour en France, vous « serez accueilli avec joie; vous verrez que d'ici je donne « encore des couronnes. » Ces paroles, rappelées aux électeurs de l'arrondissement de Saint-Denis au moment où le dépouillement du scrutin fit proclamer M. de Las Cases député, les remplirent des sentiments de la plus vive adhésion. ▶

Nous avons pris la Notice ci-dessus dans l'édition in-18 du *Mémorial de Sainte-Hélène* publiée en 1831. Pour mettre à jour cette esquisse biographique de l'auteur du *Mémorial*, nous avons eu la pensée d'ajouter ici deux pièces :

L'une, *les adieux* de M. de Las Cases aux électeurs qui l'avaient nommé à la députation: elle est propre à bien faire juger ses principes politiques, et couronnera dignement sa carrière parlementaire.

L'autre montrera le *fidèle* de Sainte-Hélène sans cesse occupé de son héros: c'est la *comparaison de Napoléon avec César et Alexandre*, qu'il a ingénieusement introduite dans une de ses cartes classiques, si précieuses à l'enseignement et si universellement répandues dans les écoles. Certes c'est une idée aussi heureuse qu'efficace pour populariser la mémoire de Napoléon, que de le mettre de la sorte entre les mains de la première enfance aux prises avec Alexandre et César, et de le montrer supérieur à ces grands héros de l'antiquité dont on avait frappé jusqu'ici notre jeunesse.

ADIEUX DE M. LE COMTE DE LAS CASES

A SES COMMETTANTS
DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-DENIS.

« Messieurs et chers coélecteurs, à l'issue des deux dernières sessions, ou pour mieux dire, de la dernière session en deux actes, je n'ai point rempli l'engagement pris avec moi-même de vous rendre le compte annuel de mes votes, engagement, pour le dire en passant, que tout député vraiment pénétré de ses obligations devrait s'efforcer d'implanter dans nos mœurs constitutionnelles. Voici ce qui m'a retenu :

« A cette époque le bruit était général, et j'avais lieu de le croire certain, que nous allions être dissous immédiatement. A quoi bon dès lors vous adresser des paroles de loin, lorsque j'allais bientôt paraître devant vous ? Mais à présent que notre existence parlementaire a continué son cours, j'ai à cœur, avant la session qui va s'ouvrir, de réparer en quelque sorte son omission ; aussi bien serai-je heureux d'avoir cette occasion naturelle de me remettre en votre pensée.

« Ne m'entendant jamais à la tribune, ce qui n'a pas dû vous surprendre, puisque je vous en avais prévenus, ne pouvant me suivre dans la foule, il eût pu, à toute rigueur, vous venir à l'esprit que je demeurais peu fidèle à mes promesses et négligeais les grands intérêts que vous avez confiés à mes soins ; et pourtant rien ne serait moins juste, je vous l'atteste ; car j'ai été constamment assidu aux séances, j'ai scrupuleusement suivi les débats, et donné en mon âme et conscience tous mes votes.

« Il est sans doute inutile aujourd'hui de revenir sur ces votes que vous aurez d'ailleurs tous devinés, tant mon dernier compte rendu me montrait explicite à vos yeux ; aussi, au lieu de vous dérouler des objets déjà loin de nous, je vais, au rebours de la coutume établie, vous parler non de ce qui est passé, mais de ce qui est

à venir, et vous renouveler en quelque sorte ici ma profession de foi et mes engagements.

« Je vous promets donc la même ardeur à seconder la réforme de tous les abus, l'adoption de toutes les économies, la diminution ou la conversion des taxes les plus nuisibles aux classes souffrantes. Je vous promets d'appuyer avec le même zèle les réclamations contre les actes arbitraires journalièrement signalés, contre les infractions de nos droits et de nos libertés les plus chères : les atteintes à la liberté individuelle et à la guerre cauteleuse et déloyale faite à la presse; de repousser de toutes mes forces les altérations et le mutisme dont le bruit public veut que le *jury politique* serait menacé; enfin, de réclamer avec chaleur la municipalité constitutionnelle de Paris, dont l'absence tient hors du droit commun le chef-lieu du département dont j'ai l'honneur de représenter une portion.

« Paris, ce GLORIEUX PARIS, dont les lumières, l'importance, les richesses, le dévouement, permettaient peut-être des préférences, est pourtant le seul point du territoire aujourd'hui qui reste dans une exception par suite de laquelle nous demeurons privés de notre conseil d'arrondissement. Et pourquoi cette exception? Le bon esprit de la garde nationale ne répond-il pas assez du bon esprit de la municipalité? Ne seront-ce pas les mêmes éléments sous deux combinaisons diverses? Pourquoi laisser au public à rechercher des causes injurieuses au pouvoir?

« Je vous promets, à l'aide de quelques collègues, si ce n'est par moi-même, de provoquer:

« 1^o Une loi qui mette un terme à l'exhumation de ces lois ou décrets de toutes les époques, que notre révolution de 1830 a dû détruire, et par la confusion desquels aucun de nous ne sait plus par quelle législation il est régi, ni de quelle peine il peut se trouver passible. Une telle confusion, de telles ressources ne peuvent que discrediter ceux qui les maintiennent pour en tirer avantage. Ils choquent la nature et blessent la dignité du gouvernement représentatif, dont l'essence est le grand jour, la précision, la bonne foi. De tous les peuples qui jouissent des bienfaits de cette heureuse combinaison,

nous sommes les seuls à montrer le scandale d'un tel contresens;

« 2^e Une loi qui fasse cesser l'irresponsabilité des fonctionnaires publics et pose des limites à ces mesures préventives qui placent la police et ses actes au-dessus des lois et hors de l'atteinte des tribunaux;

« 3^e La révocation de cette loi fâcheuse qui livre à l'arbitraire et au bon plaisir ministériel tout étranger qui pose le pied en France; loi qui prive notre sol du bel attribut de son hospitalité proverbiale, et compromet la dignité du gouvernement en l'exposant à l'accusation de céder à des exigences étrangères. Par quels spécieux motifs est-on parvenu à enlever cette loi funeste? Comment quelques milliers d'étrangers, quelles que fussent d'ailleurs leurs mauvaises intentions, disséminés parmi trente millions d'hommes, seraient-ils plus à craindre, demanderaient-ils davantage de lois spéciales que des malfaiteurs indigènes? Ah! évitons sur toutes choses de nous familiariser avec la vue, la possibilité même d'actes arbitraires et de lois exceptionnelles!

« 4^e La révocation de cette loi bizarre, si antilogique! On relève la statue de Napoléon, et on maintient proscrite toute sa famille. On le proclame le héros, la gloire, le bien méritant du pays, et l'on prive tous les siens de leurs droits de citoyens, et sans arguer d'autres griefs contre eux que l'honneur de lui appartenir: quel contresens! Si j'étais le seul à me récrier, je pourrais me dénier peut-être de mes affections; mais ici c'est la voix universelle. Quoi! de l'ostracisme sous le règne des droits et de la vraie liberté! Veut-on donc proclamer par là l'impuissance de nos lois, faire douter de l'affermissement du trône que nous avons fondé, de la stabilité de la dynastie que nous avons élue? Qu'on juge mieux! Un roi constitutionnel est toujours invulnérable derrière les lois et les institutions suivies avec franchise et bonne foi. Il a pour rempart une nation tout entière: là il demeure inattaquable ou invincible.

« Enfin, et pour me résumer en un mot, je vous promets de continuer de faire partie de cette opposition généreuse qui, au milieu des calomnies et des outrages de toute

nature, n'en persiste pas moins courageusement à veiller au maintien de notre pacte fondamental et au développement des institutions qu'il nous assure ; opposition aux efforts de laquelle vous devez, entre autres services dans la dernière session, une économie de 18 millions pour une bibliothèque dont on pouvait se passer jusqu'à de meilleurs temps ; à laquelle vous devez cette loi si sage, si mesurée, qui ramène par les seules extinctions les sièges épiscopaux aux limites du concordat dont la restauration nous avait fait illégalement sortir ; à laquelle vous devez enfin l'éveil sur ces forts détachés devenus plus tard la réprobation universelle.

« S'il en est parmi vous que le seul mot d'opposition effraie, qu'ils sachent qu'une opposition est la condition, la garantie, la durée du gouvernement représentatif. Celui qui, *consciencieux* et *désintéressé*, se voue à en faire partie, est un bon citoyen, faisant abnégation de soi en faveur de tous, et le pays lui doit reconnaissance de préférer, pour l'amour de lui, une route d'amertume à un chemin de fleurs. Telle a été et telle demeurera la bannière de mon choix. Elle porte pour *franche* devise : MAINTENIR ET AMÉLIORER ; car nous voulons la révolution de juillet, la monarchie de juillet, la dynastie de juillet et les institutions de juillet. Voilà nos vrais principes, nos efforts, notre but. Je n'en dévierai point ; vous m'avez envoyé pour cela, et je vous serai fidèle.

« Certes, et nous aussi nous voulons, quoi qu'on en dise, l'ordre, le bien-être, la stabilité qu'on n'obtient que par les lois ; et nous aussi nous voulons le règne de ces lois, faites pour garantir et non pour inquiéter ; aussi voudrions-nous qu'elles fussent appliquées largement, franchement, impartiallement et de bonne foi, sans recourir surtout à des interprétations forcées, à des torsions déloyales ou à des subtilités intéressées. Une telle droiture amènerait le contentement de tous et des bénédictions universelles ; le contraire ne crée que des murmures, la défiance et la désaffection.

« On s'évertue à former laborieusement une *majorité* telle quelle, quand on n'aurait eu qu'à vouloir pour réunir sympathiquement l'*universalité*. Et à quoi bon se créer des embarras comme à plaisir ! Serait-ce pour se

donner de la force ? mais en est-il de supérieure à celle qu'enfantent la vérité, la droiture, la confiance ? Serait-il pour prévenir l'anarchie ? mais en est-il de plus sûre que la confusion des lois et leur maligne application ? Serait-ce la crainte de la république ? mais qu'on y prenne garde, souvent par de fausses manœuvres on sert son ennemi bien plus qu'on ne le combat. Faire des mécontents, n'est-ce pas lui chercher des partisans ? Désire-t-on en finir sérieusement avec ce *passé hideux* et cette république prête, veut-on, à le recommencer ? qu'on mette en pratique la RÉPUBLIQUE DE LA CHARTE ; car notre ordre constitutionnel, suivi de bonne foi, sans réserve, est aussi une république, et même, a-t-on dit avec raison, la meilleure de toutes. Qu'on montre celle-là, et l'on verra s'il est plus question de celle dont on se dit épouvanté, si tant est qu'on s'en inquiète sérieusement ; car la crainte qu'elle inspire procure tant d'avantages contre nous, sert si bien autrui qu'il est difficile d'échapper au soupçon qu'on s'en sert volontiers comme d'un épouvantail.

• Au surplus, chers concitoyens, les destinées du pays ne s'en accompliront pas moins. La force des choses nous entraîne, et le vaisseau sillonne irrésistiblement de toute l'impulsion de sa masse ; rien ne saurait plus l'arrêter : aussi les principes, les vœux nationaux, l'emporteront quoi qu'on fasse, et c'est à la sagesse, à la raison publiques que nous en serons redevables ; elles ont conjuré l'anarchie intérieure, tenu en échec les ennemis du dehors, rien de cela n'est plus à craindre.

• *Avec ce que nous possédons aujourd'hui*, nous sommes sûrs d'obtenir ce qui nous manque, et il nous suffit désormais d'une constance même inerte et paisible pour atteindre le reste ; déjà deux branches essentielles et fécondes prennent franchement l'essor : l'*instruction primaire* et les *travaux publics* ; je suis heureux de le témoigner.

• Mais serrons-nous toujours, soyons fermes et persévérons avec ardeur dans l'amour de nos droits, de nos institutions, de notre dignité ; là est notre salut. Le découragement, la tiédeur, l'indifférence nous perdraient. L'hostile étranger, les mauvais vouloirs intérieurs n'oseront rien tant que le lion ne fera que sommeiller. Que

notre arrondissement continue dans son noble patrio-
tisme, et puisse-t-il être imité partout !

“ Voilà, mes chers coélecteurs, ce que j'avais à vous dire. Mais n'allez pas vous tromper sur ce redoublement de mon zèle ; le prendre pour la précaution anticipée, la ferveur prévoyante de quelqu'un qui aura bientôt à vous solliciter de nouveau. Non, ce n'est que l'abandon, l'épanchement de celui qui songe à vous quitter ; ce sont mes adieux. Si l'on nous avait dissous brusquement il y a quelques mois, au milieu de la défaveur et des outrages que la calomnie et le mensonge avaient cherché à déverser sur une portion de nous, j'aurais considéré cette mesure comme un appel à votre jugement touchant notre conduite, et le point d'honneur m'eût commandé de me présenter de nouveau ; mais à présent qu'on nous aura laissés vivre toute notre vie, que nous nous serons éteints de nous-mêmes, l'honneur que j'ai reçu de vous est assez pour moi ; il suffit à mes yeux d'un seul de vos choix pour combler une ambition et illustrer une carrière. Je retournerai donc à ma chère solitude, dont vos suffrages ont pu seuls me tirer, suffrages dont le souvenir toujours présent fera les plus doux moments du reste de ma vie.

“ Toutefois, en se séparant de vous, votre mandataire reconnaissant et fidèle vous doit une recommandation décisive pour votre bien-être. Il vous dira : « Ne donnez jamais vos voix à un *fonctionnaire salarié*, ou à qui veut le devenir. Ne placez pas aux mêmes mains des intérêts opposés ; évitez le conflit si délicat de l'intérêt personnel avec les intérêts publics. Vainement on vous objectera que les *spécialités* sont nécessaires au sein de la Chambre ; des bancs réservés à de simples voix consultatives pourraient suffire, et vous recueilleriez le bien sans avoir à redouter les inconvénients. Empêchez que votre faveur ne devienne la cause d'autres faveurs qui pourraient vous être nuisibles : évitez jusqu'à l'occasion de la faiblesse ou du trafic. Vous **SEULS LE POUVEZ, UNE LOI NE L'ORDONNERA JAMAIS.** »

“ On se targuerait en vain d'avoir remédié à tout en imposant la réélection. On aurait à opposer ce mot effronté d'un membre anglais qui, se trouvant en pareille cir-

constance, soufflait dans l'oreille de chacun de ses compêtants qu'il ne s'était donné en gros que pour leur procurer la facilité de se donner en détail, et emportait sa réélection à une *plus grande majorité* que son élection, ajoutant plaisamment qu'il l'avait bien prévu de la sorte.

« Quoi qu'il en soit, votre député avait pris pour devise au milieu de vous: RIEN POUR SOI TOUT POUR LE PAYS. Impossez-la désormais inexorablement, et tenez surtout à ce qu'elle soit bien suivie. Si vous ne le faites, vous pourrez en éprouver de grands maux; mais alors condamnez-vous à les supporter en silence: vous aurez perdu tout droit à des plaintes.

« Recevez, messieurs, l'expression toujours renouvelée de ma gratitude, de mes vœux, et l'assurance bien sincère de mon entier et respectueux dévouement.

« C^{te} DE LAS CASES. »

N. B. M. de Las Cases, conséquent à la déclaration ci-dessus, s'étant refusé plus tard à la réélection, et les électeurs l'ayant honoré de la présidence, il leur a adressé ces paroles positives et vives, qu'on aimerait à retrouver dans la bouche de tout mandataire qui se retire¹:

1. C'est ce qu'a pensé l'un des plus illustres patriotes dont s'honore le pays, et qui a exprimé si vivement et d'une manière si sympathique, dans la lettre suivante, les sentiments et les regrets laissés après lui par le comte de Las Cases.

« Monsieur et cher ancien collègue,

« J'ai mille remerciements à vous faire pour..... et plus encore pour la note que vous y avez jointe, où vous exprimez d'une manière si aimable pour moi les sentiments que j'ai été assez heureux pour vous inspirer. J'en suis profondément touché, et toute ma vie j'en conserverai un bien doux souvenir. J'attache un grand prix à l'estime d'un homme tel que vous, et je n'en mets pas moins à vous convaincre de tout l'attachement et de la haute estime que je porte depuis longtemps au constant ami de Napoléon, et à l'ami non moins fidèle des libertés du pays. Je m'honore d'avoir éprouvé pour elles la même sympathie que vous, et, dans le temps de défection où nous vivons, d'être comme vous resté fidèle aux principes de toute ma vie. Vous n'avez pas voulu être nommé député, moi j'ai été nommé sans le vouloir davantage; mais comme vous je m'abstiendrais de siéger dans une Chambre où il me serait impossible de faire le moindre bien.

« Permettez-moi d'espérer que malgré la distance où nous allons vivre l'un de l'autre, vous conserverez un bon souvenir d'un ancien collègue qui,

« Messieurs, leur a-t-il dit, je suis heureux que vous me
donniez l'occasion de reparaitre devant vous et de
pouvoir vous dire un mot du passé, tout en ayant à
vous remercier du présent.

« A l'élection dernière vous m'envoyâtes à la Chambre
des députés de la France. J'y ai constamment marché
dans mon âme et conscience sur la ligne et d'après les
principes que j'avais professés devant vous et qui me
valurent alors vos suffrages. Aussi je reparais ici avec
la satisfaction interne de l'honnête homme et la *fierté*
politique du mandataire qui sort de la députation
absolument et tout à fait de même, sous tous les rap-
ports, qu'il y était entré.

« Messieurs, la faveur que vous m'accordez aujourd'
d'hui est bien supérieure dans ma pensée à celle
d'autrefois. Jadis vous ne vous décidâtes que sur des
conjectures et des promesses ; aujourd'hui c'est d'après
des faits accomplis et des paroles tenues : aussi est-ce
précisément ce qui rend ce nouveau témoignage si
précieux à mes yeux ; parce que je le reçois comme
l'approbation et la récompense de ma conduite parle-
mentaire. »

NAPOLÉON, ALEXANDRE, CÉSAR.

« Il est des noms dans l'histoire qui commandent à
l'imagination. En les prononçant, on croit à la fois
exprimer mille hauts faits, mille brillantes qualités ; ce
sont les noms de ces phénomènes de gloire et de génie
que la nature et la fortune semblent s'être entendues
pour enfanter à grande peine, après quoi elles se reposent
longtemps comme fatiguées d'un trop grand effort. Parmi
ces noms, celui de CÉSAR est incontestablement un des
plus beaux, et on lui associe toujours dans la pensée,
dans toutes les citations, et presque involontairement,
celui d'ALEXANDRE, bien que 300 ans les séparent. Désor-

de son côté, ne vous oubliera jamais, et veuillez bien agréer l'hommage de
mes sentiments les plus distingués.

» **DUPOUT (de l'Eure).** »

mais on leur en adjointra un troisième qui les dominera : celui de NAPOLÉON, le héros, le géant des temps modernes.

Plutarque présente le parallèle d'Alexandre et de César, et se décide en faveur d'Alexandre. Je pense qu'il est permis de combattre cette opinion. Alexandre présente plus de brillant et de fracas dans le mouvement, plus d'unité dans l'action, plus de rapidité dans la marche. Mais il y a du météore dans Alexandre, si je puis m'exprimer ainsi, tant son apparition a été courte. Dans César, je trouve je ne sais quoi de plus sûr, de plus large, de plus éprouvé ; son génie me semble davantage de tous les instants et de toutes les fortunes, épreuve qui manque au conquérant de l'Asie. Alexandre n'a eu affaire qu'à des peuples qui lui étaient si inférieurs. César a dompté les nations les plus redoutables, vaincu des armées romaines et leur plus grand capitaine ; enfin, César a quelque chose de si attachant et de si aimable par la facilité de ses manières, les grâces de son esprit, la bonté de son cœur ! Il est toujours homme au milieu de tous, et avec tous. Chacun croit le voir à nu. Alexandre, au contraire, n'apparaît qu'entouré d'une auréole de pompe et de grandeur, c'est toujours un roi ; aussi dit-on *César* et *Alexandre le Grand*. Quoi qu'il en soit, en ouvrant leur splendide carrière, l'un et l'autre partirent de très haut. Alexandre était le fils d'un roi qui avait préparé ses succès, il était roi lui-même. César était le premier de la république par sa naissance, ses richesses, son influence ; mais pour Napoléon, rien de tout cela. Obscur, perdu dans la foule, à peine sorti de l'enfance, il s'élance seul du milieu de 30 millions d'hommes sans autre auxiliaire que son génie, et dès qu'il paraît chacun reconnaît l'homme fait pour gouverner. Tous ses pas sont autant de merveilles ; chaque jour multiplie ses prodiges ; il arrête court une révolution qui entraînait le globe. A sa voix, la désorganisation cesse, l'anarchie disparaît, l'ordre reprend son empire, et la création sort encore une fois du chaos. Il combat avec la main sûre de César, et triomphe avec la rapidité d'Alexandre. César n'avait livré que 50 batailles, Napoléon en compte 60 ; et quels peuples il a vaincus ! C'est toute l'Europe, ceux-là même qui, la veille encore, se flattaienr de nous anéantir.

Il parcourt en triomphateur toutes leurs capitales, semant partout après lui des germes de haute civilisation qui porteront leurs fruits. D'innombrables monuments marquent chacun de ses pas; son génie ne connaît de repos ni la nuit ni le jour, il est perpétuellement en action, et toujours infatigable. Il crée, régénère, fonde, corrige, embellit. Il nomme des rois, distribue des sceptres, donne des constitutions. On ne sait qu'admirer le plus en lui: du guerrier, de l'administrateur, du conquérant ou du législateur. Nous tenons de lui des codes immortels, devenus l'envie et l'espoir du reste de l'Europe. Enfin la carrière d'Alexandre n'est que de 12 ans, celle de César de 16, celle de Napoléon est de 25; et elle a le précieux avantage de fournir aux observations de l'historien, du philosophe et du moraliste une vie pleine, entière et complète, riche des phases diverses d'une prospérité sans exemple, et d'une infortune sans parallèle.

“ Mais si Napoléon égale au moins en héroïques qualités ses deux devanciers, il n'est pas oiseux de remarquer qu'il n'a pas leurs défauts. César eut une jeunesse des plus désordonnées; il y montra tout à la fois de l'Alcibiade et du Catilina. Quand il gouverna des peuples, ses extorsions furent des plus criantes, et elles ne furent employées qu'à corrompre pour ensanglanter sa patrie; ses mœurs furent détestables; on l'avait spirituellement consacré sous des expressions les plus déshonnêtes. Quant à Alexandre, on connaît son intempérance; il en fut victime, et il poussa l'emportement et l'ingratitude jusqu'à l'atrocité, immolant Parménion et donnant la mort de sa main à Clytus.

• Napoléon n'a aucune de ces tâches, et il demeurera l'homme des siècles. Soyons fiers de lui, car nous faisons partie de sa gloire: nous avons consacré ce sentiment en relevant sa statue. De quel lustre ne nous a-t-il pas décorés! Sous lui, nous avons gouverné l'Europe, et chacun nous a reconnus pour la grande nation. Puis il était si national! si profondément Français! Combien de fois ne nous a-t-il pas dit: « La France, sa gloire, son élévation, sa puissance, ses prospérités: voilà quels étaient mes rêves, mes chimères du jour et de la nuit. » (Voir au *Mémorial*.)

PRÉFACE

Les circonstances les plus extraordinaires m'ont tenu longtemps auprès de l'homme le plus extraordinaire que présentent les siècles.

L'admiration me le fit suivre sans le connaître ; l'amour m'eût fixé pour jamais près de lui dès que je l'eus connu.

L'univers est plein de sa gloire, de ses actes, de ses monuments ; mais personne ne connaît les nuances véritables de son caractère, ses qualités privées, les dispositions naturelles de son âme : or, c'est ce grand vide que j'entreprends de remplir ici, et cela avec un avantage peut-être unique dans l'histoire.

J'ai recueilli, consigné, jour par jour, tout ce que j'ai vu de Napoléon, tout ce que je lui ai entendu dire, durant les dix-huit mois que j'ai été auprès de sa personne. Or, dans ces conversations du dernier abandon, et qui se passaient comme étant déjà de l'autre monde, il devra s'être peint lui-même comme dans un miroir, et dans toutes les positions et sous toutes les faces : libre à chacun désormais de l'étudier, les erreurs ne seront plus dans les matériaux.

Tout ce que je donne ici est bien en désordre, bien confus, et demeure à peu près dans l'état où je l'écrivis sur les lieux mêmes. En le retrouvant il y a peu de temps, lorsque le gouvernement anglais me l'a enfin rendu, j'ai voulu d'abord essayer de le refondre, de lui donner une forme et un ensemble quelconques ; mais j'ai dû y renoncer ; d'un côté l'état de ma santé m'interdisait tout travail ;

PRÉFACE

de l'autre, je me sentais gouverné par le temps, je considérais la prompte publication de mon recueil comme un devoir sacré envers la mémoire de celui que je pleure, et je me suis mis à courir pour être plus sûr d'arriver. Puis ce sont mes contemporains aussi qui ont causé ma précipitation : j'avais à cœur de procurer quelques jouissances à ceux qui ont aimé, de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis. Enfin un troisième but encore, qui ne m'importait pas moins, c'est que si quelqu'un s'y trouve maltraité, il aura l'occasion de pouvoir se défendre, le public sera juge, et l'histoire consacrera avec plus de certitude.

Passy, le 15 août 1822.

Le comte LAS CASES.

N. B. J'avais eu d'abord l'intention de retrancher dans cette nouvelle édition, un bon nombre de choses de la première que je jugeais, les unes peut-être puériles, d'autres devenues depuis d'un médiocre intérêt, et j'eusse ainsi réduit l'ouvrage; mais une si grande quantité de personnes ont insisté tellement pour m'en dissuader que j'ai fini par tout conserver. J'allais dénaturer par là, assurait-on, cette physionomie primitive qui avait été un des grands titres à la confiance, une des plus fortes garanties du succès. De mon côté, je craignais que quelques-uns venant à s'imaginer que j'avais fait deux ouvrages, ne se trouvassent induits en erreur en cherchant à se procurer le second, et c'est surtout ce que j'avais à cœur d'éviter. Ces considérations m'ont décidé pour une réimpression pure et simple, me bornant uniquement à revoir avec attention les négligences si justement reprochées, à faire exécuter avec le plus grand soin la partie typographique, enfin à insérer de temps à autre quelques légères additions ou réclamations qui ne seront pas sans intérêt.

AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

Après la chute de Napoléon, le *Mémorial de Sainte-Hélène* fut la première voix qui s'éleva en sa faveur. Ce fut la première défense franche, entière, énergique, de son caractère et de ses actes. Pour se faire une idée juste du mérite qu'il y eut à oser l'entreprendre alors, il faudrait se reporter à toutes les difficultés de l'époque : l'intolérance du parti triomphant, la défaveur d'une cause vaincue, les préjugés, le blâme entassés contre une puissance renversée ; les innombrables pamphlets qui tenaient comme obscurcie la raison publique ; enfin, et par-dessus tout, l'irritation d'une faction tout nouvellement victorieuse, après avoir été si longtemps humiliée. Aussi l'auteur dit-il dans sa préface qu'il ne se dissimule pas tous les obstacles, les inconvénients, les périls mêmes de son entreprise, mais qu'il se fait un devoir de l'entreprendre, et que rien ne l'arrêtera pour l'accomplir.

M. de Las Cases eut la satisfaction de réussir complètement. Il attaqua et détruisit cette foule de bruits absurdes, de mensonges ridicules, accumulés depuis des années sur Napoléon par la politique, la mauvaise foi, la haine et la méchanceté. C'est encore à lui que nous dûmes les premières idées justes sur les qualités privées de Napoléon, les agréments de son esprit, et la bienveillance de son cœur ; toutes choses tellement ignorées jusque-là et si contraires à la croyance commune, qu'elles excitèrent d'abord plus que de la surprise. Mais les assertions de M. de Las Cases respiraient tant de bonne foi, elles étaient

appuyées sur des faits si positifs, narrées avec tant de candeur, qu'elles ne tardèrent pas à produire, à cet égard, un changement presque universel, et dans tous les pays. Nous disons dans tous les pays, car le *Mémorial*, dès son apparition, obtint un accueil et un succès européens et fut traduit dans toutes les langues.

Il serait difficile de dire la foule des conversions opérées, celle des préventions détruites et des animosités vaincues dont l'auteur eut la douce satisfaction de recueillir de toute part les nombreux témoignages. Aussi est-il vrai de dire que c'est cet ami fidèle, ce compagnon dévoué, qui a commencé et comme accompli la réaction qui a réduit à leur juste valeur et les pamphlets mensongers et les injures conspiratrices de l'émigration et de l'étranger.

La voix de M. de Las Cases fut comme le signal. Dès que la brèche fut ouverte, un grand nombre d'auteurs distingués s'y précipitèrent à l'envi; entre autres : le baron Fain, le général Pelet, M. de Norvins, le duc de Rovigo, etc., et jusqu'au général Jomini même; et leurs ouvrages remarquables, concordant tous avec l'exposé du *Mémorial*, sont venus corroborer ses assertions par leurs développements et par de nouveaux faits. Il en est résulté l'opinion généralement fixée aujourd'hui sur le vrai caractère, les véritables intentions de Napoléon, sur sa magnifique carrière, dont l'éclat, comme il aimait à le prédire sur son roc, s'accroît chaque jour, à mesure que le temps détruit l'aveuglement des partis, et les clamours diverses des intérêts contemporains. Aussi sa statue a-t-elle été tout dernièrement relevée de nos mains, son nom remue nos coeurs, ses souvenirs enflamment notre imagination; en un mot, tout ce qui est lui est aujourd'hui et demeurera à jamais éminemment national parmi nous.

PRÉAMBULE

J'entreprends d'inscrire ici, jour par jour, tout ce qu'a dit et fait l'empereur Napoléon, durant le temps où je me suis trouvé près de lui. Mais, avant de commencer, qu'on me pardonne un préambule qui ne me semble pas inutile.

Jamais je ne me suis attaché à aucune lecture historique, sans avoir voulu connaître le caractère de l'auteur, sa situation dans le monde, ses relations politiques et domestiques, en un mot, les grandes circonstances de sa vie: je pensais que là seulement devaient se trouver la clef de ses écrits, la mesure certaine de ma confiance. Aujourd'hui je me hâte de fournir à mon tour, pour moi-même, ce que j'ai toujours recherché dans les autres.

Je vais donc, avant de présenter mes récits, mettre au fait de ce qui me concerne.

Je n'avais guère que vingt-un ans au moment de la révolution; je venais d'être fait lieutenant de vaisseau, ce qui correspondait au grade d'officier supérieur dans la ligne. Ma famille était à la Cour, je venais d'y être présenté moi-même. J'avais peu de fortune; mais mon nom, mon rang dans le monde, la perspective de ma carrière, devaient, d'après l'esprit et les calculs du temps, me faire trouver, par mariage, celle que je pouvais désirer. Alors éclatèrent nos troubles politiques.

Un des vices éminents de notre système d'admission au service était de nous priver d'une éducation forte et finie.

Sortis de nos écoles à quatorze ans, abandonnés dès cet instant à nous-mêmes, et comme lancés dans un grand vide, où aurions-nous pris la plus légère idée de l'organisation sociale, du droit public et des obligations civiles.

Aussi, conduit par de nobles préjugés, bien plus que par des devoirs réfléchis, entraîné surtout par un penchant naturel aux résolutions généreuses, je fus des premiers à courir au dehors près de nos princes, pour sauver, disait-on, le monarque des excès de la révolte, et défendre nos droits héréditaires que nous ne pouvions, disait-on encore, abandonner sans honte. Avec la manière dont nous avions été élevés il fallait une tête bien forte ou un esprit bien faible pour résister au torrent.

Bientôt l'émigration devint générale. L'Europe ne connaît que trop cette funeste mesure, dont la gaucherie politique et le tort national ne sauraient trouver d'excuse aujourd'hui que dans le manque de lumières et la dureté du cœur de la plupart de ceux qui l'entreprinrent.

Désfais sur nos frontières; licenciés, dissous par l'étranger; repoussés, proscrits par les lois de la patrie, grand nombre de nous gagnèrent l'Angleterre qui ne tarda pas à nous jeter sur les plages de Quiberon. Assez heureux pour ne pas y avoir débarqué, je pus réfléchir, au retour, sur l'horrible situation de combattre sa patrie sous des bannières étrangères; et dès cet instant mes idées, mes principes, mes projets, furent ébranlés, altérés ou changés.

Désespérant des événements, abandonnant le monde et ma sphère naturelle, je me livrai à l'étude, et sous un nom emprunté je refis mon éducation, en essayant de travailler à celle d'autrui.

Cependant, au bout de quelques années, le traité d'Amiens et l'amnistie du Premier Consul nous rouvrirent les portes de la France. Je n'y possédais plus rien, la loi avait disposé de mon patrimoine; mais est-il rien qui puisse faire oublier le sol natal ou détruire le charme de respirer l'air de la patrie?

J'accourus; je remerciai d'un pardon qui m'était d'autant plus cher, que je pus dire avec fierté que je le recevais sans avoir à me repentir.

Bientôt après, la monarchie fut proclamée de nouveau : alors ma situation, mes sentiments, furent des plus étranges ; je me trouvais soldat puni d'une cause qui triomphait. Chaque jour on en revenait à nos anciennes idées ; tout ce qui avait été cher à nos principes, à nos préjugés, se rétablissait, et pourtant la délicatesse et l'honneur nous faisaient une espèce de devoir d'en demeurer éloignés.

En vain le nouveau gouvernement avait-il proclamé hautement la fusion de tous les partis ; en vain son chef avait-il consacré ne vouloir plus connaître en France que des Français ; en vain d'anciens amis, d'anciens camarades m'offraient-ils les avantages d'une nouvelle carrière à mon choix ; ne pouvant venir à bout de vaincre la discordance intérieure dont je me sentais tourmenté, je me condamnai obstinément à l'abnégation, je me réfugiai dans le travail, je composai, et toujours sous mon nom emprunté, un ouvrage historique qui refit ma fortune, et alors s'écoulèrent les cinq ou six années les plus heureuses de ma vie.

Cependant des événements sans exemple se succédaient autour de nous avec une rapidité inouïe ; ils étaient d'une telle nature, et portaient un tel caractère, qu'il devenait impossible à quiconque avait dans le cœur l'amour du grand, du noble et du beau, d'y demeurer insensible.

Le lustre de la patrie s'élevait à une hauteur inconnue dans l'histoire d'aucun peuple : c'était une administration sans exemple par son énergie et par ses heureux résultats ; un élan simultané qui, imprimé tout à coup à tous les genres d'industrie, excitait toutes les émulations à la fois ; c'était une armée sans égale et sans modèle, frappant de terreur au dehors et créant un juste orgueil au dedans.

A chaque instant notre pays se remplissait de trophées ; de nombreux monuments proclamaient nos exploits ; les victoires d'Austerlitz, d'Iléna, de Friedland, les traités de Presbourg, de Tilsitt, constituaient la France la première des nations et l'arbitre des destinées universelles : c'était vraiment un honneur insigne que de se trouver Français !

PRÉAMBULE

Et pourtant tous ces actes, tous ces travaux, tous ces prodiges, étaient l'ouvrage d'un seul homme.

Pour mon compte, quels qu'eussent été mes préjugés, mes préventions antérieures, j'étais plein d'admiration ; et il n'est, comme on sait, qu'un pas de l'admiration à l'ambition.

Or, précisément dans ce temps, l'Empereur appela quelques-unes des premières familles autour de son trône, et fit circuler, parmi le reste, qu'il regardeait comme mauvais Français ceux qui s'obstineraient à demeurer à l'écart. Je n'hésitai pas un instant ; j'avais, me disais-je, épuisé mon serment naturel, celui de ma naissance et de mon éducation ; j'y avais été fidèle jusqu'à extinction ; il n'était plus question de nos princes, nous en étions même à douter de leur existence. Les solennités de la religion l'alliance des rois, l'Europe entière, la splendeur de la France, m'apprenaient désormais que j'avais un nouveau souverain. Ceux qui nous avaient précédés avaient-ils résisté aussi longtemps à d'aussi puissants efforts, avant de se rallier au premier des Capets ? Je répondis donc, pour mon compte, qu'heureux par cet appel de sortir avec honneur de la position délicate où je me trouvais, je transportais désormais librement, entièrement et de bon cœur, au nouveau souverain, tout le zèle, le dévouement, l'amour, que j'avais constamment nourris pour mes anciens maîtres ; et le résultat de ma démarche fut mon admission immédiate à la Cour.

Cependant je désirais ardemment à mes paroles joindre quelques actions. Les Anglais envahirent Flessingue et menacèrent Anvers ; je courus, comme volontaire, à la défense de cette place. Flessingue fut évacuée, et ma nomination de chambellan me rappela auprès du prince. A ce poste honorifique j'avais besoin, dans mes idées, de joindre quelque-occupation utile ; je demandai et j'obtins d'être membre du conseil d'État. Alors se succédèrent des missions de confiance : je fus envoyé en Hollande, au moment de sa réunion, pour y recevoir les objets relatifs à la marine ; en Illyrie, pour y liquider la dette publique, et dans la moitié de l'empire pour inspecter les établissements publics de bienfaisance. Dans nos derniers malheurs, j'ai reçu de douces preuves qu'après moi l'a-

vais laissé quelque estime dans les pays où j'avais été envoyé.

Cependant la Providence avait posé un terme à nos prospérités : on connaît la catastrophe de Moscou, les malheurs de Leipzick, le siège de Paris. Je commandais dans cette cité une de ses légions qui s'honora le 31 mars de la perte d'un assez grand nombre de citoyens. Au moment de la capitulation, je remis mon commandement entre les mains de celui qui venait après moi ; je me croyais, à d'autres titres, d'autres devoirs encore auprès de la personne du prince ; mais je ne pus gagner Fontainebleau à temps : l'Empereur abdiqua, et le roi vint régner.

Alors ma situation devint bien plus étrange encore qu'elle ne l'avait été douze ans auparavant. Elle triomphait enfin cette cause à laquelle j'avais sacrifié ma fortune, pour laquelle j'étais demeuré douze ans en exil au dehors, et six ans dans l'abnégation au dedans ; elle triomphait enfin, et pourtant le point d'honneur et d'autres doctrines allaient m'empêcher d'en recueillir aucun bien !

Quelle marche aurait été plus bizarre que la mienne ? Deux révolutions s'étaient accomplies en opposition l'une de l'autre : la première m'avait coûté mon patrimoine, la seconde aurait pu me coûter la vie ; aucune des deux ne me procurait d'avantageux résultats. Le vulgaire ne verra là dedans qu'une tergiversation fâcheuse d'opinions, les intrigants diront que j'ai été deux fois dupe, le petit nombre seulement comprendra que j'ai deux fois rempli de grands et d'honorables devoirs.

Quoi qu'il en soit, mes anciens amis, dont la marche que j'avais suivie n'avait pu m'enlever ni l'affection ni l'estime, devenus aujourd'hui tout-puissants, m'appelaient à eux. Il me fut impossible d'écouter leur bienveillance ; j'étais dégoûté, abattu ; je résolus que ma vie publique avait fini. Devais-je m'exposer au faux jugement de ceux qui m'observaient ? Chacun pouvait-il lire dans mon cœur ?

Devenu Français jusqu'au fanatisme, ne pouvant supporter la dégradation nationale dont, au milieu des baïonnettes ennemis, j'étais chaque jour le témoin, j'essayai d'aller me distraire, au loin, des malheurs de la patrie ;

PREAMBULE

j'allai passer quelques mois en Angleterre. Comme tout m'y parut changé ! C'est que je l'étais beaucoup moi-même !

J'étais à peine de retour que Napoléon reparut sur nos côtes. En un clin d'œil il se trouva transporté dans la capitale, sans combats, sans excès, sans effusion de sang. Je tressaillis ; je crus voir la souillure étrangère effacée, et toute notre gloire revenue. Les destins en avaient ordonné autrement !

A peine sus-je l'Empereur arrivé de Waterloo, que j'allai spontanément me placer de service auprès de sa personne. Je m'y trouvai au moment de son abdication ; et, quand il fut question de son éloignement, je lui demandai à partager ses destinées.

Tels avaient été jusque-là le désintéressement, la simplicité, quelques-uns diront la niaiserie de ma conduite, que, malgré mes relations journalières comme officier de sa maison et membre de son Conseil, il me connaissait à peine. « Mais savez-vous jusqu'où votre offre peut vous conduire ? me dit-il dans son étonnement. — Je ne l'ai point calculé, » répondis-je. Il m'accepta, et je suis à Sainte-Hélène.

A présent, je me suis fait connaître ; le lecteur a mes lettres de créance en ses mains : une foule de mes contemporains sont vivants, on verra s'il s'en lève un seul pour les infirmer. Je commence.

LE MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

CHAPITRE PREMIER

ABDICTION DE L'EMPEREUR ET SON DÉPART DE FRANCE, DEPUIS LE 20 JUIN 1815, VEILLE DE L'ABDICTION DE L'EMPEREUR NAPOLEON, JUSQU'AU 15 OCTOBRE, JOUR DE L'ARRIVÉE A SAINTE-HÉLÈNE.

(Espace de près de quatre mois.)

Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo.

Mardi, 20 juin 1815.

J'apprends le retour de l'Empereur à l'Élysée, et je vais m'y placer spontanément de service. Je m'y trouve avec MM. de Montalembert et de Montholon, amenés par le même sentiment.

L'Empereur venait de perdre une grande bataille ; le salut de la France était désormais dans la chambre des représentants, dans leur confiance et leur zèle. L'Empereur accourrait avec l'idée de se rendre, encore tout couvert de la poussière de la bataille, au milieu d'eux ; là, d'exposer nos dangers, nos ressources ; de protester que ses intérêts personnels ne seraient jamais un obstacle au

bonheur de la France, et repartir aussitôt. On assure que plusieurs personnes l'en ont dissuadé, en lui faisant craindre une fermentation naissante parmi les députés.

Du reste, on ne saurait comprendre encore tout ce qui se répand sur cette malheureuse bataille : les uns disent qu'il y a eu trahison manifeste ; d'autres, fatalité sans exemple. Trente mille hommes, commandés par Grouchy, ont manqué l'heure et le chemin ; ils ne se sont pas trouvés à la bataille ; l'armée, victorieuse jusqu'au soir, a été, dit-on, prise subitement, vers les huit heures, d'une terreur panique ; elle s'est fondue en un instant. C'est *Crécy*, *Azincourt*, etc. !... Chacun tremble, on croit tout perdu !

Abdication.

Mercredi 21.

Tout hier au soir et durant la nuit, la représentation nationale, ses membres les mieux intentionnés, les plus influents, sont travaillés par certaines personnes qui produisent, à les en croire, des

1. Il y avait au texte *une véritable journée des Éperons*. Je ne dois pas passer ici sous silence ce qui en a amené la radiation.

L'Empereur, à Sainte-Hélène, qui seul savait que je tenais un journal, voulut un jour que je lui en lusse quelques pages. A cette expression de *journée des Éperons*, jetée par négligence, il s'écria avec chaleur : « Ah ! malheureux ! qu'avez-vous écrit là ! Effacez, monsieur, effacez bien vite !... Une journée des Éperons !... Quelle erreur ! quelle calomnie !... Une journée des Éperons ! répétait-il. Ah ! pauvre armée ! braves soldats ! vous ne vous étiez jamais mieux battus ! » Et après un pause de quelques instants, il reprit avec un accent dont l'expression venait de loin : « Nous avons eu de grands misérables parmi nous ! Que le Ciel le leur pardonne ! Mais pour la France, s'en relèvera-t-elle jamais ! »

documents authentiques, des pièces à peu près officielles, garantissant le salut de la France, par la seule abdication de l'Empereur, disent-ils.

Ce matin, cette opinion était devenue tellement forte, qu'elle semblait irrésistible. Le président de l'assemblée, les premiers de l'État, les meilleurs amis de l'Empereur, viennent le supplier de sauver la France en abdiquant. L'Empereur, peu convaincu, répond avec magnanimité : il abdique !

Cette circonstance occasionne le plus grand mouvement autour de l'Elysée ; la multitude s'y presse, et témoigne le plus vif intérêt ; nombre d'individus y pénètrent, quelques-uns même de la classe du peuple en escaladent les murs ; les uns en pleurs, d'autres avec les accents de la démence, viennent faire à l'Empereur, qui se promène tranquillement dans le jardin, des offres de toute espèce. L'Empereur seul reste calme, et répond toujours de porter désormais ce zèle et cette tendresse au salut de la patrie.

Dans ce jour, je lui ai présenté la députation des représentants : elle venait le remercier de son dévouement à la chose nationale.

Les pièces et les documents qui ont produit une si grande sensation, et amené le grand événement d'aujourd'hui, sont, dit-on, des communications régulières de MM. Fouché et Metternich, dans lesquelles ce dernier garantit Napoléon II et la régence, si l'Empereur veut abdiquer. Ces communications se seraient entretenues depuis longtemps à l'insu de Napoléon.

Il faut que M. Fouché ait un furieux penchant aux opérations clandestines. On sait que sa première disgrâce, il y quelques années, vint d'avoir

entamé de son chef des négociations avec l'Angleterre, sans que l'Empereur en sut rien. Dans les grandes circonstances il a toujours eu quelque chose d'oblique.

Dieu veuille que ses actes ténébreux d'aujourd'hui ne deviennent pas funestes à la patrie !

Députation de la chambre des pairs. — Caulaincourt. — Fouché.

Jeudi 22.

Je reviens passer quelques jours chez moi. Dans ce jour on a présenté la députation de la chambre des pairs.

Le soir on avait déjà nommé une portion du gouvernement provisoire; MM. de Caulaincourt et Fouché, qui étaient du nombre, se trouvaient au milieu de nous, au salon de service. Nous en faisions compliment au premier, ce qui n'était au vrai que nous féliciter pour la chose publique; il ne nous a répondu que par de l'effroi. Nous applaudissions, disions-nous, aux choix déjà connus. « I. est sûr, a dit Fouché, d'un ton léger, que moi je ne suis pas suspect. — Si vous l'aviez été, repartit assez brutalement le représentant Boulay de la Meurthe, qui se trouvait là, croyez que nous ne vous aurions pas nommé ».

Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur.

Vendredi 23, Samedi 24.

Les acclamations et l'intérêt du dehors continuent à l'Élysée. Je présente le gouvernement provisoire à l'Empereur, qui, en le congédiant, le fait reconduire par le duc Decrès. Les frères de l'Em-

pereur, Joseph, Lucien et Jérôme, sont introduits plusieurs fois dans le jour, et s'entretiennent long-temps avec lui.

Cependant une nombreuse population s'agglomérait tous les soirs autour de l'Elysée; elle allait toujours croissant. Ses acclamations, son intérêt pour l'Empereur donnaient des inquiétudes aux factions opposées. La fermentation de la capitale était extrême; l'Empereur résolut de s'éloigner le lendemain.

L'Empereur quitte l'Élysée.

Dimanche 25.

J'accompagne l'Empereur, qui se rend à la Ma-
aison, et lui demande à ne pas le quitter dans ses
destinées nouvelles. Ma proposition semble l'éton-
ner, je ne lui étais encore connu que par mes
emplois; il l'agrée.

Lundi 26.

Ma femme vient me trouver; elle a pénétré mes
intentions; il devient délicat de les lui avouer, et
difficile de la convaincre. « Chère amie, lui dis-je,
en m'abandonnant au devoir dont mon cœur se
trouve plein, j'ai la consolation de ne pas heurter
tes intérêts: si Napoléon II doit nous gouverner,
je te laisse de grands titres auprès de lui; si le ciel
en ordonne autrement, je t'aurai ménagé un asile
bien glorieux, un nom honoré de quelque estime;
dans tous les cas, nous nous retrouverons, ne fût-ce
que dans un meilleur monde ».

Après des pleurs et des reproches même qui ne
devaient que m'être doux, elle se rend, me fait
promettre qu'elle pourra venir me rejoindre bien-

tôt; et, dès cet instant, je ne trouve plus en elle que l'exaltation, le courage qu'il m'eût fallu, si j'en eusse eu besoin.

Le ministre de la marine vient à la Malmaison.

Mardi 27.

Je vais un moment à Paris avec le ministre de la marine, venu à la Malmaison au sujet des frégates destinées à l'Empereur. Il me lit les instructions qu'il leur envoie, me dit que l'Empereur comptait sur moi, qu'il m'emmène; il me promet de soigner ma femme dans la crise qui se prépare.

Napoléon II est proclamé par la législature.

J'envoie chercher mon fils à son lycée, résolu de l'emmener avec moi. Nous faisons un très petit paquet de linge et de vêtements, et retournons à la Malmaison; ma femme nous y accompagne, et revient le soir même. La route commençait à être difficile et inquiétante; l'ennemi approchait.

Mercredi 28.

Je voulais revoir ma femme encore quelques instants; la duchesse de Rovigo me conduisit, ainsi que mon fils, à Paris. Je trouvai chez moi MM. de Vertillac et de Quiry: ce sont les derniers amis que j'ai embrassés; ils étaient terrifiés. L'agitation, l'incertitude, devenaient extrêmes dans Paris, l'ennemi était aux portes. En arrivant à la Malmaison, nous vîmes le pont de Chatou en flammes; on plaçait des postes autour de nous; il devenait prudent de se garder. J'entrai chez l'Empereur, je lui peignis ce que m'avait paru la capitale, je lui rendis l'opinion générale que Fouché trahissait effrontément la cause

nationale; que l'espoir des bons Français était que lui, Napoléon, se jettterait cette nuit même dans l'armée qui le demandait. L'Empereur m'écouta d'un air pensif, et me congédia sans rien dire.

Le gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. — Napoléon quitte la Malmaison. — Il part pour Rochefort.

Jeudi 29, vendredi 30.

Toute la matinée le grand chemin de Saint-Germain n'a cessé de retentir au loin des cris de vive l'Empereur : c'étaient des troupes qui passaient sous les murailles de la Malmaison.

Vers le milieu du jour le général Becker, envoyé par le gouvernement provisoire, est arrivé; il nous a dit, avec une espèce d'indignation, avoir reçu la commission de garder Napoléon, et de le surveiller¹.

1. A mon retour en Europe, le hasard a mis en mes mains les pièces suivantes, relatives à cette circonstance; je les transcris ici, parce que je les crois inconnues du public. Elles ont été copiées sur les originaux mêmes. Elles n'ont pas besoin de commentaires.

*Copie de la lettre de la commission du gouvernement,
à M. le maréchal prince d'Eckmühl, ministre de la guerre.*

Paris, ce 27 juin 1845.

« Monsieur le maréchal,

« Les circonstances sont telles, qu'il est indispensable que Napoléon se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. S'il ne s'y résout pas, à la notification que vous lui ferez faire de l'arrêté ci-joint, vous devez le faire surveiller à la Malmaison, de manière à ce qu'il ne puisse s'en évader. En conséquence, vous mettrez à la disposition du général Becker la gendarmerie et les troupes nécessaires pour garder les avenues qui aboutissent de toutes parts vers la Malmaison. Vous donnerez à cet effet des ordres

Le sentiment le plus bas avait dicté ce choix ; Fouché savait que le général Becker avait personnellement à se plaindre de l'Empereur, et il ne

au premier inspecteur général de la gendarmerie. Ces mesures doivent demeurer secrètes autant qu'il sera possible.

« Cette lettre, monsieur le maréchal, est pour *vous* ; mais le général Becker, qui sera chargé de remettre l'arrêté à Napoléon, recevra de Votre Excellence des instructions particulières : elle lui fera sentir qu'il a été pris dans l'intérêt de l'Etat et pour la sûreté de sa personne ; que sa prompte exécution est indispensable ; enfin, que l'intérêt de Napoléon pour son sort futur le commande impérieusement.

« *Signé : duc d'OTRANTE, etc.* »

Copie de l'arrêté de la commission du gouvernement. Extrait des minutes de la secrétairerie d'Etat.

Paris, ce 26 juin 1815.

« La commission du gouvernement arrête ce qui suit :

Art. I^{er}. Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates, du port de Rochefort, soient armées, pour transporter Napoléon Bonaparte aux États-Unis.

« Art. II. Il lui sera fourni jusqu'au point de l'embarquement, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant général Becker, qui sera chargé de pourvoir à sa sûreté.

« Art. III. Le directeur général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs aux relais.

« Art. IV. Le ministre de la marine donnera des ordres nécessaires pour assurer le retour immédiat des frégates, aussitôt après le débarquement.

« Art. V. Les frégates ne quitteront pas la rade de Rochefort avant que les sauf-conduits demandés ne soient arrivés.

« Art. VI. Les ministres de la marine, de la guerre et des finances, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté. « *Signé : duc d'OTRANTE.* »

« Par la Commission du gouvernement, le secrétaire adjoint au ministre d'Etat, « *Signé : comte BERLIER.* »

Copie de la lettre du duc d'Ortrante au ministre de la guerre.

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

• Monsieur le Maréchal,

• Je vous transmets copie de la lettre que je viens d'écrire au ministre de la marine, relativement à Napoléon. La lecture que

doutait pas de trouver en lui un cœur aigri et disposé à la vengeance; on ne pouvait se tromper plus grossièrement: ce général ne cessa de montrer

vous en prendrez vous fera sentir la nécessité de donner des ordres au général Becker, pour qu'il ne se sépare pas de la personne de Napoléon, tant que celui-ci *restera en rade*.

“ Agréez, etc.

“ *Signé : duc d'OTRANTE.* »

Copie de la lettre du duc d'Otrante au ministre de la marine

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

“ Monsieur le Duc,

“ La Commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la Commission l'avait prescrit hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée des passeports.

“ Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que la négociation tourne à sa satisfaction; l'honneur français y est intéressé; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions possibles pour la sûreté personnelle de Napoléon et pour qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné.

“ Agréez, etc.

“ *Le président de la Commission du gouvernement,*

“ *Signé : duc d'OTRANTE.* »

Le ministre de la guerre à M. le général Becker.

“ J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la Commission du gouvernement vous charge de notifier à l'Empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont tellement impérieuses, qu'il devient indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. Cet arrêté, fait observer la Commission, a été pris autant pour la sûreté de sa personne que dans l'intérêt de l'État, qui doit toujours lui être cher.

“ Si Sa Majesté ne prenait pas une résolution à la notification de cet arrêté, l'intention de la Commission du gouvernement est que la surveillance nécessaire soit exercée pour empêcher l'évasion de Sa Majesté et prévenir toute tentative contre sa personne.

“ Je vous réitère, Monsieur le général, que cet arrêté est pris

un respect et un dévouement qui honorent son caractère.

Cependant les moments devenaient pressants ; l'Empereur, sur le point de partir, envoie offrir, par le général Becker lui-même, au gouvernement provisoire, de marcher comme simple citoyen à la tête des troupes. Il promettait de repousser Blücher et de continuer aussitôt sa route. Sur le refus du gouvernement provisoire, nous quittons la Malmaison : l'Empereur et une partie de sa suite prennent la route de Rochefort, par Tours ; moi, mon fils, MM. de Montholon, Planat, Résigny, nous prenons par Orléans, ainsi que deux ou trois autres voitures de suite.

Nous arrivons à Orléans le 30 au matin, et vers minuit à Châtellerault.

Notre route d'Orléans à Jarnac.

Samedi 1^{er} juillet, dimanche 2.

Nous traversons Limoges le 1^{er} juillet vers quatre heures du soir.

Nous dinons à La Rochefoucauld le 2 et arrivons à sept heures à Jarnac, où nous couchons, la

dans l'intérêt de l'État et pour la sûreté personnelle de l'Empereur et que la Commission du gouvernement considère sa prompte exécution comme indispensable pour le sort futur de Sa Majesté et de sa famille.

« J'ai l'honneur, etc. »

N. B. Cette lettre est demeurée sans signature, le prince d'Eckmulh, au moment de l'expédier, ayant dit à son secrétaire : « Je ne signerai jamais cette lettre ; signez-la, ce sera assez. » Ce que le secrétaire, à son tour, ne se sentit plus la force de faire. A-t-elle été envoyée ou non ? c'est ce que je ne saurais dire.

mauvaise volonté du maître de poste nous forçant d'y passer la nuit.

Aventure à Saintes.

Lundi 3.

Nous ne pouvons nous remettre en route qu'à cinq heures du matin. La méchanceté du maître de poste, qui, non content de nous avoir retenus la nuit, employa des moyens secrets pour nous retenir encore, fait que nous sommes contraints de gagner presque au pas le relais de Cognac, où le maître de poste et les spectateurs nous témoignent des sentiments bien différents. Il nous était aisé de juger que notre passage causait beaucoup d'agitation en sens divers. En atteignant Saintes vers les onze heures du matin, nous avons failli tomber victimes d'une insurrection populaire : un des zélés de l'endroit, nous a-t-on dit, avait dressé cette embûche et organisé notre massacre. Nous sommes arrêtés par la populace, garantis par la garde nationale ; mais menés prisonniers dans une auberge. Nous emportions, disait-on, les trésors de l'Etat ; nous étions des scélérats dont la mort seule pouvait faire justice.

Ceux qui se prétendaient la classe distinguée de la ville, les femmes surtout, se montraient les plus ardentes pour notre supplice.

Elles venaient défiler successivement à des croisées voisines pour insulter de plus près à notre malheur. Elles portaient la rage, le croira-t-on, jusqu'à grincer des dents à l'aspect de notre calme, et c'était pourtant là la première société, les femmes *comme il faut de la ville!*... Réal aurait-il

donc eu raison, quand il disait si plaisamment dans les Cent-Jours à l'Empereur, qu'en fait de Jacobins, il avait bien le droit de s'y connaître, et qu'il protestait que toute la différence qu'il y avait entre les *noirs* et les *blancs*, était que les uns avaient porté des sabots, et que les autres allaient en bas de soie.

Le prince Joseph, qui, à notre insu, traversait la ville, vint compliquer encore notre aventure ; il fut arrêté, mené à la préfecture, mais fort respecté.

Notre auberge donnait sur une place qui demeurerait couverte d'une multitude fort agitée et très hostile ; elle nous accablait de menaces et d'injures. Je me trouvai connu du sous-préfet, ce qui lui servit à garantir qui nous étions ; on visita notre voiture et l'on nous tint à une espèce de secret. Vers quatre heures, j'obtins de me rendre auprès du prince Joseph.

Dans ma route à la préfecture, et bien que sous la garde d'un sous-officier, plusieurs individus m'abordèrent, les uns me remettant des billets en secret, d'autres me disant quelques mots à l'oreille ; tous se réunissaient pour m'assurer que nous devions être bien tranquilles, que les vrais Français veillaient pour nous.

Vers le soir, on nous laissa partir ; mais alors tout avait bien changé ; nous quittâmes notre auberge au milieu des plus vives acclamations ; des femmes du peuple, en pleurs, prenaient nos mains et les baisaient ; de tous côtés chacun s'offrait à nous suivre pour éviter, nous disaient-ils, un guet-apens, que les ennemis de l'Empereur nous avaient dressé à quelque distance de la ville. Ce singulier changement des esprits venait de ce que beaucoup de gens des campagnes et grand nombre de fédérés

étaient entrés dans la ville et gouvernaient désormais l'opinion.

Arrivée à Rochefort.

Mardi 4.

A peu de distance de Rochefort, nous rencontrâmes de la gendarmerie, qui, sur le bruit de notre mésaventure, avait été expédié au-devant de nous. Nous arrivâmes à deux heures du matin à Rochefort; l'Empereur y était depuis la veille¹. Le prince Joseph y arriva le soir même: je le conduisis à l'Empereur.

Je profitai du premier instant de loisir pour donner avis au président du conseil d'Etat des motifs qui m'en avaient fait absenter: « Des événements grands et rapides, lui écrivais-je, m'ont mis dans le cas de m'éloigner de Paris sans le congé nécessaire.

« La nature et la gravité des circonstances ont amené cette irrégularité: j'étais de service auprès de l'Empereur au moment de son départ; je n'ai pu voir s'éloigner le grand homme qui nous a gouvernés avec tant de splendeur, qui se bannit pour faciliter les destinées de la patrie, auquel il ne reste aujourd'hui de la toute-puissance, que sa gloire et son nom; je n'ai pu, dis-je, le voir s'éloigner sans céder au besoin de le suivre. Au temps de la prospérité il daigna verser sur moi quelques faveurs

ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR

1. Parti le 29 juin et couché à Rambouillet; le 30, couché à Tours; le 1^{er} juillet, couché à Niort; le 2, il part de Niort et arrive le 3 à Rochefort; séjourne jusqu'au 8; se rend à bord du *Bellérophon* le 15.

aujourd'hui, je lui dois tous les sentiments et toutes les actions qui m'appartiennent, etc. »

Calme de l'Empereur.

Mercredi 5 au vendredi 7.

A Rochefort, l'Empereur ne portait plus l'habit militaire. Il était logé à la préfecture ; beaucoup de monde demeurait constamment groupé autour de la maison ; de temps à autre des acclamations se faisaient entendre ; l'Empereur se montra deux ou trois fois au balcon de la préfecture. Beaucoup de propositions lui sont faites par des généraux qui viennent en personne ou envoient des émissaires particuliers.

Du reste, pendant tout le séjour à Rochefort, l'Empereur y est constamment comme aux Tuilleries ; nous ne l'approchons pas davantage ; il ne reçoit guère que Bertrand et Savary, et nous en sommes réduits aux bruits et aux conjectures sur ce qui le concerne. Toutefois il paraît que l'Empereur, au milieu de l'agitation des hommes et des choses, demeure calme, impassible, se montre très indifférent et surtout très peu pressé.

Un lieutenant de vaisseau de notre marine, commandant un bâtiment de commerce danois, vient s'offrir généreusement pour le sauver.

Il propose de le prendre seul de sa personne, garantit de le cacher si bien qu'il échappera à toute recherche, et offre de faire voile immédiatement pour les Etats-Unis. Il ne demande qu'une légère somme pour indemniser ses propriétaires des torts possibles de son entreprise. Bertrand l'accorde, sous certaines conditions, qu'il rédige en mon

nom, et je signe ce marché fictif, en présence et sous les yeux du préfet maritime.

Embarquement de l'Empereur.

Samedi 8.

L'Empereur gagne Fourras, vers le soir, aux acclamations de la ville et de la campagne; il couche à bord de la *Saal*, qu'il atteignit sur les huit heures; j'y arrivai beaucoup plus tard; j'avais conduit M^{me} Bertrand dans un canot parti d'un autre endroit.

L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix.

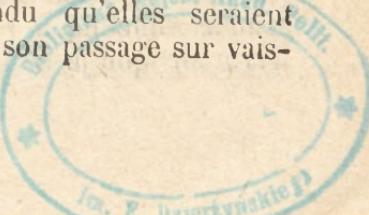
Dimanche 9.

J'accompagne l'Empereur qui débarque à l'île d'Aix d'assez bon matin; il visite toutes les fortifications et revient déjeuner à bord.

Première entrevue à bord du *Bellérophon*.

Lundi 10.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je suis expédié, avec le duc de Rovigo, vers le commandant de la croisière anglaise, pour savoir si on y avait reçu les sauf-conduits qui nous avaient été promis par le gouvernement provisoire, pour nous rendre aux États-Unis. Il fut répondu que non; mais qu'on allait en référer immédiatement à l'amiral commandant. Nous posâmes la supposition que l'Empereur sortît sur les frégates avec pavillon parlementaire, il fut répondu qu'elles seraient attaquées. Nous parlâmes de son passage sur vais-



seau neutre; il fut dit que tout bâtiment neutre serait strictement visité, et peut-être même conduit aux ports anglais; mais il nous fut suggéré de nous rendre en Angleterre, et affirmé qu'on ne pouvait y craindre aucun mauvais traitement. Nous étions de retour à deux heures après midi.

Le vaisseau anglais le *Bellérophon*, à bord duquel nous avions été, nous suivit et vint mouiller dans la rade des Basques, pour se trouver plus à portée de nous. Les bâtiments des deux nations demeuraient en vue et très proche les uns des autres.

En arrivant sur le *Bellérophon*, le capitaine anglais nous avait adressé la parole en français: je ne me hâtais point de lui dire que je pouvais, tant bien que mal, entendre et parler un peu sa langue. Quelques expressions entre lui et d'autres officiers anglais, devant le duc de Rovigo et moi, eussent pu nuire à la négociation, si je fusse convenu que je les avais comprises. Lors donc que, quelque temps plus tard, on nous demanda si nous entendions l'anglais, je laissai le duc de Rovigo répondre que non. Notre situation politique suffisait d'ailleurs pour me débarrasser de tout scrupule, et rendait ma petite supercherie fort simple; aussi je n'en parle que parce qu'étant deincré depuis une quinzaine de jours avec toutes ces personnes, j'ai été contraint de me gêner beaucoup pour ne pas découvrir ce que j'avais caché d'abord, et que plus tard, dans la traversée pour Sainte-Hélène, quelques-uns des officiers anglais ne furent pas sans observer que je faisais des progrès bien rapides dans leur langue. Au fait, je lisais l'anglais; mais j'avais la plus grande difficulté à l'entendre: il y avait plus de treize ans que je ne l'avais pratiqué.

L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.

Mardi 11.

Toutes les passes étaient bloquées par des voiles anglaises. L'Empereur semblait encore incertain sur le parti qu'il prendrait; il était question de bâtiments neutres, de chasse-marées montés par de jeunes aspirants; on continuait des propositions du côté de la terre, etc.

L'Empereur à l'île d'Aix.

Mercredi 12.

L'Empereur débarque à l'île d'Aix au milieu des cris et de l'exaltation de tous. Il quittait les frégates; elles avaient refusé de sortir, soit faiblesse de caractère de la part du commandant, soit qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la part du gouvernement provisoire. Plusieurs pensaient que l'entreprise pouvait être tentée avec quelques probabilités de succès; cependant il faut convenir que les vents furent constamment défavorables.

Appareillage des chasse-marées.

Jeudi 13.

Le prince Joseph est venu dans le jour voir son frère à l'île d'Aix. L'Empereur, vers onze heures du soir, est à l'instant de se jeter dans les chasse-marées; deux appareillent avec plusieurs de ses paquets et de ses gens: M. de Planat était sur l'un d'eux.

Seconde entrevue à bord du *Bellérophon*. — Lettre de Napoléon au prince régent.

Vendredi 14.

Je retourne à quatre heures du matin avec le

LE MEMORIAL DE SAINTE-HELENE

général Lallemand, à bord du *Bellérophon*, pour savoir s'il n'était arrivé aucune réponse. Le capitaine anglais nous dit qu'il l'attendait à chaque minute, et il ajouta que, si l'empereur voulait dès cet instant s'embarquer pour l'Angleterre, il avait autorité de le recevoir pour l'y conduire. Il ajouta encore que, d'après son opinion privée, et plusieurs autres capitaines présents se joignirent à lui, il n'y avait nul doute que Napoléon ne trouvât en Angleterre tous les égards et les traitements auxquels il pouvait prétendre; que dans ce pays le prince et les ministres n'exerçaient pas l'autorité arbitraire du continent; que le peuple anglais avait une générosité de sentiment et une libéralité d'opinion supérieure à la souveraineté même. Je répondis que j'allais faire part à l'Empereur de l'offre du capitaine anglais et de toute sa conversation; j'ajoutai que je croyais assez connaître l'Empereur Napoléon pour penser qu'il ne serait pas éloigné de se rendre de confiance en Angleterre même, dans la vue d'y trouver des facilités de continuer sa route vers les Etats-Unis. Je peignis la France, au midi de la Loire, toute en feu; les espérances des peuples se tournant toujours vers Napoléon, tant qu'il serait présent; les propositions qui lui étaient faites de tous côtés, à chaque instant; sa détermination absolue de ne servir ni de cause ni de prétexte à la guerre civile; la générosité qu'il avait eue d'abandonner, pour rendre la paix plus facile; la ferme résolution où il était de se bannir, pour la rendre plus prompte et plus entière.

Le général Lallemand, qui, condamné à mort, était intéressé pour son propre compte, dans la résolution que l'on pouvait prendre, demanda au

capitaine Maitland, avec qui il avait été jadis de connaissance en Egypte, dont il avait même été, je crois, le prisonnier, si quelqu'un tel que lui, compromis dans les troubles civils de son pays, pouvait avoir jamais à craindre d'être livré à la France, venant ainsi volontairement en Angleterre. Le capitaine Maitland affirma que non, et repoussa le doute comme une injure. Avant de nous quitter nous nous résumâmes ; je répétais qu'il serait possible que, vu les circonstances et les intentions arrêtées de l'Empereur, il se rendit, d'après l'offre du capitaine Maitland, pour y prendre ses sauf-conduits pour l'Amérique. Le capitaine Maitland désira qu'il fût bien compris qu'il ne garantissait pas qu'on les accorderait ; et nous nous séparâmes. Au fond du cœur, je ne pensais pas non plus qu'on nous les accordât ; mais l'Empereur ne voulait plus que vivre tranquille ; il était résolu de demeurer désormais personnellement étranger aux événements politiques ; nous voyions donc sans beaucoup d'inquiétude la probabilité qu'on nous empêchât de sortir d'Angleterre ; mais là se bornaient toutes nos craintes et nos suppositions ; là se fixaient aussi sans doute la croyance de Maitland : je lui rends la justice de croire qu'il était sincère et de bonne foi, ainsi que les autres officiers, dans la peinture qu'ils nous avaient faite des sentiments de l'Angleterre.

Nous étions de retour à onze heures ; cependant l'orage s'approchait, les moments devenaient précieux, il fallait prendre un parti. L'Empereur nous réunit en une espèce de conseil ; on débattit toutes les chances : le bâtiment danois parut impraticable ; il n'était plus question des chasse-marées, la croisière anglaise était inforçable ; il ne restait plus que

de revenir à terre entreprendre la guerre civile, ou d'accepter les offres présentées par le capitaine Maitland. On s'arrêta à ce dernier parti : en abordant le *Bellérophon*, disait-on, on serait déjà sur le sol britannique ; les Anglais se trouveraient liés dès cet instant par les droits sacrés de l'hospitalité, estimés sacrés chez les peuples les plus barbares ; on se trouverait, dès ce moment, sous les droits civils du pays ; les Anglais ne seraient pas assez insensibles à leur gloire pour ne pas saisir cette belle circonstance avec avidité : alors Napoléon écrivit au prince régent :

« Altesse Royale,

« En but aux factions qui divisent mon pays, et à l'ininitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique ; je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis. »

Je repartis vers les quatre heures avec mon fils et le général Gourgaud, pour retourner à bord du *Bellérophon*, où je devais demeurer. Ma mission était d'annoncer la venue de Sa Majesté, le lendemain matin, et de remettre au capitaine Maitland la copie de la lettre de l'Empereur au prince régent.

La mission du général Gourgaud était de porter immédiatement la lettre autographe de l'Empereur au prince régent d'Angleterre, et de la remettre à sa personne. Le capitaine Maitland lut cette lettre

de Napoléon, qu'il admira beaucoup, en laissa prendre copie à deux autres capitaines, sous secret, jusqu'à ce qu'elle devînt publique, et s'occupa d'expédier, sans délai, le général Gourgaud sur la corvette le *Slany*.

Il n'y avait encore que peu d'instants que ce dernier bâtiment avait quitté le *Bellérophon*; je me trouvai seul avec mon fils dans la chambre du capitaine; M. Maitland avait été donner des ordres, lorsqu'il rentra précipitamment, le visage et la voix altérés: « Comte de Las Cases, je suis trompé! Quand je traite avec vous, que je me démunis d'un bâtiment, on m'annonce que Napoléon vient de m'échapper; cela me mettrait dans une situation affreuse vis-à-vis de mon gouvernement! » Ces paroles me firent tressaillir; j'aurais voulu pour tout au monde la nouvelle vraie. L'Empereur n'avait pris aucun engagement, j'avais été de la meilleure foi du monde, je me fusse volontiers rendu victime d'une circonstance dans laquelle j'étais parfaitement innocent. Je demandai, avec le plus grand calme, au capitaine Maitland, à quelle heure on avait dit que l'Empereur était parti; Maitland avait été si frappé qu'il ne s'était pas donné le temps de le demander; il recourut sur le pont et vint me dire: « A midi. — S'il en était ainsi, lui dis-je, le départ du *Slany*, que vous ne faites que d'expédier, ne vous ferait aucun tort. Mais rassurez-vous, j'ai quitté l'Empereur à l'île d'Aix, à quatre heures. — Me l'affirmez-vous? » me dit-il. Je lui en donnai ma parole; il se retourna vers quelques officiers qu'il avait avec lui, et leur dit en anglais que la nouvelle devait être fausse, que j'étais trop calme, que j'avais l'air trop de

bonne foi, et que d'ailleurs je venais de lui en donner ma parole.

La croisière anglaise avait de nombreuses intelligences sur nos côtes; j'ai pu vérifier depuis qu'elle était instruite à point nommé de toutes nos démarches¹.

On ne s'occupa plus que du lendemain. Le capitaine Maitland me demanda si je voulais que ses embarcations allassent chercher l'Empereur; je lui répondis que la séparation était trop douloureuse pour les marins français, qu'il fallait leur laisser la satisfaction de garder l'Empereur jusqu'au dernier instant.

L'Empereur à bord du *Bellérophon*.

Samedi 15.

Au jour on aperçut en effet notre brick l'*Épervier* qui, sous pavillon parlementaire, manœuvrait sur le *Bellérophon*. Le vent et la marée étant contraires, le capitaine Maitland envoya son canot

1. A bord du *Northumberland*, dans notre traversée pour Sainte-Hélène, l'amiral Cockburn avait mis sa bibliothèque à notre disposition; il arriva à l'un de nous, feuilletant un volume de l'*Encyclopédie britannique*, d'y trouver une lettre de la Rochelle, adressée au chef de la croisière anglaise; elle contenait, mot pour mot, toute notre affaire du bâtiment danois, le moment de son appareillage projeté, son intention, etc. Nous nous passâmes cette lettre de main en main et la replaçâmes soigneusement. Elle nous apprit peu de chose, nous savions combien il existait d'intelligences du dedans au dehors; mais nous trouvions curieux d'en lire une preuve de la sorte. Comment cette lettre se trouvait-elle à bord du *Northumberland*? C'est que sans doute le capitaine Maitland, en nous déposant à bord de ce vaisseau, avait remis aussi les pièces qui nous concernaient; et il est à croire que c'est cette même lettre qui causa tant d'effroi au capitaine Maitland, sur l'évasion de l'Empereur, lorsque je me trouvais déjà à son bord.

au-devant. Le voyant revenir, c'était un grand sujet d'anxiété pour le capitaine Maitland de découvrir, avec sa lunette, si l'Empereur y était descendu ; il me priait à chaque instant d'examiner moi-même et je ne pouvais lui répondre. Enfin, il n'y eut plus de doute, l'Empereur, entouré de ses officiers, aborda le *Bellérophon* ; je me trouvai à l'échelle du vaisseau pour lui nommer le capitaine Maitland, auquel il dit : « Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. » Le capitaine Maitland le conduisit dans sa chambre, et l'en mit en possession. Bientôt après, le capitaine présenta tous ses officiers à l'Empereur, qui vint ensuite sur le pont et visita, dans la matinée, toutes les parties du vaisseau. Je lui racontais la frayeur qu'avait eue la veille le capitaine Maitland, touchant son évasion supposée ; l'Empereur ne jugea pas comme je l'avais fait : « Qu'avait-il donc à craindre, dit-il avec force et dignité, ne vous avait-il pas avec lui ? »

Vers les trois heures, nous vîmes arriver au mouillage le *Superbe*, de soixante-quatorze, amiral Hotham commandant la station. Cet amiral vint rendre visite à l'Empereur, demeura à dîner et, sur les questions que lui fit l'Empereur sur son vaisseau, il demanda s'il daignerait y venir le lendemain ; l'Empereur s'y invita à déjeuner avec nous tous.

L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. — Appareillage pour l'Angleterre. — L'Empereur commande l'exercice aux soldats anglais.

Dimanche 16.

L'Empereur se rend à bord de l'amiral Hotham ;

je l'y accompagne. Tous les honneurs, à l'exception du canon, lui sont prodigés. Nous parcourons, jusque dans les plus petits détails, toutes les parties du vaisseau, que nous trouvons d'un ordre et d'une tenue admirables. L'amiral Hotham déploie toute la grâce et toute la recherche qui caractérisent l'homme d'un rang et d'une éducation distingués. Nous retournons vers une heure à bord du *Bellérophon*, et nous mettons sous voile pour l'Angleterre, douze jours après notre départ de Paris. Il faisait presque calme.

Le matin, l'Empereur, en sortant pour aller à bord de l'amiral Hotham, s'était arrêté court, sur le pont du *Bellérophon*, devant les soldats rangés pour lui faire honneur ; il leur commanda plusieurs temps d'exercice, leur fit croiser la baïonnette ; et comme ce dernier mouvement ne s'exécutait pas tout à fait à la française, il s'avança vivement au milieu des soldats, écartant les baïonnettes de ses deux mains, et alla saisir un des fusils du dernier rang, avec lequel il figura lui-même à notre façon. Alors il se fit un mouvement subit et extrême sur le visage des soldats, des officiers, de tous les spectateurs ; il peignait l'étonnement de voir l'Empereur se mettre ainsi au milieu des baïonnettes anglaises, dont certaines lui touchaient la poitrine. Cette circonstance frappa vivement ; à notre retour du *Superbe* on nous questionnait indirectement à cet égard ; on nous demandait s'il en agissait souvent ainsi avec ses soldats, et l'on n'hésita pas à frémir de sa confiance. Aucun d'eux n'était fait à l'idée de souverains qui ordonnaient de la sorte, expliquassent et exécutassent eux-mêmes. Il nous fut aisé de reconnaître alors qu'aucun d'eux n'avait

une idée juste sur celui qu'ils voyaient en ce moment, bien que depuis vingt années il eût été l'objet constant de toute leur attention, de tous leurs efforts, de toutes leurs paroles.

Lundi 17, mardi 18.

Le calme continue, nous avançons lentement; cependant nous perdons la terre de vue.

Mercredi 19.

Le vent devient très fort, sans être favorable; nous filons neuf nœuds au plus près.

Influence de l'Empereur sur les Anglais du *Bellérophon*.
Résumé de l'Empereur.

Jeudi 20 au samedi 22.

Nous continuons notre route avec des vents peu favorables.

L'Empereur ne fut pas longtemps au milieu de ses plus cruels ennemis, de ceux que l'on avait constamment nourris des bruits les plus absurdes et les plus irritants, sans exercer sur eux toute l'influence de la gloire. Le capitaine, les officiers, l'équipage eurent bientôt adopté les mœurs de sa suite; ce furent les mêmes égards, le même langage, le même respect. Le capitaine ne l'appelait que Sire et Votre Majesté; s'il paraissait sur le pont, chacun avait le chapeau bas, et demeurait ainsi tant qu'il était présent, ce qui n'avait pas eu lieu dans les premiers instants; on ne pénétrait dans sa chambre qu'à travers ses officiers; il ne paraissait à sa table que ceux du vaisseau qu'il y avait invités; enfin, Napoléon, à bord du *Bellérophon*, y était

empereur. Il paraissait souvent sur le pont, et conversait avec quelques-uns de nous ou avec des personnes du vaisseau.

De tous ceux qui l'avaient suivi, j'étais peut-être celui qu'il connaissait le moins : on a vu précédemment que, malgré mes emplois auprès de sa personne, j'avais eu peu de relations directes avec lui. Depuis mon départ de Paris, il m'avait à peine encore adressé la parole ; mais, durant notre navigation, il a commencé à s'entretenir fort souvent avec moi.

Les occasions et les circonstances m'étaient des plus favorables : je savais assez d'anglais pour être à même de lui donner bien des éclaircissements sur ce qui se disait autour de nous.

J'avais été marin : et je donnais à l'Empereur toutes les explications qu'il désirait sur les manœuvres du vaisseau, l'état des vents et de la mer.

J'avais été dix ans en Angleterre ; j'y avais pris des idées arrêtées sur les lois, les mœurs, les usages du pays ; je pouvais répondre pertinemment à toutes les questions que l'Empereur daignait m'adresser sur ces objets.

Enfin, mon Atlas historique me laissait une foule d'époques, de dates et de rapprochements sur lesquels il me trouvait toujours prêt.

En même temps j'employai les loisirs de notre navigation au résumé qui suit, touchant notre situation à Rochefort, et les motifs qui avaient dicté la détermination de l'Empereur. J'obtenais désormais des données exactes et authentiques. Les voici :

RÉSUMÉ¹

La croisière anglaise n'était pas forte : deux corvettes étaient devant Bordeaux, elles y bloquaient une corvette française, et donnaient la chasse à des Américains qui sortaient tous les jours en grand nombre. A l'île d'Aix nous avions deux frégates bien armées, la corvette le *Vulcain*, de premier échantillon, était au fond de la rade ; enfin, un gros brick ; tout cela était bloqué par un vaisseau de soixante-quatorze, des plus petits de la marine anglaise, et par une ou deux mauvaises corvettes. Il est hors de doute qu'en courant risque de sacrifier un ou deux bâtiments, on serait passé ; mais le capitaine commandant était faible, il refusa de sortir ; le second, tout à fait déterminé, l'eût tenté : probablement le commandant avait reçu des instructions de Fouché, qui déjà trahissait ouvertement et voulait livrer l'Empereur. Quoi qu'il en soit, il n'y avait rien à attendre du côté de la mer ; l'Empereur alors débarqua à l'île d'Aix.

Si cette mission eût été confiée à l'amiral Werhuel, disait l'Empereur, ainsi qu'on le lui avait promis lors de son départ de Paris, il est probable qu'il eût passé. Les équipages des deux frégates étaient pleins d'attachement et d'enthousiasme.

La garnison de l'île d'Aix était composée de quinze cents marins, formant un très beau régiment ; les officiers, indignés de ce que les frégates ne voulraient pas sortir, proposèrent d'armer deux chasse-marées du port de quinze tonneaux chacun ; les jeunes aspirants voulurent en être les matelots ; mais au moment de l'exécution ils déclarèrent qu'il

1. Ce résumé est la dictée même de Napoléon.

était difficile de gagner l'Amérique sans toucher sur quelque point de la côte d'Espagne ou de Portugal.

Dans ces circonstances l'Empereur composa une espèce de conseil des personnes de sa suite. On y représenta qu'il ne fallait plus compter sur les frégates ni sur les bâtiments armés ; que les chasse-marées n'offraient aucun résultat probable de succès, qu'ils ne pouvaient guère conduire qu'à être pris en pleine mer par les Anglais ou à tomber entre les mains des alliés. Il ne restait plus dès lors que deux partis : celui de rentrer dans l'intérieur, pour y tenter le sort des armes, ou celui d'aller prendre un asile en Angleterre. Pour suivre le premier, on se trouvait à la tête de quinze cents marins pleins de zèle et de bonne volonté ; le commandant de l'île était un ancien officier de l'armée d'Egypte, tout dévoué à Napoléon ; il eût débarqué avec ces quinze cents hommes à Rochefort ; on s'y fût grossi de la garnison de cette ville dont l'esprit était excellent ; on eût appelé la garnison de La Rochelle, composée de quatre bataillons de fédérés, qui offraient leurs services, et l'on se trouvait en mesure de joindre le général Clausel, si ferme à la tête de l'armée de Bordeaux ; ou le général Lamarque, qui avait fait des prodiges avec celle de la Vendée : tous les deux attendaient, désiraient Napoléon ; on eût nourri facilement la guerre civile dans l'intérieur de la France. Mais Paris était pris, les Chambres étaient dissoutes ; cinq à six cent mille ennemis étaient dans l'intérieur de l'empire ; la guerre civile ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire périr tout ce que la France avait d'hommes généreux et attachés à Napoléon. Cette perte eût été sensible, irréparable ;

elle eût détruit les espérances des destinées futures de la France, sans produire d'autre avantage que de mettre l'Empereur dans le cas de traiter et d'obtenir des arrangements favorables à ses intérêts. Mais Napoléon avait renoncé à être souverain, il ne demandait qu'un asile tranquille; il répugnait, pour un si mince résultat, à faire périr tous ses amis, à devenir le prétexte du ravage de nos provinces, et enfin, pour tout dire, à priver le parti national de ses plus vrais appuis, lesquels, tôt ou tard, pourraient rétablir l'honneur et l'indépendance de la France. Il ne voulait plus vivre qu'en homme privé; l'Amérique était le lieu le plus convenable, le lieu de son choix; mais enfin l'Angleterre même, avec ses lois positives, pouvait lui convenir encore; et il paraissait, d'après ma première entrevue avec le capitaine Maitland, que celui-ci pourrait le conduire en Angleterre, avec toute sa suite, pour y être traité convenablement. Dès ce moment, l'Empereur et sa suite se trouvaient sous la protection des lois britanniques; et le peuple de ce pays aimait trop la gloire pour manquer une occasion qui se présentait naturellement, et devait former les plus belles pages de son histoire. On résolut donc de se rendre à la croisière anglaise sitôt que Maitland aurait exprimé positivement l'ordre de nous recevoir. On retourna vers lui; le capitaine Maitland exprima littéralement qu'il avait autorité de son gouvernement de recevoir l'Empereur, s'il voulait venir à bord du *Bellérophon*, et de le conduire, ainsi que sa suite, en Angleterre¹. Alors l'Empereur s'y rendit, non qu'il

1. Quatre ans après la publication du *Mémorial et dix ans*

y fut contraint par les événements, puisqu'il pouvait rester en France ; mais parce qu'il voulait vivre en simple particulier ; qu'il ne voulait plus se mêler des affaires, et surtout ne pas compliquer celles de la France. Certes, il n'eût pas pris ce parti s'il eût pu soupçonner l'indigne traitement qu'on lui ménageait ; chacun en demeurera facilement convaincu. Sa lettre au prince régent publie assez hautement sa confiance et sa persuasion ; le capitaine Maitland, à qui elle a été officiellement communiquée, avant que l'Empereur se rendît à son bord, n'y ayant fait aucune observation, a, par cette seule circonstance, reconnu et consacré les sentiments qu'elle renfermait.

Ouessant. — Côtes d'Angleterre.

Dimanche 23.

A quatre heures du matin, nous vîmes Ouessant, que nous avions dépassé dans la nuit. Depuis que nous approchions de la Manche, nous apercevions à chaque instant des vaisseaux anglais ou des frégates allant ou venant dans toutes les directions. A la nuit nous étions en vue des côtes d'Angleterre.

Mouillage à Torbay.

Lundi 24.

Vers les huit heures du matin, nous jetâmes

après l'événement, le capitaine Maitland a publié la relation de l'embarquement et du séjour de Napoléon à bord de son vaisseau. Parfaitement d'accord avec le *Mémorial* sur presque tous les points, le capitaine Maitland a différé sur un seul, de manière à en rendre la réfutation indispensable.

On la trouvera à la fin de l'ouvrage. Elle est de la plume de M^e Barthe, devenu garde des sceaux par la révolution de 1830.

l'ancre dans la rade de Torbay. L'Empereur, levé dès six heures du matin, monté sur la dunette, observait les cotes et les préparatifs du mouillage. Je ne le quittais pas pour lui fournir toutes les explications relatives.

Le capitaine Maitland expédia aussitôt un courrier à lord Keith, son amiral général qui était à Plymouth. Le général Gourgaud, qui était parti sur le *Slany*, vint nous rejoindre; il avait dû se dessaisir de la lettre au prince régent; on ne lui avait pas permis le débarquement, on lui avait même interdit toute communication quelconque. Ce nous fut d'un mauvais augure, et le premier indice des nombreuses tribulations qui vont suivre.

Dès qu'il transpira que l'Empereur était à bord du *Bellarophon*, la rade fut couverte d'embarcations et de curieux. Le propriétaire d'une belle maison de campagne qui était en vue lui envoya un présent de fruits.

Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.

Mardi 23.

Même concours de bateaux, même affluence de spectateurs. L'Empereur les considérait de sa chambre et se laissait voir parfois sur le pont. Le capitaine Maitland, revenant de terre, me remit une lettre de lady C..., qui en contenait une de ma femme. Ma surprise fut grande d'abord, et égale à ma satisfaction; mais cette surprise cessa quand je considérai que la longueur de la traversée avait permis aux journaux de France de publier et de transmettre au loin notre destinée; ainsi, tout ce qui était relatif à l'Empereur et à sa suite était déjà

connu en Angleterre, et nous y étions attendus cinq à six jours avant d'y arriver. Ma femme s'était empressée d'écrire à ce sujet à lady C., et celle-ci avait eu l'adresse d'écrire au capitaine Maitland, sans le connaître, et de lui envoyer mes deux lettres.

La lettre de ma femme respirait une douce affliction ; mais celle de lady C., qui savait déjà à Londres notre destinée future, était pleine des plus vifs reproches. « Je ne m'appartenais pas pour disposer ainsi de moi ; c'était un crime d'abandonner ma femme et mes enfants. » Triste résultat de nos éducations modernes, qui relèvent nos âmes assez peu pour qu'on ne conçoive ni le mérite, ni le charme des grandes résolutions et des grands sacrifices ! On croit avoir tout dit, on a tout justifié, sitôt qu'on a mis en avant le danger des intérêts privés et des jouissances domestiques ; on ne soupçonne pas que le premier devoir envers sa femme est de lui ménager une situation honorée, et que le plus riche héritage à laisser à ses enfants, est l'exemple de quelques vertus et un nom qui se rattache à un peu de gloire.

Mouillage à Plymouth. — Séjour, etc.

Mercredi 26.

Des ordres étaient venus dans la nuit de nous rendre immédiatement à Plymouth ; nous avons appareillé de bon matin ; nous sommes arrivés à notre nouvelle destination vers quatre heures de l'après-midi, dix jours après notre appareillage de Rochefort ; vingt-sept après notre départ de Paris, et trente-cinq après l'abdication de l'Empereur.

Notre horizon s'est rembruni dès lors singulièrement ; des canots armés ont entouré le vaisseau : ils ramaient au loin, écartant les curieux, même à coups de fusil. L'amiral Keith, qui était en rade, ne vint point à notre bord. Deux frégates firent le signal d'un départ immédiat ; on nous dit qu'un courrier extraordinaire leur avait apporté, le matin, une mission lointaine. On distribua quelques-uns de nous sur d'autres bâtiments. Toutes les figures semblaient nous considérer avec un morne intérêt ; les bruits les plus sinistres avaient gagné le vaisseau ; il circulait pour nous le chuchotage de plusieurs destinations, toutes plus affreuses les unes que les autres.

L'emprisonnement à la tour paraissait la plus douce, et quelques-uns parlaient de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, les deux frégates sur lesquelles on m'avait fort éveillé, appareillèrent, bien que le vent leur fût contraire pour sortir, et, arrivées par notre travers, elles laissèrent retomber l'ancre à droite et à gauche de nous, presqu'à nous toucher ; alors quelqu'un me dit à l'oreille qu'elles devaient nous enlever la nuit et faire voile pour Sainte-Hélène.

Non, jamais je ne rendrai l'effet de ces terribles paroles ! Une sueur froide parcourut tout mon corps : c'était un arrêt de mort inattendu ! Des bourreaux impitoyables me saisissaient pour le supplice ; on m'arrachait violemment à tout ce qui m'attachait à la vie ; je tendais douloureusement les bras vers ce qui m'était si cher ; c'était en vain, il fallait périr ! Cette pensée, une foule d'autres en désordre excitèrent en moi une véritable tempête : c'était le déchirement d'une âme qui cherche à se

dégager de ses amalgames terrestres ! Mes cheveux en ont blanchi !... Heureusement la crise fut courte, et mon moral en sortit vainqueur, si pleinement vainqueur, qu'à compter de cet instant je me trouvai au-dessus de toutes les atteintes des hommes. Je sentis que je pouvais désormais défier l'injustice, les mauvais traitements, les supplices. Je jurai surtout, dès lors, qu'on n'entendrait jamais de moi ni plaintes, ni demandes. Mais que ceux d'entre nous auxquels j'ai dû paraître si tranquille dans ces fatales circonstances, ne m'accusent point de ne pas sentir ! Ils ont prolongé leur agonie en détail ; la mienne s'était opérée en masse.

Un des rapprochements, qui ne sera pas le moins bizarre de ma vie, revint peu à près à mon souvenir ; vingt ans auparavant, durant mon émigration en Angleterre, ne possédant rien au monde, j'avais refusé d'aller chercher une fortune assurée dans l'Inde, parce que c'était trop loin, me disais-je, et que je me trouvais trop âgé. Aujourd'hui, avec vingt ans de plus, j'allais quitter ma famille, mes amis, ma fortune, mes plus douces jouissances, pour aller à deux mille lieues me reléguer volontairement sur un rocher au milieu de l'Océan, *pour rien*. Mais *non*, je me trompe ! le sentiment qui m'y conduisait était bien supérieur aux richesses que je dédaignai d'aller chercher alors ; je suivais, j'accompagnais celui qui gouverna le monde et remplira la postérité !

L'Empereur parut sur le pont à son ordinaire. Je le vis quelque temps dans sa chambre, sans lui communiquer ce que j'avais appris ; je voulais être son consolateur et non contribuer à le tourmenter. Cependant tous ces bruits étaient arrivés jusqu'à

lui ; mais il était venu si librement et de si bonne foi, a bord du *Bellérophon*, et s'y était trouvé si fort attiré par les Anglais eux-mêmes ; il regardait tellement sa lettre au prince régent, communiquée d'avance au capitaine Maitland, comme des conditions tacites ; enfin il avait mis tant de magnanimité dans sa démarche, qu'il repoussait avec indignation toutes les craintes qu'on voulait lui donner, et ne permettait pas que nous puissions avoir des doutes.

Amiral Keith. — Acclamations des Anglais dans la rade de Plymouth, à la vue de l'Empereur.

Jeudi 27, vendredi 28.

On peindrait difficilement notre anxiété et nos tourments : la plupart d'entre nous ne vivaient plus ; la moindre circonstance venue de terre, l'opinion la plus vulgaire de qui que ce fût à bord, l'article du journal le moins authentique étaient le sujet de nos arguments les plus graves et la cause de nos perpétuelles oscillations d'espérance et de crainte. Nous allions à la recherche des plus petits bruits ; nous provoquions, du premier venu, des versions favorables, des espérances trompeuses ; tant l'expansion et la mobilité de notre caractère national nous rendent peu propres à cette résignation stoïque, à cette concentration impassible, qui ne dérivent que d'idées arrêtées et de doctrines positives puisées dès l'enfance.

Les papiers publics, les ministériels surtout, étaient déchaînés contre nous ; c'était le cri des ministres préparant au coup qu'ils allaient frapper. On se figurerait difficilement les horreurs, les mensonges, les imprécations qu'ils accumulaient contre

nous; et l'on sait qu'il en reste toujours quelque chose sur la multitude, quelque bien disposée qu'elle soit. Aussi les manières autour de nous étaient devenues moins aisées; les politesses embarrassées, les figures incertaines.

L'amiral Keith, après s'être fait annoncer maintes fois, ne fit qu'apparaître: il nous était visible qu'on redoutait notre situation, qu'on évitait nos paroles. Les papiers contenaient les mesures qu'on allait prendre; mais comme il n'y avait rien d'officiel encore, et qu'ils se contredisaient dans quelques petits détails, nous aimions à nous flatter et demeurions encore dans ce vague, cette incertitude pire néanmoins que tous les résultats.

Cependant, d'un autre côté, notre apparition en Angleterre y avait produit un étrange mouvement; l'arrivée de l'Empereur y avait créé une curiosité qui tenait de la fureur; c'étaient les papiers publics eux-mêmes qui nous apprenaient cette circonstance en la condamnant. Toute l'Angleterre se précipitait vers Plymouth. Une personne partie de Londres aussitôt mon arrivée, pour venir me voir, fut contrainte de s'arrêter bientôt par le manque absolu de chevaux et de logement dans la route. La mer se couvrait d'une multitude de bateaux autour de nous; on nous a dit depuis qu'il y en avait eu de payés jusqu'à soixante napoléons.

L'Empereur, à qui je lisais tous les papiers, n'en avait pas moins, en public, le même calme, le même langage, les mêmes habitudes. On savait qu'il paraissait toujours vers les cinq heures sur le pont; quelque temps avant, tous les bateaux se groupaient à côté les uns des autres, il y en avait des milliers; leur réunion serrée ne laissait plus

soupçonner la mer, on eût cru bien plutôt cette foule de spectateurs rassemblés sur une place publique. A l'apparition de l'Empereur, le bruit, le mouvement, les gestes de tant de monde présentaient un singulier spectacle ; en même temps, il était aisément de juger qu'il n'y avait rien d'hostile dans tout cela, et que si la curiosité les avait amenés, ils y puisaient de l'intérêt. On pouvait s'apercevoir même que ce sentiment allait visiblement en croissant : on s'était contenté de regarder d'abord, on avait salué ensuite, quelques-uns demeuraient découverts, et l'on fut parfois jusqu'à pousser des acclamations ; nos symboles même commençaient à se montrer parmi eux ; des femmes, des jeunes gens arrivaient parés d'œillets rouges ; mais toutes ces circonstances même tournaient à notre détriment aux yeux des ministres et de leurs partisans, et ne faisaient que rendre plus poignante notre perpétuelle agonie.

Ce fut dans ce moment que l'Empereur, frappé de tout ce qu'il entendait, me dicta une pièce propre à servir de base aux légitimes pour discuter et défendre sa véritable situation politique. Nous trouvâmes le moyen de la faire passer à terre. Je n'en ai point conservé de copie.

Décision ministérielle à notre égard. — Anxiétés, etc.

Samedi 29, dimanche 30.

Depuis vingt-quatre heures, ou deux jours, le bruit était qu'un sous-secrétaire d'État venait de Londres pour notifier officiellement à l'Empereur les résolutions des ministres à son égard. Il parut en effet : c'était le chevalier Banbury, qui vint avec

lord Keith, et remit une pièce ministérielle, qui contenait la déportation de l'Empereur, et limitait à trois le nombre des personnes qui devaient l'accompagner, en excluant toutefois le duc de Rovigo et le général Lallemand, compris dans une liste de proscription en France.

Je ne fus point appelé auprès de l'Empereur; les deux Anglais parlaient et entendaient le françois; l'Empereur les admit seuls. J'ai su qu'il avait combattu et repoussé, avec beaucoup d'énergie et de logique, la violence qu'on exerçait sur sa personne: « Il était l'hôte de l'Angleterre, avait-il dit, il n'était point son prisonnier; il était venu librement se placer sous la protection de ses lois; on violait sur lui les droits sacrés de l'hospitalité; il n'accéderait jamais volontairement à l'outrage qu'on lui ménageait, la violence seule pourrait l'y contraindre, etc., etc. »

L'Empereur me donna la pièce ministérielle pour sa traduction, la voici :

**COMMUNICATION FAITE PAR LORD KEITH AU NOM
DES MINISTRES ANGLAIS**

« Comme il peut être convenable au général Bonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, Votre Seigneurie lui communiquera l'information suivante :

« Il serait peu consistant avec nos devoirs envers notre pays et les alliés de Sa Majesté, si le général Bonaparte conservait le moyen ou l'occasion de troubler de nouveau la paix de l'Europe; c'est pourquoi il devient absolument nécessaire qu'il soit

restreint dans sa liberté personnelle, autant que peut l'exiger ce premier et important objet.

« L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence ; son climat est sain et sa situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne.

« On permet au général Bonaparte de choisir parmi les personnes qui l'ont accompagné en Angleterre, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers, lesquels, avec son chirurgien, auront la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, et ne pourront point quitter l'île sans la sanction du gouvernement britannique.

« Le contre-amiral sir Georges Cockburn, qui est nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers adjacentes, conduira le général Bonaparte et sa suite à Sainte-Hélène et recevra des instructions détaillées touchant l'exécution de ce service.

« Sir G. Cockburn sera probablement prêt à partir dans peu de jours ; c'est pourquoi il est désirable que le général Bonaparte fasse, sans délai, le choix des personnes qui doivent l'accompagner. »

Bien que nous nous fussions attendus à notre déportation à Sainte-Hélène, nous en demeurâmes affectés, elle nous consterna tous. Toutefois l'Empereur n'en vint pas moins sur le pont, comme de coutume, avec le même visage et de la même manière, considérer la foule affamée de le voir.

Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur.

Lundi 31.

Notre situation était affreuse ; nos peines au delà de toute expression ; nous allions cesser de vivre pour l'Europe, pour notre patrie, pour nos familles, pour nos amis, nos jouissances, nos habitudes : on nous laissait, à la vérité, le choix de ne pas suivre l'Empereur ; mais ce choix était celui des martyrs ; il s'agissait de renoncer à sa religion, à son culte, ou de périr. Une circonstance venait compliquer encore nos tourments ; c'était l'exclusion spéciale des généraux Savary et Lallemand, qui en étaient frappés de terreur ; ils ne voyaient plus que l'échafaud ; ils étaient persuadés que l'Angleterre, ne distinguant point les actes politiques, dans une révolution, des crimes civils dans un état tranquille, les livrerait à leurs ennemis pour subir leur supplice. C'eût été un tel outrage à toutes les lois, un tel opprobre pour l'Angleterre elle-même, qu'on eût été tenté de l'en dénier ; mais on ne pouvait parler ainsi qu'en se trouvant proscrit avec eux. Du reste, nous ne balançâmes pas à vouloir demeurer tous du nombre de ceux que l'Empereur pouvait choisir ; nous n'avions qu'une crainte, celle de nous trouver exclus.

L'Empereur me demande si je le suivrai à Sainte-Hélène.

Mardi 1^{er} août.

Nous restions toujours dans le même état. Je reçus dans la matinée une lettre de Londres, dans laquelle on exprimait, avec beaucoup de force, que j'aurais tort, que ce serait même un crime que de

m'expatrier. La personne qui me l'adressait écrivit au capitaine Maitland de joindre ses efforts et ses avis pour m'empêcher de prendre un parti aussi extrême. J'arrêtai les premières paroles du capitaine Maitland, en lui faisant observer qu'à mon âge on agissait avec réflexion.

Je lisais chaque jour à l'Empereur les divers papiers-nouvelles. Aujourd'hui il s'en trouva deux dans le nombre, soit que la bienveillance nous les eût fait adresser, soit que les opinions commençaient à se diviser, qui plaidaient notre cause avec beaucoup de chaleur et nous dédommageaient des grossières injures dont les autres étaient remplis. Nous nous livrâmes à l'espoir qu'à la haine qu'avait inspirée un ennemi, succéderait bientôt l'intérêt que doivent exciter les grandes actions et nous nous dîmes que l'Angleterre avait une foule de coûrs nobles et d'âmes élevées qui deviendraient indubitablement d'ardents avocats, etc.

La foule des bateaux croissait chaque jour ; l'Empereur se montrait en public à son heure ordinaire et l'accueil était de plus en plus favorable.

Quant à son intérieur, l'Empereur demeurait encore pour la plupart de nous toujours comme aux Tuilleries ; nous l'avions suivi en grand nombre, de tous rangs, de tous grades ; le Grand-Maréchal et le duc de Rovigo seuls le voyaient habituellement ; tel, depuis notre départ, ne l'avait guère plus approché et ne lui avait pas parlé davantage qu'il ne l'eût fait à Paris. Moi, j'étais appelé, dans la journée, toutes les fois qu'il y avait des papiers à traduire et insensiblement l'Empereur prit l'habitude régulière de me faire appeler tous les soirs, vers huit heures, pour causer quelque temps.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation et à la suite de divers sujets, il m'a demandé si je le suivrais à Sainte-Hélène; j'ai répondu avec la dernière franchise, mes sentiments me le rendaient facile. Je lui ai dit qu'en quittant Paris pour le suivre, j'avais sauté à pieds joints sur toutes les chances, celle de Sainte-Hélène n'avait rien qui dût la faire excepter; mais que nous étions en grand nombre autour de lui; qu'on ne lui permettait d'emmener que trois d'entre nous; que bien des personnes me faisaient un crime d'abandonner ma famille; que j'avais donc besoin, vis-à-vis d'elles et vis-à-vis de ma propre conscience, de savoir que je lui serais utile et agréable; qu'en un mot j'avais besoin qu'il me choisît; que cette observation, du reste, ne renfermait aucune arrière-pensée; car je lui avais donné désormais ma vie sans restriction.

Sur ces entrefaites, M^{me} Bertrand, sans avoir été demandée, sans s'être fait annoncer, s'est précipitée tout à coup dans la chambre de l'Empereur; elle était hors d'elle-même; elle s'écriait qu'il n'allât pas à Sainte-Hélène, qu'il n'emmenât pas son mari. Sur l'étonnement, le visage et la réponse calme de l'Empereur, elle ressortit aussi précipitamment qu'elle était entrée. L'Empereur, toujours étonné, me disait: «Concevez-vous rien à cela? » quand nous entendîmes de grands cris et le mouvement de tout l'équipage qui accourrait en tumulte vers l'arrière du vaisseau. L'Empereur m'ordonna de sonner pour en connaître la cause; c'était M^{me} Bertrand qui, après être sortie de chez l'Empereur, avait voulu se jeter à l'eau et qu'on avait eu toutes les peines du monde à retenir. Qu'on juge, par cette scène, de tout ce qui se passait en nous.

Paroles remarquables de l'Empereur.

Mercredi 2, jeudi 3.

Au matin, le duc de Rovigo m'apprend que je suis décidément du voyage de Sainte-Hélène ; l'Empereur, en causant, lui avait dit que, si nous devions n'être que deux à le suivre, il comptait encore que je serais du nombre ; qu'il attendait de moi de l'utilité et de la consolation. Je dois à la bienveillance du duc de Rovigo la douceur de connaître ces paroles de l'Empereur : j'en suis reconnaissant ; sans lui, elles me seraient toujours demeurées inconnues. A moi, l'Empereur n'avait rien répondu quand nous avions traité ce sujet ; c'est sa manière : j'aurai plus d'une fois l'occasion de le montrer.

Je ne me trouvais de véritable connaissance avec aucun de ceux qui avaient suivi l'Empereur, si j'en excepte toutefois le général Bertrand et sa femme, dont j'avais été comblé dans ma mission en Illyrie, où il commandait en qualité de gouverneur général.

Jusqu'alors je n'avais jamais parlé au duc de Rovigo ; certaines préventions m'en avaient toujours tenu au loin ; à peine nous fûmes-nous vus, qu'elles furent détruites.

Savary aimait sincèrement l'Empereur ; je lui ai connu de l'âme, du cœur, de la droiture, de la reconnaissance ; il m'a semblé susceptible d'une véritable amitié : nous nous serions sans doute intimement liés. Puisse-t-il lire jamais les sentiments et les regrets qu'il m'a laissés !

L'Empereur m'ayant fait venir ce soir comme de coutume pour causer, à la suite de beaucoup d'objets divers, il s'est arrêté sur Sainte-Hélène, me demandant ce que ce pouvait être, s'il serait

possible d'y supporter la vie, etc., etc... « Mais après tout, m'a-t-il dit, est-ce bien sûr que j'y aille ? Un homme est-il donc dépendant de son semblable, quand il veut cesser de l'être ? »

Nous nous promenions dans sa chambre ; il était calme, mais affecté, et en quelque façon distract.

« Mon cher, a-t-il continué, j'ai parfois l'envie de vous quitter et cela n'est pas bien difficile ; il ne s'agit que de se monter un tant soit peu la tête, et je vous aurai bientôt échappé, tout sera fini, et vous irez rejoindre vos familles... D'autant plus que mes principes intérieurs ne me gênent nullement ; je suis de ceux qui croient que les peines de l'autre monde n'ont été imaginées que comme supplément aux attraits insuffisants qu'on nous y présente. Dieu ne saurait avoir voulu un tel contrepoids à sa bonté infinie, surtout pour des actes tels que celui-ci. Et qu'est-ce après tout ? Vouloir lui revenir un peu plus vite. »

Je me récriai sur de pareilles pensées. Le poète, le philosophe avaient dit que c'était un spectacle digne des dieux que de voir l'homme aux prises avec l'infortune ; les revers et la constance avaient aussi leur gloire ; un aussi noble et aussi grand caractère ne pouvait pas s'abaisser au niveau des âmes les plus vulgaires ; celui qui nous avait gouvernés avec tant de gloire, qui avait fait et l'admiration et les destinées du monde, ne pouvait finir comme un joueur au désespoir ou un amant trompé. Que deviendraient donc tous ceux qui croyaient, qui espéraient en lui ? Abandonnerait-il donc sans retour un champ libre à ses ennemis ? L'extrême désir que ceux-ci en font éclater ne suffisait-il pas pour le décider à la résistance ? D'ailleurs,

qui connaissait les secrets du temps ? Qui oserait affirmer l'avenir ? Que ne pourrait pas amener le simple changement d'un ministère, la mort d'un prince ; celle d'un de ses confidents, la plus légère passion, la plus petite querelle ?... etc., etc.

« Quelques-unes de ces paroles ont leur intérêt, disait l'Empereur ; mais que pourrons-nous faire dans ce lieu perdu ? — Sire, nous vivrons du passé ; il a de quoi nous satisfaire. Ne jouissons-nous pas de la vie de César, de celle d'Alexandre ? Nous posséderons mieux, vous vous relirez, Sire ! — Eh bien ! dit-il, nous écrirons nos *Mémoires*. Oui, il faudra travailler ; le travail aussi est la faux du temps. Après tout, on doit remplir ses destinées ; c'est aussi ma grande doctrine¹. Eh bien ! que les miennes s'accomplissent ! » Et reprenant dès cet instant un air aisé et même gai, il passa à des objets tout à fait étrangers à notre situation.

1. Voici un ancien document que la circonstance ci-dessus contribue à rendre précieux : c'est un ordre du jour du premier consul à sa garde, contre le suicide.

Ordre du 22 floréal an X.

« Le grenadier Gobain s'est suicidé par amour : c'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

« Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la garde :

« Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la muraille d'une batterie.

« S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu. »

Appareillage de Plymouth. — Croisière dans la Manche, etc.
Protestation.

Vendredi 4.

L'ordre était venu dans la nuit d'appareiller de bon matin. Nous mêmes sous voiles ; cela nous intrigua fort. Tous les papiers, les communications officielles, les conversations particulières nous avaient appris que nous devions être menés à Sainte-Hélène par le *Northumberland* ; nous savions que ce vaisseau était encore à Chatam ou à Portsmouth en armement ; nous devions donc compter sur huit ou dix jours au moins de relâche. Le *Bellarophon* était trop vieux pour ce voyage, il n'avait point les vivres nécessaires ; de plus les vents étaient contraires en ce moment pour cingler vers Sainte-Hélène. Aussi quand nous vîmes remonter la Manche vers l'est, nos incertitudes, nos conjectures recommencèrent ; et quelles qu'elles fussent, toutes devenaient un adoucissement à la déportation à Sainte-Hélène.

Cependant nous pensions que l'Empereur, en ce moment décisif, devait montrer une opposition officielle à cette violence. Pour lui, il y attachait peu de prix et ne s'en occupait pas. Toutefois c'était préparer, disions-nous, des armes à ceux qui s'intéressaient à nous et laisser dans le public des causes de souvenir et des motifs de défense. Je hasardai de lui lire une rédaction que j'avais essayée ; le sens lui plut, il en supprima quelques phrases, corrigea quelques mots, la signa et l'envoya à lord Keith ; la voici :

PROTESTATION

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel

et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon*; je ne suis pas le prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon.

« Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté; la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*.

« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois; quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi; et quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola. »

Signé : NAPOLÉON.

A bord du *Bellérophon*, à la mer.

Le duc de Rovigo m'apprend que l'Empereur a demandé à m'envoyer à Londres, vers le prince régent, mais qu'on s'y est obstinément refusé.

La mer était grosse, le vent violent, nous étions en grande partie malades de la mer. Et que ne peut pas la préoccupation du moral sur les infirmités physiques ! C'est la seule fois de ma vie, peut-être, que je n'aie pas été atteint du mal de mer par un temps pareil.

En sortant de Plymouth, nous avions d'abord gouverné à l'est, vent arrière ; mais bientôt nous vinmes au plus près, nous courions des bords, nous croisions et nous ne pouvions rien comprendre à cette nouvelle espèce de supplice.

Marques de confiance que me donne l'Empereur.

Samedi 5.

Toute la journée du 5 se passa de la même manière. L'Empereur, à sa conversation habituelle du soir, me donna deux grandes marques de confiance ; je ne puis les livrer au papier¹.

1. Il en est une que je puis raconter aujourd'hui. A son heure accoutumée, l'Empereur, se promenant avec moi dans la galerie du vaisseau, tire de dessous sa veste, tout en traitant un objet étranger à ce qu'il faisait, une espèce de ceinture qu'il me passe en disant : « Gardez-moi cela. » Sans l'interrompre davantage, je la replace de la même manière sous mon gilet. Il m'apprit plus tard que c'était un collier de deux cent mille francs que la reine Hortense l'avait forcé de prendre à son départ de la Malmaison. Arrivé à Sainte-Hélène, je parlai plusieurs fois de rendre le collier, sans obtenir un mot de réponse ; m'y étant hasardé de nouveau à Longwood, il me dit assez séchement : « Vous géné-t-il ? — Non, Sire. — Eh bien ? gardez-le. » Avec le temps, ce collier, toujours sur moi, ne me quittant jamais, s'identifia en quelque sorte avec ma personne, je n'y songeais plus ; telle fut que, arraché de Longwood, ce ne fut qu'au bout de plusieurs

Mouillage à Start-Point. — Personnes qui accompagnent l'Empereur.

Dimanche 6.

Nous mouillâmes, vers le milieu du jour, à Start-Point, où un vaisseau n'est pas en sûreté, et nous n'avions pourtant que deux pas à faire pour être fort bien dans Torbay ; cette circonstance nous étonnait. Toutefois nous avions appris que notre but était d'aller au-devant du *Northumberland*, dont on avait pressé la sortie de Portsmouth en toute hâte. Ce vaisseau parut en effet, avec deux frégates chargées de troupes qui devaient composer la garnison de Sainte-Hélène. Tout cela vint mouiller près de nous, et les communications entre eux devinrent fort actives ; les précautions, pour qu'on ne nous

jours, et par le plus grand hasard qu'il me revint à la pensée, et alors j'en frémis !... Quitter l'Empereur et le priver d'une telle ressource ! Car, comment le lui rendre désormais ; j'étais tenu au secret le plus rigoureux, entouré de geôliers et de sentinelles, nulles communications n'étaient praticables. Je m'évertuai en vain ; le temps courrait ; il ne me restait que peu de jours, et rien n'eût égalé mon désespoir de partir de la sorte. Dans cette situation, je risquai le tout pour le tout : un Anglais, à qui j'avais parlé souvent, vint par circonstance particulière, et ce fut sous les yeux même du gouverneur, ou d'un de ses plus intimes affidés qu'il avait amené, que je me hasardai.

« Je vous crois une belle ame, lui dis-je à la dérobée, je vais la mettre à l'épreuve... Rien du reste de nuisible ou de contraire à votre honneur... Seulement un riche dépôt à restituer à Napoléon. Si vous l'acceptez, mon fils va le mettre dans votre poche... »

Pour toute réponse, il ralentit son pas ; mon fils nous suivait, je l'avais préparé, et le collier fut glissé presqu'à la vue des factionnaires. J'ai eu l'inexprimable satisfaction, ayant de quitter l'île, de savoir qu'il avait atteint les mains de l'Empereur. De quelles douces sensations le cœur n'est-il pas remué par le souvenir et le récit d'un pareil trait, de la part d'un ennemi et dans de telles circonstances !

abordât pas, continuèrent toujours. Cependant le mystère de notre appareillage précipité de Plymouth et de toutes les manœuvres qui avaient suivi, perça tant bien que mal. L'amiral Keith avait été averti, nous dit-on, par le télégraphe, qu'un officier public venait de partir de Londres, avec un ordre d'*Habeas corpus*, pour réclamer la personne de l'Empereur, au nom des lois ou d'un tribunal. Nous n'avons pu vérifier ni les motifs ni les détails. Lord Keith, ajoutait-on, avait à peine eu le temps d'échapper à cet embarras ; il avait dû se transporter précipitamment de son vaisseau sur un brick, et disparaître au jour de la rade de Plymouth : c'était le même motif qui nous tenait hors de Torbay.

Les amiraux Keith et Cockburn sont venus à bord du *Bellérophon* ; le dernier commande le *Northumberland* : ils ont conféré avec l'Empereur, et lui ont remis un extrait des instructions relatives à notre déportation et à notre séjour à Sainte-Hélène. Elles postaient qu'on devait le lendemain visiter tous nos effets, pour nous en prendre garde, disait-on, l'argent, les billets, les diamants, appartenant à l'Empereur ainsi qu'à nous. Nous apprîmes aussi que le lendemain on nous ôterait nos armes, et qu'on nous transporterait à bord du *Northumberland*. Voici ces pièces :

ORDRE DE L'AMIRAL KEITH AU CAPITAINE MAITLAND,
DU « BELLÉROPHON »

« Toutes les armes quelconques seront prises des Français de tous rangs, qui sont à bord du vaisseau que vous commandez, seront soigneusement rama-

sées, et demeureront à votre charge tant qu'ils resteront à bord du *Bellérophon*; elles seront ensuite à la charge du capitaine du vaisseau à bord duquel ils seront transportés.

« Start-Bray, 6 août 1815. »

INSTRUCTIONS DES MINISTRES A L'AMIRAL COCKBURN

« Lorsque le général Bonaparte sera conduit du *Bellérophon* à bord du *Northumberland*, ce sera un moment convenable pour l'amiral sir G. Cockburn de diriger la visite des effets que le général portera avec lui.

« L'amiral sir G. Cockburn laissera passer les articles de meubles, les livres, *les vins*, que le général pourrait avoir avec lui. (*Les vins! observation bien digne des ministres anglais.*)

« Sous l'article des meubles, on comprendra l'argenterie, pourvu qu'elle ne soit pas en si grande quantité qu'on pût la regarder moins comme un usage domestique, que comme une propriété convertible en espèces.

« Il devra abandonner son argent, ses diamants, et tous ses billets négociables, de quelque nature qu'ils soient.

« Le gouverneur lui expliquera que le gouvernement britannique n'a nullement l'intention de confisquer sa propriété; mais seulement d'en saisir l'administration, afin de l'empêcher d'en faire un instrument d'évasion.

« L'examen doit être fait en présence de quelques personnes nommées par le général Bonaparte, et un inventaire de ces effets devra demeurer signé

de ces personnes, aussi bien que par le contre-amiral, ou tout autre individu désigné par lui pour assister à cet inventaire. L'intérêt ou le principal, suivant le montant de la somme, sera applicable à ses besoins, et la disposition en demeurera principalement à son choix. A ce sujet, il communiquera de temps en temps ses désirs, d'abord à l'amiral, et ensuite au gouverneur, quand celui-ci sera arrivé; et à moins qu'il n'y ait lieu à s'y opposer, ils donneront les ordres nécessaires, et paieront les dépenses par des billets tirés sur le trésor de Sa Majesté.

« En cas de mort (*quelle prévoyance !!!*) la disposition des biens du général sera déterminée par son testament. Les contenus duquel, il peut en être assuré, seront strictement observés. Comme il pourrait se faire qu'une partie de sa propriété vînt à être dite celle des personnes de sa suite, celles-ci seront soumises aux mêmes règles.

« L'amiral ne prendra à bord personne de la suite du général Bonaparte, pour Sainte-Hélène, que ce ne soit du propre consentement de cette personne, et après qu'il lui aura été expliqué qu'elle devra être soumise à toutes les règles qu'on jugera convenable d'établir pour s'assurer de la personne du général. On laissera savoir au général que, s'il essayait de s'échapper, il s'exposera à être mis en prison (*en prison !!!*), ainsi que quiconque de sa suite qui serait découvert cherchant à favoriser son évasion. (*Plus tard le bill du parlement soumet ces derniers à la peine de mort.*)

« Toutes les lettres qui lui seront adressées, ainsi qu'à ceux de sa suite, seront données d'abord à l'amiral ou au gouverneur, qui les lira avant de

les rendre ; il en sera de même des lettres écrites par le général ou ceux de sa suite.

« Le général doit savoir que le gouverneur ou l'amiral ont reçu l'ordre positif d'adresser au gouvernement de Sa Majesté tout désir ou représentation qu'il jugera devoir faire : rien là-dessus n'est laissé à leur discrétion ; mais le papier sur lequel les représentations seraient faites doit demeurer ouvert, pour qu'ils puissent y joindre les observations qu'ils jugeront convenables. »

On se peindrait difficilement la masse et la nature de nos sentiments, dans ce moment décisif où s'accumulaient en foule tant de violences, d'injustices et d'outrages !

L'Empereur, contraint de réduire sa suite à trois personnes, arrêta son choix sur le grand-maréchal, moi, MM. de Montholon et Gourgaud. Les instructions ne permettant à l'Empereur que d'emmener trois officiers, il fut convenu de me considérer comme purement civil, et d'admettre un quatrième à l'aide de cette interprétation.

Conversation avec lord Keith. — Visite des effets de l'Empereur. — L'Empereur quitte le *Bellérophon*. — Séparation. — Appareillage pour Sainte-Hélène.

Lundi 7.

L'Empereur adresse à lord Keith une espèce de protestation nouvelle, sur la violence qu'on faisait à sa personne en l'arrachant du *Bellérophon* : je vais la porter à bord du *Tonnant*. L'amiral Keith, très beau vieillard et de manières parfaites, m'y reçut avec une extrême politesse, mais il évita soigneusement de traiter le sujet, disant qu'il ferait réponse par écrit.

Cela ne m'arrêta pas : j'exposai l'état actuel de l'Empereur, il était très souffrant, ses jambes enflaient, et je témoignai à lord Keith qu'il serait désirable pour l'Empereur de ne pas appareiller immédiatement. Il me répondit que j'avais été marin, et que je devais voir que son mouillage était critique ; ce qui était vrai.

Je lui exprimai la répugnance de l'Empereur de savoir ses effets fouillés et visités, ainsi que cela venait d'être déclaré, l'assurant qu'il les verrait sans regret jeter préférablement à la mer. Il me répondit que c'était un ordre qui lui était prescrit et qu'il ne pouvait enfreindre.

Enfin, je lui demandai s'il serait bien possible qu'on pût en venir au point d'arracher à l'Empereur son épée. Il répondit qu'on la respecterait ; mais que Napoléon serait le seul, et que tout le reste serait désarmé. Je lui montrai que déjà je l'étais : on m'avait ôté mon épée pour me rendre à son bord.

Un secrétaire, qui travaillait à l'écart, fit observer à lord Keith, en anglais, que l'ordre portait que Napoléon lui-même serait désarmé ; sur quoi l'admiral lui répliqua sèchement, en anglais aussi, et autant que j'ai pu en saisir : « Monsieur, occupez-vous de votre travail, laissez-nous à nos affaires. »

Continuant toujours, je passai en revue tout ce qui nous était arrivé. J'avais été le négociateur, disais-je, je devais être le plus peiné ; j'avais le plus de droit d'être entendu. Lord Keith m'écoutait avec une impatience marquée ; nous étions debout, et à chaque instant ses saluts cherchaient à me congédier. Lorsque j'en fus à lui dire que le capitaine Maitland s'était dit autorisé à nous conduire en

Angleterre, sans nous laisser soupçonner qu'il nous faisait prisonniers de guerre ; que ce capitaine ne saurait nier sans doute que nous étions venus librement et de bonne foi ; que la lettre de l'Empereur au prince de Galles, dont j'avais préalablement donné connaissance au capitaine Maitland, avait dû nécessairement créer des conditions tacites, dès qu'il n'y avait fait aucune observation ; alors la mauvaise humeur de l'amiral, sa colère même percèrent tout à fait ; il me dit avec vivacité que dans ce cas le capitaine Maitland aurait été une bête ; car ses instructions n'étaient rien de tout cela, et qu'il en était bien sûr, puisque c'était de lui qu'il les tenait. « Mais, milord, observai-je, en défense du capitaine Maitland, V. S. s'exprime ici avec une sévérité dont peut-être elle pourrait elle-même être responsable ; car, non seulement le capitaine Maitland, mais encore l'amiral Hotham et tous les officiers que nous vîmes alors, se sont conduits, exprimés de la même manière vis-à-vis de nous : aurait-il pu en être ainsi si leurs instructions avaient été si claires et si positives ? » Et je le délivrai de moi ; aussi bien il ne tenait plus à voir se prolonger un sujet qui, probablement, dans son for intérieur, n'était pas sans quelque délicatesse pour lui.

Un officier des douanes et l'amiral Cockburn firent la visite des effets de l'Empereur : ils saisirent quatre mille napoléons, et en laissèrent quinze cents pour payer les gens : c'était là tout le trésor de l'Empereur.

L'amiral parut singulièrement mortifié du refus de chacun de nous, de l'assister contradictoirement dans son opération, bien que nous en fussions

requis. Ce qui lui démontrait suffisamment combien cette mesure nous paraissait outrageante pour l'Empereur, et peu honorable pour celui qui l'exécutait. Cependant le moment de quitter le *Bellérophon* était arrivé. L'Empereur était enfermé depuis long-temps avec le grand-maréchal ; nous étions dans la pièce qui précédait ; la porte s'ouvre ; le duc de Rovigo, fondant en larmes, sanglotant, se précipite aux pieds de l'Empereur ; il lui baisait les mains. L'Empereur, calme, impassible, l'embrassa, et se mit en route pour gagner le canot. Chemin faisant, il saluait gracieusement de la tête ceux qui étaient sur son passage. Tous ceux des nôtres que nous laissions en arrière étaient en pleurs ; je ne pus m'empêcher de dire à lord Keith, avec qui je causais en ce moment : « Vous observerez, milord. qu'ici ceux qui pleurent sont ceux qui restent. »

Nous gagnâmes le *Northumberland* ; il était une ou deux heures. L'Empereur resta sur le pont, et causa volontiers et familièrement avec les Anglais qui s'en approchèrent.

Lord Lowther et un M. Littleton eurent avec lui une conversation longue et suivie sur la politique et la haute administration. Je n'en ai rien entendu, l'Empereur semblant avoir désiré que nous le laissassions à lui-même, mais il s'est plaint plus tard, à la lecture des journaux anglais qui rendaient compte de cette conversation, que ses paroles avaient été étrangement défigurées.

Au moment d'appareiller, un cutter, qui rôdait autour du vaisseau, pour en éloigner les curieux, coula, très près de nous, un bateau rempli de spectateurs. La fatalité les avait amenés de fort loin pour être victimes ; deux femmes, m'a-t-on dit, y ont

péri. Enfin nous mettons sous voile pour Sainte-Hélène, treize jours après notre arrivée à Plymouth, et quarante après notre départ de Paris.

Ceux des nôtres que l'Empereur n'avait pu emmener sont les derniers à quitter le vaisseau, emportant des témoignages de sa satisfaction et de ses regrets. Ce furent encore bien des pleurs, et une dernière scène fort touchante. L'Empereur s'est retiré, vers sept heures, dans la chambre qu'il avait été destinée.

Les ministres anglais avaient fort blâmé le respect qu'on avait témoigné à l'Empereur à bord du *Bellarophon*; ils avaient donné des ordres en conséquence; aussi affectait-on, à bord du *Northumberland*, des expressions et des manières toutes différentes: on s'empressait ridiculement surtout de se recouvrir devant lui; il avait été sévèrement enjoint de ne lui donner d'autre qualification que celle de *général*, et de ne le traiter qu'à l'avenant. Tel fut l'ingénieux biais, l'heureuse conception qu'enfanta la diplomatie des ministres d'Angleterre, tel fut le titre qu'ils imaginèrent de donner à celui qu'ils avaient reconnu comme premier consul, qu'ils avaient si souvent qualifié de chef du gouvernement français; avec lequel ils avaient traité comme empereur à Paris, lors de lord Lauderdale, et peut-être même signé des articles à Châtillon. Aussi, dans un moment d'humeur, échappa-t-il à l'Empereur de dire en expressions fort énergiques: « Qu'ils m'appellent comme ils voudront, ils ne m'empêcheront pas d'être *moi*. » Il était en effet bizarre et surtout ridicule de voir les ministres anglais mettre une haute importance à ne donner que le titre de général à celui qui avait gouverné

l'Europe; y avait fait sept à huit rois, dont plusieurs retenaient encore ce titre de sa création; qui avait été plus de dix ans empereur des Français, avait été oint et sacré en cette qualité par le chef suprême de l'Église; qui comptait deux ou trois élections du peuple français à la souveraineté; qui avait été reconnu Empereur par tout le continent de l'Europe, avait traité comme tel avec tous les souverains, et conclu avec eux tous des alliances de sang et d'intérêt: il réunissait donc sur sa personne la totalité des titres religieux, civils et politiques qui existent parmi les hommes, et que, par une singularité bizarre, mais vraie, aucun des princes régnant en Europe n'eût pu montrer accumulée de la sorte sur le premier, le chef, le fondateur de sa dynastie. Toutefois l'Empereur, qui avait eu l'intention de prendre un nom d'inéognito en débarquant en Angleterre, celui de colonel *Duroc* ou *Muiron*, n'y songea plus dès qu'on s'obstina à lui disputer ses vrais titres

Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du *Northumberland*.

Mardi 8, mercredi 9.

Le vaisseau était dans la plus grande confusion il était encombré d'hommes et d'objets; nous étions partis dans une si grande hâte, que presque rien à bord n'était à sa place, et que, sous voiles, on travaillait sans relâche à l'armement du vaisseau.

Voici la description minutieuse de la partie du vaisseau que nous avons occupée. L'espace en arrière du mât d'artimon renfermait deux pièces en commun et deux chambres particulières; la pre-

mière était la salle à manger, d'environ dix pieds de large, ayant de long toute la largeur du vaisseau, éclairée par un sabord aux deux extrémités, et par un vitrage supérieur ; le salon était composé de tout le reste, diminué de deux chambres symétriques, à droite et à gauche, chacune ayant une entrée sur la salle à manger et une autre sur le salon. L'Empereur occupait celle de gauche, où on avait dressé son lit de campagne ; l'amiral avait celle de droite. Il avait été strictement recommandé surtout que le salon demeurât en commun, qu'il ne fût pas abandonné à l'Empereur en propre, les ministres avaient poussé la sollicitude jusqu'à s'alarmer d'une si triviale déférence.

La table à manger suivait la forme de la salle. L'Empereur s'y trouvait adossé au salon, regardant dans le sens du vaisseau ; à sa gauche était M^{me} Bertrand ; à sa droite l'amiral ; à la droite de celui-ci, M^{me} de Montholon ; la table tournait alors : sur le petit côté était le commandant du vaisseau (capitaine Ross) ; en face de lui, sur le côté correspondant, était M. de Montholon, à côté de M^{me} Bertrand, puis le secrétaire du vaisseau ; restait le côté opposé à l'Empereur, qui, à partir du commandant du bâtiment, était rempli par le grand-maréchal, le général, colonel du 53^e, moi et le baron Gourgaud. L'amiral priait tous les jours un ou deux officiers, qui s'intercalait au milieu de nous. J'étais presque en face de l'Empereur. La musique du 53^e, recrutée depuis peu, s'exerçait durant tout le dîner à nos dépens. Nous avions deux services ; mais on manquait de provisions ; d'ailleurs nos goûts étaient si différents de celui de nos hôtes ! Ils faisaient, il est vrai, ce qu'ils pouvaient ; mais

encore ne devions-nous pas être difficiles. Je fus logé avec mon fils à tribord, par le travers du grand mât, dans une petite chambre tracée en toile, et renfermant un canon.

Nous faisions voile, autant que le vent nous le permettait, pour sortir de la Manche, longeant les côtes de l'Angleterre, où l'on envoyait à chaque port chercher des provisions et compléter les besoins du vaisseau. Il nous vint beaucoup d'objets de Plymouth, d'où plusieurs bâtiments nous rejoignirent; il en fut de même de Falmouth.

Nous perdons la terre de vue. — Réflexions. — Plaidoyers contre les ministres anglais.

Jeudi 10.

Le 10, nous fûmes tout à fait hors de la Manche et nous perdîmes la terre de vue. Alors commençèrent à s'accomplir nos nouvelles destinées! Ce moment vint remuer encore une fois le fond de mon cœur; certains objets y retrouvèrent tout leur empire: je mettais une satisfaction amère à me déchirer de mes propres mains! « O vous que j'aimais! qui m'attachiez à la vie! mes vrais amis, mes plus chères affections, je me suis montré digne de vous! soyez-le de moi, ne m'oubliez jamais! »

Cependant nous faisions route, et bientôt nous allions être hors de l'Europe. Ainsi, en moins de six semaines, l'Empereur avait abdiqué son trône, il s'était remis entre les mains des Anglais, il se trouvait condamné sur un roc au milieu du vaste Océan. Certes, c'est une échelle peu commune pour mesurer les chances de la fortune et les forces de l'âme! Toutefois l'histoire jugera, avec plus d'avantage que nous, ces trois grandes circons-

tances : elle aura à prononcer sur un horizon entièrement dégagé ; nous, nous n'aurons été que dans les nuages.

A peine Napoléon avait-il abdiqué que, voyant se dérouler les malheurs de la patrie, on lui a fait une faute de ce grand sacrifice. Dès qu'on l'a su prisonnier à Plymouth, on l'a blâmé de sa noble magnanimité ; il n'est pas jusqu'à s'être laissé mettre en route pour Sainte-Hélène dont on ait osé lui faire un reproche : tel est le vulgaire ! ne prononçant jamais que sur ce qu'il voit à l'instant même. Mais, à côté des maux qu'une résolution n'a pu prévenir, il faudrait savoir mettre tous ceux que la résolution contraire aurait amenés.

Napoléon, en abdiquant, a réuni tous les amis de la patrie vers un seul et même point : son salut ! Il a laissé la France ne réclamant plus, devant toutes les nations, que les droits sacrés de l'indépendance des peuples ; il a ôté tout prétexte aux alliés de ravager et morceler notre territoire ; il a détruit toute idée de son ambition personnelle : il est sorti le héros d'une cause dont il demeure le messie. Si l'on n'a pas retiré de son génie et de ses forces ce qu'on pouvait attendre comme citoyen, la faute en est seule à l'impéritie ou à la trahison du gouvernement transitoire qui lui a succédé. Rendu à Rochefort, et le capitaine des frégates refusant de sortir, devait-il perdre le fruit de son abdication ? Devait-il rentrer dans l'intérieur, se mettre à la tête de simples bandes, quand il avait renoncé à des armées ? Nourrir en désespéré une guerre civile sans résultat, qui ne pouvait servir qu'à perdre les derniers soutiens, les futures espérances de la patrie ? Dans cet état de choses, il prit la résolution

la plus magnanime : elle est digne de sa vie, et répond à vingt ans de calomnies ridiculement accumulées sur son caractère. Mais que dira l'histoire, de ces ministres d'une nation libérale, gardiens et dépositaires des droits du peuple, toujours ardents à recueillir des Coriolans, n'ayant que des chaînes pour un Camille ?

Quant au reproche de s'être laissé déporter à Sainte-Hélène, il serait honteux d'y répondre. Se défendre corps à corps dans une chambre de vaisseau, tuer quelqu'un de sa propre main, essayer de mettre le feu aux poudres, est tout au plus d'un flibustier. La dignité dans le malheur, la soumission à la nécessité, ont aussi leur gloire ; c'est celle des grands hommes que l'infortune terrasse.

Quand les ministres anglais se trouvèrent maîtres de la personne de Napoléon, la passion les gouverna beaucoup plus que la justice et la politique. Ils négligèrent le triomphe de leurs lois, méconnaissent les droits de l'hospitalité, oublièrent leur honneur, compromirent celui de leur pays. Ils arrêtèrent de reléguer leur hôte au milieu de l'Océan, de le retenir captif sur un rocher, à deux mille lieues de l'Europe, loin de la vue et de la communication des hommes : on eût dit qu'ils eussent voulu confier aux angoisses de l'exil, aux fatigues du voyage, aux privations de toute espèce, à l'influence mortelle d'un ciel brûlant, une destruction dont ils n'osaient pas se charger eux-mêmes. Toutefois, pour s'associer en quelque sorte le vœu de la nation et la nécessité des circonstances, les papiers publics, à leur instigation, iguillonnèrent les passions de la multitude, en reniant la fange des calomnies et des mensonges.

passés, tandis que, de l'autre côté, les ministres déclarèrent que leur détermination n'était qu'un engagement pris avec les alliés. Or, nous nous présentâmes au moment même de l'effervescence, au moment où l'on réveillait ainsi tout ce qui pouvait rendre odieux : les feuilles étaient pleines des déclamations les plus virulentes ; on y reproduisait avec fiel tous les actes, les expressions même qui, durant cette lutte de vingt ans, pouvaient blesser l'orgueil national et ranimer la haine. Cependant, durant le séjour que nous fîmes à Plymouth, le mouvement de toute l'Angleterre qui se précipitait vers le sud pour nous apercevoir, l'attitude et les sentiments de ceux qui y parvinrent, purent nous convaincre que cette irritation factice tomberait d'elle-même, nous pûmes espérer, en partant, que le peuple anglais se désintéressant chaque jour davantage dans une cause qui cesse d'être la sienne, l'opinion finirait par se tourner, avec le temps, contre les ministres, et que nous leur préparions, dans l'avenir, de redoutables attaques et une grande responsabilité.

Et que répondrait-on au membre du sénat britannique qui, se levant dans les circonstances présentes, dirait :

« Nous venons d'être comblés d'un succès sans exemple ! la fortune nous a livré à discrétion notre implacable ennemi. Nous nous sommes vu tout à coup dans les mains les destinées du souverain et du peuple français. Nous avons pu disposer de l'avenir, ou en enchaîner, du moins pour long-temps, les chances défavorables. Nos ministres ont sans doute profité de tant d'avantages ? Ils auront assuré nos intérêts, notre bonheur, notre gloire ?

Ils nous auront garanti une paix durable, le premier de nos vœux, comme le premier de nos besoins ? Ils auront éteint en Europe cette agitation turbulente, ce sentiment de guerre qui tient toutes les nations en armes ? Ils auront consacré cet heureux équilibre politique qui prévient les révolutions et réduit les guerres à peu de choses ? Ils auront assuré, propagé nos principes nationaux ? Ils auront ménagé la bienveillance et l'affection des peuples européens pour prix de nos efforts en leur faveur ? Ils auront fait ressortir l'excellence et la supériorité de nos institutions et de nos lois ? Mais, hélas ! à toutes ces questions, je n'entends que : Non ! non ! non ! Bien au contraire, me dit-on, l'Europe ne fut jamais plus enflammée ; sa situation n'est tout au plus qu'une trêve en armes ; chaque puissance accroît le nombre de ses soldats ; l'équilibre politique est tout à fait détruit et rompu ; nous avons anéanti chez nos voisins les principes qui sont la base sacrée de notre doctrine politique ; une jalousie universelle anime tout le continent contre nous ; et nos lois civiles ont reçu un outrage qui tend à laisser une tache indélébile sur le pays.

« Nos ministres se seraient-ils flattés de répondre à tout, en nous faisant contempler la destruction de notre rivale ! Mais où est donc là notre grand intérêt ? Son existence, convenablement calculée, n'est-elle pas nécessaire à notre gloire et à notre durée ? car je suis de ceux qui craignaient nos propres excès, si nous demeurions sans contrôle au sein d'une trop grande prospérité. Que dis-je ! cette rivale peut même nous être essentiellement nécessaire, comme alliée ou comme contre-poids.

Ce serait une insigne folie que d'imaginer que, la grande lutte finie, les puissances du continent ne reprendront pas leur jalousie naturelle contre notre puissance maritime, si préjudiciable à leurs intérêts ? En s'unissant à nous de bonne foi, elles ne firent que parer au danger le plus pressant. Bientôt les affaires se compliqueront de nouveau infailliblement ; et si cette monarchie universelle, qui nous a fait courir tant de dangers, et que nous avons abattue lorsqu'elle s'élevait du midi vers le nord, venait à nous menacer de nouveau, en se précipitant du nord vers le midi, où serait notre ressource ? Quel est donc notre aveuglement d'avoir ainsi annihilé la France, en lui imposant un gouvernement que nos armées sont obligées de défendre et de garder ? Pourquoi surtout nous être attiré l'animosité individuelle de son immense population ? Si l'affaiblissement ou même la destruction de la France était dans notre véritable intérêt, il fallait l'effectuer : ce que la morale eût pu condamner, la politique l'eût absous ; mais il fallait l'avouer franchement : les nations, aussi bien que les individus, savent se soumettre à la nécessité. En disant nettement aux vaincus qu'on use dès droits de la victoire, leur orgueil se réfugie dans les vicissitudes de la fortune ; mais leur cœur se remplit de fiel et de rage, si on les dépouille avec le langage de la fausseté, de l'hypocrisie et de la mauvaise foi : c'est alors joindre à l'outrage la violence. Ainsi, pourquoi dire qu'on n'a cherché que le bonheur des Français et les accabler de contributions ? Pourquoi prétendre n'avoir voulu que les délivrer de la tyrannie et leur faire souffrir des maux intolérables ? N'avoir fait la guerre qu'à

un seul homme, et fouler aux pieds toute une nation, saisir ses forteresses, et la dépouiller des trophées qui lui valurent ses victoires, non parce qu'on l'a vaincue à son tour, ce qui serait tout simple et tout légitime, mais parce qu'ils ne furent, lui dit-on, que le résultat du vol et du brigandage ? Pourquoi tant de contradictions entre les actions et les paroles ? C'est qu'au travers de tout cela on marche à un but qu'on n'oseraient avouer ; on est guidé par une doctrine trop impopulaire ; on cherche à servir un parti en Europe, et non des principes éternels. Loin de moi l'idée d'aucune application personnelle ; je veux être ici sans préjugés, sans passions ; je ne connais en cet instant que les intérêts de mon pays. Puissent nos ministres ne connaître que de pareils sentiments ! Mais comment ont-ils pu placer la Grande-Bretagne au rang ou à la tête des puissances qui ont anéanti, sans pudeur, à la face des nations, le droit sacré de l'indépendance des peuples ? De quel front ont-ils pu sanctionner de pareilles maximes ? Leur séjour au congrès de Vienne les aurait-il donc enivrés à la coupe des vieilles doctrines continentales ? ou la venue des souverains étrangers en ce pays y aurait-elle inoculé les sentiments du pouvoir absolu et détruit la maxime nationale des droits du peuple ? Qui a pu les conduire à renverser le choix solennel d'une nation ?...

« A son retour, Napoléon avait consacré les institutions publiques, les lois fondamentales qui sont les nôtres ; à ces actes il devait toute sa popularité et toute sa force ; s'il les eût enfreints, il n'était plus rien, et il était trop habile et trop fort pour qu'on pût lui en supposer la pensée. Alors

les institutions des deux peuples se fussent correspondues, en dépit de toute chose : alors arrivait peut-être ce moment d'un système nouveau, inconnu ; et deux peuples qui jusqu'ici n'ont senti que de l'éloignement et de la haine, eussent pu en venir à ne cimenter qu'une union naturelle et des intérêts inséparables et communs. Au lieu de cela, des vue étroites et immorales nous ont placés dans une attitude forcée et contre nature ; elles mettent la Grande-Bretagne en opposition directe avec ses mœurs, ses lois, sa doctrine, sa religion. Nous, peuple libre, nous imposons des chaînes à nos voisins ! Nous, peuple souverain, nous détruisons à côté de nous la souveraineté du peuple ! Nous, les gardiens des idées libérales, nous employons nos forces à les éteindre ! Nous, les protecteurs et la tête de la religion protestante, nous laissons massacrer nos frères de France en présence de nos bannières nationales ! Que les ministres ne viennent pas faire valoir comme un avantage pour nous d'entretenir par là sur le continent une armée considérable qui ne nous coûtera rien ? Je redoute cet avantage bien plus que certains revers : sur un sol étranger, nos soldats nous deviennent étrangers ; ils finissent par n'avoir de patrie que le champ de bataille ; les mœurs, les maximes de nos jeunes gens se corrompent au milieu des mœurs et des maximes des étrangers. Si les ministres, gardiens de notre constitution, avaient hérité de l'esprit de nos pères, au lieu de mettre un prix à conserver une grosse armée, ils s'empresseraient bien plutôt de la réduire. Les ministres se rejettentraient-ils sur ce que les alliés ont voulu, une fois pour toutes, détruire dans son principe l'esprit révolutionnaire ?

Mais, dans ce sens, la révolution était finie; les alliés la recommencent.

« Les souverains, en exaltant leurs prérogatives, en favorisant à l'excès la faction de l'aristocratie, ont réveillé la jalousie et les passions des peuples. L'Europe sera bientôt divisée partout, dans les deux partis extrêmes de Marius et de Sylla. La cause des rois et celle de leurs cours étaient gagnées: ils les remettent en question. Où cela ne peut-il pas nous mener! Il n'est point de pays en Europe qui gémissse plus des excès de la révolution française, que la France même; ce malheureux pays serait-il destiné à donner le spectacle des excès contraires? Une erreur vulgaire, propagée par nos mesures, et qu'on ne saurait s'empêcher de relever en passant, c'est que celui qu'on anathématise aujourd'hui comme l'homme de la révolution, est précisément celui qui l'a merveilleusement arrêtée dans son cours, avec la force et l'énergie de l'athlète qui arrêterait un char lancé dans la carrière; c'est lui qui a remis la France dans la société de l'Europe; c'est lui qui a rétabli les mœurs, les principes, le langage de notre civilisation moderne; c'est lui qui a fait disparaître les taches de cette révolution devant le plus bel éclat de la gloire. Les alliés, en entrant en France, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ses monuments, à ses institutions, à son administration, la plus vigoureuse et la plus éclairée que l'on ait connue. Que seraient devenus les souverains de Vienne et de Berlin, si en entrant dans leurs capitales, il se fût laissé aller à révolutionner leurs peuples? On sait, au contraire, qu'il y contint les germes qu'il y trouva: ce fut au point que les révolutionnaires le regardèrent alors

comme un apostat de la révolution. Comment se fait-il que les circonstances et notre maladresse l'en déclarent aujourd'hui, aux yeux de ces mêmes peuples, le martyr et le messie ? Il fallait le combattre, quand il était à craindre pour nous, et nous associer son génie sitôt que notre premier but a été rempli. Que nos ministres ne viennent pas davantage, pour justifier leur conduite et leurs mesures, nous dire qu'ils y étaient forcément obligés par le grand principe de la légitimité ; qu'entendraient-ils donc par là ?

« Serait-ce l'empêchement absolu de l'élévation de toute dynastie nouvelle ? Ignore-t-on que ces principes, vrais en théorie, ne se décident que par des faits dans le monde politique ? Ne sait-on pas bien que les couronnes sont dans la main de Dieu et dans le gain des batailles ? Si celle de Waterloo eût tourné autrement, que serait devenu, pour eux, ce grand principe de leur légitimité ? Auraient-ils refusé de traiter *sine qua non* ; et pense-t-on, sérieusement et de bonne foi, nous faire croire que l'Europe n'eût pu exister avec l'apparition d'une dynastie nouvelle ? Oserait-on soutenir que le bien-être des peuples tient à consacrer que la faveur du Ciel s'est épuisée tout à fait sur les familles qui règnent aujourd'hui ? Mais depuis quand cette religion nouvelle dans nos ministres ? Comment sont-ils devenus si difficiles, si scrupuleux sur ce principe ? Les communications intimes de Vienne, ses nombreux rapports secrets, auraient-ils établi, non seulement une coalition de rois, mais encore une coalition de doctrines et de ministres, une conjuration contre les jeux de la fortune et l'empire irrésistible des choses ? Nous fûmes donc bien

peu délicats lorsque nous réconnûmes le premier consul et reçûmes ses ambassadeurs; lorsque, plus tard, en guerre avec lui, nous le reconnaissions comme chef du gouvernement français; lorsque nous envoyions lord Lauderdale traiter à Paris avec l'Empereur des Français; lorsque ces mêmes ministres traitaient sur le même pied à Châtillon, et signaient peut-être même des articles; s'ils eussent été ratisés, que serait alors devenue la sainteté de leur nouveau principe? Pourquoi sont-ils en ce moment si indifférents sur les événements de l'Espagne, où un fils a détrôné son père? Comment sont-ils les alliés de la Suède, où l'on a chassé le souverain légitime, pour appeler un étranger? Mais bien plus, comment ont-ils osé adopter cette nouvelle doctrine, sans songer à la famille qui nous gouverne, à la glorieuse révolution qui nous l'a donnée, aux belles lois qui l'ont consacrée, et qui nous ont régis avec tant de lustre jusqu'à aujourd'hui.

« Mais c'est assez parler des fautes de nos ministres à l'extérieur, j'arrive à un de leurs actes domestiques qui outrage nos lois et blesse leur honneur: la déportation de Napoléon.

« Ce noble ennemi, par une magnanimité digne de sa vie, dédaignant de s'adresser à l'Empereur de Russie, qui s'est dit son ami; dédaignant de s'adresser à l'empereur d'Autriche, dont il est devenu le fils, avait choisi son refuge dans notre île, au sein de notre nation; qu'il avait combattue vingt ans: c'est qu'en butte à toute l'Europe, il prétendait encore, dans ses infortunes, conserver son indépendance, et la trouver dans la fixité, l'empire de nos lois. Quel plus beau triomphe pour

elles ? quel plus éclatant hommage pour nos institutions ? Les ministres lui ont tendu un piège ; ils ont encouragé ce sentiment ; et quand il s'est remis en leur pouvoir, ils l'ont chargé de chaînes : car c'est un fait que personne ne saurait nier, que Napoléon est venu librement et de bonne foi à bord du *Bellérophon*. On lui a dit que l'on avait autorité de le recevoir pour le conduire en Angleterre ; il a pris ces paroles pour un engagement de l'hospitalité ; sa lettre au prince régent en fait foi, et cet engagement a dû devenir réel pour lui, quand cette lettre, communiquée avant qu'il parût, est demeurée sans observation. Vainement nos ministres nous diront qu'ils ont été forcés de le livrer à l'ostracisme des rois ; qu'ils en avaient pris l'engagement. On leur répondra toujours par ce dilemme accablant : Ou vous aviez pris cet engagement avant sa venue, et en l'attirant à vous, vous avez forfait à l'honneur : ou vous avez pris cet engagement depuis sa venue, et vous avez forfait à vos devoirs, en soumettant nos lois et notre dignité à des convenances étrangères. Je demande donc que Napoléon soit ramené ; qu'il soit débarqué dans notre pays, qu'il s'était choisi pour asile ; je demande ce retour comme une réparation solennelle à l'outrage fait à nos lois, qui, par ce triomphe, s'accroîtront encore même de leur violation momentanée, etc., etc. »

Détails et habitudes de l'Empereur à bord.

Vendredi 11 au lundi 14.

Nous faisions route pour traverser le golfe de Gascogne et doubler le cap Finistère. Le vent était

favorable, mais faible ; la saison fort chaude ; nos journées des plus monotones. L'Empereur déjeunait dans sa chambre, à des heures irrégulières. Nous, les Français, déjeunions à dix heures, à notre manière ; les Anglais avaient déjeuné à huit heures, à la leur.

L'Empereur, dans la matinée, appelait quelqu'un de nous tour à tour, pour connaître le journal du vaisseau, les lieues faites, l'état du vent, les nouvelles, etc., etc. Il lisait beaucoup, s'habillait vers quatre heures, et passait alors dans la salle commune, où il jouait aux échecs avec un de nous ; à cinq heures, l'amiral, venu de sa chambre quelques instants auparavant, lui disait qu'on était servi.

Tout le monde sait que l'Empereur n'était guère plus d'un quart d'heure à dîner : ici, les deux services seulement tenaient d'une heure à une heure et demie ; c'était pour lui une des contrariétés les plus pénibles, bien qu'il n'en témoignât jamais rien ; sa figure, ses gestes, toute sa personne étaient constamment impassibles. Cette cuisine nouvelle, la différence des mets, leur qualité n'ont jamais obtenu de lui ni approbation, ni rebut ; jamais il n'a exprimé ni désir, ni contrariété ; il était servi par ses deux valets de chambre, placés derrière lui. Dans le principe, l'amiral voulait lui offrir de toutes choses ; mais il suffit du simple remerciement de l'Empereur, et de la manière dont il fut exprimé, pour qu'il n'y revint pas. Néanmoins l'amiral continua toujours à être très attentif ; seulement ce n'était plus qu'aux valets de chambre qu'il indiquait ce qu'il pouvait y avoir de préférable ; ceux-ci s'en occupaient seuls ; l'Empereur y demeurait tout à fait étranger, ne voyant, ne recherchant, n'aper-

cevant rien ; généralement gardant le silence, et demeurant au milieu de la conversation (bien que toujours en français, mais très réservée) comme s'il ne l'eût pas entendue. S'il lui arrivait de rompre le silence, c'était pour faire quelques questions scientifiques ou techniques, ou pour adresser quelques paroles à ceux que l'amiral invitait occasionnellement à dîner. J'étais alors, la plupart du temps, celui à qui l'Empereur adressait les questions pour que je les traduisisse.

On sait que les Anglais ont l'habitude de rester fort longtemps à table, après le dessert, pour boire et causer ; l'Empereur, déjà très fatigué par la longueur des services, n'eût pu supporter cet usage ; aussi, et dès le premier jour, immédiatement après le café, il se leva et alla sur le pont ; le grand-maréchal et moi nous le suivîmes. L'amiral en fut déconcerté ; il se permit de s'en exprimer légèrement avec les siens ; mais la comtesse Bertrand, dont l'anglais est la langue maternelle, reprit :

— N'oubliez pas, monsieur l'amiral, que vous avez affaire à celui qui a été le maître du monde, et que les rois briguaien l'honneur d'être admis à sa table.

— Cela est vrai, répondit l'amiral.

Et cet officier, qui du reste a de la justesse dans l'esprit, une certaine convenance de manières, et parfois beaucoup de grâce, s'empressa de faciliter, dès ce moment, cet usage de l'Empereur : il hâta les services, et demandait, avant le temps, le café pour l'Empereur et ceux qui devaient sortir avec lui. Dès que l'Empereur avait achevé, il partait ; tout le monde se levait jusqu'à ce qu'il fût hors de la chambre ; le reste demeurait à boire plus d'une heure encore.

L'Empereur se promenait alors sur le pont, jusqu'à la nuit, avec le grand-maréchal et moi ; ce qui devint une chose de tous les jours et consacrée.

L'Empereur rentrait ensuite dans le salon, et nous nous mettions à jouer au *vingt et un*. Il se retirait d'ordinaire au bout d'une demi-heure.

Faveur bizarre de la fortune.

Mardi 15 août.

Dans la matinée, nous avons demandé à être admis près de l'Empereur ; nous sommes entrés tous à la fois chez lui ; il n'en devinait pas la cause : c'était sa fête ; il n'y avait pas pensé. Nous avions l'habitude de le voir ce jour-là dans des lieux plus vastes et tout remplis de sa puissance ; mais nous n'avions jamais apporté de vœux plus sincères et des cœurs plus pleins de lui.

Nos journées se ressemblaient toutes : le soir nous jouions constamment au vingt et un ; l'amiral et quelques Anglais étaient parfois de la partie. L'Empereur se retirait après avoir perdu d'habitude ses dix ou douze napoléons ; cela lui était arrivé tous les jours parce qu'il s'obstinait à laisser son napoléon jusqu'à ce qu'il en eût produit un grand nombre. Aujourd'hui il en avait produit jusqu'à quatre-vingts ou cent ; l'amiral tenait la main, l'Empereur voulait laisser encore, pour connaître jusqu'à quel point il pourrait atteindre ; mais il crut voir qu'il serait tout aussi agréable à l'amiral qu'il n'en fît rien : il eût gagné seize fois, et eût pu atteindre au delà de soixante mille napoléons. Comme on s'extasiait sur cette faveur singulière de la fortune en faveur de l'Empereur, un des Anglais

fit la remarque qu'aujourd'hui était le 15 d'août, jour de sa naissance et de sa fête.

Navigation. — Uniformité. — Occupations. — Sur la famille de l'Empereur. — Son origine. — Anecdotes.

Mercredi 16 au lundi 21.

Nous doublâmes le cap Finistère le 16, le cap Saint-Vincent le 18 ; nous étions par le travers du détroit de Gibraltar le 19, et nous continuâmes, les jours suivants, à faire voile le long de l'Afrique, vers Madère. Notre navigation n'offrait rien de remarquable, et toutes nos journées se ressemblaient dans nos habitudes et l'emploi de nos heures ; le sujet de la conversation seul pouvait offrir quelque différence.

L'Empereur restait toute la matinée dans sa chambre : la chaleur était grande ; il ne s'habillait pas, et il demeurait à peine vêtu. Il n'avait point de sommeil, et se levait plusieurs fois dans la nuit. La lecture était son grand passe-temps. Il me faisait venir presque tous les matins ; je lui traduisais ce que l'*Encyclopédie britannique* ou tous les livres que nous avions pu trouver à bord contenaient sur Sainte-Hélène ou sur les pays dans le voisinage desquels nous naviguions. Cela ramena naturellement sous les yeux mon *Atlas historique* ; il n'avait fait que l'entrevoir à bord du *Bellérophon*, et auparavant il n'en avait qu'une très fausse idée. Il s'en occupa trois ou quatre jours de suite : il s'en disait enchanté ; il ne revenait pas de la quantité de choses qu'il y trouvait, de l'ordre et de l'à-propos dans lequel elles se présentaient ; il n'avait eu jusque-là, disait-il, nulle idée de cet ouvrage.

C'étaient les cartes géographiques seules qu'il parcourait, passant toutes les autres ; la mapemonde surtout fixait particulièrement son attention et son suffrage. Je n'osais lui dire et lui prouver que la géographie était néanmoins la partie faible ; qu'elle présentait beaucoup moins de travail et de fond ; que les tableaux généraux et les tableaux généalogiques étaient bien supérieurs : les tableaux généraux pouvant être difficilement surpassés par leur méthode, leur symétrie, leur clarté et la facilité de leur usage ; et les tableaux généalogiques présentant, chacun isolément, une petite histoire entière du pays qu'ils concernent : ils en étaient tout à la fois, et sous tous les rapports, l'analyse la plus complète et les matériaux les plus élémentaires.

L'Empereur me demandait si cet ouvrage n'était pas employé dans toutes les éducations. S'il l'eût connu, disait-il, il en eût rempli les lycées et les écoles. Il me demandait aussi pourquoi je l'avais publié sous le nom emprunté de *Le Sage*. Je répondais que j'en avais publié l'esquisse très informe en Angleterre, au moment de mon émigration, dans un temps où nous exposions nos parents en dedans par nos seuls noms au dehors ; et puis encore l'avais-je fait peut-être aussi, lui disais-je en riant, dans mes préjugés d'infance, à la façon des nobles bretons, qui, pour ne pas déroger, déposaient leur épée au grelfe, durant le temps de leur négocie, etc.

Tous les jours après son dîner, l'Empereur, comme je l'ai déjà dit, se levait fort longtemps avant tout le monde, et le grand-maréchal et moi ne manquions pas de le suivre sur le pont ; j'y demeurais même souvent seul, parce que le grand-

maréchal descendait alors auprès de sa femme, habituellement souffrante.

L'Empereur, après les premières observations sur le temps, le sillage du vaisseau, le vent, prenait un sujet de conversation, ou revenait même à celui de la veille ou des jours précédents, et après dix ou douze tours de promenade sur la longueur du pont, il allait s'appuyer de coutume sur l'avant-dernier canon de la gauche du vaisseau, près du passe-avant. Les *midshipmen* (jeunes aspirants) eurent bientôt remarqué cette prédilection d'habitude, et ce canon ne fut plus appelé dans le vaisseau que *le canon de l'Empereur*.

C'est là que l'Empereur causait souvent des heures entières, et que j'ai entendu, pour la première fois, une partie de ce que je vais raconter, avertissant du reste que je transporte ici en même temps ce que j'ai recueilli plus tard dans la foule des conversations éparses qui ont suivi, me proposant en cela de présenter de suite et réuni tout ce que j'ai noté de remarquable sur ce sujet. C'est peut-être ici le lieu de dire ou de répéter une fois pour toutes que si dans ce journal on trouve peu d'ordre, aucune méthode, c'est que le temps me presse ; que mes contemporains attendent, désirent, et que mon état de santé m'interdit toute application : je crains de n'avoir pas le temps de finir. Voilà mes trop bonnes excuses, mes vrais titres à l'indulgence sur le style de la narration et l'ordonnance des objets : je reproduis à la hâte ce que je retrouve ; j'en demeure à peu près au premier jet.

Le nom de Bonaparte s'écrit indistinctement *Bonaparte* ou *Buonaparte*, ainsi que le savent tous les Italiens. Le père de Napoléon écrivait Buona-

parte ; un oncle de celui-ci, l'archidiacon Lucien, qui lui a survécu et a servi de père à Napoléon et à tous ses frères, écrivait, sous le même toit et dans le même temps, Bonaparte. Napoléon, durant toute sa jeunesse, a signé Buonaparte, comme son père. Arrivé au commandement de l'armée d'Italie, il se donna bien de garde d'altérer cette orthographe, qui était plus spécialement la nuance italienne ; mais plus tard, et au milieu des Français, il voulut la franciser, et ne signa plus que Bonaparte.

Cette famille a joué longtemps un rôle distingué dans la moyenne Italie ; elle a été puissante à Trévise ; on la trouve inscrite sur le Livre d'or de Bologne et parmi les patrices florentins.

Lorsque Napoléon, alors général de l'armée d'Italie, entra vainqueur dans Trévise, les chefs de la ville vinrent joyeusement au-devant de lui et lui présentèrent les titres et les actes qui prouvaient que sa famille y avait joué un grand rôle.

A l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur François apprit un jour à l'empereur Napoléon, son gendre, que sa famille avait été souveraine à Trévise ; qu'il en était bien sûr, parce qu'il s'en était fait représenter tous les documents. Napoléon lui répondit en riant qu'il n'en voulait rien savoir, qu'il préférait bien plutôt être le *Rodolphe de Hapsbourg* de sa famille. François y attachait plus d'importance ; il lui disait qu'il était bien indifférent d'avoir été riche et de devenir pauvre ; mais qu'il était sans prix d'avoir été souverain, et qu'il fallait le dire à Marie-Louise à qui cela ferait grand plaisir.

Lorsque Napoléon, dans la campagne d'Italie,

entra dans Bologne, *Marescalchi*, *Caprara* et *Aldini*, depuis si connus en France, et alors députés du sénat de leur ville, vinrent lui présenter, avec complaisance, leur Livre d'or, où se trouvaient inscrits le nom et les armoiries de sa famille.

Plusieurs maisons ou édifices attestent encore dans Florence l'existence dont y avait jadis joui la famille Bonaparte ; plusieurs demeurent encore chargés de ses écussons.

Un Corse ou un Bolonais, *Cesari*, je crois, choqué à Londres de la manière dont le gouvernement avait reçu la lettre pacifique du général Bonaparte entrant au consulat, publia alors des renseignements généalogiques qui établissaient ses alliances avec l'antique maison d'*Est*, *Welf* ou *Guelf*, supposée être la tige des présents rois d'Angleterre¹.

Le duc de Feltre, ministre de France en Toscane, a rapporté à Paris, de la galerie de Médicis, le portrait d'une Buonaparte mariée à un des princes de cette famille. La mère du pape Nicolas V ou de Paul V de Sarzane, était une Bonaparte.

C'est un Bonaparte qui a été chargé du traité par lequel s'est fait l'échange de Livourne contre Sar-

1. Ce paragraphe s'est trouvé au manuscrit dans un état à me laisser des doutes, et j'ai été sur le point de le supprimer. Toutefois voici ce qui me l'a fait conserver. Que prétends-je ? Principalement laisser des matériaux. Or, indiquer comment je les ai recueillis, dire que je les tiens d'une simple conversation courante, que je puis les avoir défigurés en les saisissant au vol, en laisser entrevoir les vices possibles et mettre sur la voie pour y remédier, n'ai-je pas assez rempli mon objet ? D'ailleurs, je fais faire en cet instant plusieurs de ces vérifications, et si les résultats m'arrivent à temps, on les trouvera à la fin de l'ouvrage, en forme d'*errata* ou comme *appendice*.

zane. C'est un Bonaparte auquel, à la renaissance des lettres, on est redévable d'une des plus anciennes comédies, celle de la *Veuve*, qui est à la bibliothèque publique à Paris¹.

Lorsque Napoléon, à la tête de l'armée d'Italie, marchait sur Rome, et recevait à Tolentino les propositions du pape, un des négociateurs ennemis observa qu'il était le seul Français qui, depuis le connétable de Bourbon, eût marché sur Rome ; mais que ce qui ajoutait, disait-il, à cette circonstance quelque chose de bien bizarre, c'est que l'histoire de la première expédition se trouvait écrite précisément par un des parents de celui qui exécutait la seconde, par monsieur *Nicolas Buonaparte*, qui a laissé en effet *le Sac de Rome par le connétable de Bourbon*². De là peut-être, ou du pape mentionné plus haut, le nom de *Nicolas*, qu'on a

1. Vérifié à la Bibliothèque royale ; ce manuscrit s'y trouve en effet, et l'ouvrage est même imprimé.

2. Vérifié à la Bibliothèque où se trouve en effet cette relation du sac de Rome ; mais par *Jacques Buonaparte*, et non par *Nicolas*. Jacques était contemporain du sac de Rome et témoin oculaire ; son manuscrit a été imprimé, pour la première fois, à Cologne, en 1736, et le volume renferme une généalogie des Bonaparte, que l'on fait remonter très haut et que l'on qualifie d'une des plus illustres maisons de la Toscane.

Elle présente quelque chose de bien bizarre sans doute, c'est que le premier Bonaparte mentionné dans cette généalogie est dit avoir été exilé de sa patrie comme *gibelin*. Était-il donc du destin de cette famille, dans tous les temps, à toutes les époques, de devoir succomber sous la maligne influence des *guelfes* ?

L'éditeur de Cologne écrit tantôt *Buonaparte* et tantôt *Bonaparte*.

Ce monsieur Nicolas Bonaparte, donné ci-dessus au texte, comme l'historien, n'en est que l'oncle ; il est mentionné du reste dans la généalogie comme un savant très distingué et comme ayant fondé la classe de jurisprudence à l'université de Pise.

voulu, dans certains pamphlets, être celui de l'Empereur au lieu de Napoléon. Cet ouvrage se trouve dans toutes les bibliothèques ; il est précédé d'une histoire de la maison Buonaparte, imprimée il y a quarante ou cinquante ans, et rédigée par un professeur de l'université de Pise, le docteur Vaccha.

M. de Cetto, ambassadeur de Bavière, m'a répété souvent que les archives de Munich renfermaient un grand nombre de pièces italiennes qui témoignent l'illustration de cette maison.

Napoléon, au temps de sa puissance, s'est constamment refusé à toute espèce de travail ou même de conversation sur cet objet. Sous son consulat, il découragea trop bien la première tentative de ce genre, pour que personne essayât d'y revenir. Quelqu'un publia une généalogie dans laquelle on rattachait sa famille à d'anciens rois du Nord ; Napoléon fit persifler cet essai de la flatterie dans un papier public, où l'on finissait par conclure que la noblesse du premier Consul ne datait que de *Montenotte* ou du *dix-huit brumaire*.

Cette famille fut, comme tant d'autres, victime des nombreuses révolutions qui désolèrent les villes d'Italie ; les troubles de Florence mirent les Bonapartes au nombre des *fusorusciti* (émigrés). Un d'eux se retira d'abord à Sarzane, et de là passa en Corse, d'où ses descendants ont toujours continué d'envoyer leurs enfants en Toscane, à la branche qui y était demeurée à San-Miniato.

Depuis plusieurs générations, le second des enfants de cette famille a constamment porté le nom de *Napoléon*, qu'elle tenait, dans l'origine, d'un Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes militaires d'Italie.

Napoléon, après son expédition de Livourne, se rendant à Florence, coucha à San-Miniato chez un vieil abbé Buonaparte, qui traita magnifiquement tout son état-major. Après avoir épuisé tous les souvenirs de famille, il dit au jeune général qu'il allait lui chercher la pièce la plus précieuse. Napoléon crut qu'il allait lui montrer quelque bel arbre généalogique, fort propre à gratifier sa vanité, disait-il en riant; mais c'était un mémoire fort en règle, en faveur d'un père *Bonaventure Buonaparte*, capucin de Bologne, béatifié depuis long-temps, et qu'on n'avait pu faire canoniser à cause des frais énormes que cela eût nécessités. « Le pape ne vous refusera pas, disait le bon abbé, si vous le demandez, et s'il faut payer, aujourd'hui ce doit être peu de chose pour vous. »

Napoléon rit beaucoup de la bonhomie du vieux parent qui était si peu en harmonie avec les mœurs du jour, et qui ne se doutait nullement que les saints ne fussent plus de saison.

Arrivé à Florence, Napoléon crut lui être fort agréable en lui procurant le cordon de l'ordre de Saint-Etienne, dont il n'était que simple chevalier; mais le pieux abbé était moins touché des faveurs de ce monde que de l'attribution céleste qu'il réclamait, et elle n'était pas, au demeurant, sans des fondements réels; le pape, venu à Paris pour couronner l'empereur Napoléon, mit à son tour sur le tapis les titres du père Bonaventure; c'était lui sans doute, disait-il, qui, du séjour des bienheureux, avait conduit son parent, comme par la main, dans la belle carrière terrestre qu'il venait de parcourir; c'était ce saint personnage, sans doute, qui l'avait préservé de tout danger dans ses nombreuses

batailles, etc., etc. L'Empereur fit constamment la sourde oreille et laissa à la bienveillance personnelle du pape à faire, de lui-même, quelque chose pour le bienheureux Bonaventure.

Le vieil abbé, dans la suite, laissa son héritage à Napoléon, qui, étant empereur, en a fait présent à un établissement public de Toscane.

Du reste, il serait difficile de lier ici aucun ensemble généalogique sur de seules conversations, l'Empereur n'ayant jamais regardé, disait-il en riant, un seul de ses parchemins. Ils sont toujours demeurés dans les mains de son frère Joseph, qu'il appelait gaiement le *généalogiste de la famille*. Et, dans la crainte de l'oublier, je consignerai ici, à ce sujet, que l'Empereur lui a remis, à l'île d'Aix, au moment de son départ, un volume contenant les lettres autographes que lui ont adressées tous les souverains de l'Europe. J'ai montré plus d'une fois mon chagrin à l'Empereur de s'être dessaisi d'un manuscrit historique si précieux¹.

1. A mon retour en Europe, je n'ai pas manqué de m'informer de cet important dépôt, et je me suis empressé de suggérer au prince Joseph de le faire recopier pour assurer davantage son existence. Quel a été mon chagrin d'apprendre que ce monument historique était égaré; qu'on ne savait ce qu'il était devenu! Dans quelles mains pourrait-il être tombé? Puissent-elles apprécier une telle collection et la conserver à l'histoire!

Depuis la première publication de mon *Mémorial*, voici ce que je trouve à ce sujet dans M. O'Méara, édition de Londres, 1822, page 416 :

« Le prince Joseph, avant de quitter Rochefort pour l'Amérique, crut prudent de déposer ces papiers précieux entre les mains d'une personne sur l'intégrité de laquelle il avait le droit de compter; mais il parait qu'il en a été bassement trahi; car il y a peu de mois, ces lettres originales ont été apportées à Londres dans l'intention d'en trafiquer pour la somme de trente

Charles Bonaparte, père de Napoléon, était fort grand de taille, beau, bien fait; son éducation avait été soignée à Rome et à Pise, où il avait étudié la loi; il avait de la chaleur et de l'énergie. C'est lui qui, à la consulte extraordinaire de Corse, où l'on proposait de se soumettre à la France, prononça un discours qui enflamma tous les esprits; il n'avait alors que vingt ans. « Si, pour être libre, il ne s'agissait que de le vouloir, disait-il, tous les peuples le seraient: l'histoire nous apprend cependant que peu sont arrivés au bienfait de la liberté parce que peu ont eu l'énergie, le courage, et les vertus nécessaires. »

Lorsque l'île se trouva conquise, il voulut accompagner Paoli dans son émigration; un vieux oncle, *l'archidiacre Lucien*, qui exerçait l'autorité d'un père sur le reste de sa famille, le força de revenir.

Charles Bonaparte, en 1779, fut député, pour la noblesse des états de Corse, à Paris, et mena avec

mille livres sterling, ce qui a été immédiatement communiqué aux ministres de Sa Majesté et aux ambassadeurs étrangers. Je tiens de bonne source que l'ambassadeur de Russie a payé dix mille livres sterling pour racheter les seules lettres de son maître. Parmi divers passages qui m'ont été répétés par ceux qui ont eu la faveur de parcourir les pièces autographes, j'en remarque une du roi de Prusse, écrivant *qu'il s'était toujours senti un sentiment paternel pour le Hanovre*. En tout, il paraît, par ces papiers, que les souverains en général faisaient de vives supplications pour obtenir du territoire. »

Si l'on m'a dit vrai, il se pourrait qu'en dépit de l'infidélité que nous dévoile M. O'Méara, nous ne denieurassions pourtant pas entièrement privés de la connaissance de ce précieux recueil; le dépositaire, m'a-t-on assuré, s'étant, par une double vilenie, précautionné d'une copie à l'insu de ceux auxquels il avait vendu les originaux, et s'en étant arrangé depuis avec un éditeur qui s'occupait de sa prochaine publication.

lui le jeune Napoléon, alors âgé de dix ans. Il avait passé par Florence, et y avait obtenu une lettre de recommandation du grand-duc Léopold, pour la reine de France Marie-Antoinette, sa sœur. Il dut cette lettre au rang et à la considération que la notoriété publique, à Florence, assignait à son nom et à son origine toscane.

A cette époque, deux généraux français se trouvaient en Corse, fort divisés entre eux ; leurs querelles y formaient deux partis : c'étaient M. *de Marbeuf*, doux et populaire ; et M. *de Narbonne Pellet*, haut et violent. Ce dernier, d'une naissance et d'un crédit supérieurs, devait être naturellement dangereux pour son rival ; heureusement pour M. de Marbeuf, beaucoup plus aimé en Corse, la députation de cette province arriva à Versailles Charles Bonaparte la conduisait ; il fut consulté, et la chaleur de ses témoignages fit donner raison à M. de Marbeuf. Le neveu de ce dernier, archevêque de Lyon et ministre de la feuille des bénéfices, crut devoir venir en faire des remerciements à Charles Bonaparte, et quand celui-ci conduisit son fils à l'école militaire de Brienne, l'archevêque lui donna une recommandation spéciale pour la famille de Brienne qui y demeurait la plus grande partie de l'année : de là l'intérêt et les rapports de bienveillance des Marbeuf et des Brienne envers les enfants Bonaparte. La malignité s'est égayée à créer une autre cause ; la simple vérification des dates suffit pour la rendre absurde.

Le vieux M. de Marbeuf, commandant dans l'île, demeurait à Ajaccio ; la famille Bonaparte y était une des premières ; M^{me} Bonaparte était la plus agréable, la plus belle de la ville ; rien de plus

naturel que le commandant y fixât ses habitudes et lui prodiguât ses préférences.

Charles Bonaparte mourut à trente-huit ans, d'un squirrhe à l'estomac. Il avait éprouvé une espèce de guérison dans un voyage à Paris ; mais il succomba dans une seconde attaque à Montpellier, où il fut enterré dans un des couvents de cette ville.

Sous le consulat, les notables de Montpellier, par l'organe de leur compatriote Chaptal, ministre de l'intérieur, firent prier le premier consul de permettre qu'ils élevassent un monument à la mémoire de son père. Napoléon les remercia de leurs bonnes intentions, et les refusa. « Ne troublons point le repos des morts, dit-il, laissons leurs cendres tranquilles. J'ai perdu aussi mon grand-père, mon arrière grand-père, pourquoi ne ferait-on rien pour eux ? Cela mène loin. Si c'était hier que j'eusse perdu mon père, il serait convenable et naturel que j'accompagnasse mes regrets de quelque haute marque de respect ; mais il y a vingt ans ; cet événement est étranger au public, n'en parlons point. »

Depuis, Louis Bonaparte, à l'insu de Napoléon, fit exhumer le corps de son père et le fit transporter à Saint-Leu, où il lui consacra un monument.

Charles Bonaparte n'avait été rien moins que dévot ; il s'était même permis quelques poésies antireligieuses, et cependant, à sa mort, il ne se trouvait pas assez de prêtres pour lui à Montpellier, disait l'Empereur ; bien différent en cela de son oncle, l'archidiacre Lucien, homme d'église, très pieux et vrai croyant, mort longtemps après dans un âge fort avancé. Au moment de s'éteindre, il se fâcha vivement contre Fesch, qui, déjà prêtre, était

accouru en étole et en surplis pour l'assister dans ses derniers moments ; il le pria de le laisser mourir tranquille, et il finit entouré de tous les siens, leur donnant les instructions du sage et la bénédiction des patriarches ¹.

L'Empereur revenait souvent sur ce vieil oncle qui lui avait servi de second père, et qui était demeuré longtemps le chef de la famille. Il était archidiacre d'Ajaccio, l'une des premières dignités de l'île. Ses soins et ses économies avaient rétabli les affaires de la famille, que les dépenses et le luxe de Charles avaient fort dérangées. Le vieux archidiacre jouissait d'une grande vénération et d'une véritable autorité morale dans le canton : il n'était point de querelle que les paysans et les bergers ne vinssent soumettre à sa décision ; et il les renvoyait avec ses jugements et ses bénédicitions.

1. J'ai reçu prière du cardinal Fesch de vouloir bien appliquer ici quelques redressements qui, bien que légers, lui semblaient essentiels, et je n'ai pas cru pouvoir mieux faire à cet égard que de transcrire précisément l'article de sa lettre relatif à cet objet.

« Si vous veniez à faire une autre édition, marque-t-il, je désirerais que vous missiez à l'article où vous parlez de l'archidiacre, quelques mots qui rendraient la scène de ses derniers instants. Je lui demandai s'il ne voulait pas faire entrer son confesseur ; il me répondit qu'il n'avait plus rien à lui dire : or, dans ce moment-là, il avait déjà reçu tous les sacrements de l'Église. Un scrupule ou un zèle excessif de ma part ne pouvait pas donner occasion de faire soupçonner que l'archidiacre ne se souciait pas de remplir tous ses devoirs religieux. Il est vrai que l'Empereur n'a dû se souvenir que d'une partie de la chose, puisqu'il ne put pas entendre ce que je disais au mourant ; et en effet, l'Empereur m'a dit la même chose à moi-même, dans des conversations particulières et ne voulut jamais entendre mon explication. Cependant je puis attester devant Dieu qu'il avait mal saisi ma demande et la réponse de son oncle, si toutefois il put entendre quelque chose. Au demeurant cela ne fait rien, le défunt archidiacre n'en recevra aucun tort ; on ne doit pas attendre que l'Empereur fasse pour lui une profession de foi. »

Charles Bonaparte avait épousé M^{me} *Letizia Ramolino*, dont la mère, devenue veuve, s'était mariée à M. Fesch, capitaine dans un des régiments suisses que Gênes entretenait d'habitude dans l'île. De ce second mariage vint le *cardinal Fesch*, qui se trouvait ainsi demi-frère de Madame, et oncle de l'Empereur.

Madame était une des plus belles femmes de son temps, sa beauté était connue dans l'île : Paoli, au temps de sa puissance, ayant reçu une ambassade d'Alger ou de Tunis, voulut donner aux barbaresques une idée des attraits de ses compatriotes : il rassembla toutes les beautés de l'île : Madame y tenait le premier rang. Plus tard, dans un voyage pour voir son fils à Brienne, elle fut remarquée, même dans Paris.

Madame, lors de la guerre de la liberté en Corse, partagea souvent les périls de son mari, qui s'y montra fort chaud. Elle le suivit parfois à cheval dans ses expéditions, spécialement durant sa grossesse de Napoléon. Madame avait un grand caractère, de la force d'âme, beaucoup d'élévation et de fierté. Elle a eu treize enfants, et eût pu facilement en avoir beaucoup d'autres, étant devenue veuve à environ trente ans, et ayant prolongé au delà de cinquante la faculté d'en avoir. De ces treize enfants, cinq garçons seulement et trois filles ont vécu, et tous ont joué un grand rôle sous le règne de Napoléon.

Joseph, l'aîné de tous, qu'on voulut mettre d'abord dans l'Église, à cause de l'archevêque de Lyon, Marbeuf, qui tenait la feuille des bénéfices, fit ses études en conséquence; mais il s'y refusa absolument lorsque le moment arriva de s'engager.

Il a été successivement roi de Naples et d'Espagne.

Louis a été roi de Hollande, et *Jérôme* roi de Westphalie; *Elisa*, grande-duc^{esse} de Toscane; *Caroline*, reine de Naples; *Pauline*, princesse Borghèse. *Lucien*, que son second mariage et une fausse direction de caractère privèrent sans doute d'une couronne, ennoblit du moins son opposition et ses différends avec son frère, en venant, au retour de l'île d'Elbe, se jeter dans ses bras, et cela lorsqu'il était loin de regarder ses affaires comme assurées. *Lucien*, disait l'Empereur, eut une jeunesse orageuse; dès l'âge de quinze ans il fut mené en France par M. de Sémonville, qui en fit de bonne heure un révolutionnaire zélé et un clubiste ardent. Et à ce sujet, Napoléon disait qu'on trouvait dans les nombreux libelles publiés contre lui quelques adresses ou lettres signées *Brutus Bonaparte*, ou autrement, qu'on lui attribuait; il n'affirmerait pas, continuait-il, que ces adresses ne fussent de quelqu'un de la famille, tout ce qu'il pouvait assurer, c'est qu'elles n'étaient pas de lui, Napoléon.

J'ai vu le prince *Lucien* de fort près au retour de l'île d'Elbe; il eut été difficile de montrer des idées politiques plus saines, mieux arrêtées, ainsi qu'un dévouement plus absolu et mieux intentionné.

Madère, etc. — Vent très fort. — Jeu d'échecs.

Mardi 22 au samedi 26.

Le 22 nous eûmes connaissance de Madère; à la nuit nous arrivâmes devant le port; deux bâtiments seuls furent envoyés au mouillage pour les besoins de l'escadre. Le vent était très fort, la mer très

grosse; l'Empereur s'en trouva gêné, et j'en fus fort malade. Il ventait coups de vent; l'air était excessivement chaud et comme chargé de sable extrêmement fin: c'étaient ces vents terribles du désert d'Afrique qui en transportaient jusqu'à nous les émanations. Ce temps dura toute la journée du lendemain, la communication avec la terre devint très difficile; cependant le consul anglais vint à bord: il nous dit que depuis nombre d'années l'on n'avait eu un temps pareil; toutes les vitres de la ville étaient brisées, on respirait à peine dans les rues, et la récolte de vin était perdue. Durant ce temps nous courions des bordées devant la ville; nous continuâmes ainsi toute la nuit suivante et la journée du 24, où nous embarquâmes quelques bœufs et d'autres provisions, des oranges non mûres, de mauvaises pêches, des poires sans goût, mais des figues et du raisin excellents. Le soir nous fîmes route avec une grande rapidité, le vent étant demeuré toujours très fort. Le 25 et le 26 on mit en panne une partie de la journée, pour distribuer les approvisionnements dans l'escadre; le reste du temps on fit bonne et grande route.

Rien n'interrompait l'uniformité de nos moments; chaque jour passait lentement en détail, et grossissait un passé qui, en masse, nous semblait court, parce qu'il était sans couleur, et que rien ne le caractérisait.

L'Empereur avait accru le cercle de ses diversions d'une partie de piquet, qu'il faisait assez régulièrement vers les trois heures. A ce piquet succédaient quelques parties d'échecs avec le grand-maréchal, M. de Montholon ou quelque autre, ce qui conduisait au dîner. Il n'y avait personne de

tres fort aux échecs sur le vaisseau ; l'Empereur l'était infiniment peu ; il gagnait avec les uns et perdait avec les autres, ce qui le conduisit un soir à dire : « Comment se fait-il que je perde très souvent avec ceux qui n'ont jamais gagné celui que je gagne presque toujours ? cela n'implique-t-il pas contradiction ? Comment résoudre ce problème ? » dit-il en clignant de l'œil, pour faire voir qu'il n'était pas la dupe de la galanterie habituelle de celui qui en effet était le plus fort.

Le soir nous ne jouions plus au vingt et un ; nous l'interrompîmes pour l'avoir porté trop haut, ce qui avait paru déplaire à l'Empereur, fort ennemi du jeu. Au retour de sa promenade sur le pont, après le dîner, Napoléon faisait encore deux ou trois parties d'échecs, et se retirait de très bonne heure.

Canaries. — Passage du Tropique. — Un homme à la mer. — Enfance de l'Empereur. — Détails. — Napoléon à Brienne. — Pichegru. — Napoléon à l'École militaire de Paris. — Dans l'artillerie. — Ses sociétés. — Napoléon au commencement de la révolution.

Dimanche 27 au jeudi 31.

Le dimanche 27, nous nous trouvâmes, au jour, au milieu des Canaries, que nous traversâmes dans la journée, faisant dix ou douze nœuds (trois ou quatre lieues), sans avoir aperçu le fameux pic de Ténériffe : circonstance d'autant plus rare, qu'on le voit, dans des temps plus favorables, à la distance de plus de soixante lieues.

Le 29 nous traversâmes le Tropique ; nous apercevions beaucoup de poissons volants autour du vaisseau. Le 31, à onze heures du soir, un homme

tomba à la mer : c'était un nègre qui s'était enivré ; il redoutait les coups de fouet qui devaient être le châtiment de sa faute ; il avait essayé plusieurs fois, dans la soirée, de se jeter à la mer ; dans une dernière tentative il réussit à s'y précipiter ; mais il s'en repentit aussitôt, car il poussait de grands cris ; il nageait très bien ; cependant un canot le chercha vainement longtemps : il fut perdu.

Le cri d'un homme à la mer a toujours, à bord d'un vaisseau, quelque chose qui saisit ; tout l'équipage ému se transporte et s'agit en tout sens ; le bruit est grand, le mouvement universel. Comme, dans cette circonstance, je me rendais de dessus le pont à la chambre commune, par la porte qui conduisait vers l'Empereur, un *Midshipman* (aspirant) de dix ou douze ans, d'une figure tout à fait intéressante, qui croyait que j'allais trouver l'Empereur, m'arrêta par l'habit, et avec l'accent du plus tendre intérêt : « Ah ! monsieur, me dit-il, n'allez pas l'effrayer ! Dites-lui bien au moins que tout ce bruit n'est rien ; que ce n'est qu'un homme à la mer. » Bon et innocent enfant qui rendait bien plus ses sentiments que sa pensée.

En général tous ces jeunes gens, qui étaient en assez grand nombre à bord, portaient à l'Empereur un respect et une attention tout à fait marqués. Ils répétaient tous les soirs une scène qui imprimait chaque fois quelque chose de touchant : tous les matelots, de grand matin, portent leurs hamacs dans de grands filets sur les côtés du vaisseau ; le soir, vers les six heures, ils les enlèvent à un coup de sifflet ; les plus lents sont punis ; il y a donc une véritable précipitation : or, il y avait plaisir, en cet instant, à voir cinq ou six de ces enfants faire

cercle autour de l'Empereur, soit qu'il fût au milieu du pont, ou sur son canon de prédilection; d'un côté ils suivaient d'un œil inquiet ses mouvements; de l'autre, ils arrêtaient, dirigeaient ou repoussaient du geste et de la voix, les matelots empressés. Toutes les fois que l'Empereur me voyait considérer ce mouvement, il observait avec complaisance que le cœur des enfants était toujours le plus disposé à l'enthousiasme.

Je vais continuer ce que divers moments m'ont fourni sur les premières années de l'Empereur.

Napoléon est né le 15 août 1769¹, jour de l'As-

1. *Extrait du registre des baptêmes de la paroisse et cathédrale de Notre-Dame d'Ajaccio, coté et paraphé le 27 avril 1771 par M. François Cunéo, conseiller du roi, juge royal de la province d'Ajaccio (5^e feuillet, verso).*

« L'anno mille settenento settant' uno a vent'uno juglio, si sono adoprata le sacre ceremonie e preci sopra di Napoleone figlio nato di legitimo matrimonio dal signor Carlo del fu Giuseppe Bonaparte, et dalla signora Maria Letizia, sua moglie, al quale gli fu data l'acqua in casa con licenza, etc., dal maestro reverentissimo Luciano Bonaparte, nato li quindici agosto del mille settecento sessanta nove, ed hanno assistito alle sacre ceremonie per perdrone, l'illusterrissimo Lorenzo Giubeca di Calvi, procuratore del Re, et per madrina la signora Gertruda, moglie del signor Nicolo Paravicini, presente il padre, quali unitamente a me si sono sottoscriti.

Signés ; Gio BALTA DIAMANTE, economo ; LORENZO GIUBECA ; GERTRUDA PARAVICINI ; et CARLO BUONAPARTE. »

Traduction de l'acte.

L'an mil sept cent soixante et onze, le vingt-un juillet, ont été faites les saintes cérémonies et les prières sur Napoléon, fils né du légitime mariage de M. Charles (fils de Joseph Bonaparte), et de la dame Marie Lætitia, son épouse, lequel avait été ondoyé à la maison, avec la permission du très révèrend Lucien Bonaparte, étant né le 15 août mil sept cent soixante neuf. Ont assisté aux saintes cérémonies, pour parrain, l'illusterrissime Laurint Giubeca de Calvi, procureur du roi, et pour marraine,

somption, vers midi. Sa mère, femme forte au moral et au physique, qui avait fait la guerre grosse de lui, voulut aller à la messe à cause de la solennité du jour; elle fut obligée de revenir en toute hâte, ne put atteindre sa chambre à coucher, et déposa son enfant sur un de ces vieux tapis antiques à grandes figures, de ces héros de la fable ou de l'Iliade peut-être: c'était Napoléon.

Napoléon, dans sa toute petite enfance, était turbulent, adroit, vif, preste à l'extrême; il avait, dit-il, sur Joseph, son ainé, un ascendant des plus complets. Celui-ci était battu, mordu; des plaintes étaient déjà portées à la mère, la mère grondait, que le pauvre Joseph n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche.

Napoléon arriva à l'école militaire de Brienne à l'âge d'environ dix ans. Son nom, que son accent corse lui faisait prononcer à peu près Napoilloné, lui valut des camarades le sobriquet de *la paille au nez*. Cette époque fut pour Napoléon celle d'un changement dans son caractère. Au rebours de toutes les histoires apocryphes qui ont donné les anecdotes de sa vie, Napoléon fut, à Brienne, doux, tranquille, appliqué et d'une grande sensibilité. Un jour le maître de quartier, brutal de sa nature, sans consulter, disait Napoléon, les nuances physiques

la dame Gertrude, épouse du sieur Nicolas Paravicini, présent le père; lesquels ont signé avec moi.

Nota. Baptisé le même jour que sa sœur Marie-Anne, née le 14 juillet 1771, laquelle est morte enfant, et dont l'acte de baptême est à la suite du sien.

Cet extrait a été pris à Ajaccio, en 1822, par Edouard Favard d'Alais, et offert à M. le comte de Las Cases, le 6 septembre 1824, par son oncle, le colonel Boyer Peyreleau.

et morales de l'enfant, le condamna à porter l'habit de bure, et à dîner à genoux à la porte du réfectoire : c'était une espèce de déshonneur. Napoléon avait beaucoup d'amour-propre, une grande fierté intérieure ; le moment de l'exécution fut celui d'un vomissement subit et d'une violente attaque de nerfs. Le supérieur, qui passait par hasard, l'arracha au supplice, en grondant le maître de son peu de discernement, et le père *Patrault*, son professeur de mathématiques, accourut, se plaignant que, sans nul égard, on dégradât ainsi son premier mathématicien.

A l'âge de puberté¹, Napoléon devint morose, sombre ; la lecture fut pour lui une espèce de passion poussée jusqu'à la rage ; il dévorait tous les livres. Pichegru fut son maître de quartier et son répétiteur sur les quatre règles de l'arithmétique.

« Pichegru était de la Franche-Comté, et d'une famille de cultivateurs. Les Minimes de Champagne avaient été chargés de l'école militaire de Brienne ; leur pauvreté et leur peu de ressources attirant peu de sujets parmi eux, faisaient qu'ils n'y pouvaient suffire ; ils eurent recours aux Minimes de Franche-Comté ; le père Patrault fut un de ceux-ci. Une tante de Pichegru, sœur de la charité, le suivit pour avoir soin de l'infirmerie, amenant avec elle son neveu, jeune enfant auquel on donna gratuitement l'éducation des élèves. Pichegru, doué d'une grande intelligence, devint, aussitôt que son âge le permit, maître de quartier, et répétiteur du père Patraud, qui lui avait enseigné les mathématiques. Il son-

1. Propre dictée de l'Empereur : on verra plus tard quand et comment.

geait à se faire Minime : c'était là toute son ambition et les idées de sa tante ; mais le père Patrault l'en dissuada, en lui disant que leur profession n'était plus du siècle, et que Pichegru devait songer à quelque chose de mieux ; il le porta à s'enrôler dans l'artillerie, où la révolution le prit sous-officier. On connaît sa fortune militaire : c'est le conquérant de la Hollande. Ainsi le père Patrault a la gloire de compter parmi ses élèves les deux plus grands généraux de la France moderne.

« Plus tard, ce père Patrault fut sécularisé par M. de Brienne, archevêque de Sens et cardinal de Loménie, qui en fit un de ses grands vicaires, et lui confia la gestion de ses nombreux bénéfices.

« Lors de la révolution, le père Patrault, d'une opinion politique bien opposée à son archevêque, n'en fit pas moins les plus grands efforts pour le sauver, et s'entremit à ce sujet avec Danton, qui était du voisinage ; mais ce fut inutilement, et l'on croit qu'il rendit au cardinal le service, à la manière des Anciens, de lui procurer le poison dont il se donna la mort pour éviter l'échafaud.

« Napoléon ne conservait qu'une idée confuse de Pichegru ; il lui restait qu'il était grand, et avait quelque chose de rouge dans la figure. Il n'en était pas ainsi, à ce qu'il paraît de Pichegru, qui semblait avoir conservé des souvenirs frappants du jeune Napoléon. Quand Pichegru se fut livré au parti royaliste, consulté si l'on ne pourrait pas aller jusqu'au général en chef de l'armée d'Italie : « N'y perdez pas votre temps, dit-il ; je l'ai connu dans son enfance ; ce doit être un caractère inflexible : il a pris un parti, il n'en changera pas. »

L'Empereur rit beaucoup de tous les contes et

de toutes les anecdotes dont on charge sa jeunesse, dans la foule des petits ouvrages qu'il a fait éclore, et n'en avoue presque aucune. En voici pourtant une qu'il reconnaît au sujet de sa confirmation, à l'école militaire de Paris. Au nom de *Napoléon*, l'archevêque qui le confirmait ayant témoigné son étonnement, disait qu'il ne connaissait pas ce saint, qu'il n'était pas dans le calendrier ; l'enfant répondit, avec vivacité, que ce ne saurait être une raison, puisqu'il y avait une foule de saints et seulement trois cent soixante-cinq jours.

Napoléon n'avait jamais connu de jour de fête avant le Concordat : son patron était en effet étranger au calendrier français, sa date même partout incertaine ; ce fut la galanterie du pape qui la fixa au 15 d'août, tout à la fois jour de la naissance de l'Empereur et de la signature du Concordat.

« En 1784¹, Napoléon fut un de ceux que le concours d'usage désigna à Brienne pour allerachever son éducation à l'école militaire de Paris. Le choix était fait annuellement par un inspecteur, qui parcourait les douze écoles militaires ; cet emploi était rempli par le chevalier de *Keralio*, officier général, auteur d'une tactique, et qui avait été le précepteur du présent roi de Bavière, dans son enfance duc des Deux-Ponts : c'était un vieillard aimable, des plus propres à cette fonction ; il aimait les enfants, jouait avec eux après les avoir examinés et retenait avec lui, à la table des Minimes, ceux qui lui avaient plu davantage. Il avait pris une affection toute particulière pour le jeune Napoléon, qu'il se plaisait à exciter de toutes manières ; il le

1. Dictée de Napoléon.

nomma pour se rendre à Paris, bien qu'il n'eût peut-être pas l'âge requis. L'enfant n'était fort que sur les mathématiques et les moines représentèrent qu'il serait mieux d'attendre à l'année suivante, qu'il aurait ainsi le temps de se fortifier sur tout le reste, ce que ne voulut pas écouter le chevalier de Keralio, disant : « Je sais ce que je fais ; si je passe par-dessus la règle, ce n'est point ici une faveur de famille, je ne connais pas celle de cet enfant ; c'est tout à cause de lui-même : j'aperçois ici une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver. » Le bon chevalier mourut presque aussitôt ; mais celui qui vint après, M. de Régnaud, qui n'aurait peut-être pas eu sa perspicacité, exécuta néanmoins les notes qu'il trouva, et le jeune Napoléon fut envoyé à Paris.

Tout annonçait en lui, dès lors, des qualités supérieures, un caractère prononcé, des méditations profondes, des conceptions fortes. Il paraît que, dès sa plus tendre jeunesse, ses parents avaient fondé sur lui toutes leurs espérances : son père, expirant à Montpellier, bien que Joseph fût auprès de lui, ne rêvait dans son délire qu'après Napoléon, qui était au loin à son école : il l'appelait sans cesse pour qu'il vint à son secours avec *sa grande épée*. Plus tard le vieil oncle Lucien, au lit de mort, entouré d'eux tous, disait à Joseph :

« — Tu es l'aîné de la famille, mais en voilà le chef, montrant Napoléon, ne l'oublie jamais.

« — C'était, disait gaiement l'Empereur, un vrai déshéritage ; la scène de Jacob et d'Ésaï. »

Élevé moi-même à l'École militaire de Paris, mais un an plus tôt que Napoléon, j'ai pu en causer dans la suite, à mon retour de l'émigration, avec les maîtres qui nous avaient été communs.

M. de l'Éguille, notre maître d'histoire, se vantait que si l'on voulait aller rechercher dans les archives de l'école militaire, on y trouverait qu'il avait prédit une grande carrière à son élève, en exaltant dans ses notes la profondeur de ses réflexions et la sagacité de son jugement. Il me disait que le premier consul le faisait venir souvent à la Malmaison et lui parlait toujours de ses anciennes leçons : « Celle qui m'a laissé le plus d'impressions, lui disait-il une fois, était la révolte du connétable de Bourbon, bien que vous ne la présentassiez pas avec toute la justesse possible : à vous entendre, son grand crime était d'avoir combattu son roi ; ce qui en était assurément un bien léger dans ces temps de seigneuries et de souverainetés partagées, vu surtout la scandaleuse injustice dont il avait été victime. Son unique, son grand, son véritable crime, sur lequel vous n'insistiez pas assez, c'était d'être venu avec les étrangers attaquer son sol natal. »

M. Domairon, notre professeur de belles-lettres, me disait qu'il avait toujours été frappé de la bizarrie des amplifications de Napoléon ; il les avait appelées dès lors du *granit chauffé au volcan*.

Un seul s'y trompa, ce fut *M. Bauer*, le gros et lourd maître d'allemand. Le jeune Napoléon ne faisait rien dans cette langue, ce qui avait inspiré à *M. Bauer*, qui ne supposait rien au-dessus, le plus profond mépris. Un jour que l'écolier ne se trouvait pas à sa place, *M. Bauer* s'informa où il pouvait être, on répondit qu'il subissait en ce moment son examen pour l'artillerie.

« — Mais, est-ce qu'il sait quelque chose ? disait ironiquement l'épais *M. Bauer*.

« — Comment, monsieur, mais c'est le plus fort mathématicien de l'école, lui répondit-on.

« — Eh bien ! je l'ai toujours entendu dire et je l'avais toujours pensé, que les mathématiques n'allaient qu'aux bêtes.

« — Il serait curieux, me disait l'Empereur, de savoir si M. Bauer a vécu assez longtemps pour jouir de son jugement. »

Il avait à peine dix-huit ans, que l'abbé *Raynal*, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'appréhendait assez pour en faire un des ornements de ses déjeuners scientifiques. Enfin, le célèbre *Paoli*, qui, après lui avoir inspiré longtemps une espèce de culte, le trouva tout à coup à la tête d'un parti contre lui, dès qu'il voulut favoriser les Anglais au détriment de la France, avait coutume de dire *que ce jeune homme était taillé à l'antique, que c'était un homme de Plutarque.*

En 1787, Napoléon, reçu à la fois élève et officier d'artillerie, sortit de l'école militaire pour entrer dans le régiment de La Fère, en qualité de lieutenant en second ; d'où il passa, dans la suite, lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble.

Napoléon, en sortant de l'école militaire, alla rejoindre son régiment à Valence. Le premier hiver qu'il y passa, il avait pour compagnons de table *Lariboisière*, qu'il créa depuis, étant empereur, inspecteur général de l'artillerie ; *Sorbier*, qui a succédé dans ce titre à Lariboisière ; *d'Hédourville cadet*, ministre plénipotentiaire à Francfort ; *Mallet*, le frère de celui qui conduisit l'échausflourée de Paris, en 1813 ; un nommé *Mabille*, qu'au retour de son émigration l'Empereur plaça, avec le

temps, dans l'administration des postes ; *Rolland de Villarceaux*, depuis préfet de Nîmes ; *Desmazzis cadet*, son camarade d'école militaire, et le compagnon de ses premières années, auquel il a confié, devenu empereur, le garde-meuble de la couronne.

Il y avait dans le corps des officiers plus ou moins aisés ; Napoléon était au nombre des premiers : il recevait douze cents francs de sa famille, c'était alors la grosse pension des officiers. Deux seulement, dans le régiment, avaient cabriolet ou voiture, et c'étaient de grands seigneurs. Sorbier était l'un de ces deux ; il était fils d'un médecin de Moulins¹.

Napoléon, à Valence, fut admis de bonne heure chez M^{me} *du Colombier* ; c'était une femme de cinquante ans, du plus rare mérite ; elle gouvernait la ville et s'engoua fort, dès l'instant, du jeune officier d'artillerie : elle le faisait inviter à toutes les parties de la ville et de la campagne ; elle l'introduisit dans l'intimité d'un abbé de *Saint-Rufé*, riche et d'un certain âge, qui réunissait souvent ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays. Napoléon devait sa faveur et la préférence de M^{me} du Colombier à son extrême instruction, à la facilité, à la force, à la clarté avec laquelle il en faisait usage ; cette dame lui prédisait souvent un grand avenir. A sa mort, la Révolution était commencée ; elle y avait pris beaucoup d'intérêt ; et, dans un de ses derniers moments, on lui a entendu dire que, s'il n'arrivait pas

1. Son père avait été médecin en chef de la gendarmerie : c'était un homme très distingué par sa conscience et les qualités aimables de son caractère, ce qui lui attira la bienveillance particulière de Louis XV, dont il reçut le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse.

malheur au jeune Napoléon, il y jouerait infailliblement un grand rôle. L'Empereur n'en parle qu'avec une tendre reconnaissance, n'hésitant pas à croire que les relations distinguées, la situation supérieure dans laquelle cette dame le plaça si jeune dans la société, peuvent avoir grandement influé sur les destinées de sa vie.

L'existence privilégiée de Napoléon lui attira une extrême jalousie de la part de ses camarades : ils le voyaient avec peine s'absenter si souvent d'au milieu d'eux, bien que ce ne fût nullement à leur détriment sous aucun rapport. Heureusement, le commandant, M. d'*Urtubie*, vieillard respectable, l'avait parfaitement jugé ; il ne cessa de lui être favorable et de lui faciliter tous les moyens d'allier les biens du service avec les agréments de la société.

Napoléon prit du goût pour M^{me} *du Colombier*, qui n'y fut pas insensible : c'était leur première inclination à tous deux, et telle qu'elle pouvait être à leur âge avec leur éducation. « On n'eût pas pu être plus innocent que nous, disait l'Empereur ; nous nous ménagions de petits rendez-vous ; je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour ; on le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

Il est faux, du reste, ainsi que je l'avais entendu dire dans le monde, que la mère ait voulu ce mariage, et que le père s'y soit opposé, alléguant qu'ils se nuiraient l'un à l'autre en s'unissant ; tandis qu'ils étaient faits pour faire fortune chacun de leur côté. L'anecdote qu'on raconte au sujet d'un pareil mariage avec M^{me} *Clary*, depuis M^{me} *Berna-*

dotte, aujourd'hui reine de Suède, n'est pas plus exacte.

L'Empereur, en 1805, allant se faire couronner roi d'Italie, retrouva à Lyon M^{me} du Colombier, devenue M^{me} de Bressieux. Elle pénétra à lui avec cette difficulté qui entoure les souverains. Il la revit avec grand plaisir; mais il la trouva furieusement changée. Il fit pour son mari ce qu'elle désirait, et la plaça, elle-même, dame chez une de ses sœurs.

M^{les} de Laurencin et Saint-Germain faisaient dans ce temps-là les beaux jours de Valence, et s'y partageaient tous les cœurs; la dernière est devenue M^{me} de Montalivet, dont le mari fut alors aussi fort connu de l'Empereur, qui l'a fait depuis son ministre de l'intérieur. « Honnête homme, qui m'est demeuré, je crois, disait Napoléon, toujours tendrement attaché. »

L'Empereur, à dix-huit et vingt ans, était des plus instruits, pensant fortement, et de la logique la plus serrée. Il avait immensément lu, profondément médité, et a peut-être perdu depuis, dit-il. Son esprit était vif, prompt; sa parole énergique; partout il était aussitôt remarqué, et obtenait beaucoup de succès auprès des deux sexes, surtout auprès de celui qu'on préfère à cet âge; et il devait lui plaire par des idées neuves et fines, par des raisonnements audacieux. Les hommes devaient redouter sa logique et sa discussion, auxquelles la connaissance de sa propre force l'entraînait naturellement.

Beaucoup de ceux qui l'ont connu dans ses premières années lui ont prédit une carrière extraordinaire; aucun d'eux n'a été surpris de celle qu'il a remplie. Vers ce temps il remporta, sous l'ano-

nyme, un prix à l'Académie de Lyon, sur la question posée par Raynal : « *Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes, pour les rendre le plus heureux possible?* » Le mémoire anonyme fut fort remarqué ; il était, du reste, tout à fait dans les idées du temps ; il commençait par demander ce qu'était le bonheur, et répondait de jouir complètement de la vie, de la manière la plus conforme à notre organisation morale et physique. Devenu empereur, il causait un jour de cette circonstance avec M. de Talleyrand ; celui-ci, en courtisan délicat, lui rapporta, au bout de huit jours, ce fameux mémoire, qu'il avait fait déterrer des archives de l'Académie de Lyon. C'était en hiver, l'Empereur le prit, en lut quelques pages, et jeta au feu cette première production de sa jeunesse. « Comme on ne s'avise jamais de tout, disait Napoléon, M. de Talleyrand ne s'était pas donné la peine d'en faire prendre copie. »

Le prince de Condé s'annonça un jour à l'école d'artillerie d'Auxonne : c'était un grand honneur et une grande affaire que de se trouver inspecté par ce prince militaire. Le commandant, en dépit de la hiérarchie, mit le jeune Napoléon à la tête du polygone, de préférence à d'autres d'un rang supérieur. Or il arriva que la veille de l'inspection tous les canons du polygone furent encloués ; mais Napoléon était trop alerte, avait l'œil trop vif, pour se laisser prendre à ce mauvais tour de ses camarades ou peut-être même au piège de l'illustre voyageur.

On croit généralement, dans le monde, que les premières années de l'Empereur ont été taciturnes,

sombres, moroses ; mais au contraire, en débutant au service, il était fort gai. Il n'a pas de plus grand plaisir ici que de nous raconter les espiègleries de son école d'artillerie ; il semble oublier alors momentanément les malheurs qui nous enchaînent, quand il s'abandonne aux détails de ces temps heureux de sa première jeunesse.

C'était un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort du reste, lequel venant un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette, assurait qu'on devait avoir été bien loin du but ; s'inquiétait, s'informait à ses voisins si quelqu'un avait vu porter le coup ; personne n'avait garde, les jeunes gens escamotant le boulet toutes les fois qu'ils chargeaient. Le vieux général avait de l'esprit ; au bout de cinq à six coups il lui prit fantaisie de faire compter les boulets, il n'y eut pas moyen de s'en dédire ; il trouva le tour fort gai, et n'en ordonna pas moins les arrêts à tous.

Une autre fois c'étaient quelques-uns de leurs capitaines qu'ils prenaient en grippe, ou bien desquels ils avaient quelque vengeance à tirer ; ils arrêtaient alors de les bannir de la société, de les réduire à s'imposer eux-mêmes des espèces d'arrêts. Quatre à cinq jeunes gens se partageaient les rôles, et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit ; ils se trouvaient partout où celui-ci paraissait en société, et il n'ouvrira pas la bouche qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit dans les formes les plus polies, avec esprit et logique ; le malheureux n'avait plus qu'à déguerpir.

— Une autre fois encore, c'était un camarade, disait Napoléon, logeant au-dessus de moi, qui avait

pris le goût funeste de donner du cor ; il assourdisait de manière à distraire de toute espèce de travail. On se rencontre dans l'escalier.

« — Mon cher, vous devez bien vous fatiguer avec votre cor ?

« — Mais non, pas du tout.

« — Eh bien, vous fatiguez beaucoup les autres !

« — J'en suis fâché.

« — Mais vous feriez mieux d'aller donner de votre cor plus loin.

« — Je suis maître dans ma chambre.

« — On pourrait vous donner quelque doute là-dessus ?

« — Je ne pense pas que personne fût assez osé. »

Duel arrêté ; le conseil des camarades examine, avant de le permettre, et il prononce qu'à l'avenir l'un ira donner du cor plus loin, et que l'autre sera plus endurant.

L'Empereur, dans la campagne de 1814, retrouva son donneur de cor dans le voisinage de Soissons ou de Laon : il vivait sur sa terre, et venait donner des renseignements importants sur la position de l'ennemi. L'Empereur le retint et le fit son aide de camp, c'était le colonel Bussy.

Napoléon, dans son régiment d'artillerie, suivait beaucoup la société partout où il se trouvait, et toujours avec beaucoup de succès. Les femmes, dans ce temps, accordaient beaucoup à l'esprit : c'était alors auprès d'elles le grand moyen de séduction. Il fit, à cette époque, ce qu'il appelle son Voyage sentimental de Valence au Mont-Cenis, en Bourgogne, et fut au moment de l'écrire à la façon de Sterne. Le fidèle Desmazzis était de la

partie, il ne le quittait jamais ; et ses récits, sur la vie privée de Napoléon, venant à se rattacher à sa vie publique, pourraient donner la vie entière de l'Empereur. On verrait que, bien qu'elle soit extraordinaire dans les événements, il n'en est pas de plus simple ni de plus naturelle dans sa course.

Les circonstances et la réflexion ont beaucoup modifié son caractère. Il n'est pas jusqu'à son style, aujourd'hui si serré, si laconique, qui ne fût alors emphatique et abondant. Dès l'assemblée législative, Napoléon devint grave, sévère dans sa tenue et peu communicatif. L'armée d'Italie fut encore une époque pour son caractère. Son extrême jeunesse, quand il en vint prendre le commandement, demandait une grande réserve et la dernière sévérité de mœurs : « C'était nécessaire, indispensable, disait-il, pour pouvoir commander à des hommes tellement au-dessus de moi par leur âge. Aussi ma conduite y fut-elle irréprochable, exemplaire ; je me montrais une espèce de Caton, je le dus paraître à tous les yeux, et j'étais en effet un philosophe, un sage. » C'est avec ce caractère qu'il s'est présenté sur la scène du monde.

Napoléon se trouvait en garnison à Valence au moment où commença la révolution ; et bientôt on attacha une importance spéciale à faire émigrer les officiers d'artillerie ; ceux-ci, de leur côté, étaient fort divisés d'opinions. Napoléon, tout aux idées du jour, avec l'instinct des grandes choses et la passion de la gloire nationale, prit le parti de la révolution, et son exemple influa sur la grande majorité du régiment. Il fut très chaud patriote sous l'Assemblée constituante ; mais la Législative devint une époque pour ses idées et ses opinions.

Il se trouvait à Paris le 21 juin 1792, et fut témoin, sur la terrasse de l'eau, des rassemblements tumultueux des faubourgs qui, traversant le jardin des Tuileries, forcèrent le palais. Il n'y avait que six mille hommes ; c'était une foule sans ordre, dénotant, par les propos et les vêtements, tout ce que la populace a de plus commun et de plus abject. Il fut aussi témoin du 10 août, où les assaillants n'étaient ni plus relevés ni plus redoutables.

En 1793, Napoléon était en Corse, et y avait un commandement de gardes nationales. Il combattit Paoli dès qu'il put soupçonner que ce vieillard, qui lui avait été jusque-là si cher, avait le projet de livrer l'île aux Anglais. Aussi, rien de plus faux que Napoléon, ou aucun des siens, ait jamais été en Angleterre, ainsi que cela y a été généralement répandu, offrir de lever un régiment corse à son service.

Les Anglais et Paoli l'emportèrent sur les patriotes corses ; ils brûlèrent Ajaccio. La maison des Bonapartes fut incendiée, et toute la famille se trouva dans l'obligation de gagner le continent. Elle se fixa à Marseille, d'où Napoléon se rendit à Paris : il y arriva au moment où les fédéralistes de Marseille venaient de livrer Toulon aux Anglais.

Iles du Cap Vert. — Navigation. — Détails, etc. — Napoléon au siège de Toulon. Commencements de Duroc, de Junot. — Querelles avec des représentants du peuple. Querelles avec Aubry. — Anecdotes sur vendémiaire. — Napoléon général de l'armée d'Italie. — Pütreté d'administration. — Désintéressement. — Pourquoi *Petit Caporal* ? Différence du système du directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie.

Vendredi 1^{er} septembre au mercredi 6.

Le 1^{er} septembre, notre latitude nous annonçait

que nous verrions les îles du cap Vert dans la journée. L'horizon était couvert ; à la nuit nous n'apercevions encore rien. L'amiral, convaincu que nous avions de l'erreur en longitude, allait prendre sur la droite à l'ouest, pour rencontrer ces îles, lorsqu'un brick, qui était de l'avant, fit signal qu'il les découvrait à gauche. Il s'éleva dans la nuit une espèce de tempête du sud-est ; et, si l'erreur eût été en sens opposé, et que l'amiral eût pris en effet sur la droite, nous aurions pu nous trouver en perdition. Ce qui prouve que, malgré les grands progrès de l'art, les chances demeurent encore fort dangereuses. Le vent, toujours très fort, et la mer très grosse, l'amiral préféra continuer sa route plutôt que de s'obstiner à faire de l'eau : il espérait, d'ailleurs, en avoir assez. Tout nous annonçait un passage prospère ; nous étions déjà fort avancés ; les circonstances continuaient d'être favorables, la température était douce, notre navigation était heureuse : elle eût pu même nous paraître agréable, si elle s'était faite dans nos projets et d'après notre volonté ; mais comment oublier nos maux, et se distraire de notre avenir !

Le travail seul pouvait nous faire supporter la longueur et l'ennui de nos journées. J'avais imaginé d'apprendre l'anglais à mon fils ; l'Empereur, à qui je parlais de ses progrès, voulut l'apprendre aussi. Je m'étudiai à lui composer une méthode et un tableau très simples qui devaient lui en éviter tout l'ennui. Cela fut très bien deux ou trois jours ; mais l'ennui de cette étude était au moins égal à celui qu'il s'agissait de combattre ; l'anglais fut laissé de côté. L'Empereur me reprocha bien quelquefois de ne plus continuer mes leçons ; je répon-

dais que j'avais la médecine toute prête, s'il avait le courage de l'avaler. Du reste, vis-à-vis des Anglais surtout, sa manière d'être et de vivre, toutes ses habitudes, continuaient à être les mêmes : jamais une plainte, un désir, toujours impassible, toujours égal, toujours sans humeur.

L'amiral, qui, je crois, sur notre réputation, s'était fort cuirassé au départ, se désarmait insensiblement, et prenait chaque jour plus d'intérêt à son captif. Il venait, au sortir du dîner, représenter que le serein et l'humidité pouvaient être dangereux ; alors l'empereur prenait quelquefois son bras, et prolongeait avec lui la conversation, ce qui semblait remplir sir Georges Cockburn de satisfaction ; il s'en montrait heureux. On m'a assuré qu'il écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. S'il en est ainsi, ce que l'Empereur a dit un de ces jours, à dîner, sur la marine, nos ressources navales dans le Midi, celles qu'il avait déjà créées, celles qu'il projetait encore sur les ports, les mouillages de la Méditerranée, ce que l'amiral écoutait avec cette anxiété qui redoute l'interruption, tout cela composera pour un marin un chapitre vraiment précieux.

Je reviens aux détails recueillis des conversations habituelles ; en voici sur le siège de Toulon.

En septembre 1793, Napoléon Bonaparte, âgé de vingt-quatre ans, était encore inconnu au monde qu'il devait remplir de son nom ; il était lieutenant-colonel d'artillerie, et se trouvait depuis peu de semaines à Paris, venant de Corse, où les circonstances politiques l'avaient fait succomber sous la faction de Paoli. Les Anglais venaient de se saisir de Toulon, on avait besoin d'un officier d'artillerie

distingué pour diriger les opérations du siège, Napoléon y fut envoyé. Là, le prendra l'histoire, pour ne plus le quitter; là, commence son immortalité.

Je renvoie aux mémoires de la campagne d'Italie; on y lira le plan d'attaque qu'il fit adopter, la manière dont il l'exécuta; on y verra que c'est lui précisément, et lui seul, qui prit la place. Ce dut être un bien grand triomphe sans doute; mais, pour l'apprécier plus dignement encore, il faudrait surtout comparer le procès-verbal du plan d'attaque avec le procès-verbal de l'évacuation: l'un est la prédiction littérale, l'autre est l'accomplissement mot à mot. Dès cet instant, la réputation du jeune commandant d'artillerie fut extrême; l'Empereur n'en parle pas sans complaisance; c'est une des époques de sa vie où il a éprouvé, dit-il, le plus de satisfaction, c'était son premier succès: on sait que c'est celui qui imprime les plus doux souvenirs. La relation de la campagne d'Italie peindra suffisamment les trois généraux en chef qui se sont succédé durant le siège: l'inconcevable ignorance de *Cartaux*, la sombre brutalité de *Doppel*, et la bravoure bonhommière de *Dugommier*; je n'en dirai rien ici.

Dans ces premiers moments de la révolution, ce n'était que désordre dans le matériel, ignorance dans le personnel, tant à cause de l'irrégularité des temps, que de la rapidité et de la confusion qui avaient présidé aux avancements. Voici qui peut donner une idée des choses et des mœurs de cette époque.

Napoléon arrive au quartier général. Il aborde le général *Cartaux*, homme superbe, doré, dit-il,

depuis les pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service. Le jeune officier présente modestement sa lettre qui le chargeait de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie. « C'était bien inutile, dit le bel homme, en caressant sa moustache ; nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Cependant, soyez le bienvenu, vous partagerez la gloire de le brûler demain, sans en avoir pris la fatigue. » Et il le fit rester à souper.

On s'assied trente à table, le général seul est servi en prince, tout le reste meurt de faim ; ce qui, dans ces temps d'égalité, choqua étrangement le nouveau venu. Au point du jour, le général le prend dans son cabriolet, pour aller admirer, disait-il, les dispositions offensives. A peine a-t-on dépassé la hauteur et découvert la rade, qu'on descend de voiture, et qu'on se jette sur les côtés, dans des vignes. Le commandant d'artillerie aperçoit alors quelques pièces de canon, quelque remuement de terre, auxquels, à la lettre, il lui est impossible de rien conjecturer.

— D..., dit fièrement le général, qui parlait à son aide de camp, à son homme de confiance, sont-ce là nos batteries ?

— Oui, général.

— Et notre parc ?

— Là, à quatre pas.

— Et nos boulets rouges ?

— Dans les bastides voisines, où deux compagnies les chauffent depuis ce matin.

— Mais comment porterons-nous ces boulets tout rouges ?

Et ici les deux hommes de s'embarrasser, et de

demander à l'officier d'artillerie si, par ses principes, il ne saurait pas quelque remède à cela. Celui-ci, qui eût été tenté de prendre le tout pour une mystification, si les deux interlocuteurs y eussent mis moins de naturel (car on était au moins à une lieue et demie de l'objet à attaquer), employa toute la réserve, le ménagement, la gravité possibles, pour leur persuader, avant de s'embarrasser de boulets rouges, d'essayer à froid, pour bien s'assurer de la portée. Il eut bien de la peine à y réussir, et encore ne fut-ce que pour avoir très heureusement employé l'expression technique de *coup d'épreuve*, qui frappa beaucoup, et les ramena à son avis. On tira donc ce coup d'épreuve ; mais il n'atteignit pas au tiers de la distance, et le général et son aide de camp de vociférer contre les Marseillais et les aristocrates, qui auront malicieusement; sans doute, gâté les poudres. Cependant arrive à cheval le représentant du peuple : c'était *Gasparin*, homme de sens, qui avait servi *Napoléon*, jugeant dès cet instant toutes les circonstances environnantes, et prenant audacieusement son parti, se rehausse tout à coup de six pieds, interpelle le représentant, le somme de lui faire donner la direction absolue de sa besogne; démontre, sans ménagement, l'ignorance inouïe de tout ce qui l'entoure, et saisit, dès cet instant, la direction du siège, où dès lors il commanda en maître.

Cartaux était si borné, qu'il était impossible de lui faire comprendre que, pour avoir Toulon plus facilement, il fallait aller l'attaquer à l'issue de la rade; et comme il était arrivé au commandant d'artillerie de dire parfois, en montrant cette issue

sur la carte, que c'était là qu'était Toulon, Cartaux le soupçonnait de n'être pas fort en géographie; et quand ensin, malgré sa résistance, l'autorité des représentants eut décidé cette attaque éloignée, ce général n'était pas sans défiance sur quelque trahison; il observait souvent avec inquiétude que Toulon n'était pourtant pas de ce côté.

Cartaux voulut un jour forcer le commandant de placer une batterie adossée le long d'une maison qui n'admettait aucun recul; une autre fois, revenant de la promenade du matin, il manda le même commandant pour lui dire qu'il vient de découvrir une position d'où une batterie de six ou douze pièces doit infailliblement procurer Toulon sous peu de jours: c'était un petit tertre d'où l'on pouvait battre à la fois, prouvait-il, trois ou quatre forts et plusieurs points de la ville. Il s'emporte sur le refus du commandant de l'artillerie, qui fait observer que si la batterie battait tous les points, elle en était battue; que les douze pièces auraient affaire à cent cinquante; qu'une simple soustraction devait lui suffire pour lui faire connaître son désavantage. Le commandant du génie fut appelé en conciliation, et comme il fut tout d'abord de l'avis du commandant de l'artillerie, Cartaux disait qu'il n'y avait pas moyen de rien tirer de ces corps savants, parce qu'ils se tenaient tous par la main. Pour prévenir des difficultés toujours renaissantes, le représentant décida que Cartaux ferait connaître en grand son plan d'attaque au commandant d'artillerie, qui en exécuterait les détails d'après les règles de son arme. Voici quel fut le plan mémorable de Cartaux:

« Le général d'artillerie soudroicra Toulon pen-

dant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes, et l'enlèverai. »

Mais, à Paris, le comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et c'est ce qui contribua à faire rappeler Cartaux. Les projets, du reste, ne manquaient pas; comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, ils abondaient de toutes parts; Napoléon dit qu'il en a bien reçu six cents durant le siège. Quoi qu'il en soit, c'est au représentant *Gasparin* que Napoléon dut de voir son plan, celui qui donna Toulon, triompher des objections des comités de la Convention; il en conservait un souvenir reconnaissant: « *C'était Gasparin, disait-il, qui avait ouvert sa carrière* ¹. »

Dans tous les différends que Cartaux avait avec le commandant d'artillerie, lesquels se passaient la plupart du temps devant sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de l'officier d'artillerie, disant naïvement à son mari: « Mais laisse donc faire ce jeune homme; il en sait plus que toi; il ne te demande rien; ne rends-tu pas compte? la gloire te reste. »

Cette femme n'était pas sans beaucoup de bon sens. Retournant à Paris, après le rappel de son mari, les jacobins de Marseille donnèrent au ménage disgracié une fête superbe; pendant le repas,

1. Aussi l'Empereur, dans son testament, a-t-il consacré un souvenir au représentant *Gasparin*, pour la protection spéciale, dit-il, qu'il en avait reçue.

Il a honoré d'un pareil souvenir le chef de son école d'artillerie, le général *Duteil*, ainsi que son général en chef à Toulon, *Dugommier*, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait éprouvés d'eux.

comme il y était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues : « Ne vous y fiez pas, dit-elle, ce jeune homme a trop d'esprit pour être longtemps un *sans-culotte*. » Sur quoi le général de s'écrier gravement, et d'une voix de stentor : « *Femme Cartaux, nous sommes donc des bêtes, nous ! — Non, je ne dis pas cela, mon ami ; mais..... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise.* »

Un jour, au quartier général, on vit déboucher, par le chemin de Paris, une superbe voiture ; elle était suivie d'une deuxième, troisième, d'une dixième, d'une quinzième, etc. Qu'on juge, dans ces temps de simplicité républicaine, de l'étonnement et de la curiosité de chacun ; le grand roi n'eût pas voyagé avec plus de pompe. Tout cela avait été requis dans la capitale ; plusieurs étaient des voitures de la cour ; il en sort une soixantaine de militaires, d'une belle tenue, qui demandent le général en chef ; ils marchent à lui avec l'importance d'ambassadeurs : « *Citoyen général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris, les patriotes sont indignés de ton inaction et de ta lenteur. Depuis longtemps le sol de la république est violé ; elle frémit de n'être pas encore vengée ; elle se demande pourquoi Toulon n'est pas encore repris ; pourquoi la flotte anglaise n'est pas encore brûlée. Dans son indignation, elle a fait un appel aux braves ; nous nous sommes présentés, et nous voilà brûlant d'impatience de remplir son attente. Nous sommes canonniers volontaires de Paris ; fais-nous donner des canons, demain nous marchons à l'ennemi.* » Le général, déconcerté de cette incartade, se retourne vers le commandant d'artillerie.

qui lui promet tout bas de le délivrer le lendemain de ces fier-à-bras. On les comble d'éloges, et, au point du jour, le commandant d'artillerie les conduit sur la plage, et met quelques pièces à leur disposition. Étonnés de se trouver à découvert depuis les pieds jusqu'à la tête, ils demandent s'il n'y aura pas quelque abri, quelque bout d'épaulement. On leur répond que c'était bon autrefois, que ce n'est plus la mode, que le patriotisme a rayé tout cela. Mais, pendant le colloque, une frégate anglaise vient à lâcher une bordée, et tous les bravaches de s'ensuivit. Alors ce ne fut plus qu'un cri dans le camp; les uns disparurent, le reste se fondit modestement dans les derniers rangs.

Tout alors n'était que désordre, anarchie. « Le faiseur du général en chef, qui avait trouvé le secret de nous déplaire extrêmement, disait Napoléon, faisait fort l'entendu, et tracassait sans cesse les artilleurs dans leurs parcs et leurs batteries. On imagine gaiement de s'en délivrer; on le tourne en ridicule, on s'excite, on se monte la tête; tout à coup il paraît avec sa confiance ordinaire, chantant, ordonnant, furetant; on lui répond mal, ou lui tend quelque piège, on se prend de bec; l'orage se grossit, la tempête éclate; de toutes parts on crie à l'aristocrate, on le menace de la lanterne, et mon homme de piquer des deux; il ne reparut oncques depuis. »

Le commandant d'artillerie était à tout et partout. Son activité, son caractère, lui avaient créé une influence positive sur le reste de l'armée. Toutes les fois que l'ennemi tentait quelques sorties, on forçait les assiégeants à quelques mouvements rapides et inopinés, les chefs des colonnes et

des détachements n'avaient tous qu'une même parole : « Courez au commandant de l'artillerie, disait-on, demandez-lui ce qu'il faut faire; il connaît mieux les localités que personne. » Et cela s'exécutait sans qu'aucun s'en plaignît. Du reste, il ne s'épargnait point; il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et reçut d'un Anglais, un coup de baïonnette à la cuisse gauche; blessure grave qui le menaça quelques instants de l'amputation.

Étant un jour dans une batterie, où un des chargeurs est tué, il prend le refouloir, et charge lui-même dix à douze coups. A quelques jours de là, il se trouve couvert d'une gale très maligne; on cherche où elle peut avoir été attrapée; *Muiron*, son adjudant, découvre que le canonnier mort en était infecté. L'ardeur de la jeunesse, l'activité du service, font que le commandant d'artillerie se contente d'un léger traitement, et le mal disparut; mais le poison n'était que rentré, il affecta long-temps sa santé et faillit lui coûter la vie. De là, la maigreur, l'état chétif et débile, le teint maladif du général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Egypte.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, aux Tuileries, après de nombreux vésicatoires sur la poitrine, que Corvisart le rendit tout à fait à la santé; alors aussi commença cet embonpoint qu'on lui a connu depuis.

Napoléon, de simple commandant de l'artillerie de Toulon, eût pu en devenir le général en chef avant la fin du siège. Le jour même de l'attaque du Petit-Gibraltar, le général Dugommier, qui la retardait depuis quelques jours, voulait la retarder encore; sur les trois ou quatre heures après midi,

les représentants envoyèrent chercher Napoléon ; ils étaient mécontents de Dugommier, surtout à cause de son nouveau délai, et voulant le destituer, ils offrirent le commandement au chef de l'artillerie, qui s'y refusa, et alla trouver son général, qu'il estimait et aimait, lui fit connaître ce dont il s'agissait, et le décida à l'attaque. Sur les huit ou neuf heures du soir, quand tout était en marche, au moment de l'exécution, les choses changèrent, les représentants interdisaient alors l'attaque ; mais Dugommier, toujours poussé par le commandant d'artillerie, y persista : s'il n'eût pas réussi, il était perdu, sa tête tombait ; tel était le train des affaires et la justice du temps.

Ce furent les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau de l'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui firent jeter les yeux sur lui pour le siège de Toulon. On vient de voir que dès qu'il y parut, malgré son âge et l'infériorité de son grade, il y gouverna : ce fut le résultat naturel de l'ascendant, du savoir, de l'activité, de l'énergie, sur l'ignorance et la confusion du moment. Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant il est à peine nommé dans les relations. Il tenait déjà cette ville, que dans l'armée on ne s'en doutait point encore : après avoir enlevé le Petit-Gibraltar qui, pour lui, avait toujours été là clé et le terme de toute l'entreprise, il dit au vieux Dugommier, qui était accablé de fatigue : « Allez vous reposer, nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain. » Quand Dugommier vit la chose en effet accomplie, quand il récapitula que le jeune commandant d'artillerie lui avait toujours dit d'avance, à point nommé, ce qui arriverait, ce

fut alors tout à fait de sa part de l'admiration et de l'enthousiasme; il ne pouvait tarir sur son compte. Il est très vrai, ainsi qu'on le trouve dans quelques pièces du temps, qu'il instruisit les comités de Paris qu'il avait avec lui un jeune homme auquel on devait une véritable attention, parce que, quelque côté qu'il adoptât, il était sûrement destiné à mettre un grand poids dans la balance. Dugommier, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, voulut avoir avec lui le jeune commandant d'artillerie; mais il ne put l'obtenir; toutefois il en parlait sans cesse, et depuis, quand cette même armée, après la paix avec l'Espagne, fut envoyée pour renfort à celle d'Italie, qui reçut bientôt après Napoléon pour général en chef, celui-ci se trouva arriver au milieu d'officiers qui, d'après tout ce qu'ils avaient entendu dire par Dugommier, n'avaient plus assez d'yeux pour le considérer.

Quant à Napoléon, son succès de Toulon ne l'étonna pas trop; il en jouit, disait-il, avec une vive satisfaction, mais sans s'en émerveiller. Il en fut de même l'année suivante à Saorgio, où ses opérations furent admirables: il y accomplit en peu de jours ce qu'on tentait vainement depuis deux ans. « Vendémiaire et même Montenotte, disait l'Empereur, ne me portèrent pas encore à me croire un homme supérieur; ce n'est qu'après Lodi qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit, continuait-il, la première étiacelle de la haute ambition. » Toutefois il se rappelait qu'après vendémiaire, commandant l'armée de l'intérieur, il donna, dès ce temps-là, un plan de campagne qui se terminait par la pacifi-

cation sur la côte du *Simmering*, ce qu'il exécuta peu de temps après lui-même, à *Leoben*. Cette pièce pourrait se trouver peut-être encore dans les archives des bureaux.

On sait quelle était la férocité du temps; elle s'était encore accrue sous les murs de Toulon, par l'agglomération de plus de deux cents députés des associations populaires voisines, qui y étaient accourus, et poussaient aux mesures les plus atroces; ce sont eux qu'il faut accuser des excès sanguinaires dont tous les militaires gémirent alors. Quand Napoléon fut devenu un grand personnage, la calomnie essaya d'en diriger l'odieux sur sa personne: « Ce serait se dégrader que de chercher à y répondre, » disait l'Empereur. Et bien au contraire, l'ascendant que ses services lui avaient acquis dans l'armée, ainsi que dans le port et dans l'arsenal de Toulon, lui servirent, à quelque temps de là, à sauver des infortunés émigrés du nombre desquels était la famille *Chabrillant*, émigrés que la tempête ou les chances de la guerre avaient jetés sur la plage française; on voulait les mettre à mort sur ce que la loi était positive contre tout émigré qui reparaissait en France. Vainement disaient-ils, pour leur défense, qu'ils y étaient venus par accident, contre leur gré, qu'ils demandaient, pour toute grâce, qu'on les laissât s'en retourner; ils eussent péri, si, à ses risques et périls, le général de l'artillerie n'eût osé les sauver, en leur procurant des caissons ou un bateau couvert qu'il expédia au dehors, sous prétexte d'objets relatifs à son département. Plus tard, sous son règne, ces personnes ont eu la douceur de lui parler de leur reconnaissance, et de lui dire

qu'elles conservaient précieusement l'ordre qui leur avait sauvé la vie¹.

Dès que Napoléon se trouva à la tête de l'artillerie, à Toulon, il profita de la nécessité des circonstances pour faire rentrer au service un grand nombre de ses camarades, que leur naissance ou leurs opinions politiques avaient d'abord éloignés. Il fit placer le colonel *Gassendi* à la tête de l'arsenal de Marseille ; on connaît l'entêtement et la sévérité de celui-ci ; ils le mirent souvent en péril, et il fallut plus d'une fois toute la célérité et les soins de Napoléon pour l'arracher à la rage des séditieux.

Napoléon, plus d'une fois, courut aussi lui-même des dangers de la part des bourreaux révolutionnaires. A chaque nouvelle batterie qu'il établissait, les nombreuses députations de patriotes qui se trouvaient au camp sollicitaient l'honneur de lui donner leur nom ; Napoléon en nomma une des *Patriotes du Midi*, c'en fut assez pour être dénoncé, accusé de fédéralisme, et, s'il eût été moins nécessaire, il aurait été arrêté, c'est-à-dire perdu. Du reste, les expressions manquent pour peindre le délire et les horreurs du temps : l'Empereur nous disait, par exemple, avoir été témoin alors, pendant son armement des côtes, à Marseille, de l'horrible condamnation du négociant *Hugues*, âgé de quatre-vingt-quatre ans, sourd et presque aveugle ; il fut néanmoins accusé et trouvé coupable de conspiration par ses atroces bourreaux : son vrai crime

1. Ce fait, vérifié auprès des personnes même qui en avaient été l'objet, s'est trouvé non seulement de la dernière exactitude, mais a fourni encore des détails infiniment touchants que Napoléon semblait avoir oubliés, les ayant négligés dans ses conversations.

était d'être riche de dix-huit millions ; il le laissa lui-même entrevoir au tribunal, et offrit de les donner, pourvu qu'on lui laissât cinq cent mille francs dont il ne jouirait pas, disait-il, longtemps ; ce fut inutile, sa tête fut abattue. « *Alors, vraiment à un tel spectacle, disait l'Empereur, je me crus à la fin du monde !* » Expression qui lui est familière pour des choses révoltantes, inconcevables, atroces ; les représentants du peuple étaient les auteurs de ces atrocités.

L'Empereur rendait à Robespierre la justice de dire qu'il avait vu de longues lettres de lui à son frère, Robespierre jeune, alors représentant à l'armée du Midi, où il combattait et désavouait avec chaleur ces excès, disant qu'ils déshonoraient la révolution, et la tueraient.

Napoléon, au siège de Toulon, s'attacha quelques personnes dont on a beaucoup parlé depuis. Il distingua dans les derniers rangs de l'artillerie, un jeune officier qu'il eut d'abord beaucoup de peine à former ; mais dont depuis il a tiré les plus grands services : c'était Duroc, qui, sous un extérieur peu brillant, possédait les qualités les plus solides et les plus utiles ; aimant l'Empereur pour lui-même, dévoué pour le bien, sachant dire la vérité à propos. Il a été depuis duc de Frioul et grand-maréchal. Il avait mis le palais sur un pied admirable et dans l'ordre le plus parfait. A sa mort, l'Empereur pensa qu'il avait fait une perte irréparable ; et une foule de personnes l'ont pensé comme lui. L'Empereur me disait que Duroc seul avait eu son intimité et possédé son entière confiance.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon,

ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou un caporal qui sut écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous sa dictée, sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon, et fit la fortune du sergent ; c'était *Junot*, depuis duc d'Abrantès, colonel général des hussards, commandant en Portugal, gouverneur général en Illyrie, où il donna des signes d'une démence qui ne fit que s'accroître pendant son retour en France, durant lequel, s'étant lui-même mutilé d'une manière horrible, il périt bientôt victime d'excès qui avaient altéré sa santé et sa raison.

Napoléon, devenu général d'artillerie, commandant cette arme à l'armée d'Italie, y porta la supériorité et l'influence qu'il avait acquises si rapidement devant Toulon ; toutefois, ce ne fut pas sans quelques traverses, ni même sans quelques dangers. Il fut mis en arrestation à Nice, quelques instants, par le représentant *Laporte*, devant lequel il ne voulait pas plier. Un autre représentant, dans une autre circonstance, le mit *hors la loi*, parce qu'il ne voulait pas le laisser disposer de tous ses chevaux d'artillerie pour courir la poste. Enfin un décret, non exécuté, le manda à la barre de la Convention, pour avoir proposé quelques mesures militaires relatives aux fortifications de Marseille.

Dans cette armée de Nice ou d'Italie, il enthousiasma fort le représentant *Robespierre le jeune*, auquel il donne des qualités bien différentes de celles de son frère, qu'il n'a du reste jamais vu. Ce

Robespierre jeune, rappelé à Paris, quelque temps avant le 9 thermidor, par son frère, fit tout au monde pour décider Napoléon à le suivre. « Si je n'eusse inflexiblement refusé, observait-il, sait-on où pouvait me conduire un premier pas, et quelles autres destinées m'attendaient ? »

Il y avait aussi à l'armée de Nice un autre représentant assez insignifiant. Sa femme, extrêmement jolie, fort aimable, partageait, et parfois dirigeait sa mission ; elle était de Versailles. Le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie ; il s'en était tout à fait engoué, et le traitait au mieux sous tous les rapports. « Ce qui était un avantage immense, observait Napoléon ; car, dans ce temps de l'absence des lois, ou de leur improvisation, disait-il, un représentant du peuple était une véritable puissance. » Celui-ci fut un de ceux qui, dans la Convention, contribuèrent le plus à faire jeter les yeux sur Napoléon, lors de la crise de vendémiaire ; ce qui n'était qu'une suite naturelle des hautes impressions que lui avaient laissées le caractère et la capacité du jeune général.

L'Empereur racontait que, devenu souverain, il revit un jour la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère. L'Empereur se plut à faire tout ce qu'elle demanda ; il réalisa, dit-il, tous ses rêves, et même au delà. Bien qu'elle vécût à Versailles, elle avait été nombre d'années, avant de pouvoir pénétrer jusqu'à lui. Lettres, pétitions, sollicitations de tout genre, tout avait été inutile ; tant, disait l'Empereur, il est difficile d'arriver au souverain, lors même qu'il ne s'y refuse pas.

Encore était-ce lui qui, un jour de chasse à Versailles, était venu à la mentionner par hasard ; et Berthier, de cette même ville, ami d'enfance de cette dame, lequel jusque-là n'avait jamais daigné parler d'elle, encore moins de ses sollicitations, fut le lendemain son introduceur. « Mais comment ne vous êtes-vous pas servie de nos connaissances communes de l'armée de Nice pour arriver jusqu'à moi ? lui demandait l'Empereur. Il en est plusieurs qui sont des personnages, et en perpétuel rapport avec moi. »

— « Hélas ! Sire, répondit-elle, nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils ont été grands, et que je suis devenue malheureuse. »

L'Empereur, entrant un jour avec moi dans les plus petits détails sur cette ancienne connaissance, me disait : « J'étais bien jeune alors, j'étais heureux et fier de mon petit succès ; aussi cherchai-je à le reconnaître par toutes les attentions en mon pouvoir ; et vous allez voir quel peut être l'abus de l'autorité, à quoi peut tenir le sort des hommes : car je ne suis pas pire qu'un autre. La promenant un jour au milieu de nos positions, dans les environs du Col de Tende, à titre de reconnaissance comme chef de l'artillerie, il me vint subitement à l'idée de lui donner le spectacle d'une petite guerre, et j'ordonnai une attaque d'avant-poste. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai ; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat ; l'attaque était une pure fantaisie, et pourtant quelques hommes y restèrent. Aussi, plus tard, toutes les fois que le souvenir m'en est revenu à l'esprit, je me le suis fort reproché. »

Les événements de thermidor ayant amené un

changement dans les comités de la Convention, *Aubry*, ancien capitaine d'artillerie, se trouva diriger celui de la guerre, et fit un nouveau tableau de l'armée ; il ne s'y oublia pas, il se fit général d'artillerie, et favorisa plusieurs de ses anciens camarades, au détriment de la queue du corps, qu'il réforma. Napoléon, qui avait à peine vingt-cinq ans, devint alors général d'infanterie, et fut désigné pour le service de la Vendée. Cette circonstance lui fit quitter l'armée d'Italie pour aller réclamer avec chaleur contre un pareil changement, qui ne lui convenait sous aucun rapport. Trouvant *Aubry* inflexible, et qui s'irritait de ses justes réclamations, il donna sa démission. On verra, dans la relation des campagnes d'Italie, comment il fut presque immédiatement employé, lors de l'échec de *Kellerman*, au comité des opérations militaires, où se préparaient le mouvement des armées et les plans de campagne ; c'est là que vint le prendre le 13 vendémiaire.

Les réclamations auprès d'*Aubry* furent une véritable scène ; il insistait avec force, parce qu'il avait des faits par devers lui ; *Aubry* s'obstinait avec aigreur, parce qu'il avait la puissance : celui-ci disait à Napoléon qu'il était trop jeune, et qu'il fallait laisser passer les anciens ; Napoléon répondait qu'on vieillissait vite sur le champ de bataille, et qu'il en arrivait : *Aubry* n'avait jamais vu le feu ; les paroles furent très vives.

Je disais à l'Empereur qu'au retour de mon émigration, j'avais occupé longtemps, dans la rue Saint-Florentin, le salon même dans lequel s'était passée cette scène : je l'y avais entendu raconter plus de mille fois ; et bien qu'elle fût rendue par

des bouches ennemis, chacun n'en mettait pas moins un grand intérêt à en retracer les détails, et à se figurer la partie du salon, la feuille du parquet où avait dû s'exprimer tel geste et se prononcer telle parole.

On trouvera, dans la relation de la fameuse journée de vendémiaire, si importante dans les destinées de la révolution et dans celles de Napoléon, qu'il balança quelque temps à se charger de la défense de la Convention¹.

La nuit qui suivit cette journée, Napoléon se présenta au comité des quarante, qui était en permanence aux Tuileries. Il avait besoin de tirer des mortiers et des munitions de Meudon ; la circonspection du président (*Cambacérès*) était telle que malgré les dangers qui avaient signalé la journée, il n'en voulut jamais signer l'ordre ; mais seulement, et par accommodement, il invita à mettre ces objets à la disposition du général.

Pendant son commandement de Paris, qui suivit la journée du 13 vendémiaire, Napoléon eut à lutter surtout contre une grande disette, qui donna lieu à plusieurs scènes populaires. Un jour entre autres que la distribution avait manqué, et qu'il s'était formé des attroupements nombreux à la porte des boulanger, Napoléon passait, avec une partie de son état-major, pour veiller à la tranquillité publique, un gros de la populace, des femmes surtout, l'entourent, le pressent, demandant du pain à grands cris ; la foule s'augmente, les menaces s'accroissent, et la situation devient des plus critiques. Une femme monstrueusement grosse

1. Voyez le chapitre du 13 vendémiaire.

et grasse se fait particulièrement remarquer par ses gestes et par ses paroles : « Tout ce tas d'épau-letiers, crie-t-elle en apostrophant ce groupe d'officiers, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent bien, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim. » Napoléon l'interpelle : « La bonne, regarde-moi bien, quel est le plus gras de nous deux ? » Or Napoléon était alors extrêmement maigre. « J'étais un vrai parchemin, » disait-il. Un rire universel désarme la popu-lace, et l'état-major continue sa route.

On verra, dans les mémoires dans la campagne d'Italie, comment Napoléon vint à connaître M^{me} de Beauharnais¹, et comment se fit son mariage, si faussement dépeint dans les récits du temps. A peine l'eut-il connue, qu'il passait chez elle presque toutes les soirées : c'était la réunion la plus agréable de Paris. Lorsque la société courante se retirait, restaient alors d'ordinaire M. de Montes-quiou, le père du grand-chambellan, le duc de Nivernais, si connu par les grâces de son esprit, et quelques autres. On regardait si les portes étaient bien fermées, et l'on se disait : « Causons de l'an-cienne cour, faisons un tour à Versailles. »

Le dénuement du trésor et la rareté du numé-raire étaient tels dans la république, qu'au départ du général Bonaparte pour l'armée d'Italie, tous ses efforts et ceux du directoire ne purent composer que deux mille louis qu'il emporta dans sa voiture. C'est avec cela qu'il part pour aller conquérir l'Italie et marcher à l'empire du monde. Et voici un détail curieux : il doit exister un ordre du jour

1. Voyez le chapitre de vendémiaire.

signé Berthier, où le général en chef, à son arrivée au quartier général à Nice, fait distribuer aux généraux, pour les aider à entrer en campagne, la somme de quatre louis en espèces ; et c'était une grande somme : depuis bien du temps personne ne connaissait plus le numéraire. Ce simple ordre du jour peint les circonstances du temps avec plus de force et de vérité que ne saurait le faire un gros volume.

Dès que Napoléon se montre à l'armée d'Italie, on voit tout aussitôt l'homme fait pour commander aux autres ; il remplit dès cet instant la grande scène du monde ; il occupe toute l'Europe : c'est un météore qui envahit le firmament. Il concentre dès lors tous les regards, toutes les pensées ; compose toutes les conversations. A compter de cet instant, toutes les gazettes, tous les ouvrages, tous les monuments sont toujours lui¹. On rencontre son

4

RÉCAPITULATION CHRONOLOGIQUE.

| | | |
|--|-----------------------|------|
| L'Empereur est né le | 15 août | 1769 |
| Entré à l'école de Brienne le | | 1779 |
| Passé à celle de Paris le | | 1784 |
| Lieutenant dans le premier régiment d'artillerie de la Fère, le | 1 sept. | 1787 |
| Capitaine le | 6 fév. | 1792 |
| Chef de bataillon le | 19 oct. | 1793 |
| Général de brigade le | 6 fév. | 1794 |
| Général de division le | 16 oct. | 1795 |
| Général en chef de l'armée de l'intérieur | 26 oct. | 1795 |
| Général en chef de l'armée d'Italie le | 23 fév. | 1796 |
| Premier consul le | 13 déc. | 1799 |
| Consul à vie le | 2 août | 1802 |
| Empereur le | 18 mai | 1804 |
| Couronné le | 2 déc. | 1804 |
| Première abdication, à Fontainebleau, le | 1 ^{er} avril | 1814 |
| Reprend les rênes le | 20 mars | 1815 |
| Deuxième abdication à l'Élysée, le | 21 juin | 1815 |

nom dans toutes les pages, à toutes les lignes, dans toutes les bouches, partout.

Son apparition fut une véritable révolution dans les mœurs, les manières, la conduite, le langage. Decrès m'a souvent répété que ce fut à Toulon qu'il apprit la nomination de Napoléon au commandement de l'armée d'Italie : il l'avait beaucoup connu à Paris, il se trouvait en toute familiarité avec lui. « Aussi, quand nous apprenons, disait-il, que le nouveau général va traverser la ville, je m'offre aussitôt à tous les camarades pour les présenter, en me faisant valoir de mes liaisons. Je cours plein d'empressement, de joie, le salon s'ouvre, je vais m'élancer, quand l'attitude, le regard, le son de voix, suffisent pour m'arrêter : il n'y avait pourtant en lui rien d'injurieux ; mais c'en fut assez, à partir de là je n'ai jamais été tenté de franchir la distance qui m'avait été imposée. »

Un autre signe caractéristique du généralat de Napoléon, c'est l'habileté, l'énergie, la pureté de son administration ; sa haine constante pour les dilapidations, le mépris absolu de ses propres intérêts. « Je revins de la campagne d'Italie, nous disait-il un jour, n'ayant pas trois cent mille francs en propre ; j'eusse pu facilement en rapporter dix ou douze millions, ils eussent bien été les miens ; je n'ai jamais rendu de comptes, on ne m'en demanda jamais. Je m'attendais, au retour, à quelque grande récompense nationale : il fut question, dans le public, de me doter de Chambord ; j'eusse été très avide de cette espèce de fortune ; mais le directoire fit écarter la chose. Cependant j'avais envoyé en France cinquante millions au moins pour le service de l'Etat. C'est la première

fois, dans l'histoire moderne, qu'une armée fournit aux besoins de la patrie, au lieu de lui être à charge. »

Lorsque Napoléon traita avec le duc de Modène, *Salicetti*, commissaire du gouvernement auprès de l'armée, avec lequel il avait été assez mal jusque-là, vint le trouver dans son cabinet. « Le commandeur d'Est, lui dit-il, frère du duc, est là avec quatre millions en or dans quatre caisses : il vient, au nom de son frère, vous prier de les accepter, et moi je viens vous en donner le conseil ; je suis de votre pays, je connais vos affaires de famille ; le directoire et le corps législatif ne reconnaîtront jamais vos services ; ceci est bien à vous, acceptez-le sans scrupule et sans publicité ; la contribution du duc sera diminuée d'autant, et il sera bien aise d'avoir acquis un protecteur. »

— « Je vous remercie, répondit froidement Napoléon, je n'irai pas, pour cette somme, me mettre à la disposition du duc de Modène, je veux demeurer libre. »

Un administrateur en chef de cette même armée répétait souvent qu'il avait vu Napoléon recevoir pareillement et refuser de même l'offre de sept millions en or, faite par le gouvernement de Venise, pour conjurer sa destruction.

L'Empereur riait de l'exaltation de ce financier, auquel le refus de son général paraissait surhumain, plus difficile, plus grand que de gagner des batailles. L'Empereur s'arrêtait avec un certaine complaisance sur ces détails de désintérêttement, concluant néanmoins qu'il avait eu tort, et avait manqué de prévoyance, soit qu'il eût voulu songer à se faire chef de parti, et à rémuer les hommes ;

soit qu'il eût voulu ne demeurer que simple particulier dans la foule ; car au retour, disait-il, on l'avait laissé à peu près dans la misère, et il eût pu continuer une carrière de véritable pauvreté, lorsque le dernier de ses généraux ou de ses administrateurs rapportait de grosses fortunes. « Mais aussi, ajoutait-il, si mon administrateur m'eût vu accepter, que n'eût-il pas fait ? mon refus l'a contenu.

« Arrivé à la tête des affaires comme consul, mon propre désintéressement et toute ma sévérité ont pu seuls changer les mœurs de l'administration, et empêcher le spectacle effroyable des dilapidations directoriales. J'ai eu beaucoup de peine à vaincre les penchants des premières personnes de l'État, que l'on a vues depuis, près de moi, strictes et sans reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent. Combien n'ai-je pas dû répéter de fois, dans mes conseils, que si je trouvais en faute mon propre frère, je n'hésiterais pas à le chasser. »

Jamais personne sur la terre ne disposa de plus de richesses, et ne s'en appropria moins. Napoléon a eu, dit-il, jusqu'à quatre cents millions d'espèces dans les caves des Tuilleries. Son domaine de l'extraordinaire s'élevait à plus de sept cents millions. Il a dit avoir distribué plus de cinq cents millions de dotation à l'armée. Et, chose bien remarquable, celui qui répandit autant de trésors n'eut jamais de propriété particulière ! il avait rassemblé au Musée des valeurs qu'on ne saurait estimer, et il n'eut jamais un tableau, une rareté à lui.

Au retour d'Italie, et partant pour l'Égypte, il acquit la Malmaison ; il y mit à peu près tout ce qu'il possédait. Il l'acheta au nom de sa femme,

qui était plus âgée que lui ; en lui survivant il pouvait se trouver n'avoir plus rien ; c'est, disait-il lui-même, qu'il n'avait jamais eu le goût ni le sentiment de la propriété ; il n'avait jamais eu, ni songé à avoir.

« Si peut-être j'ai quelque chose aujourd'hui¹, continuait-il, cela dépend de la manière dont on s'y sera pris au loin depuis mon départ ; mais, dans ce cas encore, il aura tenu à la lame d'un couteau

1. Le dépôt chez la maison Laffitte.

L'Empereur ayant abdiqué pour la seconde fois, quelqu'un, qui l'aimait pour lui-même, et connaissait son imprévoyance, accourut pour connaître si l'on avait pris des mesures pour son avenir. On n'y avait pas songé, et Napoléon demeurait absolument sans rien. Pour pouvoir y remédier, il fallut que bien des gens s'y prêtassent de tout leur cœur ; et l'on vint à bout, de la sorte, de lui composer les quatre ou cinq millions dont M. Laffitte s'est trouvé le dépositaire.

Au moment de quitter la Malmaison, la sollicitude des vrais amis de Napoléon ne lui fut pas moins utile. Quelqu'un, qui se défiait du désordre et de la confusion inséparables de notre situation, voulut vérifier par lui-même si l'on avait bien pourvu à tout ; quel fut son étonnement d'apprendre que le chariot chargé des ressources futures demeurait oublié sous une remise à la Malmaison même ; et quand on voulut y remédier, la clef ne se trouva plus. Cet embarras demanda beaucoup de temps ; notre départ en fut même retardé de quelques instants.

Cependant M. Laffitte était accouru pour donner à l'Empereur un récépissé de la somme ; mais Napoléon n'en voulait point, lui disant : « Je vous connais, Monsieur Laffitte, je sais que vous n'aimiez point mon gouvernement ; mais je vous tiens pour un honnête homme. »

Du reste, M. Laffitte semble avoir été destiné à se trouver le dépositaire des monarques malheureux. Louis XVIII en partant pour Gand, lui avait fait remettre pareillement une somme considérable. A l'arrivée de Napoléon, le 20 mars, M. Laffitte fut mandé par l'Empereur, et questionné sur ce dépôt, qu'il ne nia pas. Et comme il exprimait la crainte qu'un reproche se trouvât renfermé dans les questions qui venaient de lui être faites. — « Aucun, répondit l'Empereur : cet argent était personnellement au roi, et les affaires domestiques ne sont pas de la politique. »

que je n'eusse rien au monde. Du reste, chacun a ses idées relatives : j'avais le goût de la fondation, et non celui de la propriété. Ma propriété à moi était dans la gloire et la célébrité : le *Simplon*, pour les peuples, le *Louvre*, pour les étrangers, m'étaient plus à moi une propriété que des domaines privés. J'achetais des diamants à la couronne ; je réparais les palais du souverain, je les encombrais de mobilier ; et je me surprenais parfois à trouver que les dépenses de Joséphine, dans ses serres ou sa galerie, étaient un véritable tort pour mon Jardin des Plantes ou mon Musée de Paris, etc. »

En prenant le commandement de l'armée d'Italie, Napoléon, malgré son extrême jeunesse, y imprima tout d'abord la subordination, la confiance et le dévouement le plus absolu. Il subjuga l'armée par son génie, bien plus qu'il ne la séduisit par sa popularité : il était en général très sévère et peu communicatif. Il a constamment dédaigné dans le cours de sa vie les moyens secondaires qui peuvent gagner les faveurs de la multitude ; peut-être même y a-t-il mis une répugnance qui peut lui avoir été nuisible.

Son extrême jeunesse, lorsqu'il prit le commandement de l'armée d'Italie, ou toute autre cause, y avait établi un singulier usage ; c'est qu'après chaque bataille, les plus vieux soldats se réunissaient en conseil, et donnaient un nouveau grade à leur jeune général : quand celui-ci rentrait au camp, il y était reçu par les vieilles moustaches, qui le saluaient de son nouveau titre. Il fut fait caporal à Lodi, sergent à Castiglione ; et de là ce surnom de *petit caporal* resté longtemps à Napo-

léon parmi les soldats. Et qui peut dire la chaîne qui unit la plus petite cause aux plus grands événements ! peut-être ce sobriquet a-t-il contribué au prodige de son retour en 1815 ; lorsqu'il harangua le premier bataillon qu'il rencontra, avec lequel il fallut parlementer, une voix s'écria : « *Vive notre petit caporal ! nous ne le combattrons jamais !* »

L'administration du directoire et celle du général en chef de l'armée d'Italie semblaient deux gouvernements tout différents.

Le directoire, en France, mettait à mort les émigrés ; jamais l'armée d'Italie n'en fit périr aucun. Le directoire alla même jusqu'à écrire à Napoléon, lorsqu'il fut *Wurmser* assiégé dans Mantoue, de se rappeler qu'il était émigré ; mais Napoléon, en le faisant prisonnier s'empressa de rendre à sa vieillesse un hommage des plus touchants.

Le directoire employait vis-à-vis du pape des mesures outrageantes ; le général de l'armée de l'Italie ne l'appelait que Très Saint-Père, et lui écrivait avec respect.

Le directoire voulait renverser le pape ; Napoléon le conserva.

Le directoire déportait les prêtres et les proscrivait ; Napoléon disait à son armée, quand elle les rencontrait, de se rappeler que c'étaient des François, et leurs frères.

Le directoire eût voulu exterminer partout jusqu'aux vestiges de l'aristocratie ; Napoléon écrivait aux démocrates de Gênes, pour blâmer leurs excès à cet égard, et n'hésitait pas à leur mander que, s'ils voulaient conserver son estime, ils devaient respecter la statue de Doria et les institutions qui avaient fait la gloire de leur république.

Uniformité. — Ennui. — L'Empereur se décide à écrire ses Mémoires.

Jeudi 7 au Samedi 9.

Nous continuions toujours notre navigation, sans que rien vînt interrompre l'uniformité qui nous entourait. Tous nos jours se ressemblaient; l'exactitude de mon journal pouvait seule me laisser savoir où nous en étions du mois et de la semaine. Heureusement le travail remplissait tous mes moments, et la journée coulait avec une certaine facilité. Les matériaux que j'amassais dans la conversation de l'après-dîner, ne me laissaient pas de temps perdu jusqu'à celle du lendemain.

Cependant l'Empereur savait que je travaillais beaucoup; il soupçonnait même l'objet de mon occupation; il voulut s'en assurer, et prit connaissance de quelques pages; il n'en fut pas mécontent. Mais, revenant plusieurs fois sur le même sujet, il trouvait qu'un tel journal serait plus intéressant qu'utile; que les événements militaires, par exemple, tirés ainsi de seules conversations courantes, seraient toujours maigres, incomplets, sans objet et sans résultats, de pures anecdotes souvent pueriles, au lieu d'opérations et de résultats classiques. Je saisissai avidement l'occasion favorable, j'abondai dans son sens, j'osai suggérer l'idée qu'il me dictât les campagnes d'Italie: « Ce serait un bienfait pour la patrie, un vrai monument de la gloire nationale. Nos moments étaient bien oisifs, nos heures bien longues, le travail les tromperait; quelques instants pourraient n'être pas sans charmes. » Ce devint alors le sujet de conversations prises et reprises plusieurs fois.

Enfin l'Empereur se décida, et le samedi 9 septembre 1815, me faisant venir dans sa chambre, il me dicta, pour la première fois, quelque chose sur le siège de Toulon : on le trouvera aux campagnes d'Italie, qui formeront un ouvrage séparé, sans que cela intervienne en rien dans les anecdotes que je continuerai de consigner ici, quand l'occasion s'en présentera.

Vents alizés. — La Ligne.

Dimanche 10 au Mercredi 13.

Lorsqu'on approche des tropiques, on rencontre ce qu'on appelle les vents alizés, vents éternellement de la partie de l'Est. La science explique ce phénomène d'une manière satisfaisante. Lorsque venant d'Europe on commence à atteindre ces vents, ils soufflent du nord-est; à mesure qu'on s'avance vers la ligne, ils se rapprochent de l'est; on a généralement à craindre les calmes sous la ligne. Lorsqu'elle est dépassée, les vents gagnent graduellement vers le sud jusqu'au sud-est; et, quand enfin on dépasse les tropiques, on perd les vents alizés, et l'on rentre dans les vents variables, comme dans nos parages européens. Le bâtiment qui, venant d'Europe, se dirige sur Sainte-Hélène, est toujours poussé vers l'ouest par ces vents constants de l'est. Il serait bien difficile qu'il pût atteindre cette île par une route directe: il n'en a pas même la prétention, il pousse sa pointe jusque dans les parages variables du midi, et gouverne alors vers le cap de Bonne-Espérance, de manière à rencontrer les vents alizés du sud-est, qui le ramènent vent arrière sur Sainte-Hélène.

Or, il y a deux systèmes pour aller trouver les vents variables du sud : c'est de couper la ligne du vingt au vingt-quatrième degré de longitude, méridien de Londres ; les partisans de cette route disent qu'on y est moins exposé au calme de la ligne, et que, si elle vous présente le désavantage de vous porter souvent jusqu'à la vue du Brésil, elle vous fait alors franchir cet espace en beaucoup moins de temps. L'amiral Cockburn, qui penchait à croire cette route un préjugé et une routine, se décida pour le second système, qui consistait à prendre beaucoup plus à l'est ; et d'après des exemples particuliers, qui lui étaient connus, il chercha à couper la ligne vers les deuxième ou troisième degrés de longitude. Il ne doutait pas, dans sa route vers les vents variables, de passer assez près sous le vent de Sainte-Hélène pour raccourcir de beaucoup son chemin, si même il ne parvenait à l'atteindre, en courant des bords, sans sortir des vents alizés.

Les vents, qui, à notre grand étonnement, passèrent à l'ouest, circonstance que l'amiral nous dit être plus commune que nous ne pensions, vinrent encore favoriser son opinion ; il abandonna les mauvais marcheurs de son escadre, à mesure qu'ils restèrent de l'arrière, et ne songea plus lui-même qu'à gagner sa destination avec le plus de célérité possible.

Orage. — Libelles contre l'Empereur. — Leur examen. ---
Considérations générales.

Jeudi 14 au Lundi 18.

Après de petits vents et quelques calmes, le seize nous eûmes un orage de pluie très considérable ; il

fut la joie de l'équipage. Les chaleurs étaient extrêmement modérées ; on eût pu même dire qu'à l'exception de Madère, nous avions constamment joui d'une température fort douce. Mais l'eau était fort rare à bord, par motif d'économie précautionnelle ; on s'empressa de profiter de cet orage pour en recueillir autant qu'on put ; chaque matelot chercha à s'en faire une petite provision. Le fort de l'orage tomba au moment où l'Empereur, après son dîner, venait de faire sa promenade habituelle sur le pont ; cela ne l'arrêta pas, seulement il fit apporter la fameuse *redingote grise* que les Anglais ne considéraient pas sans un vif intérêt. Le grand maréchal et moi ne quittâmes pas l'Empereur. L'orage dura plus d'une heure dans toute sa force ; quand l'Empereur rentra, j'eus toutes les peines du monde à me dépouiller de mes vêtements ; presque tout ce que je portais se trouva perdu.

Les jours suivants le temps fut pluvieux ; mes travaux en souffraient tant soit peu ; tout était humide et mouillé dans notre mauvaise petite chambre : d'un autre côté, on se promenait difficilement sur le pont ; c'étaient les premiers temps de la sorte que nous eussions eus depuis notre départ ; ils nous déconcertaient. Je remplis le vide du travail par la conversation avec les officiers du vaisseau ; je n'avais d'intimité avec aucun ; mais j'entretenais avec tous des relations journalières de politesse et de prévenance. Ils aimaient à nous faire causer des affaires de France ; car on aurait de la peine à croire jusqu'à quel point la France et les Français leur étaient étrangers. Nous nous étonnions fort, réciproquement : eux, nous étonnaient par leurs principes dégénérés ; et nous, nous

les étonnions par nos idées et nos mœurs nouvelles, dont ils ne se doutaient nullement : la France leur était certainement bien plus étrangère que la Chine.

Un des premiers du vaisseau, dans une conversation familière, fut conduit à dire : « Je crois que vous seriez tous bien effrayés, si nous allions vous jeter sur les côtes de France. — Pourquoi donc ?

— Parce que, répondit-il, le roi pourrait vous faire payer cher d'avoir quitté votre pays pour suivre un autre souverain ; et puis, parce que vous portez une cocarde qu'il a défendue. — Mais est-ce bien à un Anglais à parler de la sorte ? Il faut que vous soyez bien déchus ! Assurément vous voilà bien loin de votre révolution, si justement qualifiée parmi vous de *glorieuse*. Mais nous qui nous en rapprochons fort, et qui avons beaucoup gagné, nous vous répondrons qu'il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une hérésie : d'abord notre châtiment ne tient plus au bon plaisir du roi, nous ne dépendons à cet égard que de la loi ; or il n'en existe aucune contre nous, et si l'on venait à la violer sur ce point, ce serait à vous autres à nous garantir ; car votre général s'y est engagé par la capitulation de Paris ; et ce serait une honte éternelle à votre administration, s'il tombait des têtes que votre foi publique aurait solennellement garanties.

« Ensuite, nous ne suivons pas un autre souverain : l'empereur Napoléon a été le nôtre, c'est incontestable ; mais il a abdiqué, et il ne l'est plus. Vous confondez ici des actes privés avec des mesures de parti ; de l'affection, du dévouement, de la tendresse, avec de la politique. Enfin, pour ce qui est de nos couleurs, lesquelles semblent vous

offusquer, ce n'est qu'un reste de notre vieille toilette ; nous ne les portons encore aujourd'hui que parce que nous les portions hier ; on ne se sépare pas indifféremment de ce que l'on aime, il y faut un peu de contrainte et de nécessité ; pourquoi ne nous les avez-vous pas ôtées quand vous nous avez privés de nos armes ? l'un n'eût pas été plus inconvenable que l'autre. Nous ne sommes plus ici que des hommes privés ; nous ne prêchons pas la sédition ; ces couleurs nous sont chères, nous ne saurions les nier ; elles le sont, parce qu'elles nous ont vus vainqueurs de tous nos ennemis ; parce que nous les avons promenées en triomphe dans toutes les capitales de l'Europe ; parce que nous les portions tant que nous avons été le premier peuple de l'univers. Aussi on a bien pu les arracher du chapeau des Français ; mais elles se sont réfugiées dans leurs cœurs, elles n'en sortiront jamais. »

Dans une autre circonstance, un des mêmes officiers, après avoir parcouru avec moi la grande vicissitude des événements, me disait : « Que sait-on ! peut-être sommes-nous destinés à réparer les maux que nous vous avons faits ! Vous seriez donc bien étonné si un jour lord Wellington venait à reconduire Napoléon dans Paris ? »

— « Ah ! oui, disais-je, je serais fort étonné, et d'abord, je n'aurais pas l'honneur d'être de la partie ; à ce prix, j'abandonnerais même Napoléon ! Mais je puis être tranquille, je vous jure que Napoléon ne me soumettra pas à cette épreuve ; c'est de lui que je tiens ces sentiments ; c'est lui qui m'a guéri de la doctrine contraire, qui fut ce que j'appelle l'erreur de mon enfance. »

Les Anglais se montraient aussi très avides de

nous questionner sur l'Empereur, dont le caractère et les dispositions leur avaient été peints, à ce qu'ils avouaient maintenant, de la manière la plus fausse. Ce n'était pas leur faute, observaient-ils, ils ne le connaissaient que par les ouvrages publiés chez eux ; tous très exagérés contre lui ; ils en avaient plusieurs à bord. Un jour, comme je voulais regarder ce que lisait un des officiers, il ferma son livre avec embarras, me disant qu'il était si fort contre l'Empereur, qu'il se ferait conscience de me le laisser voir. Une autre fois l'amiral me questionna longuement sur certaines imputations consignées dans divers ouvrages de sa bibliothèque, dont quelques-uns, me disait-il, jouissaient d'une certaine considération, et dont tous, convenait-il, avaient produit un grand effet, en Angleterre, contre le caractère de Napoléon. Ces circonstances me donnèrent l'idée de passer en revue successivement tous les ouvrages de ce genre qui se trouveraient à bord, et d'en consigner mon opinion dans mon journal, ne devant jamais se rencontrer de situation aussi favorable que la mienne pour obtenir, au besoin, quelque éclaircissement sur les points qui pouvaient en valoir la peine.

Mais avant d'entamer aucun de ces extraits, il faut qu'on me passe quelques considérations générales : elles suffiront pour répondre d'avance à la plus grande partie des inculpations sans nombre que je rencontrerai.

La calomnie et le mensonge sont les armes de l'ennemi civil ou politique, étranger ou domestique ; c'est la ressource du vaincu, du faible, de celui qui hait ou qui craint ; c'est l'aliment des salons, la pâture de la place publique. Ils

s'acharnent d'autant plus que l'objet est plus grand : il n'est rien alors qu'ils ne hasardent et ne propagent. Plus ces calomnies, ces mensonges, sont absurdes, ridicules, incroyables, plus ils sont recueillis, répétés de bouche en bouche. Les triomphes, les succès, ne feront que les irriter davantage ; ils s'amonceilleront toujours en véritable orage moral, qui, venant à crever au moment du revers, précipitera la chute, la complètera, deviendra l'opinion de son immense hiver.

Or, jamais on n'en fut autant assailli, ni plus désfiguré que Napoléon ; jamais on n'accumula sur personne autant de pamphlets et de libelles, d'absurdes atrocités, de contes ridicules, de fausses assertions ; et cela devait être : Napoléon, sorti de la foule pour monter au rang suprême, marchant à la tête d'une révolution qu'il avait tout à fait civilisée, entraîné par ces deux circonstances dans une lutte à mort contre le reste de l'Europe, lutte dans laquelle il n'a succombé que pour avoir voulu la terminer trop promptement ; Napoléon, à lui seul le génie, la force, le destin de sa propre puissance, vainqueur de ses voisins, en quelque façon monarque universel ; *Marius*, pour les aristocrates ; *Sylla*, pour les démocrates ; *César*, pour les républicains, devait, au dedans et au dehors, réunir contre lui un ouragan de passions.

Le désespoir, la politique et la rage durent le peindre dans tous les pays, comme un objet d'horreur et d'effroi. Qu'on ne s'étonne donc plus de tout ce qui a été dit contre lui. S'il y avait à s'étonner ce serait qu'on n'ait pas dit davantage, ou que l'effet n'ait pas été encore plus grand ! Jamais il ne voulut permettre, au temps de sa puissance,

qu'on s'occupât de répondre. « Les soins qu'on prendrait, disait-il, ne donneraient que plus de poids aux inculpations qu'on voudrait combattre. On ne manquerait pas de dire que tout ce qui serait écrit dans ma défense aurait été commandé et payé. Déjà les louanges maladroites de ceux qui m'entouraient m'avaient été parfois plus préjudiciables que toutes ces injures. Ce n'était que par des faits qu'il me convenait d'y répondre : un beau monument, une bonne loi de plus, un triomphe nouveau, devaient détruire des milliers de ces mensonges : les déclamations passent, disait-il, les actions restent ! »

C'est indubitablement vrai pour la postérité : les grands hommes d'autrefois nous sont parvenus dégagés des inculpations éphémères et passionnées de leurs contemporains ; mais il n'en est pas ainsi durant la vie, et Napoléon a fait la cruelle épreuve, en 1814, que les déclamations peuvent étouffier jusqu'aux actions même. Au moment de sa chute, ce fut un vrai débordement, il en fut comme couvert. Toutefois il n'appartenait qu'à lui, dont la vie est si féconde en prodiges, de surmonter cette épreuve, et de reparaître, presque aussitôt, tout resplendissant, du sein de ses propres ruines. Son merveilleux retour est assurément sans exemple, soit dans l'exécution, soit dans les résultats. Les transports qu'il fit naître se glissèrent jusque chez les voisins, ils y créèrent des vœux publics ou secrets : et celui qu'en 1814 on avait poursuivi, abattu, comme le fléau des peuples, reparut tout à coup, en 1815, leur espérance.

Le mensonge et la calomnie aussi virent alors échapper leur proie, tant ils avaient abusé de leurs

excès. Le bon sens des peuples en fit en grande partie justice, et ils ne les croiraient plus aujourd'hui. « Le poison ne pouvait plus rien sur Mithridate, me disait l'Empereur, il y a peu de jours, en parcourant de nouveaux articles contre lui; eh bien! la calomnie, depuis 1814, ne pourrait pas davantage aujourd'hui contre moi. »

Quoi qu'il en soit, dans cette clamour universelle dirigée contre lui au temps de sa puissance, l'Angleterre tint toujours le premier rang.

Il y eut constamment chez elle deux grandes fabriques en toute activité : celle des émigrés, à qui tout était bon; et celle des ministres anglais qui avaient établi cette diffamation en système : ils en avaient organisé régulièrement l'action et les effets; ils entretenaient à leur solde des folliculaires et des libellistes dans tous les coins de l'Europe; on leur prescrivait leur tâche; on liait, on combinait leurs attaques, etc.

Mais c'était en Angleterre surtout que le ministère anglais multipliait l'emploi de ses armes puissantes. Les Anglais, plus libres, plus éclairés, avaient d'autant plus besoin d'être remués. Les ministres trouvaient dans ce système le double avantage de monter l'opinion contre l'ennemi commun, et de la détourner de leur propre conduite, en dirigeant les clamour, l'indignation publique sur le caractère et les actes d'autrui; par là, ils sauvaient à leur propre caractère, à leurs propres actes un examen et des récriminations qui eussent pu les embarrasser. Ainsi, l'assassinat de Paul à Pétersbourg, celui de nos envoyés en Perse, l'enlèvement de Naper-Tandy dans la ville libre de Hambourg, la prise en pleine paix de deux riches

frégates espagnoles, l'acquisition de toute l'Inde ; Malte, le cap de Bonne-Espérance, gardés contre la foi des traités ; la machiavélique rupture du traité d'Amiens, l'injuste saisie de nos bâtiments sans déclaration de guerre, la flotte danoise enlevée avec une si froide et si ironique perfidie, etc., sont autant d'attentats qui ont été se perdre dans l'agitation universelle qu'on avait eu l'art d'exciter contre un autre.

Pour être juste sur les inculpations accumulées sur Napoléon par la foule d'ouvrages dirigés contre lui, il faudrait donc faire la part aux passions, aux circonstances, rejeter avec mépris tout ce qui est apocryphe, anonyme et de pure déclamation ; s'en tenir aux seuls faits, aux preuves surtout, que n'auront pas manqué de publier ceux qui, l'ayant renversé, sont demeurés maîtres des pièces authentiques, des archives des ministères, de celles des tribunaux, en un mot, de toutes les sources de la vérité en usage parmi les hommes ; mais ils n'ont rien publié, rien produit ; et dès lors, que de pièces s'écroulent d'elles-mêmes de ce monstrueux échafaudage ! Et pour être plus régulièrement équitable encore, si on ne veut juger Napoléon qu'à côté de ses analogues et de ses pairs, c'est-à-dire à côté des fondateurs de dynasties, ou de ceux qui sont parvenus au trône à la faveur des troubles ; alors, nous ne craignons pas de le dire, il se montre sans égal, il brille pur au milieu de tout ce qu'on lui oppose. Ce serait perdre son temps que de passer en revue les citations sans nombre de l'histoire ancienne et moderne : elles sont à la portée de chacun ; ne considérons que les deux pays qui nous touchent et nous intéressent le plus.

Napoléon a-t-il, comme Hugues Capet, combattu son souverain ? l'a-t-il fait mourir prisonnier dans une tour ?

Napoléon en a-t-il agi comme les princes de la maison actuelle d'Angleterre, qui deux fois couvrirent en 1715 et 1745, les échafauds de victimes victimes auxquelles l'inconséquente politique des ministres anglais d'aujourd'hui ne laisse, d'après leurs propres principes actuels, d'autre qualification que celle de sujets fidèles mourant pour leur souverain légitime, d'autre titre que celui de martyrs !!!

Napoléon a-t-il, comme les princes qui viennent de le remplacer en France, suscité contre eux des machines infernales, organisé leur assassinat, soldé leur meurtre, mis leur vie à prix de mille manières, et dans mille occasions ; car la contre-révolution avait tenu jusqu'ici tout cela dans une ténébreuse incertitude ; mais les coupables, les complices qui avaient jadis nié ces forfaits devant les tribunaux, sont venus aujourd'hui s'en vanter aux pieds du trône, en recevoir le prix, et le roi de France, sortant des belles maximes de Louis XII, n'a pas craint de récompenser les crimes qu'avait conseillés le comte de Lille.

La marche de Napoléon au rang suprême est au contraire toute simple, toute naturelle, toute innocente ; elle est unique dans l'histoire ; et il est vrai de dire que les circonstances de son élévation la rendent sans égale. « Je n'ai point usurpé la couronne, disait-il un jour au conseil d'État, je l'ai relevée dans le ruisseau ; le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes ! »

Et en la relevant ainsi, Napoléon a remis la

France dans la société de l'Europe, a terminé nos horreurs et ressuscité notre caractère; il nous a purgés de tous les maux de notre crise funeste, et nous en a conservé tous les biens. « Je suis monté sur le trône, vierge de tous les crimes de ma position, disait-il dans une autre circonstance. Est-il bien des chefs de dynastie qui pussent en dire autant? »

Jamais, à aucune époque de l'histoire, on ne vit la faveur distribuée avec autant d'égalité, le mérite plus indistinctement recherché et récompensé, l'argent public plus utilement employé, les arts, les sciences plus encouragés; jamais la gloire ni le lustre de la patrie ne furent élevés si haut: « Je veux, nous disait-il un jour au conseil d'État, que le titre de Français soit le plus beau, le plus désirable sur la terre; que tout Français, voyageant en Europe, se croie, se trouve toujours chez lui. »

Si la liberté sembla souffrir quelque atteinte, si l'autorité sembla parfois dépasser les bornes, les circonstances le rendaient nécessaire, inévitable. Les malheurs d'aujourd'hui nous éclairent trop tard sur cette vérité; nous rendons justice, quand il n'est plus temps, au courage, au jugement, à la prévoyance qui dictaient alors ces efforts et ces mesures. C'est si vrai que, sous ce rapport, la chute politique de Napoléon a accru de beaucoup sa domination morale. Qui doute aujourd'hui que sa gloire, l'illustration de son caractère, ne gagnent infiniment par ses malheurs!!!

A présent, si les ouvrages que je viens de parcourir me fournissent des circonstances qui sortent de ces considérations générales, elles deviendront l'objet de mon examen particulier. Du reste, ce que

j'écrirai ne sera pas une controverse politique ; je ne m'adresserai point à l'homme de parti, dont l'opinion est d'avance toute dans ses intérêts et sa passion, je ne veux parler qu'à l'homme froid, ami de la vérité, désireux de la connaître ; ou bien encore à l'écrivain sans passions, qui, dans les temps à venir, cherchera des matériaux avec impartialité : c'est à eux seuls que je m'adresse. Mon témoignage, à leurs yeux, doit être bien supérieur à tous les témoignages anonymes, et demeurer l'égal de ceux qui portent un caractère.

Le premier de ces ouvrages qui me tomba sous la main fut l'*Anti-Gallican*, dont je parlerai plus loin.

Emploi de nos journées.

Mardi 19 au Vendredi 22.

Nous avancions toujours avec le même vent, le même ciel et la même température. Notre navigation, des plus monotones, demeurait fort douce ; nos journées étaient longues, mais le travail les faisait passer. L'Empereur me dictait régulièrement ses campagnes d'Italie ; je tenais déjà plusieurs chapitres. Les jours qui avaient suivi la première dictée avaient été marqués par peu de ferveur ; mais la régularité et la promptitude avec lesquelles je lui portais mon travail chaque matin, ses progrès, l'attachèrent tout à fait, et le charme des heures qu'il y employait le lui eurent bientôt rendu comme nécessaire : aussi j'étais sûr que tous les jours, vers onze heures, il me faisait appeler ; il semblait attendre lui-même ce moment avec impatience. Je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille ; il faisait des corrections, et me dictait la suite : cela

le conduisait en un clin d'œil jusqu'à quatre heures ; il demandait alors son valet de chambre, passait bientôt après dans le salon, où une partie de piquet ou d'échecs le conduisait jusqu'au dîner.

L'Empereur dicte très vite, il faut le suivre presque aussi vite que la parole ; j'ai dû me créer une espèce d'écriture hiéroglyphique. Je courais, à mon tour, dicter à mon fils ; j'étais assez heureux et assez prompt pour recueillir, à peu près littéralement, toutes les expressions de l'Empereur. Je n'avais plus de moments perdus : tous les jours on venait m'avertir qu'on était déjà à table ; heureusement que je pouvais m'y glisser sans être aperçu, ma place étant à côté de la porte, qui demeurait toujours ouverte ; j'en avais changé depuis long-temps, à la prière du capitaine Ross, commandant du vaisseau, qui, ne parlant qu'anglais, était bien aise de pouvoir se faire expliquer ou apprendre quelques mots de français : j'étais venu me mettre entre lui et le grand-maréchal. Le capitaine Ross est bon, doux, plein d'attentions ; j'avais créé l'habitude, suivant leur usage de s'offrir un verre de vin, d'adresser le miens à la santé de sa femme ; il me rendait le sien à la santé de la mienne : ce fut depuis notre coutume journalière.

Après le dîner, l'Empereur ne manquait jamais de revenir sur la dictée du matin, comme jouissant de l'occupation et du plaisir qu'elle lui avait causés. Cela me valait en cet instant, comme aussi toutes les fois que je l'abordais dans le jour, certaines interpellations de plaisanteries qu'il avait consacrées par leurs répétitions nombreuses : « *Ah ! le sage Las Cases !... à cause de mon Atlas de le Sage, M. l'illustre Mémorialiste ! le Sully de Sainte-*

Hélène ! » et plusieurs autres mots de la sorte. Puis il ajoutait maintes fois : « Après tout, mon cher, ces Mémoires seront aussi connus que tous ceux qui les ont devancés ; vous vivrez autant que tous leurs auteurs ; on ne pourra jamais s'arrêter sur nos grands événements, écrire sur ma personne, sans avoir recours à vous. » Et, reprenant la plaisanterie, il continuait avec gaîté : « On dira : Après tout, il devait bien le savoir ; c'était son conseiller d'État, son chambellan, son compagnon fidèle. On dira : Il faut bien le croire, il ne ment pas, c'était un honnête homme, etc., » et mille autres choses semblables.

Phénomène du hasard. — Passage de la Ligne. — Baptême.

Samedi 23 au Lundi 25.

Le vent d'ouest continuait toujours, à notre grand étonnement ; c'était une espèce de phénomène dans ces parages ; il nous avait très favorisés jusque-là. Mais, en fait de phénomènes, le hasard en combina, le 23, un bien plus extraordinaire encore : ce jour-là nous traversâmes la ligne, par zéro de latitude, zéro de longitude, et zéro de déclinaison ; circonstance que le seul hasard ne renouvelera peut-être pas dans un siècle, puisqu'il faut arriver au premier méridien précisément vers midi, passer la ligne à cette même heure, et y arriver en même temps que le soleil, le jour de l'équinoxe.

Ce fut un jour de grosse joie et de grand désordre dans tout l'équipage : c'était la cérémonie que nos marins appellent le baptême, et que les Anglais nomment le jour de *grande barbe*. Les matelots, dans l'appareil le plus burlesque, conduisent en cérémonie, aux pieds de l'un d'eux,

transformé en Neptune, tous ceux qui n'ont point encore traversé la ligne ; là un immense rasoir vous parcourt la barbe, préparée avec du goudron ; des seaux d'eau dont on vous inonde aussitôt de toutes parts, les gros éclats de rire dont l'équipage accompagne votre fuite, complètent l'initiation des grands mystères ; personne n'est épargné : les officiers mêmes sont, en quelque façon, plus maltraités en cette circonstance que les derniers des matelots. Nous seuls, par une grâce parfaite de l'amiral, qui jusque-là s'était plu à nous effrayer de cette terrible cérémonie, échappâmes à ses inconvénients et à ses ridicules : nous fûmes conduits, avec toutes sortes d'attentions et de respects, aux pieds du dieu grossier, dont chacun de nous reçut un compliment de sa façon. Là se bornèrent toutes nos épreuves.

L'Empereur fut scrupuleusement respecté pendant toute cette saturnale, qui d'ordinaire ne respecte jamais rien. Ayant appris l'usage, et le ménagement dont on usait à son égard, il ordonna qu'on distribuât cent napoléons au grotesque Neptune et à sa bande, ce à quoi l'amiral s'opposa, autant par prudence peut-être que par politesse.

Prise d'un requin. — Examen de l'*Anti-Gallican*. — Ouvrages du général Wilson. — Pestiférés de Jaffa. — Traits de la campagne d'Égypte. — Esprit de l'armée d'Égypte. — Berthier. — Railleries des soldats. — Dromadaires. — Mort de Kléber. — Jeune Arabe. — Philipeaux et Napoléon, singularités. — A quoi tiennent les destinées. — Caffarely, son attachement pour Napoléon. — Réputation de l'armée française en Orient. — Napoléon quittant l'Égypte pour aller gouverner la France. — Expédition des Anglais. — Kléber et Desaix.

Mardi 26 au Samedi 30.

Le temps continuait toujours de nous être favo-

rable. La ligne passée, nous devions nous attendre à chaque instant au vent d'est, ou de sud-est; la continuation du vent d'ouest était extraordinaire, et ne pouvait durer longtemps. Le parti qu'avait pris l'amiral, de se porter beaucoup dans l'est, rendait notre position des plus avantageuses, et nous flattait d'un très court passage.

Un de ces jours, dans l'après-midi, les matelots prirent un énorme requin; l'Empereur voulut savoir la cause du grand bruit et de la confusion arrivés subitement au-dessus de sa tête, et, sur ce qu'il apprit, il eut la fantaisie d'aller voir le monstre marin: il monta sur la dunette, et s'en étant approché de trop près, un effort de l'animal, qui renversa quatre ou cinq matelots, faillit lui casser les jambes; il descendit, le bas gauche tout couvert de sang; nous le crîmes blessé, ce n'était que le sang du requin.

Mes occupations et mes travaux continuaient de la manière la plus uniforme.

L'Anti-Gallican, le premier des ouvrages dont j'avais entrepris la lecture, était un volume de cinq cents pages, où l'on avait recueilli tout ce qui avait été composé en Angleterre, au moment où l'on s'y trouvait menacé de l'invasion des Français. Il s'agissait alors de nationaliser cet événement, d'exciter tous les esprits, de soulever la nation entière contre sa dangereuse ennemie: ce sont donc des discours publics, des exhortations, des appels de citoyens zélés: des chansons satiriques, des pièces mordantes, des articles exagérés de journaux, versant à pleines mains l'odieux ou le ridicule sur les Français et leur premier consul, dont l'audace, le génie et le pouvoir inspiraient de vives alarmes.

Rien d'ailleurs de plus naturel, de plus légitime : toutes ces productions ne sont autre chose que la nuée de traits qu'on se lançait avant de combattre corps à corps ; autant en emportait le vent, si l'on n'en était pas atteint ; aussi aucune de ces pièces ne pouvait former un témoignage pour l'homme sensé, et ne mérite de contradiction.

On fait peu d'attention aux pamphlétaires parce que leur caractère est le contre-poison de leurs paroles ; il ne devrait pas en être de même d'un historien : toutefois celui-ci s'en rapproche, si, s'écartant du calme et de l'impartialité obligés de son ministère, il s'abandonne à la déclamation, et laisse percer le fiel.

Tel est le sentiment que me laissèrent diverses productions du général Wilson, que je lus après l'*Anti-Gallican*. Cet auteur nous était d'autant plus préjudiciable, que ses talents, sa bravoure, ses nombreux et brillants services, lui donnaient plus de poids aux yeux de ses concitoyens. Une circonstance concourrait à rendre ses œuvres plus particulièrement connues à bord du vaisseau, et faisait qu'on nous en parlait davantage : il avait un de ses enfants au nombre des jeunes aspirants du vaisseau ; et, à ce sujet, mon fils, que la similitude d'âge tenait la plupart du temps au milieu d'eux, put voir à son aise le changement qui s'opéra dans ces jeunes têtes à notre égard. Tous ces enfants nous étaient naturellement très défavorables : ils croyaient, en recevant l'Empereur, n'avoir embarqué rien moins que l'ogre capable de les dévorer ; mais bientôt le voisinage et la vérité exerçèrent sur eux la même influence que sur le reste du vaisseau ; et ce fut aux dépens du petit Wilson,

à qui ses camarades donnaient la chasse, en expiation, disaient-ils, de toutes les histoires de son père.

Ici, dans mon manuscrit, commençait le bâtonnage d'un très grand nombre de feuillets ; le motif en était exprimé en marge, ainsi qu'il suit :

« J'avais recueilli un grand nombre de griefs dans l'ouvrage du général Wilson, auxquels je répondais, peut-être, à mon tour avec un peu d'amertume ; une circonstance récente me les fait supprimer.

« M. Wilson vient de paraître avec éclat dans une cause touchante, qui honore le cœur de ceux qu'elle a compromis : le *saut de Lavalette*. Interpellé devant un tribunal français s'il n'avait pas jadis publié des ouvrages sur nos affaires, il a répondu que oui, et qu'il y avait exprimé ce qu'il croyait *vrai alors*. Ce mot en dit plus que tout ce que j'aurais pu faire, et je me suis hâté d'effacer ce que j'avais écrit ; heureux de devenir juste moi-même envers M. Wilson, dont j'accusais, dans ma colère, les intentions et la bonne foi¹.

1. Après mon enlèvement de Longwood, Sir Hudson Lowe, saisi de mes papiers, parcourait, avec mon agrément, ce journal. Il y trouvait des choses fort désagréables pour lui ; et un moment il me dit : « Monsieur le comte, quel héritage vous préparez à mes enfants ! — Ce n'est pas ma faute, répondis-je ; il ne tient qu'à vous qu'il en soit autrement ; vous me rendrez heureux de me mettre à même d'effacer, ainsi que je l'ai fait, il y a peu de jours, pour le général Wilson. » Sur quoi de demander ce qu'il y avait donc sur celui-ci, et nous y passons. Après avoir lu tout ce qui le concernait, et le motif de mon effaçure, il dit d'un air piteux, pensif et chagrin : « Oui, je le vois bien ; mais je ne comprends pas... ; car je connais beaucoup Wilson, et il s'était pourtant bien chaudement montré pour les Bourbons. »

Quand nous apprîmes la délivrance de Lavalette, nous en

Je laisse donc de côté les ouvrages de M. Wilson, et les diverses inculpations qu'ils renferment; je supprime aussi les nombreuses réfutations que j'avais amassées; je ne m'arrêterai que sur un seul point, parce qu'il a été reproduit en cent ouvrages divers; qu'il a rempli l'Europe, et a été propagé même en France avec une grande faveur, je veux dire l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

Rien assurément ne saurait mieux prouver combien la calomnie peut tout entreprendre avec succès; seulement qu'elle soit audacieuse impudente, qu'elle ait de nombreux échos, qu'elle soit puissante, qu'elle veuille, et peu importe du reste qu'elle blesse les probabilités, la raison, le bon sens, la vérité; elle est sûre de ses effets.

Un général, un héros, un grand homme, jusque-là respecté de la fortune autant que des hommes, fixant en ce moment les regards des trois parties du monde, imposant l'admiration à ses

tressaillimes de joie sur notre rocher. Quelqu'un observant que son libérateur Wilson n'était apparemment pas le même que celui qui avait écrit tant de mauvaises choses sur l'Empereur: « Et pourquoi pas? dit Napoléon. Que vous connaissez peu les hommes et les passions! Qui vous dit que celui-ci ne serait pas un de ces esprits ardents, passionnés, qui aura écrit ce qu'il croyait alors? Et puis nous étions ennemis, nous combattions. Aujourd'hui que nous sommes abattus, il sait mieux; il peut se trouver abusé, trompé, en être mécontent, et peut-être nous souhaiter à présent autant de bien qu'il a cherché à nous faire de mal. »

La sagacité de Napoléon était telle, ou le hasard ici le conduisait si justement, qu'on pourrait dire qu'il ne faisait que lire de loin. Ce Robert Wilson était en effet l'écrivain même; heurté de voir un grand peuple privé de ses premiers droits, il se récriait désormais contre les alliés, comme s'ils lui eussent imposé des chaînes à lui-même, et personne n'a montré une plus vive indignation sur les traitements faits à Napoléon, ni témoigné un plus ardent désir de les voir cesser.

ennemis même, est tout à coup accusé d'un crime réputé inouï, sans exemple, d'un acte dit inhumain, atroce, cruel, et ce qui est surtout bien remarquable, tout à fait inutile.

Les détails les plus absurdes, les circonstances les moins probables, les accessoires les plus ridicules, s'accumulent autour de ce premier mensonge ; on le répand dans toute l'Europe, la malveillance s'en saisit et l'accroît ; on le lit dans toutes les gazettes ; il se consigne dans tous les livres ; et dès lors il devient pour tous un fait avéré ; l'indignation est au comble, la clamour universelle. Vainement voudrait-on raisonner contre le torrent, oser essayer de le combattre ; démontrer qu'on ne fournit aucune preuve, qu'on se contredit soi-même ; présenter des témoignages opposés, irrécusables, les témoignages de ceux de la profession même, qu'on dit avoir administré le poison ou s'y être refusés ; soutenir qu'on ne saurait accuser d'inhumanité celui-là même qui, peu de temps auparavant, immortalisa ces mêmes hôpitaux de Jaffa par l'acte le plus sublime, le plus héroïque, en se dévouant à toucher solennellement les pestiférés, pour tromper et vaincre les imaginations malades ; qu'on ne saurait prêter une pareille idée à celui qui, consulté par les officiers de santé, pour savoir si l'on devait brûler ou seulement laver les vêtements de ces malades, faisant valoir la perte considérable qu'amènerait la première mesure, leur répond : « *Messieurs, je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter l'intérêt de l'Europe sur le centre de l'ancien monde, et non pour entasser des richesses.* » Vainement voudrait-on faire voir que ce crime supposé eût été sans but, sans motif quelconque : le

général français avait-il à craindre qu'on lui débouchât ses malades ; qu'on s'en renforçât contre lui ? voulait-il par là se délivrer tout à fait de la peste ? Mais il y réussissait également en laissant ses malades au milieu de ses ennemis, et de plus il la leur procurait. Vainement voudrait-on démontrer qu'un chef insensible, égoïste, se fût au contraire délivré de tout embarras, en laissant simplement ces malheureux après lui : ils eussent été mutilés, massacrés, il est vrai ; mais il ne fût venu dans l'idée de personne de lui en adresser aucun reproche.

Tous ces raisonnements, quelque inattaquables qu'ils fussent, seraient vains, inutiles, tant sont grands et infaillibles les effets du mensonge et de la déclamation que souffle le vent des circonstances passionnées. Le crime imaginaire restera dans toutes les bouches, il se gradera dans toutes les imaginations, et pour le vulgaire et sa masse il est désormais et à jamais un fait constant et prouvé.

Ce qui surprendra ceux qui ne savent pas combien il faut se défier des rumeurs publiques, et ce que je me plais à consigner ici, pour montrer une fois de plus de quelle manière peut s'écrire l'histoire, c'est que le grand maréchal Bertrand, qui était lui-même de l'armée d'Égypte, à la vérité dans un grade inférieur qui n'admettait aucun contact direct avec le général en chef, avait cru lui-même, jusqu'à Sainte-Hélène, l'histoire de l'empoisonnement exercé sur une soixantaine de malades ; le bruit en était répandu, accrédiété dans l'armée même. Or, que répondre à ceux qui vous disaient victorieusement : « C'est bien vrai, je le tiens précisément des officiers qui s'y trouvaient. » Et pourtant il n'en était rien.

Voici ce que j'ai recueilli de la source la plus élevée, de la bouche de Napoléon même :

1^o Que le nombre des pestiférés dont il s'agit, n'était, selon le rapport fait au général en chef, que de *sept* ;

2^o Que ce n'est pas le général en chef, mais un homme de la profession même, qui, au moment de la crise, proposa d'administrer l'opium ;

3^o Que cet opium n'a été administré à aucun.

4^o Que la retraite s'étant faite avec lenteur, une arrière-garde a été laissée trois jours dans Jaffa ;

5^o Qu'à son départ, les pestiférés avaient expiré, à l'exception d'un ou de deux que les Anglais ont dû trouver vivants.

N.-B. Depuis mon retour à Paris, ayant eu la facilité de causer avec ceux-là mêmes que leur état ou leur profession rendaient naturellement les premiers acteurs de cette scène, ceux dont la déposition avait le droit de passer pour officielle ou authentique, j'ai eu la curiosité de descendre aux plus petits détails, et voici ce que j'en ai recueilli :

« Les malades dépendant du chirurgien en chef, c'est-à-dire les blessés, ont tous été évacués sans exception, à l'aide des chevaux de tout l'état-major, sans en excepter même ceux du général en chef, qui marcha longtemps à pied comme tout le reste de l'armée ; ceux-là demeurent donc hors de la question.

« Le reste, dépendant du médecin en chef, et au nombre de vingt environ, se trouvant dans un état absolument désespéré, tout à fait intransportables, et l'ennemi approchant, il est très vrai que Napoléon demanda au médecin en chef si ce ne serait

pas un acte d'humanité que de leur donner de l'opium ; il est très vrai encore qu'il lui fut répondu alors par ce médecin : que son état était de guérir, et non de tuer ; réponse qui, semblant plutôt s'adapter à un ordre qu'à un objet en discussion, a servi de base peut-être à la malveillance et à la mauvaise foi, pour créer et répandre la fable qui a couru depuis partout à ce sujet.

« Du reste, tous les détails obtenus par moi m'ont donné pour résultat incontestable :

« 1^o Que l'ordre n'a pas été donné d'administrer de l'opium aux malades ;

« 2^o Qu'il n'existait même pas, en cet instant, dans la pharmacie de l'armée, un seul grain d'opium pour le service des malades ;

« 3^o Que l'ordre eût-il été donné, et eût-il existé de l'opium, les circonstances du moment et les situations locales, qu'il serait trop long de déduire ici, eussent rendu l'exécution impossible. »

A présent, voici peut-être ce qui a pu aider à établir, et peut, en quelque sorte, excuser l'erreur de ceux qui se sont obstinés à soutenir avec acharnement des faits contraires.

« Quelques-uns de nos blessés, qui avaient été embarqués, tombèrent entre les mains des Anglais ; or on manquait de tous médicaments dans le camp, et on y avait pourvu par des compositions extraites d'arbres ou de végétaux indigènes ; les tisanes et autres médicaments y étaient d'un goût et d'une apparence horribles. Ces prisonniers, soit pour se faire plaindre davantage, soit qu'ils eussent eu vent de l'opium projeté, soit enfin qu'ils le crussent, à cause de la nature des médicaments qu'on leur avait administrés, dirent aux Anglais qu'ils venaient

d'échapper, comme par miracle, à la mort, ayant été empoisonnés par leurs officiers de santé : voilà pour la colonne du chirurgien en chef.

« Voici pour les autres. L'armée avait eu le malheur d'avoir pour pharmacien en chef un misérable auquel on avait accordé cinq chameaux pour apporter du Caire la masse des médicaments nécessaires pour l'expédition. Il eut l'infamie d'y substituer, pour son propre compte, du sucre, du café, du vin et autres comestibles, qu'il vendit ensuite avec un bénéfice énorme. Quand la fraude vint à être découverte, la colère du général en chef fut sans bornes, et ce misérable fut condamné à être fusillé ; mais tous les officiers de santé, si distingués par leur courage, et si chers à l'armée par leurs soins, accoururent implorer le général, lui témoignant que l'honneur de leur corps en démeurerait flétris ; le coupable échappa donc. Et plus tard, quand les Anglais s'emparèrent du Caire, il les joignit, et fit cause commune avec eux ; mais ayant renouvelé quelque brigandage de sa façon, il fut condamné par eux à être pendu, et il n'échappa que par ses imprécations contre le général en chef Bonaparte, qu'en débitant mille horreurs sur son compte, et en se proclamant authentiquement lui-même comme ayant été celui qui, par ses ordres, avait administré l'opium aux pestiférés : son pardon fut la condition et devint le prix de ses calomnies. Voilà, sans doute, les premières sources où puisèrent ceux qui n'ont pas été mus par la mauvaise foi.

« Du reste, le temps a déjà fait pleine justice de cette absurde calomnie, comme de tant d'autres qu'on avait entassées sur le même caractère, et il

l'a fait avec une telle rapidité, qu'en relisant mon manuscrit, je me suis trouvé embarrassé de l'importance que j'avais mise à combattre un fait qu'on n'oserait plus soutenir aujourd'hui. Toutefois, j'ai voulu conserver ce que j'écrivais alors, comme un témoignage de l'impression du moment, et si aujourd'hui j'y ai ajouté de nouveaux détails, c'est que je me les suis trouvés sous la main, et que j'ai pensé qu'il était précieux de les consigner comme historiques. »

M. le général Wilson, dans son erreur, s'est vanté avec complaisance d'avoir été le premier à faire connaître et à propager en Europe ces odieuses atrocités. Il est à croire que sir Sidney-Smith, son compatriote, lui disputera cet honneur; d'autant plus qu'en grande partie il pourrait réclamer avec justice celui de leur invention. C'est dans sa fabrique, et dans le système de corruption qu'il avait importé dans ces parages, qu'ont pris naissance tous ces bruits mensongers qui ont inondé l'Europe, au grand détriment de notre brave armée d'Égypte.

On sait que sir Sidney-Smith ne s'occupait qu'à débaucher notre armée : les fausses nouvelles d'Europe, la diffamation du général en chef, les offres les plus séduisantes aux officiers et aux soldats, tout lui était bon : les pièces sont publiques, on connaît ses proclamations. Un moment elles inquiétèrent même assez le général français pour qu'il s'occupât d'y remédier; ce qu'il fit en interdisant toute communication avec les Anglais, et mettant à l'ordre du jour que leur commodore était devenu fou; ce qui fut cru dans l'armée et déses-

péra sir Sidney-Smith, qui, dans sa fureur, envoya un cartel à Napoléon. Celui-ci fit répondre qu'il avait de trop grandes affaires en tête pour s'occuper de si peu de chose ; que si c'était le grand Marlborough, encore passe, il verrait ; mais que si le marin anglais avait absolument besoin de bretailleur, il allait neutraliser quelques toises sur la plage, et y envoyer un des bravaches de l'armée ; que là, le fou de commodore pourrait débarquer, et s'en donner à cœur joie.

Mais, puisque me voilà sur l'Égypte, je yais réunir ici ce que mes conversations éparses m'ont fourni, et qui pourrait ne pas se trouver dans les Mémoires de la campagne d'Égypte, dictés par Napoléon au grand-maréchal.

La campagne d'Italie montre tout ce que le génie et les conceptions militaires peuvent enfanter de plus brillant et de plus positif ; les vues diplomatiques, les talents administratifs, les mesures législatives, y sont constamment en harmonie avec les prodiges de guerre ; ce qui frappe encore et complète le tableau, c'est l'ascendant subit et irrésistible du jeune général ; l'anarchie de l'égalité, la jalouse républicaine, tout disparaît devant lui ; il n'est pas jusqu'à la ridicule souveraineté du directoire qui ne semble aussitôt suspendue : le directoire ne demande pas de comptes au général en chef de l'armée d'Italie, il les attend ; il ne lui prescrit point de plan, ne lui ordonne point de système ; mais il reçoit de lui des relations de victoires, des conclusions d'armistice, des renversements d'États anciens, des créations d'États nouveaux, etc., etc.

Eh bien ! tout ce qu'on admire dans la campagne

d'Italie se retrouve dans l'expédition d'Égypte. Celui qui observe et qui réfléchit trouve même que tout cela s'y élève encore plus haut, par les difficultés de tout genre qui donnent à cette expédition une physionomie particulière, et requièrent de son chef plus de ressources et de créations ; car ici tout est différent ; le climat, le terrain, les habitants, leur religion, leurs mœurs, la manière de combattre, etc., etc.¹.....

Les Mémoires de la campagne d'Égypte fixeront les idées qui ne furent, dans le temps, que des conjectures et des discussions pour une partie de la société.

1^o L'expédition d'Égypte fut entreprise au grand désir mutuel du directoire et du général en chef ;

2^o La prise de Malte ne fut point due à des intelligences particulières, mais à la sagacité du général en chef : « C'est dans Mantoue que j'ai pris Malte, nous disait un jour l'Empereur, c'est le généreux traitement employé à l'égard de Wurmser qui me

1. Les données les plus précieuses sur ces deux immortelles campagnes seront, sans contredit, le recueil des ordres du jour et la correspondance journalière du général en chef avec les généraux et les administrateurs de son armée. On en a publié plusieurs volumes sous le titre de : *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte, etc.* Paris, chez Panckoucke. Leur ensemble formera sans doute longtemps l'école où tous les gens du métier iront puiser leurs plus heureuses et plus utiles leçons.

N. B. Il s'en est fait depuis, à Stuttgart, 1822, une édition beaucoup plus complète, enrichie d'un grand nombre de pièces inédites et de notes intéressantes dues aux soins de deux savants professeurs allemands, MM. *Linder* et *Le Bret*, qui se montrent, bien qu'étrangers, infatigables dans la recherche et la publication de tout ce qui peut faire rendre justice au caractère méconnu de Napoléon.

valut la soumission du grand-maître et de ses chevaliers ; »

3° L'acquisition de l'Égypte fut calculée avec autant de jugement qu'exécutée avec habileté. Si Saint-Jean-d'Acre eût cédé à l'armée française, une grande révolution s'accomplissait dans l'Orient, le général en chef y fondait un empire, et les destinées de la France se trouvaient livrées à d'autres combinaisons ;

4° Au retour de la campagne de Syrie, l'armée française n'avait presque pas fait de pertes ; elle était dans l'état le plus formidable et le plus prospère ;

5° Le départ du général en chef pour la France fut le résultat du plan le plus magnanimité, le plus grand. On doit rire de l'imbécillité de ceux qui considérèrent ce départ comme une évasion ou une désertion ;

6° Kléber tomba victime du fanatisme musulman ; rien ne peut autoriser, en quoi que ce soit, l'absurde calomnie qui essaya d'attribuer cette catastrophe à la politique de son prédécesseur, ou aux intrigues de celui qui lui succéda ;

7° Enfin, il demeure à peu près prouvé que l'Égypte fût restée à jamais une province française, s'il y eût eu, pour la défendre, tout autre que Menou : rien que les fautes grossières de ce dernier ont pu amener sa perte, etc., etc.

L'empereur disait qu'aucune armée dans le monde n'était moins propre à l'expédition d'Égypte que celle qu'il y conduisit ; c'était celle d'Italie : il serait difficile de rendre le dégoût, le mécontentement, la mélancolie, le désespoir de cette armée, lors de ses premiers moments en Égypte. L'Em-

pereur avait vu deux dragons sortir des rangs, et courir à toute course se précipiter dans le Nil. Bertrand avait vu les généraux les plus distingués, Lannes, Murat, jeter, dans des moments de rage, leurs chapeaux bordés sur le sable, et les foulter aux pieds en présence des soldats. L'empereur expliquait ces sentiments à merveille. « Cette armée avait rempli sa carrière, disait-il ; tous les individus en étaient gorgés de richesses, de grades, de jouissances et de considération ; ils n'étaient plus propres aux déserts ni aux fatigues de l'Égypte ; aussi, continuait-il, si elle se fût trouvée en d'autres mains que les miennes, il serait difficile de déterminer les excès dont elle se fût rendue coupable. »

On y complota plus d'une fois d'enlever les drapeaux, de les ramener à Alexandrie, et plusieurs autres choses semblables. L'influence, le caractère, la gloire de leur chef, purent seuls les retenir. Un jour, Napoléon, gagné par l'humeur à son tour, se précipita dans un groupe de généraux mécontents, et s'adressant à l'un d'eux, de la plus haute stature : « Vous avez tenu des propos séditieux, lui dit-il avec véhémence ; prenez garde que je ne remplisse mon devoir ; vos cinq pieds dix pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

Cependant, quant à la conduite vis-à-vis de l'ennemi, l'Empereur disait que cette armée ne cessa jamais d'être l'armée d'Italie, qu'elle fut toujours admirable. Ceux surtout que l'Empereur appelait la faction des amoureux à grands sentiments, ne pouvaient être conduits ni gouvernés ; leur esprit était malade ; ils passaient les nuits à chercher

dans la lune l'image réfléchie des idoles qu'ils avaient laissées au delà de la mer. A la tête de ceux-ci se trouvait Berthier, faible et sans esprit, qui, lorsque le général en chef fut sur le point d'appareiller de Toulon, accourut de Paris, en poste jour et nuit, pour lui dire qu'il était malade, et qu'il ne pouvait pas le suivre, bien qu'il fût son chef d'état-major. Le général en chef n'y fit seulement pas attention. Berthier n'était plus aux pieds de celle qui l'avait dépêché pour s'excuser ; aussi s'embarqua-t-il ; mais arrivé en Egypte, l'ennui le saisit, il ne put résister à ses souvenirs, il demanda et obtint de retourner en France. Il prit congé de Napoléon, lui fit ses adieux ; mais revint bientôt après, fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas, après tout, se déshonorer, qu'il ne pouvait pas non plus séparer sa vie de celle de son général.

Berthier portait une espèce de culte à ses amours : à côté de sa tente il en avait toujours une autre aussi magnifiquement soignée que le boudoir le plus élégant ; elle était consacrée au portrait de sa maîtresse, auquel il allait jusqu'à brûler parfois des encens. Cette tente s'est dressée même dans les déserts de Syrie. Napoléon disait en souriant qu'il est arrivé néanmoins qu'on a profané plus d'une fois son temple par un culte moins pur, en y introduisant furtivement des divinités étrangères.

Berthier a constamment persisté dans son amour, qui l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de l'idiotisme. Dans sa première rédaction de la bataille de Marengo, le jeune V..., simple capitaine au plus, et son aide de camp, s'y trouvait nommé cinq ou six fois en souvenir de sa mère : c'était lui, disait l'Empereur, qui avait

gagné la bataille; il fallut que le général en chef jetât le papier au nez du rédacteur.

L'Empereur croyait bien avoir donné à Berthier quarante millions dans sa vie; mais il pensait que la faiblesse de son esprit, son peu d'ordre, sa ridicule passion, en auraient gaspillé une grande partie.

L'humeur des soldats en Égypte s'exhalait heureusement en mauvaises plaisanteries: c'est ce qui sauve toujours les Français. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli, qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition; il avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne sur les bords du Rhin. Quand, dans leurs murmures, ils le voyaient passer en boitant, ils disaient à ses oreilles: « Celui-là se moque bien de ce qui arrivera; il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France. »

Les savants étaient aussi l'objet de leurs brocards. Les ânes étaient fort communs dans le pays; il était peu de soldats qui n'en eussent à leur disposition, et ils ne les nommèrent jamais que leurs demi-savants.

Le général en chef, en partant de France, avait fait une proclamation dans laquelle il leur disait qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous; qu'il voulait les y rendre possesseurs chacun de sept arpents de terre. Les soldats, quand ils se trouvèrent dans le désert, au milieu de cette mer de sable sans limites, ne manquèrent pas de mettre en question la générosité de leur général: ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpents. « Le gaillard, disaient-ils, peut bien assurément en donner à discrétion, nous n'en abuserons pas. »

Quand l'armée traversait la Syrie, il n'est pas un des soldats qui n'eût à la bouche ces vers de Zaïre :

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits.
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie.

Dans un moment de loisir et d'inspection du pays, le général en chef, profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. Au retour, il fut surpris par la nuit, et s'égara au milieu de la mer montante ; il courut le plus grand danger et faillit périr précisément de la même manière que Pharaon : « Ce qui n'eût pas manqué, disait gaiement Napoléon, de fournir à tous les prédictateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Ce fut à son arrivée sur la rive arabique qu'il reçut une députation des cénobites du mont Sinaï, qui venaient implorer sa protection et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties. Napoléon se trouva inscrire son nom à la suite d'Ali, de Saladin, d'Ibrahim et de quelques autres !...

C'est à ce sujet, ou touchant quelque chose de cette nature, que l'Empereur observait que, dans la même année, il avait reçu des lettres de Rome et de la Mecque ; le pape l'appelant son très cher fils, et le shérif, le protecteur de la sainte Kaba.

Ce rapprochement extraordinaire doit être, du reste, à peine surprenant dans celui qu'on a vu conduire des armées, et sur les sables brûlants du Tropique, et dans les *steppes* glacés du Nord ; qui

a failli être englouti par les vagues de la mer Rouge, et a couru des périls dans les flammes de Moscou, menaçant les Indes de ces deux points extrêmes.

Le général en chef partageait la fatigue des soldats ; les besoins étaient quelquefois si grands, qu'on était réduit à se disputer les petites choses, sans distinction de rang ; ainsi, il était telle circonstance, dans le désert, où les soldats auraient à peine cédé leur place à leur général, pour qu'il vint tremper ses mains dans une source fangeuse. Passant sous les ruines de Péluze, et suffoqué par la chaleur, on lui céda un débris de porte où il put, quelques instants, mettre sa tête à l'ombre. « Et on me faisait là, disait Napoléon, une immense concession. » C'est précisément là qu'en remuant quelques pierres à ses pieds, un hasard bien singulier lui présenta une superbe antique connue parmi les savants¹.

Quand les Français voulurent se rendre en Asie, ils eurent à traverser le désert qui la sépare de l'Afrique. Kléber, qui commandait l'avant-garde, manqua sa route et s'égara dans le désert. Napoléon, qui le suivait à une demi-journée, vint donner, à la nuit tombante, avec une légère escorte, dans le milieu du camp des Tures ; il fut vivement poursuivi, et n'échappa que parce que, la nuit

1. C'était un camée d'Auguste, seulement ébauché ; mais une superbe ébauche. Napoléon le donna au général Andréossi, qui recherchait beaucoup les antiquités ; M. Denon, alors absent, ayant vu plus tard ce camée, fut frappé de sa ressemblance avec Napoléon, qui alors reprit le camée pour lui-même. Depuis il était passé à Joséphine, et M. Denon ne sait plus ce qu'il est devenu. (*Détails fournis par M. Denon depuis mon retour en France.*)

venue, les Turcs prirent cette circonstance pour une embûche. Mais qu'était devenu le corps de Kléber? La plus grande partie de la nuit se passa dans une anxiété cruelle. On reçut enfin des indices par quelques Arabes du désert, et le général en chef courut, sur son dromadaire, à la recherche de ses soldats. Il les trouva dans le plus profond désespoir, à la veille de périr de soif et de fatigue, de jeunes soldats avaient même brisé leurs fusils; la vue du général sembla les rappeler à la vie en leur rendant l'espérance. Napoléon leur annonça en effet des vivres et de l'eau qui le suivaient. « Mais quand tout cela eût tardé encore davantage, leur disait-il, serait-ce une raison de murmurer et de manquer de courage? Non, soldats, apprenez à mourir avec honneur. »

Napoléon voyageait la plupart du temps, dans le désert, sur un dromadaire. La dureté physique de cet animal fait qu'on ne s'occupe nullement de ses besoins, il mange et boit à peine; mais sa délicatesse morale est extrême, il se butte et devient furieux contre les mauvais traitements. L'Empereur disait que la dureté de son trot donnait des nausées, comme le roulis d'un vaisseau; cet animal fait vingt lieues dans la journée. L'Empereur en créa des régiments, et l'emploi militaire qu'il leur donna fut bientôt la désolation des Arabes. Le cavalier s'accroupit sur le dos de l'animal; un anneau, passé dans les narines de celui-ci, sert à le conduire: il est très obéissant; à un certain bruit du cavalier, l'animal s'agenouille, pour lui donner la facilité de descendre. Le dromadaire porte des fardeaux très lourds; on ne le décharge jamais pendant tout le voyage, arrivé le soir à la station,

on place des étais sous le fardeau, l'animal s'accroupit et sommeille; au jour il se relève, la charge est à sa place, il continue sa route. Le dromadaire n'est qu'une bête de somme, un animal purement de fardeau et nullement de trait. Toutefois, en Syrie, on était venu à bout de les atteler à des pièces d'artillerie et de leur faire rendre des services assez essentiels.

Napoléon, que les habitants d'Égypte n'appelaient que le sultan *Kébir* (père du feu), s'y était rendu très populaire. Il avait inspiré un respect spécial pour sa personne; partout où il paraissait, on se levait en sa présence; on n'avait cette déférence que pour lui seul. Les égards constants qu'il eut pour les scheiks, l'adresse avec laquelle il sut les gagner, en avaient fait le véritable souverain de l'Égypte, et lui sauverent plus d'une fois la vie; sans leurs révélations, il eût été victime du combat sacré comme Kléber; celui-ci au contraire s'aliéna les scheiks en en faisant bâtonner un, et il périt. Bertrand se trouva un des juges qui condamnèrent l'assassin, et il nous le faisait observer un jour à dîner, ce qui fit dire à l'Empereur: « Si les libellistes qui veulent que ce soit moi qui ait fait périr Kléber, le savaient, ils ne manqueraient pas de vous dire l'assassin ou le complice, et concluraient que votre titre de grand-maréchal et votre séjour à Sainte-Hélène en ont été la récompense et le châtiment. »

Napoléon causait volontiers avec les gens du pays, et leur montrait toujours des sentiments de justice qui les frappaient. Revenant de Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui, tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de

transports. « Le chef était malade ; il s'était fait remplacer par son fils, de l'âge et de la taille du vôtre que voilà, me disait l'Empereur ; il était sur son dromadaire, marchant à côté du général en chef, le serrant de très près, et causant avec beaucoup de babil et de familiarité. »

— « Sultan Kébir, lui disait-il, j'aurais un bon conseil à vous donner, à présent que vous revenez au Caire. »

— « Eh bien ! parle, mon ami ; je le suivrai, s'il est bon. »

— « Voici ce que je ferais, si j'étais de vous : En arrivant au Caire, je ferais venir sur la place le plus riche marchand d'esclaves, et je choisirais pour moi les vingt plus jolies femmes ; je ferais venir ensuite les plus riches marchands de pierrieries, et je me ferais donner une bonne part ; je ferais de même de tous les autres ; car à quoi bon régner ou être le plus fort ; si ce n'est pour acquérir des richesses ! »

— « Mais, mon ami, s'il était plus beau de les conserver aux autres ? »

« Cette maxime sembla le faire penser, mais non pas le convaincre. Le jeune homme promettait beaucoup, comme on voit, pour un Arabe ; il était vif, intrépide, conduisait sa troupe avec ordre et hauteur. Peut-être est-il appelé à choisir un jour dans la place du Caire tout ce qu'il conseillait d'y prendre. »

Une autre fois des Arabes, avec lesquels on était en inimitié, pénétrèrent dans un village de la frontière, et un malheureux *sellah* (paysan) fut tué. Le sultan Kébir entra dans une grande colère, et donna l'ordre de poursuivre la tribu dans le désert

jusqu'à extinction, jurant d'en obtenir vengeance. Cela se passait devant les grands scheiks; l'un d'eux se prit à rire de sa colère et de sa détermination: « Sultan Kébir, lui dit-il, vous jouez là un mauvais jeu : ne vous bronillez pas avec ces gens-là, ils peuvent vous rendre dix fois plus de mal que vous ne pourriez leur en faire. Et puis pourquoi tant de bruit ? Parce qu'ils ont tué un misérable ? Est-ce qu'il était votre cousin (expression proverbiale chez eux) ? »

— « Il est bien mieux que cela, reprit vivement Napoléon, tous ceux que je gouverne sont mes enfants ; la puissance ne m'a été donnée que pour garantir leur sûreté. » Tous les scheiks s'inclinant à ces paroles dirent : « Oh ! c'est beau ! Tu as parlé comme le prophète. »

La décision de la grande mosquée du Caire, en faveur de l'armée française, fut un chef-d'œuvre d'habileté de la part du général en chef : il amena le synode des grands scheiks à déclarer, par un acte public, que les musulmans pouvaient obéir et payer tribut au général français. C'est le premier et seul exemple de la sorte, depuis l'établissement du koran, qui défend de se soumettre aux infidèles ; les détails en sont précieux ; on les trouvera dans les campagnes d'Égypte.

Il est bizarre sans doute de voir, à Saint-Jean-d'Acre, des Européens venir se battre dans une bicoque d'Asie, pour s'assurer la possession d'une partie de l'Afrique ; mais il l'est bien davantage que ceux qui dirigeaient les efforts opposés fussent de la même nation, du même âge, de la même classe, de la même arme, de la même école.

Philippeaux, aux talents duquel les Anglais et

les Turcs durent le salut de Saint-Jean-d'Acre, avait été camarade de Napoléon à l'École militaire de Paris ; ils y avaient été examinés ensemble avant d'être envoyés dans leurs corps respectifs. « Il était de votre « taille », me disait un jour l'Empereur, qui venait d'en dicter l'éloge dans un des chapitres de la campagne d'Égypte, après y avoir mentionné tout le mal qu'il en avait reçu.

— « Sire, répondais-je, il y avait bien plus d'affinité encore ; nous avions été intimes et inséparables à l'École militaire. En passant par Londres, avec sir Sidney-Smith, dont il venait de procurer l'évasion du Temple, il me fit chercher partout ; je ne le manquai à son logement que d'une demi-heure ; je l'eusse probablement suivi, je ne faisais rien alors, des aventures m'eussent paru séduisantes, et pourtant quelle combinaison nouvelle dans mes destinées !!! »

« C'est parce que je sais toute la part que le hasard a sur nos déterminations politiques, disait à ce sujet l'Empereur, que j'ai toujours été sans préjugés, et fort indulgent sur le parti que l'on avait suivi dans nos convulsions : être bon Français, ou vouloir le devenir, était tout ce qu'il me fallait. » Et l'Empereur comparait la confusion de nos troubles à des combats de nuit, où souvent l'on frappe sur le voisin au lieu de frapper sur l'ennemi, et où tout se pardonne au jour, quand l'ordre s'est rétabli, et que tout s'est éclairci. « Et moi-même, puis-je affirmer, disait-il, malgré mes opinions naturelles, qu'il n'y eût pas eu telles circonstances qui eussent pu me faire émigrer ? le voisinage de la frontière, une liaison d'amitié, l'influence d'un chef, etc. En révolution, on ne peut

affirmer que ce qu'on a fait : il ne serait pas sage d'affirmer qu'on n'aurait pas pu faire autre chose. » Et il citait à ce sujet un exemple bien singulier du hasard sur les destinées : *Sérurier* et *Hédouville cadet* marchent de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre : Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit très heureux, et va végéter misérablement en Espagne. Sérurier, obligé de rebrousser dans l'intérieur, et s'en désolant, devient maréchal : voilà pourtant ce qu'il en est des hommes, de leurs calculs et de leur sagesse !

A Saint-Jean-d'Acre, le général en chef perdit *Cafarelli*, qu'il aimait extrêmement et dont il faisait le plus grand cas ; celui-ci portait une espèce de culte à son général en chef ; l'influence était telle qu'ayant eu plusieurs jours de délire avant de mourir, lorsqu'on lui annonçait Napoléon, ce nom semblait le rappeler à la vie ; il se recueillait, reprenait ses esprits, causait avec suite, et retombait aussitôt après son départ : cette espèce de phénomène se renouvela toutes les fois que le général en chef vint auprès de lui.

Napoléon reçut, durant le siège de Saint-Jean-d'Acre, une preuve de dévouement héroïque et bien touchante : étant dans la tranchée, une bombe tomba à ses pieds ; deux grenadiers se jetèrent aussitôt sur lui, le placèrent entre eux deux ; et élevant les bras au-dessus de sa tête, le couvrirent de toutes parts. Par bonheur, la bombe respecta tout le groupe ; nul ne fut touché.

Un de ces braves grenadiers a été depuis le général *Daumesnil*, demeuré si populaire parmi les soldats sous le nom de la jambe de bois. Il

perdit une jambe dans la campagne de Moscou, et commandait la place de Vincennes lors de l'invasion de 1814¹.

La capitale était occupée depuis plusieurs semaines par les alliés, que Daumesnil tenait encore. Il n'était alors question, dans tout Paris, que de son obstination à se défendre, et de la gaieté de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai ma place. »

Mais à côté de la plaisanterie, voici du sublime : L'ennemi convoitait fort l'immense matériel renfermé dans la place, dont la valeur dépassait cent millions, N'obtenant rien de la menace, il eut recours à la séduction ; un million fut offert à Daumesnil qui répondit froidement : « Vous ne serez pas plus heureux contre ma pauvreté, je ne veux rien, et mon refus sera la richesse de mes enfants. »

Qui croirait qu'un tel acte, dont on devrait être si fier d'embellir notre histoire, et qu'on devrait être si empressé de présenter à l'imitation, viendrait échouer deux fois contre la proposition d'une récompense et d'une consécration nationales ! Comment expliquer un pareil refus, que de meilleurs temps tiendront pour incroyable ! Mais ce que n'ont pas voulu faire les organes de la représentation nationale, le peuple le fera pour lui-même ; des souscriptions particulières acquitteront la dette du Trésor public, et la mémoire de Daumesnil n'y aura rien perdu.

L'armée française s'était acquis en Égypte une

1. L'autre était *Souchon* qui, trois fois, reçut des armes d'honneur.

réputation sans égale, et elle la méritait ; elle avait dispersé et frappé de terreur les célèbres Mamelouks, la milice la plus redoutable de l'Orient. Après la retraite de Syrie, une armée turque vint débarquer à Aboukir ; Mourad-Bey, le plus brave et le plus capable des Mamelouks, sortit de la Haute-Égypte où il s'était réfugié, et gagna, par des chemins détournés, le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachements français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait dit avec empressement, en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, les voilà qui fuient devant moi ! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur : « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer, car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aquilon. »

Il prophétisait : à quelques jours de là, les Français vinrent fondre sur cette armée ; elle disparut, et Mourad-Bey, qui eut des entrevues avec plusieurs de nos généraux, ne revenait pas de la petitesse de leur taille, et de l'état chétif de leur personne : les Orientaux attachent une haute importance aux formes de la nature ; ils ne concevaient pas comment tant de génie pouvait se trouver sous une si mince enveloppe. La vue seule de Kléber satisfit leur pensée : c'était un homme superbe, mais de manières très dures. La sagacité des Égyptiens leur avait fait deviner qu'il n'était pas Français ; en effet, bien qu'Alsacien, il avait passé ses premières années dans l'armée prussienne et pouvait passer pour un pur Allemand. L'un de nous pré-

tendit alors qu'il avait été janissaire dans sa jeunesse, ce qui fit rire beaucoup l'Empereur, qui lui dit qu'on s'était moqué de lui.

Le grand-maréchal disait à l'Empereur qu'à la bataille d'Aboukir il se trouvait pour la première fois dans son armée et près de sa personne : il était si peu fait, continuait-il, à l'audace de ses manœuvres, qu'il comprit à peine aucun des ordres qu'il entendit donner. « Surtout, Sire, disait-il, quand je vous entendis crier à un officier de vos guides : Allons mon cher Hercule, prenez vingt-cinq hommes, et chargez-moi cette canaille.

« Vraiment, je me crus hors de mes sens : Votre Majesté montrait de la main peut-être mille chevaux turcs. »

Du reste, les pertes de l'armée d'Égypte sont loin d'être aussi considérables que pourraient le faire présumer un sol aussi étranger, l'insalubrité du climat, l'éloignement de toutes les ressources de la patrie, les ravages de la peste, et surtout les nombreux combats qui ont immortalisé cette armée. Elle était, au débarquement, de trente mille hommes ; elle s'accrut de tous les débris de la bataille navale d'Aboukir, et peut-être encore de quelque arrivage partiel de France ; et cependant la perte totale¹, depuis l'entrée en campagne jusqu'à

| | |
|--|-------|
| 1. Tués dans les combats. | 3,614 |
| Morts de leurs blessures | 834 |
| Morts par accidents | 290 |
| Morts par maladies ordinaires. | 2,468 |
| Morts de la fièvre pestilentielle. | 1,689 |
| Total. | 8,915 |

Au Caire, le 10 frimaire an IX.

L'ordonnateur en chef,

Signé : SARTELON.

deux mois après le départ du général en chef pour l'Europe, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-sept à vingt-huit mois, ne s'élève qu'à huit mille neuf cent quinze, ainsi que le prouve le document officiel de l'ordonnateur en chef de cette armée.

Assurément, il faut bien que la vie d'un homme soit pleine de prodiges pour qu'on s'arrête à peine sur un des actes dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Quand César passa le Rubicon et que la souveraineté en fut le résultat, César avait une armée et marchait à son corps défendant. Quand Alexandre, poussé par l'ardeur de la jeunesse et par le feu de son génie, alla débarquer en Asie pour faire la guerre au grand roi, Alexandre était fils d'un roi, roi lui-même, et il courait aux chances de l'ambition et de la gloire à la tête des forces de son royaume. Mais qu'un simple particulier, dont le nom trois ans auparavant était inconnu à tous, qui n'avait eu en cet instant d'autre auxiliaire que quelques victoires, son nom et la conscience de son génie, ait osé concevoir de saisir à lui seul les destinées de trente millions d'hommes, de les sauver des défaites du dehors et des dissensions du dedans ; qu'ému, à la lecture des troubles qu'on lui peignait, à l'idée des désastres qu'il prévoyait, il se soit écrié : « De beaux parleurs, des bavards perdent la France ! Il est temps de la sauver ! » Qu'il ait abandonné son armée, traversé les mers, au péril de sa liberté, de sa réputation ; atteint le sol français, volé dans la capitale ; qu'il y ait saisi en effet le timon, arrêté court une nation ivre de tous les excès ; qu'il l'ait replacée subitement dans les vrais sentiers de la raison et des principes ; qu'il lui ait préparé, dès cet instant, un

jet de puissance et de gloire inconnu jusque-là, et que le tout se soit accompli sans qu'il en coûtât une larme ou une goutte de sang à personne, c'est ce que l'on peut appeler une des plus gigantesques et des plus sublimes entreprises dont on ait jamais entendu parler ; c'est ce qui saisira d'étonnement et d'admiration une postérité calme, sans passions ; et c'est pourtant ce que des gens du temps qualifièrent d'évasion désespérée, d'infâme désertion. Toutefois l'armée qu'il laissa après lui occupa l'Égypte deux ans encore. L'opinion de l'Empereur était qu'elle ne devait même jamais y être forcée ; le grand-maréchal, qui y est resté jusqu'au dernier instant, en convenait aussi.

Après le départ du général en chef pour la France, Kléber, qui lui succéda, circonvenu et séduit par des faiseurs, traita de l'évacuation de l'Égypte ; mais quand le refus des ennemis l'eut contraint de s'acquérir une nouvelle gloire et de mieux connaître ses forces, il changea tout à fait de pensée, et devint lui-même partisan de l'occupation de l'Égypte ; ce devint aussi le sentiment général de l'armée. Kléber alors ne s'occupa plus qu'à s'y maintenir ; il éloigna de lui les meneurs qui avaient dirigé sa première intention, et ne s'entoura plus que de l'opinion contraire. L'Égypte n'eût jamais couru de dangers s'il eût vécu ; sa mort seule en amena la perte. Alors l'armée se partagea entre Menou et Regnier ; ce ne fut plus qu'un champ d'intrigues ; la force et le courage des Français restèrent les mêmes ; mais l'emploi ou la destination qu'en fit le général ne ressemblèrent plus à rien.

Menou était tout à fait incapable. Les Anglais

vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes ; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes, dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient ; ceux-ci se présentèrent en masse, et ne furent attaqués qu'en détail. Ici l'Empereur disait : « Comme la fortune est aveugle ! Avec des mesures inverses, les Anglais eussent été infailliblement détruits, et que de nouvelles chances pouvait amener un tel échec ! »

Leur débarquement, du reste, fut admirable, disait le grand-maréchal ; en moins de cinq à six minutes, ils présentèrent cinq mille cinq cents hommes en bataille, c'était un mouvement d'opéra ; ils en firent trois pareils. Douze cents hommes seuls s'opposèrent à ce débarquement, et causèrent beaucoup de dommages. A très peu de temps de là, cette masse de treize à quatorze mille hommes fut intrépidement attaquée par le général Lanusse, qui n'en avait que trois mille, et qui, brûlant d'ambition et ne désespérant pas d'en venir à bout à lui tout seul, ne voulut attendre personne ; il renversa tout d'abord, fit un carnage immense, et succomba. S'il eût eu seulement deux à trois mille hommes de plus, il remplissait son projet.

Les Anglais furent bien surpris quand ils jugèrent par eux-mêmes de notre situation en Égypte, et s'estimèrent bien heureux de la tournure qu'avaient prise les affaires.

Le général Hutchinson, qui recueillit la conquête, disait plus tard en Europe, que s'ils avaient connu le véritable état des choses, ils n'auraient certainement jamais tenté le débarquement ; mais

on était persuadé en Angleterre qu'il n'y avait pas six mille Français en Égypte. Cette erreur venait des lettres interceptées et des intelligences dans le pays même. « Tant il est dans le caractère français, disait l'Empereur, d'exagérer, de se plaindre et de tout défigurer dès qu'on est mécontent. La foule de ces rapports pourtant n'était que le résultat de la mauvaise humeur ou des imaginations malades : il n'y avait rien à manger en Égypte, écrivait-on ; toute l'armée avait péri à chaque nouvelle bataille ; les maladies avaient tout emporté, il ne restait plus personne, etc. »

La continuité de ces rapports avait fini par persuader Pitt ; et comment ne l'eût-il pas été ? Par une bizarrerie des circonstances, les premières dépêches de Kléber adressées au Directoire et les lettres de l'armée furent reçues à Paris précisément par l'ancien général d'Égypte, qui venait d'exécuter le dix-huit brumaire ; et qu'on explique, si l'on peut, les contradictions qu'elles renfermaient ; qu'on se serve, si l'on veut ensuite, d'autorités individuelles pour soutenir son opinion. Kléber, général en chef, mandait au Directoire qu'il n'avait que six mille hommes ; et, dans le même paquet, les états de l'inspecteur aux revues en montraient au delà de vingt mille. Il disait qu'il était sans argent et les comptes du Trésor montraient de grandes sommes. Il disait que l'artillerie n'était plus qu'un parc retranché, vide de toutes munitions, et les états de cette arme constataient des approvisionnements pour plusieurs campagnes. « Aussi, disait Napoléon, si Kléber, en vertu du traité qu'il avait commencé, avait évacué l'Égypte, je n'eusse pas manqué de le mettre en jugement

à son arrivée en France. Toutes ces pièces contradictoires avaient été déjà soumises à l'examen et à l'opinion du Conseil d'Etat. »

Qu'on juge, d'après les lettres de Kléber, le général en chef, ce que pouvaient être celles d'un rang inférieur, celles des simples soldats. Voilà cependant ce que les Anglais interceptaient tous les jours; ce qu'ils ont imprimé, ce qui a dirigé leurs opérations, ce qui aurait dû leur coûter bien cher. L'Empereur, dans toutes ses campagnes, disait-il, a toujours vu le même effet des lettres interceptées, et quelquefois il en a recueilli de grands fruits.

Dans les lettres qui lui tombèrent alors dans les mains, il trouva des horreurs contre sa personne; elles durent lui être d'autant plus sensibles que plusieurs venaient de gens qu'il avait comblés, auxquels il avait donné sa confiance, et qu'il croyait lui être fort attachés. Un d'eux, dont il avait fait la fortune, et sur lequel il devait compter le plus, mandait que le général en chef venait de s'évader, volant deux millions au Trésor. Heureusement, dans ces mêmes dépêches, les comptes du payeur témoignaient que le général n'avait pas même pris la totalité de son traitement. « A cette lecture, disait l'Empereur, j'éprouvai un vrai dégoût des hommes: ce fut le premier découragement moral que j'ai senti et, s'il n'a pas été le seul, du moins il a été peut-être le plus vif. Chacun, dans l'armée, me croyait perdu, et l'on s'empressait déjà de faire sa cour à mes dépens. » Du reste, cette même personne tenta depuis de rentrer en faveur: l'Empereur dit qu'il n'empêcha point qu'on ne l'employât subalternement, mais il ne voulut jamais le

revoir. Il répondit constamment qu'il ne le connaît pas ; ce fut là toute sa vengeance.

L'Empereur répondait jusqu'à satiété que l'Égypte devait demeurer à la France, et qu'elle y fut infailliblement demeurée si elle eût été défendue par Kléber ou Desaix. C'étaient ses deux lieutenants les plus distingués, disait-il ; tous deux d'un grand et rare mérite, quoique d'un caractère et de dispositions bien différentes. On en trouvera les portraits dans les Mémoires de la campagne d'Égypte.

Kléber était le talent de la nature : celui de Desaix était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par moments, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instants ; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire : c'était un caractère tout à fait antique. L'Empereur dit que sa mort a été la plus grande perte qu'il ait pu faire ; leur conformité d'éducation et de principes eussent fait qu'ils se seraient toujours entendus ; Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le premier consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la continuer à Moreau. Du reste, une circonstance bien extraordinaire dans la destinée de ces deux lieutenants de Napoléon, c'est que le même jour et à la même heure où Desaix tombait à Marengo d'un coup de canon, Kléber périsse assassiné au Caire.

Nature des dictées de l'Empereur.

Dimanche 1^{er}, lundi 2 octobre.

Le vent, la mer, la température restaient toujours les mêmes. Ce vent d'ouest, qui nous avait été d'abord si favorable, commençait à nous devenir contraire : nous nous étions jetés à l'est, dans l'espoir des vents alizés ; mais à présent nous nous trouvions sous le vent de notre destination, par la continuité de ces vents d'ouest, dont la constance surprenait tout le monde, et faisait la désolation de tout l'équipage.

Pour l'Empereur, il continuait régulièrement chaque matin ses dictées auxquelles il s'attachait chaque jour davantage ; aussi les heures lui semblaient-elles désormais moins lourdes.

Le vaisseau avait été poussé tellement vite hors du port, que tout y était resté à faire en pleine mer. Il n'y avait pas longtemps qu'on venait de le peindre ; l'Empereur a l'odorat extrêmement délicat ; cette odeur de peinture l'affecta spécialement, il en fut très incommodé, et garda la chambre deux jours.

Chaque soir c'était un plaisir pour lui, en se promenant sur le pont, de revenir sur le travail du matin. Il ne s'était trouvé d'abord d'autre document qu'un mauvais ouvrage, sous le titre de *Guerre des Français en Italie*, sans motif, sans but, sans chronologie suivie : l'Empereur le parcourait, sa mémoire faisait le reste ; je la trouvais d'autant plus admirable, qu'elle semblait arriver au besoin et comme de commande.

L'Empereur se plaignait chaque jour, en com-

mençant, que ces objets lui étaient devenus étrangers ; il semblait se désier de lui, disant qu'il ne pourrait jamais arriver au résultat ; il rêvait alors pendant quelques minutes, puis se levait, se mettait à marcher et commençait à dicter. Dès cet instant, c'était un tout autre homme ; tout coulait de source, il parlait comme par inspiration ; les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrêtait plus.

Le lendemain, je lui rapportais au net ce qu'il avait dicté. A la première correction qu'il indiquait, il continuait à dicter le même sujet, comme s'il n'eût rien dit la veille ; la différence de cette seconde version à la première était fort grande ; celle-ci était plus positive, plus abondante, mieux ordonnée ; elle présentait même parfois des différences matérielles avec la première.

Le surlendemain, à la première correction, encore même opération et troisième dictée, qui tenait des deux premières, et les mettait d'accord. Mais à partir de là, eût-il dicté une quatrième, une septième, une dixième fois, ce qui n'a pas été sans exemple, c'était désormais toujours précisément les mêmes idées, la même contexture, presque les mêmes expressions ; aussi n'avait-on plus besoin de prendre la peine d'écrire, bien que sous ses yeux, il n'y faisait pas d'attention et continuait jusqu'au bout. Si l'on n'avait pas entendu, c'eût été vainement qu'on eût essayé de le faire répéter, il allait toujours, et comme c'était extrêmement vite, on ne s'y hasardait pas, dans la crainte de perdre encore davantage, et de ne plus s'y retrouver.

Singulière bizarrerie du hasard.

Mardi 3 au samedi 7.

Les vents constants du sud-ouest étaient devenus une véritable calamité; nous reculions désormais au lieu d'avancer; nous nous enfoncions tout à fait dans le golfe de Guinée. Nous y aperçûmes un bâtiment qu'on fit reconnaître: l'on fit signal que c'était un Français égaré comme nous, et hors de sa route, qui, parti d'un port de Bretagne, se rendait à l'île Bourbon. L'Empereur s'occupait beaucoup de son manque de livres; je lui dis en riant que j'en avais peut-être une caisse à bord de ce bâtiment; car j'en avais expédié une à cette destination, il y avait peu de mois. Ce que peut la bizarrerie du hasard, je disais vrai! Si j'avais cherché ce bâtiment, j'aurais inutilement, sans doute, parcouru toutes les mers: c'était lui; je l'appris le lendemain, quand je connus son nom par l'ot sieur qui en avait fait la visite. Celui-ci avait étrangement surpris le capitaine, vieux Français, en lui disant que l'Empereur Napoléon était à bord du vaisseau qu'il voyait, faisant route pour Sainte-Hélène. Le bonhomme, secouant la tête avec douleur, lui avait dit: « Vous nous privez de notre trésor, vous nous enlevez celui qui pouvait nous gouverner suivant nos mœurs et nos goûts. »

Murmures contre l'amiral. — Examen d'un nouvel ouvrage. — Réfutations. — Réflexions.

Dimanche 8 au mercredi 11.

Le temps était d'une obstination sans exemple. Chaque soir on se consolait de la contrariété du

jour, dans l'espoir d'une crise heureuse de la nuit; mais chaque matin on se réveillait avec le même chagrin. Nous avions été presque à la vue du Congo, nous courrions pour nous en éloigner. Le temps semblait pris de manière à ne changer jamais. Le découragement était extrême, l'ennui au dernier degré. Les Anglais s'en prenaient à leur amiral: s'il avait pris la route de tout le monde, disait-on, on serait arrivé depuis longtemps; ses caprices l'avaient porté, contre toute raison, à une expérience dont on ne verrait pas la fin. Les murmures cependant n'étaient pas aussi violents que contre Christophe Colomb; nous eussions trop ri, pour notre compte, de le voir réduit à trouyer un Saint-Salvador pour se dérober à la crise. Pour moi, que le travail employait en entier, je m'occupais à peine de ce contretemps: et qu'importe après tout une prison ou une autre! Quant à l'Empereur, il y semblait plus insensible encore, il ne voyait dans tout cela que des jours écoulés.

Les Mémoires de Napoléon Bonaparte, par quelqu'un qui ne l'a jamais quitté pendant quinze ans, tel fut l'ouvrage qui, dans mon examen, succéda à celui de M. Wilson; volume anonyme, ce qui devait suffire déjà pour inspirer à tous une première défiance; mais sa contexture et son style imposent bientôt des doutes plus positifs encore à tout lecteur qui a de la réflexion et l'habitude des ouvrages; enfin, celui qui a vu et qui connaît tant soit peu l'Empereur, n'hésite pas, dès les premières pages, à affirmer que cet écrit est un véritable roman fait à plaisir; que son auteur n'a jamais connu, ni approché l'Empereur: il est à cent lieues de son langage, de ses habitudes et de tout ce qui

le concerne. L'Empereur n'a jamais dit à un ministre : « Comte, faites ceci, comte, exécutez cela ; » les ambassadeurs ne venaient point à son lever; Napoléon ne pouyait faire, à quatorze ans, à une dame, en compagnie, la réponse qu'on lui prête au sujet du vicomte de Turenne, parce que de dix ans à dix-huit, il était aux écoles militaires, et qu'on n'y recevait pas la compagnie des dames ; ce n'est pas Pérignon, qui ne le connaissait pas, mais Dugommier, qui avait été son général, qui le recommandait d'une manière si distinguée au directoire ; c'est une lettre pour rétablir la démocratie, et non les Bourbons, qu'un militaire adressa dans le temps au premier consul, etc., etc. Jamais l'Empereur, auquel on accorda assez généralement en Europe d'avoir été impénétrable dans ses projets et ses vues, n'a eu l'habitude des gestes qui eussent pu le trahir, encore moins celle des monologues qu'on eût pu entendre ; sa colère ne le jeta jamais dans des accès d'insanité ou d'épilepsie, fable ridicule qui a fait longtemps la nourriture de certains salons de Paris, et qu'ils avaient fini par abandonner eux-mêmes, quand ils eurent vu que ces accidents n'arrivaient jamais dans les occasions importantes. Cette production est indubitablement un ouvrage de commande, une spéculation de libraire, lequel aura fourni le titre. Quoi qu'il en soit, on eût pensé qu'avec une carrière aussi publique que celle de l'Empereur et de ceux qui l'entouraient, l'auteur eût pu montrer plus de connaissance et de vérité : il sent son insuffisance à cet égard, et cherche à s'en défendre en disant qu'il a dû altérer les noms, et n'a pas voulu faire certains portraits trop ressemblants ; mais il pousse cette circonspec-

tion jusqu'aux faits mêmes; on ne saurait les reconnaître, la plupart sont entièrement de son imagination; ainsi ce papier d'Égypte, dont la perte cause tant d'anxiété au général en chef; cette recommandation du jeune Anglais, qui transporte Bonaparte de joie, en lui ouvrant une si brillante perspective de fortune à Constantinople; ce vrai mélodrame de la Malmaison, où l'héroïsme de M^{me} Bonaparte, dont il fait une amazone, pourvoit avec tant de courage, d'activité, au salut de son mari, sont autant de fables, dont la dernière, pour le dire en passant, nous montre que le caractère et les dispositions de l'impératrice Joséphine n'étaient pas plus familiers à l'auteur que ceux de l'Empereur. Toutefois l'écrivain, en vantant de temps à autre certains traits, relevant certaines actions, combattant certaines impostures, se donne un air d'impartialité qui, aux yeux du vulgaire, joint à sa prétendue situation auprès de l'Empereur durant quinze ans, produit un merveilleux effet. La plupart des Anglais du vaisseau s'étaient attachés à cet ouvrage comme à une espèce d'oracle. Ils ne revenaient pas de voir l'Empereur si différent du caractère que lui prête ce roman; ils étaient plus naturellement portés à penser que l'adversité ou la contrainte changeait l'Empereur, que d'imaginer que ces choses imprimées étaient tout bonnement des mensonges; à mes observations, ils répondraient toujours :

— C'est pourtant d'un homme impartial, et qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans !

— Mais, leur disais-je, quel est le nom de cet homme? S'il vous avait injurié personnellement dans son livre, comment le traîneriez-vous devant

un tribunal, pour en avoir justice ? Le premier d'entre nous ne pourrait-il pas en être l'auteur ?

Ces arguments étaient sans réplique sans doute ; mais il leur en coûtait beaucoup pour détruire eux-mêmes la première impression qu'ils avaient reçue : tel est le vulgaire, et l'effet inévitable que produisent toujours sur lui les mensonges imprimés !

Quoi qu'il en soit, je n'irai pas plus loin sur un ouvrage qui ne vaut pas qu'on s'en inquiète davantage ; je fais grâce de ce qui suivait, je le supprime. En relisant mon manuscrit, en Europe, je trouve que l'opinion a fait de tels progrès, que j'aurais honte aujourd'hui de combattre des allégations et des faits que l'esprit et le bon goût ont repoussés depuis longtemps, et qu'on ne retrouve plus que dans la bouche des sots.

Toutefois, en détruisant les idées imaginaires que notre anonyme s'est plu à donner du caractère de Napoléon, on pensera peut-être que j'aurais dû y substituer les miennes ; je m'en donnerai bien de garde ; je me contenterai d'inscrire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ; je rendrai ses conversations, et l'on ne demandera plus rien.

Jeudi 12, vendredi 13.

Cependant, à force de patience et à l'aide de quelques légères variations, nous approchions du but ; et, bien que privés de la mousson naturelle, nous portions désormais sur notre destination ou très près. À mesure que nous avancions, le temps nous favorisait davantage ; enfin le vent devint bon tout à fait ; mais ce ne fut guère qu'à vingt-quatre heures de notre destination.

Vue de Sainte-Hélène.

Samedi 14.

On s'attendait à voir Sainte-Hélène ce jour-là même; l'amiral nous l'avait annoncé. A peine étions-nous sortis de table, qu'on crioit : Terre ! C'était à un quart d'heure près de l'instant qu'on avait fixé. Rien ne peut montrer davantage les progrès de la navigation, que cette espèce de merveille, par laquelle on vient de si loin, attaquer et rencontrer, à heure fixe, un seul point dans l'espace; phénomène qui résulte de l'observation rigoureuse de points fixes ou de mouvements constants dans l'univers.

L'Empereur gagna l'avant du vaisseau pour voir la terre, et crut l'apercevoir; moi, je ne vis rien. Nous restâmes en panne toute la nuit

Arrivée à Sainte-Hélène.

Dimanche 15.

Au jour, j'ai vu l'île à mon aise et de fort près: sa forme m'a paru d'abord assez considérable; mais elle rapetissait beaucoup à mesure qu' nous approchions. Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté l'Angleterre, et cent dix après avoir quitté Paris, nous jetons l'ancre vers midi; elle touche le fond, et c'est là le premier anneau de la chaîne qui va clouer le moderne Prométhée sur son roc.

Nous trouvâmes au mouillage une grande partie des bâtiments de notre escadre qui s'étaient séparés de nous, ou que nous avions laissés en arrière comme trop mauvais marcheurs; ils étaient pourtant arrivés il y avait déjà quelques jours: preuve

de plus de l'extrême incertitude dans tous les calculs de la mer, dès qu'ils reposent sur les caprices des calmes, la force et les variations du vent.

L'Empereur, contre son habitude, s'est habillé de bonne heure et a paru sur le pont; il s'est avancé sur le passavant pour considérer le rivage plus à son aise. On voyait une espèce de village encaissé parmi d'énormes rochers arides et pelés qui s'élevaient jusqu'aux nues. Chaque plate-forme, chaque ouverture, toutes les crêtes se trouvaient hérissées de canons. L'Empereur parcourait le tout avec sa lunette; j'étais à côté de lui; mes yeux fixaient constamment son visage, je n'ai pu surprendre la plus légère impression, et pourtant c'était là désormais peut-être sa prison perpétuelle! Peut-être son tombeau!... Que me restait-il donc à moi, à sentir ou à témoigner?

L'Empereur est rentré bientôt après; il m'a fait appeler, et nous avons travaillé comme de coutume.

L'amiral, qui était descendu de bonne heure à terre, est revenu sur les six heures extrêmement fatigué; il avait parcouru toutes les localités, et croyait avoir trouvé quelque chose de convenable; mais il fallait des réparations, elles pouvaient tenir deux mois; il y en avait déjà près de trois que nous occupions notre cachot de bois, et les instructions précises des ministres étaient de nous y retenir jusqu'à ce que notre prison de terre fût prête. L'amiral, il faut lui rendre justice, ne se trouva pas capable d'une telle barbarie; il nous annonça, en laissant percer une espèce de jouissance intérieure, qu'il prenait sur lui de nous débarquer dès le lendemain.

CHAPITRE II

SEJOUR A BRIARS

DEPUIS LE 16 OCTOBRE 1815, JOUR DU DÉBARQUEMENT A
SAINTE-HÉLÈNE, JUSQU'AU
9 DÉCEMBRE, VEILLE DE LA TRANSLATION A LONGWOOD.

(Espace d'un mois et vingt-quatre jours.)

Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène.

Lundi 16 octobre 1815.

L'Empereur, après son dîner, s'est embarqué, avec l'amiral et le grand-maréchal, pour se rendre à terre. Un mouvement très remarquable avait réuni tous les officiers sur la dunette, et une grande partie de l'équipage sur les passavants ; ce mouvement n'était plus celui de la curiosité, on se connaissait depuis trois mois ; l'intérêt le plus vif avait succédé.

Avant de descendre dans le canot, l'Empereur fit appeler le capitaine commandant le vaisseau, prit congé de lui, et le chargea de transmettre ses remerciements aux officiers et à l'équipage. Ces paroles ne furent pas sans produire une grande émotion sur ceux qui les entendirent ou se les firent expliquer.

Le reste de la suite de l'Empereur débarqua sur

les huit heures. Nous fûmes accompagnés par plusieurs des officiers. Tout le monde, au demeurant, lorsque nous quittâmes le vaisseau, a semblé nous témoigner une véritable sympathie.

Nous trouvâmes l'Empereur dans le salon qu'on lui avait destiné. Il monta peu d'instants après dans sa chambre, où nous fûmes appelés. Il n'était guère mieux qu'à bord du vaisseau ; nous nous trouvions placés dans une espèce d'auberge ou d'hôtel garni.

La ville de Sainte-Hélène n'est autre chose qu'une très courte rue, ou prolongement de maisons, le long d'une vallée étroite, resserrée entre deux montagnes à pic d'un roc tout à fait nu et stérile.

L'Empereur se fixe à Briars. — Description. — Situation misérable.

Mardi 17.

A six heures du matin, l'Empereur, le grand-maréchal et l'amiral allèrent à cheval visiter Longwood (long bois), maison qui avait été arrêtée pour sa résidence, et située à deux ou trois lieues de la ville. A leur retour ils virent une petite maison de campagne dans le prolongement de la vallée, à deux milles au-dessus de la ville. L'Empereur répugnait extrêmement à retourner où il avait couché ; il s'y fut trouvé dans une reclusion plus complète encore qu'à bord du vaisseau : des sentinelles gardaient les portes, des curieux se groupaient sous ses fenêtres ; il eût donc été réduit strictement à sa chambre. Un petit pavillon dépendant de cette petite maison de campagne lui plut, et l'amiral convint qu'il y serait mieux qu'à la ville. L'Empereur s'y fixa et m'envoya chercher ; il s'était tellement attaché à son travail des campagnes d'Italie,

qu'il ne pouvait plus s'en passer ; je me mis aussitôt en route pour le joindre.

La petite vallée où s'élève le hameau de Sainte-Hélène se prolonge dans l'île longtemps encore, en serpentant au milieu de deux chaînes de montagnes arides qui la bordent et la resserrent. Il y règne constamment un beau chemin de voitures très bien entretenus ; au bout de deux milles environ, ce chemin n'est plus tracé que sur le flanc de la montagne même, sur lequel il s'appuie à gauche, ne montrant plus que des précipices et des abîmes sur son bord de la droite. Mais bientôt le terrain s'élargit en face, et présente un petit plateau où se trouvent quelques bâties, de la végétation et plusieurs arbres : c'est une espèce de petite oasis au milieu des rochers. Là était la demeure modeste d'un négociant de l'île (M. Balcombe). A trente ou quarante pas, à droite de la maison principale, et sur un tertre à pic, se voit une espèce de guinguette ou petit pavillon servant à la famille, dans les beaux jours, pour aller prendre le thé et respirer plus à l'aise : c'était là le réduit loué par l'amiral pour la demeure temporaire de l'Empereur, qui l'occupait depuis le matin. Tout en gravissant les contours du monticule, qui sont très rapides, je l'aperçus en effet de loin, et le contemplai. C'était bien lui, un peu courbé, les mains derrière le dos ; cet uniforme si leste et si simple, ce petit chapeau si renommé ! Il était debout sur le seuil de la porte, sifflant un air de vaudeville, quand je l'abordai.

— Ah ! vous voilà ! me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas amené votre fils ?

— Sire, répondis-je, le respect, la discrétion m'en ont empêché.

— Vous ne sauriez vous en passer, continua-t-il, faites-le venir.

Jamais l'Empereur, dans aucune de ses campagnes, peut-être dans aucune des situations de sa vie, n'eut sans doute de logement plus exigu, ni autant de privations. Le tout ici consistait en une seule pièce au rez-de-chaussée, de forme à peu près carrée ; une porte sur chacun des deux côtés opposés, et deux fenêtres sur chacun des deux côtés perpendiculaires ; du reste, sans rideaux, sans volets, à peine un siège. L'Empereur en ce moment se trouvait seul, ses deux valets de chambre étaient à courir pour lui composer un lit. Il lui prit fantaisie de marcher un peu, or, le monticule n'offrait pas de terre-plein sur aucune des faces de la petite guinguette ; ce n'était tout autour que grosses pierres et débris de rochers. Il prit mon bras et se mit à causer gaiement. Cependant la nuit se faisait, le calme était profond, la solitude entière ; quelle foule de sensations et de sentiments vinrent m'assaillir en cet instant ! Je me trouvais donc seul, tête à tête dans le désert, presque en familiarité avec celui qui avait gouverné le monde ! avec Napoléon enfin !!! Tout ce qui se passait en moi !... tout ce que j'éprouvais !... Mais, pour le bien comprendre, il faudrait peut-être se reporter au temps de sa toute-puissance, au temps où il suffisait d'un seul de ses décrets pour renverser des trônes ou créer des rois ! Il faudrait se mettre bien dans l'esprit ce qu'il faisait éprouver, aux Tuileries, à tout ce qui l'entourait : l'embarras timide, le respect profond avec lequel l'abordaient ses ministres, ses officiers ; l'anxiété, la crainte des ambassadeurs, celle des princes et même des rois ! Or,

rien de tout cela n'était encore altéré en moi!...

Lorsque l'Empereur voulut se coucher, il se trouva qu'une fenêtre donnait à nu sur le côté de son lit, presque à la hauteur de son visage; nous la barricadâmes du mieux que nous pûmes pour le préserver de l'air, auquel il est très sensible, le plus léger courant suffisant pour l'enrhumer ou lui causer des maux de dents. Quant à moi, je gagnai le comble, précisément au-dessus de l'Empereur; espace de sept pieds carrés, où il n'y avait qu'un lit, sans un seul siège; c'est là que fut mon gîte et celui de mon fils, pour lequel il fallut placer un matelas par terre. Pouvions-nous nous plaindre? Nous étions si près de l'Empereur: de là nous entendions le son de sa voix, même ses paroles!!!...

Ses valets de chambre se couchèrent par terre, en travers de la porte, enveloppés dans leurs manteaux.

Voilà la description littérale de la première nuit de Napoléon à Briars (aux ronces): c'était le nom de l'endroit.

Description de Briars. — Son jardin. — Rencontre des petites demoiselles de la maison.

Mercredi 18.

J'ai déjeuné avec l'Empereur: il n'avait ni nappe ni serviettes, son déjeuner était le reste du dîner de la veille.

Un officier anglais avait été logé dans la maison voisine, pour notre garde, et deux sous-officiers allaient et venaient militairement sous nos yeux pour surveiller nos mouvements. Le déjeuner fini,

l'Empereur s'est mis au travail, qui a duré quelques heures ; après le travail, il lui a pris fantaisie d'explorer notre nouveau domaine, de découvrir le terrain environnant, d'en prendre possession.

En descendant de notre tertre, par le côté opposé à la maison principale, nous trouvâmes un sentier bordé d'une haie de raquettes, et longeant des précipices, lequel nous conduisit, au bout de deux cents pas, à un petit jardin dont la porte se trouvait ouverte. Ce jardin est tout en longueur, et d'un terrain très inégal ; une allée assez plénierie en parcourt l'étendue ; à l'entrée une espèce de berceau forme l'une des extrémités ; à l'autre bout sont deux cahutes où logent les nègres chargés du soin du jardin. Il s'y trouvait des arbrés fruitiers et quelques fleurs. A peine y étions-nous entrés que nous y fûmes joints par les deux filles du maître de la maison, âgées de quatorze à quinze ans : l'une vive, étourdie, ne respectant rien ; l'autre plus posée, mais d'une grande naïveté ; toutes deux parlant un peu le français. Elles eurent bientôt parcouru le jardin, et mis tout à contribution pour l'offrir à l'Empereur, qu'elles accablèrent de questions les plus bizarres et les plus ridicules. L'Empereur s'amusâ beaucoup de cette familiarité si nouvelle pour lui. « Nous sortons du bal masqué », me dit-il quand nous les eûmes quittées.

Sur la jeunesse française. — L'Empereur visite la maison voisine. — Naïvetés.

Jeudi 19, vendredi 20.

L'Empereur fait appeler mon fils pour déjeuner ;

qu'on juge de toute sa joie à une telle faveur ! C'était la première fois qu'il allait le voir d'aussi près, l'entendre, peut-être lui parler ! Son saisissement était extrême.

Du reste, la table demeurait encore sans nappe, le repas continuait de s'apporter de la ville, et ne présentait que deux ou trois mauvais plats. Aujourd'hui il s'y trouvait un poulet, l'Empereur l'a voulu couper lui-même, et nous l'a distribué ; il s'étonnait d'y réussir aussi bien ; il y avait si longtemps, disait-il, qu'il n'en avait fait autant ; car toute sa galanterie, ajoutait-il, avait été se perdre pour toujours dans les affaires et les soucis de son généralat d'Italie.

Le café, qui est un besoin pour l'Empereur, s'est trouvé si mauvais, qu'il s'est cru empoisonné ; il l'a jeté, et m'a fait renvoyer le mien.

L'Empereur se servait en ce moment d'une tabatière où se trouvaient enchâssées plusieurs médailles antiques ; des inscriptions grecques étaient autour ; l'Empereur, doutant d'un des noms de ces portraits, m'a dit de les lui traduire ; et comme je lui répondais que c'était au-dessus de mes forces, il s'est mis à rire, disant : « Vous n'êtes donc pas plus fort que moi ; » alors mon fils s'est offert en tremblant, et a lu Mithridate, Démétrius-Poliorcètes et quelques autres. L'extrême jeunesse de mon fils et cette circonstance ont alors attiré l'attention de l'Empereur. « Quoi ! votre fils en est déjà là ? a-t-il dit. C'est bien ! » Et il s'est mis à le questionner longuement sur son lycée, ses maîtres, leurs leçons ; puis revenant à moi : « Quelle jeunesse. a-t-il dit, je laisse après moi ! C'est pourtant mon ouvrage ! Elle me vengera suffisamment par tout

ce qu'elle vaudra. A l'œuvre il faudra bien après tout qu'on rende justice à l'ouvrier ! et le travers d'esprit ou la mauvaise foi des déclamateurs tombera devant mes résultats. Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir, ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse, si j'eusse réellement eu un autre but que le règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer les lumières sous le boisseau ; au lieu de cela, on ne m'a vu occupé que de les produire au grand jour. Et encore n'a-t-on pas fait pour ces enfants tout ce dont j'avais eu la pensée. Mon université, telle que je l'avais conçue, était un chef-d'œuvre dans ses combinaisons, et devait en être un dans ses résultats nationaux. Un méchant homme m'a tout gâté, et cela avec mauvaise intention, et par ecaleul sans doute, etc. »

Le soir venu, l'Empereur a voulu entrer chez les voisins. Le maître, pris par la goutte, était en robe de chambre, étendu sur son canapé ; sa femme et nos deux petites demoiselles du matin étaient autour de lui. Le bal masqué a repris de plus belle ; on a fait échange de tout ce qu'on savait. On a parlé de romans ; l'une des petites avait lu *Mathilde*, de M^{me} Cottin : ce fut une très grande joie de voir que l'Empereur la connaissait. Un gros Anglais, à face carrée, vrai *vacuum plenum* à ce qu'il paraît, qui écoutait gravement de toutes ses oreilles pour tâcher de mettre à profit son peu de français, se hasarda de demander, avec réserve, à l'Empereur si la princesse, amie de Mathilde, dont il admirait particulièrement l'excellent caractère, vivait toujours ; l'Empereur lui répondit avec solennité : « Non, Monsieur, elle est morte et enterrée. » Et il allait se croire mystifié, disait-il,

quand il vit, à cette malheureuse nouvelle, les larmes prêtes à rouler dans les grands et gros yeux de la grosse face.

Une des petites filles ne fut pas moins naïve. c'était plus pardonnable; toutefois, j'en dus conclure qu'on n'était pas fort ici en chronologie. Parcourant *Estelle*, de Florian, pour montrer qu'elle lisait le français, elle tomba sur Gaston de Foix et, le voyant qualifié de général, elle demanda à l'Empereur s'il avait été bien content de lui dans ses armées, s'il avait échappé à toutes les batailles, et s'il vivait encore.

L'amiral vient voir l'Empereur.

Samedi 21.

L'amiral, dans la matinée, est venu rendre visite à l'Empereur; il a frappé à sa porte; si je ne m'y fusse pas trouvé, l'Empereur eût été dans la nécessité d'aller ouvrir lui-même, ou l'amiral y serait encore.

Tous les membres épars de notre petite colonie sont aussi venus de la ville, et nous nous sommes trouvés un instant tous réunis. Chacun a raconté ses nombreuses misères, et l'Empereur les a ressenties d'autant plus vivement.

Horreurs et misères de notre exil. — Indignation de l'Empereur.

— Note envoyée au gouvernement anglais.

Dimanche 22 au mardi 24

Les ministres anglais, en violant les droits de l'hospitalité auxquels nous nous étions abandonnés avec tant de confiance, semblaient n'avoir rien

épargné pour rendre cette violation plus amère et plus sensible. En nous reléguant au bout de la terre, au milieu des privations, des mauvais traitements, des besoins de toute espèce, ils avaient voulu nous faire boire le calice jusqu'à la lie. Sainte-Hélène est une véritable Sibérie; la différence n'en est que du froid au chaud, et dans son peu d'étendue.

L'empereur Napoléon, qui possédait tant de puissance et disposa de tant de couronnes, s'y trouve réduit à une méchante petite cahute de quelques pieds en carré, perchée sur un roc stérile; sans rideaux, ni volets, ni meubles. Là, il doit se coucher, s'habiller, manger, travailler, demeurer; il faut qu'il sorte s'il veut qu'on la nettoie. Pour sa nourriture on lui apporte de loin quelques mauvais plats, comme à un criminel dans son cachot. Il manque réellement des premiers besoins de la vie: le pain, le vin ne sont point les nôtres, ils nous répugnent; l'eau, le café, le beurre, l'huile et les autres nécessités y sont rares et à peine supportables; un bain, si nécessaire à sa santé, ne se trouve pas; il ne peut prendre l'exercice du cheval.

Ses compagnons, ses serviteurs sont à deux milles de lui; ils ne peuvent parvenir auprès de sa personne qu'accompagnés d'un soldat; ils demeurent privés de leurs armes, sont condamnés à passer la nuit au corps de garde, s'ils reviennent trop tard ou s'il y a quelque méprise de consigne, ce qui arrive presque chaque jour. Ainsi se réunissent pour nous, sur la cime de cet affreux rocher, la dureté des hommes et les rigueurs de la nature! Et pourtant il eût été facile de nous pro-

eurer une demeure plus convenable et des traitements plus doux.

Certes, si les souverains de l'Europe ont arrêté cet exil, une haine secrète en a dirigé l'exécution. Si la politique seule a dicté cette mesure comme nécessaire, n'eût-elle pas dû, pour en convaincre le monde, entourer d'égards, de respects, de dédommagements de toute espèce, l'illustre victime vis-à-vis de laquelle elle se dit forcée de violer les principes et les lois.

Nous nous trouvions tous auprès de l'Empereur ; il récapitulait avec chaleur tous ces faits. « A quel infâme traitement ils nous ont réservés ! s'écriait-il. Ce sont les angoisses de la mort ! A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés ! Si je leur étais si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi ? Quelques balles dans le cœur ou dans la tête eussent suffi ; il y eût eu du moins quelque énergie dans ce crime ! Si ce n'était vous autres, et vos femmes surtout, je ne voudrais recevoir ici que la ration du simple soldat. Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté ! ne voient-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène ! Je suis entré vainqueur dans leurs capitales ; si j'y eusse apporté les mêmes sentiments, que seraient-ils devenus ? Ils m'ont tous appelé leur frère, et je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang. Croient-ils donc le bon sens des peuples insensible à leur morale, et qu'en attendent-ils ? Toutefois, faites vos plaintes, messieurs, que l'Europe les connaisse et s'en indigne ! Les miennes sont

au-dessous de ma dignité et de mon caractère : *j'ordonne ou je me tais.* »

Le lendemain un officier ouvrit tout bonnement la porte, et s'introduisit lui-même, sans plus de façon, dans la chambre de l'Empereur, où j'étais à travailler avec lui. Ses intentions, du reste, étaient bonnes : c'était le capitaine d'un des petits bâtiments venus avec nous, qui repartait pour l'Europe et avait voulu venir prendre les ordres de l'Empereur. Napoléon revint sur le sujet de la veille, et, s'animant par degrés, lui exprima, pour son gouvernement, les pensées les plus élevées, les plus fortes, les plus remarquables. Je les traduisais à mesure et rapidement. L'officier semblait frappé de chaque phrase, et nous quitta, promettant d'accomplir fidèlement sa mission. Mais rendra-t-il les expressions, l'accent surtout, dont je fus témoin ? L'Empereur en fit rédiger une espèce de note, que l'officier aura trouvée bien faible auprès de ce qu'il avait entendu d'abondance. La voici :

NOTE. « L'Empereur désire, par le retour du prochain vaisseau, avoir des nouvelles de sa femme et de son fils, et savoir si celui-ci vit encore ? Il profite de cette occasion pour réitérer et faire parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a déjà faites contre les étranges mesures adoptées contre lui.

« 1^o Le gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur n'est point prisonnier de guerre : sa lettre au régent, écrite et communiquée au capitaine Maitland, avant de se rendre à bord du *Bellérophon*, prouve assez, au monde entier, les dispositions et la confiance qui l'ont conduit librement sous le pavillon anglais.

« L'Empereur eût pu ne sortir de France que par des stipulations qui eussent prononcé sur ce qui était relatif à sa personne ; mais il a dédaigné de mêler des intérêts personnels avec les grands intérêts dont il avait constamment l'esprit occupé. Il eût pu se mettre à la disposition de l'empereur Alexandre, qui avait été son ami, ou de l'empereur François, qui était son beau-père ; mais dans la confiance qu'il avait dans la nation anglaise, il n'a voulu d'autre protection que les lois ; et renonçant aux affaires publiques, il n'a cherché d'autres pays que les lieux qui étaient gouvernés par des lois fixes, indépendantes des volontés particulières.

« 2° Si l'Empereur eût été prisonnier de guerre, les droits des nations civilisées, sur un prisonnier de guerre, sont bornés par le droit des gens, et finissent d'ailleurs avec la guerre même.

« 3° Le gouvernement anglais considérant l'Empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, son droit se trouvait alors borné par le droit public, ou bien il pouvait, comme il n'y avait point de cartel entre les deux nations dans la guerre actuelle, adopter vis-à-vis de lui les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher : la mort qui lui eût été donnée à bord du *Bellérophon*, en rade de Plymouth, eût été un bienfait en comparaison.

« Nous avons parcouru les contrées les plus infortunées de l'Europe, aucune ne saurait être comparée à cet aride rocher : privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la

mort. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée, quelle qu'elle soit, peuvent seuls l'empêcher de mettre lui-même un terme à une si horrible existence ; l'Empereur met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle. Mais si le gouvernement britannique devait persister dans ses injustices et ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort. »

Le bâtiment partant pour l'Europe, chargé de cette note, était le *Redpol*, capitaine Desmont.

Qu'on nous passe l'insipide monotonie de nos plaintes : on les trouvera toujours les mêmes, sans doute ; mais qu'on se dise bien qu'elles ont dû nous causer beaucoup plus d'ennui à répéter qu'on n'en aura à les lire.

Vie de Briars, etc. — Nécessaire d'Austerlitz. — Grand nécessaire de l'Empereur. — Son contenu. — Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuileries.

Mercredi 25 au vendredi 27.

L'Empereur s'habillait de fort bonne heure ; il faisait dehors quelques tours ; nous déjeunions vers les dix heures, il se promenait encore, et nous nous mettions ensuite au travail. Je lui lisais ce qu'il m'avait dicté la veille, que mon fils avait recopié le matin ; il le corrigeait, et me dictait pour le lendemain. Nous ressortions sur les cinq heures, et revenions dîner à six heures, si toutefois le dîner était arrivé de la ville. La journée était bien longue, les soiées l'étaient bien plus encore. Malheureusement je ne connaissais pas les échecs, j'eus un moment envie de les apprendre la nuit ; mais com-

ment, et de qui ? Je me donnai pour savoir un peu le piquet, l'Empereur s'aperçut bientôt de mon ignorance, il tint compte de mon intention, mais cessa. Quelquefois le désœuvrement le conduisait dans la maison voisine, où les petites demoiselles le faisaient jouer au whist. Plus souvent encore il restait à table après le dîner, et causait assis ; car la chambre était trop petite pour s'y promener.

Un de ces soirs, il se fit apporter un petit nécessaire de campagne, en examina minutieusement toutes les parties, et me le donna, disant : « Il y a bien longtemps que je l'ai, je m'en suis servi le matin de la bataille d'Austerlitz. Il passera au petit Emmanuel, continua-t-il, en regardant mon fils. Quand il aura trente ou quarante ans, nous ne serons plus, mon cher ; l'objet n'en sera que plus curieux, il le fera voir et dira : c'est l'Empereur Napoléon qui l'a donné à mon père à Sainte-Hélène. » Je me saisis du don précieux, et je lui porte une espèce de culte ; je le vénère comme une sorte de relique.

Passant de là à l'examen d'un grand nécessaire, il parcourut des portraits de sa propre famille, et des présents qui lui avaient été faits à lui-même : c'étaient les portraits de Madame, de la reine de Naples, des filles de Joseph, de ses frères, du roi de Rome, etc. Un Auguste et une Livie des plus rares ; une continence de Scipion et une autre antique du plus grand prix donnée par le pape ; un Pierre le Grand, sur boîte, une autre boîte avec un Charles-Quint, une autre encore avec un Turenne ; d'autres enfin, dont il se sert journellement, couvertes de médaillons rassemblés de César, d'Alexandre, de Sylla, de Mithridate, etc. Venaient

ensuite quelques tabatières où était son portrait enrichi de diamants. Il en chercha alors tout à coup un sans diamants ; ne le trouvant pas, il appela son valet de chambre pour qu'on le lui donnât ; malheureusement ce portrait se trouvait encore à la ville avec le gros des effets : j'en fus tâché, je pouvais croire que j'y perdais quelque chose.

L'Empereur alors passa en revue plusieurs tabatières de Louis XVIII qui avaient été laissées sur sa table aux Tuileries, lors de son départ précipité. L'une présentait sur un fond noir, en pâte imitant l'ivoire, et dans une contexture bizarre, le portrait de Louis XVI, de la reine et de Madame Élisabeth : ils formaient trois croissants adossés l'un à l'autre en forme de triangle équilatéral ; une quantité de chérubins fort serrés formaient la bordure extérieure. Une autre boîte représentait une chasse au lavis et croquée, et qui ne pouvait avoir d'autre mérite que la main qui l'avait faite, on la croyait de M^{me} la duchesse d'Angoulême. Une troisième enfin présentait un portrait qui devait être, selon les apparences, celui de la comtesse de Provence. Ces trois objets étaient simples et même communs, et ne pouvaient avoir de précieux que leur historique.

En arrivant à Paris, le 20 mars au soir, l'Empereur trouva le cabinet du roi dans le même état où il avait été occupé ; tous les papiers demeuraient encore sur les tables. L'Empereur fit pousser ces tables dans les angles de l'appartement, et en fit apporter de nouvelles ; il voulut qu'on ne touchât à rien, se réservant d'examiner ces papiers dans ses moments perdus. Et comme l'Empereur a quitté lui-même la France sans rentrer aux Tuileries, le

roi aura trouvé sa chambre et ses papiers à peu près comme il les avait laissés.

L'Empereur jeta les yeux sur quelques-uns de ces papiers. Il y trouva des lettres du roi à M. d'Avarai, à Madère, où il est mort : elles étaient de sa main, et lui avaient sans doute été renvoyées. Il y trouva aussi d'autres lettres très confidentielles du roi, pareillement de sa main. Mais comment se trouvaient-elles là ? Comment lui étaient-elles revenues ? Cela était plus difficile à expliquer. Elles étaient de cinq à six pages, fort purement écrites, de beaucoup d'esprit, disait l'Empereur, mais très abstraites et fort métaphysiques. Dans l'une, le prince disait à la personne à laquelle il s'adressait : *Jugez, Madame, si je vous aime, vous m'avez fait quitter le deuil.* Et ce deuil, disait l'Empereur, amenait de longs paragraphes d'un style tout à fait académique. L'Empereur ne devinait pas à qui cela pouvait s'adresser, ni ce que ce deuil pouvait signifier ; j'étais hors d'état de pouvoir lui donner aucun renseignement.

C'est sur une de ces tables que, deux ou trois jours après avoir reconfirmé quelqu'un à la tête d'une institution célèbre, l'Empereur trouva un mémoire de cette personne, qui assurément l'eût empêché de la nommer de nouveau, par la manière dont elle s'y exprimait à l'égard de lui et de toute sa famille.

Il y avait encore beaucoup d'autres pièces de cette nature ; mais les véritables archives de la basse, du mensonge et de la vilenie se trouvaient dans les appartements de M. de Blacas, grand-maître de la garde-robe, ministre de la maison : ils étaient pleins de projets, de rapports et de pétitions

de toute espèce. Il était peu de ces pièces où l'on ne se fit valoir aux dépens de Napoléon, qu'on était assurément bien loin d'attendre. Le tout était si volumineux, que l'Empereur fut obligé de nommer une commission de quatre membres pour en faire le dépouillement ; il regarde comme une faute de n'avoir pas confié ce dépouillement à une seule personne, et tellement à lui qu'il fût sûr qu'on n'y aurait rien soustrait. Il a eu des raisons de croire qu'il eût trouvé déjà des indices salutaires sur les perfidies dont il s'est vu entouré à son retour de Waterloo.

On trouva, entre autres, une longue lettre d'une des femmes de la princesse Pauline. Cette volumineuse lettre s'exprimait fort mal sur la princesse et ses sœurs, et ne parlait de *cet homme* (c'était l'Empereur) que sous les plus mauvaises couleurs. On n'avait pas cru que ce fût assez, on en avait raturé une partie, et interlinéé d'une main étrangère, pour y faire arriver Napoléon lui-même de la manière la plus scandaleuse ; et à la marge, et de la main de l'interlineur, il y avait : *Bon à imprimer*. Quelques jours de plus, probablement ce petit libelle allait voir le jour.

Une parvenue, tenant un rang distingué dans l'État, courbée sous les bienfaits de l'Empereur, écrivait en toute hâte à sa *camarade de même espèce*, pour lui apprendre la faineuse décision du sénat touchant la déchéance et la proscription de Napoléon : « Ma chère amie, mon mari rentre, il est mort de fatigue ; mais ses efforts l'ont emporté, nous sommes délivrés de cet homme, et nous aurons les Bourbons. Dieu soit loué, nous serons donc de *vraies comtesses* ! etc. »

Parmi ces pièces, Napoléon eut la mortification d'en rencontrer de très inconvenantes sur sa personne, et cela de la main même de certains qui la veille étaient accourus près de lui, et tenaient déjà de ses faveurs. Dans son indignation, sa première pensée fut d'imprimer ces pièces, et de retirer ses bienfaits; un second mouvement l'arrêta. « Nous sommes si volatils, si inconséquents, si faciles à enlever, disait-il, qu'il ne me demeurait pas prouvé, après tout, que ces mêmes gens ne fussent pas revenus réellement de bon cœur à moi; et j'allais peut-être les punir, quand ils recommenceraient à bien faire; il valait mieux ne pas savoir, et je fis tout brûler. »

L'Empereur commence la campagne d'Égypte avec le grand-maréchal. — Anecdotes sur brumaire, etc. — Lettre du comte de Lille. — La belle duchesse de Guiche.

Samedi 28 au mardi 31.

Nous travaillions, mon fils et moi, avec la plus grande constance. Il commençait à être malade, la poitrine lui faisait mal; mes yeux se perdaient; nous souffrions réellement de notre grande occupation: il est vrai que nous avions fait un travail étonnant; nous étions déjà presque à la fin des campagnes d'Italie¹.

1. Je conserve encore quelques-unes de ces premières dictées de l'Empereur. Bien qu'elles aient éprouvé depuis des variations, et reçu un plus grand développement, ce premier jet n'en est pas moins précieux, ne fût-ce même que par sa comparaison avec les idées arrêtées plus tard. Aussi je ne résisterai pas à les reproduire. On les trouvera jetées pêle-mêle dans ce journal; malheureusement je n'en ai qu'un fort petit nombre; lors de mon enlèvement de Longwood et de la saisie de mes papiers, l'Empereur fit réclamer ce que je pouvais avoir des campagnes

Cependant l'Empereur ne se trouvait pas encore assez occupé, le travail était sa seule ressource, et ce qu'il avait déjà dicté avait pris assez de couleur pour l'y attacher encore davantage. Il allait atteindre bientôt l'époque de son expédition d'Égypte, il avait souvent parlé d'y employer le grand-maréchal; d'un autre côté, ceux d'entre nous qui demeuraient à la ville y étaient mal, et s'y trouvaient malheureux d'être éloignés de l'Empereur. Leur caractère s'aigrissait par cette circonstance, et des contrariétés de toute espèce venaient ajouter à leur chagrin. Je suggérai à l'Empereur de nous employer tous ensemble à son travail, et d'attaquer ainsi tout à la fois les campagnes d'Italie, celles d'Égypte, le consulat, le retour de l'île d'Elbe. Les heures lui deviendraient plus courtes; ce bel ouvrage, la gloire de la France, marcherait plus vite, et ces messieurs seraient beaucoup moins malheureux. Cette idée lui sourit et, à compter de cet instant, un ou deux de ces messieurs venaient régulièrement recevoir la dictée de l'Empereur: ils la lui rapportaient le lendemain, résistaient à dîner, et lui procuraient ainsi un peu plus de diversion.

Nous nous étions arrangés aussi de manière à ce

d'Italie, pour les soustraire à sir Hudson Lowe; j'en renvoyai ce qui tomba sous mes mains. En ayant retrouvé plus tard quelques autres cahiers, je fis demander à l'Empereur, au moment de mon départ, qu'il me permit de les garder en souvenir de lui. Il me fit répondre qu'il y consentait avec plaisir, sachant que ce qui demeurait entre mes mains était encore comme si cela n'était pas sorti des siennes. Aussi aucune de ces feuilles ne m'a-t-elle quitté, tant que j'ai eu le bonheur de pouvoir espérer qu'il aurait quelque instruction à me faire parvenir relativement aux campagnes d'Italie.

qu'insensiblement l'Empereur se trouvât un peu mieux, sous bien des rapports. En prolongement de la chambre qu'il occupait, on dressa une assez grande tente que m'avait fait offrir le général colonel du 53°. Le cuisinier de l'Empereur vint s'établir à Briars; on tira du linge des malles, on sortit l'argenterie, et le premier dîner de la sorte se trouva être une petite fête. Mais les soirées demeuraient toujours aussi difficiles à passer; l'Empereur retournaît quelquefois dans la maison voisine; quelquefois il essayait de marcher hors de sa chambre; plus souvent encore il y demeurait à causer, cherchant à atteindre dix ou onze heures. Il redoutait de se coucher trop tôt: il s'éveillait alors au milieu de la nuit et, cherchant à fuir ses réflexions, il était obligé de se relever pour lire.

Un de ces jours, à dîner, l'Empereur trouva sous ses yeux une de ses propres assiettes de campagne aux armes royales. « Comme ils m'ont gâté tout cela! » dit-il en expressions bien autrement énergiques; et il ne put s'empêcher d'observer que le roi s'était bien pressé de prendre possession de ces objets; qu'à coup sûr il ne pouvait réclamer cette argenterie comme lui ayant été enlevée, qu'elle était bien incontestablement à lui, Napoléon; car, quand il monta sur le trône, il ne s'était trouvé nul vestige de propriété royale; en le quittant, il avait laissé à la couronne cinq millions d'argenterie, et peut-être quarante ou cinquante millions de meubles; le tout de ses propres deniers, provenant de sa liste civile.

L'Empereur, dans la conversation d'une de ces soirées, a raconté l'événement de brumaire. J'en supprime ici les détails, parce qu'ils ont été dictés

plus tard au général Gourgaud, et qu'on retrouvera l'ensemble de ce grand événement dans la publication des dictées de Napoléon.

Siéyès, qui était un des consuls provisoires avec Napoléon, et qui, à la première conférence, le vit discuter tout à la fois les finances, l'administration, l'armée, la politique, les lois, sortit déconcerté et courut dire à ses intimes, en parlant de lui : « Messieurs, vous avez un maître ! Cet homme sait tout, veut tout et peut tout. »

J'étais à Londres à cette époque, et je disais à l'Empereur que nous y avions conçu de grandes espérances, et que nous avions beaucoup compté sur le 18 brumaire et sur son consulat. Plusieurs de nous, qui avaient connu jadis M^{me} de Beauharnais, partirent aussitôt pour Paris, dans l'espoir de parvenir, par elle, à exercer quelque influence, ou imprimer quelque direction aux affaires qui se présentaient sous une face nouvelle.

Nous pensâmes généralement, dans le temps, que le premier consul avait attendu des propositions de nos princes ; nous nous appuyions sur ce qu'il avait été assez longtemps sans se prononcer à leur égard, ce qu'il avait fait plus tard, dans une proclamation, d'une manière accablante. Nous attribuions ce résultat à la gaucherie et à la brutalité de l'évêque d'Arras, le conseiller, le directeur suprême de nos affaires, qui, du reste, de son propre aveu, opérait les yeux fermés, se vantant de n'avoir pas lu, disait-il, une seule gazette depuis le temps qu'elles ne contenaient que les succès ou les mensonges de ces misérables.

Au moment du consulat, quelqu'un ayant voulu lui donner l'idée de tenter quelques négociations

auprès du consul, par l'intermédiaire de M^{me} Bonaparte, il repoussa la chose avec indignation et dans les termes les plus sales et les plus orduriers ; ce qui forç^a l'auteur de la proposition de lui dire que de telles expressions n'étaient guère épiscopales, et qu'il ne les avait certainement pas lues dans son bréviaire.

Dans le même temps, il apostropha grossièrement le duc de Choiseul, à la table même du prince, et en fut tancé tout aussi vertement ; le tout parce que le duc de Choiseul, sortant des prisons de Calais, et échappant à la mort par le bienfait du consul, terminait les renseignements que lui demandait le prince sur Bonaparte, en protestant que pour lui désormais il ne pourrait plus désavouer une reconnaissance personnelle.

L'Empereur disait à tout cela qu'il n'avait jamais songé aux princes ; que les phrases auxquelles je faisais allusion étaient d'un des autres consuls, et sans motif particulier. Que nous semblions, au dehors, ne nous être jamais doutés de l'opinion du dedans ; que s'il eût eu pour les princes des dispositions favorables, il n'eût pas été en son pouvoir de les accomplir. Toutefois, il avait reçu vers ce temps-là des ouvertures de Mittau et de Londres.

Le roi lui écrivit, disait-il, une lettre qui lui fut remise par Lebrun, lequel la tenait de l'abbé de Montesquiou, agent secret de ce prince à Paris. Cette lettre, extrêmement soignée, disait : « Vous tardez beaucoup à me rendre mon trône. Il est à craindre que vous ne laissiez écouler des moments bien favorables. Vous ne pouvez pas faire le bonheur de la France sans moi, et moi je ne puis rien pour la France sans vous. Hâtez-vous donc,

et désignez vous-même toutes les places qui vous plairont pour vos amis. »

Le premier consul répondit : « J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale ; j'ai toujours pris un vif intérêt à ses malheurs et à ceux de sa famille. Elle ne doit pas songer à se présenter en France ; elle n'y parviendrait que sur cent mille cadavres. Du reste, je m'empresserai toujours à faire tout ce qui pourrait adoucir ses destinées et lui faire oublier ses malheurs. »

L'ouverture de M. le comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche encore. Il dépêcha la *duchesse de Guiche*, femme charmante, très propre, par les grâces de sa figure, à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de sa négociation. Elle pénétra facilement auprès de M^{me} Bonaparte, avec laquelle toutes les personnes de l'ancienne cour avaient des contacts naturels : elle en reçut un déjeuner à la Malmaison ; et durant le repas, parlant de Londres, de l'émigration et de nos princes, M^{me} de Guiche raconta qu'il y avait peu de jours, étant chez M. le comte d'Artois, quelqu'un, parlant des affaires, avait demandé au prince ce qu'on ferait pour le premier consul, s'il rétablissait les Bourbons ; ce prince avait répondu : « D'abord connétable et tout ce qui s'ensuit, si cela lui plaisait. Mais nous ne croirions pas que cela fût encore assez ; nous élèverions sur le Carrousel une haute et magnifique colonne sur laquelle serait la statue de Bonaparte couronnant les Bourbons. »

Le premier consul arrivant quelque temps après le déjeuner, Joséphine n'eut rien de plus pressé que de lui rendre cette circonstance. « Et as-tu répondu, lui dit son mari, que cette colonne aurait

pour piédestal le cadavre du premier consul¹ ? »

La jolie duchesse était encore là ; les charmes de sa figure, ses yeux, ses paroles étaient dirigés au succès de sa mission. Elle était heureuse, disait-elle, elle ne saurait jamais assez reconnaître la faveur que lui procurait en ce moment M^{me} Bonaparte de voir et d'entendre un grand homme, un héros. Mais tout fut en vain ; la duchesse de Guiche reçut dans la nuit l'ordre de quitter Paris, et les charmes de l'émissaire étaient trop propres à alarmer Joséphine, pour qu'elle insistât ardemment en sa faveur : le lendemain, la duchesse de Guiche était en route pour la frontière.

« Du reste, le bruit courut plus tard, disait Napoléon, que j'avais fait, à mon tour, aux princes français des propositions touchant la cession de leurs droits ou leur renonciation à la couronne, ainsi qu'on s'est complu à le consacrer dans des déclarations pompeuses, répandues en Europe avec profusion : il n'en était rien. Et comment cela aurait-il pu être ? moi qui ne pouvais régner précisément que par le principe qui les faisait exclure, celui de la souveraineté du peuple. Comment aurais-je cherché à tenir d'eux des droits que l'on proscrivait dans leurs personnes ? C'eût été trop lourd, l'absurdité trop criante, elle m'eût noyé pour toujours dans l'opinion. Aussi, directement ni indirectement, de près ni de loin, je n'ai rien fait

1. Quelques personnes se sont scandalisées mal à propos de cette réponse, pensant qu'elle faisait allusion à la bonne foi des négociateurs ; mais le premier consul n'avait en vue que l'esprit du temps et la force des choses, idée d'ailleurs que l'on trouve reproduite plus d'une fois, sous d'autres expressions, dans le cours de ce recueil.

qui pût se rapporter à cela : c'est ce qu'auront pensé sans doute, dans le temps, les gens réfléchis qui m'accordaient de n'être ni fou ni imbécile.

« Toutefois, la rumeur causée par cette circonstance me porta à faire rechercher ce qui pouvait y avoir donné lieu ; et voici ce que j'ai pu recueillir.

« Au temps de notre intelligence avec la Prusse, et lorsqu'elle s'occupait de nous être agréable, elle fit demander si de souffrir des princes français sur son territoire, nous causerait de l'ombrage, et on répondit que non. Enhardie, elle demanda si on aurait une trop grande répugnance à la mettre à même de leur procurer des secours annuels ; on lui répondit encore que non, pourvu qu'elle garantît qu'ils demeuraient tranquilles, et s'abstiendraient de toute intrigue.

« Cette affaire se traitant entre eux, et la négociation une fois en train, Dieu sait ce que le zèle de quelque agent, ou même les doctrines du cabinet de Berlin, qui n'étaient pas les nôtres, peuvent avoir proposé ! Voilà sans doute le motif et le prétexte qui donnèrent lieu à cette belle lettre de Louis XVIII, qui fut fort admirée, et à laquelle adhérèrent avec éclat tous les membres de sa famille. Ces princes saisirent avidement cette occasion pour réveiller en leur faveur l'intérêt et l'attention de l'Europe qui, distraite par les grands événements du temps, ne s'en occupait plus. »

Emploi des journées. — Conseil d'État; scène grave; dissolution du Corps législatif en 1813. — Sénat.

Mercredi 1^{er} au Samedi 4 novembre.

Nos journées avaient déjà toute l'uniformité de

celles que nous passions à bord du vaisseau. L'Empereur me faisait appeler pour déjeuner avec lui : c'était de dix à onze heures. Le déjeuner fini, après une demi-heure de conversation, je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille, et il me dictait de nouveau pour le lendemain. L'Empereur ne s'habillait plus dès le matin ; il ne sortait plus avant le déjeuner, cela lui avait rendu la journée trop décousue et trop longue. Il ne s'habillait plus à présent que sur les quatre heures. Il sortait alors, pour qu'on pût faire son lit et nettoyer sa chambre. Nous allions nous promener dans le jardin. Il affectionnait cette solitude ; je fis couvrir d'une toile l'espèce de berceau qui s'y trouve : on y apporta une table, des chaises, et dès ce moment ce fut là que l'Empereur dictait à celui de ces messieurs qui arrivait de la ville pour le travail.

En face de la maison du propriétaire, au-dessous de nous, se trouvait une allée bordée de quelques arbres, c'était là que les deux soldats anglais avaient pris poste pour nous surveiller ; mais ils en furent retirés avec le temps, à la demande de notre hôte, qui s'en trouvait choqué pour son propre compte. Néanmoins ils avaient continué de rôder à vue de l'Empereur, attirés par la curiosité, ou conduits par la nature de leurs ordres. Ils finirent par disparaître tout à fait, et l'Empereur prit insensiblement possession de cette allée inférieure. Ce fut pour lui une véritable augmentation de domaine ; il s'y rendait chaque jour après son travail, en sortant du jardin, pour y attendre l'heure de son dîner. Les deux petites demoiselles et leur mère venaient l'y joindre, et lui raconter les nouvelles. Il y retournait aussi parfois après son dîner,

quand le temps le permettait : il passait alors la soirée sans qu'il eût besoin d'entrer chez les voisins, ce qu'il ne faisait qu'à la dernière extrémité, et quand il savait surtoit qu'il n'y avait pas d'étranger ; ce que j'allais préalablement vérifier au travers des croisées.

Dans une de ces promenades, l'Empereur s'étendait beaucoup sur le Sénat, le Corps législatif, et le Conseil d'État surtout. Il avait, disait-il, tiré vraiment un grand parti de celui-ci, dans tout le cours de son administration. Je vais tracer ici quelques détails sur ce Conseil d'État, d'autant plus volontiers qu'on en avait fort peu d'idées dans les salons ; et comme il ne subsiste plus aujourd'hui sur le même pied, j'intercalerai ici, chemin faisant, quelques lignes sur son mécanisme et ses attributions.

« Le Conseil d'État était généralement composé, disait l'Empereur, de gens instruits, bons travailleurs, et de bonne réputation : *Fermon*, et *Boulay*, par exemple, sont certainement de braves et honnêtes gens. Malgré les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gérées, et les gros émoluments dont ils jouissaient, on ne me surprendrait pas du tout si l'on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont tout au plus au-dessus de l'aisance. »

L'Empereur employait individuellement les conseillers d'État à tout, disait-il, et avec avantage. En masse, c'était son véritable Conseil, sa pensée en délibération, comme les ministres étaient sa pensée en exécution.

Au Conseil d'État se préparaient les lois que l'Empereur présentait au Corps législatif, ce qui le rendait tout à fait un des éléments de la puissance

législative ; là se rédigeaient les décrets de l'Empereur, ses règlements d'administration publique ; là s'examinaient, se disputaient et se corrigeaient les projets de ses ministres, etc.

Le Conseil d'État recevait l'appel, et prononçait en dernier ressort sur tous les jugements administratifs ; accidentellement, sur tous les autres tribunaux, même sur la Cour de cassation. Là s'examinaient aussi les plaintes contre les ministres ; les appels même de l'Empereur à l'Empereur mieux informé. Ainsi le Conseil d'État, constamment présidé par l'Empereur, et souvent en opposition directe avec les ministres, ou en réformation de leurs actes et de leurs écarts, se trouvait donc naturellement le refuge des intérêts, ou des personnes lésées par quelque autorité que ce fût ; et quiconque y a assisté, sait avec quelle chaleur la cause des citoyens s'y trouvait défendue. Une commission de ce Conseil recevait toutes les pétitions de l'empire et mettait sous les yeux du souverain celles qui méritaient son attention.

Il est étonnant combien, à l'exception des gens de lois et des employés de l'administration, le reste, parmi nous, et surtout ce qu'on appelle la société, était dans l'ignorance de notre propre législation politique ; on n'avait point du tout d'idées justes du Conseil d'État, du Corps législatif, du Sénat. C'était un adage reçu, par exemple, que le Corps législatif, réunion de muets, adoptait passivement, sans opposition, toutes les lois qu'on lui présentait : on attribuait à la complaisance et à la servilité ce qui ne tenait qu'à la nature et à la bonté de l'institution.

Les lois préparées dans le Conseil d'État étaient

présentées par des commissaires tirés de son sein à une commission du Corps législatif chargée de les revoir : ils les discutaient ensemble à l'amiable, ce qui les faisait souvent reporter sans bruit au Conseil d'État pour y être modifiées. Quand les deux députations ne pouvaient pas s'entendre, elles allaient tenir des conférences régulières sous la présidence de l'archichancelier ou de l'architrésorier ; de sorte que, quand ces lois arrivaient au Corps législatif, elles avaient déjà l'assentiment des deux partis opposés. S'il existait encore quelque différence, elle était discutée contradictoirement par les deux commissions, en présence de la totalité du Corps législatif, faisant les fonctions de jury ; lequel, quand il se trouvait suffisamment éclairé, prononçait au scrutin secret, ayant ainsi la facilité d'émettre en toute liberté son opinion, puisque personne ne pouvait voir si l'on mettait une boule noire ou une boule blanche. « Aucun mode, assurément, disait l'Empereur, ne pouvait être plus convenable contre notre effervescence nationale et notre jeunesse en matière de liberté politique. »

L'Empereur me demandait si la discussion était bien libre au Conseil d'État, si sa présence n'en gênait pas les délibérations. Je lui citai une séance fort longue où il était demeuré constamment seul de son avis, et avait en conséquence succombé. Je fus assez heureux pour lui en rappeler, tant bien que mal, le sujet. Il y fut aussitôt. « Oui, dit-il, ce doit être une femme d'Amsterdam, sous la peine de mort, trois fois acquittée par les cours impériales, et dont la cour de cassation réclamait encore la mise en jugement. »

L'Empereur voulait que cet heureux concours

de la loi eût épuisé sa sévérité à l'égard de l'accusée ; que cette heureuse fatalité des circonstances tournât à son profit. On lui répondait qu'il possédait la bienfaisante ressource de faire grâce ; mais que la loi était inflexible, et qu'il fallait qu'elle eût son cours. La discussion fut fort longue. *M. Muraire* parla beaucoup et très bien ; il entraîna tout le monde. L'Empereur, qui était constamment demeuré seul, se rendit en prononçant ces paroles remarquables : « Messieurs, on prononce ici par la majorité, je demeure seul, je dois céder ; mais je déclare que, dans ma conscience, je ne cède qu'aux formes. Vous m'avez réduit au silence ; mais nullement convaincu. »

Dans le monde, où l'on ne se doutait même pas de ce qu'était le Conseil d'État, on était persuadé que personne n'osait y prononcer une parole en sens différent de l'Empereur ; et je surprenais fort dans nos salons, lorsque je racontais qu'un jour, dans une discussion assez animée, interrompu trois fois dans son opinion, l'Empereur, s'adressant à celui qui venait de lui couper assez impoliment la parole, lui dit avec vivacité : « Monsieur, je n'ai point encore fini, je vous prie de me laisser continuer. Après tout, il me semble qu'ici chacun a bien le droit de dire son opinion. » Sortie, qui, malgré le lieu et le respect, fit rire tout le monde et l'Empereur lui-même.

« Toutefois, lui disais-je, on pouvait s'apercevoir que les orateurs cherchaient à deviner quelle serait l'opinion de Votre Majesté ; on se voyait heureux d'avoir rencontré juste, embarrassé de se trouver dans un sens opposé ; on vous accusait de nous tendre des pièges, pour mieux connaître notre

pensée. » Néanmoins la question une fois lancée, l'amour-propre et la chaleur faisaient qu'on soutenait généralement sa véritable opinion, d'autant plus que l'Empereur excitait à la plus grande liberté. « Je ne me fâche point qu'on me contredise, disait-il, je cherche qu'on m'éclaire. Parlez hardiment, répétait-il souvent, quand on se rendait obscur ou que l'objet était délicat; dites toute votre pensée: nous sommes ici entre nous, nous sommes en famille. »

On m'a raconté que, sous le consulat ou au commencement de l'empire, l'Empereur eut à combattre, dans un des membres, une différence d'opinion qui devint, par la chaleur et l'obstination de celui-ci, une véritable affaire personnelle et des plus vives. Napoléon se contint et se réduisit au silence; mais à quelques jours de là, à une de ses audiences publiques, arrivé à son antagoniste: « Vous êtes bien entêté, lui dit-il à demi sérieusement, et si je l'étais autant que vous!... Toutefois vous avez tort de mettre la puissance à l'épreuve! Vous ne devriez pas méconnaître les infirmités humaines! »

Une autre fois il disait en particulier à un autre membre qui l'avait également poussé à bout: « Ayez donc l'attention de ménager un peu mon humeur. Dernièrement vous avez été bien loin; vous m'avez réduit à me gratter la tempe: c'est un grand signe chez moi; dorénavant évitez de me pousser jusque-là. »

Rien n'égalait l'intérêt que la présence et les paroles de l'Empereur répandaient sur les séances du Conseil d'Etat. Il le présidait régulièrement deux fois par semaine, tant qu'il se trouvait dans

la capitale, et alors aucun de nous n'y eût manqué pour tout au monde.

Deux séances, disais-je à l'Empereur, m'avaient surtout laissé les plus vives impressions : l'une de police intérieure, toute de sentiment, lorsqu'il en avait expulsé un membre ; l'autre de décision constitutionnelle, lorsqu'il avait dissous le Corps législatif.

Un parti religieux soufflait les discordes civiles, on colportait en secret et on faisait circuler des bulles et des lettres du pape. Elles furent montrées à un conseiller d'État chargé du culte, qui, s'il ne les propagea pas lui-même, du moins n'en arrêta ni n'en dénonça la circulation. Cela se découvrit, et l'Empereur l'interpella subitement en plein Conseil. « Quel a pu être votre motif, lui dit-il, Monsieur ? Seraient-ce vos principes religieux ? Mais alors, pourquoi vous trouvez-vous ici ? Je ne violente la conscience de personne. Vous ai-je pris au collet pour vous faire mon conseiller d'État ? C'est une faveur insigne que vous avez sollicitée. Vous êtes ici le plus jeune et le seul peut-être qui y soyez sans des titres personnels ; je n'ai vu en vous que l'héritier des services de votre père. Vous m'avez fait un serment personnel ; comment vos sentiments religieux peuvent-ils s'arranger avec la violation manifeste que vous venez d'en faire ? Toutefois, parlez : vous êtes ici en famille, vos camarades vous jugeront. Votre faute est grande, Monsieur ! Une conspiration matérielle est arrêtée dès qu'on saisit le bras qui tient le poignard ; mais une conspiration morale n'a point de terme : c'est une traînée de poudre. Peut être qu'à l'heure qu'il est des villes entières s'égorgent par votre faute. »

L'accusé, confus, ne répondait rien ; dès la première interpellation il était convenu du fait. La presque totalité du Conseil, pour laquelle cet événement était inattendu, gardait, dans son étonnement, le silence le plus profond.

— Pourquoi, continuait l'Empereur, dans l'obligation de votre serment, n'êtes-vous pas venu me découvrir le coupable et sa machination ? Ne suis-je pas abordable à chaque instant pour chacun de vous ?

— Sire, se hasarda de répondre l'interpellé, c'était mon cousin.

— Votre faute n'en est que plus grande, Monsieur, répliqua vivement l'Empereur. Votre parent n'a pu être placé qu'à votre sollicitation ; dès lors, vous avez pris toute la responsabilité. Quand je regarde que quelqu'un est tout à fait à moi, comme vous l'êtes ici, ceux qui leur appartiennent, ceux dont ils répondent sont, dès cet instant, hors de toute police. Voilà quelles sont mes maximes.

Et comme le coupable continuait à ne rien dire.

— Les devoirs d'un conseiller d'État envers moi sont immenses, conclut l'Empereur, vous les avez violés, Monsieur, vous ne l'êtes plus. Sortez, ne reparaissez plus ici !

En sortant, comme il passait assez près de la personne de l'Empereur, l'Empereur lui dit en jetant les yeux sur lui : « J'en suis navré, Monsieur ; car j'ai présents la mémoire et les services de votre père. » Et quand il fut sorti, l'Empereur ajouta : « J'espère qu'une pareille scène ne se renouvelera jamais ; elle m'a fait trop de mal. Je ne suis pas désiant, je pourrais le devenir ! Je me suis entouré de tous les partis ; j'ai mis auprès de

ma personne jusqu'à des émigrés, des soldats de l'armée de Condé ; bien qu'on voulût qu'ils m'eussent assassiné, je dois être juste, tous m'ont été fidèles. Depuis que je suis au gouvernement voilà le premier individu, auprès de moi, qui m'ait trahi. » Et se tournant vers M. Locré, qui rédigeait les séances du Conseil d'Etat : « Vous écrirez *trahi*, entendez-vous ? »

Quel recueil que ces procès-verbaux de M. Locré ! Que sont-il devenus ? On y trouverait mot pour mot tout ce que je raconte.

Quant à la dissolution du Corps législatif, le Conseil d'Etat fut convoqué le dernier ou l'avant-dernier jour de décembre 1813. Nous savions que la séance devait être importante, sans pourtant en connaître l'objet : la crise était des plus graves, l'ennemi entrait sur le territoire français.

« Messieurs, dit l'Empereur, vous connaissez la situation des choses et les dangers de la patrie. J'ai cru, sans y être obligé, devoir en donner une communication intime aux députés du Corps législatif. J'ai voulu les associer ainsi à leurs intérêts les plus chers ; mais ils ont fait de cet acte de ma confiance une arme contre moi, c'est-à-dire contre la patrie. Au lieu de me seconder de leurs efforts, ils gênent les miens. Notre attitude seule pouvait arrêter l'ennemi, leur conduite l'appelle ; au lieu de lui montrer un front d'airain, ils lui découvrent nos blessures. Ils me demandent la paix à grands cris, lorsque le seul moyen pour l'obtenir était de me recommander la guerre ; ils se plaignent de moi, ils parlent de leurs griefs ; mais quel temps, quel lieu prennent-ils ? N'était-ce pas en famille, et non en présence de l'ennemi, qu'ils devaient traiter

de pareils objets? Étais-je donc inabordable pour eux? Me suis-je jamais montré incapable de discuter la raison? Toutefois il faut prendre un parti: le Corps législatif, au lieu d'aider à sauver la France, concourt à précipiter sa ruine, il trahit ses devoirs; je remplis les miens, je le dissous!...»

Alors il nous fit faire lecture d'un décret qui portait que deux cinquièmes du Corps législatif avaient déjà épuisé leurs pouvoirs; qu'au 1^{er} janvier, un autre cinquième allait se trouver dans le même cas; qu'alors la majorité du Corps législatif serait réellement composée de gens n'y ayant plus de droit; que, vu ces circonstances, le Corps législatif était, dès cet instant, prorogé et ajourné, jusqu'à ce que de nouvelles élections l'eussent complété.

Après la lecture, l'Empereur reprit: « Tel est le décret que je rends; et si l'on m'assurait qu'il doit, dans la journée, porter le peuple de Paris à venir en masse me massacer ici aux Tuileries, je le rendrais encore, car tel est mon devoir. Quand le peuple français me confia ses destinées, je considérai les lois qu'il me donnait pour le régir; si je les eusse crues insuffisantes, je n'aurais pas accepté. Qu'on ne pense pas que je suis un Louis XVI! Qu'on n'attende pas de moi des oscillations journalières! Pour être devenu empereur, je n'ai pas cessé d'être citoyen. Si l'anarchie devait être consacrée de nouveau, j'abdiquerais pour aller dans la foule jouir de ma part de la souveraineté, plutôt que de rester à la tête d'un ordre de choses où je ne pourrais que compromettre chacun, sans pouvoir protéger personne. Du reste, conclut-il, ma détermination est conforme à la loi; et si tous

veulent aujourd'hui faire leur devoir, je dois être invincible derrière elle, comme devant l'ennemi. »
On ne fit pas son devoir !...

L'Empereur, contre l'opinion commune, était si peu absolu et tellement facile avec son Conseil d'État, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de remettre en discussion ou même d'annuler une décision prise, parce qu'un des membres lui avait donné depuis, en particulier, des raisons nouvelles, ou s'était appuyé sur ce que son opinion personnelle, à lui Empereur, avait influé sur la majorité. Qu'on demande aux chefs de sections surtout.

De même que l'Empereur avait coutume de livrer à des membres de l'Institut toute idée scientifique qui lui venait en tête, de même il livrait toutes ses idées politiques à des conseillers d'État; souvent même ce n'était pas sans des vues particulières et quelquefois secrètes. C'était un moyen sûr, disait-il, de faire creuser une question, de connaître la force d'un homme, ses penchants politiques, d'essayer sa discrétion, etc. J'ai la certitude qu'en l'an XII, il a été confié à trois conseillers d'Etat l'examen d'une question bien extraordinaire: celle de la suppression du Corps législatif. La majorité fut pour l'approbation, un seul s'éleva contre avec force, et parla longtemps et fort bien. L'Empereur, qui avait présidé avec beaucoup d'attention et de gravité, sans laisser échapper aucune parole ni indice d'opinion, termina la séance en disant: « Une question aussi grave mérite bien qu'on y pense; nous y reviendrons. » Mais elle n'a jamais reparu.

Il eût été heureux qu'on eût agi de même lors de la suppression du tribunat; car elle a été, dans

le temps, et est demeurée un grand sujet de déclamation et de reproche. Pour l'Empereur, il n'y vit que la suppression d'un abus coûteux, une économie importante.

« Il est certain, prononçait-il, que le tribunat était absolument inutile et coûtait près d'un demi-million ; je le supprimai. Je savais bien qu'on crierait à la violation de la loi ; mais j'étais fort, j'avais la confiance entière du peuple, je me considérais comme réformateur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je le fis pour le bien. J'eusse dû le créer au contraire, si j'eusse été hypocrite ou mal intentionné ; car, qui doute qu'il n'eût adopté, sanctiogné, au besoin, mes vues et mes intentions ; mais c'est ce que je n'ai jamais recherché dans tout le cours de mon administration ; jamais on ne m'a vu acheter aucune voix, ni aucun parti par des promesses, de l'argent ou des places ; non, jamais ! et si j'en ai donné à des ministres, à des conseillers d'Etat, à des législateurs, c'est que ces choses étaient à donner, et qu'il était tout naturel et même juste qu'elles fussent distribuées à ceux qui travaillaient près de moi.

« De mon temps, tous les corps constitués ont été purs, irréprochables, je le prononce ; ils agissaient par conviction : la malveillance et la sottise pouvaient dire le contraire ; elles avaient tort. Et si on les a condamnés, c'est parce qu'on n'a pas su ou qu'on n'a pas voulu savoir ; et puis aussi à cause du mécontentement et de l'opposition du temps, et par-dessus tout encore à cause de cet esprit d'envie, de détraction et de moquerie qui nous est si particulièrement naturel.

« On a beaucoup accusé le Sénat ; on a beaucoup

crié au *servilisme*, à la bassesse; mais des déclamations ne sont pas des preuves. Qu'eût-on donc voulu du Sénat? Qu'il eût refusé des conscrits? Que les commissions de la liberté individuelle et de la presse eussent fait esclandre contre le gouvernement? Qu'il eût fait ce que plus tard, en 1813, a fait une commission du Corps législatif? Mais voyez où celle-ci nous a menés. Je doute qu'aujourd'hui les Français lui portent une grande reconnaissance. Le vrai est que toutes nos circonstances étaient forcées; les gens sages le sentaient et savaient s'y plier. Ce qu'on ignore, c'est que, dans presque toutes les grandes mesures, des sénateurs venaient, avant de voter, me produire à l'écart, et quelquefois très chaudement, leurs objections ou même leurs refus, et qu'ils s'en retournaient convaincus ou par mes raisonnements ou par la force et l'imminence des choses.

« Si je ne faisais pas bruit de tout cela, c'est que je gouvernais en conscience, et que je dédaignais la charlatanerie ou tout ce qui pouvait être pris pour elle.

« Les votes du Sénat étaient à peu près constamment unanimes, parce que la conviction y était universelle. On a essayé de rehausser beaucoup, dans le temps, une imperceptible minorité, que les louanges hypocrites de la malveillance, leur pure vanité ou tout autre travers de caractère, poussaient à une opposition sans danger. Mais ceux qui la composaient ont-ils tous montré, dans nos dernières crises, une tête bien saine ou un cœur bien droit? Je le répète, la carrière du Sénat a été irréprochable: l'instant seul de sa chute a été honneux et coupable. Sans titre, sans pouvoir, et e

violation de tous les principes, il a livré la patrie et consommé sa ruine. Il a été le jouet de hauts intrigants qui avaient besoin de discréder, d'avilir, de perdre une des grandes bases du système moderne. Et il est vrai de dire qu'ils ont complètement réussi; car je ne sache pas de corps qui doive s'inscrire dans l'histoire avec plus d'ignominie que le Sénat. Toutefois il est juste encore d'observer que cette tache n'est pas celle de la majorité, et que parmi les délinquants se sont trouvés une foule d'étrangers, au moins indifférents désormais à notre honneur et à nos intérêts. »

Le Conseil d'État, lors de l'arrivée de M. le comte d'Artois, s'agita comme il put pour s'attirer son attention et capter sa bienveillance. Il lui fut présenté deux fois, et sollicita d'envoyer une députation à Compiègne au-devant du roi. Le lieutenant général du royaume répondit à cette dernière demande que le roi en recevrait volontiers les membres individuellement; mais qu'on ne devait pas songer à lui envoyer une députation. Il est vrai de dire que les gros bonnets, c'est-à-dire les chefs de sections, étaient absents. Tout ce mouvement d'ailleurs n'avait d'autre but que de tâcher de ne pas perdre le traitement, peut-être même d'être conservé. Ainsi le Conseil d'État fit tout aussitôt son adhésion aux résolutions du Sénat, évitant à la vérité toute expression qui eût pu être injurieuse pour l'Empereur :

— Et vous l'avez signée? me dit l'Empereur.

— Non, sire, je refusai ma signature à cette adhésion, soutenant que c'était une insigne folie que de prétendre demeurer successivement le con-

seiller et l'homme de confiance de deux antagonistes ; et que d'ailleurs si le vainqueur s'y entendait bien, le meilleur gage à présenter à son attention devait être la fidélité et le respect envers le vaincu.

— Et vous raisonnez juste, observa Napoléon.

Paroles vives. — Circonstances caractéristiques.

Dimanche 5.

Nous nous trouvions à peu près tous réunis auprès de l'Empereur dans le jardin. Ceux de la ville se plaignaient fort de la manière dont ils y étaient, ainsi que des vexations toujours renouvelées dont ils étaient l'objet. L'Empereur, qui depuis près de quinze jours avait vainement établi le système de ne rien traiter sur cet article que par écrit, comme la manière la plus digne, la plus convenable et la plus propre à amener des résultats ; qui avait même arrêté une note à ce sujet, laquelle avait dû être remise depuis longtemps, et ne l'avait jamais été, y revint plusieurs fois sous différentes formes, et quelques-unes assez piquantes. Tous les raisonnements et toutes les observations indirectes s'appliquaient au grand-maréchal. Celui-ci finit par s'en fâcher ; car, quel bon naturel n'aigrissent pas les infortunes ! Il s'exprima très vivement ; sa femme très près de la porte, désespérant de neutraliser l'orage, s'esquiva. Je pus observer alors combien toutes les impressions que pouvait créer cette circonstance se succédaient avec rapidité chez l'Empereur. La raison, la logique, on pourrait même dire le sentiment, dominèrent toujours.

— Que vous n'ayez point remis cette lettre, si vous la croyiez nuisible, disait-il, c'est un devoir de l'amitié que vous me portez ; mais cela demandait-il un retard de plus de vingt-quatre heures ? Voilà quinze jours que vous ne m'en parlez pas. Si ce plan était jugé mauvais, si la rédaction en avait été défectueuse, pourquoi ne pas me le dire ? je vous aurais réunis tous pour la discuter avec moi.

Nous demeurions tous arrêtés près du berceau, à l'extrémité de l'allée que l'Empereur parcourait seul devant nous, allant et venant. Dans un des moments où l'Empereur était le plus éloigné, le grand-maréchal me dit :

— Je crains de m'être exprimé inconvenablement, et j'en suis bien fâché.

— Nous allons vous laisser avec l'Empereur, lui dis-je, vous le lui aurez bientôt fait oublier, dès que vous serez seuls.

Et j'entraînai hors du jardin tout ce qui était là.

Effectivement, le soir, l'Empereur, causant avec moi de sa matinée, disait :

— C'était après nous être raccommodés avec le grand-maréchal...., c'était avant l'alarade du grand-maréchal.

Et autres choses pareilles qui prouvaient tout à fait que cette circonstance n'avait rien laissé sur son cœur.

Sur les généraux de l'armée d'Italie. — Armées des anciens, Gengiskan, etc. — Invasions modernes. — Caractère des conquérants.

Lundi 6.

L'Empereur a été souffrant, et a travaillé beaucoup dans sa chambre. Il m'a dicté les portraits des

généraux de l'armée d'Italie : Masséna, d'un rare courage et d'une ténacité si remarquable, dont le talent croissait par l'excès du péril ; qui, vaincu, était toujours prêt à recommencer comme s'il eût été vainqueur.

Augereau, qui tout au rebours, en avait toujours assez, était fatigué et comme découragé par la victoire même ; toutefois Napoléon dit dans sa dictée que c'est Augereau surtout qui décida de la journée de Castiglione, et que, quelques torts que l'Empereur eût à lui reprocher par la suite, le souvenir de ce grand service national lui demeura constamment présent et triompha de tout.

Serrurier, qui avait conservé toutes les formes de la sévérité d'un ancien major d'infanterie, honnête homme, probe, sûr, mais général malheureux.

Steingel, qui possédait si éminemment toutes les qualités d'un général d'avant-garde.

Laharpe, grenadier par le cœur comme par la taille, qui périt si malheureusement.

Vaubois, etc., etc. On trouvera le développement de tout cela aux divers chapitres de la campagne d'Italie.

Dans divers objets de la conversation du jour, je note ce que l'Empereur disait sur les armées des anciens. Il se demandait si l'on devait croire aux grandes armées dont il est question dans l'histoire. Il pensait que la plus grande partie des citations était fausse et ridicule. Ainsi, il ne croyait pas aux innombrables armées des Carthaginois en Sicile.

— Tant de troupes, observait-il, eussent été inutiles dans une aussi petite entreprise ; et si Carthage eût pu en réunir autant, on en eût vu davan-

tage dans l'expédition d'Annibal, qui était d'une bien autre importance, et qui pourtant n'avait pas au delà de quarante à cinquante mille hommes.

Ainsi il ne croyait point aux millions d'hommes de Darius et de Xerxès, qui eussent couvert toute la Grèce, et se seraient sans doute subdivisés en une multitude d'armées partielles. Il doutait même de toute cette partie brillante de l'histoire de la Grèce ; il ne voyait dans le résultat de cette fameuse guerre perse que de ces actions indécises où chacun s'attribue la victoire : Xerxès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes ; et les Grecs exaltèrent leur victoire de n'avoir pas succombé à Salamine.

— Quant aux détails pompeux des victoires des Grecs et des défaites de leur innombrables ennemis, qu'on n'oublie pas, observait l'Empereur, que ce sont les Grecs qui le disent, qu'ils étaient vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique de Perse n'a jamais été produite pour assurer notre jugement par un débat contradictoire.

Mais l'Empereur croyait à l'histoire romaine, sinon dans tous ses détails, du moins dans ses résultats, parce qu'ils étaient des faits aussi patents que le soleil. Il croyait encore aux armées de Gengiskan et de Tamerlan, quelques nombreuses qu'on les ait prétendues, parce qu'ils traînaient à leur suite des peuples nomades entiers qui se grossissaient encore d'autres peuples dans leur route ; et il ne serait pas impossible, disait l'Empereur, que l'Europe finît un jour de cette manière. La révolution opérée par les Huns, et dont on ignore la cause, parce que la trace s'en perd dans le désert, peut se renouveler.

La Russie est admirablement bien située pour amener une telle catastrophe : elle peut aller puiser à son gré d'innombrables auxiliaires et les déverser sur nous ; elle trouvera tous ces peuples errants d'autant mieux disposés, d'autant plus impatients, que le récit et les succès de ceux des leurs qui dernièrement ont exécuté chez nous des courses si heureuses et si productives, auront frappé leur imagination et excité leur avidité.

De là, la conversation a conduit aux conquêtes et aux conquérants ; et l'Empereur concluait que pour être conquérant avec succès il fallait nécessairement être féroce, et que, s'il eût voulu être féroce, il eût conquis le monde. J'ai osé me permettre de combattre ces dernières paroles échappées sans doute à l'humeur du moment ; j'ai osé représenter que lui, Napoléon, était précisément la preuve du contraire ; qu'il n'avait point été féroce, et pourtant avait conquis le monde ; qu'avec de la féroce et nos mœurs modernes, il n'eût certainement jamais été, jusque-là. En effet, la terreur n'est plus aujourd'hui ce qui peut nous soumettre à un homme ; mais seulement de bonnes lois et la persuasion du grand caractère, la connaissance d'une énergie à toute épreuve dans celui chargé de les faire exécuter. Or, telles avaient été précisément, disais-je, la cause des succès de Napoléon, celle de la soumission et de l'obéissance des peuples.

La Convention fut féroce et inspira la terreur : on plia ; mais on ne put la supporter. Si elle eût été un seul homme, on s'en fût bientôt défait ; mais c'était une hydre ; et encore, que de tentatives ne hasarda-t-on pas ? que de dangers auxquels elle n'échappa que par miracle ! Elle fut obligée de

s'ensevelir elle-même au milieu de ses triomphes.

Pour qu'un conquérant pût être féroce avec succès, il faudrait qu'il commandât à des soldats féroces eux-mêmes, et qu'il régnât sur des peuples sans lumières : or, sous ce rapport, la Russie encore possède un avantage immense sur le reste de l'Europe ; elle a le rare avantage d'avoir un gouvernement civilisé et des peuples barbares : chez eux les lumières dirigent et commandent ; l'ignorance exécute et dévaste. Un sultan turc ne saurait aujourd'hui gouverner longtemps aucune des nations éclairées de l'Europe ; l'empire des lumières serait plus fort que sa puissance.

Sur un autre sujet, l'Empereur observait que nous autres Français, si nous avions moins d'énergie que les Romains, nous avions plus de bien-séance ; nous ne nous serions pas donné la mort comme eux sous les premiers empereurs, mais aussi nous n'aurions pas montré toutes les turpitudes, toute la servilité qu'on rencontre sous les derniers.

— Même dans nos moments les plus corrompus, disait-il, notre bassesse n'était pas sans de certaines restrictions : tels des courtisans à qui le prince eût pu tout faire faire chez lui, lui eussent refusé de s'agenouiller à son lever, etc., etc.

J'ai déjà dit que nous n'avions avec nous presque aucun des documents sur les affaires de nos jours. Le peu de livres qui avaient suivi l'Empereur n'étaient guère que des classiques qui l'accompagnaient dans toutes ses campagnes. Je reçus du major Hodson, habitant de l'île, une collection politique depuis 1793 jusqu'à 1807, qui, sous le titre d'*Annual register* (registre annuel), donne la

suite, assez bien rédigée, des événements de chaque année, ainsi que quelques pièces officielles des plus importantes. Dans notre disette, ce fut une riche acquisition.

Idées, projets, insinuations politiques, etc.

Mardi 7.

L'Empereur a déjeuné seul, et a travaillé beaucoup dans la journée avec le grand-maréchal et M. de Montholon.

Le soir, n'étant que nous deux, nous promenant seuls, assez tard, dans l'allée inférieure, devenue le lieu favori, je lui dis qu'une personne importante dont les idées, les récits, pouvaient être notre intermédiaire avec le monde régulateur, et influer sur notre destinée future, avait, avec des formes et des préalables assez significatifs, interpellé l'un de nous de lui dire en conscience ce qu'il croyait de l'Empereur, touchant certains objets politiques : s'il avait donné sa dernière constitution avec la véritable intention de la maintenir ; s'il avait renoncé de bonne foi à ses anciens projets du grand empire ; s'il consentirait à laisser l'Angleterre jouir de la suprématie maritime ; s'il ne lui envierait pas la tranquille possession de l'Inde ; s'il ne se préterait pas à renoncer aux colonies, et à acheter des Anglais seuls les denrées coloniales au véritable prix du commerce ; s'il ne s'unirait pas aux Américains, dans le cas de leur rupture avec l'Angleterre ; s'il ne consentirait pas à l'existence d'un grand royaume en Allemagne, pour la maison d'Angleterre, qui va perdre incessamment celui de la Grande-Bretagne, lors de l'accession au

trône de la jeune princesse de Galles, ou, au défaut de l'Allemagne, s'il ne consentirait pas à laisser établir cette domination en Portugal, au cas que l'Angleterre s'en arrangeât avec la cour du Brésil, etc.

Ces questions ne reposaient pas sur des idées vagues ou des opinions oiseuses ; le personnage les appuyait sur des faits positifs :

— Nous avons besoin, disait-il, d'une paix longue et durable sur le continent ; d'une jouissance paisible de nos avantages actuels pour sortir de la crise financière où nous sommes, et alléger la dette incommensurable sous laquelle nous courbons : or, l'état présent de la France, ajoutait-il, celui de l'Europe ne saurait, avec les éléments actuels, nous procurer ce résultat.

Notre victoire de Waterloo nous a perdus ; mais elle est loin de nous avoir sauvés ; tous les hommes de bon sens, chez nous, tous ceux qui peuvent échapper à l'influence momentanée des passions, le pensent ou le penseront ainsi, etc., etc.

L'Empereur doutait d'une partie de ce récit, et traitait le reste de rêverie ; puis se ravisant, il me dit :

— Eh bien, votre opinion ? Allons, Monsieur, vous voilà au Conseil d'État ?

— Sire, disais-je, on se permet souvent de rêver sur les matières les plus graves, et, pour être emprisonné à Sainte-Hélène, il n'est pas défendu de composer des romans ; j'en vais donc faire un. Pourquoi pas un mariage politique des deux peuples, où l'un porterait l'armée en dot et l'autre la flotte ; idée folle sans doute, aux yeux du vulgaire ; trop hardie peut-être aux yeux des gens

plus exercés, et cela parce qu'elle est tout à fait neuve et hors de toute routine; mais pourtant dans le genre de ces créations imprévues, lumineuses, utiles, qui caractérisent Votre Majesté, qu'elle seule peut faire écouter et savoir accomplir.

Comment, disais-je, allant sans doute au delà des idées de l'interlocuteur anglais lui-même, Votre Majesté ne donnerait pas demain, si c'était en son pouvoir, tous les vaisseaux français pour racheter à la France la Belgique et la rive du Rhin? Elle ne donnerait pas cent cinquante millions pour recevoir des dizaines de milliards? Et quel marché du reste que celui qui procurerait aux deux peuples à la fois l'objet pour lequel l'un et l'autre se ruinent et s'entr'égorgent sans cesse depuis tant d'années! Marché qui réduirait ces deux peuples à avoir réellement besoin l'un de l'autre, au lieu d'être entretenus en une perpétuelle inimitié? Ne serait-ce donc rien pour la France, reçue désormais dans toutes les colonies anglaises sur le pied des Anglais mêmes, que d'avoir ainsi sans coup férir la jouissance du commerce de toute la terre? Ne serait-ce pas tout pour l'Angleterre que de s'assurer, de son côté, la souveraineté des mers, l'universalité du commerce, pour l'obtention et la conservation desquels elle se met sans cesse en péril, en attachant désormais, pour toujours, à ce système, la France, devenue le régulateur, l'arbitre même du continent.

A l'abri désormais de toute crainte, et forte de toutes les forces de sa compagne, l'Angleterre licencierait son armée pour prix du sacrifice que la France ferait de sa flotte; elle pourrait même aussi réduire de beaucoup le nombre de ses vais-

seaux ; alors elle paierait sa dette, allégerait ses peuples ; elle prospérerait ; et loin de jalousser la France à l'avenir, on la verrait, une fois que le système serait compris, et que les passions auraient fait place aux vrais intérêts, on la verrait travailler elle-même à son agrandissement continental, puisque la France ne serait plus alors que l'avant-garde dont elle, l'Angleterre, demeurerait les ressources et la réserve.

L'unité de législation politique des deux peuples, leurs intérêts communs, des résultats si visiblement avantageux, achèveraient de suppléer, dans ce plan, à ce que les passions des gouvernans pourraient présenter d'obstacles ou de difficultés, etc., etc.

L'Empereur m'écouta, mais ne répondit rien : rarement il se laisse pénétrer, ou se prête à des conversations politiques. Dans la crainte de ne m'être pas assez clairement exprimé, je lui demandai de me permettre d'exposer ces idées sur le papier ; il y consentit, et ne s'en expliqua pas davantage. Il était fort tard, il se retira.

Contrariétés. — Réflexions morales.

Mercredi 8.

L'Empereur a dicté, dans le jardin, successivement à MM. de Montholon et Gourgaud, et de là a gagné l'allée favorite.

Il se trouvait fatigué, malade ; on a voulu gau-chement lui présenter des femmes qui étaient venues se placer dans son chemin avec intention, ce qui l'a contrarié : il les a évitées.

Je lui ai parlé d'aller à cheval pour essayer de se

distraire un peu ; nous avions trois chevaux à notre disposition depuis quelques jours ; l'Empereur m'a répondu qu'il ne pouvait se faire à l'idée d'avoir constamment un officier anglais à ses côtés ; qu'il renonçait décidément au cheval à ce prix, ajoutant que tout devait être calcul dans la vie, et que si le mal d'apercevoir son geôlier était plus grand que le bien que procurerait l'exercice, c'était un gain tout clair que d'y renoncer.

L'Empereur a peu dîné. Il s'est amusé au dessert à passer en revue les peintures de quelques assiettes de très belle porcelaine de Sèvres : ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre, elles sont de trente napoléons pièce, et toutes relatives à des vues ou à des objets d'Égypte.

L'Empereur a fini par se rendre à son allée d'affection. Il s'était fort ennuyé tout le jour, disait-il. Après plusieurs conversations brisées et sans suite, il a regardé sa montre, et s'est trouvé tout joyeux de voir qu'il avait atteint dix heures et demie.

La température était délicieuse ; insensiblement l'Empereur s'était remis tout à fait. Il se plaignait de sa constitution, qui, bien que forte, le soumettait parfois au plus léger dérangement physique. Il se félicitait du reste que ses opinions morales fussent de nature à ne pas l'arrêter, quand, à l'imitation des anciens, il voudrait se soustraire aux dégoûts et aux traverses de la vie. Il disait qu'il n'entrevoit pas parfois sans horreur le grand nombre d'années qu'il pouvait encore avoir à courir, ainsi que l'inutilité d'une longue vieillesse ; que s'il pouvait se dire que la France était heureuse, tranquille et sans besoin de lui, il aurait assez vécu.

Nous remontâmes, il était plus de minuit ; c'était

une véritable victoire que d'avoir atteint cette heure tardive.

L'Empereur fait renvoyer les chevaux.

Jeudi 9.

Je suis allé d'assez bonne heure chez M. Balcombe lui porter mes lettres pour l'Europe; un bâtiment allait partir. J'y rencontrais l'officier chargé de notre garde. Frappé de l'état d'affaiblissement où j'avais vu l'Empereur la veille, et du besoin extrême qu'il avait de prendre quelque exercice, je dis à cet officier que je soupçonnais le motif qui empêchait l'Empereur de sortir à cheval, que j'allais lui parler avec franchise, et avec d'autant plus de facilité que j'appréciais tout à fait la manière délicate dont il remplissait son office auprès de nous. Je lui demandai donc quelles étaient ses instructions, et ce qu'il ferait si l'Empereur venait à se promener à cheval autour de la maison, lui faisant sentir la répugnance qu'il devait naturellement avoir pour tout ce qui était propre à lui rappeler, à chaque instant, la réclusion où il se trouvait; l'assurant du reste qu'il n'y avait rien qui lui fût personnel, et que si l'Empereur avait envie d'entreprendre de longues courses, j'étais persuadé qu'il le ferait demander de préférence pour en être accompagné. L'officier me répondit que ses instructions étaient de suivre l'Empereur; mais que se faisant une loi de lui être le moins désagréable possible, il prenait sur lui de ne pas l'accompagner.

A déjeuner, je fis part à l'Empereur de ma conversation avec le capitaine. Il me répondit que c'était bien à lui sans doute; mais qu'il n'en pro-

fiterait pas, n'étant pas dans ses principes de jouir d'un avantage qui pourrait compromettre un officier.

Cette détermination fut trop heureuse : entrés le soir chez nos hôtes, le capitaine me prit à part, pour me dire qu'ayant été à la ville dans la journée parler à l'amiral de notre conversation du matin, il lui avait enjoint de se conformer à ses instructions. Je ne pus m'empêcher de répondre avec vivacité que l'Empereur allait ordonner le renvoi immédiat des trois chevaux qu'on avait mis à notre disposition. L'officier, auquel je fis connaître, du reste, la réponse que l'Empereur m'avait faite le matin à son sujet, me dit qu'il pensait aussi que c'était très bien de renvoyer les chevaux, qu'il n'y avait rien de mieux à faire ; réponse que je crus dictée par l'humeur qu'il éprouvait lui-même du rôle qu'on lui imposait.

En sortant de chez nos hôtes, l'Empereur continua de se promener dans l'allée. Je lui appris ce que venait de me dire l'officier anglais. On eût dit qu'il s'y attendait ; mais je ne m'étais pas trompé, il m'ordonna de faire renvoyer les chevaux. Comme ce contre-temps m'avait été fort sensible, je lui dis, avec un peu de vivacité peut-être, que s'il me le permettait j'allais rentrer auprès de l'officier pour qu'il eût à remplir sa volonté sur le champ. A quoi il répondit, avec une gravité et un son de voix tout particuliers :

— Non, Monsieur, point d'humeur ; rarement on fait bien dans cette situation : il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

Nous continuâmes jusqu'à près de minuit : la température était délicieuse.

Respect au fardeau.

Vendredi 10.

Aujourd'hui, après nos travaux ordinaires, l'Empereur prenant une direction nouvelle, est allé sur la route de la ville jusqu'au point d'où l'on aperçoit la rade et les vaisseaux. Au retour, il a été rencontré dans le chemin par M^{me} Balcombe, la maîtresse de notre maison, et une M^{me} Stuart, jeune femme de vingt ans, fort jolie, rentrant de Bombay en Angleterre. L'Empereur a causé avec elle des mœurs, des usages de l'Inde; des désagréments de la mer, surtout pour les femmes; de l'Écosse, patrie de M^{me} Stuart, beaucoup d'Ossian, et l'a félicitée de ce que le climat de l'Inde avait respecté son teint d'Écosse.

Des esclaves chargés de lourdes caisses ont croisé notre route; M^{me} Balcombe leur ayant dit fort rudement de s'éloigner, l'Empereur s'y est opposé, disant: « *Respect au fardeau, Madame!* » A ces mots, M^{me} Stuart, qui n'avait cessé de chercher avidement à la dérobée les traits et la physionomie de l'Empereur, laissa échapper tout bas à sa voisine: « Mon Dieu, que voilà une figure et un caractère bien différents de ce qu'on m'avait dit! »

Conversations de minuit, au clair de lune, etc. — Les deux impératrices. — Mariage de Marie-Louise. — Sa maison. — Duchesse de Montebello. — M^{me} de Montesquiou. — Institut de Meudon. — Sentiments de la maison d'Autriche pour Napoléon. — Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe.

Samedi 11 au Lundi 13.

Notre vie continuait d'être des plus régulières à

Briars : tous les jours, après m'avoir dicté, l'Empereur sortait entre trois et quatre heures, il se rendait au jardin ; là, en se promenant, il dictait à celui qui était venu de la ville pour le travail, lequel écrivait sous la petite tonnelle. Vers les cinq heures et demie, il se rendait, en tournant la maison de nos voisins, dans l'allée inférieure à laquelle il s'attachait chaque jour davantage ; ceux-ci alors se trouvaient à leur dîner, ce qui assurait entièrement notre repos et la liberté de cette promenade. J'y venais joindre l'Empereur, il y attendait qu'on l'avertît qu'il était servi.

L'Empereur y descendait encore après son dîner ; quelquefois même on y apportait son café. Mon fils se rendait chez nos voisins, et nous restions à continuer la promenade. Nous marchions alors des heures entières ; ce qui se prolongeait parfois fort avant dans la nuit quand la lune nous éclairait. C'est là qu'à sa lueur et à la douce température du moment, nous oublions la chaleur brûlante du jour. Jamais l'Empereur n'était plus causant, ni ne se trouvait de distraction plus complète. C'est dans la longueur et l'abandon de ces conversations qu'il se plaisait à raconter son enfance, les premières années de sa jeunesse, les sentiments et les illusions qui d'ordinaire les embellissent ; enfin les détails de sa vie privée depuis qu'il avait joué un rôle sur la grande scène du monde. J'ai reporté ailleurs ce que j'ai cru pouvoir en répéter. Il semblait parfois embarrassé d'avoir parlé trop longuement, et d'avoir exprimé des choses trop minutieuses, et me disait alors : « Mais à votre tour, à présent, un peu de vos histoires aussi ? vous n'êtes pas conteur. » Je n'avais garde,

j'eusse trop craint de perdre quelque chose de ce qui m'attachait si vivement.

C'est dans une de ces promenades nocturnes que l'Empereur disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux femmes très différentes : l'une était l'art et les grâces, l'autre l'innocence et la simple nature ; et chacune, observait-il, avait bien son prix.

Dans aucun moment de la vie la première n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes ; il lui eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais aucun inconvénient ; tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits était employé par elle, mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien. L'autre, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocents artifices. L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative ; la seconde ignorait la dissimulation, tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout : la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare : elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. Mais on les a déjà devinées sans doute, et quiconque les a vues, reconnaît les deux impératrices.

L'Empereur disait qu'il les avait constamment trouvées de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue.

Le mariage de Marie-Louise s'accomplit à Compiègne, immédiatement après son arrivée. L'Em-

pereur, déroutant toute l'étiquette convenue, alla au-devant d'elle, et monta déguisé dans sa voiture. Elle fut agréablement surprise quand elle vint à le connaître ; on lui avait toujours dit que Berthier, qui était venu l'épouser par procuration à Vienne, était, pour la figure et l'âge, l'exacte ressemblance de l'Empereur : elle laissa échapper qu'elle y trouvait une heureuse différence.

L'Empereur voulut lui épargner tous les détails de l'étiquette domestique en usage dans pareille circonstance ; on l'en avait du reste soigneusement instruite à Vienne. L'Empereur, pour ce qui le regardait personnellement, lui demanda quelles instructions elle avait reçues de ses grands parents. D'être à lui tout à fait, et de lui obéir en toutes choses, fut sa réponse ; et ce fut aussi pour l'Empereur, la solution de tout cas de conscience, et non les décisions de certains cardinaux ou évêques, comme on l'a dit dans le temps ; d'ailleurs, dans la même circonstance, Henri IV en avait agi de la sorte.

Le mariage avec Marie-Louise, disait l'Empereur, se proposa et se conclut dans le même jour, et sous les mêmes formes et conditions que celui de Marie-Antoinette, dont le contrat fut adopté pour modèle. Depuis la séparation avec Joséphine, on traitait avec l'Empereur de Russie pour une de ses sœurs ; les difficultés ne reposaient guère que sur des arrangements religieux. Le prince Eugène causant avec M. de Schwartzemberg, apprit de lui que l'Empereur d'Autriche ne serait pas éloigné de donner sa fille ; il en fit part à l'Empereur. Un conseil fut convoqué pour décider quelle alliance, de la Russie ou de l'Autriche, serait la plus avanta-

geuse : Eugène et Talleyrand furent pour l'Autriche, Cambacérès parla contre ; la majorité fut en faveur d'une archiduchesse. Eugène fut chargé d'en faire l'ouverture officieuse, et le ministre des relations extérieures reçut des pouvoirs de signer dans le jour même, si l'occasion s'en présentait ; ce qui en effet arriva ainsi.

La Russie en prit beaucoup d'humeur, et se regarda comme jouée ; elle ne l'était pas ; il n'y avait rien d'obligatoire encore vis-à-vis d'elle ; les deux parties demeuraient tout à fait libres. Les intérêts de la politique firent passer sur tout le reste.

L'Empereur donna pour dame d'honneur à l'impératrice Marie-Louise la duchesse de Montebello ; le comte de Beauharnais pour chevalier d'honneur, et le prince Aldobrandini pour écuyer. Lors des malheurs de 1814, ils ne répondirent pas, disait l'Empereur, au dévouement que l'impératrice avait droit d'en attendre : son écuyer la déserta sans prendre congé ; son chevalier d'honneur ne voulut pas la suivre ; et la dame d'honneur, malgré l'extrême affection que lui portait l'impératrice, crut, disait Napoléon, tous ses devoirs accomplis lorsqu'elle l'eut déposée à Vienne.

La duchesse de Montebello fut dans le temps un de ces choix heureux qui emportèrent l'approbation universelle. Elle était jeune, belle, d'une conduite parfaite, et veuve d'un général dit le *Roland* de l'armée, qui venait d'expirer tout récemment sur le champ de bataille. Ce choix fut très agréable à l'armée, et rassura le parti national qui s'effrayait de ce mariage, du nombre et de la qualité des chambellans dont on l'entourait, comme d'un pas vers ce que plusieurs appelaient la contre-révolution, et

cherchaient à faire considérer comme telle. Pour l'Empereur, il avait été principalement déterminé par l'ignorance où il était du caractère de Marie-Louise, et la crainte qu'elle n'apportât des préjugés de naissance qui eussent été nuisibles à la cour de l'Empereur. Quand il l'eut connue, quand il sut qu'elle était tout à fait dans les idées du jour, l'Empereur regretta de n'avoir pas fait un autre choix, de ne s'être pas arrêté sur la comtesse de Beauveau, qui, bonne, douce, inoffensive, n'aurait agi que par les conseils de famille de ses nombreux parents, et eût pu introduire ainsi une sorte de traditions utiles, et une grande quantité de subalternes bien recommandés ; elle eût pu rallier encore beaucoup de personnes qui téméraient éloignées, et tout cela eût été sans nul inconvénient, parce que cela ne fut arrivé que par les combinaisons de l'Empereur même, qui n'était pas homme à se laisser abuser.

L'impératrice prit une affection des plus tendres pour la duchesse de Montebello. Celle-ci a pu être reine d'Espagne. Ferdinand VII, à Valençay, demanda à l'Empereur d'épouser M^{me} de Tascher, cousine germaine de Joséphine et de son propre nom, à l'exemple du prince de Bade qui avait épousé M^{me} de Beauharnais. L'Empereur, qui pensait déjà à se séparer de l'impératrice Joséphine, s'y refusa, ne voulant pas, par ce nouveau lien, compliquer encore davantage les difficultés. Plus tard, Ferdinand demanda la duchesse de Montebello ou toute autre Française que l'Empereur voudrait adopter. Cette demoiselle de Tascher est celle que l'Empereur maria plus tard au duc d'Arenberg, avec l'intention de la faire gouver-

nante des Pays-Bas ; voulant par la suite du temps dédommager Bruxelles de la perte de son ancienne cour. L'Empereur voulut mettre le comte de Narbonne, qui n'avait pas été étranger au mariage de l'impératrice, à la place du comte de Beauharnais ; l'extrême chagrin qu'en fit paraître Marie-Louise retint l'Empereur : l'éloignement de l'impératrice n'avait du reste d'autre cause que les intrigues de son entourage qui n'avait rien à craindre de M. de Beauharnais, mais qui redoutait fort l'influence de M. de Narbonne.

En général, quand l'Empereur avait à nommer, nous disait-il, à des places délicates, il demandait d'ordinaire des candidats à ceux qui l'entouraient ; et c'est sur ces listes et les renseignements qu'il se procurait, qu'il méditait son choix en secret. Il nous a nommés quelques-unes des personnes qu'on lui avait proposées pour dames d'honneur : la princesse de Vaudémont ; une M^{me} de la Rochefoucault, devenue M^{me} de Castellane, et plusieurs autres ; puis il nous a demandé de dire nous-mêmes qui nous eussions proposé ; ce qui nous a fait passer en revue une bonne partie de la cour. Au nom de M^{me} de Montesquiou, indiqué par l'un de nous : « Je le crois bien, a-t-il répondu ; mais elle était plus avantageusement placée encore. C'est une femme d'un rare mérite : sa piété est sincère, ses principes excellents ; elle s'est acquis de grands titres à mon estime et à mon affection. Il m'en eût fallu deux comme elle, une demi-douzaine ; je les eusse toutes placées dignement, et j'en eusse demandé encore : elle a été parfaite à Vienne auprès de mon fils. »

Voici, du reste, qui donnera une idée juste de

la manière dont elle élevait le roi de Rome. Ce jeune prince occupait le rez-de-chaussée donnant sur la cour des Tuilleries ; il était peu d'heures de la journée où un grand nombre de spectateurs ne regardassent par la fenêtre, dans l'espérance de l'apercevoir. Un jour qu'il était dans un violent accès de colère et qu'il se montrait rebelle à tous les efforts de M^{me} de Montesquiou, elle ordonna de fermer à l'instant tous les contrevents ; l'enfant, étourdi de cette obscurité subite, demanda aussitôt à *Maman Quiou* pourquoi tout cela. « C'est que je vous aime trop, lui dit-elle, pour ne pas cacher votre colère à tout le monde. Que diraient toutes ces personnes que vous gouvernerez peut-être un jour, si elles vous avaient vu dans cet état ! croyez-vous qu'elles voulussent vous obéir, si elles vous savaient aussi méchant ? » Et l'enfant de demander pardon aussitôt, et de bien promettre que cela ne lui arriverait plus.

« Voilà, au fait, observait l'Empereur, des manières différentes de celles de M. de Villeroi à Louis XV : *Regardez tout ce peuple, mon maître, il vous appartient ; tous ces hommes que vous voyez là sont les vôtres.* »

M^{me} de Montesquiou était adorée de cet enfant ; quand on voulut la renvoyer de Vienne, il fallut employer la ruse et le tromper ; ce fut jusqu'à craindre pour sa santé.

L'Empereur avait beaucoup d'idées nouvelles touchant l'éducation du roi de Rome : il comptait sur l'*Institut de Meudon*, dont il avait déjà décrété les principes, attendant quelques loisirs pour leurs développements. Il voulait y rassembler tous les princes de la maison impériale, surtout ceux de

toutes les branches qu'il avait élevées sur des trônes étrangers. C'était là joindre, prétendait-il, aux soins de l'éducation particulière, tous les avantages de l'éducation en commun. « Destinés, disait-il, à occuper divers trônes et à régir diverses nations, ces enfants auraient puisé là des principes communs, des mœurs pareilles, des idées semblables. Pour mieux faciliter la fusion et l'uniformité des parties fédératives de l'empire, chacun de ces princeps eût amené du dehors, avec lui, dix ou douze enfants, plus ou moins, de son âge et des premières familles de son pays; quelle influence n'eussent-ils pas exercée chez eux au retour! Je ne doutais pas, continuait l'Empereur, que les princes des autres dynasties étrangères à ma famille n'eussent bientôt sollicité de moi, comme une grande faveur, d'y voir admettre leurs enfants. Et quel avantage n'en serait-il pas résulté pour le bien-être des peuples composant l'association européenne! Tous ces jeunes princes, observait Napoléon, eussent été réunis d'assez bonne heure pour contracter les liens si chers et si puissants de la première enfance, et séparés néanmoins assez tôt pour prévenir les funestes effets des passions naissantes: l'ardeur des préférences, l'ambition du succès, la jalouse de l'amour, etc. »

L'Empereur eût voulu que toute l'éducation de ces princes-rois se fût fondée sur des connaissances générales, de grandes vues, des sommaires, des résultats; il eût voulu des connaissances plutôt que de la science, du jugement plutôt que de l'acquis; l'application des détails plutôt que l'étude des théories; surtout point de parties spéciales trop poursuivies; car il estimait que la perfection ou la

trop de succès, dans certaines parties, soit des arts, soit des sciences, était un inconvénient dans le prince. Les peuples, disait-il, n'avaient qu'à perdre d'avoir un poète pour roi, un virtuose, un naturaliste, un chimiste, un tourneur, un serrurier, etc., etc.

Marie-Louise avouait à l'Empereur que, dans les premiers moments qu'il fut question de mariage, elle ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur, à cause de tout le mal qu'elle avait entendu dire de Napoléon parmi les siens ; sur quoi, quand elle rappelait tout cela, ses oncles, les archiducs, qui la poussaient fort à cette union, lui répondaient : « Tout cela n'était vrai que quand il était notre ennemi ; il ne l'est plus aujourd'hui. »

« Du reste, voici, disait l'Empereur, qui donnera une idée de la bienveillance qu'on nous portait dans cette famille. Un de ces jeunes archiducs brûlait souvent de ses poupées, disant qu'il rôtissait Napoléon. Il est vrai que depuis il disait qu'il ne le rôtirait plus, qu'il l'aimait beaucoup à présent, parce qu'il donnait beaucoup d'argent à sa sœur Louise pour lui envoyer force joujoux. »

Depuis mon retour en Europe, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre des sentiments que cette maison a professés plus tard pour Napoléon. Je tiens de la bouche du témoin même, personnage distingué, qui me le racontait en Allemagne, qu'ayant eu une audience particulière de l'empereur François, dans le voyage qu'il a fait en Italie, en 1816, il y fut question de Napoléon. François n'en parla jamais que dans les meilleurs termes. On eût pu penser, me disait le narrateur, qu'il le croyait encore régnant en France, et qu'il ignorait

qu'il fût en cet instant à Sainte-Hélène : il ne lui donna jamais d'autre qualification que celle de l'empereur Napoléon.

La même personne me racontait que l'archiduc Jean visitant, en Italie, une rotonde, au plafond de laquelle on voyait une action célèbre dont Napoléon était le héros, en levant la tête son chapeau tomba par terre; sa suite se précipita pour le lui rendre. « Laissez, laissez, dit-il; c'est dans cette attitude qu'on doit considérer l'homme qui se trouve là-haut. »

Puisque j'en suis là, je vais consigner ici quelques circonstances que j'ai recueillies en Allemagne, à mon retour en Europe; et pour leur assigner tout le prix qu'elles méritent, je dirai que je les tiens de personnes de la haute diplomatie. On sait que tous ses membres composent entre eux une espèce de famille, une sorte de maçonnerie, et que leurs sources sont les plus authentiques.

— L'impératrice Marie-Louise se plaint qu'en quittant la France, M. Talleyrand s'était réservé l'honneur de venir lui demander la restitution des diamants de l'État, et vérifier si elle s'était faite avec exactitude.

En 1814, lors des désastres de la France, le prince Eugène fut l'objet de beaucoup de séductions et d'un grand nombre de propositions fort brillantes : un général autrichien lui offrit la couronne d'Italie, au nom des alliés, s'il voulait se joindre à eux. Cette offre lui vint de plus haut encore et à diverses reprises. Déjà il avait été question de lui, sous l'Empereur, pour les trônes de Portugal, de Naples, de Pologne.

En 1815, des hommes importants dans la diplo-

matie européenne le sondèrent pour savoir si, dans le cas où Napoléon serait contraint d'abdiquer de nouveau, et le choix du peuple se tournant vers lui, il accepterait. Dans ces circonstances, comme dans tant d'autres, ce prince fut inébranlable dans une ligne de devoir et d'honneur qui le rend immortel : *honneur et fidélité* fut sa constante réponse, et la postérité en fera sa devise.

Lors de la distribution des États en 1814, l'empereur Alexandre, qui allait très souvent à la Malmaison chez l'impératrice Joséphine, voulait procurer à son fils la souveraineté de Gênes. Celle-ci le refusa, à l'instigation d'un des diplomates dirigeants qui la flattait faussement de quelque chose de mieux.

Au congrès de Vienne, le même empereur Alexandre, qui honorait le prince Eugène d'une bienveillance toute particulière, exigeait pour lui au moins trois cent mille sujets. Il lui témoignait alors une très vive amitié, et se promenait régulièrement chaque jour bras à bras avec lui. Le débarquement de Cannes vint mettre un terme, sinon au sentiment, du moins aux démonstrations et à l'intérêt politique de l'Empereur de Russie. Il fut même question alors, de la part de l'Autriche, de se saisir de la personne d'Eugène, et de l'envoyer prisonnier dans une forteresse de Hongrie ; mais le roi de Bavière, son beau-père, courut avec indignation chez l'empereur d'Autriche, lui représenter qu'Eugène était venu à Vienne sous sa protection et sa garantie, et que sa confiance ne serait point trompée ; aussi Eugène demeura-t-il libre sur sa parole et celle du roi son beau-père.

— Aussi tard que 1818, les pièces d'or de vingt

frances et de quarante francs se frappaient à Milan encore à l'effigie de Napoléon, et avec le millésime de 1814. Soit par voie d'économie ou tout autre motif, on n'avait point encore gravé le nouveau coin.

— Alexandre, depuis la chute de Napoléon, a montré dans plusieurs circonstances particulières un éloignement vif et décidé contre lui. C'est Alexandre qui, en 1815, a été l'âme et le promoteur ardent de la seconde croisade contre Napoléon : il a tout dirigé avec la dernière chaleur, semblant en faire une affaire personnelle, et faisant reposer son aversion sur ce qu'il en avait été, disait-il, trompé et joué. Si ce ressentiment tardif n'était pas affecté, on a des raisons de croire qu'il était dû à un ancien ministre et confident de Napoléon qui, dans des conversations particulières, avait eu l'art, durant le congrès de Vienne, de blesser l'amour-propre d'Alexandre par des récits vrais ou faux sur l'opinion et les confidences de Napoléon à l'égard de son illustre ami.

En 1814, Alexandre a laissé croire qu'il ne se fut pas opposé à voir régner le jeune Napoléon. Depuis la seconde abdication, on est porté à penser qu'il a eu beaucoup moins de bienveillance.

L'empereur Alexandre a marché, dans la seconde croisade, avec des masses immenses. On l'a entendu estimer, à cette époque, que la guerre pourrait bien durer trois ans ; mais que Napoléon n'en succomberait pas moins.

A la première nouvelle de la bataille de Fleurus, les têtes de toutes les colonnes russes eurent ordre de s'arrêter sur-le-champ, tandis que toute la masse autrichienne et bavaroise, de son côté, obliqua à

l'instant pour s'en séparer, et faire bande à part.

Si le congrès de Vienne eût été rompu lors du 20 mars, il est à peu près certain qu'on n'eût pu renouveler la croisade ; et si Napoléon eût été victorieux à Waterloo, il est à peu près certain aussi qu'elle allait se trouver dissoute.

— La nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes fut un coup de foudre pour notre plénipotentiaire à Vienne. Il est très vrai qu'il fut le rédacteur de la fameuse déclaration du 13 mars ; et, toute violente qu'elle est, le projet l'était encore bien davantage ; il fut amendé par les autres ministres. La figure et la contenance de ce plénipotentiaire, à mesure qu'on apprenait les progrès de Napoléon, furent un thermomètre qui fit la risée des membres du congrès.

L'Autriche sut de très bonne heure à quoi s'en tenir, ses courriers l'instruisaient à merveille. La légation française seule entretenait des doutes ; elle distribuait encore une lettre magnanime du roi à tous les souverains pour leur faire connaître qu'il était déterminé à mourir aux Tuileries, qu'on savait déjà que ce prince avait quitté la capitale pour gagner la frontière.

Un membre du congrès et lord Wellington s'entretenant confidentiellement avec la légation française, et la carte à la main, assignèrent du 20 au 21 l'entrée de Napoléon dans Paris.

L'empereur François, à mesure qu'il reçut les publications officielles de Grenoble et de Lyon, les envoya immédiatement, à Schoenbrunn, à Marie-Louise, qui s'y livra à une joie extrême. Et il est très vrai que plus tard il a été question d'un enlè-

vement du jeune Napoléon pour le conduire en France.

Le plénipotentiaire français finit par quitter Vienne, et se transporta à Francfort et à Wisbad pour être en meilleure situation de négocier à la fois soit à Gand, soit à Paris. Jamais courtisan des événements n'eut plus d'embarras ni d'anxiétés. L'ardeur que lui avait imprimée la nouvelle du débarquement à Cannes, s'était fort calmée par celle de l'entrée de Napoléon à Paris, et il s'entendit avec Fouché pour que celui-ci le garantît auprès de Napoléon ; s'engageant, de son côté à garantir Fouché auprès des Bourbons. On a le droit de croire que les offres de ce plénipotentiaire envers le souverain revenu allèrent bien plus haut et bien plus loin encore ; mais que Napoléon indigné les repoussa pour ne pas trop dégrader sa politique, a-t-il dit.

En 1814, M. de Talleyrand, avant de se déclarer pour les Bourbons, fut d'abord pour la régence ; mais il voulait y jouer le principal rôle. Des fatalités malheureuses pour la dynastie de Napoléon empêchèrent de mettre à profit ce moment d'incertitude. Tout semble prouver d'ailleurs que le résultat qui prévalut alors était loin d'être dans les intentions de l'Autriche ; qu'elle y a été probablement jouée, trahie, ou du moins enlevée d'assaut.

La fatalité des mouvements militaires a fait que les alliés sont entrés dans Paris, sans que le cabinet autrichien y ait concouru. La fameuse déclaration d'Alexandre contre Napoléon Bonaparte et sa famille a été faite sans que cette même puissance d'Autriche fût consultée ; et M. le comte d'Artois n'a pénétré en France qu'en s'y glissant, en dépit

du quartier général autrichien, qui même lui avait refusé des passeports.

Il paraît que l'Autriche, au retour de Moscou, s'employa de bonne foi à Londres pour y négocier la paix avec Napoléon ; mais le cabinet russe y était tout-puissant, et ne voulut entendre à rien. Arriva l'armistice de Dresde, et l'Autriche alors prit le parti de la guerre.

Le négociateur autrichien à Londres, durant tout cet intervalle, ne put jamais être écouté. Il y resta néanmoins fort longtemps encore, et ne quitta que lorsque les alliés étaient au cœur de la France, et au moment où lord Castlereagh fit pressentir, un instant, que les succès héroïques de Napoléon à Champ-Aubert, à Montereau, son entrée victorieuse à Troyes, pouvaient rendre les négociations indispensables.

Si dans le principe ce négociateur n'eût pas été envoyé à Londres, il eût été destiné pour Paris, et peut-être eût-il influé alors de manière à amener une tournure différente de celle qui eut lieu, durant son absence, entre les Tuileries et Vienne. Dans le plus fort de la crise, il se trouva retenu en Angleterre comme par force.

Dans son impatience de rejoindre le centre des grandes négociations, il quitta son poste et gagna la Hollande, en bravant une grande tempête. A peine arrivait-il sur le théâtre des affaires, qu'il tomba entre les mains de Napoléon à Saint-Dizier ; mais le sort de la France était alors décidé, bien qu'on ne le sût pas encore au quartier général français : Alexandre entrait dans Paris.

Le négociateur autrichien avait vainement employé tous les moyens pour se procurer à Londres

un passeport qui lui permit de rejoindre son maître, en passant par Calais et Paris. Ce contretemps accidentel, ou médité, fut une fatalité de plus ; il eût gagné Paris avant les alliés, se fût trouvé auprès de Marie-Louise, eût déjoué les derniers projets de M. de Talleyrand, et produit des combinaisons nouvelles.

Il existait deux opinions dans le cabinet autrichien : l'une pour l'union avec la France ; l'autre pour l'alliance avec la Russie. Soit intrigues, soit fatalité, le parti russe l'emporta tout à fait et l'Autriche ne fut plus qu'entraînée.

Petits détails intérieurs, etc. — Réflexions.

Mardi 14.

Ce matin, on a servi à déjeuner du café plus supportable ; il était même bon ; l'Empereur a manifesté un vrai plaisir en le goûtant. Quelques moments plus tard il disait, en frottant son estomac de la main, qu'il en sentait le bien là. Il serait difficile de rendre mes sentiments à ces simples paroles : l'Empereur en appréciant ainsi, contre son usage, une si légère jouissance, me découvrait sans le savoir les progrès de toutes les privations qu'on lui impose, et dont il ne se plaint pas.

Le soir, en remontant de notre promenade de l'après-dînée, l'Empereur, dans sa chambre, m'a lu le chapitre des *Consuls provisoires*, dicté à M. de Montholon. La lecture finie, l'Empereur a pris un ruban, et s'est mis à attacher lui-même les feuilles éparses. Il était tard : le silence de la nuit régnait autour de nous ; je contemplais l'Empereur dans son travail qui se prolongeait.

Mes réflexions étaient, ce jour-là, tournées vers la mélancolie : je regardais ces mains qui ont régi tant de sceptres ; elles étaient en cet instant occupées tranquillement, peut-être même non sans quelque charme, à rattacher de simples feuilles de papier, auxquelles il imprime il est vrai des traits qui ne se perdront jamais ; les portraits qu'il y sème demeureront des jugements pour la postérité : c'est le livre de vie ou de mort pour beaucoup de ceux qui en sont l'objet. Je me disais silencieusement toutes ces choses, d'autres encore.

Et l'Empereur me lit tout cela ! pensais-je, il me parle familièrement, il me demande parfois ce que j'en pense ; j'ose hasarder mon avis ! Ah ! je ne suis point à plaindre d'être venu à Sainte-Hélène !...

Détails très privés, etc., etc. — Rapprochements bien bizarres.

Mercredi 15.

Aussitôt après son dîner, l'Empereur est descendu dans son allée inférieure ; il s'y est fait apporter son café, qu'il a pris en se promenant : la conversation est tombée sur l'amour. J'ai dû dire de fort belles choses et très délicates sur ce grand sujet, et me montrer fort sentimental ; car l'Empereur, se mettant à rire de ce qu'il appelait mon gazouillement, m'a dit ne rien comprendre à mon verbiage de roman ; et parlant à son tour très légèrement, il a affecté de vouloir paraître beaucoup plus famillier avec les sensations qu'avec les sentiments. Je me suis permis d'observer qu'il s'efforçait de se rendre plus mauvais que ne le portaient les relations du palais, relations très authentiques, bien que fort secrètes.

— Et qu'ont-elles dit ? reprenait-il en me fixant gaîment.

— Sire, on veut qu'au sommet de votre toute-puissance, vous vous soyez laisser imposer de douces chaînes ; que vous vous soyez trouvé le héros d'un roman ; que, dans une résistance qui vous surprenait, vous vous soyez attaché à une simple dame ; que vous lui ayez bien écrit une douzaine de lettres ; qu'elle vous ait amené et constraint à vous soumettre au travestissement, à vous rendre seul, nuitamment, chez elle, dans sa propre demeure, au milieu de Paris.

— Mais comment l'aurait-on su ? a-t-il dit, en souriant ; ce qui ne voulait pas dire non. Et on a ajouté sans doute, a-t-il continué, que c'était la plus grande imprudence de ma vie ; car si elle n'eût pas été honnête femme, que ne pouvait-il pas m'arriver, seul et déguisé, dans les circonstances où je me trouvais, au milieu des embûches dont j'étais entouré. Mais que disait-on encore ?

— Sire, on voulait que la postérité de Votre Majesté ne se bornât pas au roi de Rome ; la chronique secrète lui donnait deux aînés : l'un venu d'une belle étrangère que vous auriez fort aimée en pays lointain ; l'autre, fruit d'une occupation plus voisine, au sein même de votre capitale. On voulait que tous deux fussent venus à la Malmaison avant notre départ ; l'un amené par sa mère, l'autre introduit par son tuteur ; tous deux les portraits vivants de leur père¹.

1. Un codicille de conscience, dans le testament de l'Empereur, et qui doit demeurer secret, est venu donner une complète réalité, dit-on, à ces conjectures.

L'Empereur riait beaucoup de tant de science, disait-il ; et une fois en gaieté, il s'est mis à repasser franchement et dans un entier abandon ses premières années, et m'a raconté force aventures de cœur et d'esprit. Je passe la première moitié. Dans la seconde, je citerai un souper, au commencement de la Révolution, dans le voisinage de la Saône et en compagnie du fidèle Desmazis, que l'Empereur racontait de la manière la plus plaisante. Véritable guêpier, disait-il, où son éloquence patriotique avait eu fort à faire contre la doctrine opposée du reste des convives, et l'avait même presque mis en danger.

— Nous étions alors sans doute vous et moi bien loin l'un de l'autre ? a-t-il observé.

— Mais pas tant pour la distance, Sire, ai-je répondu ; quoique beaucoup assurément pour les doctrines. J'étais alors aussi, moi, dans le voisinage de la Saône, sur un des quais de Lyon, où des patriotes attroupés, déclamant contre des canons qu'ils venaient de découvrir dans des barques, et qu'ils appelaient une contre-révolution, je me permis d'ouvrir, fort mal à propos, l'avis de s'assurer de ces canons en leur faisant prêter le *serment civique*. Mon impertinence faillit me faire pendre. Vous voyez, Sire, que j'aurais pu au besoin, et dans cet instant-là même, balancer votre compte, s'il vous fût arrivé malheur parmi vos aristocrates.

Ce rapprochement bizarre ne fut pas le seul de la soirée ; l'Empereur m'ayant raconté une anecdote intéressante de 1788, me dit :

— Vous, où pouviez-vous être alors ?

— Sire, répondis-je après quelques secondes de

recherches, à la Martinique, soupant tous les soirs à côté de la future impératrice Joséphine.

La pluie vint, il a fallu quitter cette allée, « qui peut-être un jour, disait l'Empereur, ne reviendra pas sans charmes dans notre souvenir ».

— Cela peut être, observais-je, mais assurément ce ne sera pas sans l'avoir quittée ; en attendant, contentons-nous de l'appeler l'allée de la philosophie, puisqu'elle ne peut être celle du Léthé.

Sur le faubourg Saint-Germain, etc. — L'Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. — Paroles caractéristiques.

Jeudi 16.

Aujourd'hui l'Empereur s'informait du faubourg Saint-Germain ; il me questionnait sur ce dernier boulevard, disait-il, de la vieille aristocratie, ce refuge encroûté des vieux préjugés ; *la ligue germanique*, ainsi qu'il l'appelait. Je lui disais qu'avant les derniers revers, son pouvoir y avait pénétré de toutes parts ; il se trouvait envahi, il n'en restait plus que le nom ; il avait été ébranlé, vaincu par la gloire ; les victoires d'Austerlitz et d'Inéa, le triomphe de Tilsitt, l'avaient conquis. Les jeunes gens, tous les cœurs généreux, n'avaient pu être insensibles au lustre de la patrie. Son mariage avec Marie-Louise avait porté le dernier coup ; il n'y avait plus eu d'autres mécontents que ceux dont l'ambition était non satisfaite, ce qui se retrouve dans toute les classes et dans tous les temps ; ou bien encore quelques vieillards intraitables ou de vieilles femmes pleurant leur influence passée. Tous les gens raisonnables et sensés avaient plié sous les talents supérieurs du chef de l'Etat, et

cherchaient à se consoler de leurs pertes, dans l'espoir d'un meilleur avenir pour leurs enfants ; vers ce point se tournaient désormais toutes leurs illusions. Ils savaient gré à l'Empereur de sa partialité pour les anciens noms ; tout autre, convenaient-ils, eût achevé de les anéantir. Ils mettaient du prix à la confiance avec laquelle l'Empereur s'était entouré d'eux ; ils lui tenaient compte d'avoir dit, en se saisissant de leurs enfants pour l'armée : « Ces noms appartiennent à la France, à l'histoire ; je suis le tuteur de leur gloire, je ne les laisserai pas périr. » Ces mots et d'autres semblables lui avaient fait un grand nombre de prosélytes.

L'Empereur disait en ce moment que ce parti n'avait peut-être pas été assez caressé. « Mon système de fusion le demandait, et je l'avais voulu, ordonné même ; mais les ministres, les grands intermédiaires n'ont jamais bien rempli mes véritables intentions à cet égard, soit qu'ils n'y vissent pas plus loin, soit qu'ils craignissent d'amener ainsi des rivaux de faveur, et de diminuer leurs chances. M. de Talleyrand surtout s'y était toujours montré contraire et n'avait jamais cessé de combattre l'ancienne noblesse dans ma bienveillance et ma pensée. » Je lui faisais observer pourtant que le grand nombre de ceux qu'il avait appelés, s'étaient bientôt montrés attachés à sa personne ; qu'ils l'avaient servi de bonne foi, et étaient en général demeurés fidèles au moment de la crise. L'Empereur n'en disconvenait pas, et allait même jusqu'à dire que le roi revenu, et lui ayant abdiqué, cette double circonstance avait dû beaucoup influer sur certaines doctrines ; qu'aussi dans son jugement, il mettait une grande différence dans la

même conduite tenue en 1814 ou en 1815.

Et ici je dois dire que depuis que j'apprends à connaître l'Empereur, je ne lui ai jamais vu encore un seul moment de colère ou d'animosité contre aucun de ceux qui se sont le plus mal conduits à son égard. Il ne s'exalte pas sur ceux dont on lui vante la belle conduite : ils avaient fait leur devoir. Il ne s'emporte pas contre ceux qui se sont rendus si coupables ; il les avait en partie devinés ; ils avaient cédé à leur nature ; il les peignait froidement, sans fiel ; attribuait une partie de leur conduite aux circonstances, qu'il confessait avoir été bien difficiles ; rejettait le reste sur les faiblesses humaines. « La vanité avait perdu M*** ; la postérité flétrira justement sa vie, disait-il ; pourtant son cœur vaudra mieux que sa mémoire. *Augereau* devait sa conduite à son peu de lumières et à son mauvais entourage ; *Berthier* à son manque d'esprit et à sa nullité, etc. »

Je faisais observer que ce dernier avait laissé échapper la plus belle occasion, la plus facile de s'illustrer à jamais, celle d'aller présenter de bonne foi ses soumissions au roi, et de le supplier de trouver bon qu'il allât dans la solitude pleurer celui qui l'avait honoré du titre de son compagnon d'armes, et l'avait appelé son ami. « Eh bien ! quelque simple que fût cette marche, disait l'Empereur, elle était encore au-dessus de ses forces. — Ses moyens, sa capacité avaient toujours été un sujet de discussion parmi nous, disais-je alors ; le choix de Votre Majesté, votre confiance, votre grand attachement nous étonnaient beaucoup. — C'est que *Berthier*, après tout, n'était pas sans talents, disait à cela l'Empereur ; et je suis loin de

renier sa personne et mes sentiments ; mais ses talents, son mérite, étaient spéciaux et techniques, et hors de là sans nul esprit quelconque, et puis si faible !... » J'observais que pourtant il était plein de prétentions et de morgue avec nous. « Et le titre de favori, disait l'Empereur, le comptez-vous pour rien ? » J'ajoutais qu'il était très dur, fort absolu. « Mais rien de plus impérieux, mon cher, disait alors l'Empereur, que la faiblesse qui se sent étayée de la force ; voyez les femmes. »

L'Empereur dans ses campagnes avait Berthier dans sa voiture. C'était pendant sa route et sur les grands chemins que l'Empereur, parcourant les livres d'ordre et les états de situation, prenait ses décisions, arrêtait ses plans et ordonnait les mouvements. Berthier en prenait note, et à la première station ou au premier moment de repos, soit de jour soit de nuit, il expédiait à son tour tous les ordres et les différents détails particuliers avec une régularité, une précision et une promptitude admirables, disait l'Empereur ; c'était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. « Voilà quel était le mérite spécial de Berthier ; il était des plus grands et des plus précieux pour moi, observait l'Empereur ; nul autre n'eût pu le remplacer. »

Je reviens encore à quelques touches caractéristiques sur l'Empereur. Il est sûr qu'il parle froide-ment, sans passions, sans préjugés, sans ressentiment, des circonstances et des personnes qui remplissent sa vie. On sent qu'il pourrait devenir l'allié de ses plus cruels ennemis, comme vivre avec l'homme qui lui a fait le plus de mal. Il parle de son histoire passée comme si elle avait déjà trois

cents ans de date; ses récits et ses observations ont le langage des siècles; c'est une ombre conversant aux Champs-Elysées, de vrais dialogues des morts. Il s'exprime souvent sur lui-même comme sur une tierce personne; parlant des actes de l'Empereur, indiquant les faits que l'histoire pourrait lui reprocher, analysant les raisons et les motifs qu'on pourrait alléguer pour sa justification.

Il n'aurait pas, disait-il, à s'excuser d'aucune faute sur autrui, n'ayant jamais suivi que sa propre décision; il aurait à se plaindre, tout au plus, de fausses informations; mais jamais de mauvais conseils. Il s'était entouré du plus de lumières possible, mais s'en était toujours tenu à son propre jugement; il était loin de s'en repentir. « C'est, disait-il, l'indécision et l'anarchie dans les moteurs, qui amènent l'anarchie et la faiblesse dans les résultats. Pour être équitable sur les fautes produites par la seule décision personnelle de l'Empereur, continuait-il, il faudrait mettre en balance les grandes actions dont on l'aurait privé¹, et les autres fautes que lui auraient fait commettre les conseils auxquels on lui reproche de ne pas s'être abandonné, etc. »

1. Dans une circonstance importante on vint à bout de pousser un des membres de sa famille à oser venir lui faire des représentations contre une de ses grandes entreprises. Ils se trouvaient dans une embrasure de fenêtre. L'Empereur, après avoir écouté assez longtemps et avec plus de patience qu'on aurait pu le croire, interrompant tout à coup l'interlocuteur et fixant le ciel: « Volez-vous cette étoile? lui dit-il (or on était au milieu du jour). — Non. — Eh bien, moi je la vois, et très distinctement. Sur ce, mon cher, bonjour! Retournez à vos affaires, et surtout fiez-vous-en à ceux qui voient un peu plus loin que vous... »

Dans la complication des circonstances de sa chute, il voit les choses tellement en masse et de si haut, que les hommes lui échappent. Jamais on ne l'a surpris animé contre aucun de ceux dont on croirait qu'il a le plus à se plaindre. Sa plus grande marque de réprobation, et je m'en suis convaincu bien souvent, est de garder le silence sur leur compte, quand on les mentionne devant lui. Mais combien de fois on l'a vu arrêter les expressions violentes et moins retenues de nous qui l'entourions! « Vous ne connaissez pas les hommes, nous disait-il alors, ils sont difficiles à saisir quand on veut être juste. Se connaissent-ils, s'expliquent-ils bien eux-mêmes? La plupart de ceux qui m'ont abandonné, si j'avais continué d'être heureux, n'eussent peut-être jamais soupçonné leur propre défection. Il est des vices et des vertus de circonstance. Nos dernières épreuves sont au-dessus de toutes les forces humaines! Et puis j'ai plutôt été abandonné que trahi; il y a eu plus de faiblesse autour de moi que de perfidie; c'est le *reniement de saint Pierre*, le repentir et les larmes peuvent être à la porte. A côté de cela, qui, dans l'histoire, eut plus de partisans et d'amis? Qui fut plus populaire et plus aimé? Qui jamais laissa des regrets plus ardents et plus vifs?... Voyez la France; d'ici sur mon roc, ne serait-on pas tenté de dire que j'y règne encore? Les rois et les princes, mes alliés, m'ont été fidèles jusqu'à extinction, ils ont été enlevés par les peuples en masse; et ceux des miens qui étaient autour de moi, se sont trouvés enveloppés, tout étourdis, dans un tourbillon irrésistible..... Non, la nature humaine pouvait se montrer plus laide, et moi plus à plaindre! »

Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc. — Projet d'adresse.

Vendredi 17.

Aujourd'hui l'Empereur me questionnait sur les officiers de sa maison. A l'exception de deux ou trois, au plus, qui avaient excité les mépris du parti même vers lequel ils avaient été transfuges, il n'y avait guère rien à dire sur le reste; la très grande majorité avait même montré un dévouement actif. L'Empereur alors s'est enquis particulièrement de quelques-uns, en les citant par leurs noms, et je n'avais qu'à applaudir à tous. « Que me dites-vous là, a-t-il dit au sujet de l'un d'eux, en m'interrompant vivement? Et moi qui l'ai si mal reçu aux Tuilleries à mon retour. Ah! que je crains d'avoir fait des injustices involontaires! Ce que c'est lorsqu'on est obligé de s'en rapporter au premier mot, et qu'on n'a pas un seul instant pour la vérification! Que je crains aussi d'avoir laissé bien des dettes de reconnaissance en arrière! Qu'on est malheureux quand on ne peut pas tout faire soi-même! » Je repris: « Sire, il est vrai de dire que s'il y eut faute parmi les officiers de votre maison, elle ne fut pas autre que celle de toute la masse; faute, du reste, qui a dû nous râver étrangement aux yeux des autres nations. Sitôt que le roi a paru, on s'est précipité vers lui, non pas comme vers le souverain que nous laissait votre abdication, mais comme vers celui qui n'avait jamais cessé de l'être. Non pas avec cette dignité de l'homme fier d'avoir constamment rempli tous ses devoirs, mais avec l'embarras équivoque du courtisan qui a été maladroit. Chacun n'a cherché qu'à se justifier; Votre Majesté se trouva dès cet instant désavouée,

reniée; la qualification d'Empereur disparut. Les ministres, les grands, les plus intimes de Votre Majesté, ne rougirent pas pour eux, pour leur nation, de ne plus dire que *Bonaparte*. On avait été contraint de servir, disait-on; on n'avait pas pu faire autrement; on eût eu trop de mauvais traitements à redouter, etc. » L'Empereur trouvait bien là notre caractère national, nous étions toujours les Gaulois d'autrefois: la légèreté, la même inconstance et surtout la même vanité. « Quand pourrons-nous enfin, disait-il, échanger celle-ci contre un peu d'orgueil?.... »

« Toutefois, disais-je, les officiers de la maison de Votre Majesté ont laissé échapper une belle occasion de s'honorer tout en se rendant populaires: il y avait au delà de cent cinquante officiers de la maison; un très grand nombre étaient des premiers noms, tous avaient une fortune indépendante; c'était à eux qu'il convenait de présenter un exemple qui, suivi par d'autres, eût pu donner une toute autre impulsion à l'attitude nationale, et nous créer des droits à l'estime publique¹. — Eh

1. C'est dans cet esprit que fut rédigé, à l'exemple des autres corps, un projet d'adresse au roi, au nom des officiers de la maison de l'Empereur. En voici la substance:

« SIRE,

« Les soussignés, qui firent partie de la maison de l'empereur Napoléon, sollicitent de Votre Majesté le bienfait d'un regard particulier.

« Héritiers des obligations de leurs pères, ils furent dans les temps fidèles défenseurs du trône; plusieurs ont suivi Votre Majesté, durant longues années, en terre étrangère, et scellé leur dévouement de la privation de leur patrimoine.

• Ce furent précisément ces principes connus et cette con-

bien, dit l'Empereur, il est sûr que si toutes les premières classes eussent agi de la sorte, les affaires eussent tourné bien différemment. Les vieux réacteurs n'eussent point rêvé leur chimère du bon vieux temps; on ne serait pas venu vous parler de la ligne droite ni de la ligne courbe; le roi se serait attaché tout honnement à sa charte; moi, je n'eusse pas songé à quitter l'île d'Elbe; la

duite avouée qui devinrent leur titre, et firent jeter les yeux sur eux quand il s'agit de relever un trône et de l'entourer.

« L'attente de celui qui s'environna de nous ne fut point trompée, elle ne pouvait l'être; nous avons rempli ces nouvelles obligations avec *honneur et fidélité*. Ces sentiments, Sire, gages certains de tous les autres, nous suffiraient pour notre propre estime, si nous croyions pouvoir demeurer oisivement à l'écart; mais doit-il être un repos absolu pour de loyaux et bons Français? Et pourtant si quelques-uns d'entre nous se croyaient réduits par délicatesse à attendre en silence de nouveaux devoirs, leur motif ne pourrait-il pas être méconnu? D'un autre côté, ne pourrait-on pas se méprendre également sur ceux qui, ne cédant qu'à leur cœur, se précipiteraient au-devant des faveurs de Votre Majesté?

« Telle est, Sire, la position particulière et si délicate dans laquelle nous nous trouvons; mais elle a déjà cessé, si Votre Majesté a daigné l'entendre; son âme royale comprendra le mouvement délicat qui nous guide en cet instant, et accueillera nos vœux sincères de la servir, ainsi que la patrie, avec notre zèle et notre fidélité accoutumés. »

Il devint difficile de trouver des signatures à un acte aussi mesuré. On aurait de la peine à croire que cet aveu authentique et non réprouvé de nos fonctions, les mots d'empereur Napoléon surtout, furent de grandes objections! Chacun y trouva la sienne, suivant son caractère; telles furent les mœurs du jour. On ne put réunir que dix-sept signatures, dix-huit ou vingt promirent de s'y joindre quand il y en aurait vingt-cinq; mais aucun ne voulait aider à compléter ce nombre. Deux même, croyant avoir commis une cranière qu'ils n'avaient pas bien comprise, leur intention n'ayant été que de solliciter la confirmation de leurs places, recoururent après leur signature et la ratu-rèrent. L'original de cette pièce doit être demeuré entre les mains d'un des signataires à Paris ou à Versailles.

tête de la nation se serait inscrite dans l'histoire avec plus d'honneur et de dignité: nous y aurions tous gagné. »

Idée de l'Empereur de se réserver la Corse. — Opinion sur Robespierre. — Idées sur l'opinion publique. — Intention expiatoire de l'Empereur sur les victimes de la révolution.

Samedi 18.^o

Après le travail accoutumé, l'Empereur m'a amené au jardin vers les quatre heures. Il venait de finir la dictée sur la Corse, ayant épuisé le sujet sur cette île, celui de Paoli, et parlé de l'influence que lui-même s'y était créée si jeune encore, lors de sa séparation politique d'avec Paoli. Il a ajouté que dernièrement il eût été bien sûr d'y réunir tous les vœux, toutes les opinions, tous les efforts; que s'il s'y était retiré en quittant Paris, il eût été à l'abri contre toute puissance étrangère; il en avait eu la pensée. En abdiquant pour son fils, il avait été sur le point de se réserver la jouissance de la Corse durant sa vie; aucun obstacle de mer ne l'eût empêché d'y arriver. Il ne le voulut point, pour rendre, disait-il, son abdication plus franche, plus fructueuse pour la France. Son séjour au centre de la Méditerranée, au sein de l'Europe, si près de la France et de l'Italie, pouvait demeurer un prétexte durable pour les alliés. Il préféra même l'Amérique à l'Angleterre, par le même motif et dans la même pensée: il est vrai qu'il n'avait pas prévu, disait-il, et ne pouvait prévoir, d'après la confiance de ses démarches, l'injuste et violente déportation à Sainte-Hélène.

Plus tard l'Empereur, parcourant divers points

de la révolution, s'est arrêté sur *Robespierre*, qu'il n'a pas connu, il est vrai, mais auquel il ne croyait ni talent, ni force, ni système. Il le pensait néanmoins le vrai bouc émissaire de la révolution, immolé dès qu'il avait voulu entreprendre de l'arrêter dans sa course; destinée commune, du reste, observait-il, à tous ceux qui, jusqu'à lui Napoléon, avaient osé l'essayer. Les terroristes et leur doctrine ont survécu à *Robespierre*; et si leurs excès ne se sont pas continués, c'est qu'il leur a fallu plier devant l'opinion publique. Ils ont tout jeté sur *Robespierre*; mais celui-ci leur répondait, avant de périr, qu'il était étranger aux dernières exécutions; que, depuis six semaines, il n'avait pas paru aux comités. Napoléon confessait qu'à l'armée de Nice il avait vu de longues lettres de lui à son frère, blâmant les horreurs des commissaires conventionnels, qui perdaient, disait-il, la révolution par leur tyrannie et leurs atrocités, etc., etc. Cambacérès, qui doit être une autorité sur cette époque, observait l'Empereur, a répondu à l'interpellation qu'il lui adressait un jour sur la condamnation de *Robespierre*, par ces paroles remarquables: « Sire, cela a été un procès jugé, mais non plaidé. » Ajoutant que *Robespierre* avait plus de suite et de conception qu'on ne pensait; qu'après avoir renversé les factions effrénées qu'il avait eues à combattre, son intention avait été le retour à l'ordre et à la modération. « Quelque temps avant sa chute, ajoutait Cambacérès, il prononça un discours à ce sujet, plein des plus grandes beautés: on ne l'a point laissé insérer au *Moniteur*, et toutes les traces nous en ont été enlevées. »

Ce n'est pas la première fois que j'ai entendu

parler d'une lacune d'exactitude dans le *Moniteur*. Il doit y avoir, vers ce temps-là, dans les transactions de l'Assemblée, une époque tout à fait infidèle, les procès-verbaux ayant été arbitrairement rédigés par l'un des comités.

Ceux qui sont portés à croire que Robespierre, étant lassé, gorgé, effrayé de la Révolution, avait résolu de l'arrêter, disent qu'il ne voulut agir qu'après avoir lu son fameux discours : il le trouvait si beau, qu'il ne doutait pas de son effet sur l'Assemblée. S'il en est ainsi, son erreur ou sa vanité lui coûterent cher.

Ceux qui pensent différemment objectent que Danton et Camille Desmoulins avaient précisément la même pensée, et que pourtant Robespierre les immola. Les premiers répondent que ce ne serait pas une raison ; que Robespierre les immola pour conserver sa popularité, quand il jugea que le moment n'était pas encore venu ; ou bien encore pour ne pas leur laisser la gloire de l'entreprise.

Quoi qu'il en soit, plus on s'est rapproché des instruments et des acteurs de cette catastrophe, et plus on y a trouvé d'obscurité et de mystère : cela ne fera que s'accroître encore avec le temps ; aussi la vérité de l'histoire, sur ce point comme sur tant d'autres, ne sera probablement pas ce qui a eu lieu, mais seulement ce qui sera raconté.

Au sujet de ce même Robespierre, l'Empereur disait qu'il avait beaucoup connu son frère, représentant à l'armée d'Italie. Il n'en disait point de mal ; il l'avait conduit au feu, lui avait inspiré beaucoup de confiance et un grand enthousiasme pour sa personne ; si bien que, rappelé par son frère, quelque temps avant le 9 thermidor, qui se

préparait sourdement. Robespierre le jeune voulait absolument mener Napoléon à Paris. Celui-ci eut toutes les peines du monde à s'en défendre, et ne parvint à lui échapper qu'en faisant intervenir le général en chef Dumerbion, dont il avait toute la confiance, et auquel il se montra comme absolument nécessaire. « Si je l'eusse suivi, disait l'Empereur, quelle pouvait être la différence de ma destinée? A quoi tient après tout une carrière? On eût sans doute voulu m'employer; je pouvais donc être destiné, dès cet instant, à tenter une espèce de vendémiaire. Mais j'étais bien jeune encore, je n'avais point alors mes idées arrêtées comme je les ai eues depuis; je crois bien que je n'eusse pas voulu l'accepter. Mais, dans le cas contraire, et même victorieux, quels résultats eussé-je pu espérer? En vendémiaire, la fièvre de la révolution était tout à fait affaissée; en thermidor elle était encore dans toute sa force, dans la rage de son ascension et de ses excès, etc., etc.

« L'opinion publique, disait-il dans un autre moment et sur un autre sujet, est une puissance invisible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste; rien n'est plus mobile, plus vague et plus fort; et toute capricieuse qu'elle est, elle est cependant vraie, raisonnable, juste, beaucoup plus souvent qu'on ne pense.

« Etant consul provisoire, un des premiers actes de mon administration fut la déportation d'une cinquantaine d'anarchistes. L'opinion publique, à laquelle ils étaient en horreur, tourna subitement pour eux, disait l'Empereur, et me força de reculer. Mais quelque temps après, ces mêmes anarchistes ayant voulu comploter, ils furent terrassés

de nouveau par cette même opinion qui me revint aussitôt. C'était ainsi qu'à la Restauration, en s'y prenant mal, on était venu à bout de rendre les régieides populaires, eux que la masse de la nation proscrivait un instant auparavant.

« Il n'appartenait qu'à moi, disait-il, de pouvoir relever en France la mémoire de Louis XVI, et laver la nation des crimes dont l'avaient souillée quelques forceenés et des fatalités malheureuses. Les Bourbons, étant de la famille et venant du dehors, ne faisaient que venger leur cause particulière et accroître l'opprobre national. Moi, au contraire, partie du peuple, je soignais sa gloire, en faisant, en son nom, sortir des rangs ceux qui l'avaient souillée, et c'était bien mon intention ; mais j'y procédaïs avec sagesse : les trois autels expiatoires à Saint-Denis n'avaient été qu'un pré-lude ; le temple de la Gloire sur les fondements de la Madeleine devait y être consacré avec un bien plus grand éclat : c'était là, près de leur tombeau, sur leurs ossements même, que les monuments des hommes et les cérémonies de la religion eussent relevé, au nom du peuple français, la mémoire des victimes politiques de notre Révolution. C'était un secret qui n'a pas été connu de plus de dix personnes ; mais encore avait-il fallu en laisser percer quelque chose à ceux qui dirigeaient l'ordonnance de cet édifice. Du reste, je ne l'aurais pas fait avant dix ans, et encore eût-il fallu voir les précautions que j'y aurais employées, comme tout y eût été arrondi, les aspérités soigneusement écartées. Tous eussent pu y applaudir, aucun n'en eût souffert. Tout consiste tellement dans les circonstances et dans les formes, continuait-il, que Carnot n'aurait

pas osé écrire un mémoire sous mon règne pour se vanter de la mort du roi, et il l'a fait sous les Bourbons. C'est que j'eusse marché avec l'opinion publique pour l'en punir, tandis que l'opinion publique marchait avec lui pour le rendre inattaquable. »

Cascade de Briars.

Dimanche 19.

Mon fils et moi nous trouvions levés de bon matin, notre tâche avait été finie dès la veille; et l'Empereur ne devant pas me faire demander de longtemps encore, nous avons profité de la fraîcheur du moment pour explorer notre voisinage.

En remontant la vallée de James-Town, il se trouve sur la droite de notre petit plateau de Briars un ravin très profond, coupé de nombreuses crevasses à pic; nous y sommes descendus, non sans beaucoup de peine, et sommes arrivés sur les bords d'un petit ruisseau limpide, présentant une grande abondance de cresson. Nous nous sommes amusés, et comme en herborisant, à remonter le vallon et le ruisseau, et, après quelques sinuosités, nous avons bientôt atteint leur extrémité ou leur origine, formée par un énorme mur de rocher à pic qui les barre transversalement, et du haut duquel tombait, en forme de gouttière avancée, une fort jolie cascade composée des eaux supérieures environnantes, dont la chute, dans le vallon, dessinait le ruisseau que nous avions remonté, et qui roule parfois en torrent jusqu'à la mer. Cette cascade, en ce moment, se dissipait au-dessus de nos têtes en pluie fine ou vapeur légère; mais dans les moments d'orage, elle doit

verser à torrents et fournir des flots qui sillonnent avec fracas le ravin jusqu'à la mer. L'ensemble formait pour nous un spectacle sombre, solitaire, mélancolique, tout à fait attachant dont nous ne nous sommes arrachés qu'avec peine.

Aujourd'hui, qui était dimanche, nous nous sommes trouvés tous réunis à dîner auprès de l'Empereur : il observa gaiement que nous formions le grand couvert. Après le dîner, le cercle de nos divertissements n'étant pas grand, il demanda si nous irions ce soir à la comédie, à l'opéra ou à la tragédie ; on s'est décidé pour la comédie, et il a lu lui-même une partie de l'*Avare*, qui a été continué par d'autres. L'Empereur était enrhumé, il avait un peu de fièvre ; il est rentré de bonne heure chez lui, en me recommandant de le voir plus tard, s'il ne dormait pas. J'ai accompagné les nôtres avec mon fils, dans leur retour à la ville ; en rentrant, l'Empereur était couché.

Première et seule excursion durant le séjour à Briars.
— Bal de l'amiral.

Lundi 20.

L'Empereur, après son travail accoutumé avec l'un de ces messieurs, m'a fait appeler vers les cinq heures. Il se trouvait déjà seul ; ces messieurs et mon fils étaient partis de bonne heure pour la ville, où l'amiral donnait un bal. Nous nous sommes promenés sur le grand chemin vers James-Town, jusqu'au point d'où l'on découvre, en face, la rade et les vaisseaux, et sur la gauche, dans le fond de la vallée, une jolie petite habitation. L'Empereur l'a considérée longtemps, parcourant avec sa lunette le jardin qui semblait très soigné, et où l'on

voyait courir de fort jolis petits enfants, surveillés par leur mère. On nous avait dit que cette habitation appartenait au major Hodson, habitant de l'île, celui-là même qui m'avait prêté l'*Annual register*. Elle était située au fond du ravin qui prenait naissance dans notre voisinage de Briars, au pied de la cascade dont j'ai parlé plus haut. Il a pris fantaisie à l'Empereur d'y descendre, il était pourtant près de six heures. La route est extrêmement rapide, nous l'avons trouvée plus longue et plus difficile que nous ne l'avions pensé; nous sommes arrivés tout haletants. Après avoir parcouru la petite demeure, qu'on voyait bien être appropriée par une main qui comptait l'habiter, et non par celle d'un passager en terre étrangère; après avoir reçu les politesses du maître, fait quelques compliments à la maîtresse, l'Empereur songea à quitter ce bon ménage; mais la nuit était venue, nous étions fatigués, nous avons accepté des chevaux qui nous ont fait regagner promptement notre cahute et notre dîner. Cette petite excursion et l'exercice du cheval, délaissé depuis si longtemps, ont semblé faire du bien à l'Empereur.

Il m'avait commandé d'aller au bal, en dépit de ma répugnance. A huit heures et demie, il eut la bonté d'observer que la nuit était fort obscure, le chemin mauvais, qu'il était temps que je le quittasse, qu'il le voulait, et a gagné sa chambre, où je l'ai vu se déshabiller et se mettre au lit. Il m'a commandé de nouveau de partir; je le faisais avec un vrai regret; je le laissais seul, je brisais une habitude qui m'était devenue bien douce.

Je me suis rendu à la ville à pied. L'amiral

avait donné beaucoup d'éclat à son bal ; depuis longtemps on ne cessait d'en parler ; il semblait vouloir persuader qu'il n'était que pour nous ; il nous y avait solennellement invités. Convenait-il d'accepter ou de ne pas s'y rendre ? L'un et l'autre pouvaient également se soutenir : les infortunes politiques n'imposent pas l'attitude du deuil domestique ; il n'y a nulle inconvenance, il peut même être utile de se mouvoir au milieu de ses geôliers ; on pouvait donc prendre indifféremment l'un ou l'autre parti. On se décida à y aller ; mais alors quel rôle y tenir, celui de la fierté ou celui de l'adresse ? Le premier parti avait des inconvénients ; dans notre position toute prétention blessée devenait une injure. Le second n'en présentait aucun ; recevoir en homme de bonne compagnie, à qui elles sont dues, et qui y est accoutumé, les moindres politesses ; ne pas s'apercevoir de celles qu'on n'obtiendrait pas, c'était sans doute le mieux. Je suis arrivé très tard au bal, et en suis sorti de bonne heure, très satisfait sous tous les rapports.

Ma conduite durant l'ile d'Elbe.

Mardi 21, mercredi 22.

L'Empereur, aux questions duquel j'avais répondu souvent sur la ligne de conduite d'un grand nombre de ses ministres, des membres de son conseil, des officiers de sa maison, durant son éloignement à l'ile d'Elbe, m'a entrepris à mon tour à ce sujet, me disant : « Mais vous-même, mon cher, qu'avez-vous fait sous le roi ? Que vous est-il arrivé durant tout ce temps ? Allons, un rapport là-dessus, vous savez que c'est ma manière ; c'est la seule

pour bien classer ce que l'on dit et ce que l'on veut apprendre, et puis ce sera un article de plus pour votre Journal. Eh ! ne voyez-vous pas, ajouta-t-il en riant, que vos biographes n'auront qu'à prendre, ils trouveront tout fait.

« — Sire, le voici mot à mot ; j'ai bien peu à dire. Je commandais, au 31 mars, la dixième légion de Paris, celle du Corps-Législatif. Nous perdîmes, dans la journée, un assez bon nombre d'hommes. Dans la nuit, j'appris la capitulation ; j'écrivis à celui qui me suivait que je lui remettais ma légion ; qu'à titre de membre du Conseil d'État, j'avais antérieurement eu ordre de me rendre ailleurs ; mais que je n'avais pas voulu quitter ma légion au moment du danger ; que ce qui venait d'arriver changeant les circonstances, j'allais courir à de nouveaux devoirs.

« Au point du jour, je me jetai sur la route de Fontainebleau, au milieu des débris de Marmont et de Mortier. J'étais à pied ; mais je comptais acheter facilement un cheval. J'éprouvai bientôt que des soldats en retraite ne sont ni justes ni aimables ; mon uniforme de garde national, dans ce moment de désastre, était honni, ma personne maltraitée. Au bout d'une heure de marche, harassé de fatigue et de deux ou trois nuits blanches, n'apercevant autour de moi aucune figure de connaissance, sans apparence de pouvoir me procurer un cheval, je pris le parti de rentrer tristement dans la capitale.

« La garde nationale fut commandée pour orner l'entrée triomphale des ennemis ; elle était menacée de fournir un service d'honneur auprès des souverains qui nous avaient vaincus. Je résolus d'être

absent de ma demeure ; j'avais mis ma femme et mes enfants en sûreté hors de Paris, une ou deux semaines auparavant, et j'allai demander l'hospitalité pour quelques jours à un ami. Je ne sortis plus que sous une mauvaise redingote, courant les rues, les cafés, les places publiques, les groupes ; j'avais à cœur d'observer les hommes et les choses, et surtout de connaître le véritable esprit du peuple. Que de choses dans cette situation, dont je fus le témoin !

« Je vis, autour du logement de l'Empereur de Russie, des hommes distingués par leur rang, et se disant Français, s'évertuer en cent façons au milieu de la multitude, pour l'amener à crier : *Vive Alexandre, notre libérateur.*

« Je vis, Sire, votre statue de la place Vendôme fatiguer, épuiser tous les efforts de quelques misérables de la lie du peuple, soldés par des gens d'un grand nom.

« Enfin, je vis, à l'un des coins de cette même place Vendôme, devant l'hôtel du commandant de la place, un officier de votre maison, le soir même du premier jour, vouloir débaucher de jeunes conscrits pour un tout autre service que le vôtre, et recevoir d'eux des leçons qui eussent dû le faire rougir, s'il en eût été susceptible.

« Nul doute que ceux dont je parle ici ne prononcassent que je me trouvais en ce moment au milieu de la *canaille* ; et pourtant je dois à la vérité de dire que du moins ce n'était pas du tout de ce côté que partaient les turpitudes du jour. Leurs actes étaient loin d'y obtenir l'approbation ; ils s'y trouvaient censurés, au contraire, par la droiture, la générosité, les sentiments nobles, descendus sur

la place publique. Quels reproches je pourrais faire entendre, si je répétais tout ce qui fut dit à cet égard !

« Votre Majesté abdiqua ; j'avais refusé ma signature à l'adhésion du Conseil d'État, je crus alors, je ne sais trop pourquoi, devoir y suppléer par une adhésion additionnelle. Le *Moniteur* était plein chaque jour de pareilles pièces ; mais la mienne ne mérita pas les honneurs de l'impression.

« Enfin le roi arriva, c'était désormais notre souverain. Un jour fut indiqué par lui pour recevoir ceux qui avaient eu l'honneur d'être présentés à Louis XVI ; j'allai aux Tuileries jouir de cette prérogative. Que ne me dirent-ils pas ces murs, naguère encore si pleins de votre gloire et de votre puissance ! Et pourtant je me présentais sincèrement et de bonne foi ; je n'y voyais pas assez loin pour penser que vous dussiez jamais y repaître.

« Les députations au roi se multiplièrent à l'infini : une réunion de toute l'ancienne marine eut son jour. Je répondis à celui qui me la transmettait qu'aucun n'avait plus à cœur de se réunir à ses anciens camarades, qu'il ne serait pas parmi eux des vœux plus sincères que les miens ; mais que les emplois que j'avais remplis me plaçaient dans une situation particulière et délicate, qui m'imposait la prudence de ne pas me trouver où le zèle d'un président pourrait employer des expressions que je ne pouvais, ni ne devais, ni ne voulais approuver de ma pensée, ni de ma présence.

« Plus tard, en dépit de mon chagrin et de mon dégoût, je voulus pourtant, à la sollicitation d'anciens amis, songer à faire quelque chose : on

recomposait le Conseil d'Etat, beaucoup de membres du dernier me dirent qu'en dépit de mes conjectures récentes sur ce point, rien pourtant n'était plus facile que de s'y faire conserver ; qu'ils y avaient réussi seulement en allant trouver le chancelier de France. Je ne me sentis pas le courage de dérober à sa grandeur un seul de ses moments, et je me contentai de lui écrire que j'avais été maître des requêtes au dernier Conseil d'Etat ; que si ce n'était pas un motif d'exclusion pour faire partie du nouveau, je le priaïs de me placer sous les yeux du roi comme conseiller d'Etat. Je ne me ferais pas, disais-je, un titre à ses yeux de onze ans d'émigration, ni de la perte de mon patrimoine dans la cause du roi, je n'avais fait, dans ce temps, que ce que j'avais alors cru mon devoir, et que toutes les fois que je m'en étais connu je les avais remplis fidèlement *jusqu'à leur extinction*. Cette phrase me priva, comme on le pense, même de l'honneur d'une réponse.

« Cependant la nouvelle situation de Paris, la vue des étrangers, les acclamations de tous genres me rendaient trop malheureux, et je suivis, comme un trait de lumière, la pensée d'aller à Londres passer quelque temps auprès d'anciens amis capables de me procurer toutes les consolations dont je pouvais être susceptible ; mais il me sembla que je retrouvais à Londres le même spectacle et les mêmes acclamations qui m'avaient mis en fuite de Paris, et c'était vrai. Tout y était fête, réjouissances, spectacles, au sujet de leur triomphe et de notre abaissement.

« Pendant que je m'y trouvais encore, on fit à Paris la nouvelle organisation de la marine ; un de

mes anciens camarades, que j'avais perdu de vue depuis longtemps, le *chevalier de Grimaldy*, se trouvait membre du comité de l'organisation nouvelle ; il passa chez moi, dit à ma femme qu'il y était conduit par la surprise de n'avoir pas trouvé mes réclamations ; que la loi me donnait le droit de rentrer dans le corps, ou d'avoir ma retraite avec pension déjà fixée ; qu'elle devait me décider là-dessus, et s'en reposer sur son amitié, bien que le terme touchât à sa fin. Je fus plus sensible à cette marque d'affection qu'à la faveur qu'elle cherchait à me procurer. Toutefois j'écrivis au comité qu'ayant à cœur de pouvoir porter un habit qui m'était cher, je le priais de me faire accorder le titre de capitaine de vaisseau *honoraire* ; que quant à la pension, j'y renonçais, ne m'y croyant aucun droit.

« Je revins à Paris ; la divergence des opinions, l'irritation des esprits m'y parurent extrêmes. Depuis longtemps je m'étais fort retiré du monde ; je me confinai en ce moment uniquement dans mon ménage, au milieu de ma femme et de mes enfants : jamais je n'avais été meilleur mari ni meilleur père, et peut-être aussi ne fus-je jamais aussi heureux.

« Un jour je lus, au *Journal des Débats*, dans l'extrait d'un ouvrage de M. Alphonse Beauchamp, le nom de quelques gentilshommes réunis le 31 mars sur la place Louis XV, pour provoquer à la royauté ; le mien s'y trouvait : il était en bonne compagnie, sans doute ; mais enfin je ne méritais rien de pareil, et j'avais beaucoup à perdre dans l'estime d'une foule de gens, s'ils avaient pu le croire. J'écrivis donc pour prier de relever cette

erreur qui m'attirait des félicitations qui ne m'étaient pas dues. Je m'étais rendu cette démarche impossible, disais-je, quelque attrait d'ailleurs qu'elle eût pu me présenter. Commandant d'une légion de la garde nationale, j'avais contracté des engagements dont aucune affection sur la terre n'aurait pu me dégager, etc., etc. J'envoyai ma lettre au député Chabaud-Latour, que j'aimais beaucoup ; c'était l'un des propriétaires du journal, il ne voulut pas se prêter à sa publication par pure bienveillance ; je l'adressai au rédacteur : il ne l'inséra pas par différence d'opinion.

« Cependant la position des esprits annonçait une catastrophe inévitable et prochaine ; tout faisait présager aux Bourbons le sort des Stuarts. Ma femme et moi nous lisions chaque soir cette époque fameuse, décrite par Hume ; nous l'avions commencée à Charles I^{er}, et Votre Majesté parut avant que nous eussions pu atteindre Jacques II. » (Ici l'Empereur ne put s'empêcher de rire.)

« Ce fut pour nous, continuaï-je, un grand sujet de saisissement et d'anxiété que votre marche et votre arrivée. J'étais loin de prévoir l'honorables exil volontaire qu'elle devait me valoir par la suite, d'autant plus que j'étais alors peu connu de Votre Majesté, et que les circonstances, nées de l'événement même, m'y ont seules conduit. Si j'avais occupé le moindre emploi sous le roi, si même l'on m'eût vu souvent aux Tuileries, ce qui eût été très simple et fort légitime, je n'eusse pas paru de long-temps devant Votre Majesté ; non que je me fusse rien reproché, ou que mes vœux pour vous n'eussent été bien tendres ; mais parce que je n'eusse pas voulu passer pour un meuble de cour,

ou sembler toujours prêt à encenser le pouvoir partout où il se présente : j'eusse attendu de l'emploi, au lieu de me précipiter pour en obtenir. Mais ici je me trouvais tellement libre, tout en moi était en si parfaite harmonie, qu'il me semblait que je faisais partie de ce grand événement. Je courus donc avec ardeur vers le premier regard de Votre Majesté, je me trouvais des droits à toute sa bienveillance et à toutes ses faveurs. Au retour de Waterloo, les mêmes sentiments et le même zèle m'ont porté, aussitôt et spontanément, auprès de votre personne ; je ne l'ai plus quittée. Et si je ne suivis alors que sa gloire publique, je suivrais aujourd'hui ses qualités personnelles ; et s'il est vrai qu'il m'en a coûté alors quelque sacrifice, je m'en trouve aujourd'hui payé au centuple par le bonheur de pouvoir vous le dire.

« Du reste, il serait difficile de peindre mon extrême dégoût de toutes choses, durant les dix mois de votre absence : le mépris absolu des hommes et des vanités de ce monde, toutes les illusions détruites ; chaque chose me semblait sans couleur ; tout me paraissait fini, ou mériter à peine qu'on y attachât le moindre prix. J'avais reçu la croix de Saint-Louis dans l'émigration ; une ordonnance voulait qu'on la légitimât par un brevet nouveau. Je ne me sentis pas la force d'en faire la demande. Une autre ordonnait qu'on se fit confirmer les titres donnés par Votre Majesté : il me demeura indifférent de compromettre ceux que j'avais reçus sous l'Empire. Enfin l'on m'écrivit du ministère de la marine que mon brevet de capitaine de vaisseau venait d'y arriver, et il y est encore.

« L'absence de Votre Majesté fut pour moi un

veuvage dont je n'avais dissimulé à personne ni les regrets ni la douleur ; aussi j'en recueillis le fruit à votre retour, dans le témoignage de ceux qui vous entouraient, et de qui j'étais à peine connu auparavant. Au premier lever de Votre Majesté, celui qui dirigeait par intérim les relations extérieures, sortant d'auprès de vous, me prit dans une embrasure de fenêtre pour me dire de graisser mes bottes, qu'on allait peut-être me faire faire un voyage ; il venait de me proposer, disait-il, à Votre Majesté, ajoutant qu'il m'avait présenté comme fou, mais fou d'elle. Je désirai savoir de quel lieu il s'agissait ; c'était ce qu'il ne voulait ni ne pouvait me dire. Je n'en ai jamais su davantage.

« M. *Regnault de Saint-Jean-d'Angély* me mit sur la liste des commissaires impériaux que Votre Majesté envoyait dans les départements. Je l'assurai que j'étais prêt à tout ; j'observai seulement que *noble* et *émigré* il suffisait de ces deux mots prononcés par le premier venu pour m'anéuler au besoin en tout temps et en tout lieu. Il trouva mon observation juste, et n'y pensa plus.

« Un sénateur me demanda à Votre Majesté pour la préfecture de Metz, sa ville natale, sollicitant même de moi ce sacrifice, pour trois mois seulement, disait-il, afin de concilier les esprits et mettre les choses en bon train. Enfin *Decrès* et le *duc de Bassano* me proposèrent pour conseiller d'État, et le troisième jour de son arrivée Votre Majesté en avait déjà signé le décret. »

Jeudi 23.

L'empereur a été fort souffrant ; il est demeuré enfermé chez lui, et n'a voulu recevoir personne.

Il m'a fait demander sur les neuf heures du soir ; je l'ai trouvé très abattu, fort triste ; il m'a à peine dit quelques mots, et moi je n'ai rien osé lui dire. Si sa souffrance était physique, j'avais une vive inquiétude ; si elle était morale, mon chagrin était grand de ne pouvoir employer vis-à-vis de lui toutes les ressources dont le cœur abonde pour celui qu'on aime véritablement. Il m'a renvoyé au bout d'une demi-heure.

Vendredi 24.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant, et n'a voulu encore voir personne. Assez tard, il m'avait fait venir pour dîner avec lui. On a servi sur une très petite table, à côté de son canapé sur lequel il est resté ; il a mangé assez bien. Il sentait le besoin d'une secousse, qui arriverait bientôt, disait-il, tant il connaissait sa constitution. Après dîner, l'Empereur a pris les Mémoires du maréchal de Villars, qui l'amusaient. Il a lu tout haut plusieurs articles qui ont amené des ressouvenirs et plusieurs citations d'aneedotes.

Tempérament de l'Empereur. — Courses. — Système de médecine.

Samedi 25.

Napoléon était encore souffrant ; il avait passé une mauvaise nuit. Il m'a fait venir dîner près de son canapé, dont il ne sortait pas ; mais il était évidemment mieux. Après dîner il a voulu lire ; il se trouvait sur son sofa au milieu d'un grand nombre de livres ; la rapidité de son imagination, la fatigue du même sujet, ou le dégoût de relire sans cesse ce qu'il sait déjà, lui faisaient prendre, jeter à

reprendre encore tous ces livres les uns après les autres ; il finit par s'arrêter sur l'*Iphigénie* de Racine, faisant ressortir les perfections, indiquant et discutant le peu de défauts qu'on lui trouve, et il m'a renvoyé d'assez bonne heure.

L'Empereur, contre l'opinion commune, celle que j'avais entretenue moi-même, est loin d'avoir une forte constitution ; ses membres sont gros, mais sa fibre est très molle ; avec une poitrine fort large, il est toujours enrhumé ; son corps est soumis aux plus légères influences ; l'odeur de peinture suffit pour le rendre malade ; certains mets, la plus petite humidité, agissent immédiatement sur lui ; son corps est bien loin d'être de fer, ainsi qu'on l'a cru, c'est seulement son moral. On connaît ses prodigieuses fatigues au dehors, ses perpétuels travaux au dedans ; jamais aucun souverain n'a égalé ses fatigues corporelles. Ce qu'on cite de plus fort est la course de Valladolid à Burgos, à franc étrier (trente-cinq lieues d'Espagne en cinq heures et demie, plus de sept lieues à l'heure¹). Napoléon était parti avec une nombreuse suite, à cause du danger des guérillas : à chaque pas, il resta du monde en route ; Napoléon arriva presque seul. On cite aussi la course de Vienne au Simmering (dix-huit ou vingt lieues), où il se rendit à cheval, déjeuna et revint aussitôt après. On lui a vu

1. Ceci paraîtra incroyable ; moi-même, en relisant aujourd'hui mon manuscrit, je doute ; mais je ne peux oublier cependant que lorsqu'il en fut question à Longwood, c'était à dîner, ce devint l'objet d'une discussion assez longue, et je n'ai bien certainement écrit alors que ce qui demeura convenu. D'ailleurs, il existe encore plusieurs de ceux qui l'accompagnaient ; on pourra vérifier.

faire souvent des chasses de trente-huit lieues, les moindres étaient de quinze. Un jour, un officier russe, arrivant en courrier de Pétersbourg, endouze ou treize jours, joignit Napoléon à Fontainebleau, au départ de la chasse ; pour délassement il eut la faveur d'être invité à suivre : il n'eut garde de refuser ; mais il tomba dans la forêt et ce ne fut pas sans peine qu'on le retrouva.

J'ai vu l'Empereur au Conseil d'État, traiter les affaires huit ou neuf heures de suite, et lever la séance avec les idées aussi nettes, la tête aussi fraîche qu'au commencement. Je l'ai vu lire, à Sainte-Hélène, dix ou douze heures de suite, des sujets abstraits, sans en paraître nullement fatigué.

Il a supporté sans ébranlement les plus fortes secousses qu'un homme puisse éprouver ici-bas. A son retour de Moscow ou de Leipsick, après l'exposé du désastre au Conseil d'État, il dit : « On a répandu dans Paris que les cheveux m'avaient blanchi ; mais vous voyez qu'il n'en est rien (montrant son front de la main), et j'espère que j'en saurais supporter bien d'autres. » Mais toutes ces prodigieuses épreuves ne se sont accomplies, pour ainsi dire, qu'en déception de son physique, qui ne se montre jamais moins susceptible que quand l'activité de l'esprit est plus grande.

Napoléon mange très irrégulièrement, et en général fort peu. Il répète souvent qu'on peut souffrir de trop manger, jamais d'avoir mangé trop peu. Il est homme à rester vingt-quatre heures sans manger, seulement pour se donner de l'appétit le lendemain. Il boit moins encore ; un seul verre de vin de Madère ou de Champagne suffit pour réveiller ses forces ou lui donner de la gaieté.

Il dort fort peu, et à des heures très irrégulières; se relevant au premier réveil pour lire ou pour travailler, et se recouchant pour redormir encore.

L'Empereur ne croit pas à la médecine, il ne prend jamais aucun remède. Il s'est créé un traitement particulier : son grand secret avait été depuis longtemps, disait-il, de commettre un excès en sens opposé à son habitude présente; c'est ce qu'il appelle rappeler l'équilibre de la nature : s'il était depuis quelque temps au repos, il faisait subitement une course de soixante milles, une chasse de tout un jour.

S'il se trouvait au contraire surpris au milieu de très grandes fatigues, il se condamnait à vingt-quatre heures de repos absolu. Cette secousse imprévue lui causait infailliblement une crise intérieure qui amenait aussitôt le résultat désiré; cela, disait-il, ne lui avait jamais manqué.

L'Empereur a la lymphe trop épaisse, son sang circule difficilement. La nature l'a doué de deux avantages bien précieux, dit-il: l'un est de s'endormir dès qu'il a besoin de repos, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit; l'autre de ne pouvoir commettre d'excès nuisibles dans son boire ou dans son manger: « Si je dépassais le moindrement mon tirant d'eau, disait-il, mon estomac rendrait aussitôt le surplus. » Il vomit très facilement, une simple toux d'irritation suffit pour lui faire rendre son dîner.

Vie de Briars, etc. — Ma première visite à Longwood. — Machine infernale, son historique.

Dimanche 26 au mardi 28.

Le 26, l'Empereur s'est habillé de très bonne

heure, il était tout à fait bien. Il avait voulu sortir ; le temps était charmant, et d'ailleurs sa chambre n'avait pas été faite depuis trois jours. Nous avons été dans le jardin, où il a voulu déjeuner sous le berceau ; il se trouvait fort gai, et sa conversation a parcouru beaucoup d'objets et de personnes.

L'Empereur, tout à fait rétabli, reprit ses occupations ordinaires : elles étaient sa seule ressource ; sa chambre, la lecture, la dictée, le jardin, devaient remplir toute sa journée ; quelquefois encore l'allée inférieure, dont une nouvelle saison ou l'état de la lunaison nous bannissait insensiblement. Les nombreuses visites que la curiosité attirait chez notre hôte pour y rencontrer l'Empereur, l'avaient gêné, et l'en avaient tout à fait éloigné. Nous demeurions claquemurés dans notre petite enceinte. Nous n'avions dû y rester que quelques jours, six semaines étaient écoulées, et il n'était pas encore question de notre changement. Durant tout ce temps, l'Empereur s'était trouvé aussi resserré que s'il fût demeuré à bord du vaisseau. Il ne s'était encore permis qu'une seule excursion chez le major Hodson, et nous apprîmes plus tard qu'elle avait même causé une extrême inquiétude : elle était parvenue au milieu du bal de l'amiral, aux oreilles des autorités et les avait mises tout en émoi.

On travaillait toujours à Longwood, qui devait être notre nouvelle demeure. Les troupes que nous avions amenées d'Angleterre étaient campées aux environs. Le colonel donnait un bal, nous y étions invités ; l'Empereur voulut que j'y allasse et que j'examinasse l'endroit. Je m'y rendis avec M^{me} Bertrand, dans une voiture attelée de six bœufs ; c'est dans cet équipage mérovingien que nous escala-

dames la distance qui nous séparait de Longwood. C'était la première fois que je voyais de nouvelles parties de l'île ; toute la route ne me montra qu'une constante répétition des grandes convulsions de la nature : toujours d'énormes rochers hideux et nus, entièrement privés de végétation. Si, à chaque changement d'horizon, on apercevait au loin quelque verdure, quelques bouquets de bois, tout cela disparaissait en approchant, comme les ombres des poètes ; ce n'était plus que quelques plantes marines, quelques arbrisseaux sauvages, ou bien encore quelques tristes arbres à gomme, ceux-ci sont toute la parure de Longwood. Je revins à cheval vers les six heures, pour me retrouver à temps auprès de l'Empereur. Il me questionna beaucoup sur notre nouvelle demeure. Il ne m'en trouva nullement enthousiasmé. Il me demandait, en résumé, s'il y avait à gagner ou à perdre. Je pus lui rendre toute ma penése en deux mots : « Sire, nous sommes ici en cage ; là, nous serons parqués. »

Le 28, l'Empereur quitta son habit militaire, qu'il avait repris pour se rendre à bord du *Bellerophon*, et mit un frac de fantaisie.

Dans diverses conversations de ce jour, il a touché un grand nombre de conspirations dirigées contre lui. La machine infernale a eu son tour : cette invention diabolique, qui causa tant de rumeur et fit tant de victimes, fut exécutée par les royalistes, qui en reçurent l'idée des jacobins.

Une centaine de jacobins force-nés, disait l'Empereur, les vrais exécuteurs de septembre, du 10 août, etc., etc., avaient résolu de se défaire du premier consul ; ils avaient imaginé, à cet effet, une

espèce d'obus de quinze ou seize livres qui, jeté dans la voiture, eût éclaté par son propre choc, et anéanti tout ce qui l'eût entouré; se proposant, pour être plus sûrs de leur coup, de semer une certaine partie de la route de chausse-trapes qui, arrêtant subitement les chevaux, devaient amener l'immobilité de la voiture. L'ouvrier auquel on proposa l'exécution de ces chausse-trapes, prenant des soupçons sur ce qu'on lui demandait, aussi bien que sur la moralité de ceux qui l'ordonnaient, en prévint la police. On eut bientôt tracé ces gens-là, si bien qu'on les prit sur le fait essayant hors de Paris, près du Jardin-des-Plantes, l'effet de cette machine qui fit une explosion terrible. Le premier consul, qui avait pour système de ne point divulguer les nombreuses conspirations dont il était l'objet, ne voulut pas qu'on donnât de suite à celle-ci; on se contenta d'emprisonner les coupables. Bientôt on se lassa de les tenir au secret, et ils eurent une certaine liberté. Or, dans la même prison se trouvaient des royalistes, enfermés pour avoir voulu tuer le premier consul, à l'aide de fusils à vent: ces deux bandes fraternisèrent, et ceux-ci transmirent à leurs amis du dehors l'idée de la machine infernale, comme de beaucoup préférable à tout autre moyen.

Il est très remarquable que, pendant la soirée de la catastrophe, le premier consul montra une répugnance extrême pour sortir: on donnait un *Oratorio*, M^{me} Bonaparte et quelques intimes du premier consul voulaient absolument l'y faire aller; celui-ci était tout endormi sur un canapé, et il fallut qu'on l'en arrachât, que l'un lui apportât son épée, l'autre son chapeau. Dans la voiture même,

il sommeillait de nouveau, quand il ouvrit subitement les yeux, rêvant, dit-il, qu'il se noyait dans le Tagliamento. Pour comprendre ceci, il faut savoir que quelques années auparavant, étant général de l'armée d'Italie, il avait passé de nuit, en voiture, le Tagliamento, contre l'opinion de tout ce qui l'entourait. Dans le feu de la jeunesse, et ne connaissant aucun obstacle, il avait tenté ce passage, entouré d'une centaine d'hommes armés de perches et de flambeaux. Toutefois la voiture se mit à la nage, il courut le plus grand danger, et se crut réellement perdu. Or, en cet instant, il s'éveillait au milieu d'une conflagration, la voiture était soulevée, il retrouvait en lui toutes les impressions du Tagliamento, lesquelles, du reste, n'eurent que la durée d'une seconde, car une effroyable détonation se fit aussitôt entendre. « Nous sommes minés ! » furent les paroles qu'il adressa à Lannes et à Besnières qui se trouvaient avec lui. Ceux-ci voulaient arrêter à toute force; mais il leur dit de s'en bien donner de garde. Le premier consul arriva et parut à l'Opéra, comme si de rien n'était. Il fut sauvé par l'audace et la dextérité de son cocher *César*, à qui cette circonstance non moins que son dévouement et sa fidélité imprimèrent une sorte de célébrité.

La machine n'atteignit qu'un ou deux hommes de la queue de l'escorte.

Aussitôt après l'événement, on s'en prit aux Jacobins qu'on avait jadis convaincus de la préméditation de cet attentat; et on en déporta un bon nombre, ils n'étaient pourtant pas les vrais coupables; un autre hasard bien bizarre fit découvrir ceux-ci.

Trois ou quatre cents cochers de fiacre donnè-

rent un repas de corps à un louis ou douze francs par tête, au cocher du premier consul, devenu pour eux le héros du jour et du métier. Dans la chaleur du repas, un des convives buvant à son habileté, lui dit qu'il savait qui lui avait joué ce tour-là. On s'en saisit aussitôt, et il se trouva que le jour même, ou la veille de la fatale explosion, ce cocher s'était arrêté avec son fiacre devant une porte cochère pour laisser passer la petite charrette qui avait fait tout le mal. On courut à cet endroit, où l'on louait en effet des voitures de toute espèce ; les propriétaires ne la renierent pas ; il montrèrent le hangar où elle avait été raccommodée ; des traces de poudre y étaient encore. Ils croyaient, dirent-ils, l'avoir louée à des contrebandiers bretons. On retrâça facilement tous ceux qui y avaient travaillé, celui qui avait vendu le cheval, etc., etc. ; et l'on acquit des indices que ce complot partait des royalistes chouans. On dépêcha quelques gens intelligents à leur quartier général dans le Morbihan : ils ne s'en cachaient pas, ne se plaignant que de n'avoir pas réussi ; quelques coupables, par là, furent saisis et punis. On assure que le chef a depuis cherché dans les austérités de la religion l'expiation de son crime, qu'il s'est fait trappiste.

Conspiration de Georges, Pichegrus, etc. — Affaire du duc d'Englign. — Esclave Tobie. — Réflexions caractéristiques de Napoléon.

Mercredi 29, jeudi 30.

Je trouve ici, dans mon manuscrit, des détails précieux sur la conspiration de Georges, de Pichegrus, de Moreau et sur le procès du duc d'Englign ; mais comme il en est question à différentes

reprises dans mon journal, je renvoie plus loin ce qui se trouve ici, afin d'en présenter ailleurs l'ensemble complet.

Le petit jardin de M. Balcombe, où nous nous promenions souvent, se trouvait cultivé par un vieux nègre. La première fois que nous le rencontrâmes, l'Empereur, suivant sa coutume, me le fit questionner, et son récit nous intéressa fort. C'était un Indien-Malaïs qui avait été frauduleusement enlevé de chez lui, il y avait nombre d'années, par un équipage anglais, transporté à bord et vendu à Sainte-Hélène, où il demeurait depuis dans l'esclavage. Sa narration portait tout le caractère de la sincérité ; sa figure était franche et bonne, ses yeux spirituels encore vifs ; tout son maintien nullement avili, mais tout à fait attachant.

Nous fûmes indignés au récit d'un tel forfait ; et à peu de jours de là l'Empereur pensa à l'acheter pour le faire reconduire dans son pays. Il en parla à l'amiral, dont le premier mot, en défense des siens, fut de prétendre que le vieux Tobie, c'était le nom du malheureux esclave, ne devait être qu'un imposteur, et que la chose était impossible. Toutefois il fit une enquête à ce sujet, et la chose ne se trouva que trop vraie ; alors il partagea notre indignation, et promit d'en faire son affaire. Nous avons quitté Briars, nous avons été transportés à Longwood, et le pauvre Tobie, partageant le sort commun de toutes choses ici-bas, a été bientôt oublié ; je ne sais pas ce que tout le reste est devenu.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous venions dans le jardin, l'Empereur s'arrêtait la plupart du temps près de Tobie, et me le faisait questionner sur son

pays, sa jeunesse, sa famille, sa situation actuelle ; on eût dit qu'il cherchait à étudier ses sensations. L'Empereur terminait toujours la conversation en me chargeant de lui donner un napoléon.

Tobie s'était fort attaché à nous ; notre venue semblait être sa joie ; interrompant aussitôt son travail, et appuyé sur sa bêche, il contemplait d'un air satisfait nos deux figures, n'entendant pas un mot de notre langage entre nous, mais souriant d'avance aux premières paroles que je lui traduirais. Il n'appelait l'Empereur que le bon monsieur (the good gentleman) : c'était le seul nom qu'il lui donnait ; il n'en savait pas davantage.

Je me suis arrêté sur ces détails, parce que les rencontres de Tobie étaient suivies, de la part de l'Empereur, de réflexions toujours neuves, piquantes et surtout caractéristiques. On connaît la mobilité de son esprit ; aussi la chose était-elle traitée chaque fois sous une face nouvelle. Je me suis contenté de consigner ici les suivantes :

« Ce pauvre Tobie que voilà, disait-il une fois, est un homme volé à sa famille, à son sol, à lui-même, et vendu : peut-il être de plus grand tourment pour lui ! de plus grand crime dans d'autres ! Si ce crime est l'acte du capitaine anglais tout seul, c'est à coup sûr un des hommes les plus méchants ; mais s'il a été commis par la masse de l'équipage, ce forfait peut avoir été accompli, après tout, par des hommes peut-être pas si méchants que l'on croirait ; car la perversité est toujours individuelle, presque jamais collective. Les frères de Joseph ne peuvent se résoudre à le tuer ; Judas, froidement, hypocritement, avec un lâche calcul, livre son maître au supplice. Un philosophe a prétendu que

les hommes naissaient méchants : ce serait une grande affaire et fort oiseuse que d'aller rechercher s'il a dit vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que la masse de la société n'est point méchante ; car si la très grande majorité voulait être criminelle, et méconnaître les lois, qui est-ce qui aurait la force de l'arrêter ou de la contraindre ? Et c'est là précisément le triomphe de la civilisation, parce que cet heureux résultat sort de son sein, naît de sa propre nature. La plupart des sentiments sont des traditions ; nous les éprouvons parce qu'il nous ont précédés : aussi la raison humaine, son développement, celui de nos facultés, voilà toute la clef sociale, tout le secret du législateur. Il n'y a que ceux qui veulent tromper les peuples, et gouverner à leur profit, qui peuvent vouloir les retenir dans l'ignorance ; car plus ils sont éclairés, plus il y aura de gens convaincus de la nécessité des lois, du besoin de les défendre ; et plus la société sera assise, heureuse, prospère. Et s'il peut arriver jamais que les lumières soient nuisibles dans la multitude, ce ne sera que quand le gouvernement, en hostilité avec les intérêts du peuple, l'acculera dans une position forcée, ou réduira la dernière classe à mourir de misère ; car alors il se trouvera plus d'esprit pour se défendre ou devenir criminel.

« Mon seul Code, par sa simplicité, a fait plus de bien en France que la masse de toutes les lois qui m'ont précédé. Mes écoles, mon enseignement mutuel, préparent des générations inconnues. Aussi sous mon règne les crimes allèrent-ils en décroissant avec rapidité, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, ils allaient au contraire croissant d'une manière effrayante. Et c'en est assez pour pouvoir

prononcer hardiment sur les deux administrations respectives¹ !

« Et voyez comme aux Etats-Unis, sans efforts aucun, tout y prospère ; combien on y est heureux et tranquille : c'est qu'en réalité c'est la volonté, ce sont les intérêts publics qui y gouvernent. Mettez le même gouvernement en guerre avec la volonté, les intérêts de tous, et vous verrez aussitôt quel tapage, combien de tiraillements, de troubles, de confusion et surtout quel accroissement de crimes.

« Arrivé au pouvoir, on eût voulu que j'eusse été un Washington : les mots ne coûtent rien, et

1. Cette vérité se trouve développée par des documents authentiques qui présentent des résultats bien plus grands, sans doute, qu'on ne saurait se l'imaginer. (Voyez *Situation de l'Angleterre*, par M. de Montvéran.)

| ANNÉES | FRANCE. | | ANGLETERRE. | |
|------------|------------|------------|-------------|------------|
| | HABITANTS. | C. à mort. | HABITANTS. | C. à mort. |
| 1801 | 34,000,000 | 882 | 16,000,000 | 3,400 |
| 1811 | 42,000,000 | 392 | 17,000,000 | 6,400 |

D'où l'on voit qu'en 1801, en France, il y avait vingt-six condamnations à mort par million d'habitants, et qu'en 1811, dix ans après, elles avaient déjà diminué de deux tiers ; n'y en ayant plus que neuf par million d'habitants.

En Angleterre, au contraire, où les condamnations étaient de deux cent douze par million en 1801, elles s'étaient accrues de plus de moitié, étant en 1811, de trois cent soixante-seize par million d'habitants.

On peut observer aussi, en passant, que ces condamnations en Angleterre se trouvaient alors à celles de France, comme 9 est à 376, ou comme 1 à 42.

Le rapport de la mendicité en France aux pauvres à la charge des paroisses en Angleterre est bien autrement prodigieux : la France ne présentant en 1812 guère que trente mille individus sur quarante-trois millions d'habitants, tandis qu'en Angleterre, même année, le quart de la population, ou quatre millions deux cent cinquante mille pauvres, se trouvait à la charge des paroisses (Montvéran).

bien sûrement ceux qui l'ont dit avec autant de facilité, le faisaient sans connaissance des temps, des lieux, des hommes et des choses. Si j'eusse été en Amérique, volontiers j'eusse été un Washington, et j'y eusse eu peu de mérite ; car je ne vois pas comment il eût été raisonnablement possible de faire autrement. Mais si lui se fût trouvé en France, sous la dissolution du dedans et sous l'invasion du dehors, je lui eusse désisé d'être lui-même, ou s'il eût voulu l'être, il n'eût été qu'un niais, et n'eût fait que continuer de grands malheurs. Pour moi, je ne pouvais être qu'un *Washington couronné*. Ce n'était que dans un congrès de rois, au milieu des rois convaincus ou maîtrisés, que je pouvais le devenir. Alors, et là seulement, je pouvais montrer avec fruit sa modération, son désintéressement, sa sagesse : je n'y pouvais raisonnablement parvenir qu'au travers *de la dictature universelle* : j'y ai prétendu. M'en ferait-on un crime ? Penserait-on qu'il fût au-dessous des forces humaines de s'en démettre ? Sylla, gorgé de crimes, a bien osé abdiquer, poursuivi par l'exécration publique. Quel motif eût pu m'arrêter, moi qui n'aurais eu que des bénédictions à recueillir !... Il me fallait vaincre à Moscow !... Combien, avec le temps, regretteront mes désastres et ma chute !... Mais demander de moi avant le temps ce qui n'était pas de saison, était d'une bêtise vulgaire ; moi l'annoncer, le promettre eût été pris pour du verbiage, du charlatanisme ; ce n'était point mon genre... Je le répète, il me fallait vaincre à Moscow !... »

Une autre fois arrêté devant Tobie, il disait : « Ce que c'est pourtant que cette pauvre machine humaine ! pas une enveloppe qui se ressemble ; pas un

intérieur qui ne diffère ! et c'est pour se refuser à cette vérité qu'on commet tant de fautes ! Faites de Tobie un Brutus, il se serait donné la mort ; un Esope, il serait peut-être aujourd'hui le conseiller du gouverneur ; un chrétien ardent et zélé, il porterait ses chaînes en vue de Dieu et les bénirait. Pour le pauvre Tobie, il n'y regarde pas de si près, il se courbe et travaille innocemment ! » Et après l'avoir considéré quelques instants en silence, il dit en s'éloignant : « Il est sûr qu'il y a loin du pauvre Tobie à un roi Richard !... Et toutefois, continuait-il en marchant, le forfait n'en est pas moins atroce ; car cet homme, après tout, avait sa famille, ses jouissances, sa propre vie. Et l'on a commis un horrible forfait en venant le faire mourir ici sous le poids de l'esclavage. » Et s'arrêtant tout à coup, il me dit : « Mais je lis dans vos yeux ; vous pensez qu'il n'est pas le seul exemple de la sorte à Sainte-Hélène ! » Et soit qu'il fût heurté de se voir en parallèle avec Tobie, soit qu'il crût que mon courage eût besoin d'être relevé, soit enfin toute autre chose, il poursuivit avec feu et majesté : « Mon cher, il ne saurait y avoir ici le moindre rapport ; si l'attentat est plus relevé, les victimes aussi offrent bien d'autres ressources. On ne nous a point soumis à des souffrances corporelles, et l'eût-on tenté, nous avons une âme à tromper nos tyrans !... Notre situation peut même avoir des attraits ! L'univers nous contemple !... Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle !... Des millions d'hommes nous pleurent, la patrie soupire, et la gloire est en deuil !... Nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les vœux des nations sont pour nous !... » Et après une pause de quelques

secondes, il reprit : « Mes véritables souffrances ne sont point ici!... Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me rejouir!... Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire!... L'adversité manquait à ma carrière!... Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute-puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens; aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu! »

Origine des guides. — Autre danger de Napoléon. — Un gros officier allemand. — Un chien.

Vendredi 1^{er} décembre au dimanche 3.

Un grand nombre d'objets remplissent ces journées; j'en élague une partie comme inutile, et j'en tais une autre par convenance; je ne retranscris ici que quelques traits nouveaux relatifs au général en chef de l'armée d'Italie.

Napoléon, après le passage du Mincio, toutes les mesures ordonnées et l'ennemi poursuivi dans toutes les directions, s'arrêta dans un château sur la rive gauche. Il souffrait de la tête et prit un bain de pieds. Un gros détachement ennemi, égaré et perdu, arrive, en remontant le fleuve, jusqu'à ce château. Napoléon y était presque seul; la sentinelle en faction à la porte n'a que le temps de la pousser, en criant aux armes, et le général de l'armée d'Italie, au sein de sa victoire, est réduit à s'évader par les derrières du jardin, avec une seule botte, l'autre jambe nue. S'il eût été pris avant que sa réputation ne l'eût consacré, les actes de génie par lesquels il venait de débuter n'eussent peut-être jamais été pour le vulgaire que des échauffourées heureuses et blâmables.

Le danger auquel venait d'échapper le général français, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides chargés de garder sa personne. Ils ont été imités depuis par les autres armées.

Napoléon, dans la même campagne, courut encore un aussi pressant danger; Wurmser, réduit à se jeter dans Mantoue, et débouchant subitement dans une plaine, apprit d'une vieille femme qu'il n'y avait qu'un instant que le général français, presque seul de sa personne, se trouvait arrêté devant sa porte, et qu'il avait pris la fuite à la vue même des Autrichiens. Wurmser expédia aussitôt un bon nombre de cavaliers dans toutes les directions, ne doutant pas de la précieuse capture. « Mais il recommandait surtout, il faut lui rendre cette justice, disait l'Empereur, de ne pas me tuer, ni de me faire aucun mal. » Heureusement la vitesse de son cheval et son heureuse étoile sauveront le jeune général.

On va voir que la nouvelle manière de faire la guerre, pratiquée par Napoléon, déconcertait tout le monde. A peine la campagne était ouverte, que toute la Lombardie était inondée dans toutes les directions, et qu'on faisait déjà les approches de Mantoue, pêle-mêle au milieu des ennemis. Le général en chef, se trouvant dans les environs de Pizzighitone, rencontra un gros capitaine ou colonel allemand qu'on venait de faire prisonnier. Napoléon eut la fantaisie de le questionner, sans en être connu, et lui demanda comment allaient les affaires. « Oh! très mal, lui dit l'autre, je ne sais pas comment cela finira; mais on n'y comprend plus rien. On nous a envoyé, pour nous combattre,

un jeune étourneau qui vous attaque à droite, à gauche, par devant, par derrière; on ne sait plus que faire. Cette manière est insupportable; aussi, pour ma part, je suis tout consolé d'avoir fini. »

Napoléon disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie, il traversa, lui troisième ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts: « C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit, disait l'Empereur; tout à coup un chien sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous; c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, continuait l'Empereur, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis; il en a peut-être dans le camp, dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous excepté de son chien! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal!... »

« Ce qu'est l'homme! et quel n'est pas le mystère de ses impressions! J'avais sans émotion ordonné des batailles qui devaient décider du sort de l'armée; j'avais vu d'un œil sec exécuter des mouvements qui amenaient la perte d'un grand nombre d'entre nous; et ici je me sentais ému, j'étais remué par les cris et la douleur d'un chien!.... Ce

qu'il y a de bien certain, c'est qu'en ce moment j'eusse été plus traitable pour un ennemi suppliant: je concevais mieux Achille rendant le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

Guerre. — Principes. — Application. — Paroles sur divers généraux.

Lundi 4, mardi 5.

Mes yeux étaient devenus fort malades; j'ai été obligé d'interrompre mon travail: ils s'en vont tout à fait, je les aurais perdus sur la campagne d'Italie.

Depuis quelque temps, la température éprouvait une variation sensible; au demeurant, nous n'entendions plus rien aux saisons: le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés ou, pour mieux dire, le tout, dans nos idées accoutumées, ne ressemblait plus à rien; car, pourachever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebours de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoi qu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très humide, il faisait plus froid. L'Empereur ne sortait plus le soir; il s'enrhumait à chaque instant, il ne reposait pas bien. Il fut obligé de cesser de manger sous la tente, et de faire servir de nouveau dans sa chambre: il s'y trouvait mieux; mais il ne pouvait y bouger. La conversation continuait à table après qu'on avait desservi. Aujourd'hui il entreprit le général Gourgaud, qui était resté pour dîner, sur les éléments et sur les premiers exercices de l'artillerie. Celui-ci sortait de cette arme, était encore tout frais émoulu. L'examen fut très

curieux et fort gai. L'Empereur ne fut jamais le plus faible : on eût dit qu'il venait de passer lui-même son examen à l'école.

On parla ensuite de guerre, de grands capitaines. « Le sort d'une bataille, disait l'Empereur, est le résultat d'un instant, d'une pensée : on s'approche avec des combinaisons diverses, on se mêle, on se bat un certain temps, le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accomplit. » Il a été parlé de Lutzen et de Bautzen, etc., etc.

Plus tard l'Empereur a dit qu'à la campagne de Waterloo, s'il avait suivi la pensée de tourner la droite ennemie, il y eût réussi facilement ; il avait préféré de percer le centre et séparer les deux armées. Mais tout a été fatal dans cette affaire, qu'il dit avoir pris la teinte d'une absurdité, et pourtant il devait obtenir la victoire. Jamais aucune de ses batailles n'avait présenté moins de doute à ses yeux ; il est encore à concevoir ce qui est arrivé.

« Grouchi s'est égaré, a-t-il dit.

« Ney était tout hors de lui.

« Derlon s'est rendu inutile.

« Personne n'a été soi-même, etc. »

Si le soir il eût connu la position de Grouchi, continuait-il, et qu'il eût pu s'y jeter, il lui eût été possible au jour, avec cette magnifique réserve, de rétablir les affaires, et peut-être même de détruire les alliés par un de ces prodiges, de ces retours de fortune qui lui étaient familiers et qui n'eussent surpris personne ; mais il n'avait nulle connaissance de Grouchi, et puis il n'était pas facile de se gouverner au milieu des débris de cette armée.

« On se la peindrait difficilement dans cette nuit

de douleur, disait-il ; c'était un torrent hors de son lit, elle entraînait tout. »

Laissant ensuite cela, il disait que les périls des généraux de nos jours ne pouvaient se comparer à ceux des temps anciens ; il n'y avait pas de position aujourd'hui où un général ne pût être atteint par l'artillerie. Jadis les généraux ne couraient de risque que quand ils chargeaient eux-mêmes ; ce qui n'était arrivé à César que deux ou trois fois.

Il était rare et difficile, disait-il dans un autre moment, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le courage : c'est ce qu'il appelait être *carré* autant de base que de hauteur. Si le courage, continuait-il, était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au delà de ses conceptions ; et, au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeuraient au-dessous de son esprit. Il citait alors le *vice-roi*, chez lequel cet équilibre était le seul mérite, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très distingué.

De là on a beaucoup parlé du courage physique et du courage moral ; et l'Empereur disait, au sujet du courage physique, qu'il était impossible à *Murat* et à *Ney* de n'être pas braves ; mais qu'on n'avait pas moins de tête qu'eux, le premier surtout.

Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare, disait-il, celui de deux heures après minuit ; c'est-à-dire le courage de l'improviste qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement

et de décision. Il n'hésitait pas à prononcer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de ce courage de deux heures après minuit, et qu'il avait vu fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beaucoup en arrière.

Il disait à la suite de cela qu'on se faisait une idée peu juste de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi observait-il qu'on trouvait rarement des généraux empressés à donner bataille : « Ils prenaient bien leur position, s'établissaient, méditaient leurs combinaisons ; mais là commençaient leurs indécisions ; et rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider. »

Passant à un grand nombre de généraux, et daignant répondre à quelques questions : « *Kléber*, disait-il, était doué du plus grand talent ; mais il n'était que l'homme du moment : il cherchait la gloire comme la seule route aux jouissances ; d'ailleurs nullement national, il eût pu, sans effort, servir l'étranger : il avait commencé dans sa jeunesse sous les Prussiens, dont il demeurait fort engoué.

« *Desaix* possérait à un degré très supérieur cet équilibre précieux défini plus haut.

« *Moreau* était peu de chose dans la première ligne des généraux : la nature, en lui, n'avait pas fini sa création ; il avait plus d'instinct que de génie.

« Chez *Lannes* le courage l'emportait d'abord sur l'esprit ; mais chez lui l'esprit montait chaque jour

pour se mettre en équilibre. Il était devenu très supérieur quand il a péri : je l'avais pris *pygmée*, je l'ai perdu *géant*. »

Chez tel autre qu'il nommait, l'esprit, au contraire, surpassait le caractère : on ne pouvait lui refuser de la bravoure assurément ; mais enfin il calculait le boulet, ainsi que beaucoup d'autres.

Parlant d'ardeur et de courage, l'Empereur disait : « Il n'est aucun de mes généraux dont je ne connaisse ce que j'appelle son *tirant d'eau*. Les uns, disait-il en s'accompagnant du geste, en prennent jusqu'à la ceinture, d'autres jusqu'au menton, enfin d'autres jusque par-dessus la tête, et le nombre de ceux-ci est bien petit, je vous assure. »

Suchet était quelqu'un chez qui le caractère et l'esprit s'étaient acérus à surprendre.

Masséna avait été un homme très supérieur qui, par un privilège très particulier, ne possédait l'équilibre tant désiré qu'au milieu du feu : il lui naissait au milieu du danger.

« Les généraux qui semblaient devoir s'élever, les destinées de l'avenir, terminait-il, étaient *Gérard*, *Clausel*, *Foy*, *Lamarque*, etc. : c'étaient mes nouveaux maréchaux. »

Situation des princes d'Espagne à Valencey. — Le pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc.

Mercredi 6.

L'Empereur, après m'avoir dicté ce matin, a travaillé successivement avec ces messieurs, et a prolongé quelque temps sa promenade avec eux. A leur départ je l'ai suivi dans l'allée inférieure : il était triste, silencieux ; sa physionomie avait

quelque chose de contrarié et de sévère. « Eh bien ! m'a-t-il dit en remontant pour dîner, nous aurons à Longwood des sentinelles sous nos fenêtres ; on voudrait me forcer d'avoir un officier étranger à ma table, dans mon salon ; je ne saurais monter à cheval sans en être accompagné ; en un mot, nous ne saurions faire un pas, un mouvement, sous peine d'un outrage!... »

Je lui ai dit que c'était une goutte d'absinthe de plus dans le calice amer que nous devions boire à sa gloire et à sa toute-puissance passée ; que son stoïcisme d'ailleurs suffisait pour défier ses ennemis, et les ferait rougir de leur brutalité à la face des nations. Je me suis hasardé de dire que les princes d'Espagne à Valencey, le pape à Fontainebleau, n'avaient sans doute jamais rien éprouvé de pareil. « Je le crois bien, a-t-il repris ; les princes chassaient à Valencey, ils y donnaient des bals, sans soupçonner physiquement leurs chaînes ; le respect, les égards, les entouraient de toutes parts. Le vieux roi Charles IV avait été transféré de Compiègne à Marseille, et de Marseille à Rome, quand il l'avait voulu. Et cependant quelle différence de ces localités à celles d'ici ! le pape, à Fontainebleau, bien qu'on en ait osé dire dans le monde, avait été traité de même ; et encore ne sait-on point le nombre des personnes qui, malgré tous ces adoucissements, avaient refusé, dans ces circonstances, d'en être les gardiens ; refus qui ne m'avaient point offensé, parce qu'ils m'avaient paru simples : ces emplois étaient du domaine de la délicatesse intérieure, et nos mœurs européennes veulent que le pouvoir se trouve limité par l'honneur. » Il ajoutait que, quant à lui, comme homme

et comme officier, il n'eût pas hésité à refuser de garder le pape, dont il n'avait jamais ordonné d'ailleurs la translation en France.

Ma figure exprimait une grande surprise : « Ceci vous étonne ? a-t-il repris, vous ne le saviez pas ? Cela est pourtant vrai, ainsi que beaucoup d'autres choses semblables que vous apprendrez avec le temps. D'ailleurs, faudrait-il encore distinguer les actes du souverain qui agit collectivement, de ceux de l'homme privé que rien ne gêne dans son sentiment : la politique admet, ordonne même à l'un ce qui demeurerait souvent sans excuse dans l'autre. »

Le moment du dîner amena d'autres conversations et trompa son chagrin ; la gaieté prit le dessus.

Cependant l'Empereur songeait sérieusement à quitter sa mauvaise cabane, quelque inconvénient d'ailleurs que fit pressentir la nouvelle demeure. Il m'a chargé, en allant finir ma soirée chez notre hôte, de lui porter une boîte avec son chiffre, et de lui dire qu'il était fâché de tout l'embarras qu'il devait lui avoir causé.

Sur la *Nouvelle Héloïse* et sur l'amour. — Contrariétés.

Jeudi 7.

L'Empereur m'a fait descendre de bonne heure chez lui. Il s'est mis à lire la *Nouvelle Héloïse*, s'arrêtant souvent sur l'art et la force des raisonnements, le charme du style et des expressions ; il a lu plus de deux heures. Cette lecture produisit sur moi une grande impression, une forte mélancolie mêlée de douceur et de peine. Cette produc-

tion m'avait toujours fort attaché, elle réveillait d'heureux souvenirs, créait de tristes regrets ; l'Empereur en sourit plus d'une fois. Durant le déjeuner, l'ouvrage demeura le sujet de la conversation.

Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie ; l'amour devait être un plaisir, et non pas un tourment. Moi j'affirmais qu'il n'y avait rien dans Jean-Jacques qu'un homme n'ait pu sentir, et que le tourment même dont parlait l'Empereur était un bonheur. « Je vois, me disait-il en riant, que vous avez donné dans le *romanesque* : cela vous a-t-il rendu heureux ? — Je ne me plains pas de ma destinée, Sire, répondais-je ; si j'avais à recommencer, je n'y voudrais rien changer. »

L'Empereur a repris la lecture après le déjeuner. Cependant, à mesure que nous avancions, il s'arrêtait de temps à autre ; la magie l'atteignait à son tour. Il finit par laisser le livre, et nous avons pris la route du jardin. « En effet, disait-il chemin faisant, cet ouvrage a du feu, il remue, il inquiète. »

Le sujet a été traité à fond ; nous avons débité beaucoup de verbiage, à la suite duquel il a été conclu que l'amour parfait était le bonheur idéal ; que tous deux étaient aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugitifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables, et que l'amour, du reste, devait être l'*occupation* de l'homme oisif, la *distraction* du guerrier, l'*écueil* du souverain.

Le grand-maréchal et M. Gourgaud nous ont rejoints, ils arrivaient de Longwood. L'amiral, depuis quelques jours, était fort pressé de nous y

envoyer; l'Empereur n'était pas moins désireux de s'y rendre; il était si mal à Briars! Toutefois il fallut que l'odeur de la peinture le lui permit; il était impossible à son organisation particulière de la supporter; jamais, dans les palais impériaux, il n'était arrivé de l'y exposer. Souvent, dans ses voyages, on avait été obligé de changer à la hâte les logements qu'on lui avait préparés. A bord du *Northumberland*, il avait été malade de la seule peinture du vaisseau. Ici on lui avait dit la veille que tout était prêt, qu'il n'y avait plus d'odeur. Il avait, dès lors, résolu de partir pour Longwood le surlendemain samedi, afin de jouir de l'absence des ouvriers le dimanche; mais le grand-maréchal et M. Gourgaud lui ont déclaré en cet instant qu'ils venaient de vérifier la place, qu'elle ne serait pas tenable: ils se sont étendus longuement sur cet objet. L'Empereur a pris beaucoup d'humeur du premier rapport qu'on lui avait fait, et de la résolution qu'il lui avait fait prendre. Ces deux messieurs s'en sont retournés; nous avons gagné l'allée inférieure, l'Empereur toujours assez mal disposé. M. de Montholon est arrivé de Longwood fort mal à propos; il a répété que tout était préparé, que l'Empereur pouvait y aller quand il voudrait; la contrariété et l'humeur ont éclaté à ces deux rapports aussi voisins et aussi contradictoires. Heureusement l'instant du dîner est venu faire diversion; on avait mis le couvert dans la chambre à coucher, l'Empereur était assez enrhumé pour ne plus pouvoir supporter la tente. Après le dîner, il a repris sa lecture; il a fini la journée comme il l'avait commencée, avec la *Nouvelle Héloïse*.

Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — Etat de la France. — Mémoire justificatif de Ney.

Vendredi 8, samedi 9.

Le doute élevé hier sur l'odeur de la peinture à Longwood m'ayant donné l'idée d'aller le vérifier moi-même, et désirant pouvoir en rendre compte à l'Empereur à son déjeuner, je suis parti de très grand matin, faisant les trois quarts de la route à pied, parce que personne n'était encore levé aux écuries; j'étais de retour avant neuf heures. Il était très vrai que les appartements sentaient peu; mais c'était encore trop pour l'Empereur.

Le 9, l'Empereur a reçu, au jardin, la présentation du capitaine du *Minden*, de soixante-quatorze, venant du Cap, et repartant sous peu de jours pour l'Europe. Ce capitaine avait déjà eu l'honneur de lui être présenté à Paris sous le Consulat, douze ans auparavant. Il a demandé la permission de présenter à l'Empereur un de ses lieutenants, à cause de quelques circonstances personnelles qui nous ont paru bien singulières. Ce jeune homme était né à Bologne, précisément lors de la première entrée de l'armée française dans cette ville. Le général français, lui Napoléon, était même intervenu pour quelque chose, que le jeune homme ne sut pas expliquer, dans la cérémonie de son baptême; et le général français avait fait présent, à cette occasion, d'une cocarde tricolore, conservée précieusement depuis dans la famille.

Après le départ de ces personnes, le grand-maréchal arriva de Longwood; il trouvait que l'odeur était réellement peu de chose. L'Empereur était si mal! une portion de ses effets était déjà

partie, il arrêta de se rendre à Longwood le lendemain. J'en fus bien aise pour mon compte; depuis quelques jours, j'avais pu me convaincre du parti pris d'obliger l'Empereur à déguerpir. J'avais gardé pour moi les communications publiques ou secrètes qu'on m'en avait faites; je me faisais une loi de lui épargner autant de contrariétés que possible, me contentant d'agir en conséquence. Il y avait deux jours qu'on était venu enlever la tente sans que nous l'eussions désiré; l'officier qui en était chargé avait aussi ordre d'enlever en même temps les contrevents de la demeure de l'Empereur. Je pris sur moi de m'y opposer: cela ne se pouvait pas, lui dis-je, l'Empereur dormait encore; et je le renvoyai. D'un autre côté, afin de m'effrayer, on me dit, on me confia avec mystère et sous le secret que si l'Empereur demeurait plus longtemps, il était question d'envoyer cent soldats camper aux portes de l'enclos. Je répondis que c'était très bien, et n'en tins nul compte, etc., etc.

Quel pouvait être le motif de cette presse nouvelle? Je soupçonnai que le caprice de nos geôliers et l'exercice de l'autorité y avaient beaucoup plus de part que tout autre chose.

Nous avions reçu des papiers jusqu'au 15 septembre; ils devinrent le sujet de la conversation; l'Empereur les analysa: l'avenir demeurait enveloppé des nuages les plus sinistres. Toutefois trois grands résultats seulement s'offraient à la pensée, disait l'Empereur: le partage de la France, le règne des Bourbons, ou une dynastie nouvelle avec des institutions nationales. Louis XVIII, observait-il, avait pu régner facilement en 1814, en se faisant national; aujourd'hui, il ne lui restait plus que

la chance, fort odieuse et très incertaine, d'une excessive sévérité, celle de la terreur; sa dynastie pouvait demeurer, ou celle qui lui succéderait n'être encore que dans le secret du temps. Un de nous ayant observé qu'il pourrait se faire que ce fût le duc d'Orléans, l'Empereur a, par un mouvement fort serré, fort éloquent, prouvé qu'à moins que le duc d'Orléans n'arrivât au trône par son tour de succession, il eût été dans l'intérêt bien entendu de tous les souverains de l'Europe de le préférer, lui Napoléon, au duc d'Orléans arrivant par un crime; « car, que prétend aujourd'hui la doctrine des rois contre les événements du jour? Empêcher le renouvellement de l'exemple que j'ai fourni contre ce qu'ils appellent la légitimité. Or, l'exemple que j'ai fourni ne se renouvelle pas dans des siècles: celui que donnerait le duc d'Orléans, proche parent du monarque sur le trône, peut se renouveler chaque jour, à chaque instant, dans chaque pays. Il n'est pas de souverain qui n'ait à quelques pas de lui, dans son propre palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parents, propres à imiter facilement celui qui une fois les aurait remplacés. »

Nous lûmes dans les mêmes papiers l'extrait du mémoire justificatif du maréchal Ney. L'Empereur le trouvait des plus pitoyables; il n'était pas propre à lui sauver la vie, il ne relevait nullement son honneur. Ses moyens étaient pâles, sans couleur, pour ne pas dire plus. Avec ce qu'il avait fait, il protestait encore de son dévouement au roi, et surtout de son éloignement pour l'Empereur. « Système absurde, disait Napoléon, que semblent avoir généralement adopté ceux qui ont paru dans ces

inoments mémorables, sans faire attention que je suis tellement identifié avec nos prodiges; nos monuments, nos institutions, tous nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus m'en séparer sans faire injure à la France: sa gloire est à m'avouer! et quelque subtilité, quelque détour, quelque mensonge qu'on emploie pour essayer de prouver le contraire, je n'en demeurerai pas moins encore tout cela aux yeux de cette nation.

« La défense politique de Ney, continuait l'Empereur, semblait toute tracée; il avait été entraîné par un mouvement général qui lui avait paru la volonté et le bien de la patrie; il y avait obéi sans prémeditation, sans trahison. Les revers avaient suivi, il se trouvait traduit devant un tribunal; il ne lui restait plus rien à répondre sur ce grand événement. Quand à la défense de sa vie, il n'avait rien à répondre encore, si ce n'est qu'il était à l'abri derrière une capitulation sacrée qui garantissait à chacun le silence et l'oubli sur tous les actes, sur toutes les opinions politiques. Si, dans ce système, il succombait, ce serait du moins à la face des peuples, en violation des lois les plus saintes, laissant le souvenir d'un grand caractère; emportant l'intérêt des âmes généreuses, et couvrant de réprobation et d'infamie ceux qui, au mépris d'un traité solennel, l'abandonnaient sans pudeur. Mais ce rôle est peut-être au-dessus de ses forces morales, disait l'Empereur, Ney est le plus brave des hommes: là se bornent toutes ses facultés. »

Il est certain que Ney quitta Paris tout au roi; qu'il n'a tourné qu'entraîné par ses soldats. Si alors il s'est montré ardent en sens contraire, c'est

qu'il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. Du reste, il est juste de dire qu'après son fameux ordre du jour, il écrivit à l'Empereur que ce qu'il venait de faire était principalement dans l'intérêt de la patrie, et que ne devant pas lui être agréable, il le priait de trouver bon qu'il se retirât. L'Empereur lui fit répondre de venir, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moskowa. Ney, rendu près de Napoléon, lui disait encore que, d'après ce qui était arrivé à Fontainebleau, il devait lui rester sans doute des préventions sur son attachement et sa fidélité; qu'en conséquence il ne lui demandait d'autre poste que celui de grenadier dans sa garde. L'Empereur, pour réponse, lui tendit la main en l'appelant le brave des braves, comme il faisait souvent. Plus tard il disait à l'Empereur...

L'Empereur comparait la situation de Ney à celle de Turenne. Ney pouvait être défendu. Turenne était injusticiable, et pourtant Turenne fut pardonné, honoré, et Ney allait probablement périr.

« En 1649, Turenne, disait-il, commandait l'armée du roi; ce commandement lui avait été conféré par Anne d'Autriche, régente du royaume. Quoi qu'il eût prêté serment de fidélité, il corrompit son armée, se déclara pour la Fronde, et marcha sur Paris. Mais, dès qu'il fut reconnu coupable de haute trahison, son armée repentante l'abandonna, et Turenne, poursuivi, se réfugia auprès du prince de Hesse pour échapper à la justice.

« Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, par les clamours unanimes de son armée. Il n'y avait que neuf mois seulement qu'il reconnaissait

un monarque qu'avaient précédé six cent mille baïonnettes étrangères ; monarque qui n'avait pas accepté la constitution à lui présentée par le sénat, comme condition formelle et nécessaire de son retour, et qui, déclarant qu'il régnait depuis dix-neuf ans, manifestait par là qu'il regardait tous les gouvernements précédents comme des usurpations. Ney, élevé dans la souveraineté nationale, avait combattu pendant vingt-cinq ans pour soutenir cette cause, et de simple soldat s'était élevé au rang de maréchal. Si sa conduite du 20 mars n'est pas honorable, elle est au moins mieux explicable, et sous quelques rapports excusable ; mais celle de Turenne était véritablement criminelle, parce que la Fronde était un parti allié à l'Espagne, lequel faisait alors la guerre à son roi ; enfin parce qu'il était poussé par son propre intérêt et celui de sa famille, espérant obtenir une souveraineté aux dépens de la France, et par conséquent au préjudice de sa patrie. »

CHAPITRE III

ETABLISSEMENT A LONGWOOD

Translation à Longwood. — Description de la route. — Prise de possession. — Premier bain, etc.

Dimanche 10.

L'Empereur m'a fait appeler vers les neuf heures pour le suivre dans le jardin ; il était contraint de sortir de bonne heure de sa chambre, tout devant en être enlevé le matin pour être transporté à Longwood. Arrivé au jardin, l'Empereur y a fait appeler notre hôte, M. Balcombe, et a demandé son déjeuner ; il a voulu que M. Balcombe déjeunât avec lui. Il était à merveille ; sa conversation a été fort gaie.

Vers les deux heures on a annoncé l'amiral ; il s'avancait avec un certain embarras : la manière dont l'Empereur s'était vu traiter à Briars, les gênes imposées à ceux des siens demeurés à la ville, avaient créé de l'éloignement ; l'Empereur avait cessé de recevoir l'amiral : toutefois il l'a traité en ce moment comme s'ils s'étaient vus la veille.

Enfin on a quitté Briars, on s'est mis en route pour Longwood. L'Empereur a monté le cheval

qu'on lui avait fait venir du Cap. Il le voyait pour la première fois ; il était petit, vif, assez gentil. L'Empereur avait repris son uniforme des chasseurs de la garde ; sa grâce et sa bonne mine étaient particulièrement remarquables ce jour-là ; tout le monde en faisait l'observation autour de nous, et je me complaisais à l'entendre dire. L'amiral lui prodiguait ses soins. Beaucoup de monde s'était réuni sur la route pour le voir passer, et plusieurs officiers anglais, joints à nous, grossissaient sa suite.

Pour se rendre de Briars à Longwood on revient pendant quelque temps vers la ville, puis tournant tout à coup à droite, on franchit, à l'aide de trois ou quatre sinuosités, la chaîne qui forme un des côtés de la vallée ; alors on se trouve sur un plateau un tant soit peu descendant, et l'on découvre un nouvel horizon, de nouveaux sites. On laisse derrière soi la chaîne des montagnes pelées et des rocs stériles qui caractérisent le côté du débarquement ; on a en front une nouvelle chaîne transversale, dont le pic de Diane est le sommet le plus élevé, en même temps qu'il semble être la clef et le noyau de tout le système environnant ; sur la gauche, qui est la partie orientale de l'île ou le côté de Longwood, l'horizon est fermé par la chaîne crevassée de rochers nus qui forment le contour et la barrière de l'île ; le sol se montre entièrement en désordre, inculte et désert : mais sur la droite l'œil plonge sur le terrain assez étendu, fort tourmenté il est vrai, mais du moins montrant de la verdure, un assez grand nombre d'habitations et toutes les traces de la culture ; de ce côté, le tableau, il faut l'avouer, est tout à fait romantique et même agréable.

A mesure qu'on avance sur une route en fort bon état, se creuse sur la gauche une vallée profonde. Au bout de deux milles, la route fait brusquement un coude à gauche ; à ce coude, se trouve *Hut's-gate*, mauvaise petite maison choisie pour la demeure du grand-maréchal et de sa famille. A quelques pas de là, la vallée de gauche, qui va toujours en se creusant, forme alors un gouffre circulaire, auquel son étendue, sa profondeur et son ensemble gigantesque ont fait donner le nom de *Bol-de-Punch-du-Diable* : la route étant fort rétrécie en cet endroit par une éminence à droite, on se trouve obligé de prolonger à gauche et de très près ce précipice jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour atteindre Longwood, qu'on rencontre bientôt sur la droite.

A la porte de Longwood s'est trouvée une garde sous les armes, rendant les honneurs prescrits à l'auguste captif. Son cheval, vif et indocile, peu accoutumé à tout ce spectacle et effrayé par le tambour, se refusait obstinément à franchir le seuil, et ce n'est que par la force de l'éperon que le cavalier est venu à bout de l'y lancer ; et alors aussi des regards significatifs se sont échangés involontairement entre ceux qui formaient son escorte ; et nous nous sommes trouvés enfin dans notre nouvelle demeure.

L'amiral s'est empressé de tout montrer dans les plus petits détails ; il avait constamment tout dirigé, certains ouvrages étaient même de ses mains. L'Empereur a trouvé le tout très bien ; l'amiral s'en est montré des plus heureux : on voyait qu'il avait redouté la mauvaise humeur et le dédain ; mais l'Empereur au contraire témoignait une bonté parfaite.

Il s'est retiré vers les six heures, et m'a fait signe de le suivre dans sa chambre. Il a parcouru alors divers petits meubles qui s'y trouvaient, s'informant si j'en avais autant ; sur la négative, il me les a fait emporter avec une grâce charmante, disant : « Prenez toujours ; pour moi je ne manquerai de rien, on me soignera plus que vous. » Il se trouvait très fatigué ; il m'a demandé s'il n'en portait pas les traces. C'était le résultat de cinq mois d'un repos absolu : il avait beaucoup marché le matin, et venait de faire quelques milles à cheval.

Cette nouvelle demeure se trouvait garnie d'une baignoire que l'amiral était venu à bout de faire exécuter, tant bien que mal, par ses charpentiers. L'Empereur, qui avait été privé de bains depuis la Malmaison, et pour qui ils étaient devenus une des nécessités de la vie, a voulu en prendre un dès l'instant même. Il m'a dit de lui tenir compagnie durant ce temps, et là il traçait les petits détails de notre établissement nouveau ; et comme le local qu'on m'avait assigné était des plus mauvais, il a voulu que je m'établisse, durant le jour, dans ce qu'il a appelé son cabinet topographique, attenant à son propre cabinet. Le tout, disait-il, afin que je me trouvasse moins éloigné de lui. Tout cela était dit avec une bonté qui me pénétrait. Il l'a poussée même jusqu'à me dire, à plusieurs reprises, qu'il fallait que je vinsse le lendemain prendre aussi un bain dans sa baignoire ; et sur ce que mon attitude s'en excusait par un respect profond et une retenue indispensable : « Mon cher, a-t-il dit, en prison il faut savoir s'entr'aider. Je ne saurais après tout occuper cette machine tout le jour, et ce bain vous

ferait autant de bien qu'à moi. » On eût dit qu'il cherchait à me dédommager de ce que j'allais le perdre, de ce que je ne serais plus le seul auprès de lui. En effet, tant de bonté me donnait du bonheur, il est vrai ; mais ce n'était pas sans quelque tristesse. Tout ce que faisait là l'Empereur était le prix de mes assiduités de Briars, sans doute ; mais cela m'annonçait aussi peut-être la fin de cette habitude journalière que j'avais due à notre solitude profonde.

Après son bain, l'Empereur ne voulant pas se rhabiller, a dîné dans sa chambre et m'a retenu avec lui : nous étions seuls ; la conversation a conduit à une circonstance toute particulière, dont le résultat pouvait être d'une *grande importance*. Il m'en a demandé mon avis et m'a chargé de lui présenter le lendemain mes idées...

Description de Longwood, etc. — Détails des appartements.

Lundi 11 au jeudi 14.

Enfin se déroulait pour nous une portion nouvelle de notre existence, sur le malheureux rocher de Sainte-Hélène. On venait de nous établir dans nos futurs demeures, et de nous assigner les limites de notre sauvage prison.

Longwood, dans le principe simple ferme de la compagnie, abandonnée au sous-gouverneur pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque dix degrés de différence en moins avec la vallée où nous avions débarqué. C'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage. Des vents éter-

nels, parfois violents et toujours de la même partie, en balayent constamment la surface ; des nuages le couvrent presque toujours ; le soleil, qui y paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère ; il attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin¹ : des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on ne distingue ici aucune saison régulière ; il n'en est point à Longwood, ce n'est qu'une continuité de vents, de nuages, d'humidité, toujours une température modérée et monotone qui présente du reste peut-être plus d'ennui que d'insalubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le vent ou flétrie par la chaleur ; l'eau y est amenée par un conduit et se trouve si malsaine que le sous-gouverneur, que nous avons remplacé, n'en faisait aucun usage, pour lui ou pour ses gens, qu'après l'avoir fait bouillir : nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin lui prêtent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste chétif et bâtarde qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer ; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin la chaîne nuageuse et verdie du pic de Diane. En résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudainement à sa vue,

1. Voyez l'ouvrage du docteur O'Méara, tome II, à la suite du *Mémorial*.

il peut s'écrier même : Que c'est beau ! Mais cet homme n'y est que pour un instant ; et quel supplice sa fausse admiration ne fait-elle pas éprouver alors aux captifs condamnés à y demeurer toujours !

Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir ; toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout à la fois d'antichambre et de salle à manger ; de là on passe dans une pièce attenante, dont on avait fait le salon ; on entre ensuite dans une troisième fort obscure, en travers sur celles-ci ; on l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur : elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur ; cet appartement consistait en deux très petites pièces égales, à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher ; un petit corridor extérieur, en retour de ces deux pièces, lui servait de salle de bain. A l'opposite de l'appartement de l'Empereur, à l'autre extrémité du bâtiment, était le logement de M^{me} de Montholon, de son mari et de son fils, local qui a formé depuis la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela, et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée, au rez-de-chaussée, contiguë à la cuisine, fut ma demeure. Au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux, le peu de meubles de

nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitants s'étaient défait dans cette circonstance ; heureux, sans doute, de trouver cette occasion de les placer à profit pour les renouveler ensuite avec avantage.

Le grand-maréchal, sa femme et ses enfants avaient été laissés à deux milles en arrière de nous, dans un abri tel que dans le pays même il porte le nom de *Hutte* (*Hut's-gate*).

Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le médecin¹ et l'officier préposé à notre garde, en attendant que l'on eût achevé leurs chambres, que construisaient à la hâte les matelots du *Northumberland*.

Une espèce de jardin régnait autour de nous ; mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soin que nous pouvions lui donner, faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom. En face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé, à une assez petite distance, le 53°, dont divers postes couronnaient les sommités voisines : tel était notre nouveau séjour.

Le 12, je rendis compte à l'Empereur de l'objet particulier sur lequel il m'avait dit, deux jours auparavant, de lui représenter mes idées ; il ne décida rien, croyant la chose tout à fait inutile.

1. Ce médecin était le docteur O'Méara, du *Northumberland*, qui, voyant Napoléon partir pour Sainte-Hélène sans médecin, s'offrit généreusement, aux grands applaudissements de tous les siens et à la vive reconnaissance de nous tous. Les ministres anglais seuls semblent s'en être irrités : tout le monde sait les outrages, les injustices révoltantes, les persécutions que leur froide et barbare furie ont accumulés plus tard sur la tête de ce digne Anglais qui n'avait fait pourtant qu'honorer l'humanité, son pays et son cœur.

J'avais osé insister parce que, dans le doute même, il n'y avait du moins rien à risquer ni à perdre : c'était se donner la chance de la loterie sans la dépense de la mise. L'événement a prouvé du reste qu'il avait bien jugé ; la chose eût été parfaitement inutile ; elle n'eût pu amener aucun résultat. . . .

Le même jour le colonel Wilks, ancien gouverneur pour la compagnie, que l'amiral était venu déplacer, vint faire sa visite à l'Empereur ; je servis d'interprète. Le lendemain ou le surlendemain, le *Minden* fit voile pour l'Europe ; j'en profitai pour écrire à Londres et à Paris.

Régularisation de la maison de l'Empereur. — Situation morale des captifs entre eux, etc. — Quelques nuances du caractère de l'Empereur. — Portrait de Napoléon, par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. — Réfutation.

Vendredi 15, samedi 16.

La maison domestique de l'Empereur, au départ de Plymouth, se trouva composée encore de onze personnes. Je me fais un plaisir de consacrer ici leurs noms ; je le dois à leur dévouement.

Personnes composant le service de l'Empereur.

CHAMBRE.

Marchand, Parisien, premier valet de chambre.
Saint-Denis, dit Aly, de Versailles, valet de chambre.

Noverraz, Suisse, valet de chambre.
Santini, Corse, huissier.

LIVRÉE.

Archambault aîné, de Fontainebleau, piqueur.

Archambault cadet, de Fontainebleau, piqueur.
Gentilini, Elbois, valet de pied.

BOUCHE.

Cypriani, Corse, mort à Sainte-Hélène, maître d'hôtel.

Pierron, Parisien, officier.

Lepage, cuisinier.

Rousseau, de Fontainebleau, argentier.

Quelque nombreuse que se trouvât cette maison de l'Empereur, on pourrait dire cependant que, depuis notre départ d'Angleterre, durant notre traversée, et depuis notre débarquement à Sainte-Hélène, elle avait cessé d'exister pour lui. Notre dispersion, les incertitudes de notre établissement, nos besoins, l'irrégularité avec laquelle ils étaient satisfaits, avaient nécessairement créé le désordre.

Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, l'Empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui, et chercha à employer chacun de nous suivant la pente de son esprit. Conservant au grand-maréchal le commandement et la surveillance de tout en grand, il confia à M. de Montholon tous les détails domestiques ; il donna au général Gourgaud la direction de l'écurie, et me réserva le détail des meubles avec l'administration intérieure de ce qui nous serait fourni. Cette dernière partie me semblait tellement en contact avec les détails domestiques, et je trouvais que l'unité sur ce point devait être si avantageuse au bien commun, que je me prêtai le plus que je pus à m'en faire dépouiller ; ce qui ne fut ni difficile ni long.

Ces nouvelles dispositions de l'Empereur arrêtées, tout commença à marcher tant bien que mal, et nous en fûmes certainement beaucoup mieux. Toutefois ces dispositions, quelque raisonnables qu'elles fussent, ne laissèrent pas de semer parmi nous des germes d'éloignement qui poussèrent de légères racines et reparurent parfois à la surface : l'un trouvait qu'il avait perdu, l'autre voulait donner trop de lustre à sa partie, un autre se trouvait lésé dans le partage. Nous n'étions pas les membres d'une même famille qui, s'employant chacun selon ses moyens, ne songent qu'à faire prospérer la masse commune. Ce que la nécessité eût dû nous contraindre de faire, nous étions loin de le mettre en pratique ; nous nous débattions encore sur les débris de quelque luxe et les restes de quelque ambition.

Quand l'attachement à la personne de l'Empereur nous réunit autour de lui, le hasard seul, et non pas les sympathies, présida à notre agglomération ; ce fut un ensemble purement fortuit et non le résultat des affinités. Aussi formions-nous masse à Longwood, plutôt par encerclure que par cohésion. Et comment en eût-il été autrement ? Nous étions presque tous étrangers les uns aux autres, et malheureusement les circonstances, l'âge, le caractère, étaient en nous autant de dispositions à le demeurer.

Ces circonstances, bien que légères, ont eu pourtant la conséquence fâcheuse de nous priver, en grande partie, de nos plus douces ressources. Elles ont empêché parmi nous cette confiance, cet épanchement, cette union intime, qui peuvent répandre quelques charmes, même au sein des plus cruelles

infortunes. Mais aussi, par contre, ces mêmes circonstances m'ont bien souvent rendu témoin des dispositions privées du cœur de l'Empereur : ses invitations indirectes à nous unir et à confondre nos sentiments ; son soin constant à nous épargner tout juste motif de jalousie ; cette distraction calculée qui lui dérobait ce dont il ne voulait pas s'apercevoir ; enfin, jusqu'aux gronderies même si paternelles dont nous nous rendions quelquefois l'objet, et qui, pour le dire en passant à l'honneur de chacun de nous, étaient évitées avec autant de zèle, reçues avec autant de respect que si elles fussent émanées du trône des Tuileries.

Qui aujourd'hui sur la terre pourrait se flatter de connaître dans l'Empereur l'homme privé plus que moi ? Qui a possédé les deux mois de solitude au désert de Briars ? Qui a joui de ces longues promenades au clair de lune, de ces heures nombreuses écoulées avec lui ? Qui a eu comme moi l'instant, le lieu, le sujet des conversations ? Qui a reçu le ressouvenir des charmes de l'enfance, le récit des plaisirs de la jeunesse, l'amertume des douleurs modernes ? Aussi crois-je connaître à fond son caractère, aussi puis-je m'expliquer à présent bien des circonstances qui semblaient, dans le temps, à plusieurs, difficiles à entendre. Je comprends bien, surtout aujourd'hui, ce qui nous frappait si fort et le caractérisait particulièrement aux jours de sa puissance, savoir : Qu'on n'était jamais complètement perdu avec lui ; que quelque éclatante qu'eût été la disgrâce, quelque profond qu'eût été l'abîme où l'on avait été jeté, on devait toujours espérer d'en revenir ; qu'une fois auprès de lui, quelque faute que l'on fit, quelque déplaisir

que l'on causât, il était bien rare de s'en voir éloigné tout à fait. C'est qu'il est dans l'Empereur, à un degré éminent, deux qualités bien précieuses : un grand fonds de justice et une disposition naturelle à s'attacher. Quels que soient les contrariétés et les mouvements de colère qu'il vient à éprouver, il est encore un sentiment de justice qui reste tout-puissant sur lui ; on est toujours sûr de le rendre attentif à de bonnes raisons ; on est même sûr, si l'on garde le silence, de les lui voir produire lui-même, s'il s'en présente à son esprit. D'un autre côté, il n'oublie jamais les services une fois rendus ; pas davantage les habitudes prises ; tôt ou tard le ressouvenir lui en vient à l'esprit ; il se dit tout ce que l'on a dû souffrir, trouve que le châtiment a été assez long et fait alors chercher au loin celui que le monde même avait oublié ; celui-ci reparait au grand étonnement de tous, à l'étonnement de lui-même. On en connaît une foule d'exemples.

L'Empereur, sans être démonstratif, s'attache sincèrement. Une fois qu'il a pris l'habitude de quelqu'un, il ne pense pas qu'il puisse s'en séparer ; il en aperçoit les fautes, il les condamne, il blâme son propre choix, il gronde même avec force ; mais on n'a rien à craindre, ce sont comme autant de nouveaux liens.

On sera surpris sans doute de me voir esquisser ces traits du caractère de Napoléon avec autant de simplicité. Tout ce qu'on en écrit ordinairement est si recherché ; on se croit obligé à tant d'antithèses, à tant de brillant : c'est qu'en général les autres cherchent l'effet, ils se torturent l'esprit ; moi j'écris ici ce que je vois, j'exprime ce que je sens,

Cette réflexion du reste ne saurait venir plus à propos.

L'Empereur parcourait aujourd'hui avec moi, dans les papiers anglais, un portrait de lui par l'archevêque de Malines, hérissé d'antithèses et d'afféterie : il a voulu que le grand-maréchal le lui transcrivît mot à mot; en voici les principaux traits :

... « L'esprit de Napoléon (dit l'abbé de Pradt dans son ambassade de Varsovie, en 1812), était vaste ; mais à la manière des Orientaux, et, par une disposition contradictoire, il retombait, comme de son propre poids, dans des détails qu'on pourrait dire ignobles. Le premier jet était toujours grand, et le second petit et vil. Il en était de son esprit comme de sa bourse, dont la munificence et la lésine tenaient chacune un cordon. Son génie, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. C'était l'homme des deux extrêmes ; l'homme qui, ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, à la mer de s'approcher ou s'éloigner de ses rivages, a fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise.

« Doué d'une sagacité merveilleuse, infinie ; étincelant d'esprit ; saisissant, créant, dans toute question, des rapports inaperçus et nouveaux ; abondant en images vives, pittoresques, en expressions animées, et pour ainsi dire dardées, plus pénétrantes par l'incorrecteur même de son langage toujours un peu empreint d'étrangeté ; sophiste et subtil, mobile à l'excès, il s'était fait d'autres règles d'optique que les autres hommes. Joignez à ces dispositions l'ivresse du succès, l'habitude de boire

dans la coupe enchantée, de s'enivrer de tout l'encens de l'univers, et vous serez sur la voie de l'homme qui, unissant dans ses bizarries tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus vil parmi les mortels, de plus majestueux dans l'éclat de la souveraineté, de plus préemptoire dans le commandement, avec ce qu'il y a de plus ignoble et de plus lâche jusque dans ses plus grands attentats ; joignant les guet-apens aux détrônement, présente une espèce de *Jupiter Scapin*, qui n'avait pas encore paru sur la scène du monde. »

Certes, voilà de l'esprit, et du plus recherché. Je passerai sur l'inconvenance, le scandale du caractère grave d'un prêtre, d'un archevêque comblé des bienfaits de son souverain, auquel, durant sa prospérité, il fit la cour la plus assidue ; qu'il entoura des plus grandes flatteries, et qui se permit, au jour de l'infirmité, des expressions aussi triviales, aussi grotesques, aussi injurieuses que celles qu'on vient de lire plus haut... (*Napoléon en habit d'Arlequin !... Un Jupiter Scapin...*)

Je ne m'arrêterai que sur le mérite du jugement de M. l'abbé de Pradt quand il dit que : « Le premier jet de l'Empereur était toujours grand, le second petit ; que c'était l'homme des extrêmes ; l'homme qui, ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, a fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise. »

M. l'abbé de Pradt a donc bien peu senti l'élévation, la grandeur, la magnanimité d'une si noble démarche. Se séparer d'un peuple qu'égarent des meneurs infidèles, afin de lui faciliter ses destinées ; sacrifier ses intérêts personnels aux maux d'une guerre civile, sans résultats nationaux ; dé-

daigner des asiles honorables, assurés, mais dépendants; préférer le refuge chez un peuple dont on fut pendant vingt ans le constant ennemi; lui supposer une magnanimité égale à la sienne; honorer assez ses lois pour s'y croire à l'abri de l'ostracisme de l'Europe. Certes, de telles pensées, de telles déterminations, ne sauraient être l'opposé du gigantesque, du noble et du grand.

N. B. Ici venaient dans mon journal plusieurs pages pleines de très mauvais détails sur M. l'archevêque de Malines, tous sortis de la bouche de l'Empereur, ou produits par nous-mêmes; je les passe aujourd'hui, je crois le devoir à la satisfaction que l'on m'a dit avoir été éprouvée plus tard par l'Empereur à la lecture des *Concordats*, autre ouvrage subséquent de M. de Pradt; je cède, pour mon compte, à celle que m'ont causée depuis cent autres témoignages de même nature et de la même source.

L'amende honorable spontanée est de mille fois supérieure à toutes les rétorsions qu'on pourrait accumuler contre eux. Et puis, il est des personnes pour qui un retour n'est pas sans mérite, et qui se plaisent à en tenir compte: je suis de ce nombre.

Au moment où j'écrivais ceci, on m'a fait lire, de M. l'abbé de Pradt, des lignes nouvelles qui sont certainement très belles dans leur diction; mais qui sont bien plus belles encore par leur justesse et leur vérité. Je ne puis me refuser à les transcrire ici; elles seront une compensation de celles qui précédent.

Une déclaration des souverains, émanée de Laybach, qualifiant avec réprobation Napoléon de

représentant de la révolution, M. l'archevêque de Malines s'exprime ainsi :

« Il est trop tard pour insulter Napoléon quand il est sans armes, lorsque pendant tant d'années on a fléchi devant lui, quand à son tour il en avait... Des mains armées doivent respecter les mains désarmées, et la gloire du vainqueur se compose en partie d'égards pour les captifs, surtout quand ce n'est pas sous le génie, mais sous le nombre, qu'on a succombé. Il est trop tard d'appeler Napoléon révolutionnaire, après l'avoir appelé longtemps restaurateur de l'ordre en France, et par elle en Europe; il est trop tard pour lui lancer un trait flétrissant, après lui avoir tendu la main comme ami, donné sa foi comme allié, et cherché des appuis pour un trône ébranlé, en mêlant son sang avec le sien. »

Plus loin il dit :

« *Lui, représentant de la révolution?*

« Elle rompt les liens de la France avec Rome, il les renoue.

« Elle a abattu et fermé les temples, il les relève.

« Elle a fait deux clergés ennemis, il les rappelle à l'amitié.

« Elle a profané Saint-Denis, il le purifie et offre des expiations aux cendres des rois.

« Elle a abattu le trône, il le relève et le rehausse,

« Elle a éloigné de leur patrie les hautes classes de la France; il leur en ouvre les portes avec celles de son palais, quoiqu'il les connaisse pour ses irréconciliables ennemis, et pour la plupart ennemis des services publics; il les incorpore de

nouveau avec la société dont elles avaient été si violemment séparées.

« C'est le *représentant d'une révolution* à laquelle on attache la note d'antisociale, qui a fait venir de Rome le chef de l'Église pour verser sur son front l'huile qui consacre les diadèmes ?

« C'est le *représentant d'une révolution* qu'on déclare ennemie des rois, celui qui en a rempli l'Allemagne, qui a fait passer les princes à des rangs supérieurs à ceux qu'ils occupaient, qui a refait la haute royauté, et recréé un modèle effacé.

« C'est le *représentant d'une révolution* qu'on veut faire passer pour un principe d'anarchie, celui qui, nouveau Justinien, a fait rédiger, au milieu du tumulte des armes, des embûches de la politique extérieure, tous ces codes qui sont ce qu'il y a encore de moins défectueux dans la législation humaine, et de la main duquel est sortie cette machine de gouvernement, la plus vigoureuse qui existe sur la terre.

« C'est le *représentant d'une révolution* accusée vulgairement d'avoir tout détruit, celui qui a refait les universités, les écoles, qui a couvert son Empire des chefs-d'œuvre des arts ; c'est l'auteur des travaux les plus vastes, les plus hardis, qui aient étonné et honoré l'esprit humain ; c'est en présence des Alpes aplaniées à sa voix ; des mers domptées à Cherbourg, à Flessingue, au Helder, à Anvers ; des fleuves docilement courbés sous le poids des ponts d'Iéna, de Sèvres, de Bordeaux, de Turin ; des canaux liant les mers entre elles, dans un cours indomptable pour le souverain des mers ; enfin, c'est en présence de Paris, métamorphosé par lui, qu'on le dit un agent général de destruc-

tion ! Celui qui a tout refait représente ce qui a tout détruit ! Encore une fois, à quels hommes privés de discernement croit-on donc parler ? etc. »

Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit changé, etc.

Dimanche 17.

L'Empereur m'a fait demander à deux heures ; il commençait sa toilette. En me voyant il m'a trouvé pâle ; je lui ai dit que cela pouvait venir de l'atmosphère de ma chambre, dont le voisinage de la cuisine faisait une véritable étuve, souvent remplie de fumée. Il a voulu alors que je m'emparasse tout à fait du cabinet topographique pour y travailler le jour et y coucher la nuit, dans le lit même que l'amiral lui avait fait préparer, et dont il n'a pas voulu faire usage, préférant son lit de campagne habituel. En finissant sa toilette et choisissant parmi deux ou trois tabatières qu'il avait sous la main, il en a donné une assez brusquement à son valet de chambre (Marchand) : « Serrez cela, a-t-il dit, je la retrouve toujours sous mes yeux ; elle me fait mal. » Je ne saurais dire ce que c'était ; je présume toutefois qu'il s'agissait d'un portrait du roi de Rome.

L'Empereur est sorti, je l'ai suivi ; il a fait le tour de la maison et a voulu entrer dans ma chambre. Touchant un miroir de toilette, il m'a demandé si c'était celui qu'il m'avait donné. Puis, portant la main à la muraille que chauffe la cuisine, il m'a répété que je ne pouvais demeurer là ; qu'il voulait absolument que je couchasse désormais dans son lit du cabinet topographique, ajoutant la parole charmante que c'était le *lit d'un ami*.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers une mauvaise ferme qui était en vue. Sur notre chemin se trouvait le casernement des Chinois : ce sont des hommes de main-d'œuvre, des laboureurs, etc., que les bâtiments anglais enrôlent à Macao, qui restent dans l'île au service de la compagnie un certain nombre d'années, et s'en retournent après avoir recueilli un petit pécule, à la manière de nos Auvergnats. L'Empereur a voulu leur faire beaucoup de questions, mais nous n'avons jamais pu nous entendre.

Nous avons voulu ensuite entrer dans ce qu'on appelle la ferme de Longwood. L'expression avait séduit l'Empereur ; il croyait trouver ces belles fermes de Flandre ou d'Angleterre ; ce n'était que la fange de nos plus sales métairies. De là nous sommes descendus au jardin de la compagnie, formé dans la rigole des deux ravins opposés. L'Empereur a fait venir le jardinier et celui qui surveille le bétail de la compagnie et commande les Chinois, il leur a fait, à chacun, une foule de questions relatives à leurs emplois. Il est rentré très fatigué de sa course à pied : nous avions pourtant à peine fait un mille : mais c'était sa première excursion.

Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler, ainsi que mon fils, pour notre travail accoutumé. Il m'appelait paresseux, et me faisait observer que mon fils en riait sous cape. Il m'en a demandé la raison ; j'ai répondu que c'était sans doute parce que Sa Majesté le vengeait : « Ah ! j'entends, a-t-il dit en riant, je suis ici le grand-père. »

Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style avec les deux impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Lundi 18, mardi 19.

Peu à peu nos heures et nos habitudes se régularisèrent et s'établirent. L'Empereur déjeunait vers les dix heures dans sa chambre, sur un guéridon, parfois il appelait l'un de nous. A la table de service nous déjeunions à peu près à la même heure ; l'Empereur, pour notre agrément particulier, nous avait laissés libres d'en faire les honneurs et d'y inviter qui bon nous semblerait.

Il n'y avait pas encore d'heures fixes pour la promenade ; la chaleur était très forte dans le jour, l'humidité prompte et grande vers le soir. On annonçait depuis longtemps des chevaux de selle et de voiture venant du cap de Bonne-Espérance ; mais ils n'arrivaient point. L'Empereur travaillait dans la journée avec plusieurs de nous ; il me réservait d'ordinaire pour le temps qui précédait le dîner, lequel n'était guère servi que sur les huit ou neuf heures. Il me faisait donc venir sur les cinq ou six heures avec mon fils ; je n'écrivais ni ne lisais plus, à cause de l'état de mes yeux ; mon fils était venu à bout de me remplacer ; c'était lui qui écrivait ce que l'Empereur dictait ; je n'étais plus là que pour l'aider à se retrouver plus tard dans son griffonnage, ce à quoi je m'étais habitué de manière à pouvoir reproduire, presque littéralement et dans leur entier, toutes les paroles de l'Empereur.

La campagne d'Italie était finie, nous la repassions en entier ; l'Empereur corrigeait ou dictait de

nouveau. On dînait, ainsi que je viens de le dire, de huit à neuf heures ; la table était mise dans la première pièce en entrant ; M^{me} de Montholon était à la droite de l'Empereur, j'étais à gauche ; MM. de Montholon, Gourgaud et mon fils étaient dans les parties opposées. La salle avait encore de l'odeur, surtout quand le temps était humide ; et quelque peu qu'il y en eût, c'était encore assez pour incommoder l'Empereur ; aussi nous n'étions pas dix minutes à table. On préparait le dessert dans la pièce voisine qui était le salon ; nous allions nous y remettre à table, on y servait le café ; la conversation se prolongeait, on lisait quelques scènes de Molière, de Racine, de Voltaire ; nous regretions chaque fois de n'avoir pas Corneille. De là on passait à une table de reversi ; c'était le jeu de l'Empereur au temps de sa jeunesse, disait-il. Ce ressouvenir lui était agréable ; il pensait qu'il pouvait s'en amuser longtemps ; il ne tarda pas à se détrouper ; du reste, nous le jouions avec toutes ses variantes, ce qui amenait beaucoup de mouvement ; j'ai vu jusqu'à 15 ou 18,000 fiches de remises. L'Empereur essayait presque à chaque coup de faire le reversi, c'est-à-dire de faire toutes les levées, ce qui est assez difficile, et cela lui réussissait néanmoins souvent : le caractère perce toujours et partout ! On se retirait de dix à onze heures.

Aujourd'hui 19, quand j'aborde l'Empereur, il me donne à lui traduire un libelle qui lui était tombé sous la main. A travers mille inepties, nous arrivons à des lettres privées qu'il adressait à l'imperatrice Joséphine, sous la formule solennelle de *Madame et chère épouse*. Ensuite c'était une com-

binaison d'espions et d'agents, à l'aide desquels l'Empereur lisait dans l'intérieur de toutes les familles en France, et perçait dans l'obscurité de tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur n'a pas voulu aller plus loin, et m'a fait jeter le livre en me disant : « C'est par trop bête ! »

Le fait est que Napoléon, dans ses relations privées, n'a jamais cessé d'écrire très bourgeoisement *tu* à l'impératrice Joséphine, et *ma bonne petite Louise* à Marie-Louise.

La première fois que j'ai vu de l'écriture suivie de l'Empereur, c'est à Saint-Cloud, après la bataille de Friedland, entre les mains de l'impératrice Joséphine, qui se plaisait à nous la faire déchiffrer comme des espèces d'hiéroglyphes. Elle portait : « Mes enfants viennent d'illustrer encore une fois ma carrière; la journée de Friedland s'inscrira dans l'histoire à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. *Tu* feras tirer le canon; Cambacérès fera publier le bulletin... » Plus tard la même faveur me procura la vue de la même écriture, lors du traité de Tilsitt. Elle disait : « La reine de Prusse est réellement charmante; elle est pleine de coquetterie pour moi; mais n'en sois pas jalouse; je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher pour faire le galant. »

A ce sujet on racontait alors parmi nous, dans le salon de Joséphine, que la reine de Prusse tenant à sa main une fort belle rose, l'Empereur la lui avait demandée, la reine avait d'abord hésité quelques instants, disait-on, puis elle l'avait donnée en disant : « Pourquoi faut-il que je vous donne si facilement, vous qui demeurez inflexible sur tout

ce que je vous demande? » faisant allusion à la place de Magdebourg, qu'elle avait ardemment sollicitée. Circonstance du reste tant soit peu variée, ainsi qu'on pourra s'en convaincre plus tard par le récit même de Napoléon qu'on trouvera par la suite.

Telle était pourtant la nature des rapports privés que des ouvrages anglais d'un certain mérite ont désigurés au point de démontrer l'Empereur comme un tyran farouche, insolent et brutal, prêt à faire violence, à l'aide de ses mamelouks, à cette belle reine, sous les yeux mêmes de son mari malheureux.

Mais voici précisément, sur le même sujet et à la même époque, une lettre authentique, dont je n'ai eu connaissance que depuis peu, et qui achèvera de donner une idée juste du style de Napoléon vis-à-vis de Joséphine, en même temps qu'elle fera connaître des formes aimables, et surtout une sensibilité et une galanterie domestiques qu'amis et ennemis étaient assurément bien loin de soupçonner alors en celui que, par toute l'Europe, la calomnie et le mensonge étaient venus à bout de faire passer pour le plus dur, le plus brutal, le plus insensible des hommes. Cette lettre de Napoléon est une réponse à des observations que lui adressait Joséphine sur le bulletin de la grande armée, qui s'exprimait avec trop peu de ménagement sur la reine de Prusse.

« J'ai reçu la lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais les femmes intrigantes au delà de tout; je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conci-

liantes: ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, M^{me} d'Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant avec une profonde sensibilité et naïvement: c'est bien là son écriture. Son accent allait à l'âme, elle me fit peine, je lui dis: *Eh bien! Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serais plus assez puissant pour faire condamner votre mari.* Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse, son mari est depuis tranquille, deux heures plus tard il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces; mais c'est que celles-la seules te ressemblent.

6 novembre 1806, à neuf heures du soir. »

Quant à ce grand échafaudage de police et d'espionnage dont parlait le mauvais livre que nous venons de parcourir, échafaudage qui a fait tant de bruit dans le monde à la même époque, quel Etat du continent peut se vanter d'en avoir eu moins que le gouvernement français? Et cependant quel terrain pouvait en demander plus que la France! Quelles circonstances le commandaient plus impérieusement! Tous les pamphlets de l'Europe se sont dirigés sur ce point, pour rendre odieux chez autrui ce qu'ils cherchaient par là à cacher d'autant plus chez eux. Toutefois, ces mesures, si nécessaires en principe, avilissantes sans doute dans leurs détails, n'ont jamais été traitées que fort en grand par l'Empereur, et toujours d'après sa maxime constante, qu'il n'y a que ce qui est indispensable qui doive être fait. Je l'ai

souvent entendu, au Conseil d'Éta., se faire rendre compte de ces objets, les traiter avec une sollicitude particulière, les corriger, chercher à en prévenir les inconvénients, créer des commissions de son conseil pour aller visiter les prisons, et lui faire des rapports directs. Employé moi-même dans une mission de cette nature, j'ai pu me convaincre, en effet, de tous les abus, de toutes les vexations des subalternes, mais aussi de toute l'inclination et de l'extrême désir du souverain de les réprimer.

L'Empereur voulut même, disait-il, chercher à relever, aux yeux des peuples, cette branche d'administration que flétrissaient en quelque sorte les préjugés et l'opinion, en la confiant à quelqu'un dont le caractère et la moralité seraient sans reproches. Il fit appeler, en 1810, à Fontainebleau, un de ses conseillers d'État. Celui-ci avait été émigré, ou à peu près. Sa famille, sa première éducation, ses premières opinions, tout eût pu le rendre suspect à quelqu'un de plus défiant que l'Empereur. Dans le cours de la conversation, il lui demanda : « Si le comte de Lille se découvrait maintenant à Paris, et que vous fussiez chargé de la police, le feriez-vous arrêter ? — Oui, sans doute, répondit le conseiller d'État, parce qu'il aurait rompu son ban, et qu'il y serait en opposition à toutes les lois existantes. » Et l'Empereur continuant à poser des questions auxquelles il fut répondre à sa satisfaction, il termina en disant : « Eh bien, retournez à Paris, je vous y fais mon préfet de police. »

Quant au secret des lettres sous le gouvernement de Napoléon, quoi qu'on en ait dit dans le public, on en lisait très peu à la poste, assurait l'Empereur : celles qu'on rendait aux particuliers, ouvertes

ou recachetées, n'avaient pas été lues la plupart du temps; jamais on n'en eût fini. Ce moyen était employé bien plus pour prévenir les correspondances dangereuses que pour les découvrir. Les lettres réellement lues n'en conservaient aucune trace; les précautions étaient des plus complètes. Il existait depuis Louis XIV, disait l'Empereur, un bureau de *police politique* pour découvrir les relations avec l'étranger. Depuis ce souverain, les mêmes familles en étaient demeurées en possession; les individus et leurs fonctions étaient inconnus; c'était un véritable emploi. Leur éducation s'était achevée à grands frais dans les diverses capitales de l'Europe; ils avaient leur morale particulière, et se prêtaient avec répugnance à l'examen des lettres de l'intérieur: c'était pourtant eux qui l'exerçaient. Dès que quelqu'un se trouvait couché sur la liste de cette importante surveillance, ses armes, son cachet étaient aussitôt gravés par le bureau, si bien que ses lettres, après avoir été lues, parvenaient néanmoins intactes, et sans aucun indice de soupçon, à leur adresse. Ces circonstances, les graves inconvénients qu'elles pouvaient amener, les grands résultats qu'elles pouvaient produire, faisaient la principale importance du directeur général des postes, et commandaient dans sa personne beaucoup de prudence, de sagesse et de sagacité.

L'Empereur a donné à ce sujet de grandes louanges à M. Lavalette; il n'était nullement partisan, du reste, de cette mesure, disait-il; car, quant aux lumières diplomatiques qu'elle pouvait procurer, il ne pensait pas qu'elles pussent répondre aux dépenses qu'elles occasionnaient: ce

bureau coûtait six cent mille francs. Et quant à la surveillance exercée sur les lettres des citoyens, il croyait qu'elle pouvait causer plus de mal que de bien. « Rarement, disait-il, les conspirations se traitent par cette voie; et quant aux opinions individuelles obtenues par les correspondances épistolaires, elles peuvent devenir plus funestes qu'utiles au prince, surtout avec notre caractère. De qui ne nous plaignons-nous pas avec notre expansion et notre mobilité nationales? Tel que j'aurai maltraité à mon lever, observait-il, écrira dans le jour que je suis un tyran: il m'aura comblé de louanges la veille, et le lendemain, peut-être, il sera prêt à donner sa vie pour moi. La violation du secret des lettres peut donc faire perdre au prince ses meilleurs amis, en lui inspirant à tort de la méfiance et des préventions; d'autant plus que les ennemis capables d'être dangereux sont toujours assez rusés pour ne pas s'exposer à ce danger. Il est tel de mes ministres dont je n'ai jamais pu surprendre une lettre. »

Je crois avoir déjà dit qu'au retour de l'île d'Elbe, on a trouvé aux Tuileries une foule de pétitions et de pièces où Napoléon se trouvait fort indécentement mentionné: il les fit brûler. « Elles eussent formé un recueil bien abject, disait l'Empereur. J'eus un moment l'idée d'en insérer quelques-unes dans le *Moniteur*; elles auraient dégradé quelques individus, mais n'eussent rien appris sur le cœur humain: les hommes sont toujours les mêmes! »

L'Empereur, du reste, était loin de connaître tout ce que la police exécutait en son nom sur les écrits et sur les individus: il n'en avait ni le temps

ni les moyens. Aussi tous les jours apprend-il de nous, ou par des pamphlets qui lui tombent sous la main, des arrestations d'individus ou des suppressions d'ouvrages qui sont tout à fait neuves pour lui.

En parlant des ouvrages cartonnés ou défendus par la police, sous son règne, l'Empereur disait que n'ayant rien à faire à l'île d'Elbe, il s'y était amusé à parcourir quelques-uns de ces ouvrages, et souvent il ne concevait pas les motifs que la police avait eus dans la plupart des prohibitions qu'elle avait ordonnées.

De là il est passé à discuter la liberté ou la limitation de la presse. C'est, selon lui, une question interminable et qui n'admet point de demi-mesure. Ce n'est pas le principe en lui-même, dit-il, qui apporte la grande difficulté, mais bien les circonstances sur lesquelles on aura à faire l'application de ce principe pris dans le sens abstrait. L'Empereur serait même par nature, disait-il, pour la liberté illimitée.

C'est sous ce même point de vue, et avec les mêmes raisonnements, que je l'ai vu constamment traiter ici toutes les grandes questions; aussi Napoléon a-t-il vraiment été et doit-il demeurer, avec le temps, le type, l'étendard et le prince des idées libérales: elles sont dans son cœur, dans ses principes, dans sa logique. Si parfois ses actions semblent s'en être écartées, c'est que les circonstances l'ont impérieusement maîtrisé. En voici une preuve que j'acquis dans le temps, et que je n'appréciais pas alors autant qu'aujourd'hui.

Causant à l'écart dans un de ces cercles du soir aux Tuilleries, avec trois ou quatre personnes de la

ceur groupées autour de lui, ainsi que cela arrivait souvent, il termina une grande question politique par ces paroles remarquables : « Car, moi aussi, je suis foncièrement et naturellement pour un gouvernement fixe et *modéré*. » Et comme la figure d'un des interlocuteurs lui exprimait quelque surprise : « Vous ne le croyez pas, continua-t-il ; pourquoi ? Est-ce parce que ma marche ne semble point d'accord avec mes paroles ? Mais, mon cher, que vous connaîtriez peu les choses et les hommes ! la nécessité du moment n'est-elle donc rien à vos yeux ? Je n'aurais qu'à relâcher les rênes, et vous verriez un beau tapage ; ni vous ni moi ne coucherions peut-être pas après-demain aux Tuilleries. »

Première tournée de l'Empereur à cheval. — Dureté des instructions ministérielles à son égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles de l'Empereur. — Réponses brutales.

Mercredi 20 au samedi 23.

L'Empereur est monté à cheval après déjeuner. Nous avons pris le chemin de la ferme ; nous avons rencontré le fermier dans le jardin de la compagnie ; nous nous en sommes fait suivre. Nous avons parcouru tout le terrain avec lui ; l'Empereur lui faisant une foule de questions sur tous les détails de sa ferme, ainsi qu'il le faisait, me disait-il, dans ses chasses aux environs de Versailles, où il discutait avec les fermiers les idées du Conseil d'État, pour venir reproduire ensuite à ce même Conseil d'État les objections des fermiers. Nous avons prolongé le terrain de Longwood le long de la vallée, jusqu'à ce que les chevaux n'ayant plus de passage, nous nous sommes vus contraints de rétrograder.

Nous avons alors traversé le vallon, gagné le plateau du camp, couru jusqu'à la montagne des Signaux, et prolongeant sa crête, nous sommes venus, en dehors du camp, par la maison des Signaux, jusqu'au chemin qui conduit de Longwood chez M^{me} Bertrand. L'Empereur voulait d'abord aller jusque chez elle; mais à mi-chemin il s'est ravisé, et nous sommes rentrés à Longwood.

Les instructions des ministres anglais, à l'égard de l'Empereur à Sainte-Hélène, avaient été dictées avec cette dureté et ce scandale qui ont présidé en Europe à leur violation solennelle du droit des gens. Un officier anglais devait être constamment à la table de l'Empereur; mesure barbare qui nous eût privés de la douceur de nous trouver en famille: on ne s'en abstint que parce que l'Empereur n'eût jamais mangé que dans sa chambre. Peut-être se repentait-il, et j'ai de bonnes raisons de le croire, de n'en avoir pas agi ainsi à bord du *Northumberland*.

Un officier anglais devait sans cesse accompagner l'Empereur à cheval; gêne cruelle qui tendait à ne pas lui permettre un moment de distraction dans sa malheureuse situation. On y renonça, du moins pour l'intérieur de certaines limites qu'on nous fixa à cet effet, parce que l'Empereur avait déclaré qu'autrement il ne monterait jamais à cheval.

Dans notre triste situation, chaque jour venait ajouter quelque chose à nos contrariétés; c'était sans cesse une piqûre nouvelle, d'autant plus cruelle que le mal s'établissait pour un long avenir.

Ulcérés comme il était permis de l'être, nous étions sensibles à tout; et trop souvent les motifs

qu'on nous donnait prenaient encore les couleurs de l'ironie. Ainsi des sentinelles étaient mises, à la nuit, sous les fenêtres de l'Empereur et jusqu'à nos portes ; c'était, nous disait-on, pour notre propre sûreté. On gênait la libre communication avec les habitants, on nous mettait au secret, et l'on répondait que c'était pour que l'Empereur ne fût point importuné. Les consignes, les ordres, variaient sans cesse ; nous vivions dans la perplexité, dans l'hésitation, dans la crainte d'être exposés à chaque pas à quelque affront imprévu. L'Empereur, qui ressentait vivement toutes ces choses, prit le parti d'en faire écrire à l'amiral par M. de Montholon. Il parlait avec chaleur, et accompagnait ses paroles d'observations dignes de remarque. « Que l'amiral ne s'attende pas, disait-il, que je traite aucun de ces objets avec lui. S'il venait demain, malgré mon juste ressentiment, il me trouverait le visage aussi riant et la conversation aussi insignifiante que de coutume ; non qu'il y eût de la dissimulation de ma part, ce ne serait que le fruit de mon expérience. Je me souviens encore de lord Withworth qui remplit l'Europe d'une longue conversation avec moi dont à peine quelques mots étaient vrais. Toutefois ce fut alors ma faute : elle fut assez forte pour m'apprendre à n'y plus revenir. Aujourd'hui l'Empereur a gouverné trop longtemps pour ne pas savoir qu'il ne doit point se commettre à la discrétion de quelqu'un, auquel il donnerait le droit de dire à faux : *l'Empereur m'a dit cela* ; car l'Empereur n'aurait pas même la ressource d'affirmer que non. Un témoignage en vaut un autre ; il faut donc de nécessité qu'il emploie quelqu'un qui puisse dire au narra-

teur qu'il ment dans ce qu'il lui fait dire, et qu'il est prêt à lui rendre raison de son expression, ce que l'Empereur ne saurait faire. »

La lettre de M. de Montholon était vive, la réponse fut injurieuse et brutale : *On ne connaissait pas telle chose à Sainte-Hélène qu'un Empereur ; la justice et la modération du gouvernement anglais à notre égard seraient l'admiration des âges futurs, etc., etc...* Le docteur O'Méara fut chargé d'accompagner cette réponse écrite d'additions verbales les plus révoltantes ; de demander, par exemple, si l'Empereur désirait que l'amiral lui envoyât des libelles et des lettres anonymes, atroces, qu'il avait reçus à son adresse, etc., etc.

Je travaillais avec l'Empereur quand on lui rendit compte de cette réponse. Je ne pus cacher l'étonnement et l'indignation que me causaient certaines expressions. Toutefois la philosophie seule devait nous tenir lieu de ressentiment : il fallait bien se dire que toute satisfaction était hors de notre pouvoir ; car, adresser une plainte directe au prince régent, c'eût été ménager peut-être une jouissance à ce prince, et à celui qui nous offensait un titre méritoire ; et puis d'ailleurs il ne pouvait exister de plaintes de l'Empereur adressées à qui que ce fût sur la terre ; il n'était plus pour lui, à cet égard, d'autre tribunal que Dieu, les nations et la postérité.

Le 23, la frégate la *Doris* est arrivée du Cap : elle apportait sept chevaux qui y avaient été achetés pour l'Empereur.

Mépris de l'Empereur pour la popularité ; ses motifs, ses arguments, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud.

Dimanche 24.

L'Empereur lisait quelque chose où on le faisait parler avec trop de bonté ; il s'est récrié sur l'erreur de l'écrivain : « Comment a-t-on pu me faire dire cela ? C'est trop tendre, trop doucereux pour moi ; on sait bien que je ne le suis pas. — Sire, disais-je, on a eu une bonne intention ; la chose est innocente en elle-même, et a pu produire un bon résultat au dehors. Cette réputation de bonté, que vous semblez vouloir dédaigner, eût pu avoir un poids immense sur l'opinion ; elle eût prévenu du moins les couleurs dont un système en Europe a faussement peint Votre Majesté aux yeux des peuples. Votre cœur, que je connais à présent, est certainement aussi bon que celui de Henri IV, que je n'ai pas connu ; eh bien ! sa bonté est encore proverbiale ; il est demeuré une idole, et je soupçonne que Henri IV était un tant soit peu charlatan ; pourquoi Votre Majesté a-t-elle dédaigné de l'être ? Elle montre trop d'horreur pour cette espèce de moyen. Après tout, c'est le charlatanisme qui gouverne le monde ; heureux toutefois quand il n'est qu'innocent ! »

L'Empereur s'est mis à rire de ce qu'il appelait mon verbiage. « Mon cher, qu'est-ce que la popularité, la débonnaireté ? disait-il. Qui fut plus populaire, plus débonnaire que le malheureux Louis XVI ? Pourtant quelle a été sa destinée ? Il a péri ! C'est qu'il faut servir dignement le peuple, et ne pas s'occuper de lui plaire : la belle manière de le gagner, c'est de lui faire du bien ; rien n'est plus

dangereux que de le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, il s'irrite et pense qu'on lui a manqué de parole ; et si alors on lui résiste, il hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du prince, sans doute, est de faire ce que veut le peuple ; mais ce que veut le peuple n'est presque jamais ce qu'il dit : sa volonté, ses besoins, doivent se trouver moins dans sa bouche que dans le cœur du prince.

« Tout système peut sans doute se soutenir ; celui de la débonnaireté comme celui de la sévérité ; chacun a ses avantages et ses inconvénients ; tout se balance dans ce bas monde. Que si vous me demandez à quoi ont pu me servir mes expressions et mes formes sévères, je répondrai : « A m'épargner de faire ce dont je menaçais. » Quel mal après tout, ai-je fait ? Quel sang ai-je versé ? Qui peut se vanter, dans les circonstances où je me suis trouvé, qu'il eût fait mieux ? Quelle époque de l'histoire, semblable à mes difficultés, offre mes innocents résultats ? Car, que me reproche-t-on ? On a saisi les archives de mon administration, on est demeuré maître de mes papiers, qu'a-t-on eu à mettre au grand jour ? Tous les souverains, dans ma position, au milieu des factions, des troubles, des conspirations, ne sont-ils pas entourés de meurtres et d'exécutions ? Voyez pourtant quel a été avec moi le calme subit de la France ? Cette marche vous étonne, continua-t-il en riant, vous qui parfois montrez la douceur et la *naïveté* d'un enfant ? »

Et me voilà, dans ma propre défense, soutenant vivement à mon tour que tous les systèmes pouvaient avoir leur avantage. « Tout homme, conve-

nais-je, doit se créer sans doute un caractère par l'éducation ; mais il faut qu'il en pose les bases sur celui que lui a donné la nature ; autrement il court le risque de perdre les avantages de celui-ci, sans obtenir ceux du caractère qu'il voudrait se donner ; ce pourrait n'être plus qu'un instrument qui fausserait sans cesse. Le cours de la vie de chacun doit être, après tout, le résultat évident, le vrai jugement de son caractère. Or, de quoi pourrais-je avoir à me plaindre ? Du dernier degré de la misère ? Je me suis relevé seul à une assez belle aisance, et du pavé de Londres, je suis parvenu aux marches de votre trône, aux sièges de votre conseil ; le tout sans que j'aie à être embarrassé, devant qui que ce soit, d'aucune parole, d'aucun écrit, d'aucune démarche. N'est-ce pas aussi avoir produit en petit mes petites merveilles ? Et qu'aurais-je donc pu faire de mieux avec un autre tour donné à mon caractère ? »

On est venu interrompre la conversation, pour dire à l'Empereur que l'amiral et des dames, venues par la *Doris*, sollicitaient la faveur d'être présentés. L'Empereur a répondu sèchement qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille.

Au point où nous en étions, la politesse personnelle de l'amiral était une injure de plus, et quant à ceux qui le suivaient, comme on ne pouvait venir à nous qu'avec la permission de l'amiral, l'Empereur ne pouvait accorder qu'on fit ainsi les honneurs de sa personne : s'il était au secret, il fallait qu'on le signifiât ; s'il n'y était pas, il devait voir qui bon lui semblait sans l'intervention de personne. Il ne fallait pas surtout qu'on se targuât en Europe de l'entourer de toutes sortes d'égards et

de respects, quand on ne l'abreuvait que d'inconvenances et de caprices.

L'Empereur est sorti à cinq heures et s'est promené dans le jardin. Le général-colonel du 53^e régiment est venu l'y trouver, et lui a demandé la permission de lui présenter, le lendemain, son corps d'officiers ; l'Empereur l'a accepté pour trois heures.

Demeurés seuls nous deux, l'Empereur a prolongé sa promenade ; il s'est arrêté devant une des plates-bandes à considérer une fleur, et m'a demandé si ce n'était pas là un lis ; c'en était un magnifique

Après le dîner, durant notre reversi accoutumé, dont l'Empereur commençait du reste à se fatiguer :

— Où croyez-vous, m'a-t-il dit tout à coup, que soit en ce moment M^{me} de Las Cases ?

— Hélas ! Sire, lui ai-je répondu, Dieu le sait !

— Elle est à Paris, a-t-il continué, c'est aujourd'hui mardi, il est neuf heures, elle est à l'Opéra.

— Non, Sire, elle est trop bonne femme pour être au spectacle quand je suis ici.

— Voilà bien les maris, disait l'Empereur en riant, toujours confiants et crédules !

Puis passant au général Gourgaud, il l'a plaisanté de même sur sa mère et sa sœur¹. Celui-ci, s'en attristant beaucoup, et ses yeux se mouillant,

1. Le général Gourgaud avait pour sa mère et sa sœur une tendresse extrême ; il en était aimé de même. Ses soins pour elles allaient au point de leur peindre, dans ses lettres, Sainte-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur son compte : c'étaient des forêts d'orangers, de citronniers, un printemps perpétuel, en un mot tout à fait du roman. Et les ministres anglais n'ont pas rougi, plus tard, de faire tourner contre lui ces innocentes supercheries de sa sollicitude filiale !!!

l'Empereur le regardant de côté, disait d'une manière charmante : « N'est-ce pas bien méchant à moi, bien barbare, bien tyran, de toucher ainsi des cordes si tendres ? »

L'Empereur me demandait ensuite combien j'avais d'enfants ; quand et comment j'avais connu M^{me} de Las Cases. Je lui répondais que M^{me} de Las Cases était ma première connaissance dans la vie ; que notre mariage était un nœud que nous avions lié nous-mêmes dans notre enfance, et que pourtant il avait fallu la plupart des événements de la Révolution pour pouvoir l'accomplir, etc., etc.

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. — Cosaques.
Jérusalem délivrée.

Lundi 25.

L'Empereur, qui n'avait pas été bien la veille, a continué d'être indisposé, et a fait prévenir qu'il ne pourrait pas recevoir les officiers du 53^e ainsi qu'il l'avait fixé. Vers le milieu du jour il m'a fait appeler, et nous avons relu quelques chapitres de la campagne d'Italie. Je comparais celui de la bataille d'Arcole à un chant de l'*Iliade*.

Quelque temps avant l'heure du dîner, nous nous trouvions réunis autour de lui dans sa chambre ; on est venu nous dire que nous étions servis ; il nous a renvoyés ; je sortais le dernier, il m'a retenu. « Restez, m'a-t-il dit, nous dînerons ensemble ; nous sommes les vieux, laissons aller les jeunes ; nous nous tiendrons compagnie. » Puis il a voulu s'habiller, « ayant l'intention, disait-il, de passer dans le salon après son dîner. »

En faisant sa toilette, il passait sa main sur sa

cuisse gauche, où se voyait un trou considérable ; il y enfonçait le doigt en me le montrant significativement, et voyant que j'ignorais ce que ce pouvait être, il m'a dit que c'était le coup de baïonnette qui avait failli lui coûter la cuisse au siège de Toulon. Marchand, qui l'habillait, s'est permis d'observer qu'on le savait bien à bord du *Northumberland*, qu'un des hommes de l'équipage lui avait dit, lorsqu'on y arriva, que c'était un Anglais qui, le premier, avait blessé notre Empereur.

L'Empereur prenant alors ce sujet, disait qu'on avait généralement admiré et prôné le rare bonheur qui le tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. « Et l'on était dans l'erreur, ajoutait-il, seulement j'avais toujours fait mystère de tous mes dangers. » Et il a raconté qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui au siège de Toulon ; qu'il en avait eu plusieurs tués ou blessés dans ses campagnes d'Italie, trois ou quatre au siège de Saint-Jean-d'Acre. Qu'il avait été blessé maintes fois : qu'à la bataille de Ratisbonne, une balle lui avait frappé le talon ; qu'à celle d'Essling ou de Wagram, je ne saurais dire laquelle, un autre coup de feu lui avait déchiré la botte, le bas et la peau de la jambe gauche ; en 1814 il avait perdu un cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube, ou dans son voisinage ; et après le combat de Brienne, en rentrant le soir à son quartier général, triste et méditatif, il se trouva chargé inopinément par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée ; il en repoussa un de la main, et se vit contraint de tirer son épée pour sa défense personnelle ; plusieurs de ces Cosaques furent tués à ses côtés. « Mais ce qui donne un prix bien extraor-

dinaire à cette circonstance, disait-il, c'est qu'elle se passa auprès d'un arbre que je considérais en cet instant, et que je reconnaissais pour être celui au pied duquel, durant nos récréations, à l'âge de douze ans, je venais lire la *Jérusalem délivrée*. » C'était donc là que Napoléon avait éprouvé sans doute les premières émotions de la gloire!

L'Empereur répétait qu'il avait été très souvent exposé dans ses batailles; mais on le taisait toujours avec le plus grand soin. Il avait recommandé, une fois pour toutes, le silence le plus absolu sur toutes les circonstances de cette nature. « Quelle confusion, quel désordre n'eussent pas résulté du plus léger bruit, du plus petit doute touchant mon existence! disait-il. A ma vie se rattachait le sort d'un grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe! »

Cette habitude, du reste, de tenir ces circonstances secrètes, faisait, ajoutait-il en ce moment, qu'il n'avait pas songé à les relater dans ses campagnes; et puis elles étaient aujourd'hui presque hors de sa mémoire; ce n'était plus guère, disait-il, que par hasard et dans le cours de ses conversations qu'elles pouvaient lui revenir, etc., etc.

Ma conversation avec un Anglais.

Mardi 28.

L'Empereur a continué d'être indisposé.

Un des Anglais, dont la femme avait été refusée hier à la suite de l'amiral, est venu me rendre visite ce matin, dans l'intention d'essayer une nouvelle et dernière tentative pour parvenir à Napoléon. Cet Anglais parlait très bien le français,

ayant demeuré en France pendant toute la guerre. C'était un de ceux connus dans le temps sous le nom de *détenus*; un de ceux qui, venus en France comme voyageurs, s'y trouvèrent arrêtés par le premier consul, lors de la rupture du traité d'Amiens, en représailles de ce que le gouvernement anglais avait, suivant sa coutume, saisi nos bâtiments marchands avant de nous déclarer la guerre. Cette circonstance causa une longue et vive discussion entre les deux gouvernements, et empêcha même, durant toute la guerre, un cartel d'échange. Les ministres anglais s'obstinèrent à ne vouloir pas regarder leurs compatriotes arrêtés comme des prisonniers, dans la crainte que ce ne fût une renonciation implicite à leur espèce de *droit de piraterie*. Toutefois, cette obstination de leur part valut une longue captivité à leurs compatriotes; ils ont été retenus en France plus de dix ans: c'est l'absence du siège de Troie, aussi longue, aussi pénible, mais moins glorieuse.

Cet Anglais était beau-frère de l'amiral Burton, qui venait de mourir, commandant la station de l'Inde. Cette circonstance pouvait lui donner quelques rapports directs avec les ministres, à son arrivée en Angleterre; il pouvait avoir été choisi par l'amiral pour y rendre bien des choses qui nous concernent; je n'ai donc pas refusé la conversation, je l'ai même prolongée. Elle a duré plus de deux heures, toute calculée de ma part sur ce qu'il pouvait redire à l'amiral, répéter au gouvernement ou dans les cercles en Angleterre. J'en fais grâce; on n'y retrouverait que l'éternelle récapitulation de nos reproches et de nos griefs, la fastidieuse répétition de nos plaintes et de nos douleurs; ce

serait encore et toujours la violation des droits estimés les plus sacrés ; l'outrage fait à notre bonne foi ; l'arrogance, l'impudeur, les plus basses insultes du pouvoir, etc. J'ai particulièrement appuyé sur les mauvais traitements qu'on nous faisait éprouver ici ; sur le travers d'esprit de celui qui tenait ici nos chaînes. « Sa gloire, disais-je, n'est pas de nous soumettre, mais bien plutôt de nous satisfaire. Il devrait nous faire oublier à force d'égards toute la rigueur et les injustices de la politique. Rechercherait-il la réprobation des hommes, lorsque sa bonne fortune le conduisait à mêler noblement son nom à celui de l'homme du temps, du héros de l'histoire ? Objecterait-il ses instructions ? Mais encore, dans nos mœurs européennes, l'honneur est là pour les interpréter convenablement, etc., etc.

Mon Anglais m'a écouté avec beaucoup d'attention ; il a montré même parfois un intérêt marqué, approuvant fort plusieurs de mes observations ; mais aura-t-il été sincère, et ne tiendra-t-il pas à Londres un langage tout à fait différent ?

Chaque fois qu'un bâtiment arrive de Sainte-Hélène en Angleterre, les papiers publics présentent aussitôt sur les captifs de Longwood des relations infidèles, absurdes, qui doivent nécessairement les rendre ridicules à la masse du public. Comme nous nous en exprimions ici avec ameretume, des Anglais honnêtes et distingués nous dirent : « Ne vous y méprenez pas, ces injures ne viennent pas sans doute de nos compatriotes qui vous visitent ici ; mais bien de nos ministres à Londres ; car aux excès et à la violence du pouvoir, l'administration qui nous gouverne aujourd'hui

joint toute la petitesse des intrigues les plus basses et les plus viles. »

Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais. — Ressources des émigrés, etc.

Mercredi 27.

L'Empereur se trouvant mieux est monté à cheval vers une heure, et au retour a reçu les officiers du 53°. Il a été pour eux tout à fait aimable et gracieux.

Après cette visite, l'Empereur, qui m'avait dit de demeurer avec lui, s'est promené dans le jardin ; je lui ai rendu compte de ma conversation de la veille avec l'Anglais qui était venu me faire visite. De là ses questions se sont portées sur l'émigration, Londres et les Anglais.

Je lui disais que l'émigration n'aimait pas les Anglais, mais qu'il y avait peu d'émigrés qui ne se fussent attachés à quelque Anglais : que les Anglais n'aimaient point l'émigration, mais qu'il y avait peu de familles anglaises qui n'eussent adopté quelque Français. Ce devait être là toute la clef des sentiments et des rapports, souvent contradictoires, qu'on rencontre d'ordinaire sur cet objet. Quant au bien qu'ils nous avaient fait, surtout la classe moyenne, qui est celle qui caractérise toujours un peuple, il était au delà de toute expression, et nous endette envers elle d'une véritable reconnaissance. Il est difficile d'énumérer les bienfaits particuliers, les institutions bienveillantes, les mesures charitables employées vis-à-vis de nous ; ce sont les particuliers qui, par leur exemple, ont amené le gouvernement à des secours réguliers ; et quand

ceux-ci ont été établis, les autres n'ont point cessé.

L'Empereur me demandait si j'avais participé à ces secours. J'avais trouvé plus doux de ne rien devoir qu'à mon travail, et l'organisation sociale et industrielle de l'Angleterre était telle, qu'avec ce sentiment on était sûr de réussir.

« Mais n'avez-vous jamais aperçu l'occasion de faire fortune? — Deux fois. Un évêque de Rodez, *Colbert*, Écossais de naissance, qui m'aimait beaucoup, me proposa de suivre son frère à la Jamaïque : il y allait chef du pouvoir exécutif, était un des planteurs les plus considérables ; il m'eût confié la gestion de ses biens, et m'eût fait avoir celle de ses amis ; l'évêque me garantissait en trois ans une véritable fortune. Je ne pus m'y résoudre, je préférai continuer une vie misérable, à m'éloigner des côtes de France.

« Une autre fois, des amis voulaient m'envoyer dans l'Inde ; j'y eusse été employé, protégé ; on me garantissait encore, en très peu de temps, une fortune considérable. Je ne voulus pas ; je me trouvais trop âgé, c'était trop loin, disais-je. Il y a vingt ans de cela, et je suis à Sainte-Hélène.

« Cependant il en était peu dont l'émigration, dans le principe, eût été plus dure, bien qu'il n'en fût pas de plus brillante vers sa fin. Je m'étais vu plus d'une fois à la veille de manquer littéralement de tout : pourtant je n'avais jamais été découragé ni même malheureux. J'avais trouvé le vrai trésor de la philosophie en me comparant au grand nombre de ceux qui, autour de moi, étaient plus malheureux encore, aux vieillards, aux femmes, à ceux qui, dépourvus d'une certaine instruction, de certaines facultés, n'apprendraient jamais une langue

étrangère, ne sauraient jamais se créer aucun moyen. Moi, j'avais de la jeunesse, de l'ardeur, je me sentais capable de quelque chose, j'étais plein d'espérance ; je montrais ce que je ne savais pas, tout ce qu'on voulait ; j'apprenais la veille ce qu'on me demandait pour le lendemain. Plus tard, mon *Atlas historique* fut une idée heureuse qui m'ouvrit une mine d'or ; ce n'était pourtant alors qu'une véritable esquisse ; mais, à Londres, tout s'encourage, tout se vend ; et puis le ciel bénit mes efforts ; débarqué à l'entrée de la Tamise, j'avais gagné Londres à pied, n'ayant que sept louis dans ma poche, sans connaissances, sans recommandations sur ces rives étrangères ; j'en sortis en poste, possédant deux mille cinq cents guinées, ayant fait des amis tendres pour lesquels j'aurais donné ma vie. »

« Mais moi, si j'avais émigré, disait l'Empereur, quel eût été mon sort, mon lot ? » Il parcourait alors inutilement diverses directions, et s'arrêtait constamment sur le militaire. « J'y aurais toujours bien fourni ma carrière, après tout, disait-il. — Cela n'est pas sûr, répondais-je, Sire ; vous vous fussiez trouvé étouffé dans la foule. Arrivé à Coblenz ou dans tout corps français, vous eussiez été classé d'après le rang du tableau ; rien n'eût pu vous le faire franchir ; car nous étions stricts observateurs des formes, etc., etc. »

L'Empereur me demandait ensuite quand et comment j'étais rentré.

— Après la paix d'Amiens, par le bienfait de votre amnistie ; encore m'étais-je glissé par contrebande dans une famille anglaise, pour atteindre Paris plus tôt. Dès que j'y fus arrivé, de peur de

compromettre cette famille, j'allai moi-même faire ma déclaration à la police, qui me donna une carte que je devais faire viser toutes les semaines ou tous les mois; je n'en fis rien, et il ne m'en arriva rien. J'étais décidé à me conduire sagement; qu'avais-je à craindre? disais-je. Cependant, une fois, je vis qu'il eût pu m'en coûter cher: c'était le moment le plus violent de la crise de Georges et Pichegru; d'ordinaire je passais mes soirées dans des sociétés intimes dans ma propre maison, je ne sortais presque jamais; mais ici, conduit par la fatalité, peut-être par le vif intérêt que je prenais à la chose du jour, je m'égarai un soir assez tard dans le faubourg Saint-Germain; je manquai le passage du pont Louis XVI, que je connaissais si bien, et allai déboucher sur le boulevard des Invalides, sans plus savoir où je me trouvais. Les postes étaient doublés partout et multipliés; je demandai ma route à une sentinelle; j'entendis distinctement son camarade, à quelques pas de là, lui demander pourquoi il ne m'arrêtait pas; celui-ci répondit que je ne faisais aucun mal. Je gagnai mon gîte à pas redoublés, frémissant sur le danger que je venais de courir: j'étais en contravention formelle vis-à-vis de la police; mon émigration, mon nom, mes habitudes, mes opinions me classaient parmi les mécontents; tous les renseignements qu'on eût pris m'eussent été défavorables, je n'aurais pu me réclamer de personne; on eût trouvé dans ma poche, et c'est ce qui me frappait davantage, cinq guinées: bien que je fusse en France depuis plus de deux ans, c'étaient les dernières que m'avait values mon travail; je les portais toujours, je les ai ici; leur vue était pour moi

une espèce de bonheur, elles me rappelaient un temps pénible qui n'était plus. Or, que ne pouvait-il, que ne devait-il pas arriver par le concours de toutes ces circonstances ? J'aurais eu beau nier, affirmer, personne ne m'eût cru ; j'eusse beaucoup souffert sans doute, et pourtant je n'étais nullement coupable. Voilà cependant la justice des hommes ! Toutefois, je ne me mis pas plus en règle vis-à-vis de la police, et il ne m'arriva jamais rien.

« Lorsque je fus présenté à la cour de Votre Majesté, les émigrés, qui étaient dans le même cas que moi, firent lever leur surveillance, qui était de dix ans ; moi, je me promis bien de laisser finir la mienne de sa belle mort. Invité, au nom de Votre Majesté, à une fête qu'elle donnait à Fontainebleau, je trouvai plaisir d'aller à la police demander un passeport. On convint qu'il m'était régulièrement nécessaire ; mais on me le refusa, pour ne pas rendre, dit-on, l'administration ridicule. Plus tard, devenu chambellan de Votre Majesté, j'eus à faire un voyage privé ; et pour cette fois ils m'affranchirent pour toujours et en riant de toute formalité future.

« Au retour de Votre Majesté, en 1815, voulant rendre service à quelques émigrés qui étaient revenus avec le roi ; j'allai pour eux à la police. J'étais un conseiller d'Etat, tous les registres me furent ouverts. Après l'article de mes amis, je fus curieux de connaître le mien ; j'appris que j'y étais noté comme grand partisan de M. le comte d'Artois, à Londres. Je ne pus m'empêcher de réfléchir sur ce que pouvaient amener la différence des temps et la bizarrerie des révolutions. Du reste, ma note était tout à fait inexacte ; j'allais bien, il est vrai,

chez M. le comte d'Artois; mais, de mois en mois tout au plus, peut-être; pour en être partisan, avec la meilleure volonté, je ne l'aurais pas pu; j'avais à pourvoir à ma subsistance de chaque jour; j'avais la fierté de vouloir vivre de mes occupations, le temps m'était précieux. » J'amusais beaucoup l'Empereur par mon récit, et je trouvais un grand charme à le lui faire.

Aujourd'hui, la frégate la *Doris* a fait voile pour l'Europe.

Jeudi 28.

La famille de Briars est venue dans l'espoir de voir l'Empereur; mais il s'est trouvé incommodé de nouveau. Sa santé s'altère; cet endroit lui est visiblement contraire. Il m'a fait appeler à trois heures; il avait eu un léger accès de fièvre, il se trouyait mieux. Il m'a beaucoup parlé de ses dispositions domestiques intérieures, qui parfois laissaient venir jusqu'à lui quelques tracasseries. Ensuite il a fait sa toilette pour essayer de se promener. Je l'ai décidé à remettre son gilet de flanelle, que, dans ce lieu de température humide et inconstante, il avait imprudemment mis de côté.

Nous sommes allés nous promener au jardin; la conversation continuait toujours sur le même sujet que ci-dessus. L'Empereur, marchant à l'aventure, a gagné les arbres à gomme qui prolongent le parc, causant de notre situation locale, de nos rapports avec les autorités, formant des conjectures sur les événements politiques de l'Europe, etc. La pluie est venue nous surprendre, et nous a forcés à nous abriter sous un arbre. Le grand-maréchal et M. de Montholon sont venus nous rejoindre. Au

retour, l'Empereur m'a dit de le suivre, et s'est mis à jouer au piquet dans le salon avec M^{me} de Montholon. Il faisait fort humide, l'Empereur a désiré du feu ; à peine allumé, la fumée nous a chassés, il a fallu nous réfugier dans la chambre même de l'Empereur, où la partie a continué. Bientôt il n'a plus fait que tenir les cartes ; sa conversation était devenue tout à fait des plus intéressantes : il nous racontait des anecdotes de son plus petit intérieur, confirmant, redressant ou détruisant celles que M^{me} de Montholon ou moi lui disions avoir circulé dans le monde ; rien n'était plus piquant, c'était une conversation toute confidentielle ; aussi fut-ce un vrai chagrin pour nous d'entendre annoncer à l'Empereur qu'il était servi.

Excursion difficile. — Premier essai de notre vallée. — Marais perfide. — Moments caractéristiques. — Anglais désabusés. — Poison de Mithridate.

Vendredi 29.

Il est un endroit de notre enclos d'où l'on voit au loin la partie de la mer où apparaissent les vaisseaux qui arrivent ; là est un arbre au pied duquel on peut la considérer à son aise. J'étais dans l'habitude, depuis quelques jours, d'y aller dans mes moments d'oisiveté pour voir arriver, me disais-je, le vaisseau qui doit terminer notre exil. Le célèbre Munich est demeuré vingt ans au fond de la Sibérie, buvant chaque jour à son retour à Saint-Pétersbourg, avant de voir arriver cet instant désiré. J'aurai son courage ; mais j'espère n'avoir pas besoin de sa patience.

Depuis quelques jours des bâtiments se succédaient ; de très bon matin on en avait aperçu trois,

dont j'en jugeai deux bâtiments de guerre. En revenant on me dit que l'Empereur était déjà levé ; j'allai le trouver dans le jardin pour lui faire part de ma découverte. Il voulut déjeuner, il me dit de le suivre à cheval. Nous prolongeâmes, en dehors de Longwood, tous les arbres à gomme, et essayâmes, à l'extrémité, de descendre dans une vallée très rapide et profondément sillonnée : c'étaient des sables, des cailloux presque mouvants, parsemés de ronces marines ; nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'Empereur ordonna au général Gourgaud de prendre par un autre côté avec les chevaux et les deux piqueurs qui formaient notre suite ; il s'obstina à continuer, de sa personne, au milieu des difficultés où nous nous trouvions. Je lui donnais le bras ; nous descendions et regrimpions avec peine tous les ravins ; il regrettait la légèreté de sa jeunesse ; me reprochait d'être plus leste que lui : il y trouvait plus de différence que le peu d'âge qui nous sépare. C'est, disais-je, que je rajeunissais pour le servir. Chemin faisant, il remarquait que ceux qui pourraient nous considérer en ce moment, reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'impatience françaises. « Au fait, disait-il, il n'y a que des Français auxquels il puisse venir dans l'idée de faire ce que nous faisons en cet instant. » Nous arrivâmes enfin tous haletants au bas de la vallée. Ce que nous avions pris de loin pour un chemin tracé, n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large. Nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux ; mais les bords de ce petit ruisseau étaient perfides, ils semblaient d'une terre sèche qui nous supporta à bord ; mais bientôt nous nous sentîmes enfoncer

subitement, comme si nous eussions été sur de la glace qui se fût brisée, nous étions menacés de disparaître. J'en avais déjà presque au-dessus du genou, quand un effort m'en a fait sortir; je me suis retourné pour donner la main à l'Empereur, il était enfoncé des deux jambes, ses mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine ni sans boue que nous avons retrouvé la terre ferme; moi ne pouvant m'empêcher de m'écrier : *Marais d'Arcole! Marais d'Arcole!* Nous les avions travaillés quelques jours auparavant; Napoléon avait failli y demeurer. Pour lui, il répétait en considérant ses vêtements : « Mon cher, voici une sale aventure. » Et puis il disait : « Si nous avions disparu ici, qu'eût-on dit en Europe? Les casards prouveraient, sans nul doute, que nous avons été engloutis pour tous nos crimes. »

Les chevaux nous ayant enfin rejoints, nous avons continué, forçant des haies, escaladant des murs, et avons remonté à grande peine toute la vallée qui sépare Longwood du pic de Diane. Nous sommes rentrés par le côté de M^{me} Bertrand; il était trois heures. On est venu nous dire que les bâtiments aperçus ce matin étaient un brick et un transport venus d'Angleterre, et un Américain.

Sur les sept heures, l'Empereur m'a fait demander; il était avec le grand-maréchal, qui lui lisait les papiers-nouvelles depuis le 9 jusqu'au 16 octobre; cela ne finissait pas; il était neuf heures. L'Empereur, étonné qu'il fût si tard, s'est levé brusquement, et impatienté qu'on ne lui donnât pas son dîner, a marché droit à la table, se plaignant qu'on l'eût fait attendre. On a eu la gau-
therie de lui donner une raison fort ridicule cette

inconvenance domestique l'a vivement choqué, puis il s'est choqué intérieurement encore de s'être montré si choqué; aussi le dîner a-t-il été sombre et silencieux.

Revenu dans le salon pour le dessert, l'Empereur a cependant pris la parole sur les nouvelles que nous avaient apportées les gazettes; les conditions de la paix, les forteresses livrées aux étrangers, la fermentation des grandes villes. Il a traité ces sujets en maître; mais il s'est retiré de bonne heure, l'instant qui avait précédé le dîner lui demeurait visiblement sur le cœur.

Peu de temps après, il m'a fait demander, voulant continuer les papiers. Comme je me mettais en devoir de lire, il s'est rappelé l'état de mes yeux, et ne l'a plus voulu. J'insistai, disant que je parcourais vite, et que ce ne serait pas long; mais il les a éloignés lui-même, ajoutant: « La nature ne se commande pas; je vous le défends; j'attendrai demain. » Il s'est mis à marcher, et bientôt ce qu'il avait dans le cœur en est sorti. Qu'il me semblait aimable dans ses reproches et ses plaintes! Qu'il était homme et bon; car ce qu'il disait était juste et vrai! Mais c'étaient de ces moments précieux où la nature, prise sur le fait, montre à nu le fond du cœur et du caractère. Et je me disais en le quittant, ce que j'ai d'ailleurs si souvent l'occasion de me redire: « Bon Dieu, que l'Empereur a été mal connu dans le monde! »

Au demeurant, on lui rend déjà ici plus de justice. Ces Anglais si acharnés, si excusables d'ailleurs par les fausses peintures dont on les a si constamment nourris, commencent à prendre une idée plus juste de son caractère; ils avouent qu'ils

sont étrangement détrompés chaque jour, et que Napoléon est bien différent de ce Bonaparte que les intérêts politiques et le mensonge leur avaient tracé sous des aspects si odieux. Tous ceux qui ont pu le voir, l'entendre et avoir affaire à lui, n'ont plus qu'une voix là-dessus; il est échappé plus d'une fois à l'amiral, au travers de nos querelles avec lui, de se récrier que l'Empereur était sans contredit le meilleur naturel de toute la bande, le plus raisonnable, le plus juste, le plus facile; et il disait vrai.

Une autre fois, un honnête Anglais, que nous voyions souvent, confessait à Napoléon, dans toute l'humilité de son âme, et en forme d'expiation, qu'il avait à se reprocher et qu'il était honteux d'avouer qu'il avait cru fermement toutes les abominations débitées sur son compte: ses étranglements, ses massacres, ses fureurs, ses brutalités; enfin jusqu'aux difformités de sa personne et aux traits hideux de sa figure. « Après tout, ajoutait-il candidement, comment ne l'aurais-je pas cru? Tous nos livres en étaient pleins, c'était dans toutes nos bouches; pas une voix ne s'élevait pour le contredire. — Eh bien! dit Napoléon en souriant, c'est à vos ministres pourtant que j'ai l'obligation de toutes ces gentillesses: ils ont inondé l'Europe de pamphlets et de libelles contre moi. Peut-être auraient-ils à dire pour excuse qu'ils ne faisaient que répondre à ce qu'ils recevaient de France même; et ici, il faut être juste, ceux d'entre nous qu'on a vus danser sur les ruines de leur patrie, ne s'en faisaient pas faute, et les tenaient abondamment pourvus.

« Quoi qu'il en soit, on me tourmenta souvent,

au temps de ma puissance, pour que je fisse contre battre ces menées ; je m'y refusai toujours. A quoi m'eût servi qu'on m'eût défendu ? On eût dit que j'avais payé, et cela ne m'eût que discrédité un peu davantage. Une victoire, un monument de plus ; voilà la meilleure, la véritable réponse, disais-je constamment. Le mensonge passe, la vérité reste. Les gens sages, la postérité surtout, ne jugent que sur des faits. Aussi qu'est-il arrivé ? Déjà le nuage se dissipe, la lumière perce, je gagne tous les jours ; bientôt il n'y aura rien de plus piquant en Europe que de me rendre justice. Ceux qui m'ont succédé tiennent les archives de mon administration, les archives de la police, les greffes des tribunaux ; ils ont à leur disposition, à leur solde, ceux qui eussent été les exécuteurs, les complices de mes atrocités et de mes crimes ; eh bien ! qu'ont-ils publié ? qu'ont-ils fait connaître ?

« Aussi la première fureur passée, les gens d'esprit et de jugement me reviendront ; je ne conserverai pour ennemis que des sots ou des méchants. Je puis demeurer tranquille, je n'ai qu'à laisser faire, et la suite des événements, les débats des partis opposés, leurs productions adverses, feront luire chaque jour les matériaux les plus sûrs, les plus glorieux de mon histoire. Et à quoi ont abouti, après tout, les immenses sommes dépensées en libelles contre moi ? Bientôt il n'y en aura plus de traces ; tandis que mes monuments et mes institutions me recommanderont à la postérité la plus reculée.

« Aujourd'hui, du reste, on ne saurait plus recommencer ces torts envers moi ; la calomnie a épuisé tous ses venins sur ma personne ; elle ne

saurait plus me heurter; elle n'est plus pour moi
que *le poison de Mithridate.* »

L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'amiral. — Nouveaux arrangements. — Le Polonais Piontkowsky.

Samedi 30.

L'Empereur m'avait fait appeler avant huit heures. Pendant qu'il faisait sa toilette, je lui ai achevé les papiers commencés la veille. Une fois habillé, il est sorti, a marché vers les écuries, a demandé son cheval et est parti seul avec moi, tandis qu'on préparait encore ceux de la suite. Nous nous sommes promenés à l'aventure; arrivés dans un champ qu'on labourait, l'Empereur est descendu de son cheval, dont je me suis emparé, a saisi la charrue, au grand étonnement de celui qui la conduisait, et a tracé lui-même un sillon d'une longue étendue; le tout avec une rapidité singulière, et sans autres paroles entre nous que de me dire en quittant de donner un napoléon. Remonté à cheval, il a continué sans intention dans le voisinage. Les piqueurs ont rejoint successivement.

Au retour, l'Empereur a voulu déjeuner sous un arbre dans le jardin, et nous a retenus. Il nous avait dit durant sa course qu'il venait de nous faire un petit cadeau, bien léger à la vérité, disait-il, mais tout se mesure aux circonstances, et dans celle-ci c'était pour lui, ajoutait-il, *le denier de la veuve.* C'était un traitement mensuel qu'il venait d'arrêter pour chacun de nous. Or, ce traitement devait être prélevé sur une somme assez peu forte que nous avions dérobée à la vigilance anglaise, et cette somme demeurait ici l'unique et seule res-

source de Napoléon. On sent combien elle devenait précieuse ; aussi j'ai employé le premier instant où je me suis trouvé seul avec lui, pour lui exprimer ma pensée à cet égard, et ma résolution personnelle de ne pas profiter de son bientait. Il en a beaucoup ri, et comme j'insistais toujours : « Eh bien ! m'a-t-il dit en me saisissant l'oreille, si vous n'en avez pas besoin, gardez-le-moi, je saurai où le retrouver quand il me le faudra. »

Après son déjeuner, l'Empereur est rentré dans son intérieur, et je l'ai suivi pour finir les papiers-nouvelles. Il y avait longtemps que je lisais ; M. de Montholon a fait demander à être introduit ; il venait de causer longuement avec l'amiral, qui désirait beaucoup voir l'Empereur. L'Empereur a interrompu ma traduction, s'est promené quelque temps comme s'il eût hésité ; puis, prenant son chapeau, il a gagné le salon pour y recevoir l'amiral. J'en ai eu une vive joie ; s'il était possible que notre état d'hostilité cessât, j'étais sûr que deux minutes de lui aplaniraient plus de difficultés que deux journées entières d'aucun de nous. En effet, j'ai compris que ses arguments, sa logique, sa bonhomie avaient tout entraîné. On m'a assuré que l'amiral était sorti enchanté. Pour l'Empereur, il était fort content ; il est loin de haïr l'amiral, il a même peut-être un faible pour lui. « Vous pouvez être un très habile homme de mer, doit-il lui avoir dit, mais vous n'entendez rien à notre situation. Nous ne vous demandons rien ; nous pouvons nous nourrir à l'écart de nos peines et de nos privations, nous suffire à nous-mêmes ; mais notre estime vaut bien qu'on s'en mette en peine. » L'amiral s'est rejeté sur ses instructions. « Mais ne sait-on pas,

répliquait l'Empereur, l'espace immense qui existe entre la dictée des instructions et leur exécution ? Tel les ordonne de loin, qui s'y opposerait lui-même s'il devait les voir exécuter. Qui ne sait encore, continuait-il, qu'au moindre différend, à la moindre contrariété, au premier cri de l'opinion, les ministres désavouent des instructions, ou blâment vivement de ne les avoir pas mieux interprétées ? »

L'amiral a été à merveille ; l'Empereur n'a eu qu'à se louer de lui ; toutes les aspérités se sont émoussées, on s'est entendu sur tout. Ainsi il a été convenu que l'Empereur pourrait aller désormais dans l'île ; que l'officier que les instructions attachaient à sa personne n'exercerait qu'une surveillance lointaine, qui ne pourrait blesser les regards de l'Empereur ; que les visiteurs arriveraient à l'Empereur, non par la permission de l'amiral, qui était le surveillant de Longwood, mais par celle du grand-maréchal, qui en faisait les honneurs.

Ce jour, notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais, le capitaine Piontkowsky. Il était du nombre de ceux que nous avions laissés à Plymouth. Son dévouement pour l'Empereur, sa douleur d'en être séparé, avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre.

Sous-gouverneur Skelton.

Dimanche 31.

Le sous-gouverneur, colonel Skelton, et sa femme, qui s'étaient toujours montrés fort prévenants pour nous, sont venus présenter leurs hommages à l'Empereur, qui, après une bonne heure

de conversation dont j'étais l'interprète, m'a fait traduire au colonel Skelton l'invitation de le suivre dans sa promenade à cheval ; le colonel a accepté avec joie. Nous nous sommes mis en route et avons parcouru la vallée qui nous sépare du pic de Diane, au grand étonnement du colonel, pour qui cette course était tout à fait nouvelle ; il la trouvait fatigante, et même en certains endroits n'hésitait pas à la prononcer dangereuse. L'Empereur l'a retenu à dîner ainsi que sa femme, et s'est montré fort aimable pour eux.

Premier de l'an. — Fusils de chasse, etc. — Famille du gouverneur Wilks.

Lundi 1^{er} janvier 1816 au mercredi 3.

Le premier jour de l'an, nous nous sommes tous réunis vers les dix heures du matin pour présenter nos hommages à l'Empereur, au sujet de la nouvelle année ; il nous a reçus quelques instants après ; nous avions bien plutôt à lui offrir des vœux que des félicitations. L'Empereur a voulu que nous déjeunassions et passassions tout ce jour ensemble en véritable famille, a-t-il dit, et il s'est arrêté sur notre situation ici. « Vous ne composez plus qu'une poignée au bout du monde, observait-il, et votre consolation doit être au moins de vous y aimer. » Nous l'avons tous accompagné dans le jardin, où il a été se promener pendant qu'on préparait le déjeuner. En cet instant on lui a apporté ses fusils de chasse, qui avaient été jusque-là retenus par l'amiral. Cet envoi n'était, du reste, de la part de l'amiral, qu'un procédé qui témoignait ses dispositions nouvelles ; ces fusils ne pouvaient être

d'aucun autre agrément pour l'Empereur, la nature du terrain et le défaut de gibier ne lui permettant aucune illusion sur le divertissement de la chasse : il ne se trouvait parmi nos arbres à gomme que des tourterelles, que quelques coups de fusil de la part du général Gourgaud et de mon fils eurent bientôt détruites ou forcées à l'émigration.

Mais il était dit que les meilleures intentions de l'amiral, les plus bienveillantes, porteraient toujours quelques restrictions, quelques teintes de caprice propres à en détruire l'effet : avec les deux ou trois fusils de l'Empereur, il s'en trouvait deux ou trois autres à nous ; ils nous furent délivrés, mais avec la condition qu'ils seraient remis chaque soir dans la tente de l'officier de garde. On s'imagine bien qu'une pareille sujexion fit remercier sans hésitation l'offre d'une telle faveur, et ces fusils ne nous restèrent sans conditions qu'après quelques pourparlers. Cependant, qui étions-nous ? quelques malheureux isolés du reste de l'univers, entourés de sentinelles, gardés par tout un camp ! Et de quoi s'agissait-il ? de deux fusils de chasse. Je cite cette circonstance : elle est bien petite en elle-même ; mais elle est caractéristique, et peindra mieux que beaucoup d'autres choses la vérité de notre situation et la nature de nos peines.

Le 3, j'ai été déjeuner chez M^{me} Bertrand avec laquelle je devais aller dîner chez le gouverneur. La distance de Plantation-House, sa demeure, demande une heure et demie de voyage avec six bœufs ; un attelage de chevaux serait dangereux. On traverse ou on tourne cinq ou six gorges bordées de précipices de plusieurs centaines de pieds de profondeur ; on ôte quatre bœufs aux descentes

trop rapides, et on les remet aux montées. Nous nous sommes arrêtés aux trois quarts de la route pour visiter une vieille bonne dame de quatre-vingt-trois ans, qui avait fait beaucoup de prévenances aux enfants de M^{me} Bertrand. Sa demeure était agréable ; il y avait seize ans qu'elle n'en était sortie, lorsque, apprenant l'arrivée de l'Empereur, elle se mit en route pour la ville, disant que, dût-il lui en coûter la vie, elle serait heureuse si elle parvenait à l'apercevoir ; elle avait eu le bonheur de réussir.

Plantation-House est le lieu le mieux situé et le plus agréable de l'île ; le château, le jardin et les dépendances rappellent les demeures, dans nos provinces, des familles de vingt-cinq à trente mille livres de rente. Cet endroit est bien soigné et tenu avec goût : enfermé dans l'enceinte de *Plantation-House*, on pourrait se croire en Europe, et ne pas soupçonner les lieux de désolation qui composent la plus grande partie du reste de l'île. Le maître de la maison, en ce moment le colonel Wilks, le gouverneur pour la compagnie que l'amiral était venu déplacer, est un homme du meilleur ton, fort agréable ; sa femme est bonne et aimable ; sa fille charmante.

Le gouverneur avait réuni une trentaine de personnes ; les manières, les expressions, les formes, tout y était européen. Nous y avons passé quelques heures qui ont été les seules d'oubli et de distraction que j'aie éprouvées depuis notre sortie de France. Le colonel Wilks me montrait une partialité et une bienveillance toutes particulières ; nous en étions aux compliments et à la sympathie de deux auteurs qui s'encensent réciproquement. Nous

avons fait échange de nos productions : il comblait M. Le Sage de choses flatteuses, et celles que je lui rendais étaient des plus sincères ; car son ouvrage renferme des points intéressants et nouveaux sur l'Hindoustan, qu'il a habité longtemps en mission diplomatique ; une douce philosophie, beaucoup d'instruction et un style fort pur, concourent à en faire un livre distingué. M. Wilks, dans ses opinions politiques, est, du reste, un homme très froid, qui juge avec calme et sans passion des affaires du moment, qui conserve les idées saines, les principes libéraux d'un Anglais sage et indépendant.

Au moment de nous mettre à table, à notre grande surprise, on nous a annoncé que l'Empereur venait de passer avec l'amiral presqu'à la porte de *Plantation-House*, et un des convives (M. Doveton de Sandy-Bay) nous dit alors avoir eu la bonne fortune de le posséder ce matin même chez lui pendant trois quarts d'heure.

Vie de Longwood. — Course à cheval de l'Empereur. — Notre Nymphe. — Sobriquets. — Des îles, de leur défense. — Grandes forteresses, Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme, etc.

Jeudi 4 au lundi 8.

Quand je suis entré chez l'Empereur pour lui rendre compte de notre excursion de la veille, il m'a dit en me saisissant l'oreille : « Eh bien ! vous m'avez abandonné hier ; j'ai pourtant bien fini ma soirée. N'allez pas croire que je ne saurais me passer de vous. » Paroles charmantes, que le ton qui les accompagnait et la connaissance que j'avais de lui désormais me rendaient délicieuses.

Tous les jours le temps a été beau, la température sèche, la chaleur forte, mais tombant subitement, ainsi que de coutume, vers les cinq ou six heures du soir.

L'Empereur, depuis son arrivée à Longwood, avait interrompu ses dictées ordinaires : il passait son temps à lire dans son intérieur, faisait sa toilette de trois à quatre heures et sortait ensuite à cheval avec deux ou trois de nous autres. Les matinées devaient lui paraître plus longues ; mais sa santé s'en trouvait mieux. Nos courses étaient toujours dirigées vers la vallée voisine, dont j'ai déjà parlé ; soit que nous la remontassions en la prenant dans la partie inférieure et revenant par la maison du grand-maréchal ; soit au contraire que nous commençassions par ce dernier côté, pour la parcourir en descendant. Une fois même ou deux, nous la franchîmes en écharpe, et traversâmes de la sorte d'autres vallées pareilles. Nous explorâmes ainsi le voisinage, et visitâmes le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, il nous fallait même de temps en temps descendre de cheval ; nous avions à fraucher des haies, à escalader des murs de pierre qu'on rencontre fort souvent, mais rien ne nous arrêtait.

Dans ces courses habituelles, nous avions adopté depuis quelques jours une station régulière dans le milieu de la vallée ; là, entourée de roches sauvages, s'était montrée une fleur inattendue : sous un humble toit nous avait apparu un visage charmant de quinze à seize ans. Nous l'avions surprise le premier jour dans son costume journalier ; il n'annonçait rien moins que l'aisance ; le lende-

main nous retrouvâmes la jeune personne avec une toilette fort soignée ; mais alors notre jolie fleur des champs ne nous parut plus qu'une fleur de parterre assez ordinaire. Toutefois, nous nous y arrêtiions chaque jour quelques minutes ; elle s'avançait alors pour entendre les deux ou trois phrases que l'Empereur lui adressait ou lui faisait traduire en passant, et nous continuions notre route tout en devisant sur ses attractions. Dès cet instant elle augmenta la nomenclature spéciale de Longwood ; elle ne fut plus que *notre Nymphe*.

L'Empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi la vallée que nous parcourions d'habitude en cet instant n'avait plus d'autre nom que la *Vallée du silence* ; notre hôte de Briars n'était que notre *Amphytrion* ; son voisin, le major aux six pieds de haut, notre *Hercule* ; sir George Cockburn, *Monsieur l'amiral* tant qu'on était en gaieté ; dès que l'humeur arrivait, ce n'était plus que le *requin*, etc., etc.

Notre nymphe est précisément l'héroïne de la petite pastorale dont il a plu au docteur Warden d'embellir ses lettres ; bien que j'eusse redressé son erreur lorsqu'il m'en donna lecture avant son départ pour l'Europe, lui disant : « Si vous avez le projet de créer un conte, c'est bien ; mais si vous avez voulu peindre la vérité, vous avez tout à changer. » Apparemment qu'il aura pensé que son conte avait beaucoup plus d'intérêt, et il l'a conservé.

Du reste, on m'a appris que Napoléon avait porté bonheur à notre nymphe : la petite célébrité qu'elle en avait acquise a attiré la curiosité des voyageurs ;

ses attractions ont fait le reste : elle est devenue la femme d'un très riche négociant ou capitaine de la Compagnie des Indes.

Au retour de nos courses, nous trouvions déjà rendues les personnes que l'Empereur invitait à dîner. Il eut successivement le général-colonel du 53^e, plusieurs de ses officiers et leurs femmes, l'amiral, la bonne, belle et douce M^{me} Hodson, la femme de notre Hercule, que l'Empereur avait été visiter un jour dans le fond de Briars, et dont il avait tant caressé les enfants, etc., etc.

Après le dîner, l'Empereur faisait une partie, et le reste de la compagnie une autre.

Le jour où y dîna l'amiral, l'Empereur, en prenant son café, a causé quelques instants sur la position de l'île. L'amiral a dit que le 66^e venait renforcer le 53^e ; l'Empereur en a ri, et lui a demandé s'il ne se croyait pas déjà assez fort. Puis, passant à des observations générales, il a dit qu'un soixante-quatorze de plus valait mieux qu'un régiment ; que la sûreté d'une île c'était des vaisseaux ; que des fortifications n'étaient qu'un retard ; qu'un débarquement, fait en forces supérieures, était un résultat tout obtenu, au temps près, si la distance n'admettait point un secours.

L'amiral lui ayant demandé quelle était dans son opinion la place la plus forte du monde, l'Empereur a répondu qu'il était impossible de l'assigner, parce que la force d'une place se compose de ses moyens propres, et de circonstances étrangères indéterminées. Pourtant il a nommé Strasbourg, Lille, Metz, Mantoue, Anvers, Malte, Gibraltar. L'amiral ayant dit qu'en Angleterre on lui avait supposé, pendant quelque temps, le dessein d'atta-

quer Gibraltar. « Nous nous en serions bien donné de garde, a dit l'Empereur ; cela nous servait trop bien. Cette place ne vous est d'aucune utilité ; elle ne détend, n'intercepte rien ; ce n'est qu'un objet d'amour-propre national qui coûte fort cher à l'Angleterre, et blesse singulièrement la nation espagnole. Nous aurions été bien maladroits de détruire une pareille combinaison. »

Le 6 j'ai été invité, avec M^{me} Bertrand et mon fils, à dîner à Briars, où notre ancien hôte avait réuni beaucoup de monde. Nous en sommes revenus fort tard, et non sans quelque danger, par les difficultés de la route et l'obscurité de la nuit, qui nous a forcés de faire une partie du chemin à pied, par égard pour la prudence de M^{me} Bertrand.

Le 7, l'Empereur a reçu la visite du secrétaire du gouvernement et d'un des membres du Conseil de l'île. Il les a beaucoup questionnés, suivant sa coutume, sur la culture, la prospérité et les améliorations susceptibles de leur colonie. Ils répondaient qu'en 1772 on avait adopté le système de fournir, des magasins de la compagnie, de la viande à moitié prix aux habitants ; il en était résulté une grande paresse dans l'industrie, et l'abandon de l'agriculture. Depuis cinq ans on avait changé ce système ; ce qui, joint à d'autres circonstances, avait ramené l'émulation, et porté l'île à un état supérieur à ce qu'elle avait jamais été. Il est à craindre que notre venue ne soit un coup mortel pour cette prospérité croissante.

Sainte-Hélène, de sept à huit lieues de tour, environ la grandeur de Paris, obéit aux lois générales d'Angleterre et à des lois locales de l'île ; ces lois locales se font ici par le Conseil, et se sanction-

nent en Angleterre par la Cour de la compagnie des Indes. Le Conseil se compose du gouverneur, de deux membres civils et d'un secrétaire qui tient les registres; tous sont nommés par la compagnie et sont révocables à volonté. Les membres du Conseil sont législateurs, administrateurs et magistrats; ils décident sans appel, à l'aide du jury, au civil et au criminel. Il n'y a ni procureur, ni avocat dans l'île; le secrétaire du Conseil légitime tous les actes, et se trouve une espèce de notaire unique. La population de l'île est en ce moment de cinq à six mille âmes environ, y compris les noirs et la garnison.

Je me promenais seul, un de ces après-midi, dans le jardin avec l'Empereur; un matelot de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une figure franche et ouverte, nous a abordés avec l'émotion de l'impressionnement et de la joie, et l'inquiétude d'être aperçu du dehors. Il ne parlait qu'anglais et me disait, avec précipitation, avoir bravé deux fois l'obstacle des sentinelles et tous les dangers d'une défense sévère pour voir de près l'Empereur; qu'il obtenait ce bonheur, disait-il tout en le considérant, qu'il mourrait content; qu'il faisait des vœux au ciel pour que Napoléon se portât bien, et qu'il fût un jour plus heureux. Je l'ai congédié, et en nous abandonnant, il se cachait encore derrière les arbres, les haies, afin de nous apercevoir plus longtemps. Nous recevions souvent ainsi des preuves non équivoques du sentiment bienveillant de ces marins. Ceux du *Northumberland* surtout se croyaient désormais des rapports établis avec l'Empereur: lors de notre séjour à Briars, où notre réclusion était moins complète, ils venaient

souvent rôder le dimanche autour de nous, disant qu'ils venaient revoir leur compagnon de vaisseau (*ship's mate*). Le jour où nous quittâmes cet endroit, étant seul avec l'Empereur dans le jardin, il s'en était présenté un à la porte, me demandant s'il pouvait y faire un pas sans offenser. Je lui demandai son pays et sa religion ; sa réponse fut plusieurs signes de croix rapides en signe d'intelligence et de fraternité ; puis fixant l'Empereur, devant lequel il se trouvait, et levant les yeux au ciel, il commença, avec lui-même, une conversation de gestes, que sa grosse figure réjouie rendait partie grotesque, partie sentimentale. Cependant il était difficile d'exprimer avec plus de vérité l'admiration, le respect, les vœux et la sympathie ; de grosses larmes commençaient à rouler dans ses yeux. « Dites à ce cher homme que je ne lui veux pas de mal, me disait-il, que je lui souhaite bien du bonheur. Nous sommes beaucoup comme cela : il faut qu'il se porte bien et longtemps. » Il avait à la main un bouquet de fleurs champêtres ; il indiquait la pensée de vouloir les offrir ; mais distract ou retenu par ce qu'il voyait ou ce qu'il éprouvait, chancelant et comme combattu en lui-même, il nous fit subitement un salut brusque et disparut.

L'Empereur ne put s'empêcher de se montrer sensible à ces deux circonstances, tant la figure, l'accent, le geste de ces hommes portaient le caractère de la vérité. Il disait alors : « Ce que c'est pourtant que le pouvoir de l'imagination ! Tout ce qu'elle peut sur les hommes ! Voilà des gens qui ne me connaissaient point, qui ne m'avaient jamais vu, seulement ils avaient entendu parler de

moi; et que ne sentent-ils pas, que ne feraient-ils pas en ma faveur! et la même bizarrie se renouvelle dans tous les pays, dans tous les âges, dans tous les sexes! Voilà le fanatisme! Oui, l'imagination gouverne le monde! »

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'amiral.

Mardi 9.

L'enceinte tracée autour de Longwood, où nous avons la liberté de nous promener, ne permet guère qu'une demi-heure de course à cheval; ce qui a porté l'Empereur, pour agrandir l'espace ou gagner du temps, à descendre dans le fond des ravins par des chemins très mauvais et parfois dangereux.

L'île n'ayant pas trente milles de tour, il eût été désirable que l'enceinte eût été portée à un mille des bords de la mer; alors on eût pu se promener et varier même ses courses sur des espaces de quinze à dix-huit milles; la surveillance n'eût été ni plus pénible ni moins effective en la plaçant sur les rives de la mer et les débouchés des vallées, en traçant même par des signaux tous les pas de l'Empereur. On nous avait fait observer, il est vrai, que l'Empereur était le maître de parcourir toute l'île sous l'escorte d'un officier anglais; mais l'Empereur était décidé à ne sortir jamais, s'il devait se priver, durant sa promenade, d'être absolument à lui-même ou à l'intimité des siens. L'amiral, dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, avait très délicatement arrêté et promis que lorsque l'Empereur voudrait sortir des limites, il en ferait prévenir le capitaine anglais de service à Longwood;

que celui-ci se rendrait au poste pour ouvrir le passage à l'Empereur, et qu'ensuite la surveillance serait faite, s'il en existait, de manière que l'Empereur, durant le reste de sa promenade, soit qu'il entrât dans quelques maisons ou profitât de quelque beau site pour travailler, n'aperçût rien qui pût le distraire d'un moment de rêverie.

D'après cela, l'Empereur se proposait ce matin de monter à cheval à sept heures; il avait fait préparer un petit déjeuner et comptait aller dans la direction de Sandy-Bay, chercher une source d'eau, et profiter de quelques belles végétations, dont on est privé à Longwood, pour y passer la matinée et y travailler quelques heures.

Nos chevaux étaient prêts; au moment de monter j'ai été prévenir le capitaine anglais, qui, à mon grand étonnement, a déclaré que son projet était de se mêler avec nous, que l'Empereur ne pouvait trouver mauvais, après tout, qu'un officier ne jouât pas le rôle d'un domestique, en restant seul de l'arrière. J'ai répondu que l'Empereur approuverait sans doute ce sentiment, mais qu'il renoncerait dès l'instant à sa partie. « Vous devez trouver simple et sans vous en croire offensé, lui ai-je dit, qu'il répugne à la présence de celui qui le garde. » L'officier se montrait fort peiné et me disait que sa situation était des plus embarrassantes. « Nullement, lui ai-je observé, si vous n'exécutez que vos ordres. Nous ne vous demandons rien; vous n'avez à vous justifier de rien; il doit vous être aussi désirable qu'à nous de voir les limites poussées vers les bords de la mer; vous seriez délivré d'un service pénible et peu digne; le but qu'on se propose n'en serait pas moins bien

rempli ; j'oserais vous dire qu'il le serait davantage : quand on veut garder quelqu'un, il faut garder la porte de sa chambre ou celles de son enceinte ; les portes intermédiaires ne sont plus que des peines sans efficacité : vous perdez de vue l'Empereur, tous les jours, quand il descend dans les ravins de l'enceinte, vous ne connaissez son existence que par son retour ; eh bien, faites-vous un mérite de cette concession qu'amène la force des choses, étendez-la jusqu'à un mille du rivage ; aussi bien vous pouvez le tracer sans cesse à l'aide de vos signaux, du haut de vos sommités. »

Mais l'officier en revenait toujours à dire qu'il ne demandait ni regard ni parole de l'Empereur, qu'il serait avec nous comme s'il n'y était pas. Il ne pouvait comprendre et ne comprenait pas en effet que sa vue seule pût faire du mal à l'Empereur. Je lui ai dit qu'il était une échelle pour la manière de sentir, et que la même mesure n'était pas celle de tout le monde. Il semblait croire que nous interprétions les sentiments de l'Empereur, et que, si les raisons qu'il me donnait lui étaient expliquées, il se rendrait ; il était tenté de lui écrire. Je l'assurai que pour ce qui lui était personnel, il n'en dirait jamais autant à l'Empereur que j'en pourrais dire moi-même ; que, du reste, j'allais de ce pas lui rendre mot à mot notre conversation. Je suis revenu bientôt lui confirmer ce que je lui avais dit d'avance : l'Empereur avait dès l'instant renoncé à sa partie.

Voulant toutefois, pour mon compte, éviter tout malentendu qui aurait pu accroître les discussions toujours fâcheuses, je lui ai demandé s'il aurait quelque objection à me montrer le compte qu'il

rendait à l'amiral. Il m'a dit qu'il n'en aurait aucune ; mais qu'il ne le lui rendrait que de vive voix. Résumant alors notre longue conversation en deux mots, je l'ai réduite à deux points bien positifs : lui, à m'avoir dit vouloir se joindre au groupe de l'Empereur ; moi, à lui avoir répondu que l'Empereur dès lors renonçait à sa partie, et ne sortirait pas des limites ; ce qui a été parfaitement agréé de nous deux.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; dévorant en silence le contretemps qu'il venait d'éprouver, il se trouvait déjà déshabillé et en robe de chambre. Il m'a retenu à déjeuner, et a fait observer que le temps tournait à la pluie, que nous aurions eu un mauvais jour pour notre excursion ; mais c'était un faible adoucissement à la contrainte aiguë qui venait de troubler un plaisir innocent.

Le fait est que l'officier avait reçu de nouveaux ordres ; mais l'Empereur n'avait eu l'idée de sa petite excursion que sur les promesses antérieures de l'amiral ; promesses pour lesquelles l'Empereur s'était plu à lui témoigner de la satisfaction. Ce changement, survenu sans en avoir rien fait dire, devait nécessairement être très sensible à l'Empereur : on lui manquait de parole ou l'on avait voulu le rendre dupe. Ce tort de l'amiral est un de ceux qui ont le plus pesé sur le cœur de l'Empereur.

L'Empereur a pris un bain et n'a point diné avec nous. A neuf heures il m'a fait appeler dans sa chambre ; il lisait *Don Quichotte*, ce qui nous a amenés à causer de la littérature espagnole, des traductions de Lesage, etc., etc. Il était fort triste et causait peu ; il m'a renvoyé au bout de trois quarts d'heure.

Chambre de Marchand. — Linge, vêtements de l'Empereur, manteau de Marengo. — Éperons de Champaubert, etc., etc.

Mercredi 10.

Vers les quatre heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre : il était habillé et en bottes ; il comptait monter à cheval ou se promener dans le jardin ; mais il pleuvait un peu. Nous avons marché et causé en attendant que le temps s'éclaireît. Il a ouvert la porte de sa chambre sur le cabinet topographique, afin d'allonger sa promenade de toute l'étendue de ce cabinet. En approchant du lit qui s'y trouve, il m'a demandé si j'y couchais toujours ; je lui ai répondu que j'avais cessé dès l'instant où j'avais su qu'il voulait sortir de bon matin. « Qu'importe, m'a-t-il dit, revenez-y ; je sortirai au besoin par ma porte de derrière. » Le salon s'est entr'ouvert, il y est entré ; MM. de Montholon et Gourgaud s'y trouvaient. On travaillait à établir un petit lustre assez joli et une petite glace sur la cheminée ; l'Empereur a fait redresser cette dernière qui penchait de quelques lignes sur un côté. Il s'est réjoui de cette amélioration dans l'ameublement du salon ; ce qui prouve combien tout est relatif ! Qu'eussent été ces objets à ses yeux, il y a si peu de temps encore, lui qui avait pour quarante millions de mobilier dans ses palais !

Nous sommes rentrés dans le cabinet topographique, et la pluie continuant, il a renoncé à la promenade ; mais il regrettait que le grand maréchal ne fût pas arrivé ; il se sentait aujourd'hui disposé au travail ; depuis quinze jours il l'avait interrompu. En attendant Bertrand, il cherchait à

tuer le temps. « Allons chez M^{me} de Montholon, » m'a-t-il dit. Je l'y ai annoncé; il s'y est assis, et nous avons causé d'ameublement et de ménage. Il s'est mis alors à faire l'inventaire de l'appartement pièce à pièce, et l'on est demeuré d'accord que le mobilier ne s'élevait guère au delà de trente napoleons. Sortant de chez M^{me} de Montholon, il a couru de chambre en chambre, et s'est arrêté devant l'escalier qui, dans le corridor, conduit en haut chez les gens: c'est une espèce d'échelle de vaisseau fort rapide. « Voyons, dit-il, l'appartement de Marchand: on dit qu'il est comme une petite maîtresse. » Nous avons grimpé; Marchand s'y trouvait; sa petite chambre est propre, il y a collé du papier qu'il a peint lui-même. Son lit n'était point garni; Marchand ne couche point si loin de la porte de son maître; à Briars, lui et les deux autres valets de chambre ont constamment couché par terre en travers de la porte de l'Empereur; si bien que, quand j'en sortais tard, il me fallait leur marcher sur le corps. L'Empereur s'est fait ouvrir les armoires, elles n'ont présenté que son linge et ses habits; le tout était fort peu considérable, et pourtant il s'étonnait encore d'être si riche.

On y voyait son habit de premier consul, en velours rouge, brodé soie et or; il lui avait été présenté par la ville de Lyon; circonstance qui faisait sans doute qu'il se trouvait ici, son valet de chambre sachant qu'il l'affectionnait beaucoup, parce qu'il lui venait, disait-il, de sa chère ville de Lyon.

On y voyait aussi le manteau de Marengo, manteau glorieux sur lequel ont été plus tard exposés religieusement les restes mortels de l'immortel

vainqueur ; manteau qui figure aujourd’hui dans les objets spécialement légués par Napoléon à son fils¹.

Après un léger inventaire, qui n’était pas sans prix pour moi : « Combien ai-je d'éperons ? a-t-il dit en se saisissant d'une paire. — Quatre paires, a répondu Marchand. — Y en a-t-il de plus distingués les uns que les autres ? — Non, Sire. — Eh bien, j’en veux donner une à Las Cases. Ceux-ci sont-ils vieux ? — Oui, Sire, ils sont presque usés, ils ont servi à Votre Majesté dans la campagne de Dresde et dans celle de Paris. — Tenez, mon cher, m'a-t-il dit en me les donnant, voilà pour vous. » J’aurais voulu qu'il me fût permis de les recevoir à genoux. Je recevais là quelque chose qui tenait réellement aux belles journées de Champaubert, Montmirail, Nangis, Montereau ! Au temps des Amadis, fût-il jamais de plus digne monument de chevalerie ! « Votre Majesté me fait chevalier, lui ai-je dit ; mais comment gagner ces éperons ? Je ne puis plus prétendre à aucun fait d’armes ; et quant à l’amour, au dévouement, à la fidélité, depuis longtemps, Sire, je n’ai plus rien à vous donner. »

Cependant le grand-maréchal ne venait pas, et l’Empereur voulait travailler. « Vous ne pouvez donc plus écrire, m'a-t-il dit, vos yeux sont tout à fait perdus ? » Depuis que nous étions ici j'avais

1. O bizarre succession des événements, des personnes et des choses ! Ainsi donc ce manteau de Marengo se verra dans les palais autrichiens, au sein des princes d’Autriche et précisément comme monument de famille, tandis que l’événement qui le rendit si célèbre avait semblé dans le temps les menacer de destruction, eux et leur monarchie.

interrompu tout travail, ma vue disparaissait, et j'en éprouvais une tristesse mortelle. « Oui, Sire, lui ai-je répondu, ils le sont tout à fait, et ma douleur est de les avoir perdus sur la campagne d'Italie, sans avoir eu le bonheur et la gloire de l'avoir faite. » Il a cherché à me consoler, en me disant qu'avec du repos ma vue se réparerait sans doute, ajoutant : « Ah ! que ne nous ont-ils laissé Planat ; ce bon jeune homme me serait aujourd'hui d'un grand service. » Et il a fait venir le général Gourgaud pour lui dicter.

Amiral Taylor, etc.

Jeudi 11.

Après le déjeuner, vers midi et demi, me promenant devant la porte, j'ai vu arriver une nombreuse cavalcade, précédée du général-colonel du 53°, c'était l'amiral Taylor, arrivé la veille du Cap avec son escadre, et repartant le surlendemain pour l'Europe. Parmi ses capitaines était son fils, ayant un bras de moins ; il l'avait perdu à Trafalgar, où son père commandait le *Tonnant*.

L'amiral Taylor était venu payer ses respects, me dit-il, à l'Empereur ; mais on venait de lui répondre qu'il était malade, et il en était cruellement désappointé. Je lui fis observer que le climat de Longwood était très défavorable à Napoléon. Je choisissais mal mon temps ; le ciel était très beau et le lieu déployait en ce moment toute l'illusion dont il pouvait être susceptible ; aussi l'amiral remarqua-t-il que le site était charmant ; mais à peine lui eus-je répondu d'un air triste et vrai : « Oui, Monsieur l'amiral, *aujourd'hui, et pour vous*

qui n'y resterez qu'un quart d'heure, » qu'il se confondit en excuses, me priant de lui pardonner son impertinente expression, disait-il. Je dois cette justice à toute la grâce qu'il témoigna en cet instant.

L'Empereur couché en joue. — Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique.

Vendredi 12 au dimanche 14.

L'Empereur, depuis plusieurs jours, avait entièrement interrompu ses promenades à cheval. La reprise qu'il voulut en faire le 12 ne fut pas propre à lui en redonner le goût ni l'habitude: nous avions franchi notre vallée ordinaire, nous la remontions sur le revers opposé à Longwood, lorsque d'une des crêtes où jusque-là il n'y avait eu aucun poste, un soldat nous fit beaucoup de cris et de gestes. Comme nous étions dans le bassin de notre enceinte, nous n'en tîmes aucun compte; alors cet homme descendit hors d'haleine, chargeant son arme en courant. Le général Gourgaud resta de l'arrière pour voir ce qu'il voulait, tandis que nous continuâmes notre route. Je pus le voir, à l'aide de plusieurs tournants, colleter le soldat et le contenir; puis il le fit suivre de force jusqu'au poste voisin du grand-maréchal, où le général Gourgaud voulait le faire entrer; mais il lui échappa. Il se trouva que c'était un caporal ivre qui avait mal entendu sa consigne; il nous avait plusieurs fois couchés en joue. Cette circonstance, qui pouvait se répéter si facilement, nous fit frémir pour l'existence de l'Empereur; lui n'y vit qu'un affront moral, un nouvel obstacle à son exercice du cheval.

L'Empereur avait interrompu ses invitations à dîner; l'heure, la distance, la toilette étaient pénibles pour les convives; quant à nous, nous en éprouvions de la gêne dans nos habitudes, sans en recueillir aucun agrément. L'Empereur était moins avec nous, sa conversation n'avait plus le même abandon.

L'Empereur avait insensiblement repris son travail régulier: il dictait journellement au grand-maréchal sur l'expédition d'Égypte; quelque temps avant de dîner, il me faisait venir avec mon fils, pour relire et couper en paragraphes les divers chapitres des campagnes d'Italie. Le reversi était tout à fait passé de mode, l'Empereur y avait renoncé; l'après-dîner était désormais consacré à la lecture de quelque ouvrage; l'Empereur lisait lui-même tout haut; quand il était fatigué, il passait le livre à quelqu'un; mais alors il n'en supportait jamais la lecture plus d'un quart d'heure, il s'endormait. Nous en étions en ce moment à des romans; nous en entamions beaucoup que nous ne finissions pas. C'était *Manon Lescaut*, que nous rejetâmes bientôt comme roman d'antichambre; les *Mémoires de Grammont*, si pleins d'esprit, mais qui ne font point d'honneur aux hautes mœurs du temps; le *Chevalier de Faublas*, qui n'est supportable qu'à vingt ans, etc. Quand ces lectures pouvaient nous conduire jusqu'à onze heures ou minuit, l'Empereur en témoignait une véritable joie: il appelait cela des conquêtes sur le temps, et il trouvait qu'elles n'étaient pas les plus faciles.

La politique aussi avait son tour. Environ toutes les trois ou quatre semaines, nous recevions un gros paquet de journaux d'Europe: c'était un coup

de fouet qui nous ravivait et nous agitait fort durant quelques jours, pendant lesquels nous discussions, classions et résumions les nouvelles ; après quoi nous retombions insensiblement dans le marrasme. Les derniers journaux nous avaient été apportés par la corvette la *Levrette*, arrivée depuis quelques jours ; ils remplirent une de nos soirées, et firent éclater dans l'Empereur un de ces moments de chaleur et de verve dont j'ai été parfois le témoin au Conseil d'Etat, et qui lui échappent de temps à autre ici.

Il marchait à grands pas au milieu de nous, s'animant par degrés et ne s'interrogeant que par quelques instants de méditation.

« Pauvre France, disait-il, quelles seront tes destinées ? Surtout qu'est devenue ta gloire ? Quelles sont tes espérances, tes ressources ? Un roi sans système, incertain, à demi-mesures, quand elles devraient être positives et extrêmes. Une ombre de ministère, quand il lui faudrait tant de force et de talent ! Division dans la maison royale, quand il n'y faudrait qu'une volonté ! Un prince du sang à la tête d'une opposition toute nationale ! Que de sujets de troubles, que de combinaisons pour l'avenir ! Qui pourrait assigner le dénouement ? Quelles adresses que celles de ces deux Chambres ? On les a lues tout à l'heure, à qui de nous en reste-t-il quelque chose ? Elles sont sans couleur, sans but, sans résultats ; propres à tous les temps, à toutes les circonstances ; de mauvais oripeaux de souveraineté, guenilles de trônes, lieux communs ; flagorneries abjectes et stupides qui nous dégradent et nous avilissent aux yeux des étrangers ! Y a-t-il rien dans tout cela de national,

je le demande ? Aperçoit-on une lueur de cette opposition utile à la dignité et à la force du souverain ? Comment osent-ils parler de son chagrin, pleurer avec lui, c'est lui qui cause leurs maux ; il était de la coalition, il est l'allié de leurs bourreaux !... Ils disent qu'il n'a qu'à parler, que tous les sacrifices qu'il demandera ils sont prêts à les faire... Ils appuient surtout sur le système de la légitimité auquel ne croit aucun de ceux qui parlent... Mais c'est là le discours de Metternich, de Nesselrode, de Castelreagh, et non celui de François !... A quoi bon des assemblées sous le roi ! C'est de sa part une faute de plus, elles ne feront qu'éveiller et il fallait endormir. Elles ne sont composées que de ses affidés, dit-on, soit ; mais qu'en peut-il attendre ? Croit-il qu'elles lui donneront du crédit dans la nation ? Elles sont antinationales si elles marchent avec lui ; furieuses dans leurs réactions, elles le porteront plus loin qu'il ne voudra ; si au contraire elles témoignent la moindre opposition, elles le gêneront dans sa marche. Jamais les Assemblées n'ont réuni prudence et énergie, sagesse et vigueur, et c'est pourtant aujourd'hui ce qu'il faut au roi.

« Louis XVIII, l'année dernière, pouvait s'identifier avec la nation ; aujourd'hui il n'a plus de choix. Il faut qu'il pèse avec les principes de son parti ; il ne peut plus essayer que le régime de ses pères... D'un autre côté les alliés n'ont pas mieux entendu leurs intérêts. Il fallait affaiblir la France et non la désespérer, il fallait lui enlever du territoire et non lui imposer des contributions. Ce n'est pas ainsi qu'on traite vingt-huit millions d'hommes. Les Français devaient au moins racheter

la perte de leur gloire par du repos et du bonheur. En imposant des humiliations, il fallait donner du pain, il fallait essayer de réduire ce grand corps à la stagnation. »

L'Empereur a terminé en disant qu'il était bien sinistre sans doute ; mais qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait voir que des catastrophes, des massacres, du sang.

Sur *l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith.
— Détails, etc.

Jeudi 6.

J'avais entendu parler, à bord du vaisseau, de *l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte*, par Goldsmith, et au premier moment de loisir ici j'avais eu la fantaisie de le parcourir ; mais j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer, les Anglais s'en détestèrent longtemps ; ils disaient que c'était un si abominable libelle, qu'ils n'osaien me le mettre dans les mains : ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister longtemps ; leur répéter maintes fois que nous étions tous cuirassés sur de pareilles gentillesses ; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire quand le hasard les lui plaçait sous la main ; et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, il cessait de l'être. Je demandais ce que c'était que ce Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait longtemps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtiment et à gagner encore quelque argent, en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait longtemps encensée. J'obtins enfin cet ou-

vrage. Il faut en convenir, il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus ridicules vilenies que n'en présentent ses premières pages : le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout ce qui s'ensuit sont accumulés par l'auteur sur son héros, et cela dès la plus tendre enfance. Il est vrai qu'il importe peu à l'auteur, à ce qu'il semble, de les rendre croyables, et qu'il les détruit par les anachronismes, les alibis, les contradictions de toute espèce ; les méprises des noms, des personnes, des faits les plus authentiques, etc. Ainsi, lorsque Napoléon n'avait encore que dix à douze ans, et se trouvait sous les barreaux de son école militaire, il lui fait commettre des attentats qui demanderaient du moins l'âge viril et une certaine liberté. L'auteur lui fait entreprendre ce qu'il appelle ses brigandages d'Italie à la tête de huit mille galériens échappés des bagnes de Toulon. Plus tard, il fait abandonner les rangs autrichiens à vingt mille Polonais, qui passent sous les drapeaux du général français, etc. Le même auteur fait venir Napoléon en fructidor à Paris, quand tout le monde sait qu'il ne quitta jamais son armée. Il le fait traiter avec le prince de Condé, et demander Madame Royale en mariage, pour prix de sa trahison. Je passe une foule de choses d'une aussi absurde impudence. Il est évident que pour la partie surtout des anecdotes sales ou ridicules, il n'a fait qu'entasser tout ce qu'il a entendu ; mais encore, à quelle source a-t-il été puiser ? La plupart de ces traits ont pris certainement naissance dans certains cercles fort malveillants de Paris ; mais encore sur ce terrain, avaient-ils un certain esprit, du sel, du mordant, certaines couleurs dans l'apparence, certaines

grâces dans la diction; ici ces traits sont déjà descendus des salons dans la rue; ils n'ont été recueillis qu'après avoir roulé dans le ruisseau. Les Anglais convenaient que c'était si fort, qu'à l'exception des classes les plus vulgaires, cet ouvrage avait été un poison qui portait son antidote avec lui.

A présent on s'étonnera peut-être que, dès les premières pages, je n'aie pas repoussé une pareille production. Mais c'est si grossièrement méchant, que cela ne saurait exciter la colère; d'un autre côté, il n'est point de dégoût que ne fasse surmonter l'oisiveté de Sainte-Hélène, on est heureux d'y avoir quelque chose à parcourir. *Nous n'avons de trop ici que du temps*, disait très plaisamment l'Empereur il y a peu de jours: j'ai donc continué; et puis, le dirai-je, ce n'est pas sans quelque plaisir que je lis désormais les contes absurdes, les mensonges, les calomnies qu'un auteur tient toujours, comme de coutume, de la meilleure autorité, sur des objets que je connais aujourd'hui si parfaitement moi-même, qui me sont devenus aussi familiers que les détails de ma propre vie. Comme aussi je trouve quelque charme à laisser des pages remplies des couleurs les plus fausses, un portrait purement fantastique, pour venir étudier la vérité aux côtés du personnage réel, dans sa propre conversation pleine de choses toujours neuves, toujours grandes.

Ce matin l'Empereur m'ayant fait venir après son déjeuner, je l'ai trouvé en robe de chambre, étendu sur son canapé. La conversation l'a conduit à me demander quelle était ma lecture du moment. J'ai répondu que c'était un des plus fameux, des

plus sales libelles publiés contre lui, et je lui ai cité à l'instant quelques-uns des traits les plus abominables. Il en riait beaucoup et a voulu voir l'ouvrage; je l'ai fait venir; nous l'avons parcouru ensemble. En tombant d'horreurs en horreurs, il s'écriait: *Jésus!... Jésus!*... se signait; geste que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite intimité, lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitent son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère. Chemin faisant l'Empereur analysait certains faits, redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur; jamais il ne montra le moindre signe d'humeur. Quand il lut l'article de ses nombreuses débauches, les violences, les outrages qu'on lui faisait commettre, il observa que l'auteur avait voulu sans doute en faire un héros sous tous les rapports; qu'il le livrait du reste à ceux qui voulaient le faire impuissant; que c'était à ces messieurs à s'accorder ensemble, ajoutant gaiement que tout le monde n'était pas aussi malheureux que le plaideur de Toulouse. Toutefois on avait tort, disait-il, de l'attaquer sur ses mœurs, lui que tout le monde savait les avoir singulièrement améliorées partout où il avait gouverné; on ne pouvait ignorer que son naturel ne le portait pas à la débauche; la multitude de ses affaires ne lui aurait pas d'ailleurs *laissé le temps*. Arrivé aux pages où sa mère était peinte à Marseille sous le rôle le plus dégoûtant et le plus abject, il s'est arrêté répétant plusieurs fois, avec l'accent de l'indignation et d'une demi-douleur: « Ah! Madame!... Pauvre Madame!... Avec toute sa

fierté !... Si elle lisait ceci !... Grand Dieu !... »

Nous avons passé ainsi plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette ; on a introduit le docteur O'Méara, c'était l'heure à laquelle d'ordinaire il était admis. « *Dottore*, lui dit-il, en italien, tout en faisant sa barbe, je viens de lire une de vos belles productions de Londres contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était ; je lui fis voir le livre de loin ; c'était précisément lui qui me l'avait prêté, il était déconcerté. « On a bien raison de dire, continuait l'Empereur, qu'il n'y a que la vérité qui offense ; je n'ai pas été fâché un instant ; mais j'ai ri souvent. » Le docteur cherchait à répondre et s'entortillait dans de grandes phrases : c'était un libelle infâme, dégoûtant, tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas ; toutefois quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu. « Mais que faire à cela ? disait l'Empereur. S'il entrait aujourd'hui dans la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est venu du poil, et que je marche ici à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient, et diraient que c'est Dieu qui m'a puni comme Nabuchodonosor. Et que pourrai-je faire ? Il n'y a aucun remède à cela. » Le docteur sortit, concevant à peine la gaieté, l'indifférence, le naturel dont il venait d'être témoin ; pour nous, nous y étions désormais accoutumés.

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais. — Première leçon d'anglais, etc.

Mardi 16.

Sur les trois heures, l'Empereur m'a fait venir pour causer pendant qu'il faisait sa toilette ; nous

avons été ensuite faire quelques tours dans le jardin. Il est venu à remarquer qu'il était honteux qu'il ne sût pas encore lire l'anglais. Je l'ai assuré que, s'il avait continué, après les deux leçons que je lui avais données aux environs de Madère, il lirait aujourd'hui toute espèce de livres anglais. Il en demeurait convaincu, et m'a commandé alors de le forcer chaque jour à prendre une leçon. De là la conversation a conduit à faire savoir que je venais de donner à mon fils sa première leçon de mathématiques : c'est une partie que l'Empereur aime beaucoup, dans laquelle il est très fort. Il s'est étonné que je montrasse à mon fils d'abondance, sans livre et sans cahier ; il ne me savait pas de cette force, disait-il, et m'a menacé alors de le voir parfois, à l'improviste, examiner le maître et l'écolier. A dîner il a entrepris ce qu'il a appelé M. le professeur de mathématiques, et bien lui en a pris d'être ferré ; une question n'attendait pas l'autre ; souvent elles étaient fort subtiles. Il ne revenait pas, du reste, que dans les lycées on ne montrât pas de très bonne heure les mathématiques ; il disait qu'on avait gâté toutes ses intentions touchant les universités, se plaignant fort de M. de Fontanes, se récriant sur ce qu'on lui gâchait tout chez lui pendant qu'il était contraint d'aller faire la guerre au loin, etc., etc.

Première leçon d'anglais, etc.

Mercredi 17.

Aujourd'hui l'Empereur a pris sa première leçon d'anglais ; et comme mon grand but était de le mettre à même de lire promptement les papiers-

nouvelles, cette première leçon n'a consisté qu'à faire connaissance avec une gazette anglaise, à en étudier les formes et le plan, à connaître le placement toujours uniforme des divers objets qu'elle renferme, à séparer les annonces et les commérages de ville d'avec la politique, et dans celle-ci apprendre à discerner ce qui est authentique d'avec ce qui n'est qu'un bruit hasardé.

Je me suis engagé, si l'Empereur avait la constance de s'ennuyer tous les jours de pareilles leçons, à ce que dans un mois il pût lire les journaux sans le secours d'aucun de nous. L'Empereur ensuite a voulu faire quelques thèmes : il écrivait des phrases dictées, et les traduisait en anglais, à l'aide d'un petit tableau que je lui ai fait pour les verbes auxiliaires et les articles, et à l'aide du dictionnaire pour les autres mots, que je lui faisais chercher lui-même. Je lui expliquais les règles de la syntaxe et de la grammaire, à mesure qu'elles se présentaient : il a fait de la sorte quelques phrases qui l'ont plus amusé que les versions que nous avions aussi essayées. Après la leçon, sur les deux heures, nous sommes passés dans le jardin ; on a tiré plusieurs coups de fusil ; ils étaient si près, qu'il semblait que ce fût dans le jardin même. L'Empereur a fait l'observation que mon fils (nous croyions que c'était lui) semblait faire une bonne chasse ; j'ai ajouté que ce serait la dernière fois qu'il la ferait aussi près de l'Empereur. « Effectivement, a-t-il repris, allez dire qu'il ne nous approche qu'à la portée du canon. » J'y ai couru ; nous l'accusions à tort ; tout ce bruit se faisait pour les chevaux de l'Empereur, que l'on s'occupait à dresser.

Après le dîner, pendant le café, l'Empereur, m'acculant à la cheminée, m'appuyait la main sur la tête comme pour me mesurer la taille, et me disait : « Je suis un géant pour vous. — Votre Majesté l'est pour tant d'autres, lui ai-je répondu, que cela ne saurait m'affecter. » Il a parlé aussitôt d'autre chose, car il ne s'arrête pas volontiers sur les phrases de cette nature.

Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — *Delphine*, de M^{me} de Staël. — MM. Necker, Calonne.

Jeudi 18 au samedi 20.

Notre vie se passait dans une grande uniformité. L'Empereur ne sortait pas de tout le matin ; vers les deux heures, la leçon d'anglais était devenue très régulière ; venait ensuite la promenade du jardin ou quelques présentations qui étaient fort rares ; puis une petite course en calèche, car les chevaux étaient enfin arrivés ; avant le dîner, la révision des campagnes d'Italie ou d'Égypte, après le dîner, la lecture de nos romans.

Le 20, l'Empereur reçut le gouverneur Wilks, avec lequel il eut une conversation à fond sur l'armée, les sciences, l'administration et les Indes. Parlant de l'organisation de l'armée anglaise, il s'est arrêté sur son mode d'avancement, s'étonnant que chez un peuple où existait l'égalité des droits, les soldats devinssent si rarement officiers. Le colonel Wilks avouait que leurs soldats n'étaient pas faits pour le devenir, et que les Anglais s'étonnaient à leur tour de l'immense différence, à cet égard, qu'ils avaient remarquée dans l'armée fran-

aise, où presque chaque soldat leur avait montré les germes d'un officier. « C'est une des grandes conséquences de la conscription, faisait observer l'Empereur: elle avait rendu l'armée française la mieux composée qui fût jamais. C'était, continuait-il, une institution éminemment nationale et déjà fort avancée dans nos mœurs: il n'y avait plus que les mères qui s'en affligeassent encore; et le temps serait venu où une fille n'eût pas voulu d'un garçon qui n'aurait pas acquitté sa dette envers la patrie. Et c'est dans cet état seulement, ajoutait-il, que la conscription aurait acquis la dernière mesure de ses avantages: quand elle ne se présente plus comme un supplice ou comme une corvée, mais qu'elle est devenue un point d'honneur dont chacun demeure jaloux, alors seulement la nation est grande, glorieuse, forte; c'est alors que son existence peut défier les revers, les invasions, les siècles.

« Du reste, continuait-il, il est vrai de dire encore qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger; il semble leur donner de l'esprit; c'est leur héritage gaulois... La vigilance, l'amour de la gloire sont chez les Français un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois: *L'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores!* »

De là, l'Empereur, sachant que le gouverneur Wilks était très fort sur la chimie, l'a attaqué sur cet objet. Il lui a parlé des immenses progrès que cette science avait fait faire à toutes nos manufactures. Il lui a dit que l'Angleterre et la France

avaient sans doute également de grands chimistes ; mais que la chimie était bien plus généralement répandue en France, et surtout beaucoup plus dirigée vers des résultats utiles ; qu'en Angleterre elle demeurait une science ; qu'en France elle commençait à n'être plus qu'une pratique. Le gouverneur convenait de la vérité littérale de ces assertions, et ajoutait, avec grâce de son côté, que c'était à lui, Empereur, que ces avantages étaient dus, et que toutes les fois que la science serait conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands et d'heureux résultats pour le bien-être de la société. L'Empereur disait que, dans les derniers temps, la France avait conquis le sucre de betterave, de même qualité et de même prix que le sucre de canne. Le gouverneur en a été fort étonné ; il ne le soupçonnait pas. L'Empereur lui a affirmé que c'était un fait des plus avérés, bien qu'en opposition directe aux préjugés encore existants de l'Europe, et même de la France. Il a ajouté de plus qu'il en était de même du pastel, substitut de l'indigo, et ainsi de presque tous les objets coloniaux, à l'exception du bois de teinture. Ce qui le portait à conclure que, si la découverte de la boussole avait produit une révolution dans le commerce, les progrès de la chimie étaient appelés à en produire la contre-révolution.

On a parlé ensuite des émigrations nombreuses actuelles des ouvriers de France et d'Angleterre en Amérique. L'Empereur remarquait que ce pays privilégié s'enrichissait de nos folies. Le gouverneur a souri, disant que celles de l'Angleterre se trouvaient en tête du catalogue, par les nombreuses fautes ministérielles qui avaient amené la révolte de

ces colonies et leur émancipation. A cela l'Empereur faisait observer que cette émancipation, au surplus, avait dû être inévitable; que quand les enfants sont devenus plus grands que leurs pères, il est difficile qu'ils obéissent longtemps.

Alors la conversation a conduit naturellement aux Indes; le gouverneur y a demeuré nombre d'années, il y occupait de hauts emplois, il y a fait de grandes recherches, il a pu répondre à une foule de questions de l'Empereur sur les lois, les mœurs, les usages des Indous, l'administration des Anglais, la nature et la confection des lois actuelles, etc.

Les Anglais, aux Indes, sont régis par les lois d'Angleterre; les indigènes, par les lois locales faites par les divers conseils, agents de la compagnie qui ont pour règle fondamentale de se rapprocher le plus possible des lois mêmes de ces peuples.

Hyder Aly était un homme de génie, Tippoo, son fils, n'était qu'un présomptueux, fort ignorant et très inconsidéré. Hyder Aly avait jusqu'au delà de cent mille hommes; Tippoo n'en avait guère jamais eu que cinquante mille. Ces peuples ne manquent pas de courage; mais ils n'ont pas nos forces physiques; ils sont sans discipline et sans tactique. Dix-sept mille hommes de troupes anglaises, dont quatre mille Européens seulement, avaient suffi pour détruire cet empire de Misoor. Cependant il était à croire que tôt ou tard l'esprit national affranchirait ces contrées du joug britannique: le mélange du sang européen avec celui des indigènes créait une race mixte, dont le nombre et la nature préparaient certainement, de loin, une grande révo-

lution. Toutefois, aujourd'hui, ces peuples étaient certainement plus heureux qu'avant la domination anglaise : l'administration d'une exacte justice et la douceur du gouvernement étaient, quant à présent, les plus fortes garanties de la métropole. On avait cru devoir y joindre aussi la défense aux Anglais et aux Européens d'y acheter des terres ou d'y former des établissements héréditaires, etc., etc. Voilà ce que j'ai recueilli de plus marquant dans l'intéressante conversation de M. Wilks.

Delphine, de M^{me} de Staël, occupait en ce moment nos soirées. L'Empereur l'analysait : peu de choses trouvaient grâce devant lui. Le désordre d'esprit et d'imagination qui y règne animait sa critique : c'était toujours, disait-il, les mêmes défauts qui l'avaient jadis éloigné de son auteur, en dépit des avances et des cajoleries les plus vives de celle-ci.

Dès que la victoire eut consacré le jeune général de l'armée d'Italie, M^{me} de Staël, sans le connaître, et par la seule sympathie de la gloire, professa dès cet instant pour lui des sentiments d'enthousiasme dignes de sa *Corinne* ; elle lui écrivait, disait Napoléon, de longues et nombreuses épîtres pleines d'esprit, de feu, de métaphysique : c'était une erreur des institutions humaines, lui mandait-elle, qui avait pu lui donner pour femme la douce et tranquille M^{me} Bonaparte : c'était une âme de feu, comme la sienne, que la nature avait sans doute destinée à celle d'un héros tel que lui, etc.

Je renvoie aux campagnes d'Italie pour faire voir que l'ardeur de M^{me} de Staël ne s'était pas ralenti pour n'avoir pas été partagée. Opiniâtre à ne pas se décourager, elle était parvenue plus tard à lier con-

naissance, même à se faire admettre ; et elle usait de ce privilège, disait l'Empereur, jusqu'à l'importunité. Il est très vrai, ainsi qu'on l'a dit dans le monde, que le général voulant le lui faire sentir, s'excusait un jour d'être à peine vêtu, et qu'elle avait répondu, avec sentiment et vivacité, que cela importait peu, que le génie n'avait point de sexe.

M^{me} de Staël nous a transportés naturellement à son père, M. Necker. L'Empereur racontait qu'en allant à Marengo, il avait reçu sa visite à Genève ; que là il avait assez lourdement montré le désir de rentrer au ministère, désir du reste que M. de Candonne, son rival, vint aussi témoigner plus tard à Paris, avec une inconcevable légèreté. M. Necker avait ensuite écrit un ouvrage dangereux sur la politique de la France, pays qu'il essayait de prouver ne pouvoir plus être ni monarchie ni république, et dans lequel il appelait le premier consul *l'homme nécessaire*.

Le premier consul proscrivit l'ouvrage, qui dans ce moment pouvait lui être fort nuisible ; il en livra la réfutation au consul Lebrun, qui, avec sa belle prose, disait l'Empereur, en fit pleine et prompte justice. La coterie Necker s'en aigrit, M^{me} de Staël intrigua et reçut l'ordre de sortir de France ; depuis elle demeura toujours une ardente et fort active ennemie. Toutefois, au retour de l'île d'Elbe, M^{me} de Staël écrivit ou fit dire à l'Empereur, lui exprimant à sa manière tout l'enthousiasme que venait de lui causer ce merveilleux événement, qu'elle était vaincue, que ce dernier acte n'était pas d'un homme, qu'il plaçait dès cet instant son auteur dans le ciel. Puis, en se résu-
mant, elle finissait par insinuer que si l'Empereur

daignait laisser payer les deux millions déjà ordonnancés par le roi en sa faveur, elle lui consacrerait à jamais sa plume et ses principes. L'Empereur lui fit répondre que rien ne le flatterait plus que son suffrage, car il appréciait tout son talent; mais qu'en vérité, il n'était pas assez riche pour le payer tout ce prix.

Mon nouveau logement, etc. — Description. — Visite matinale etc.

Dimanche 21.

J'étais enfin venu dans le logement qu'on avait bâti pour me tirer de mon étuve. Sur un terrain constamment humide on avait posé un plancher de dix-huit pieds de long sur onze de large; on l'avait environné d'un mur d'un pied d'épaisseur, formé d'une espèce de pisé ou de torchis qu'on eût pu abattre d'un coup de pied; à la hauteur de sept pieds on l'avait abrité d'une toiture en planches recouvertes de papier goudronné: tel était l'ensemble et le contour de mon nouveau palais, partagé en deux pièces, dont l'une renfermait juste deux lits séparés par une commode, et ne pouvait admettre qu'un seul siège; l'autre, tout à la fois mon salon et mon cabinet, avait une seule fenêtre scellée à demeure, à cause de la violence des vents et de la pluie; à droite et à gauche d'elle deux tables à écrire pour moi et mon fils, un canapé en face et deux sièges; voilà tout l'emménagement et le mobilier. Qu'on ajoute que l'exposition des deux fenêtres était tournée vers un vent constamment de la même direction, et la plupart du temps au degré de tempête, et vers des pluies très communes et fort souvent battantes, qui pénétraient déjà par

les ouvertures, ou filtraient par le toit et les murs avant que nous fussions venus nous y établir, et l'on aura la description complète de ma demeure.

Je venais de passer ma première nuit dans ce lieu nouveau ; je ne me portais pas bien, et le changement de lit m'avait privé de tout sommeil ; on vint me prévenir, sur les sept heures, que l'Empereur allait monter à cheval ; je répondis que, me sentant incommodé, j'allais essayer de reposer ; mais peu de minutes s'étaient écoulées que quelqu'un entrant brusquement dans ma chambre, vint ouvrir mes rideaux avec autorité, trouva mauvais que je fusse aussi paresseux, décida qu'on devait secouer ses incommodités ; puis frappé de l'odeur de la peinture, de l'extrême petitesse du lieu, du voisinage des deux lits, prononça qu'il ne pouvait être toléré de dormir ainsi l'un sur l'autre, que cela devait être trop malsain, que je devais retourner au lit du cabinet topographique, qu'une fausse délicatesse ne devait pas me le faire abandonner, que si j'y gênais, on saurait bien me le dire. Ce quelqu'un, on l'a deviné, c'était l'Empereur.

Je fus bientôt, comme on le juge, en bas de mon lit, réveillé, guéri et vêtu. Toutefois il était déjà bien loin, et il me fallut le chercher dans la campagne. Après l'avoir rejoint, la conversation tomba sur la longue audience accordée la veille au gouverneur Wilks. Il s'arrêta avec beaucoup de gaieté sur la grande importance que mon ouvrage semblait m'avoir donnée à ses yeux, l'extrême bienveillance qu'il semblait lui avoir inspirée. « Du reste, continuait l'Empereur, à charge de revanche sans doute ; tendresse et fraternité usuelle d'auteurs, tant qu'ils ne se critiquent pas. Et sait-il votre

parenté avec le vénérable Las Casas ? » J'ai répondu que je n'en savais rien ; mais le général Gourgaud, qui se trouvait à l'autre côté de l'Empereur, lui a dit que oui. « Et comment le savez-vous vous-même ? me dit alors l'Empereur. Ne nous faites-vous pas une histoire ? — Sire, voici mes preuves : il y avait plus de deux cents ans que nous étions déjà en France, quand Barthélemy de Las Casas florissait en Espagne ; mais les historiens espagnols le disent tous de la ville dont nous sortons nous-mêmes, de Séville ; tous se réunissent à lui donner une ancienne naissance d'origine française, et font venir les siens en Espagne, précisément au moment où nous y avons été nous-mêmes. — Quoi donc, vous n'êtes pas Espagnol ? Vous et lui vous étiez Français ? — Oui, Sire. — Racontez-nous donc cela ; allons, monsieur le donjonnier, monsieur le détrousseur, monsieur le paladin ; allons, rendez-vous heureux, déroulez-nous vos vieux parchemins ; jouissez un peu. — Sire, un des miens suivait Henri, comte de Bourgogne, qui, à la tête de quelques croisés, alla faire la conquête du Portugal, vers l'an 1100... Il en était porte-guidon à la fameuse bataille d'*Ourique*, qui fonda la monarchie portugaise. Depuis, nous sommes revenus en France avec la reine Blanche, lorsqu'elle vint épouser le père de saint Louis. Sire, voilà tout, etc., etc. »

Lectures de l'Empereur. — M^{me} de Sévigné. — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — Rollin. — Velly. — Garnier.

Lundi 22 au Vendredi 26.

Tous ces jours ont été gâtés par des pluies

presque continues. L'Empereur n'a pu monter à cheval qu'une fois le matin dans le parc, et tenter une seule fois après midi de franchir notre vallée accoutumée, que le temps avait rendue presque impraticable. Il n'a pas été plus possible de faire usage de la calèche ; il a donc fallu se réduire à quelques tours de jardin, et partager la tristesse du temps. Nous en avons travaillé davantage ; l'Empereur a pris régulièrement d'excellentes et fortes leçons d'anglais. Il passe de coutume toute la matinée à lire ; il lit de suite des ouvrages entiers fort considérables, sans s'en trouver nullement fatigué ; il m'en lisait toujours quelque peu avant que de se mettre à l'anglais.

C'étaient les *Lettres de M^{me} de Sévigné*, dont le style est si coulant, et peint si bien les mœurs du moment. Lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, il remarquait, pour celui-ci, que l'intérêt de M^{me} de Sévigné était bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.

C'était *Charles XII*, dont il lisait la défense contre les Turcs, dans sa maison de Bender ; il ne pouvait s'empêcher de rire et de répéter avec eux : *Tête de fer ! Tête de fer !* Il me demandait si on était bien d'accord sur la nature de sa mort. Je lui disais tenir de la propre bouche de Gustave III, qu'il avait été assassiné par les siens : Gustave l'avait visité dans son caveau ; la balle était d'un pistolet, elle avait été tirée de près et par derrière, etc., etc. Au commencement de la Révolution, j'avais connu beaucoup Gustave III aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et quoique je fusse bien jeune alors, j'avais eu plus d'une fois l'honneur de sa conversation ; il m'avait même promis de me placer

dans sa marine, si nos affaires de France tournaient mal.

Un autre jour, c'était *Paul et Virginie* que lisait l'Empereur ; il en faisait ressortir les endroits touchants, ceux-là étaient toujours simples et naturels ; ceux où abondaient le pathos, les idées abstraites et fausses, tant à la mode lorsque l'ouvrage fut publié, étaient tous froids, mauvais, manqués. L'Empereur disait avoir été fort engoué de cet ouvrage dans sa jeunesse.

Mais si l'Empereur aimait *Paul et Virginie*, il riait de pitié, disait-il, des *Études de la Nature* du même auteur. *Bernardin*, disait-il, bon littérateur, était à peine géomètre ; ce dernier ouvrage était si mauvais que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre ; *Bernardin* en jetait les hauts cris. Le célèbre mathématicien *Lagrange* répondait toujours à ce sujet, en parlant à l'Institut : « Si *Bernardin* était de notre classe, s'il parlait notre langue, nous le rappellerions à l'ordre ; mais il est de l'Académie, et son style n'est pas de notre ressort. » *Bernardin* se plaignant un jour, comme de coutume, au premier consul du silence des savants à son égard, celui-ci lui dit : « Savez-vous le calcul différentiel, monsieur *Bernardin* ? — Non. — Eh bien ! allez l'apprendre, et vous vous répondrez à vous-même. » Plus tard, étant empereur, toutes les fois qu'il l'apercevait, il avait coutume de lui dire : « Monsieur *Bernardin*, quand nous donnerez-vous des *Paul et Virginie* ou des *Chamière indienne*? Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »

En lisant les *Révolutions romaines de Vertot*, que l'Empereur estimait fort d'ailleurs, il en trouvait les

harangues délayées. C'est la plainte constante de l'Empereur contre tous les ouvrages qu'il rencontre ; cela avait été aussi, disait-il, son défaut à lui-même dans sa jeunesse ; assurément il s'en est bien corrigé depuis. L'Empereur s'est amusé à rayer au crayon les phrases parasites qu'il condamnait dans *Vertot* : il est sûr qu'avec ces suppressions, l'ouvrage présentait, en effet, bien autrement de la force, de l'énergie et de la chaleur. « Ce serait un travail bien précieux et bien goûté sans doute, disait-il, que de se dévouer à réduire ainsi, avec goût et discernement, les principaux ouvrages de notre langue. Je ne connais guère que *Montesquieu*, disait-il, qui pût échapper à ces réductions. » Il parcourait souvent *Rollin*, et le trouvait diffus et trop bonhomme. *Crévier*, son continuateur, lui semblait détestable. Il se plaignait de nos matériaux classiques et du temps que de si mauvais livres faisaient perdre à la jeunesse. C'est qu'ils étaient composés par des rhéteurs, de simples professeurs, et que ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être, disait-il, présentés, écrits et rédigés par des hommes d'Etat et des hommes du monde. Napoléon avait, à ce sujet, des idées très heureuses ; le temps seul lui avait manqué pour les faire exécuter.

L'Empereur était encore moins satisfait de nos histoires de France ; il n'en pouvait lire aucune : *Velly* était plein de mots, et vide de choses ; ses continuateurs étaient encore pires. « Notre histoire, disait-il, devrait être en quatre ou cinq volumes ou en cent. » Il avait connu *Garnier*, le continuateur de *Velly* et de *Villaret* ; il demeurait tout près de la Malmaison. C'était un bon vieillard octogénaire

qui occupait un entresol sur le chemin, avec une petite galerie. Frappé de l'empressement affectueux que témoignait ce bon vieillard toutes les fois que passait le premier consul, celui-ci s'informa qui ce pouvait être. Apprenant que c'était Garnier, il expliqua son empressement. « Il pensait, sans doute, disait gaiement Napoléon, qu'à titre d'historien, le premier consul était de son domaine; seulement il devait s'étonner de retrouver des consuls où il était habitué à voir des rois. » Et c'est ce que lui dit en riant le premier consul, qui le fit appeler un jour, et lui donna une forte pension. « Le bonhomme, ajoutait l'Empereur, dans sa reconnaissance, eût écrit depuis cet instant volontiers et du fond de son cœur tout ce qu'on eût voulu. »

Difficulté vaincue. — Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. — Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. — Le jeune Guibert. — Corbineau. — Maréchal Lannes. — Bessières. — Duroc.

Samedi 27.

Sur les cinq heures, l'Empereur est sorti en calèche; la soirée était fort belle, nous allions fort vite, et l'espace à parcourir est fort court. L'Empereur a fait ralentir dans l'intention de l'allonger. Comme nous rentrions, jetant les yeux sur le camp, dont nous n'étions séparés que par le ravin, il a demandé pourquoi on ne franchirait pas cet espace, qui doublerait notre promenade. On a répondu que c'était impossible, et nous continuions de rentrer; mais comme réveillé tout à coup par ce mot *impossible*, qu'il a si souvent dit n'être pas français, il a ordonné d'aller reconnaître le terrain; nous avons tous mis pied à terre; la calèche seule

a continué vers le point difficile ; nous l'avons vu franchir les obstacles, et nous sommes rentrés triomphants, comme si nous venions de doubler nos possessions.

Pendant le dîner et après, on a parlé de divers faits d'armes. Le grand-maréchal disait que ce qui l'avait le plus frappé dans la vie de l'Empereur, était le moment, à Eylau, où, seul avec quelques officiers de son état-major, il se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes : l'Empereur était à pied, le prince de Neufchâtel fit aussitôt avancer les chevaux ; l'Empereur lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa garde, qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois, à mesure que les Russes approchaient : *Quelle audace ! quelle audace !* A la vue des grenadiers de la garde, les Russes s'arrêtèrent net. « Il était plus que temps, disait Bertrand ; l'Empereur n'avait pas bougé ; tout ce qui l'entourait avait frémi. »

L'Empereur avait écouté ce récit sans aucune observation ; mais il a ensuite ajouté qu'une des plus belles manœuvres qu'il se rappelait, était celle qu'il avait exécutée à Eckmühl. Malheureusement il n'en a point dit davantage, et n'a rien détaillé. « Le succès à la guerre, a-t-il continué, tient tellement au coup d'œil et au moment que la bataille d'Austerlitz, gagnée si complètement, eût été perdue si j'eusse attaqué six heures plus tôt. Les Russes s'y montrèrent des troupes excellentes qu'on n'a jamais retrouvées depuis : l'armée russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la bataille de la Moscowawa.

« Marengo continuait Napoléon, était la bâtaille où les Autrichiens s'étaient le mieux battus ; leurs troupes s'y étaient montrées admirables ; mais leur valeur s'y enterra : on ne les a plus retrouvés depuis.

« Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna la résistance qu'on attendait de leur réputation. Du reste, les multitudes de 1814 et de 1815 n'étaient que de la canaille auprès des vrais soldats de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. »

L'Empereur disait avoir couru le plus grand danger la veille d'Iéna, il eût pu disparaître pour ainsi dire sans qu'on connût bien sa destinée : il s'était approché, durant l'obscurité, des bivouacs ennemis pour les reconnaître ; il n'avait avec lui que quelques officiers. L'idée qu'on se faisait de l'armée prussienne tenait chez nous tout le monde en alerte ; on croyait les Prussiens disposés surtout aux attaques de nuit. L'Empereur, en revenant, reçut le feu de la première sentinelle de son camp ; ce fut un signal pour toute la ligne ; si bien que Napoléon n'eut d'autre ressource que de se jeter à plat ventre, jusqu'à ce que la méprise fût reconnue ; encore toute sa crainte était-elle que la ligne prussienne, dont il était fort près, n'en fit alors autant.

A Marengo, les soldats autrichiens avaient bien conservé le souvenir du vainqueur de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli ; son nom était bien quelque chose sur leur esprit ; mais ils étaient loin de le croire présent ; ils le croyaient mort ; on avait pris soin de leur persuader qu'il avait péri en Égypte ; que ce premier consul dont on leur parlait n'était que son frère. Ce bruit s'était tellement accrédité

partout, que Napoléon fut dans l'obligation de se montrer publiquement à Milan pour le détruire.

L'Empereur, passant ensuite à un grand nombre d'officiers et de ses aides de camp, leur distribuait couramment le blâme et la louange ; il les connaissait tous à fond. Deux des circonstances, disait-il, qui l'avaient le plus affecté sur les champs de bataille, avaient été la mort du jeune Guibert et celle du général Corbineau ; un boulet, à Aboukir, avait percé la poitrine du premier, de part en part, sans l'achever ; l'Empereur, après lui avoir adressé quelques paroles, s'était vu contraint, par la force de ses propres sensations, de s'éloigner. L'autre avait été enlevé, roulé, réduit à rien par un boulet, à Eylau, sous les yeux de l'Empereur, comme il achevait de lui donner des ordres.

L'Empereur citait aussi les dernier moments du maréchal *Lannes*, ce valeureux duc de Montebello, si justement appelé le *Roland de l'armée*, qui, visité par l'Empereur, sur son lit de mort, semblait oublier sa situation pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par-dessus tout. L'Empereur en faisait le plus grand cas. « Il n'avait été longtemps qu'un sabreur, disait-il ; mais il était devenu du premier talent. » Quelqu'un a dit alors qu'il serait curieux de connaître quelle conduite il eût tenue dans ces derniers temps. « Nous avons appris à ne jurer de rien, disait l'Empereur. Toutefois je ne pense pas qu'il eût été possible de le voir manquer à l'honneur et au devoir. D'ailleurs il est à croire qu'il n'aurait pas existé ; brave comme il l'était, il est indubitable qu'il se fût fait tuer dans les derniers temps, ou du moins qu'il eût été assez blessé pour se trouver à l'écart, hors du centre et de l'in-

fluence des affaires. Enfin, s'il eût été disponible, il était de ces hommes à changer la face des affaires par son propre poids et sa propre influence. »

L'Empereur vint ensuite à *Duroc*, sur le caractère et la vie privée duquel il s'arrêta longtemps. « *Duroc*, concluait-il, avait des passions vives, tendres et secrètes qui répondaient peu à sa froideur extérieure. J'ai été longtemps avant de le savoir, tant son service était exact et régulier ; ce n'était que quand ma journée était entièrement close et finie, quand je reposais déjà, que la sienne commençait. Le hasard seul ou quelque accident ont pu me le faire connaître. *Duroc* était pur et moral, tout à fait désintéressé pour recevoir, extrêmement généreux pour donner. »

L'Empereur disait qu'en ouvrant la campagne de *Dresde*, il avait perdu deux hommes bien précieux, et cela, remarquait-il, le plus bêtement du monde : c'étaient *Bessières* et *Duroc*. Il affectait en ce moment d'en parler avec un stoïcisme qu'on s'apercevait bien n'être pas naturel. Quand il alla voir *Duroc*, après son coup mortel, il essaya de lui donner quelques espérances ; mais *Duroc*, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium. L'Empereur, trop affecté, ne put prendre sur lui de rester longtemps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Alors l'un de nous lui a rappelé que revenu d'auprès de *Duroc*, il se mit à se promener seul devant sa tente ; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain ; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. *A demain tout*, fut la réponse de l'Empereur.

A ce ressouvenir l'Empereur, avec affectation, a parlé brusquement d'autre chose.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdue : telle a été, après sa mort, la phrase de la cour et de la ville, tel a été le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. On doit avoir lu plus haut l'origine de sa fortune : Napoléon l'avait trouvé au siège de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage, et l'on pourrait même dire qu'ils ne s'étaient plus quittés. J'ai dit ailleurs avoir entendu de l'Empereur que, dans toute sa carrière, Duroc seul avait possédé sa confiance aveugle et reçu tous ses épanchements. Duroc n'était pas brillant ; mais il avait un excellent jugement, et rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même ; c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit de les adoucir et de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par la colère de l'Empereur : « Laissez-le aller : il dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, ni ce qu'il fera demain. » Quel serviteur ! quel ami ! quel trésor que celui-là ! Que d'éclats il a arrêtés ! que d'ordres reçus dans le premier mouvement qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain ! L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion

qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par so épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique, et sa mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurchen, sur le soir, le léger combat de Reichenbach venait de finir; tous les coups avaient cessé. Duroc, d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré, et le fatal boulet fit périr les deux généraux¹.

Duroc influait plus qu'on ne pense sur les déterminations de l'Empereur; sa mort a peut-être été, sous ce rapport, une calamité nationale. On a des raisons de croire que, s'il eût vécu, l'armistice de Dresde, qui nous a perdus, n'aurait pas eu lieu; on eût poussé jusqu'à l'Oder et au delà, alors les ennemis eussent accédé dès cet instant à la paix, et nous eussions échappé à leurs machinations, à leurs intrigues et surtout à la longue, basse et atroce perfidie du cabinet autrichien qui nous a perdus.

Plus tard, Duroc eût encore influence sur d'autres grands événements, et fait prendre sans doute une autre face aux affaires. Enfin, plus tard encore, lors de la chute de Napoléon, Duroc n'eût certainement pas séparé ses destinées de celles de l'Empereur. Duroc se fut trouvé avec nous à Sainte-Hélène; et ce seul secours eût suffi peut-être pour contre-

1. Le général Kirchner était un officier du génie, très distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité.

balancer en Napoléon tous les horribles tourments dont on prétendit l'abreuver.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle extraordinaire, attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses Guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencements de Bessières et l'origine de sa fortune. A compter de cet instant, on le retrouve toujours, à la tête de la garde du consul ou de la garde impériale, dans des charges de réserve décidant la victoire ou recueillant ses fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait maréchal d'empire, duc d'Istrie, colonel de la cavalerie de la garde, etc.

Ses qualités se développant avec les circonstances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux ; d'une loyauté, d'une droiture antiques ; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissants, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentiments bien noblement hauts.

Bessières était adoré de la garde, au milieu de

laquelle il passait sa vie. A la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval, sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le boulet qui vous a frappé a fait pleurer toute ma garde; remerciez-le, il doit vous être bien cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lutzen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté en avant au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne.

J'avais conversé avec lui bien peu de temps avant ce funeste événement. Le hasard nous avait réunis tête à tête en loge particulière au théâtre, où, après avoir causé des affaires qui l'affectaient fort, car il idolâtrait la patrie, son dernier mot, en me quittant, fut qu'il partait pour l'armée dans la nuit, et qu'il désirait que nous pussions nous revoir. « Car, ajoutait-il, dans la crise des circonstances, et avec nos jeunes soldats, c'est à nous autres chefs à ne pas nous épargner. » Hélas ! il ne devait plus revenir !

Bessières aimait sincèrement l'Empereur, et lui portait une espèce de culte; il n'eût certainement pas, plus que Duroc, abandonné ni sa personne, ni ses destinées. Et il semble que le sort, si décidément prononcé contre Napoléon, dans ses derniers moments, en lui enlevant deux amis aussi vrais, se soit plu à lui ôter la plus douce jouissance, et à priver deux de ses plus fidèles serviteurs de leur plus beau titre de gloire : celui de la reconnaissance envers le malheur.

L'Empereur avait fait transporter aux Invalides, à Paris, les restes de deux hommes qu'il aimait et dont il se savait tant aimé. Il leur réservait des honneurs extraordinaires, les événements qui ont suivi les en ont privés ; mais l'histoire, dont les pages sont plus impérissables encore que le marbre et le bronze, les a consacrés à jamais, et les sauve pour toujours de l'oubli des hommes.

Voici ce que l'on trouve dans *la Campagne de Saxe* de 1813, par le baron d'Odeleben, témoin oculaire, sous la date du 10 août, au moment de la reprise d'armes, deux ou trois mois après la mort de Duroc.

« Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Makersdorf, et montra au roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé ; il manda le propriétaire de la petite ferme où le grand-maréchal était mort, et lui assigna la somme de vingt mille francs, dont quatre mille francs pour un monument en l'honneur de Duroc, et seize mille francs pour les propriétaires de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la soirée, en présence du curé et du juge de Makersdorf, l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger ce monument. »

Étude de l'anglais, etc. — Détails. — Réflexions, etc. — Promenade à cheval. — Cheval embourbé, autres traits caractéristiques.

Dimanche 28.

Nos jours se passaient, comme chacun le soupçonne, dans une grande et insipide monotonie. L'ennui, les souvenirs, la mélancolie, étaient nos dangereux ennemis ; le travail notre grand, notre

unique refuge. L'Empereur suivait très régulièrement ses occupations, l'anglais était devenu pour lui une affaire importante. Il y avait près de quinze jours qu'il avait pris sa première leçon, et, à compter de cet instant, quelques heures tous les jours, depuis midi, avaient été employées à cette étude, tantôt avec une ardeur vraiment admirable, tantôt avec un dégoût visible ; alternative qui m'entretenait moi-même dans une véritable anxiété. J'attachais le plus grand prix aux succès et je craignais chaque jour de voir abandonner les efforts de la veille ; d'en être pour l'ennui mortel que j'aurais causé, sans le résultat précieux que je m'étais promis. D'un autre côté, chaque jour aussi j'étais aiguillonné davantage, en me voyant approcher du but auquel je tendais. L'acquisition de l'anglais pour l'Empereur était une véritable et sérieuse conquête. Jadis il lui en coûtait, disait-il, annuellement, pour de simples traductions cent mille écus, et encore les avait-il bien à point nommé ? ajoutait-il ; étaient-elles fidèles ? Aujourd'hui nous nous trouvions emprisonnés au milieu de cette langue, entourés de ses productions ; tous les grands changements, toutes les grandes questions que l'Empereur avait créés sur le continent, avaient été traités par les Anglais en sens opposé : c'étaient autant de faces nouvelles pour l'Empereur, auquel elles étaient jusque-là demeurées étrangères.

Qu'on ajoute que les livres français étaient rares parmi nous, que l'Empereur les connaissait tous et les avait relus jusqu'à satiété, tandis que nous pouvions nous en procurer une foule d'anglais tout à fait neufs pour lui. Enfin l'acquisition de la langue d'un étranger devient un titre à ses yeux, c'est un

agrément pour soi, un véritable avantage; c'est une facilité de pourparler, et en quelque sorte un commencement de liaison pour tous deux. Quoi qu'il en soit, j'apercevais déjà le terme de nos difficultés; j'entrevois le moment où l'Empereur aurait traversé tous les dégoûts inévitables du commencement. Mais qu'on se figure si l'on peut tout ce que devait être pour lui l'étude scolastique des conjugaisons, des déclinaisons, des articles, etc. On ne pouvait y être parvenu qu'avec un grand courage de la part de l'élcolier, un véritable artifice de la part du maître. Il me demandait souvent s'il ne méritait pas des férules, il devinait leur heureuse influence dans les écoles; il eût avancé davantage, disait-il gaiement, s'il eût eu à les craindre. Il se plaignait de n'avoir pas fait de progrès, et ils auraient été immenses pour qui que ce fût.

Plus l'esprit est grand, rapide, étendu, moins il peut s'arrêter sur des détails réguliers et minutieux. L'Empereur, qui saisissait avec une merveilleuse facilité tout ce qui regardait le raisonnement de la langue, en avait fort peu dès qu'il s'agissait de son mécanisme matériel. C'étaient une vive intelligence et une fort mauvaise mémoire; cette dernière circonstance surtout le désolait; il trouvait qu'il n'avançait pas. Dès que je pouvais soumettre les objets en question à quelque loi ou analogie régulière, c'était classé, saisi à l'instant; l'élcolier devançait même alors le maître dans les applications et les conséquences; mais fallait-il retenir par cœur et répéter les éléments bruts, c'était une grande affaire; on prenait sans cesse les mots les uns pour les autres, et il serait devenu trop fastidieux d'exiger d'abord une trop scrupuleuse régularité. Une

autre difficulté, c'est qu'avec les mêmes lettres, les mêmes voyelles, ces mots nous demandaient une tout autre prononciation ; l'écolier ne voulait reconnaître que la nôtre ; et le maître eût décuplé les difficultés de l'ennui, s'il eût voulu exiger mieux.

Enfin l'écolier, même dans sa propre langue, avait la manie d'estropier les noms propres ; les mots étrangers, il les prononçait tout à fait à son gré ; et une fois sortis de sa bouche, quoi qu'on fit, ils demeuraient toujours les mêmes, parce qu'il les avait, une fois pour toutes, logés de la sorte dans sa tête. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver pour la plupart de nos mots anglais, et le maître dut avoir la sagesse et l'indulgence de s'en contenter, laissant au temps à rectifier peu à peu, s'il était jamais possible, toutes ces incorrections. De ce concours de circonstances il naquit véritablement une nouvelle langue qui n'était entendue que de moi, il est vrai ; mais elle procurait à l'Empereur la lecture de l'anglais, et il eût pu, à toute rigueur, se faire entendre par écrit : c'était déjà beaucoup, c'était tout.

Cependant l'Empereur continuait régulièrement sa campagne d'Égypte avec le grand-maréchal ; celle d'Italie était finie depuis longtemps : nous la touchions et retouchions sans cesse, quant à sa forme typographique, à la contexture des chapitres et à la coupe des paragraphes, etc. On en verra, dans le courant de cet ouvrage, le peu qui m'en est resté dans les mains.

De temps à autre il dictait de fantaisie des objets séparés à MM. Gourgaud et Montholon. A tout ce travail il joignait fort peu d'exercice : quelques

promenades à pied, parfois la calèche, presque plus de cheval.

Le 30, il voulut cependant revenir à notre vallée du Silence, abandonnée depuis longtemps. Nous étions vers son milieu ; le passage était bouché par des broussailles mortes et une espèce de barrière faite pour arrêter le bétail. Le chasseur (le fidèle Aly) descendit, comme de coutume, pour nous ouvrir la route. Nous passâmes, mais le cheval du chasseur, pendant son opération, s'était éloigné de lui ; quand il voulut le reprendre, il s'enfuit. Il avait beaucoup plu, il alla s'embourber dans un marécage pareil à celui où l'Empereur, peu de jours après notre arrivée à Longwood, s'était vu enfoncer de manière à craindre d'y demeurer. Le chasseur courut après nous, pour nous dire qu'il demeurait pour débarrasser son cheval. Nous étions dans un chemin très difficile, fort étroit, à la file les uns des autres ; ce ne fut que quelque temps après que l'Empereur nous entendit redire entre nous l'accident du chasseur. Il gronda de ce que nous n'avions point attendu, et voulut que le grand-maréchal et le général Gourgaud retournassent vers lui. L'Empereur mit pied à terre pour les attendre, et marcha vers une petite élévation d'où il paraissait comme sur un piédestal, au milieu des ruines. Il avait la bride de son cheval passée autour de son bras, et s'est mis à siffler un air ; il avait pour écho une nature muette, et pour tout entourage là nudité du désert. « Et pourtant, me suis-je dit involontairement, naguère encore que de sceptres dans ses mains ! Que de couronnes sur sa tête ! Que de rois à ses pieds !... Il est vrai, continuaï-je à part moi, qu'aux yeux de tous ceux qui l'approchent, le

voient, l'entendent chaque jour, il demeure plus grand qu'il ne le fut jamais ! C'est le sentiment, l'opinion de tout ce qui l'entoure. Nous le servons avec autant d'ardeur; nous l'aimons avec plus de tendresse!... »

Sur ces entrefaites arrivèrent le grand-maréchal et Gourgaud : ils aidèrent l'Empereur à remonter à cheval, et nous continuâmes. Ces messieurs avouaient du reste que, sans leur secours, le cheval n'eût jamais pu s'en retirer; les efforts réunis de tous les trois avaient à peine suffi. Assez longtemps après, au tournant d'un coude, l'Empereur observa que le chasseur n'avait pas suivi, et dit qu'il eût fallu attendre de le savoir en état de continuer; ces messieurs pensaient qu'il était demeuré pour nettoyer tant soit peu son cheval. Dans le cours de notre promenade, à plusieurs autres tournants, l'Empereur répéta la même observation. Nous entrâmes chez le grand-maréchal, où nous nous reposâmes quelques instants; l'Empereur, en sortant, demanda si le chasseur était passé, on ne l'avait pas vu. Enfin, arrivant à Longwood, sa première parole fut encore de demander si le chasseur était arrivé; il l'était depuis longtemps, étant revenu par une route différente.

Je viens d'appuyer peut-être beaucoup sur cette minutieuse circonstance; mais c'est qu'elle m'a paru tout à fait caractéristique. Dans cette sollicitude domestique le lecteur aura de la peine à retrouver le monstre insensible, dur, méchant, cruel, en un mot le tyran dont on l'a si souvent, si longtemps entretenu.

La lecture d'O'Méara, depuis la première publication du *Mémorial*, m'a fait connaître deux autres

circonstances qui coïncident si bien avec mon observation ci-dessus, et confirment si complètement l'idée que je m'étais faite du cœur et de la sensibilité réelle de Napoléon, que je ne puis résister à les transcrire ici.

O'Méara se trouvait chez l'Empereur en conversation tête-à-tête avec lui.

« Tandis que Napoléon parlait, dit-il, ma vue s'est obscurcie; tous les objets m'ont paru tourner autour de moi, et je suis tombé sans connaissance sur le plancher. Revenu à moi, non, je n'oublierai jamais la sensation que m'a fait éprouver le premier objet offert à ma vue : Napoléon, la figure penchée sur mon visage, me considérant avec l'expression du plus grand intérêt, de la plus vive anxiété; d'une main il ouvrail mon col de chemise et de l'autre me faisait respirer du vinaigre des Quatre-Voleurs. — Lorsque vous êtes tombé, m'a-t-il dit, j'ai d'abord cru que votre pied avait glissé; mais vous voyant demeurer sans mouvement, j'ai craint que ce fût une attaque d'apoplexie. Marchand est entré à ce moment, et Napoléon lui a commandé de m'apporter de l'eau de fleur d'orange, un de ses remèdes favoris. En me voyant tomber, son empressement avait été tel qu'il avait arraché le cordon de sa sonnette. Il me dit m'avoir relevé, placé sur une chaise, arraché ma cravate, inondé d'eau de Cologne, et me demandait si c'était bien cela qu'il avait dû faire; et quand je l'ai quitté, il a dit à Marchand, et tout bas pour que je n'entendisse pas, de me suivre, dans la crainte d'un nouvel accident en regagnant ma demeure.

« Cypriani, le maître d'hôtel de Longwood, dit ailleurs M. O'Méara, touchait à son dernier mo-

ment; Napoléon, qui l'aimait comme son compatriote et comme lui étant entièrement dévoué, se montrait fort inquiet, et demandait souvent de ses nouvelles. On ne désespérait pas tout à fait; mais il était d'une faiblesse extrême. La veille de sa mort, Napoléon m'envoya chercher à minuit; et comme je lui peignais l'état d'immobilité du malade : Mais, me dit-il, si j'allais me montrer au pauvre Cypriani, ma présence ne pourrait-elle pas stimuler en lui la nature qui dort, et l'aider à vaincre la maladie? Et il tâcha de rendre son opinion plausible en décrivant les effets électriques qu'il avait plus d'une fois produits de la sorte. Je répondis que Cypriani avait encore sa connaissance, et que j'étais persuadé que l'amour et la vénération qu'il avait pour son maître le portaient, en le voyant, à faire un effort pour se lever sur son séant, et qu'il était à craindre qu'il ne passât dans ce mouvement. — Alors, conclut-il après quelques observations encore, j'y dois renoncer: c'est aux gens de l'art à prononcer là-dessus. »

CHAPITRE IV

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

J'ai dit plus haut quelque part dans ce recueil que je donnerais des fragments de la campagne d'Italie demeurés en mes mains. Me voilà à la fin d'un mois, j'en vais placer quelques chapitres.

A mon retour en France, par la funeste circonstance qui m'a rendu à moi-même les motifs de garder pour moi seul les fragments de la campagne d'Italie que je possépais du consentement de l'Empereur n'existant plus, et la privation de mes papiers par le ministère anglais ne me laissant pas l'occasion de rien publier sur Sainte-Hélène, je distribuai quelques-uns de ces fragments, ne mettant d'autre condition à leur publicité que de bien spécifier qu'ils étaient de simples brouillons de premières dictées qui auront reçu sans doute, par la suite, de grandes altérations. Aujourd'hui que la restitution de mes papiers m'a mis à même de publier le *Mémorial de Sainte-Hélène*, j'ai eu la pensée d'y réunir tous ces fragments de la campagne d'Italie, imaginant qu'ils ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aimeront à comparer ce pre-

mier jet avec les idées arrêtées : d'autant plus que tenant des dépositaires mêmes du manuscrit de ces campagnes, que la volonté de l'Empereur a été que le tout fût publié avec luxe, cartes, plans, etc., et dédié à son fils, j'ai tout lieu de croire qu'on sera longtemps encore avant de jouir de cette publication¹. J'insérerai donc le peu que je possède, sept chapitres sur vingt-deux, soit à la fin des mois, soit dans le cours même du journal quand il viendra à languir.

Voici pour le présent les premiers de ces fragments : Vendémiaire, la bataille de Montenotte, et partie du chapitre III sur la topographie d'Italie.

¹ Les chapitres de la Campagne d'Italie étaient particulièrement ce que je me proposais de supprimer dans cette réimpression, pensant d'abord que, puisque en ce moment on les publiait dans toute leur étendue, mes fragments isolés devenaient dès lors inutiles. Toutefois, j'ai été conduit à changer de détermination par le sentiment que j'ai éprouvé moi-même en comparant les deux versions; sentiment, ai-je pensé, que beaucoup d'autres pourront partager avec moi. Des pages entières restent littéralement les mêmes, il est vrai; mais, tout à coup, des mots se trouvent changés, des épithètes altérées, des phrases ou même des paragraphes entiers supprimés, non pour la seule amélioration du style, mais pour la modification évidente du sens. Or, il n'est pas sans un grand intérêt, pour un grand nombre, de pouvoir connaître les motifs intérieurs qui ont amené ces variantes; suivre la disposition d'esprit qui a dû les dicter; assister, pour ainsi dire, au développement de la pensée du moment, la saisir tout entière dans ses rapports avec les conséquences qu'elle a pour objet de consacrer.

Dans le chapitre actuel, par exemple, les variantes montrent une légère suppression sur Pichegru, quelques additions lors du choix du général pour la journée de vendémiaire; mais surtout la suppression entière du monologue, d'ailleurs si remarquable; et pourquoi cette dernière détermination; car ce monologue avait déjà assez arrêté l'attention du narrateur, pour avoir reçu des corrections de sa propre main, ainsi que le démontre la version du *Mémorial*; mais en voilà assez, je pense, pour me justifier d'avoir tout conservé.

TREIZE VENDÉMIAIRE¹

I. — Constitution de l'an III.

La chute de la municipalité du 31 mai et du parti de Danton, de Robespierre, amena la chute des jacobins et la fin du gouvernement révolutionnaire. *Depuis*, la Convention fut successivement gouvernée par des factions qui ne surent acquérir aucune prépondérance : ses principes variaient chaque mois. Une épouvantable réaction *affligea* l'intérieur de la république ; les domaines cessèrent de se vendre, et le discrédit des assignats croissant chaque jour, les armées se trouvaient sans soldes, les réquisitions et le maximum y avaient seuls maintenu l'abondance ; les magasins se vidèrent ; le pain même du soldat ne fut plus assuré. Le recrutement, dont les lois avaient été exécutées avec la plus grande rigueur, sous le gouvernement révolutionnaire, cessa. Les armées continuèrent d'obtenir de grands succès, parce que jamais elles n'avaient été plus nombreuses ; mais les armées éprouvaient des pertes journalières, il n'y avait plus de moyens pour les réparer.

Le parti de l'étranger, qui s'étayait du prétexte du rétablissement des Bourbons, acquérait chaque jour de nouvelles forces. Les salons étaient ouverts, on y discourait sans crainte ; les communications

¹ Tous les mots en caractère *italique* sont des corrections faites au manuscrit original, de la main de Napoléon même

étaient devenues plus faciles avec l'extérieur ; la perte de la république se tramait publiquement.

La révolution était vieille, elle avait froissé bien des intérêts : une main de fer avait pesé sur les individus. Bien des crimes avaient été commis : ils furent tous relevés avec acharnement, et chaque jour davantage on excita l'animadversion publique contre tous ceux qui avaient gouverné, administré ou participé, d'une manière quelconque, aux succès de la révolution.

Pichegru avait été gagné : c'était le premier général de la république, fils d'un laboureur de Franche-Comté, et frère minime, dans sa jeunesse, au collège de Brienne ; il se vendit au parti royal et lui livra le succès des opérations de son armée.

Les prosélytes des ennemis de la république ne furent pas nombreux dans l'armée ; elle resta fidèle aux principes de la révolution pour lesquels elle avait versé tant de sang, et remporté tant de victoires.

Tous les partis étaient fatigués de la Convention : elle l'était d'elle-même. Sa mission avait été l'établissement de la Constitution ; elle vit enfin que le salut de la patrie, le sien propre, exigeaient que, sans délai, *elle remplît sa principale mission*. Elle adopta, le 21 juin 1795, la Constitution connue sous le titre de Constitution de l'an III. Le gouvernement était confié à cinq personnes, sous le nom de Directoire ; la législature à deux conseils, dits des Cinq Cents et des Anciens. Cette Constitution fut soumise à l'acceptation du peuple, réuni en assemblée primaire

II. — Lois additionnelles à la Constitution.

L'opinion était généralement répandue qu'il fallait attribuer la chute de la Constitution de 91 à la loi de la Constituante, *qui excluait ses membres de la législature*. La Convention ne *tomba pas dans* la même faute ; elle joignit à la Constitution deux lois additionnelles, par lesquelles elle prescrivit que les deux tiers de la législature nouvelle seraient composés des membres de la Convention, et que les assemblées électorales de départements n'auraient à nommer, *pour cette fois*, qu'un tiers seulement des deux conseils. La Convention prescrivit de plus que ces deux lois additionnelles seraient soumises à l'acceptation du peuple, comme parties inséparables de la Constitution.

Le mécontentement fut, dès lors, général. Le parti de l'étranger surtout voyait tous ses projets déjoués par ces dispositions. Il s'était flatté que les deux conseils auraient été entièrement composés d'hommes neufs et étrangers à la révolution, ou même en partie de ceux qui en avaient été victimes ; et dès lors il *espérait* d'arriver à la contre-révolution par l'influence même de la législature.

Ce parti ne manquait pas de très bonnes raisons pour cacher les véritables motifs de son mécontentement ; il alléguait que les droits du peuple étaient méconnus, puisque la Convention, qui n'avait eu de mission que pour établir une Constitution, usurpait les pouvoirs d'un corps électoral en donnant elle-même à ses membres les pouvoirs d'un corps législatif ; que la preuve que la Convention savait qu'elle agissait contre l'intention du peuple, c'est qu'elle imposait aux assemblées

principales la condition *arbitraire* de voter à la fois sur l'ensemble de la Constitution et ses lois additionnelles. La Convention ne devait vouloir que ce que voulait le peuple. Pourquoi ne laissait-elle pas voter séparément sur la Constitution et les lois additionnelles ? C'est qu'elle savait que les lois additionnelles seraient unanimement rejetées. Quant à la Constitution en elle-même, elle était préférable sans doute à ce qui existait, et, sur ce point, tous les partis étaient d'accord. Les uns, il est vrai, eussent voulu un président, au lieu de cinq directeurs, les autres auraient désiré un conseil plus populaire ; mais en général on vit cette nouvelle Constitution avec plaisir. Quant au parti de l'étranger, qui était dirigé par des comités secrets, il n'attachait aucune importance à des formes de gouvernement qu'il ne voulait pas maintenir ; il n'étudiait dans la Constitution que le moyen d'en profiter pour opérer la contre-révolution ; et tout ce qui tendait à ôter l'autorité des mains de la Convention et des conventionnels lui était agréable.

III. — Les lois additionnelles sont rejetées par les sections de Paris.

Les quarante-huit sections de Paris se réunirent ; ce furent quarante-huit tribunes dans lesquelles *accoururent* les orateurs les plus virulents : La Harpe, Sérizi, Lacretelle jeune, Vaublanc, Régnault, etc. *Il fallait* peu de talent pour exciter tous les esprits contre la Convention ; et *plusieurs* de ces orateurs en montrèrent beaucoup.

La capitale fut ainsi mise en fermentation. *Après le 9 thermidor, on avait organisé la garde nationale.*

On avait eu *en vue d'en éloigner* les jacobins ; mais on était tombé dans l'excès contraire, et les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en assez grand nombre.

Cette garde nationale était de plus de quarante mille hommes, armée et habillée. Elle partagea toute l'exaspération des sectionnaires contre la Convention ; et les lois additionnelles furent rejetées dans Paris. Les sections se succédèrent à la barre de la Convention, et y manifestaient hautement leur opinion. La Convention cependant croyait encore que toute cette agitation se calmerait aussitôt que les provinces auraient manifesté leur opinion par l'acceptation de la Constitution et des lois additionnelles. Elle croyait pouvoir comparer cette agitation de la capitale à ces commotions si communes à Londres, et dont Rome avait si souvent donné l'exemple au temps des comices. Elle proclama le 23 septembre l'acceptation de la Constitution et des lois additionnelles, par la majorité des assemblées primaires ; mais dès le lendemain, les sections de Paris nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunirent à l'Odéon.

IV. — Résistance armée des sections de Paris.

Les sections avaient mesuré leurs forces, évalué la faiblesse de la Convention : cette assemblée d'électeurs fut une assemblée d'insurgés.

La Convention annula l'assemblée de l'Odéon, la déclara illégale, et ordonna à ses comités de la dissoudre par la force. Le 10 vendémiaire, la force

armée se porta à l'Odéon et exécuta cet ordre. Le peuple, rassemblé sur la place de l'Odéon, fit entendre quelques murmures, se permit quelques injures, mais n'opposa aucune résistance.

Le décret de la Convention qui fermait l'Odéon excita l'indignation de toutes les sections. Celle Lepelletier, dont le chef-lieu était au couvent des Filles-Saint-Thomas, paraissait être à la tête de ce mouvement. Un décret de la Convention ordonna que le lieu de ses séances fût fermé, l'assemblée dissoute et la section désarmée.

Le 12 vendémiaire (3 octobre), à sept ou huit heures du soir, le général Menou, accompagné des représentants du peuple, commissaires près de l'armée de l'intérieur, se rendit, avec un corps nombreux de troupes, au lieu des séances de la section Lepelletier, pour y faire exécuter le décret de la Convention. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut entassé dans la rue Vivienne, à l'extrémité de laquelle était le couvent des Filles-Saint-Thomas. Les sectionnaires occupaient *les fenêtres des* maisons de cette rue ; plusieurs de leurs bataillons *se rangèrent* en bataille dans la cour du couvent, et la force militaire que commandait le général Menou *se trouva compromise*.

Le comité de la section s'était déclaré représentant du peuple souverain ; dans l'exercice de ses fonctions ; il refusa d'obéir aux ordres de la Convention ; et après une heure d'inutiles pourparlers, le général Menou et les commissaires de la Convention se retirèrent, par une espèce de capitulation, sans avoir désarmé ni dissous ce rassemblement.

V. — Menou est destitué du commandement de l'armée de l'intérieur.

La section, demeurée victorieuse, se constitua en permanence, envoya des députations à toutes les autres sections, vanta ses succès et pressa l'organisation qui pouvait assurer sa résistance. *On* se prépara à la journée du 13 vendémiaire.

Le général Bonaparte, attaché depuis quelques mois à la direction du mouvement des armées de la république, était dans une loge à Feydeau, lorsque de ses amis le prévinrent de la scène singulière qui se passait. Il fut curieux d'observer les détails d'un grand spectacle. Voyant les troupes conventionnelles repoussées, il courut aux tribunes de l'assemblée pour y juger de l'effet de cette nouvelle, et suivre les développements et la couleur qu'on y donnerait.

La Convention était dans la plus grande agitation. Les représentants auprès de l'armée, pour se disculper, se hâtèrent d'accuser Menou. On attribua à la trahison ce qui n'était dû qu'à la malhabileté. Il fut mis en arrestation.

Alors différents représentants se montrèrent successivement à la tribune ; ils peignirent l'étendue du danger. Les nouvelles qui, à chaque instant, arrivaient des sections, ne faisaient voir que trop combien il était grand. Chacun des membres proposa le général qui avait sa confiance. Ceux qui avaient été à Toulon, à l'armée d'Italie, et les membres du Comité de salut public, qui avaient des relations journalières avec Napoléon, le proposèrent comme plus capable que personne de les échapper de ce pas dangereux, par la promptitude de

son coup d'œil et l'énergie de son caractère. On l'envoya chercher dans la ville.

Napoléon, qui avait tout entendu, et savait ce dont il était question, délibéra près d'une demi-heure avec lui-même sur ce qu'il avait à faire. « Une guerre à mort éclatait entre la Convention et Paris. *Était-il sage de se déclarer*, de parler au nom de toute la France ? Qui oserait descendre seul dans l'arène pour se faire le champion de la Convention ? La victoire même aurait quelque chose d'odieux ; tandis que la défaite voulait pour jamais à l'exécration des races futures.

« Comment se dévouer ainsi à être le bouc émissaire de tant de crimes auxquels on fut étranger ? Pourquoi s'exposer bénévolement à aller grossir en peu d'heures le nombre de ces noms qu'on ne prononce qu'avec horreur ?

« Mais, d'un autre côté, si la Convention succombe, que deviennent les grandes vérités de notre révolution ? Nos nombreuses victoires, notre sang si souvent versé ne sont plus que des actions honteuses. L'étranger, que nous avons tant vaincu, triomphe et nous accable de son mépris... un entourage insolent et dénaturé repairent triomphants, nous reprochent nos crimes, exercent leurs vengeances et nous gouvernent en îlots par la main de l'étranger.

« Ainsi la défaite de la Convention ceindrait le front de l'étranger, et scellerait la honte et l'esclavage de la patrie.

« Ce sentiment, vingt-cinq ans, la confiance en ses forces, sa destinée !... » Il se décida, et se rendit au comité, auquel il peignit vivement l'impossibilité de pouvoir diriger une opération aussi

importante avec trois représentants qui, dans le fait, exerçaient tous les pouvoirs, et gênaient toutes les opérations du général ; il ajouta qu'il avait été témoin de l'événement de la rue Vivienne, que les commissaires avaient été les plus coupables, et s'étaient pourtant trouvés au sein de l'assemblée des accusateurs triomphants.

Frappé de ces raisons, mais dans l'impossibilité de destituer les commissaires, sans une longue discussion dans l'assemblée, le Comité, pour tout concilier, *car on n'avait pas de temps à perdre*, détermina de prendre le général dans l'assemblée même. Dans cette vue, il proposa Barras à la Convention comme général en chef, et donna le commandement à Napoléon, qui, par là, se trouvait débarrassé des trois commissaires, sans qu'ils eussent à se plaindre.

Aussitôt que Napoléon se trouva chargé du commandement des forces qui devaient protéger l'assemblée, il se transporta dans un des cabinets des Tuilleries où était Menou, afin d'obtenir de lui les renseignements nécessaires sur les forces et la position des troupes et celle de l'artillerie. L'armée n'était que de cinq mille hommes de toutes armes, avec quarante pièces de canon, alors aux Sablons, sous la garde de quinze hommes ; il était une heure après minuit. Napoléon expédia aussitôt un chef d'escadron du 21^e de chasseurs (Murat), avec trois cents chevaux pour se rendre, en toute diligence, aux Sablons, et ramener l'artillerie au jardin des Tuilleries. Un moment plus tard, il n'était plus temps. Cet officier arrivant à deux heures aux Sablons, s'y trouva avec la tête d'une colonne de la section Lepelletier qui venait saisir le parc ; mais il

était à cheval; on était en plaine: la section se retira, et à six heures du matin les quarante pièces entrèrent aux Tuilleries.

VI. — Dispositions d'attaque et de défense des Tuilleries.

Depuis six heures jusqu'à neuf, Napoléon courut tous les postes, et plaça cette artillerie à la tête du pont Louis XVI, du pont Royal, de la rue de Rohan, au cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, au Pont-Tournant, etc., etc.; il en confia la garde à des officiers sûrs. La mèche était allumée partout, et la petite armée distribuée aux différents postes, ou en réserve au jardin et au Carrousel.

La générale battait par tout Paris, et les gardes nationales se formaient à tous les débouchés, cernant ainsi le palais et les jardins. Leurs tambours portaient l'audace jusqu'à venir battre la générale sur le Carrousel et sur la place Louis XV.

Le danger était imminent, quarante mille gardes nationaux bien armés, organisés depuis longtemps, se présentaient animés contre la Convention; les troupes de ligne, chargées de la détendre, étaient peu nombreuses, et pouvaient être facilement entraînées par le sentiment de la population qui les environnait. La Convention, pour accroître ses forces, donna des armes à quinze cents individus dits les patriotes de 89. C'étaient des hommes qui, depuis le 9 thermidor, avaient perdu leurs emplois, et quitté leurs départements où ils étaient poursuivis par l'opinion. On en forma trois bataillons, *que l'on* confia au général Berruyer. Ces hommes se battirent avec la plus grande valeur. *Ils*

entraînèrent la troupe de ligne, et furent pour beaucoup dans le succès de la journée.

Un comité de quarante membres, sous la présidence de Cambacérès, et composé du Comité de salut public et de sûreté générale, dirigeait toutes les affaires. On discutait beaucoup, on ne décidait rien, et le danger devenait à chaque instant plus pressant.

Les uns voulaient qu'on posât les armes, et qu'on reçût les sectionnaires comme les sénateurs romains avaient reçus les Gaulois. D'autres voulaient qu'on se retirât sur les hauteurs de Saint-Cloud, au camp de César, pour y être joint par l'armée des côtes de l'Océan. D'autres voulaient qu'on envoyât des députations aux quarante-huit sections *pour leur faire diverses propositions*. Pendant ces vaines discussions, et à deux heures après midi, un nommé Lafond déboucha sur le Pont-Neuf, venant de la section Lepelletier à la tête de trois ou quatre bataillons, dans le temps qu'une autre colonne de même force venait de l'Odéon à sa rencontre : *ils se réunirent sur la place Dauphine*.

Le général Cartaux, qui avait été placé au Pont-Neuf avec quatre cents hommes et quatre pièces de canon, ayant l'ordre de défendre les côtés du pont, quitta son poste, et se replia sous les guichets. En même temps un bataillon de gardes nationaux venait occuper le jardin de l'Infante : il se disait affectionné à la Convention, et pourtant saisissait ce poste sans ordres. D'un autre côté, Saint-Roch, le Théâtre-Français et l'hôtel de Noailles étaient occupés en force par la garde nationale. Les postes opposés n'étaient séparés que de douze à quinze pas. Les sectionnaires envoyait

des femmes à chaque instant, ou se présentaient eux-mêmes, sans armes et les chapeaux en l'air pour fraterniser avec la ligne.

VII. — Combat du 13 vendémiaire.

A chaque instant les affaires empiraient. A trois heures, Danican envoya un parlementaire sommer la Convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple, et de désarmer les terroristes. Ce parlementaire traversa les postes les yeux bandés, avec toutes les formes de la guerre. Il fut introduit ainsi au milieu du Comité des quarante, qu'il émut beaucoup par ses menaces : on le renvoya vers les quatre heures. La nuit approchait, il n'était pas douteux qu'elle ne dût être favorable aux sectionnaires, vu le grand nombre. *Ils pouvaient* se faufiler de maison en maison, dans toutes les avénues des Tuilleries déjà étroitement bloquées. A peu près à la même heure, on apporta dans la salle de la Convention sept cents fusils, des gibernes et des cartouches pour armer les conventionnels eux-mêmes comme corps de réserve ; ce qui en alarma plusieurs, qui ne comprirent qu'alors la *grandeur* du danger où ils étaient.

Enfin, à quatre heures un quart, des coups de fusil furent tirés de l'hôtel de Noailles, où s'étaient introduits les sectionnaires ; les balles arrivaient jusqu'au perron des Tuilleries. Au même moment la colonne Lafond déboucha par le quai Voltaire, marchant sur le pont Royal. Alors on donna l'ordre aux batteries de tirer. Une pièce de huit, au cul-de-sac Dauphin, commença le feu, et servit de

signal pour tous les postes. Après plusieurs décharges, Saint-Roch fut enlevé. La colonne Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie placée sur le quai, à la hauteur du guichet du Louvre, et à la tête du pont Royal, fut mise en déroute. La rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin et les lieux adjacents furent balayés. Une centaine d'hommes essayèrent de résister, au théâtre de la République; quelques obus les délogèrent en un instant : à six heures tout était fini.

Si l'on entendait *dans la nuit*, de loin en loin, quelques coups de canon, c'était pour empêcher les barricades que quelques *habitants* avaient cherché à établir avec des tonneaux.

Il y eut environ deux cents tués ou blessés du côté des sectionnaires, et presque autant du côté des conventionnels; la plus grande partie de *ceux-ci*, aux portes de Saint-Roch.

Trois représentants, Fréron, Louvet et Siéyès montrèrent *de la résolution*.

La section des Quinze-Vingts, faubourg Saint-Antoine, est la seule qui ait fourni deux cent cinquante hommes à la Convention; tant ces dernières oscillations politiques lui avaient *indisposé toutes les classes*; toutefois, si les faubourgs ne se levèrent point en sa faveur, du moins ils *n'agirent pas* non plus contre elle. Il est faux qu'on ait fait tirer à poudre au commencement de l'action; cela n'eût servi qu'à enhardir les sectionnaires et à compromettre les troupes; mais il est vrai que le combat, une fois engagé, le succès n'étant plus douteux, alors on ne tirera plus qu'à poudre.

VIII. — Le 14 vendémiaire.

Il existait encore des rassemblements dans la section Lepelletier.

Le 14, au matin, des colonnes débouchèrent contre eux, par les boulevards, la rue de Richelieu et le Palais-Royal. Des canons avaient été placés aux principales avenues. Les sectionnaires furent promptement délogés, et le reste de la journée fut employé à parcourir la ville, à visiter les chefs-lieux des sections, à ramasser les armes et à lire des proclamations. Le soir, tout était rentré dans l'ordre, et Paris se trouvait parfaitement tranquille.

Lorsque, après ce grand événement, les officiers de l'armée de l'intérieur furent présentés en corps à la Convention, celle-ci, par acclamation, nomma Napoléon général en chef de cette armée, Barras ne pouvant cumuler plus longtemps le titre de représentant avec des fonctions militaires.

Le général Menou fut traduit à un conseil de guerre; on voulait sa mort. Le général en chef le sauva en disant aux juges que si Menou méritait la mort, les trois représentants qui avaient dirigé les opérations et parlementé avec les sectionnaires, la méritaient aussi; que la Convention n'avait qu'à mettre en jugement les trois membres, et qu'alors on jugerait Menou. L'esprit de corps fut plus puissant que la voix des ennemis de Menou.

La même commission condamna plusieurs individus à mort par contumace, *entre autres* Vaublanc. Le nommé Lafond fut le seul exécuté. Ce jeune homme avait montré beaucoup de courage dans l'action; la tête de sa colonne, sur le pont Royal, se reforma trois fois sous la mitraille avant de se

disperser tout à fait. C'était un émigré; il n'y eut pas moyen de le sauver, quelque désir que l'on eût: l'imprudence de ses réponses déjoua constamment les bonnes intentions de ses juges.

IX. — Napoléon commande en chef l'armée de l'intérieur.

Après le 13 vendémiaire, Napoléon eut à organiser la garde nationale, qui était un objet de la plus haute importance, comptant alors jusqu'à cent quatre bataillons.

Il forma en même temps la garde du Directoire, et réorganisa celle du Corps législatif. Ces mêmes éléments se trouvèrent précisément dans la suite une des causes de son succès à la fameuse journée du 18 brumaire. Il avait laissé de tels souvenirs parmi ces corps, qu'à son retour d'Égypte, bien que le Directoire eût recommandé à ses soldats de ne point lui rendre d'honneurs militaires qu'il ne fût en grand uniforme, rien ne put les empêcher de battre aux champs, de quelque manière qu'il parût.

Le peu de mois que Napoléon commanda l'armée de l'intérieur se trouvèrent remplis de difficultés et d'embarras. Ce furent l'installation d'un gouvernement nouveau, dont les membres étaient divisés entre eux et souvent en opposition avec les conseils; une fermentation sourde parmi les anciens sectionnaires qui componaient la majorité de Paris; la turbulence active des jacobins, qui se reformaient sous le nom de société du Panthéon; les agents des étrangers et ceux du royalisme, *qui* formaient un parti puissant; le discrédit des finances et du papier-monnaie, qui mécontentaient.

tait les troupes à l'extrême; mais, plus que tout cela encore, l'horrible famine qui, à cette époque, désola la capitale.

Dix ou douze fois les subsistances manquèrent, et les faibles distributions journalières que le gouvernement avait été contraint d'établir furent interrompues. Il fallait une activité, une dextérité peu communes pour surmonter tant d'obstacles, et maintenir le calme dans la capitale, en dépit de circonstances si fâcheuses et si graves.

La société du Panthéon donnait chaque jour plus d'inquiétudes au Directoire. La police n'osait aborder cette société de front. *Le général en chef* fit mettre le scellé sur le lieu de ses assemblées, et les membres ne bougèrent plus tant qu'il demeura présent. Ce ne fut qu'après son départ qu'ils parurent de nouveau, sous l'influence de Babeuf, Antonelle et autres, et éclatèrent au camp de Grenelle.

Il eut souvent à haranguer à la halle, dans les rues, aux sections et dans les faubourgs; et une remarque singulière à ce sujet, c'est que, de toutes les parties de la capitale, le faubourg Saint-Antoine est celui qu'il a toujours trouvé le plus facile à entendre raison, et à recevoir des impulsions généreuses.

Ce fut pendant le commandement de Paris que Napoléon fit la connaissance de M^{me} de Beauharnais.

On avait exécuté le désarmement général des sections. Il se présenta à *l'État Major* un jeune homme de dix à douze ans, qui vint supplier le général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la république. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis

vice-roi d'Italie. Napoléon, touché de la nature de sa demande et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait : Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance que M^{me} de Beauharnais se crut obligée de venir, le lendemain, lui en faire des remerciements : Napoléon s'empressa à lui rendre sa visite.

Chacun connaît la grâce extrême de l'impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayantes. La connaissance devint bientôt intime et tendre, et *ils* ne tardèrent pas à se marier.

X. — Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Italie.

On reprochait à Scherer, commandant de l'armée d'Italie, de ne pas avoir su profiter de sa bataille de Loano ; depuis, on était peu satisfait de sa conduite. On voyait à son quartier général de Nice beaucoup plus d'employés que de militaires. Ce général demandait de l'argent pour solder ses troupes et réorganiser les différents services ; il demandait des chevaux pour remplacer les siens qu'on avait laissés périr faute de subsistances : le gouvernement ne pouvait donner ni l'un ni l'autre ; on lui fit des réponses dilatoires ; on l'amusa par de vaines promesses. Il fit connaître alors que si l'on tardait davantage, il serait obligé d'évacuer la rivière de Gênes, de revenir sur la Roya, et peut-être même de repasser le Var. Le Directoire résolut de le remplacer.

Un jeune général de vingt-cinq ans ne pouvait rester plus longtemps à la tête de l'armée de l'intérieur. Le sentiment de ses talents et la confiance

que l'armée d'Italie avait en lui, *le désignaient* comme seul capable de la tirer de la fâcheuse situation où elle se trouvait. Les conférences qu'il eut avec le Directoire à ce sujet, et les projets qu'il lui présenta, ne laissèrent plus aucun doute. Il partit pour Nice, et le général Hatri, âgé de soixante ans, vint de l'armée de Sambre-et-Meuse le remplacer à l'armée de l'intérieur, laquelle avait perdu son importance, depuis que la crise des subsistances était passée, et que le gouvernement se trouvait assis.

BATAILLE DE MONTENOTTE

DEPUIS L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL EN CHEF, A NICE, LE 28 MARS 1796,
JUSQU'A L'ARMISTICE DE CHERASQUE, LE 28 AVRIL SUIVANT :
ESPACE D'UN MOIS.

I. — Plan de campagne pour entrer en Italie en tournant les Alpes.

Le roi de Sardaigne, que sa position géographique et militaire a fait appeler le portier des Alpes, avait, en 1796, des forteresses à l'issue de toutes les gorges qui conduisent en Piémont. Si l'on eût voulu pénétrer en Italie en forçant les Alpes, il eût fallu s'emparer de ces forteresses ; or les routes ne permettaient pas le transport de l'artillerie de siège : d'ailleurs les montagnes sont couvertes de neige les trois quarts de l'année, ce qui ne laisse que très peu de temps pour le siège de ces places. On conçut l'idée de tourner les Alpes, et d'entrer en Italie précisément au point où cessent ces hautes

montagnes et où les Apennins commencent. Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant. Ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner ; celui-ci, que les montagnes de Cadore ; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon ; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard ; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cenis ; le Mont-Cenis plus haut que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent de baisser toujours, et finissent enfin aux montagnes Saint-Jacques, près Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève, et va toujours en augmentant par un mouvement inverse ; de sorte que la Bocchetta, les cols voisins, ceux qui séparent la Ligurie des États de Parme, la Toscane du Modenais, du Bolonais, vont toujours en s'élevant. La vallée de la Madone de Savone et les mamelons de Saint-Jacques et de Montenotte sont donc tout à la fois les points les plus abaissés des Alpes et des Apennins ; celui où finissent les uns et où les autres commencent.

Savone, port de mer et place forte, se trouvait placée pour servir tout à la fois de magasin et de point d'appui. De cette ville à la Madone, le chemin est une chaussée ferrée de trois milles, et de la Madone à la Carcari il y a quatre ou cinq autres milles. Ce dernier intervalle pourrait être rendu praticable à l'artillerie en peu de jours. A Carcari l'on trouve des chemins de voiture qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Monferrat.

Ce point était le seul par où l'on pût entrer en

Italie sans trouver de montagnes ; les élévation du terrain y sont si peu de chose, qu'on a conçu plus tard, sous l'Empire, le projet d'un canal qui aurait joint l'Adriatique à la Méditerranée, à l'aide du Pô et d'une branche de la Bormida, dont la source part des hauteurs qui avoisinent Savone.

En pénétrant en Italie par les sources de la Bormida, on pouvait se flatter de séparer et de désunir les armées sardes et autrichiennes, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. On pouvait marcher sur Milan comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, et les Autrichiens à couvrir Milan.

II. — État des deux armées.

L'armée ennemie était commandée par le général Beaulieu, officier distingué, qui avait acquis de la réputation dans les campagnes du Nord. Cette armée se trouvait inutile de tout ce qui pouvait la rendre redoutable. L'armée française, au contraire, manquait de tout, et son gouvernement ne pouvait rien lui donner. L'armée des alliés se composait d'Autrichiens, de Sardes, de Napolitains : ils se trouvaient déjà triples de l'armée française, et devaient s'accroître encore successivement des forces du pape, de Naples, de celles de Modène et de Parme.

Cette armée se divisait en deux grands corps : l'armée active autrichienne, composée de quatre divisions, d'une forte artillerie et d'une nombreuse cavalerie, accrue d'une division napolitaine, formant un total de soixante mille hommes sous les armes. L'armée active de Sardaigne, composée de

trois divisions piémontaises, d'une division autrichienne ayant quatre mille chevaux, était commandée par le général autrichien Colli, qui lui-même était aux ordres du général Beaulieu. Le reste des forces sardes tenait garnison dans les places, ou défendait les cols opposés à l'armée française des Alpes : elles étaient commandées par le duc d'Aoste. L'armée française était composée de quatre divisions actives, sous les généraux Masséna, Augereau, Laharpe et Sérurier : chacune de ces divisions pouvait, l'une portant l'autre, présenter six à sept mille hommes sous les armes¹. La cavalerie, de trois mille chevaux, était dans le plus mauvais état, quoiqu'elle eût été longtemps sur le Rhône pour se refaire ; mais elle y avait manqué de subsistances. L'arsenal d'Antibes et celui de Nice étaient bien pourvus ; mais on manquait de moyens de transports : tous les chevaux de trait avaient péri de misère. La pénurie des finances était telle en France, que, malgré tous les efforts du gouvernement, on ne put donner que deux mille louis en espèces au trésor de l'armée pour

1. On trouve dans le chapitre correspondant à celui-ci, dans les Campagnes d'Italie, qui viennent d'être publiées, l'addition curieuse suivante. Le total présentait trente mille hommes sous les armes ; il est vrai que l'effectif de l'armée se montait, sur les états du ministère, à cent six mille hommes ; mais trente-six mille étaient prisonniers, morts ou désertés ; depuis longtemps on attendait à passer une revue régulière pour les effacer des états de situation ; vingt mille étaient dans la huitième division militaire à Toulon, Marseille, Ayignon ; ils ne pouvaient être employés qu'à la défense de la Provence : sur les cinquante mille hommes effectifs, restants sur la rive gauche du Var, cinq mille étaient aux hôpitaux ; sept mille formaient les dépôts ; huit mille étaient employés aux garnisons de Nice, Villa-France, Monaco, Saorgio, etc. ; restait trente mille hommes prêts à entrer en campagne

l'ouverture de la campagne ; il n'y avait donc rien à espérer de la France. Toutes les ressources désormais ne pouvaient s'attendre que de la victoire. Ce n'était que dans les plaines d'Italie que l'on pouvait organiser les transports, atteler l'artillerie, habiller les soldats, monter la cavalerie. On conquérait tout cela si l'on forçait l'entrée de l'Italie. L'armée française n'avait guère à la vérité que trente mille hommes, et on lui en présentait plus de quatre-vingt-dix mille. Si ces deux armées eussent eu à lutter dans une bataille générale, sans doute l'infériorité du nombre de l'armée française, et son infériorité en artillerie et cavalerie, ne lui eussent pas permis de résister ; mais ici on pouvait suppléer au nombre par la rapidité des marches ; à l'artillerie, par la nature des manœuvres ; au manque de cavalerie, par la nature des positions ; et le moral de nos troupes était excellent : tous les soldats avaient fait les autres campagnes d'Italie ou celles des Pyrénées.

III. — Napoléon arrive à Nice.

Napoléon arriva à Nice du 26 au 29 mars. Le tableau de l'armée, qui lui fut présenté par Scherer, se trouva pire encore que tout ce qu'il avait pu s'imaginer. Le pain était mal assuré, depuis longtemps il ne se faisait plus de distribution de viandes ; il ne fallait compter que sur deux cents mulots pour les transports, et l'on ne devait pas songer à conduire plus de douze pièces de canon : chaque jour la position empirait. Il ne fallait pas perdre un instant, l'armée ne pouvait plus vivre où elle était, il fallait avancer ou reculer.

Le général français donna des ordres pour que son armée se mit en mouvement. Il voulait surprendre l'ennemi dès le début de la campagne, et l'étourdir par des succès éclatants et décisifs.

Le quartier général n'avait jamais quitté Nice depuis le commencement de la guerre; il reçut l'ordre de se rendre à Albenga. Depuis longtemps toutes les administrations se regardaient comme à poste fixe, et s'occupaient bien plus des commodités de la vie que des besoins de l'armée. Le général français passa la revue des troupes et leur dit : « Soldats! vous êtes nus, mal nourris; on nous doit beaucoup, on ne peut rien nous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire. Je viens vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes, seront en notre pouvoir, et là, vous aurez richesses, honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage! »

Ces discours, un jeune général de vingt-cinq ans, en qui la confiance était déjà grande par les opérations brillantes de Toulon, de Saorgio, de Savone, dirigées par lui les années précédentes, étaient accueillis par de vives acclamations.

En voulant tourner toutes les Alpes et entrer en Italie par le col de Cadibonne, il fallait que toute l'armée se rassemblât sur son extrême droite: opération dangereuse, si les neiges n'eussent pas alors couvert les débouchés des Alpes. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates. Sérurier fut placé à Garezio, avec sa division, pour observer les camps que

Colli avait sur Ceva. Masséna et Augereau furent placés en réserve à Loano, Finale et jusqu'à Savone. Laharpe marcha pour menacer Gênes ; son avant-garde, commandée par Cervoni, occupa Voltri. Au même moment le général en chef fit demander au sénat de Gênes le passage de la Bochetta et les clefs de Gavi, annonçant ainsi qu'il voulait pénétrer en Lombardie, et appuyer ses opérations sur la ville de Gênes. La rumeur fut extrême à Gênes ; les conseils se mirent en permanence.

IV. — Bataille de Montenotte, 11 avril.

Beaulieu, alarmé, court en toute hâte de Milan au secours de Gênes. Il porte son quartier général à Novi, partage son armée en trois corps : la droite, sous les ordres de Colli, composée de Piémontais, eut son quartier général à Ceva ; elle fut chargée de la défense de la Stura et du Tanaro. Le centre, sous les ordres de d'Argenteau, marche sur Montenotte, pour couper l'armée française en tombant sur son flanc gauche, et lui intercepter, à Savone, la route de la Corniche. De sa personne, Beaulieu avec sa gauche, couvre Gênes et marche sur Voltri. Au premier aspect, ces dispositions paraissaient bien entendues ; mais en étudiant mieux les circonstances du pays, on découvre que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication directe était impraticable entre son centre et sa gauche, autrement que par derrière les montagnes ; tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à se réunir en peu d'heures, et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis ; et l'un d'eux fortement battu,

l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer.

Le général d'Argenteau, commandant le centre de l'armée ennemie, vint camper à Montenotte-Inférieure, le 9 avril. Le 10, il marcha sur Monte-Legino, pour déboucher par la Madone. Le colonel Rampon, qui avait été chargé de la garde des trois redoutes de Monte-Legino, ayant eu avis de la marche de l'ennemi, poussa une forte reconnaissance à sa rencontre. Sa reconnaissance fut ramenée depuis midi jusqu'à deux heures, qu'elle rentra dans les redoutes. D'Argenteau essaya de les enlever d'emblée; il fut repoussé dans trois attaques consécutives: il y renonça. Comme ses troupes étaient fatiguées, il prit position, et remit au lendemain à tourner ces redoutes pour les faire tomber. Beaulieu, de son côté, déboucha le 9 sur Gênes. Toute la journée du 10, Laharpe se trouva engagé avec ses avant-gardes en avant de Voltri, pour lui disputer les gorges et le contenir. Mais le 10 au soir, il se replia sur Savone, et le 11, à la pointe du jour, il se trouvait, avec toute sa division, derrière Rampon et les redoutes de Monte-Legino. Dans cette même nuit du 10 au 11, le général en chef marcha avec les divisions Masséna et Augereau, par le col Cadibonne, et déboucha derrière Montenotte. A la pointe du jour, d'Argenteau, enveloppé de tous côtés, fut attaqué en tête par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc par le général en chef. La déroute fut complète; tout le corps de d'Argenteau fut écrasé, dans le même temps que Beaulieu se présentait à Voltri, où il ne trouvait plus personne. Ce ne fut que dans la journée du 11 que le général apprit la défaite de Montenotte, et l'entrée des Français dans le Pié-

mont. Il lui fallut alors replier en toute hâte ses troupes sur elles-mêmes, et repasser les mauvais chemins où les dispositions de son plan l'avaient forcé de se jeter. Il s'ensuivit que, trois jours après la bataille de Millésimo, une partie seule de ses troupes put arriver à temps.

V. — Bataille de Millésimo, 14 avril.

Le 12, le quartier général de l'armée française était à Carcari; l'armée battue s'était retirée: les Piémontais sur Millésimo, et les Autrichiens sur Dégo.

Ces deux positions étaient liées par une division piémontaise qui devait occuper les hauteurs de Biestro.

A Millésimo, les Piémontais se trouvaient à cheval sur le chemin qui couvre le Piémont: ils furent rejoints par Colli avec tout ce qu'il put tirer de la droite.

A Dégo, les Autrichiens occupaient la position qui défend le chemin d'Acqui, route directe du Milanais; ils furent successivement rejoints par tout ce que Beaulieu put ramener de Voltri: ils se trouvaient là en position de recevoir tous les renforts que pourraient leur fournir la Lombardie. Ainsi les deux grands débouchés du Piémont et du Milanais, étaient couverts: l'ennemi se flattait d'avoir le temps de s'y établir et de s'y retrancher.

Quelque avantageuse que nous ait été la bataille de Montenotte, l'ennemi avait trouvé dans la supériorité du nombre de quoi réparer ses pertes; mais le surlendemain 14, la bataille de Millésimo nous ouvrit les deux routes de Turin et de Milan.

Augereau, formant la gauche de l'armée française, marcha sur Millésimo ; Masséna, avec le centre, se porta sur Dégo, et Laharpe, commandant la droite, cheminait sur les hauteurs de Cairo. L'ennemi avait appuyé sa droite, en faisant occuper le mamelon de Cosseria qui domine les deux branches de la Bormida ; mais dès le 13, le général Augereau, qui n'avait pas donné à la bataille de Montenotte, poussa la droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il lui enleva les gorges de Millésimo et cerna le mamelon de Cosseria. Provera, avec son arrière-garde, forte de deux mille hommes, fut coupé. Dans une position aussi désespérée, il paya d'audace ; ce général se réfugia dans un vieux castel ruiné et s'y barricada. De cette hauteur il voyait la droite de l'armée sarde qui faisait des dispositions pour la bataille du lendemain, où il espérait être dégagé. Toutes les troupes de Colli, du camp de Ceva, devaient être arrivées dans la nuit. On sentait donc l'importance de s'emparer, dans la journée, du château de Cosséria ; mais ce poste était très fort ; on y échoua. Le lendemain les deux armées en vinrent aux mains. Masséna et Laharpe enlevèrent Dégo après un combat opiniâtre ; Ménars et Joubert, les hauteurs de Biestro. Toutes les attaques de Colli pour dégager Cosseria furent vaines ; il fut battu et poursuivi l'épée dans les reins : alors Provera dut poser les armes. L'ennemi, vivement poursuivi dans les gorges de Spigno, y laissa une partie de son artillerie, beaucoup de *drapeaux et de prisonniers*. La séparation des deux armées autrichienne et sarde fut dès lors bien marquée. Beaulieu porta son quartier général à Acqui, *route du Milanais*, et Colli se porta à Ceva,

pour s'opposer à la jonction de Séurier, et couvrir Turin.

VI. — Combat de Dégo, 15 avril.

Cependant une division de grenadiers autrichiens, qui avait été dirigée de Voltri par Sasselio, arriva à trois heures du matin à Dégo. La position n'était plus occupée que par des avant-gardes. Ces grenadiers enlevèrent donc facilement le village, et l'alarme fut grande au quartier général français, où l'on avait peine à comprendre comment les ennemis pouvaient être à Dégo, lorsque nous avions des avant-postes sur la route d'Acqui. Après deux heures d'un combat très chaud, Dégo fut repris, et la division ennemie presque entièrement prisonnière.

Nous perdîmes dans ces affaires le général Bonel à Millésimo, et le général Causse à Dégo. Ces deux officiers étaient de la bravoure la plus brillante; ils venaient tous les deux de l'armée des Pyrénées-Orientales, et il était à remarquer que les officiers qui arrivaient de cette armée montraient une impétuosité et un courage des plus distingués. C'est dans le village de Dégo que Napoléon distingua, pour la première fois, un chef de bataillon qu'il fit colonel; c'était Lannes qui, depuis, fut maréchal de l'empire, duc de Montebello, et déploya les plus grands talents. On le verra constamment dans la suite prendre la plus grande part à tous les événements militaires.

Le général français dirigea alors ses opérations sur Calli et le roi de Sardaigne, et se contenta de tenir les Autrichiens en échec. Laharpe fut placé

en observation près de Dégo, pour garantir nos derrières et tenir en respect Beaulieu, qui, très affaibli, ne s'occupait plus qu'à rallier et réorganiser les débris de son armée. La division Laharpe, obligée de demeurer plusieurs jours dans cette position, s'y trouva vivement tourmentée par le défaut de subsistances, vu le manque de transports, et l'épuisement du pays où avaient séjourné tant de troupes; ce qui donna lieu à quelques désordres.

Sérurier, instruit à Garessio des batailles de Montenotte et de Millésimo, se mit en mouvement, s'empara de la hauteur de Saint-Jean, et entra dans Ceva le même jour qu'Augereau arrivait sur les hauteurs de Montezemoto. Le 17, après quelques légères affaires, Colli évacua le camp retranché de Ceva, les hauteurs de Montezemoto, et se retira derrière la Cursaglia. Le même jour le général en chef porta son quartier général à Ceva. L'ennemi y avait laissé toute son artillerie qu'il n'avait pas eu le temps d'emmener, et s'était contenté de laisser garnison dans le château.

Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée sur les hauteurs de Montezemoto; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaiient au loin; une ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières, qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plus à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement. « Annibal a forcé les Alpes, dit le

général français en fixant ses regards sur ces montagnes ; nous, nous les aurons tournées. » Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et le résultat de la campagne.

L'armée passa le Tanaro. Pour la première fois, nous nous trouvions absolument en plaine, et la cavalerie put alors nous être de quelque secours. Le général Stengel, qui la commandait, passa la Cursaglia à Lezegno, et battit la plaine. Le quartier général fut porté au château de Lezegno, sur la droite de la Cursaglia, près de l'endroit où elle se jette dans le Tanaro.

VII. — Combat de Saint-Michel, bataille de Mondovi, 20 et
22 avril.

Le général Séurier réunit ses forces à Saint-Michel. Le 20, il passa le pont de Saint-Michel en même temps que Masséna passait le Tanaro, pour attaquer les Piémontais. Mais Colli, jugeant le danger de sa position, abandonna le confluent des deux rivières, marcha lui-même pour prendre position à Mondovi. Il se trouva, par une circonstance fortuite, avec ses forces, précisément devant Saint-Michel, comme le général Séurier débouchait du pont. Il fit halte, lui opposa des forces supérieures et le força de se replier. Séurier se fût pourtant maintenu dans Saint-Michel, si un de ses régiments d'infanterie légère ne se fût livré au pillage. Le général français déboucha, le 22, par le pont de Torre et se porta sur Mondovi. Colli y avait déjà élevé quelques redoutes, et s'y est trouvé en position ; sa droite à Notre-Dame-de-Vico, et son centre à la Bicoque. Dans la journée même, Séurier

enleva la redoute de la Bicoque, et décida de la bataille, qui a pris le nom de Mondovi. Cette ville et tous ses magasins tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Le général Stengel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, fut attaqué par les Piémontais, doubles en force. Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé, et opérait sa retraite sur ses renforts, lorsque, dans une charge, il tomba blessé à mort d'un coup de pointe. Le général Murat, à la tête de la cavalerie, repoussa les Piémontais et les poursuivit à son tour pendant quelques heures. Le général Stengel, Alsacien, était un excellent officier de hussards : il avait servi sous Dumouriez aux campagnes du Nord, était adroit, intelligent, alerte ; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé ; c'était un vrai général d'avant-postes. Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier dans Lezegno. Le général français y arriva quelques heures après, et, quelque chose dont il eût besoin, tout était prêt. Les défilés, les gués avaient été reconnus ; des guides étaient assurés ; le curé, le maître de poste avaient été interrogés ; des intelligences étaient déjà liées avec les habitants ; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions ; les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignements militaires, traduites et analysées ; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances, pour rafraîchir la troupe. Malheureusement Stengel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa profession, qui lui devint funeste et contribua à sa mort.

Après la bataille de Mondovi, le général en chef marcha sur Cherasque; Sérurier se porta sur Fossano et Augereau sur Alba.

VIII. — Prise de Cherasque, 25 avril.

Ces trois colonnes entrèrent à la fois, le 25 avril, dans Cherasque, Fossano et Alba. Le quartier général de Colli était à Fossano, le jour même que Sérurier l'en délogea. Cherasque, à l'embouchure de la Stura et du Tanaro, était forte, mais mal armée et point approvisionnée, parce qu'elle n'était pas frontière. Le général français attachait une grande importance à sa possession. Il y trouva du canon, et fit travailler à force à la mettre en état de défense. L'avant-garde passa la Stura et se porta au delà de la petite ville de Bra.

Cependant la jonction de Sérurier nous avait permis de communiquer avec Nice, par Ponte-di-Nava; nous en reçumes des renforts d'artillerie, et tout ce que l'on avait pu préparer. On avait pris dans tous les différents combats beaucoup d'artillerie et de chevaux; on en leva de tous côtés dans la plaine de Mondovi. Peu de jours après l'entrée à Cherasque, l'armée eut soixante bouches à feu approvisionnées; la cavalerie fit des remontes de chevaux. Les soldats, qui avaient été sans distributions durant les huit ou dix jours de cette campagne, commencèrent à en recevoir de régulières. Le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvements, cessèrent; on rétablit la discipline, et chaque jour l'armée changea de face, au milieu de l'abondance et des ressources qu'offrait ce beau pays. Les pertes se réparèrent. La

rapidité des mouvements, l'impétuosité des troupes, et surtout l'art de les opposer toujours à l'ennemi, au moins en nombre égal, et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constants qu'on avait obtenus, avaient épargné bien des hommes ; d'ailleurs les soldats arrivaient par tous les débouchés, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée. On trouva en Piémont de tous les vins : ceux du Montferrat ressemblaient aux vins de France. La misère avait été telle jusque-là dans l'armée française, qu'on oserait à peine la décrire. Les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que 8 francs par mois, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga, qui accordait une gratification de trois louis à chaque général.

IX. — Armistice de Cherasque, le 28 avril.

L'armée n'était plus éloignée que de dix lieues de Turin.

La cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se resoudre ; son armée était découragée et en partie détruite. L'armée autrichienne, réduite à plus de moitié, semblait n'avoir d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, et la cour ne jouissait nullement de la confiance publique. Elle se mit à la discrétion du général français, et sollicita un armistice ; celui-ci y accéda. Bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché et se fût emparée de Turin. Mais Turin est une place forte ; si l'on voulait en

fermer les portes, on avait besoin d'un train d'artillerie qu'on n'avait pas pour les faire ouvrir. Le roi avait encore un grand nombre de forteresses, et, malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice de la fortune pouvait tout renverser. Les deux armées ennemis, malgré leurs nombreux revers, étaient encore égales à l'armée française : elles avaient une artillerie considérable, et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert. Dans l'armée française, malgré ses victoires, il y avait de l'étonnement : on demeurait frappé de la grandeur de l'entreprise ; l'on doutait de la possibilité du succès, quand on considérait la faiblesse des moyens. Le moindre événement douteux eût donc rencontré beaucoup d'esprits disposés à l'exagération. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie avec aussi peu d'artillerie, sans presque de cavalerie et avec une armée aussi faible, que les maladies et l'éloignement de la patrie allaient affaiblir chaque jour. On trouve des traces de ces sentiments de l'armée, dans la proclamation suivante du général en chef, qu'il adressa à ses soldats à Cherasque.

« Soldats ! vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

« Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de la Hollande et du

Rhin. Dénus de tout, vous avez supplié à tout. Vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert! Grâces vous soient rendues, soldats! la patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présidez l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

« Les deux armées, qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient, dans leurs pensées, des triomphes de nos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats! il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous! Les cendres du vainqueur de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville. Vous étiez dénus de tout au commencement de la campagne; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont nombreux, l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats! la patrie est en droit d'attendre de vous de grandes choses! Justifiez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. *En est-il entre nous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les*

injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millésimo, de Dégo, de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. Tous veulent humilier ces rois orgueilleux, qui osaient méditer de nous donner des fers. Tous veulent dicter une paix glorieuse, et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits. Amis, je vous la promets cette conquête; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez. C'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par vos ennemis. Sans cela vous ne seriez point les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux. Vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîttrait de loi que la force. Mais investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage, sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur, qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers, je ferai exécuter à la rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés à faire exécuter les ordres.

« Peuples d'Italie ! l'armée française vient pour rompre vos chaînes : le peuple français est l'ami de tous les peuples ; venez avec confiance au-devant d'elle. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés. Nous ferons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent. »

Les conférences pour la suspension d'armes eurent lieu au quartier général, chez Salmatoris, alors maître d'hôtel du roi, et qui depuis a été préfet du palais de l'Empereur. Le général piémontais Latour et le colonel Lacoste, chargés des pouvoirs du roi, se rendirent à Cherasque. Le comte de Latour était un vieux soldat ; lieutenant général au service de Sardaigne, très opposé à toutes les nouvelles idées, de peu d'instruction et d'une capacité médiocre. Le colonel Lacoste, natif de Savoie, était dans la force de l'âge ; il s'exprimait avec facilité, avec beaucoup d'esprit, et se montrait sous des rapports avantageux. Les conditions furent que le roi quitterait la coalition et enverrait un plénipotentiaire à Paris, pour y traiter de la paix définitive ; que jusqu-là il y aurait armistice ; que jusqu'à la paix ou à la rupture des négociations, Ceva, Coni, Tortone, ou à son défaut Alexandrie, seraient remises sur-le-champ à l'armée française, avec toute l'artillerie et les magasins ; qu'elle continuerait d'occuper tout le terrain qui se trouvait en ce moment dans sa possession ; que les routes militaires, dans toutes les directions, permettraient la libre communication de l'armée avec la France, et de la France avec l'armée ; que Valence serait immédiatement évacuée par les Napolitains, et remise au général français, jusqu'à ce

qu'il eût effectué le passage du Pô. Enfin, que les milices du pays seraient licenciées, et que les troupes régulières seraient disséminées dans les garnisons, de manière à ne pouvoir donner aucun ombrage à l'armée française. Désormais, les Autrichiens, isolés, pouvaient être poursuivis jusque dans l'intérieur de la Lombardie. Toutes les troupes de l'armée des Alpes et du voisinage de Lyon, devenues disponibles, allaient rejoindre. Notre ligne de communication avec Paris serait raccourcie de moitié; enfin, on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siège, et pour assiéger Turin même, si le Directoire ne concluait pas la paix.

X. — Le colonel aide de camp Murat traverse le Piémont et porte à Paris la nouvelle des victoires de l'armée.

Le général Murat, premier aide de camp du général en chef, fut expédié pour Paris avec vingt et un drapeaux et la copie de l'armistice. Napoléon avait pris cet officier au 13 vendémiaire; il était alors chef d'escadron du 21^e de chasseurs. Il a été marié depuis à la sœur de l'Empereur, est devenu maréchal d'empire, grand-amiral, grand-duc de Berg et roi de Naples. Il a eu une grande part dans toutes les opérations militaires du temps; il a toujours déployé un grand courage, et surtout une singulière hardiesse dans les mouvements de la cavalerie.

La province d'Alba, que les Français traversèrent, était de tout le Piémont le pays le plus opposé à l'autorité royale, celui qui contenait le plus de germes révolutionnaires: il y avait déjà éclaté des

troubles : plus tard encore il en éclata de nouveaux. Si, au lieu de négocier, Napoléon eût voulu continuer la guerre avec le roi de Sardaigne, c'est là qu'il eût trouvé le plus de secours et le plus de disposition à l'insurrection. Ainsi, au bout de quinze jours, le premier point du plan de campagne était atteint, les plus grands résultats obtenus ; les forteresses piémontaises des Alpes étaient en notre pouvoir ; la coalition se trouvait affaiblie d'une puissance qui avait cinquante mille hommes sur pied, et qui était plus imposante encore par sa position. La législature nationale avait décrété cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, dans les séances des 21, 22, 24, 25 et 26 avril.

En conformité aux conditions de l'armistice de Cherasque, le roi de Sardaigne envoya à Paris le comte de Revel, pour traiter de la paix définitive. Elle y fut conclue et signée le 15 mai. Par ce traité, la place d'Alexandrie resta à demeure aux armées françaises. Suze, Labrunette, Exil, furent démolies. Les Alpes se trouvèrent ouvertes, et le roi demeura à la disposition de la République, n'ayant plus d'autre point fortifié que Turin et le fort de Bard.

N. B. Nous avertissons ici, une fois pour toutes, qu'il se trouvera des différences inévitables entre les rapports officiels et les chapitres. Elles sont fondées sur la précipitation des rapports, le désir du général en chef de déguiser alors ses plans, le besoin de tromper l'ennemi sur ses véritables forces, etc., etc. Par exemple, il est dit, au rapport, que Beaulieu attaqua en personne Monte-

notte. On le crut alors ainsi. Plus loin il est dit que l'attaque sur Voltri ne fut faite que par dix mille Autrichiens; mais ils avaient en arrière deux colonnes de même force, qui devaient donner le lendemain, Beaulieu ayant jugé qu'il aurait affaire sur ce point à toute l'armée française. L'on dit aussi que Montenotte ne fut attaquée que par quinze mille hommes, parce que dix mille hommes de ce corps étaient demeurés en arrière, et formaient les communications avec la droite à Ceva. Ce fut sur ces troupes que Masséna, débouchant au point du jour par Cadibonne, tira le premier coup de canon.

S'il n'y est point question des projets du général en chef, ni de ses négociations avec Gênes, c'est que le rapport publié n'est qu'un extrait de la correspondance officielle, et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, il entrat dans les vues du général en chef de dérober à l'ennemi la connaissance de ses plans et de sa manière de faire.

En voilà assez pour expliquer désormais les différences qu'on pourra remarquer. Nous répétons que notre observation actuelle doit être entendue une fois pour toutes.

FRAGMENTS DU CHAPITRE III

I. — Raisons pour rester sur la ligne du Tessin.

L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva en notre pouvoir, on se demanda s'il était convenable de passer le Tessin. On concevait

que l'armistice, qui avait mis des places fortes en notre pouvoir, et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne, était utile ; mais on se demandait s'il ne serait pas désormais plus avantageux de profiter des moyens acquis, pour révolutionner entièrement le Piémont et Gênes, avant d'aller plus loin. Le Directoire avait le droit de refuser les négociations proposées, et de déclarer sa volonté par un ultimatum. Ne serait-il pas impolitique, disait-on, de s'éloigner de France, de passer le Tessin sans être certain de ses derrières ? Les rois de Sardaigne, qui nous ont été si utiles tant qu'ils ont combattu pour nous, ont le plus contribué à nos revers dès qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui la disposition des esprits ne saurait nous permettre la moindre illusion : les nobles et les prêtres dominent cette cour, et se trouvent les ennemis irréconciliables de la république. Si l'on éprouvait une défaite en avançant, que n'aurait-on pas à redouter de leur haine et de leur vengeance ! Gênes même doit nous donner de grandes inquiétudes. Le système de l'oligarchie y domine toujours, et quelque nombreux que puissent s'y trouver nos partisans, ils demeurent sans influence dans les décisions politiques. Les bourgeois de Gênes peuvent bien déclamer ; mais là se borne tout leur pouvoir. Les oligarques gouvernent, ils commandent aux troupes, et disposent de huit à dix mille paysans des vallées de Fontana-Bona et autres, qu'ils appellent à leur défense dans les moments de crise. Enfin, demandait-on, où doit-on s'arrêter ? Doit-on passer le Tessin, l'Adda, l'Oglio, le Mineio, l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, pour se porter sur le Lisonzo ? Est-il sage

de laisser derrière soi de si nombreuses populations si mal disposées ? Le moyen d'aller vite n'est-il pas d'aller sagement; de se faire des appuis de tous les pays où l'on passe, en changeant le gouvernement, et confiant l'administration à des personnes de mêmes principes et de mêmes intérêts que nous ? Si l'on se porte dans le pays de Venise, n'obligerait-on pas cette république, qui peut disposer de cinquante mille hommes, à prendre parti pour nos ennemis ?

II. — Raisons pour prendre la ligne de l'Adige.

On répondait à cela : L'armée française doit profiter de sa victoire. Nous ne devons nous arrêter qu'à la meilleure ligne de défense contre les armées qui ne tarderont pas à marcher contre nous : cette ligne, c'est l'Adige. Elle couvre toutes les vallées du Pô ; elle intercepte la moyenne et la basse Italie ; elle couvre le blocus et le siège de Mantoue, et probablement cette place sera prise avant que la lutte puisse recommencer. En se portant sur l'Adige, on a le moyen de pourvoir à toutes les dépenses de l'armée, parce qu'on en fait partager le poids à une plus grande population ; à celle du Piémont, de la Lombardie et des Légations. On craint de voir Venise se déclarer contre nous ? Le meilleur moyen d'y remédier, c'est de porter en peu de jours la guerre au milieu de ses États : elle n'est point préparée à un pareil événement ; elle n'a point eu le temps de faire des levées et de prendre des résolutions ; il faut empêcher le Sénat de délibérer. Au lieu que si nous restons sur le Tessin, les Autrichiens peuvent les forcer de faire cause commune

avec eux, ou eux-mêmes y être portés par un esprit de parti. Le roi de Sardaigne n'est plus à craindre, ses milices sont congédiées, les Anglais vont cesser leurs subsides; les affaires intérieures y sont dans le plus mauvais état. Quelque parti que prenne la cour, les mécontents s'accroîtront: après la fièvre vient la faiblesse. Douze à quinze mille hommes sont toutes les forces qui restent à cette puissance; disséminés dans un grand nombre de villes, ils suffiront à peine à maintenir la tranquillité intérieure. D'un autre côté, la haine de l'Autriche contre le roi de Sardaigne ira toujours croissant; elle se plaindra qu'à la première bataille perdue, elle a été abandonnée. Elle lui alléguera l'exemple de ses ancêtres, qui demeurèrent des alliés fidèles lors même que la France était maîtresse de Turin; tandis qu'ici on a déserté la cause commune sans la perte même d'une forteresse. La cour de Sardaigne a donc désormais beaucoup à redouter des Autrichiens. Les oligarques de Gênes ne sont pas à craindre: notre meilleure garantie contre eux, ce sont les profits immenses qu'ils recueillent de leur neutralité. En propageant les principes de la liberté en Piémont et à Gênes; en y allumant la guerre civile, c'est le peuple qu'on soulève contre les nobles et les prêtres; on devient responsable des excès qui accompagnent toujours une pareille lutte. Arrivés au contraire sur l'Adige, nous serons maîtres de tous les États de la maison d'Autriche en Italie, et de ceux du Pape en deçà de l'Apennin; en position de proclamer les principes de la liberté et d'exciter le patriotisme italien contre la domination étrangère, l'irritation du peuple de Bologne et de Ferrare contre le gouvernement du Pape. On

n'aura pas besoin d'exciter la division des diverses classes de citoyens : nobles, bourgeois, paysans, tout sera appelé pour marcher d'accord pour le rétablissement de la patrie italienne. Le mot *Italianam! Italianam!* proclamé de Milan à Bologne, produira un effet magique ; proclamé sur le Tessin, les Italiens diraient : Pourquoi n'avancez-vous pas ?

III. — Topographie de l'Italie.

Les grandes plaines de l'Italie septentrionale, comprises entre les Alpes qui les séparent de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, entre les Apennins qui les séparent de Gênes et de la Toscane, et entre l'Adriatique, composent : la vallée du Pô, les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au nord du Pô, et les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au midi du Pô. Toutes ces vallées ne sont séparées par aucune colline ; de sorte que toutes les eaux pourraient se communiquer facilement si c'était nécessaire. Elles forment une des plaines les plus fertiles, les plus grandes, les plus riches du monde, couvertes de villes opulentes et d'une population de huit à dix millions d'individus. Cette immense plaine comprend le Piémont, la Lombardie, Parme, Plaisance, Modène, Bologne, Ferrare, la Romagne et les pays vénitiens.

IV. — Vallée du Pô.

Le Pô prend sa source au mont Viso, et reçoit successivement sur sa gauche à Turin, la Doire, qui descend du mont Genève ; un peu au-dessous à Chivasso, la Doréa-Baltéa qui vient du grand Saint-

Bernard ; entre Casal et Valence, la Sésia ; à Pavie, le Tessin qui descend du lac Majeur et des hauteurs du Simplon ; entre Plaisance et Crémone, l'Adda venu du Brenner ; près de Borgo-Forte, l'Oglio sorti du lac d'Iséro ; près de Governolo, le Mincio venu du lac de Garda. Le Pô reçoit à sa rive droite tous les affluents des Apennins ; le Tanaro, au-dessous de Valence et d'Alexandrie ; la Serivia, au-dessous de Tortone et de Castel-Novo ; la Trébia, au-dessus de Plaisance ; le Taro, au-dessus de Casal-Majore ; le Crostollo, près de Guastalla ; la Secchia, près de Saint-Bénédetto ; le Panaro et le Réno, dans les environs de Ferrare ; enfin il se jette dans l'Adriatique à trente milles au delà de Ferrare, par plusieurs bouches. Ce fleuve est une espèce de mer par la grande quantité de rivières qu'il reçoit dans toutes les directions. Il est élevé au-dessus du sol, et se trouve encaissé par des digues, de sorte que les plus belles contrées de l'Italie, comme la Hollande, se trouvent dérobées par artifice à l'invasion des eaux. Il y a peu ou point de sollicitude à prendre sur le cours des affluents de la rive gauche, la nature s'y exerce sans inconvénients : ainsi la Doréa-Baltéa, le Tessin, l'Adda, entrent dans le Pô sans causer d'embarras. Il n'en est pas ainsi des affluents de la rive droite : depuis le Tanaro, toutes les rivières sont sujettes à de grands désordres, et donnent lieu à de grandes questions hydrauliques. Il faut chaque année hausser les digues, parce que les pays limitrophes, surtout Parme, Modène, Bologne, Ferrare, éprouvent de fortes inondations. Ce sont ces perpétuelles difficultés de la nature qui ont rendu les Italiens si habiles dans la science hydraulique.

Les ingénieurs de ce pays ont poussé plus loin que partout ailleurs cette branche importante de nos connaissances.

Les affluents des deux rives du Pô diffèrent encore, en ce que tous ceux de la rive gauche sont presque toujours navigables, et presque jamais guéables; tandis que ceux de la rive droite ne sont jamais navigables, et se trouvent presque toujours guéables. Les uns sont des rivières, les autres ne sont que des torrents.

N.-B. Ici finit la partie de ce chapitre. Je regrette d'autant plus de ne l'avoir pas dans son entier, qu'il s'y trouve l'énumération méthodique de tous les moyens de défense de l'Italie contre l'Autriche, morceau que l'Empereur lui-même n'hésitait pas à dire être très beau et devoir demeurer classique pour le métier, tant que la forme et les détails physiques de la péninsule, disait-il, ne seront point bouleversés.

Eloge de Sainte-Hélène par l'Empereur. — Petites ressources de l'île.

Jeudi 1^{er} février.

La philosophie la plus heureuse et la plus sage est celle qui nous fait voir parfois le côté le moins défavorable des circonstances les plus fâcheuses: l'Empereur, dans ce sentiment sans doute, nous disait aujourd'hui en se promenant au fond du jardin, qu'après tout, exil pour exil, Sainte-Hélène était peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées, nous aurions eu beaucoup à souffrir des rigueurs du froid; et nous aurions

expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île du tropique. « Le rocher de Sainte-Hélène, continuait-il, était stérile, sauvage sans doute, le climat y était monotone, insalubre ; mais la température, il fallait en convenir, était douce. »

La conversation l'a amené à me demander ce qui eût été préférable, de l'Amérique ou de l'Angleterre, dans le cas où nous eussions été libres de nos mouvements. Je répondais que, si l'Empereur avait voulu vivre en philosophe, en sage, dans le repos et loin désormais de l'agitation du monde, il aurait fallu choisir l'Amérique, mais pour peu qu'il eût conservé le sentiment ou l'arrière-pensée des affaires, il eût fallu préférer l'Angleterre. Et ne voulant pas rester en arrière sur la peinture flatteuse que l'Empereur venait de tracer de notre misérable rocher, j'osai même dire qu'il pourrait être telles chances qui fissent que Sainte-Hélène ne se serait pas trouvée le pire des exils : nous y demeurions à l'écart, quand la tempête rugissait pour les autres ; nous nous y trouvions hors de l'atmosphère des passions, circonstance favorable aux chances possibles d'un meilleur avenir : c'était assurément un grand désir de voir en beau ; je reculais l'horizon de toute l'étendue de l'imagination.

En attendant, pour se faire une juste idée de l'état de notre exil et de ses ressources, il nous a été dit, dans la journée, que nous devions mettre de l'économie dans plusieurs de nos consommations, peut-être même nous attendre à en faire le sacrifice momentané : on nous a dit que le café devenait extrêmement rare et qu'il pourrait manquer bientôt ; depuis longtemps nous n'avons plus

de sucre blanc, il n'en reste plus aujourd'hui que fort peu et très mauvais, réservé exclusivement pour l'Empereur, et nous sommes menacés de le voir bientôt finir; il en est de même de plusieurs autres productions essentielles. Notre île est un vaisseau qui tient la mer; il manque bientôt si la traversée se prolonge ou si on le surcharge de bouches outre mesure. Nous avons suffi pour affamer Sainte-Hélène, d'autant plus que les bâtiments de commerce ne peuvent désormais en approcher: on dirait que ce lieu est devenu pour eux un écueil maudit et redouté, si l'on ne savait que la croisière anglaise donne ses soins à les tenir éloignés. Mais ce qui, dans les privations dont nous sommes menacés, nous a surpris davantage et nous affecterait le plus, c'est le manque de papier à écrire. On nous a dit que depuis trois mois que nous étions ici, nous avions épuisé les magasins de la colonie, ce qui prouverait qu'ils sont d'ordinaire légèrement fournis, ou bien que nous en faisions une furieuse consommation: notre seule réunion à Longwood en emploierait donc à elle seule six ou huit fois plus que tout le reste de la colonie ensemble. Qu'on joigne à ces détails matériels nos privations physiques et morales; qu'on se dise que nous ne jouissons pas même des ressources de l'île, dont l'arbitraire et le caprice nous privent en partie: on nous y refuse l'herbe et le feuillage, qui se trouvent dans d'autres sites de l'île. L'amiral avait promis à l'Empereur qu'il pourrait circuler par toute l'île, parce qu'il pourvoirait à une surveillance que le captif soupçonnerait à peine; on a vu qu'à la seconde épreuve l'amiral avait rompu cette espèce d'engagement; un offi-

cier, par ses ordres, a prétendu se mêler avec nous ; l'Empereur a renoncé dès lors à toute excursion, et nous demeurons séquestrés réellement du commerce des hommes.

Notre vie animale est des plus misérables : soit impossibilité d'être mieux, soit mauvaise administration à cet égard, toutefois est-il rien de mangeable : le vin est des plus mauvais ; on ne saurait employer l'huile ; je viens de dire que le café, le sucre manquent et que nous affamons l'île. On sait bien qu'on peut se passer de tout, qu'on pourrait ne pas mourir à beaucoup moins ; mais quand on prétend nous traiter avec magnificence et nous persuader que nous sommes très bien, on nous amène à nous récrier sur ce que nous sommes très mal et sur ce que nous manquons de tout. Si l'on s'avisait de supposer, sur notre silence, que nous sommes heureux, qu'on apprenne du moins que la seule force de notre moral peut nous faire résister à des maux que les expressions ne sauraient rendre.

Première saignée de mon fils. — L'Empereur me donne un cheval.

Vendredi 2.

Mon fils depuis longtemps souffrait de la poitrine, il avait de fortes palpitations ; j'ai réuni trois chirurgiens, ils l'ont condamné à la saignée. C'est du reste en ce moment, chez les Anglais, le remède en faveur, la panacée universelle ; ils l'emploient pour tout et pour rien. Ils rient de notre étonnement, nous pour qui ce système est nouveau.

Vers le milieu du jour nous avons fait un tour en calèche. Au retour de la promenade, l'Empereur s'est fait amener un cheval qu'on venait d'acheter ;

il était fort beau et d'une jolie tournure ; il l'a fait essayer, l'a trouvé fort bien, et me l'a donné à l'instant même avec une bonté toute particulière. Je n'ai pu en faire usage, il s'est trouvé vicieux, et a passé alors au général Gourgaud, meilleur écuyer que moi

Progrès de l'Empereur dans l'anglais.

Samedi 3 au mardi 6.

Le 3 a été affreux, la pluie a été constante ; impossible de sortir. Le mauvais temps a duré plusieurs jours de la sorte ; jamais je n'aurais soupçonné que nous puissions être aussi longtemps sans la possibilité de nous hasarder dehors.

L'humidité nous enveloppait de toutes parts, la pluie gagnait au travers de notre toiture. Nos heures intérieures se ressentent de ce mauvais temps du dehors ; j'en étais triste apparemment :

« Qu'avez-vous ? me disait l'Empereur un de ces matins ; depuis quelques jours vous changez, serait-ce le moral ? vous feriez-vous des *Dragons* à la manière de M^{me} de Sévigné ? — Je répondais : Sire, c'est le physique, l'état de mes yeux m'attriste à la mort ; car, le moral, je sais le tenir en bride ; au besoin j'aurais le bridon, et Votre Majesté m'a donné des éperons qui seraient une dernière et victorieuse ressource. »

Cependant l'Empereur travaillait trois, quatre, jusqu'à cinq heures de temps à l'anglais ; les progrès devenaient réellement très grands, il en était parfois frappé lui-même et s'en réjouissait en enfant. Il disait un de ces jours à table, et il répète souvent, qu'il me doit cette conquête, et qu'elle est

bien grande. Je n'y aurai pourtant eu d'autre mérite que celui que j'ai employé pour les autres travaux de l'Empereur, d'avoir osé en donner l'idée, d'y être revenu sans cesse; et, une fois entamée, d'avoir mis dans la partie de l'exécution qui dépendait de moi, une promptitude et une régularité journalière qui faisaient tout son encouragement. S'il arrivait qu'on ne fût pas prêt quand il nous demandait, s'il fallait renvoyer au lendemain, le dégoût le saisissait aussitôt et le travail en demeurait là, jusqu'à ce que quelque chose vînt le remonter. « J'ai besoin d'être poussé, me disait-il confidentiellement dans une de ces interruptions passagères, le plaisir d'avancer peut seul me soutenir; car, mon cher, nous pouvons en convenir entre nous, rien de tout ceci n'est amusant, il n'y a pas le mot pour rire dans toute notre existence. »

Avant dîner, l'Empereur faisait toujours plusieurs parties d'échecs. A nos après-dînées nous reprîmes le reversi, qui avait été longtemps abandonné. Comme on ne se payait pas jadis très régulièrement, on convint désormais d'en faire une masse commune; on discuta sur sa destination future, l'Empereur demanda les avis; quelqu'un proposa de l'employer à délivrer la plus jolie esclave de l'île; cette opinion enleva tous les suffrages, l'on se mit au jeu avec ardeur et la première soirée produisit deux napoléons et demi.

L'Empereur apprend la mort de Murat.

Mercredi 7, jeudi 8.

La frégate *la Thébaine* est arrivée du Cap, et nous a apporté quelques journaux; je les traduisais à

l'Empereur en nous promenant dans le jardin. Un de ces papiers renfermait une grande catastrophe ; je lus que Murat ayant débarqué avec quelques hommes en Calabre, y avait été saisi et fusillé. A ces paroles inattendues, l'Empereur me saisissant le bras, s'est écrié : « Les Calabrais ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. » Ce fut tout. Après quelques moments de silence, comme il ne disait plus rien, je continuai.

Murat, sans vrai jugement, sans vues solides, sans caractère proportionné à ces circonstances, venait de périr dans une tentative évidemment désespérée. Il n'est pas impossible que le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe ne lui eût tourné la tête, et qu'il n'espérât peut-être en renouveler le prodige pour son propre compte. Ainsi périt si misérablement celui qui avait été une des causes si actives de nos malheurs ! En 1814, son courage, son audace pouvaient nous tirer de l'abîme ; sa trahison nous y précipita ; il neutralisa le vice-roi sur le Pô ; il l'y combattit, lorsque, réunis ensemble, ils eussent pu forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne et venir sur Bâle et les rives du Rhin, détruire, saisir les derrières des alliés et leur couper toute retraite en France.

L'Empereur, à l'île d'Elbe, dédaigna toute communication avec le roi de Naples ; mais, partant pour la France, il lui écrivit qu'allant reprendre possession de son trône, il se plaisait à lui déclarer qu'il n'était plus de *passé entre eux* ; qu'il lui pardonnait sa conduite dernière, lui rendait sa bienveillance, lui envoyait quelqu'un pour lui signer la garantie de ses Etats, et lui recommandait, sur toute chose, de se maintenir en bonne intelligence.

avec les Autrichiens, et de se contenter de les contenir, dans le cas où ils voudraient marcher sur la France. Murat, en ce moment, tout au sentiment de sa première jeunesse, ne voulut ni garantie ni signature : la parole de l'Empereur, son amitié lui suffisaient, s'écria-t-il; il prouverait qu'il avait été plus malheureux que coupable. Son dévouement, son ardeur allaient, disait-il, lui obtenir l'oubli du passé.

« Mais il était dans la destinée de Murat, disait l'Empereur, de nous faire du mal. Il nous avait perdus en nous abandonnant, et il nous perdit en prenant trop chaudement notre parti : il ne garda plus aucune mesure ; il attaqua lui-même les Autrichiens sans plan raisonnable, sans moyens suffisants, et il succomba sans coup férir. »

Les Autrichiens, délivrés de cet obstacle, s'en servirent comme de raison ou de prétexte pour en augurer des vues ambitieuses dans Napoléon reparaissant sur la scène. C'est ce qu'ils lui objectèrent constamment toutes les fois qu'il leur protesta de sa modération.

L'Empereur, avant la circonstance malheureuse des hostilités de Murat, avait déjà noué quelques négociations avec l'Autriche. D'autres Etats inférieurs, que je crois inutile de nommer, lui avaient fait dire qu'il pouvait compter sur leur neutralité. Nul doute que la chute du roi de Naples n'ait donné aussitôt une autre tournure aux affaires.

On a essayé de faire passer Napoléon pour un homme terrible, implacable ; le vrai c'est qu'il était étranger à toute vengeance, et ne savait pas conserver de rancune, quelque mal qu'on lui eût fait. Son courroux, d'ordinaire, s'exhalait par des sor-

ties violentes, et c'était là tout. Ceux qui le connaissaient le savaient bien. Murat l'avait outrageusement trahi ; on vient de lire qu'il l'avait perdu deux fois, et cependant c'est à Toulon que Murat accourt chercher un asile. « Je l'eusse amené à Waterloo, nous disait Napoléon ; mais l'armée française était tellement patriotique, si morale, qu'il est douteux qu'elle eût voulu supporter le dégoût et l'horreur qu'avait inspirés celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire ; car que nous fallait-il dans certains moments de la journée ? enfoncer trois ou quatre carrés anglais ; or Murat était admirable pour une telle besogne ; il était précisément l'homme de la chose ; jamais à la tête d'une cavalerie on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, d'aussi brillant.

« Quant au parallèle des circonstances de Napoléon et de Murat, celui de leur débarquement respectif en France, et sur le territoire de Naples, il n'en saurait exister aucun, disait l'Empereur : Murat n'avait d'autre bon argument dans sa cause que le succès, et il était purement chimérique au moment où et de la manière dont il l'a entrepris. J'étais l'élu d'un peuple, j'étais le légitime dans leurs doctrines nouvelles ; mais Murat n'était point Napolitain ; les Napolitains n'avaient jamais élu Murat ; était-il à croire qu'il pût exciter parmi eux un bien vif intérêt ; aussi sa proclamation est-elle tout à fait fausse et vide de choses. Ferdinand de Naples devait et pouvait ne le présenter que comme un fauteur d'insurrection ; c'est ce qu'il a fait, et l'a traité en conséquence.

« Quelle différence avec moi, continuait Napoléon ! Avant mon arrivée, toute la France était déjà pleine d'un même sentiment. Je débarque, et ma proclamation n'est pleine que de ce même sentiment : chacun y lit ce qu'il a dans le cœur. La France était mécontente, j'étais sa ressource ; les maux et le remède furent aussitôt en harmonie : voilà toute la clef de ce mouvement électrique, sans exemple dans l'histoire. Il prit sa source uniquement dans la nature des choses ; il n'y eut point de conspiration, et l'élan fut général ; pas une parole ne fut portée, et tout le monde s'entendit. Les populations entières se précipitaient sur le passage du libérateur. Le premier bataillon que j'enlevai de ma personne, me valut aussitôt la totalité de l'armée. Je me trouvai porté jusqu'à Paris ; le gouvernement existant, tous ses agents disparurent sans efforts, comme les nuages se dissipent à la vue du soleil. Et encore eussé-je succombé, terminait l'Empereur, encore fussé-je tombé dans les mains de mes ennemis, je n'étais pas purement un chef d'insurrection ; j'étais un souverain reconnu de toute l'Europe ; j'avais mon titre, ma bannière, mes troupes ; je venais faire la guerre à mon ennemi. »

Porlier, Ferdinand. — Tableaux de l'Atlas.

Vendredi 9.

Dans des gazettes que je traduisais à l'Empereur, j'ai trouvé l'histoire de Porlier ; c'était un des chefs les plus remarquables des fameuses guérillas. Il venait d'essayer d'en appeler à la nation contre la tyrannie de Ferdinand ; mais il avait échoué, avait été pris et pendu.

L'Empereur a dit: « Je ne suis pas du tout surpris de cette tentative en Espagne; à mon retour de l'île d'Elbe, ceux des Espagnols qui s'étaient montrés les plus acharnés contre mon invasion, qui avaient acquis le plus de renommée dans la résistance, s'adressèrent immédiatement à moi: ils m'avaient combattu, disaient-ils, comme leur tyran; ils venaient m'implorer comme un libérateur. Ils ne me demandaient qu'une légère somme, disaient-ils, pour s'affranchir eux-mêmes, et produire dans la Péninsule une révolution semblable à la mienne. Si j'eusse vaincu à Waterloo, j'allais les secourir. Cette circonstance m'explique la tentative d'aujourd'hui. Nul doute qu'elle ne se renouvelle encore. Ferdinand, dans sa fureur, a beau vouloir serrer avec rage son sceptre; un de ces beaux matins il lui glissera de la main comme une anguille. »

Les gazettes finies, l'Empereur, dans son oisiveté, feuilletait mon Atlas; j'ai eu la grande satisfaction de le voir enfin s'arrêter sur les tableaux généalogiques; ce que je désirais depuis bien long-temps, car il les passait toujours. J'ai analysé devant lui, sur le tableau de l'Angleterre, la fameuse guerre de la rose rouge et de la rose blanche, inintelligible pour le grand nombre des lecteurs sans le secours de pareils tableaux. Il a été frappé de leur utilité, et s'est mis alors à en parcourir un grand nombre d'autres; il remarquait, à celui de Russie, qu'il serait bien difficile sans un tel secours de suivre l'ordre irrégulier de succession des derniers souverains, et il a été fort surpris, à celui de France, de la démonstration singulière, qu'en dépit de sept ou huit applications de la loi

salique, Louis XVI eût encore régné comme si cette loi salique n'eût point existé.

L'Empereur s'arrêtait beaucoup sur l'encadrement rigoureux et complet de ces tableaux ; il ne revenait pas de la quantité de points de ralliement qui s'y trouvaient indiqués en un aussi petit espace : l'ordre numérique du souverain, son degré de génération, l'ensemble de toute sa parenté, etc., et il me répétait alors ce qu'il m'avait déjà dit ou à peu près, que s'il les eût bien connus dans le temps, il m'eût fait venir pour obtenir de moi un format plus commode, moins coûteux, et en faire la pâture des lycées.

Il ajoutait qu'il eût voulu voir toutes les histoires réimprimées avec de tels documents à l'appui, pour leur intelligence. Je lui disais que j'avais eu la même idée, qu'elle avait déjà été exécutée sur l'histoire d'Angleterre par Hume, et que, sans nos derniers événements, elle allait l'être sur l'histoire d'Allemagne de Pfeffeld, sur celle de France de Hainaut, et sur une histoire des trois couronnes du Nord, etc.

Sur les quatre heures, j'ai présenté à l'Empereur le capitaine de la *Thébaine*, qui partait le lendemain pour l'Europe, et le colonel Macoy, du régiment de Ceylan. Ce brave soldat semblait un monument mutilé : il avait une jambe de moins, un coup de sabre lui traversait le front, d'autres cicatrices couvraient son visage. Il était tombé sur le champ de bataille en Calabre, et demeuré prisonnier du général Parthonaux. L'Empereur lui fit un accueil tout particulier ; on pouvait voir qu'il y avait sympathie réciproque. Le colonel Macoy avait été major du régiment corse que commandait le nou-

veau gouverneur que nous attendons. Ce colonel disait à quelqu'un qu'il trouvait un homme tel que l'Empereur bien mal traité ici, et qu'il supposait au général Lowe trop d'élévation pour ne pas penser que sa seule acceptation du gouvernement de l'île, annonçait qu'il y viendrait améliorer notre condition.

L'Empereur est ensuite monté à cheval. Nous avons remonté notre vallée accoutumée, et ne sommes rentrés que vers les sept heures. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin ; la température était des plus douces, le clair de lune charmant, le beau temps était revenu tout à fait.

Sur l'Egypte. Ancien projet sur le Nil.

Samedi 10.

A présent l'Empereur allait couramment dans son anglais ; et, à l'aide du dictionnaire, il eût pu, à toute rigueur, se passer de moi. Ses progrès décidés le ravissaient. La leçon s'est passée aujourd'hui à lire, dans l'*Encyclopédie britannique*, l'article du Nil, dont il prenait occasionnellement quelques notes pour ses dictées au grand-maréchal. Il s'y est trouvé une citation dont jadis j'avais entretenu l'Empereur, qu'il avait jusque-là regardée comme absurde. Le grand Albuquerque proposait au roi de Portugal de détourner le Nil, avant son entrée dans la vallée d'Egypte, et de le rejeter dans la mer Rouge, ce qui eût rendu l'Egypte un désert impraticable, et consacré le cap de Bonne-Espérance pour la route unique du grand commerce des Indes. Bruce ne croit pas cette gigantesque idée entièrement impossible, elle frappait singulièrement l'Empereur.

Sur les cinq heures, l'Empereur est monté en calèche, la promenade a été extrêmement agréable; la précaution d'avoir fait abattre quelques arbres a triplé l'espace primitif, en créant plusieurs circuits naturels. Au retour, on a profité de la belle soirée pour se promener longtemps dans le jardin; la conversation a été des plus intéressantes, les sujets étaient grands et profonds: c'était sur les diverses religions; l'esprit qui les avait dictées; les absurdités, les ridicules dont on les avait entremêlées; les excès qui les avaient dégradées; les objections qu'on leur avait opposées: l'Empereur a traité tous ces objets avec sa supériorité ordinaire.

Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. —
Caricatures.

Dimanche 11.

L'Empereur a lu aujourd'hui l'article Égypte en anglais dans l'*Encyclopédie britannique*, et en a recueilli des notes qui ne laissent pas que de lui être utiles pour sa campagne d'Égypte. Cette circonstance lui est très agréable, et lui fait répéter, plusieurs fois le jour, combien il se trouve heureux de ses progrès; il est de fait qu'il peut maintenant lire tout seul.

Sur les quatre heures, j'ai suivi l'Empereur dans le jardin; nous y avons marché seuls pendant quelque temps; bientôt après, on est venu nous rejoindre. La température était fort douce; l'Empereur a fait observer le calme de notre solitude; c'était dimanche, tous les ouvriers étaient au loin. Il a ajouté qu'on ne nous accusera pas du moins de dissipation ni d'ardentes poursuites des plaisirs;

en effet, il est difficile d'imaginer plus d'uniformité et plus d'absence de toute diversion.

L'Empereur soutient cette situation d'une manière admirable; il nous surpasse tous de beaucoup par l'égalité de son caractère et la sérénité de son humeur. Il était difficile d'être plus sage et plus tranquille que lui, remarquait-il: il se couchait à dix heures; ne se levait ou, plutôt, ne paraissait qu'à cinq ou six heures du soir; sa vie extérieure n'était donc guère, disait-il, de plus de quatre heures; c'était celle du prisonnier qu'on tire chaque jour de son cachot pour le laisser respirer un peu. Mais que de pensées dans son long intérieur! que de travaux même! et au sujet du travail, l'Empereur disait qu'il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été; qu'il ne se sentait ni flétrui ni usé en quoi que ce fût; qu'il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui des grands événements dont il avait été dernièrement l'objet: c'était du plomb, disait-il, qui avait glissé sur le marbre; le poids avait pu comprimer le ressort, mais n'avait pu le briser; il s'était relevé avec toute son élasticité. L'Empereur ajoutait n'imaginer personne au monde qui eût mieux plié que lui sous la nécessité sans remède; et c'était là, disait-il, le véritable empire de la raison, le vrai triomphe de l'âme.

L'heure de la calèche est arrivée. En allant la joindre, l'Empereur a aperçu la petite Hortense, la fille de M^{me} Bertrand, qui lui plaît beaucoup; il l'a fait venir, l'a embrassée tendrement deux ou trois fois, et a voulu la prendre en voiture avec le petit Tristan de Montholon. Durant la course, le grand-maréchal, qui venait de parcourir les journaux arrivés, racontait divers bons mots et caricatures

qu'il y avait trouvés ; il nous en citait une assez piquante : deux actions composaient le tableau ; une était Napoléon donnant à la princesse d'Hasfeld, pour la jeter au feu, la lettre dont la disparition sauvait son mari ; au bas était : *Acte tyrannique d'un usurpateur*. Le pendant était de toute autre nature : C'était M^{me} de Labédoyère et son fils prosternée aux pieds du roi qui la repoussait, tandis qu'on fusillait à quelques pas, et au bas était écrit : *Acte paternel de la légitimité*.

Cela nous a conduits à raconter à l'Empereur la foule de caricatures dont nous avions été inondés après la Restauration ; il en était beaucoup qui l'ont fort amusé ; une surtout l'a fait sourire : c'était le château des Tuileries. Une troupe d'oies, de din-dons, entraient, dandinant, par la porte, poussés par un cercle de soldats de toutes nations et de toutes armes. Au même instant sortait des fenêtres du premier, un aigle aux ailes étendues, s'éloignant d'un vol fier et rapide, et au bas on lisait : *Changement de dynastie*.

L'Empereur a observé que si les caricatures vengeaient quelquefois le malheur, elles harcelaient sans cesse le pouvoir. Et combien n'en a-t-on pas fait sur moi ! disait-il. Alors, il nous en a demandé quelques-unes. Parmi toutes celles que nous avons citées, il a fort applaudi celle-ci, comme fort jolie et d'un fort bon goût : c'était le vieux Georges III qui, de sa côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon, sur la rive opposée, une énorme betterave en disant : *Va te faire sucre !*

Longue course à pied de l'Empereur.

- Lundi 12.

Vers les quatre heures, l'Empereur se promenait dans le jardin ; la température était des plus agréables, chacun de nous se récriait sur ce que c'était une de nos belles soirées d'Europe ; nous n'avions encore rien éprouvé de pareil depuis notre arrivée dans l'île. L'Empereur a fait demander la calèche, et, comme par diversion, il a voulu laisser là nos arbres à gomme, pour aller, par le chemin qui conduit chez le grand-maréchal, prendre la route qui contourne le bassin supérieur de notre vallée favorite, et gagner, si c'était possible, le site appartenant à une demoiselle Masson qui est sur le revers opposé en face de Longwood. Arrivé chez M^{me} Bertrand, l'Empereur l'a fait monter dans sa calèche, où se trouvaient déjà M^{me} Montholon et moi ; le reste suivait à cheval ; nous étions tous réunis. A quelques pas de chez M^{me} Bertrand, au poste militaire même qui s'y trouve établi, le terrain était fort à pic et très inégal, les chevaux se sont refusés, il a fallu descendre, la barrière s'est trouvée à peine suffisante pour la largeur de la voiture ; mais les Anglais sont accourus, et de tout cœur l'ont, en un instant, fait franchir à force de bras. Cependant, une fois dans le nouveau bassin, la promenade à pied était si agréable que l'Empereur a voulu la continuer. Au bout de quelque temps, comme le jour baissait, il a voulu que la calèche allât seule reconnaître le chemin jusqu'à la porte de M^{me} Masson, tandis que nous continuerions à marcher. La soirée était réellement des plus agréables : la nuit était venue ; mais il faisait le plus beau clair de lune

possible. Notre promenade pouvait réveiller le souvenir de celles autour de nos châteaux en Europe, dans les belles soirées d'été.

La calèche revenue, l'Empereur n'a point voulu y monter encore ; il l'a envoyée attendre chez M^{me} Bertrand, et, quand il y a été rendu, il a voulu continuer encore à pied jusqu'à Longwood, où il est arrivé très fatigué : il avait marché près de six milles, ce qui est beaucoup pour lui, qui n'a jamais été marcheur à aucune époque de sa vie.

Mauvaise température de Sainte-Hélène. — Observation importante sur l'esprit de ce Journal.

Mardi 13 au vendredi 16.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait point de saisons à Sainte-Hélène ; ce sont seulement des veines de bon et de mauvais temps, fort irrégulières. Il a plu constamment chaque jour, nous n'avons pu sortir à peine que quelques instants. Il me serait difficile d'employer quatre mots à exprimer, durant ces quatre jours, aucune déviation quelconque de notre vie accoutumée. Et ici d'ailleurs je saisiss l'occasion de prévenir, une fois pour toutes, que s'il se rencontre de temps à autre, dans le cours de mon journal, plusieurs jours réunis sous un même article, c'est que souvent j'ai élagué une partie de ce que chacun d'eux me présentait ; ce à quoi j'ai été conduit, comme on le devinera sans peine, par divers motifs ; parfois les objets m'ont paru trop puérils ; parfois, au contraire, ils m'ont semblé trop graves et demander un temps plus éloigné ; ou bien encore ne présentaient-ils que des personnalités, et il est dans mon caractère de les écarter soigneuse-

ment : que si, malgré cela, on en trouve quelques-unes, c'est que j'y aurai été forcément conduit par l'objet essentiel de mes récits, qui est de faire connaître le caractère de l'Empereur ; et même alors ai-je pu me dire encore, pour ma satisfaction intérieure, que ces personnalités ne concernent guère que des caractères publics, et ne mentionnent que des choses déjà connues de beaucoup de monde.

Du reste, je ne me suis nullement dissimulé que la tâche que j'ai entreprise pouvait me créer de nombreux inconvénients ; mais je me suis cru un devoir sacré, et je m'efforce de le remplir du mieux qu'il m'est possible : *advenne que pourra !*

Politique de l'Empereur sur les affaires de France.

Samedi 17.

A six heures du matin, l'Empereur est monté à cheval. Nous avons fait le tour du parc, en commençant dans la direction de notre vallée, et en venant gagner le chemin qui conduit du camp chez le grand-maréchal. Devant la porte de celui-ci, s'est arrêté et mis en ligne, pour nous laisser passer, un gros de cent cinquante à deux cents matelots du *Northumberland*, qui chaque jour portent des planches ou des pierres pour le service de Longwood ou du camp ; l'Empereur a parlé aux officiers, et a souri avec plaisir à nos anciens compagnons ; ils avaient l'air ravi de le voir.

J'ai déjà dit que, de temps à autre, nous recevons des journaux de l'Europe qui nous occupent diversement, et amènent toujours à la fin quelques tableaux vifs et animés de la part de l'Empereur. Il trouvait aujourd'hui qu'en résumé l'état de la

France ne s'était point amélioré. « Les Bourbons, répétait-il, n'avaient eu, cette fois, d'autre parti que celui de la sévérité. Quatre mois étaient déjà écoulés, les alliés allaient repartir, on n'avait pris encore que des demi-mesures ; l'affaire demeurait mal embarquée. Un gouvernement, disait-il, ne peut vivre que de son principe ; il est évident que celui-ci est le retour aux vieilles maximes ; il fallait le faire franchement. Les Chambres surtout, dans cette circonstance, seront fatales, elle inspireront au roi une fausse confiance, et n'auront aucun poids sur la nation. Bientôt le roi n'aura plus aucun moyen de communication avec elle, ce ne sera plus la même religion ni le même langage ; il ne sera personne qui ait le droit de détromper le peuple sur les absurdités qu'il plaira au premier venu de lui débiter, lorsqu'on voudra lui faire croire qu'on veut empoisonner les sources, faire sauter le territoire, etc., etc... » L'Empereur concluait qu'il y aurait quelques exécutions juridiques, et un extrême désir de réaction : qu'elle serait assez forte pour irriter, pas assez pour soumettre, et que, tôt ou tard, *une éruption volcanique finirait par engloutir le trône, ses alentours et ses partisans*. « Si les destinées ont réglé que les Bourbons régneront, disait-il, ce ne sera toutefois que dans quelques générations qu'ils en acquerront la certitude. Quant à présent, ils sont sans doute bien plus mal situés que l'année dernière ; alors on pouvait, à toute rigueur, les présenter comme médiateurs entre les puissances et la patrie. Ils n'avaient pas contribué directement au déchirement de la patrie, à la flétrissure de la gloire nationale. Mais cette fois ils étaient les alliés de nos ennemis ;

ils sont rentrés sur les cadavres et les décombres qu'ils ont provoqués, dont ils se sont réjouis. Ils ont ruiné la nation, ses forces, sa gloire, ses monuments ; ils n'ont pas craint de partager ses dépoilles avec les ennemis et de se réserver la honte et le mépris en partage ; aux yeux de toute la nation, ils ont cessé d'être Français, ils se sont proscrits eux-mêmes. »

Quant à l'Europe, elle semblait à l'Empereur aussi enflammée qu'elle l'avait jamais été. Elle avait anéanti la France ; mais la résurrection de celle-ci pouvait venir un jour de l'explosion des peuples, que la politique des souverains, du reste, était des plus propres à aliéner ; elle pouvait venir encore de la querelle prochaine des puissances entre elles ; ce qui très probablement finirait par avoir lieu.

Quant à notre affaire personnelle ici, elle ne pourrait s'améliorer que par l'entremise de l'Angleterre ; et celle-ci ne pouvait nous devenir favorable que par quelque intérêt politique, quelque changement de ministre, la mort de quelque souverain ; ou bien encore par le sentiment de la gloire nationale, excité par le torrent de l'opinion. Or, les intérêts politiques, il était des combinaisons qui pouvaient les amener ; quant au changement des personnes, il était dans les accidents du temps ; enfin, pour le sentiment de la gloire nationale, si facile à comprendre, le ministère actuel l'avait méconnu ; mais un autre pouvait ne pas y être insensible.

Peinture du bonheur domestique par l'Empereur. — Deux demoiselles de l'île.

Dimanche 18.

L'Empereur m'a fait appeler sur les dix heures ; venait de rentrer. On m'avait dit qu'il était allé à chasse ; il m'apprit que non, qu'il avait été à cheval vers les six heures, mais qu'il n'avait pas voulu qu'on troublât le sommeil de *Son Excellence*. Nous avons travaillé à l'anglais ; le déjeuner est venu, il était détestable ; je n'ai pu m'empêcher de le remarquer. Il m'a plaint d'en faire un aussi mauvais, et m'a dit qu'il était vrai qu'il fallait avoir faim pour pouvoir le manger. Nous avons continué notre leçon jusqu'à une heure, la chaleur alors a commandé le repos.

Sur les cinq heures, l'Empereur a été se promener au jardin. Il s'est mis à peindre le bonheur du particulier honnête et aisé, jouissant paisiblement, dans le fond de sa province, des champs et de la maison qu'il a reçus de ses pères ; rien assurément n'était plus philosophique ; nous n'avons pu nous empêcher de sourire à un tableau si paisible, ce qui l'a fait pincer les oreilles de l'un de nous. « Du reste, a-t-il continué, ce bonheur ne peut guère aujourd'hui se connaître en France que par tradition ; la révolution a tout bouleversé ; elle en a privé les anciens ; et les nouveaux sont encore neufs à cette jouissance ; ce que je viens de peindre n'existe plus. » Et il faisait alors l'observation qu'être privé de sa chambre natale, du jardin qu'on avait parcouru dans son enfance, n'avoir pas l'habitation paternelle, c'était n'avoir point de patrie. Quelqu'un ajoutait que perdre la demeure qu'on

s'était créée après le naufrage, la maison qu'on avait partagée avec sa femme, celle où l'on avait donné le jour à ses enfants, c'était encore perdre sa seconde patrie. Que de monde en était là ! et quelle époque avait été la nôtre !

Nous sommes montés en calèche et nous avons fait notre promenade accoutumée.

Le soir, pendant le dîner, on a parlé de deux demoiselles de l'île, dont l'une est grande, fort belle et très agaçante ; l'autre, beaucoup moins jolie, mais douce dans ses manières, d'une grâce et d'une tenue parfaites. Tous les avis se partageaient L'Empereur, qui ne connaissait que la première. tenait fortement pour elle. Quelqu'un a pris la liberté de lui dire que s'il voyait la seconde, elle ne lui ferait pas changer d'opinion. Cela ne lui a pas suffi, il a voulu que ce quelqu'un exprimât son propre choix : celui-ci a répondu qu'il était de beaucoup pour la seconde, ce qui a paru contradictoire ; l'Empereur a voulu l'explication : « C'est, a répondu ce quelqu'un, que, si je voulais acheter une esclave, je me fixerais sur la première ; mais que si je trouvais quelque bonheur à le devenir moi-même, je m'adresserais à la seconde. — C'est donc à dire, a repris vivement l'Empereur, que vous me croyez de mauvais goût et de mauvais ton ? — Non, Sire ; mais je soupçonne à Votre Majesté des dispositions différentes des miennes. » Il a ri et n'a pas contredit.

Lundi 19.

Aujourd'hui, de fort bon matin, l'Empereur est sorti pour monter à cheval ; il était à peine six heures et pourtant j'étais tout prêt, j'avais donné

ordre qu'on m'éveillât ; il a été surpris de me voir là et de me trouver si diligent. Nous avons erré dans les bois à l'aventure. Nous étions rentrés vers les neuf heures, le soleil commençant déjà à être très chaud.

L'Empereur, sur les quatre heures, a voulu essayer son anglais ; mais il n'était pas bien ; tout dans la journée lui avait paru mauvais, disait-il, rien ne lui avait réussi. La promenade du jardin ne l'a point remis ; il n'était pas bien à dîner ; il n'a pu faire ses parties d'échecs accoutumées ; il s'est retiré souffrant aussitôt après la première partie.

Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe. — Préférence des Barbaresques pour Napoléon.

Mardi 20.

Le temps a été extrêmement mauvais. L'Empereur avait été assez mal toute la nuit ; au matin il était beaucoup mieux : il n'est pas sorti de sa chambre avant cinq heures. Vers les six heures, nous avons profité d'une éclaircie pour faire le tour du parc en calèche. Les chevaux dont on nous a gratifiés sont vicieux, ils se butent au premier obstacle et demeurent immobiles ; ils se sont arrêtés aujourd'hui plusieurs fois ; la pluie rendait leur tâche plus pénible ; un moment il a fallu réunir tous les efforts pour n'être pas obligés de revenir à pied ; le grand-maréchal et le général Gourgaud ont été obligés de mettre pied à terre et de pousser à la roue. Enfin, après bien des peines, nous sommes rentrés. La conversation, durant la promenade, était sur l'île d'Elbe : l'Empereur parlait des chemins qu'il y avait faits, des maisons

qu'il y avait bâties ; les meilleurs artistes d'Italie se disputaient l'honneur d'y travailler, et sollicitaient comme une faveur de pouvoir les embellir, etc.

Il disait que ses couleurs, que son pavillon, étaient devenus les premiers de la Méditerranée. Son pavillon était sacré, disait-il, pour les Barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des présents aux capitaines, leur ajoutant qu'ils acquittaient la dette de Moscou. Le grand-maréchal ajoutait que quelques bâtiments réunis de cette nation, étant venus mouiller à l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude : on avait interrogé ces gens-là sur leurs intentions, et fini par leur demander nettement s'ils avaient des vues hostiles ; ils avaient répondu : « Contre le grand Napoléon ? Ah ! jamais... nous ne faisons pas la guerre à Dieu ! »

Quand le pavillon de l'île d'Elbe entrait dans un des ports de la Méditerranée, Livourne excepté, il y était reçu avec de vives acclamations ; c'était la patrie qui semblait revenir. Quelques bâtiments français, venus de la Bretagne et de la Flandre, qui relâchèrent à l'île d'Elbe, témoignèrent le même sentiment.

« Tout est gradation dans le monde, concluait l'Empereur. L'île d'Elbe, trouvée si mauvaise il y a un an, est un lieu de délices comparée à Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hélène, ah ! elle peut défier tous les regrets à venir. »

Piontowsky. — Caricature.

Mercredi 21 au vendredi 23.

L'Empereur a continué de se lever de bonne heure et de se promener à cheval, bien que ce fût

au pas, seulement dans le parc et au milieu des arbres à gomme. Cependant ce léger exercice lui était bon ; il le forçait du moins à prendre l'air ; il revenait avec meilleur appétit et travaillait avec plus de gaieté. Il déjeunait dans le jardin, sous quelques arbres qu'on avait entrelacés pour lui procurer un peu d'ombrage. Un de ces matins, en se mettant à table, il aperçut au loin le polonais *Piontowsky*, et le fit appeler pour qu'il déjeunât avec lui. Il s'amuse à le questionner quand il le trouve sous ses pas.

Piontowsky, dont on ne connaît pas trop l'origine, était venu à l'île d'Elbe et avait obtenu d'y servir comme soldat dans la garde ; au retour de l'île d'Elbe, il avait été porté au grade de lieutenant ; à notre départ de Paris, il avait reçu la permission de suivre : il fut, à Plymouth, du nombre de ceux que les instructions anglaises séparèrent de nous. *Piontowsky*, avec plus de constance ou plus d'adresse que ses camarades, avait obtenu de nous rejoindre. L'Empereur, du reste, ne l'avait jamais connu, et lui parlait à Sainte-Hélène pour la première fois.

Aucun de nous ne le connaissait davantage ; les Anglais furent surpris de notre peu d'empressement à son arrivée. Quelques-uns de ceux qui ne nous aimaient pas écrivaient que nous l'avions fort mal reçu, ce qui était faux ; mais c'en fut assez pour que les papiers ministériels anglais y employassent leur grâce et leur esprit accoutumés : l'Empereur l'avait battu, nous l'avions chassé, et l'on m'a parlé plus tard d'une caricature où l'Empereur le saisissait dans ses griffes ; moi, j'avais sauté dessus pour le dévorer, et ce n'était qu'à

l'aide d'un bâton mis entre mes dents que le conducteur des bêtes venait à bout de m'arracher de son épaule : voilà les gentillesses élégantes dont on nous rendait l'objet.

Retour de l'île d'Elbe. — Détails, etc.

Samedi 24.

Après dîner, l'Empereur, prenant le café, disait que c'était à peu près vers ce temps que, l'année dernière, il avait quitté l'île d'Elbe. Le grand-maréchal lui a dit que c'était le 26 février, et un dimanche : « A telles enseignes, Sire, que vous avez fait avancer la messe, pour avoir plus de temps à dicter des ordres. »

L'après-midi même on était parti ; le lendemain matin, nous étions encore en vue, sur les dix heures, à la grande anxiété de ceux qui s'intéressaient à notre succès.

L'Empereur, s'abandonnant à la conversation a causé plus d'une heure des détails de cet événement unique dans l'histoire par la hardiesse de l'entreprise et les merveilles de l'exécution. Je renvoie plus loin son récit.

Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poètes. — Tragédies modernes. — *Hector*. — *Les Etats de Blois*. — *Talma*.

Dimanche 25 au mercredi 28.

La plupart de nos journées se ressemblaient beaucoup ; si elles nous semblaient longues en détail, elles se perdaient rapidement dans le passé, et ne nous laissaient que des souvenirs vagues. L'anglais allait de mieux en mieux ; l'Em-

pereur convenait avoir eu un moment de dégoût ; il avait un instant, me disait-il, vu passer sa *furia francese* ; mais je l'avais ranimé, disait-il, par une méthode qu'il trouvait sûre, infaillible, la meilleure de toutes les méthodes, celle de lire et d'analyser une seule page et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement : les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant ; de la sorte, il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire ; les progrès semblent lents d'abord, on croit avancer peu, mais quand on arrive à la cinquantième page, on est tout étonné de savoir la langue. Nous avions donc ajouté une page de *Télémaque* au reste de notre leçon, et nous nous en trouvions très bien. Du reste, l'Empereur, en ce moment, bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes, parcourait tous les livres, aurait fait entendre par écrit ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout, il est vrai ; mais on ne pourrait désormais rien lui cacher, disait-il, et c'était immense, c'était une conquête achevée.

La campagne d'Égypte était complétée avec Bertrand, autant que le manque de matériaux pouvait le permettre. L'Empereur entamait avec l'un de ces messieurs, une nouvelle époque bien précieuse, celle du départ de Fontainebleau jusqu'au retour à Paris et sa seconde abdication. Il ne possédait aucune pièce sur ces événements si rapides ; mais c'est cette rapidité qui me faisait le supplier d'employer sa mémoire à consacrer des circonstances que les événements ou l'esprit de parti pourraient affaiblir ou dénaturer.

L'empereur revoyait aussi fort souvent avec moi

les divers chapitres de la campagne d'Italie ; le moment qui précédait le dîner était consacré d'ordinaire à cette révision. Il m'avait chargé de couper chaque chapitre d'une manière régulière, uniforme ; d'en indiquer les paragraphes convenables ; d'en noter et d'en recueillir les pièces justificatives, etc., etc. C'est ce qu'il appelait la triture ou la charlatanerie de l'éditeur. « Et cela vous regarde, me disait-il un jour, avec une grâce et une bonté qui me pénétraient ; ce sera désormais votre bien : la campagne d'Italie portera votre nom, et la campagne d'Egypte celui de Bertrand. Je veux qu'elle fasse tout à la fois la fortune de votre poche et celle de votre mémoire ; vous aurez toujours bien là cent mille francs, et votre nom durera autant que le souvenir de mes batailles. »

Quant à nos après-dînées, le reversi était tombé à plat une seconde fois, sa reprise n'avait pu durer ; dès le deuxième ou troisième tour, les cartes étaient abandonnées pour la conversation. Nous avions repris nos lectures ; nos romans étaient épuisés, les pièces de théâtre nous occupaient en ce moment, les tragédies surtout. L'Empereur les aime particulièrement, et se plaît à les analyser : il y porte une logique singulière et beaucoup de goût. Il sait une foule de vers dont il se souvient depuis son enfance, époque, dit-il, où il savait beaucoup plus qu'aujourd'hui. L'Empereur est ravi de Racine, il y trouve de vraies délices ; il admire éminemment Corneille, et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursouflure, de clinquant, toujours faux, ne connaissant ni les hommes ni les choses, ni la vérité, ni la grandeur des passions.

L'Empereur, à un de ses couchers à Saint-Cloud, analysait la pièce qui venait de se jouer; c'était *Hector*, par Lucca de Lancival: cette pièce lui plaisait beaucoup; elle avait de la chaleur, de l'élan, il l'appelait une pièce de *quartier général*, assurant qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue; qu'il en faudrait beaucoup dans cet esprit, etc.

De là, passant aux drames qu'il appelait les tragédies des femmes de chambre, il les disait capables de supporter au plus la première représentation; ils allaient ensuite toujours en perdant; une bonne tragédie, au contraire, gagnait chaque jour davantage. La haute tragédie, continuait-il, était l'école des grands hommes; c'était le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre; et il n'était pas nécessaire, prétendait-il, d'être poète pour la juger, il suffisait de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'État; et s'animant par degrés: « La tragédie, disait-il avec chaleur, échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, peut-être, la France doit à *Corneille* une partie de ses belles actions; aussi, Messieurs, s'il vivait je le ferais prince. »

Une autre fois, pareillement à son coucher, il analysait et condamnait les *États de Blois*, qu'on venait de jouer sur le théâtre de la cour pour la première fois; et apercevant parmi nous l'archi-trésorier Lebrun, littérateur fort distingué, il lui demanda son opinion: celui-ci, sans doute dans l'intérêt de l'auteur, se contenta de répondre que le sujet était mauvais. « Mais ce serait la première faute de M. *Rénouard*, répliqua l'Empereur, il l'a

choisi lui-même, personne ne le lui a imposé ; et puis, il n'est pas de sujet si mauvais dont le grand talent ne sache tirer quelque parti ; et Corneille serait encore sans doute Corneille, même dans celui-ci. Quant à M. Rénouard, il a manqué tout à fait son affaire ; il ne montre ici d'autre talent que celui de la versification, tout le reste est mauvais, très mauvais : sa conception, ses détails, son résultat, sont manqués ; il viole la vérité de l'histoire ; ses caractères sont faux, sa politique est dangereuse et peut-être nuisible. Cette circonstance me confirme, ce que du reste chacun sait très bien, qu'il est une énorme différence entre la lecture et la représentation d'une pièce. J'avais cru d'abord que celle-ci pouvait passer : ce n'est que ce soir que j'en ai vu les inconvénients : les éloges prodigués aux Bourbons sont les moindres ; les diatribes contre les révolutionnaires sont bien pires. M. Rénouard a été faire, du chef des seize, le capucin Chabot de la Convention. Il y a dans sa pièce pour tous les partis, pour toutes les passions ; si je la laissais donner dans Paris, on pourrait venir m'apprendre que cinquante personnes se sont égorgées dans le parterre. De plus, l'auteur a fait de Henri IV un vrai Philinte, et du duc de Guise un Figaro, ce qui est trop choquant en histoire. Le duc de Guise était un des plus grands personnages de son temps, avec des qualités et des talents supérieurs, et auquel il ne manqua que d'oser, pour commencer, dès lors, la quatrième dynastie ; de plus, c'est un parent de l'impératrice, un prince de la maison d'Autriche avec qui nous sommes en amitié, dont l'ambassadeur était présent ce soir à la représentation. L'auteur a plus d'une

fois étrangement méconnu toutes les convenances. » Et l'Empereur disait ensuite se rassermir plus que jamais dans la détermination qu'il avait prise, de ne pas laisser jouer une tragédie nouvelle sur le théâtre public, avant qu'elle n'eût été mise à l'épreuve sur le théâtre de la cour. Il fit donc interdire la représentation des *États de Blois*. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est que, sous le roi, cette pièce a reparu solennellement avec toute la faveur que devait lui donner la proscription de l'Empereur, et qu'elle est tombée néanmoins, tant avait été juste le jugement que Napoléon en avait porté.

Talma, le célèbre tragique, parvenait très souvent jusqu'à l'Empereur, qui faisait grand cas de son talent, et le récompensait magnifiquement. Quand le premier consul devint Empereur, les bruits de Paris furent qu'il faisait venir Talma pour prendre des leçons d'attitude et de costume. L'Empereur, qui n'ignorait jamais rien de ce qui se disait contre lui, en plaisantait un jour Talma : celui-ci en demeurait déconcerté, confondu. « Vous avez tort, lui disait l'Empereur, je n'aurais sans doute eu rien de mieux à faire, si toutefois j'en avais eu le temps. » Et alors c'était lui qui donnait à Talma des leçons sur son art : « Racine, lui disait-il, a mal à propos chargé *Oreste* en niaiseries, et vous le chargez encore davantage ; dans la *Mort de Pompée*, vous ne jouez pas *César* en grand homme ; dans *Britannicus*, vous ne jouez pas *Néron* en tyran, etc. » Et tout le monde sait que ce grand acteur a fait en effet, depuis, de grandes corrections dans ces rôles fameux.

Les faiseurs d'affaires dans la Révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour. — Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des finances, du trésor. — Cadastre.

Jeudi 29.

Après le travail, l'Empereur a été se promener dans le jardin ; nous sommes ensuite montés en calèche ; il faisait tout à fait nuit et pleuvait fort quand nous sommes rentrés.

Après le dîner, et pendant le café, que nous avons pris à table dans la salle à manger, la conversation est tombée sur ce qu'on appelle à Paris les *gens d'affaires*, les *grandes fortunes* acquises dans la Révolution. Il n'était pas une de ces personnes dont l'Empereur ne connut le nom, la famille, les affaires et le degré de moralité.

A peine premier consul, il se trouva aux prises, dit-il, avec la célèbre M^{me} Récamier : son père avait été placé dans les postes ; Napoléon en entrant au gouvernement, avait été obligé de signer de confiance une foule de listes ; mais il eut bientôt établi une grande surveillance dans toutes les parties ; il trouva qu'une correspondance avec les échouans se faisait sous le couvert de M. Bernard, père de M^{me} Récamier : il fut aussitôt destitué, et courait risque d'être jugé et mis à mort. Sa fille accourut auprès du premier consul, et, sur ses sollicitations, le premier consul voulut bien faire grâce du procès ; mais il fut inébranlable sur le reste, et M^{me} Récamier, habituée à tout obtenir, ne prétendait à rien moins qu'à la réintégration de son père : telles étaient les mœurs du temps. Cette sévérité de la part du premier consul, fit jeter les hauts cris, on n'y était pas accoutumé ; M^{me} Réca-

mier et ses partisans, qui étaient fort nombreux, ne la lui pardonnèrent jamais.

Les fournisseurs et les faiseurs d'affaires étaient ceux surtout qui tenaient le plus au cœur du nouveau magistrat supérieur, qui appelait cette classe le fléau, la lèpre d'une nation. L'Empereur faisait l'observation que la France entière n'aurait pas suffi alors à ceux de Paris; qu'à son arrivée à la tête des affaires ils componaient une véritable puissance et qu'ils étaient des plus dangereux pour l'État, dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agents et de leur nombreuse clientèle. Au vrai, ils ne pouvaient, disait-il, jamais présenter que des sources empoisonnées et ruineuses, à la façon des juifs et des usuriers. Ils avaient déconsidéré le directoire, et ils prétendaient bien diriger aussi le consulat: on peut dire qu'ils componaient alors la tête de la société, qu'ils y tenaient le premier rang.

« Un des plus grands pas rétrogrades, disait l'Empereur, que je fis faire à la société, vers son état et ses mœurs passées, fut de faire rentrer tout ce faux lustre dans la foule; jamais je n'en voulus éléver aucun aux honneurs: de toutes les aristocraties, celle-là me semblait la pire. »

L'Empereur rend à Lebrun la justice de l'avoir affermi spécialement dans ce principe. « Ce parti m'en a toujours voulu depuis, disait Napoléon; mais ce qu'il m'a bien moins pardonné encore, c'est l'inquisition sévère que je faisais exercer dans leurs comptes vis-à-vis du gouvernement. »

L'Empereur disait avoir fait à ce sujet un usage admirable de son Conseil d'État: il nommait une commission de quatre ou cinq de ses membres,

gens intègres et capables ; ils lui faisaient leur rapport, et lui, premier consul ou Empereur, n'avait plus, s'il y avait lieu à poursuites, qu'à apposer au bas : *Renvoyé au grand juge pour faire exécuter les lois*. Arrivés à ce point, les impliqués venaient d'ordinaire à composition ; ils regorgeaient un, deux, trois, quatre millions, plutôt que de se laisser poursuivre. L'Empereur savait bien que tous ces faits étaient faussement représentés dans les cercles de la capitale, qu'ils lui créaient une foule d'ennemis, lui attiraient les reproches d'arbitraire et de tyrannie ; mais il acquittait un grand devoir vis-à-vis de la société en masse, et elle devait, pensait-il, lui tenir compte de pareilles mesures vis-à-vis ces sanguines publiques.

« Les hommes sont toujours les mêmes, disait Napoléon ; depuis Pharamond, les traitants se sont toujours conduits ainsi, et on en a toujours usé de même à leur égard ; mais à aucune époque de la monarchie, ils n'ont été attaqués avec des formes aussi légales, ni abordés avec autant d'énergie et de franchise que par moi. L'opinion des gens d'affaires eux-mêmes était bien différente de celle des salons ; ceux qui avaient de la moralité et de la droiture trouvaient même une nouvelle garantie dans cette extrême sévérité, et il s'en est vu une preuve bien remarquable au retour de l'île d'Elbe ; des maisons de Londres, d'Amsterdam, m'ont ouvert secrètement un crédit de quatre-vingts à cent millions, au simple taux de sept à huit pour cent. L'argent qu'elles déposaient au Trésor à Paris, net de tout, leur était payé par des rentes sur le grand livre, à cinquante ; elles étaient alors pour le public à cinquante-six ou cinquante-sept. »

Cette ressource, si utile pour les affaires, dans la crise où l'on se trouvait, et si satisfaisante, si flatteuse pour celui qui en était l'objet, prouve l'opinion véritable que l'on avait en Europe sur l'Empereur, et la confiance qu'il inspirait dans les affaires. Cette négociation, inconnue dans le temps, explique, ce qu'on ne comprit pas alors à Paris, les moyens financiers que l'Empereur se trouva posséder tout à coup à son retour.

L'Empereur jouissait d'une réputation singulière parmi tous les bureaucrates et les faiseurs de chiffres ; c'est qu'il s'y entendait réellement beaucoup lui-même. « Ce qui commença ma réputation, disait-il, fut que vérifiant la balance d'une année lors du consulat, je relevai une erreur de deux millions qui se trouvait au désavantage de la République. M. Dufresne, alors chef de la trésorerie, au demeurant parfaitement honnête, n'en voulait d'abord rien croire ; pourtant c'était une affaire de chiffres, il fallut bien en convenir. On fut plusieurs mois à la trésorerie à pouvoir découvrir l'erreur : elle se trouva enfin dans un compte du fournisseur Séguin, qui en convint aussitôt, sur la présentation des pièces, et restitua, disant qu'il s'était trompé. »

Une autre fois, Napoléon, visitant la solde de la garnison de Paris, marqua un article de soixante et quelque mille francs, affectés à un détachement qu'il assura n'avoir jamais été dans la capitale. Le ministre nota cet objet, comme par complaisance, intérieurement convaincu que l'Empereur se trompait ; c'était pourtant vrai, et la somme dut être rétablie¹.

1. La publication du *Mémorial* m'a fait recevoir de l'autorité

L'Empereur regardait comme de la plus haute importance la séparation du ministère des finances d'avec celui du Trésor : elle amenait la distinction des objets et créait un contrôle mutuel. Le ministre du Trésor était, sous un chef tel que lui (Napoléon), l'homme le plus important de l'Empire, disait-il, non pas comme ministre du Trésor, mais comme contrôleur général : toutes les ordonnances de l'Empire lui passaient sous les yeux ; il pouvait donc découvrir les vols et les abus de quelque part qu'ils vinssent, et les faire connaître en secret au souverain ; ce qui arrivait en effet journellement.

La *spécialité* était un autre point sur lequel il s'arrêtait avec complaisance, comme ayant été un des ressorts les plus heureux de son administration.

Parlant du *cadastral*, tel qu'il l'avait arrêté, il

la plus compétente (le ministre même du Trésor) la confirmation la plus positive de l'article ci-dessus. Voici les détails qui m'ont été adressés à ce sujet. Je les transcris littéralement.

“ Tous les dix jours (décadi) le directeur, ensuite ministre du Trésor, apportait au premier consul des états de la situation de toutes les parties de la finance ; ils formaient un volume de trente-cinq à quarante pages grand in-folio. C'étaient de nombreuses colonnes de chiffres, auxquelles dix commis avaient travaillé pendant plusieurs jours. Le premier consul les parcourant, s'arrêtait à divers articles, demandait des explications, en donnait lui-même ; c'était une chose merveilleuse que sa promptitude à démêler, dans ces lignes pressées, ce qui était vraiment important. Un jour, dans le cours de son travail, son doigt s'arrêta sur un article de soixante mille francs payés à un régiment. Il le fit remarquer au ministre et dit : « La somme a-t-elle été payée à Paris ? — Sans doute. — Les pièces bien vérifiées ? — Assurément. — Eh bien ! c'est une grande fraude, le détachement est à cent lieues d'ici : voyez dès aujourd'hui s'il y a du remède.

“ Je me fis rendre compte ; c'était une fraude hardie, commise à l'aide de formules imprimées, revêtues de signatures parfaitement imitées. »

disait qu'il eût pu être considéré à lui seul comme la véritable Constitution de l'Empire, c'est-à-dire la véritable garantie des propriétés et la certitude de l'indépendance de chacun ; car une fois établi et la législature ayant fixé l'impôt, chacun faisait aussitôt son propre compte et n'avait plus à craindre l'arbitraire de l'autorité ou celle des répartiteurs, qui est le point le plus sensible et le moyen le plus sûr pour forcer à la soumission. L'Empereur, durant cette conversation, a donné son opinion sur les talents et le caractère de MM. Gaudin, Mollien, Louis, ainsi que sur la plupart de ses autres ministres et conseillers d'Etat, et a terminé le sujet en concluant qu'il était venu à bout de créer une administration la plus pure et la plus énergique sans doute de l'Europe ; et qu'il en possédait tellement les détails lui-même, qu'il pensait qu'avec les moniteurs seuls, il serait en état de tracer d'ici l'histoire de toute l'administration financière de la France durant son règne.

Vendredi 1^{er} mars.

Aujourd'hui sont arrivés des bâtiments venant du Cap ; l'un d'eux était le *Wellesley*, de soixante-quatorze canons, qui portait dans sa cale un autre vaisseau démonté. Ils avaient été construits tous les deux dans l'Inde, en bois de teck, à trois quarts meilleur marché qu'en Angleterre. Ce bois est excellent et le vaisseau de nature à durer beaucoup plus longtemps que ceux d'Europe, mais jusqu'ici on se plaint qu'ils marchent moins bien ; toutefois c'est une révolution probable qui se prépare dans les matériaux et la construction de la marine anglaise.

Samedi 2.

La flotte de la Chine est arrivée ce matin ; plusieurs vaisseaux sont entrés successivement dans la journée, et beaucoup d'autres sont demeurés en vue : c'est la joie, la fête, la moisson de l'île. L'argent que laissent les passagers pendant leur courte relâche, fait une grande partie des revenus des habitants.

A cinq heures, l'Empereur est sorti dans le jardin, et est descendu à pied jusqu'à l'ouverture d'une gorge d'où l'on découvrait plusieurs vaisseaux faisant route à toutes voiles pour le mouillage. Le dernier bâtiment, venu du Cap, avait apporté un phaéton pour l'Empereur : il a voulu l'essayer ce soir, il y est monté avec le grand-maréchal et a fait un tour dans le parc ; il a trouvé cette espèce de voiture inutile ici et ridicule pour lui. Le soir, après dîner, l'Empereur se sentait fatigué, il se plaignait depuis plusieurs jours ; il s'est retiré de fort bonne heure.

Sur l'invasion en Angleterre. — Détails.

Dimanche 3.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures ; il faisait sa toilette et m'a dit que je voyais en lui un homme mort, bon à enterrer, que je devais en savoir quelque chose, qu'il avait dû m'éveiller souvent dans la nuit. Effectivement je l'avais entendu constamment tousser et éternuer ; il avait un rhume de cerveau des plus violents ; il l'avait pris hier au soir, en demeurant trop tard à l'humidité ; il se promettait bien, à l'avenir, d'être toujours

rentré à six heures. La toilette faite, il s'est mis à travailler un moment à l'anglais ; cela n'a pas été long, il était réellement accablé, tant il avait la tête prise. Il m'a dit de m'asseoir à côté de lui, et m'a fait bavarder plus de deux heures sur Londres, durant mon émigration. Un moment il a dit : « Ont-ils eu bien peur de mon invasion en Angleterre ? Quelle fut alors l'opinion générale à ce sujet ? — Sire, ai-je répondu, je ne saurais vous le dire, j'étais déjà repassé en France. Mais dans les salons de Paris, nous en faisions des gorges chaudes, et les Anglais qui s'y trouvaient faisaient comme nous ; nous racontions que chacun, jusqu'à Brunet même, s'en moquait, et que vous aviez fait mettre ce dernier en prison, pour avoir eu l'insolence de plaisanter dans ses rôles, avec des coquilles de noix surnageant dans une cuvette, ce qu'il appelait travailler aussi à sa petite flottille. — Eh bien, a repris l'Empereur, vous avez pu en rire à Paris, mais Pitt n'en riait pas dans Londres ; il eut bientôt mesuré toute l'étendue du danger ; aussi me jeta-t-il une coalition sur le dos au moment où je levais le bras pour frapper. Jamais l'oligarchie anglaise ne courut de plus grand péril.

« Je m'étais ménagé la possibilité du débarquement ; je possédais la meilleure armée qui fut jamais, celle d'Austerlitz, c'est tout dire. Quatre jours m'eussent suffi pour me trouver dans Londres ; je n'y serais point entré en conquérant, mais en libérateur : j'aurais renouvelé Guillaume III, mais avec plus de générosité et de désintéressement. La discipline de mon armée eût été parfaite, elle se fût conduite dans Londres comme si elle eût été encore dans Paris : point de sacri-

fices, pas même de contributions exigées des Anglais ; nous ne leur eussions pas présenté des vainqueurs, mais des frères qui venaient les rendre à la liberté, à leurs droits. Je leur eusse dit de s'assembler, de travailler eux-mêmes à leur régénération ; qu'ils étaient nos aînés en fait de législation politique ; que nous ne voulions y être pour rien, autrement que pour jouir de leur bonheur et de leur prospérité ; et j'eusse été strictement de bonne foi. Aussi, quelques mois ne se seraient pas écoulés, que ces deux nations, si violemment ennemis, n'eussent plus composé que des peuples identifiés désormais par leurs principes, leurs maximes, leurs intérêts ; et je serais parti de là pour opérer, du Midi au Nord, sous les couleurs républicaines (j'étais alors premier consul), la régénération européenne, que plus tard j'ai été sur le point d'opérer du Nord au Midi, sous les formes monarchiques. Et ces deux systèmes pouvaient être également bons, puisqu'ils tendaient tous deux au même but, et se seraient tous deux opérés avec fermeté, modération et bonne foi. Que de maux qui nous sont connus, que de maux que nous ne connaissons pas encore, eussent été épargnés à cette pauvre Europe ! Jamais projet, plus large dans les intérêts de la civilisation, ne fut conçu avec des intentions plus généreuses, et n'approcha davantage de son exécution. Et, chose bien remarquable, les obstacles qui m'ont fait échouer ne sont point venus des hommes ; ils sont tous venus des éléments : dans le Midi, c'est la mer qui m'a perdu ; et c'est l'incendie de Moscou, les glaces de l'hiver, qui m'ont perdu dans le Nord ; ainsi, l'eau, l'air et le feu, toute la nature, et rien que la

nature, voilà quels ont été les ennemis d'une régénération universelle, commandée par la nature même ! Les problèmes de la Providence sont insolubles ! »

Après quelques instants de silence, l'Empereur en est revenu à développer son invasion : « On croyait, a-t-il dit, que mon invasion n'était qu'une vaine menace, parce qu'on ne voyait aucun moyen raisonnable de la tenter ; mais je m'y étais pris de loin, j'opérais sans être aperçu ; j'avais dispersé tous nos vaisseaux, les Anglais étaient obligés de courir après sur les divers points du globe ; les nôtres pourtant n'avaient d'autre but que de revenir, à l'improviste et tout à la fois, se réunir en masse sur nos côtes. Je devais avoir soixante-dix ou quatre-vingts vaisseaux français ou espagnols dans la Manche : j'avais calculé que j'en demeurerais maître pendant deux mois ; j'avais trois ou quatre mille petits bâtiments qui n'attendaient que le signal ; mes cent mille hommes faisaient chaque jour la manœuvre de l'embarquement et du débarquement, comme tout autre temps de leur exercice ; ils étaient pleins d'ardeur et de bonne volonté, l'entreprise était très populaire parmi les Français, et nous étions appelés par les vœux d'une grande partie des Anglais. Mon débarquement opéré, je ne devais calculer que sur une seule bataille rangée ; l'issue n'en pouvait être douteuse ; et la victoire nous plaçait dans Londres ; car le local du pays n'admettait point de guerre de chicane ; ma conduite morale eût fait le reste. Le peuple anglais gémissait sous le joug de l'oligarchie ; dès qu'il eût va son orgueil ménagé, il eût été tout aussitôt à nous ; nous n'eussions plus été pour lui

que des alliés venus pour le délivrer. Nous nous présentions avec les mots magiques de liberté et d'égalité, etc. »

Et après être revenu encore à une foule de petits détails d'exécution tous admirables, et avoir fait remarquer à combien peu il avait tenu que le tout ne s'exécutât, il s'est interrompu assez brusquement, disant : « Mais sortons, allons faire un tour ».

Et nous avons été nous promener dans le jardin. Le temps, qui avait été pluvieux depuis trois jours, s'était remis tout à fait au beau. Cependant l'Empereur, se rappelant sa résolution d'être rentré à six heures, a demandé tout de suite la calèche, pour être revenu de bonne heure. Mon fils a suivi à cheval ; c'était la première fois qu'il jouissait d'une telle faveur ; il s'est fort bien acquitté de son début : l'Empereur l'en a complimenté.

L'Empereur, continuant d'être souffrant, s'est retiré encore de fort bonne heure.

TABLE

DES SOMMAIRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME

| | |
|--|-------|
| Notice biographique sur l'auteur du <i>Mémorial de Sainte-Hélène</i> | v |
| Adieux de M. le comte de Las Cases aux électeurs de l'arrondissement de Saint-Denis..... | xiii |
| Napoléon, Alexandre, César..... | xx |
| Préface..... | xxiii |
| Avant-propos des éditeurs | xxv |
| Préambule | xxvii |

CHAPITRE PREMIER

ABDICTION DE L'EMPEREUR ET SON DÉPART DE FRANCE.

Juin 1815.

| | |
|--|---|
| 20. Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo.... | 1 |
| 21. Abdication | 2 |
| 22. Députation de la chambre des pairs. — Caulincourt, — Fouché..... | 4 |
| 23 et 24. Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur. | 4 |
| 25 et 26. L'Empereur quitte l'Élysée..... | 5 |
| 27 et 28. Le ministre de la marine vient à la Malmaison.. | 6 |
| 29 et ¹ 39. Le gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. — Napoléon quitte la Malmaison. — Il part pour Rochefort.... | 7 |

TABLE

Juillet 1815.

| | |
|--|----|
| 1 et 2. Notre route d'Orléans à Jarnac..... | 10 |
| 3. Aventure à Saintes..... | 11 |
| 4. Arrivée à Rochefort..... | 13 |
| 5, 6 et 7. Calme de l'Empereur..... | 14 |
| 8. Embarquement de l'Empereur..... | 15 |
| 9. L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix..... | 15 |
| 10. Première entrevue à bord du <i>Bellérophon</i> | 15 |
| 11. L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.. | 17 |
| 12. L'Empereur à l'île d'Aix | 17 |
| 13. Appareillage des chasse-marées..... | 17 |
| 14. Seconde entrevue à bord du <i>Bellérophon</i> . — Lettre de Napoléon au prince régent..... | 17 |
| 15. L'Empereur à bord du <i>Bellérophon</i> | 22 |
| 16, au 19. L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. — Ap- pareillage pour l'Angleterre. — L'Empereur com- mande l'exercice aux soldats anglais..... | 23 |
| 20 au 22. Influence de l'Empereur sur les Anglais du <i>Bel- lérophon</i> . — Résumé de l'Empereur..... | 25 |
| 23. Ouessant. — Côtes d'Angleterre..... | 30 |
| 24. Mouillage à Torbay..... | 30 |
| 25. Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.... | 31 |
| 26. Mouillage à Plymouth. — Séjour, etc..... | 32 |
| 27 et 28. Amiral Keith. — Acclamations des Anglais dans la rade de Plymouth à la vue de l'Empereur..... | 35 |
| 29 et 30. Décision ministérielle à notre égard. — Anxié- tés, etc..... | 37 |
| 31. Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur..... | 40 |

Août 1815.

| | |
|--|----|
| 1. L'Empereur me demande si je le suivrai à Sainte- Hélène | 40 |
| 2 et 3. Paroles remarquables de l'Empereur..... | 43 |
| 4. Appareillage de Plymouth. — Croisière dans la Manche, etc. — Protestation..... | 46 |
| 5. Marques de confiance que me donne l'Empereur..... | 48 |
| 6. Mouillage à Start-Point. — Personnes qui accompa- gnent l'Empereur..... | 49 |

| | |
|--|----|
| 7. Conversation avec lord Keith. — Visite des effets de l'Empereur. — L'Empereur quitte le <i>Bellerophon</i> . — Séparation. — Appareillage pour Sainte-Hélène. | 53 |
| 8 et 9. Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du <i>Northumberland</i> | 58 |
| 10. Nous perdons la terre de vue. — Réflexions. — Plaidoyers contre les ministres anglais | 60 |
| 11 au 14. Détails et habitudes de l'Empereur à bord... | 71 |
| 15. Faveur bizarre de la fortune..... | 74 |
| 16 au 21. Navigation. — Uniformité. — Occupations. — Sur la famille de l'Empereur. — Son origine. — Anecdotes..... | 75 |
| 22 au 26. Madère, etc. — Vent très fort. — Jeu d'échecs. | 89 |
| 27 au 31. Canaries. — Passage du Tropique. — Un homme à la mer. — Enfance de l'Empereur. — Détails. — Napoléon à Brienne. — Pichegru. — Napoléon à l'école militaire de Paris. — Dans l'artillerie. — Ses sociétés. — Napoléon au commencement de la Révolution..... | 91 |

Septembre 1815.

| | |
|---|-----|
| 1 au 6. Iles du Cap Vert. — Navigation. — Détails, etc. — Napoléon au siège de Toulon. Commencements de Duroc, de Junot. — Querelles avec des représentants du peuple. — Querelles avec Aubry. — Anecdotes sur vendémiaire. — Napoléon général de l'armée d'Italie. — Pureté d'administration. — Désintéressement. — Pourquoi <i>Petit Caporal</i> ? — Différence du système du directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie..... | 108 |
| 7 au 9. Uniformité. — Ennui. — L'Empereur se décide à écrire ses Mémoires..... | 137 |
| 10 au 13. — Vents alizés. — La Ligne..... | 138 |
| 14 au 18. Orage. — Libelles contre l'Empereur. — Leur examen. — Considérations générales..... | 139 |
| 19 au 22. Emploi de nos journées..... | 150 |
| 23 au 25. Phénomène du hasard. — Passage de la Ligne. Baptême..... | 152 |
| 26 au 30. Prise d'un requin. — Examen de l' <i>Anti-Gallien</i> . — Ouvrages du général Wilson. — Pestiférés de Jaffa. — Traits de la campagne d'Egypte. — | |

TABLE

| | |
|--|-----|
| Esprit de l'armée d'Égypte. — Berthier. — Railleurs des soldats. — Dromadaires. — Mort de Kléber. — Jeune Arabe. — Pililpeaux et Napoléon. — Singularités. — A quoi tiennent les destinées. — Caffarelli ; son attachement pour Napoléon. — Réputation de l'armée française en Orient. — Napoléon quittant l'Égypte pour aller gouverner la France. — Expédition des Anglais. — Kléber et Desaix | 153 |
|--|-----|

Octobre 1815.

| | |
|---|-----|
| 1 et 2. Nature des dictées de l'Empereur..... | 187 |
| 3 au 7. Singulière bizarrerie du hasard..... | 189 |
| 8 au 13. Murmures contre l'amiral. — Examen d'un nouvel ouvrage. — Réfutations. — Réflexions..... | 189 |
| 14. Vue de Sainte-Hélène..... | 194 |
| 15. Arrivée à Sainte-Hélène..... | 194 |

CHAPITRE II

SÉJOUR A BRIARS

| | |
|--|-----|
| 16. Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène..... | 196 |
| 17. L'Empereur se fixe à Briars. — Description. — Situation misérable..... | 197 |
| 18. Description de Briars. — Son jardin. — Rencontre des petites demoiselles de la maison..... | 200 |
| 19 et 20. Sur la jeunesse française. — L'Empereur visite la maison voisine. — Naïvetés..... | 201 |
| 21. L'amiral vient voir l'Empereur..... | 204 |
| 22 au 24. Horreurs et misères de notre exil. — Indignation de l'Empereur. — Note envoyée au gouvernement anglais..... | 204 |
| 25 au 27. Vie de Briars, etc. — Nécessaire d'Austerlitz. — Grand nécessaire de l'Empereur. — Son contenu. — Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuilleries..... | 209 |
| 28 au 31. L'Empereur commence la campagne d'Égypte avec le grand-maréchal. — Anecdotes sur brumaire, etc. — Lettre du comte de Lille. — La belle duchesse de Guiche..... | 214 |

Novembre 1815.

| | |
|---|-----|
| 1 au 4. Emploi des journées. — Conseil d'Etat ; scène grave ; dissolution du Corps législatif en 1813. — Sénat | 221 |
| 5. Paroles vives. — Circonstances caractéristiques..... | 236 |
| 6. Sur les généraux de l'armée d'Italie. — Armée des anciens. — Gengiskan, etc. — Invasions modernes. — Caractère des conquérants..... | 237 |
| 7. Idées, projets, insinuations politiques, etc. | 242 |
| 8. Contrariétés. — Réflexions morales..... | 243 |
| 9. L'Empereur fait renvoyer les chevaux..... | 247 |
| 10. Respect au fardeau..... | 249 |
| 11 au 13. Conversations de minuit, au clair de lune, etc. — Les deux impératrices. — Mariage de Marie-Louise. — Sa maison. — Duchesse de Montebello. — M ^{me} de Montesquiou. — Institut de Meudon. — Sentiments de la maison d'Autriche pour Napoléon. — Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe..... | 249 |
| 14. Petits détails intérieurs, etc. — Réflexions..... | 263 |
| 15. Détails très privés, etc., etc. — Rapprochements bien bizarres..... | 266 |
| 16. Sur le faubourg Saint-Germain, etc. — L'Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. — Paroles caractéristiques | 269 |
| 17. Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc. — Projet d'adresse | 275 |
| 18. Idée de l'Empereur de se réserver la Corse. — Opinion sur Robespierre. — Idées sur l'opinion publique. — Intention expiatoire de l'Empereur sur les victimes de la révolution..... | 278 |
| 19. Cascade de Briars..... | 283 |
| 20. Première et seule excursion durant le séjour à Briars. — Bal de l'amiral..... | 284 |
| 21 au 24. Ma conduite durant l'île d'Elbe..... | 286 |
| 25. Tempérament de l'Empereur. — Courses. — Système de médecine..... | 295 |
| 26 au 28. Vie de Briars, etc. — Ma première visite à Longwood. — Machine infernale, son historique.... | 298 |
| 29 et 30. Conspiration de Georges, Pichegru, etc. — | |

TABLE

| | |
|---|-----|
| Affaire du duc d'Enghien. — Esclave 1obie. — Réflexions caractéristiques de Napoléon..... | 303 |
|---|-----|

Décembre 1815.

| | |
|---|-----|
| 1 au 3. Origine des guides. — Autre danger de Napoléon. — Un gros officier allemand. — Un chien... | 310 |
| 4 et 5. Guerre. — Principes. — Application. — Paroles sur divers généraux..... | 313 |
| 6. Situation des princes d'Espagne à Valencey. — Le pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc | 317 |
| 7. Sur la <i>Nouvelle Héloïse</i> et sur l'amour. — Contrariétés. | 319 |
| 8 et 9. Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — État de la France. — Mémoire justificatif de Nev | 322 |

CHAPITRE III

ÉTABLISSEMENT A LONGWOOD.

| | |
|---|-----|
| 10. Translation à Longwood — Description de la route. — Prise de possession. — Premier bain | 328 |
| 11 au 14. Description de Longwood, etc. — Détails des appartements; | 332 |
| 15 et 16. Régularisation de la maison de l'Empereur. — Situation morale des captifs entre eux, etc. — Quelques nuances du caractère de l'Empereur. — Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. — Réfutation..... | 336 |
| 17. Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit changé, etc. | 346 |
| 18 et 19. Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style avec les deux impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré..... | 348 |
| 20 au 23. Première tournée de l'Empereur à cheval. — Dureté des instructions ministérielles à son égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles de l'Empereur. — Réponses brutales | 357 |
| 24. Mépris de l'Empereur pour la popularité; ses motifs, ses arguments, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud..... | 361 |

TABLE

539

| | |
|--|-----|
| 25. L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. — Cosaques. — <i>Jérusalem délivrée</i> | 365 |
| 26. Ma conversation avec un Anglais..... | 367 |
| 27 et 28. Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais. — Ressources des émigrés, etc..... | 370 |
| 29. Excursion difficile. — Premier essai de notre vallée. — Marais perfide. — Moments caractéristiques. — Anglais désabusés. — Poison de Mithridate. | 376 |
| 30. L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'amiral. — Nouveaux arrangements. — Le Polonais Piontkowski..... | 382 |
| 31. Sous-gouverneur Skelton..... | 384 |

Janvier 1818.

| | |
|---|-----|
| 1 au 3. Premier de l'an. — Fusils de chasse. — Famille du gouverneur Wilks..... | 385 |
| 4 au 8. Vie de Longwood. — Course à cheval de l'Empereur. — Notre nymphe. — Sobriquets. — Des îles ; de leur défense. — Grandes forteresses. — Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme..... | 388 |
| 9. L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'amiral..... | 395 |
| 10. Chambre de Marchand. — Linge, vêtements de l'Empereur, manteau de Marengo. — Eperons de Champaubert..... | 399 |
| 11. Amiral Taylor..... | 402 |
| 12 au 14. L'Empereur couché en joue. — Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique..... | 403 |
| 15. Sur l'histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. — Détails..... | 407 |
| 16. L'Empereur se décide à apprendre l'anglais..... | 411 |
| 17. Première leçon d'anglais..... | 412 |
| 18 au 20. Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — <i>Delphine</i> , de M ^{me} de Staél. — MM. Necker, Calonne..... | 414 |
| 21. Mon nouveau logement, etc. — Description. — Visite matinale..... | 420 |
| 22 au 26. Lectures de l'Empereur. — M ^{me} de Sévigné. | |

| | |
|--|-----|
| — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — | 422 |
| Rollin. — Vely. — Garnier | |
| 27. Difficulté vaincue. — Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. — Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. — Le jeune Guibert. — Corbineau. — Maréchal Lannes. — Bessières. — Duroc. | 426 |
| 28. Etude de l'anglais. — Détails. — Réflexions. — Promenade à cheval. — Cheval embourré; autres traits caractéristiques | 435 |

CHAPITRE IV

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Treize vendémiaire.

| | |
|---|-----|
| Constitution de l'an III | 443 |
| Lois additionnelles à la constitution | 447 |
| Les lois additionnelles sont rejetées par les sections de Paris | 448 |
| Résistance armée des sections de Paris | 449 |
| Menou est destitué du commandement de l'armée de l'intérieur | 451 |
| Dispositions d'attaque et de défense des Tuileries | 454 |
| Combat du 13 vendémiaire | 456 |
| Le 14 vendémiaire | 458 |
| Napoléon commande en chef l'armée de l'intérieur | 459 |
| Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Italie | 461 |

Bataille de Montenotte.

| | |
|--|-----|
| Plan de campagne pour entrer en Italie, en tournant les Alpes | 462 |
| Etat des deux armées | 464 |
| Napoléon arrive à Nice | 466 |
| Bataille de Montenotte, 11 avril | 468 |
| Bataille de Millésimo, 14 avril | 470 |
| Combat de Dego, 15 avril | 472 |
| Combat de Saint-Michel. Bataille de Mondovi, 20 et 22 avril | 474 |
| Prise de Cherasque, 25 avril | 476 |
| Armistice de Cherasque, 28 avril | 477 |
| Le colonel aide de camp Murat traverse le Piémont, et porte à Paris la nouvelle des victoires de l'armée | 482 |

Fragments du chapitre III.

| | |
|--|-----|
| Raisons pour rester sur la ligne du Tessin | 484 |
| Raisons pour prendre la ligne de l'Adige | 486 |
| Topographie de l'Italie | 488 |
| Vallée du Pô | 488 |

Février 1816.

| | |
|---|-----|
| 1. Eloge de Sainte-Hélène par l'Empereur. — Petites ressources de l'île | 490 |
| 2. Première saignée de mon fils. — L'Empereur me donne un cheval | 493 |
| 3 au 6. Progrès de l'Empereur dans l'anglais | 494 |
| 7 et 8. L'Empereur apprend la mort de Murat | 495 |
| 9. Porlier, Ferdinand. — Tableaux de l'Atlas | 499 |
| 10. Sur l'Égypte. — Ancien projet sur le Nil | 502 |
| 11. Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. — Caricatures | 503 |
| 12. Longue course à pied de l'Empereur | 506 |
| 13 au 16. Mauvaise température de Sainte-Hélène. — Observation importante sur l'esprit de ce journal | 507 |
| 17. Politique de l'Empereur sur les affaires de France | 508 |
| 18 et 19. Peinture du bonheur domestique par l'Empereur. — Deux demoiselles de l'île | 511 |
| 20. Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe. — Prédilection des Barbaresques pour Napoléon | 513 |
| 21 au 23. Piontowski. — Caricature | 514 |
| 24. Retour de l'île d'Elbe. — Détails | 516 |
| 23 au 28. Compagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poètes. — Tragédies modernes. — <i>Hector</i> . — <i>Les Etats de Blois</i> . — <i>Talma</i> | 516 |
| 29. Les faiseurs d'affaires dans la révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour. — Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des finances, du trésor. — Cadastre | 522 |

Mars 1816.

| | |
|---|-----|
| 1 au 3. Sur l'invasion en Angleterre. — Détails | 527 |
|---|-----|



11

2000



18384

Mémoires

sous

tagé sa captivité. Édition nouvelle, avec introduction, notes et appendices par Désiré LACROIX, 5 vol. in-18 jésus.

Histoire des Montagnards, par Alphonse ESQUIROS. Nouvelle édition illustrée d'un grand nombre de gravures et portraits. 1 vol. in-18 jésus.

Mémoires politiques et militaires du Général Doppel, avec des notes et des éclaircissements historiques. Édition nouvelle revue et annotée par Désiré LACROIX. 1 volume in-18 jésus.

Mémoires de Mme la Duchesse d'ABRANTÉS. 10 volumes in-18 jésus.

Histoire des Salons de Paris, par Mme la duchesse d'ABRANTÉS, 4 volumes in-18 jésus.

Mémoires du Duc de Rovigo, pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon. Édition nouvelle, refondue et annotée par M. Désiré LACROIX, 5 volumes in-18 jésus.

Mémoires de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Édition nouvelle, avec introduction et Notes, par M. Désiré LACROIX. 5 volumes in-18 jésus.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de LAS CASES, 4 volumes in-18.

Napoléon en exil, complément du Mémorial de Sainte-Hélène, relation contenant les opinions et les réflexions de Napoléon, recueillies par le docteur BARRY E. O'MEARA. 2 volumes in-18.

Derniers moments de Napoléon, par le Docteur ANTOU MARC. Édition nouvelle, annotée par M. Désiré LACROIX. 2 vol. in-18, ornés de gravures.

Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon I^e, sa famille et sa Cour. 4 volumes in-18 jésus.

Mémoires de Mme Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa Cour. Édition annotée et illustrée de 32 vues et portraits. 2 vol. in-18 brochés.

Histoire de Napoléon, par Désiré LACROIX. 1 fort vol. in-18 de 700 pages, richement illustré d'après des dessins de RAVET, Horace VERNET, etc.

Roi de Rome et Duc de Reichstadt (1811-1822), par Désiré LACROIX, portraits, gravures et autographes. Un volume in-18.

Les Maréchaux de Napoléon, faisant suite au Mémorial de Sainte-Hélène, par Désiré LACROIX, 1 vol. grand in-18, illustré de 54 portraits et batailles.

Mémoires du Général Rapp, aide de camp de Napoléon, écrits par lui-même. Édition illustrée. Un volume in-18.

Mémoires militaires du Baron Sérurier, colonel d'artillerie légère, mis en ordre et rédigé, par LE MIÈRE DE CORVEY. 1 vol. in-18.

La Vie Militaire sous le 1^{er} Empire, par Elzéar BLAISE. Un volume in-18, illustré.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, p. P.-M. DESMAREST. 1 v. in-18.

Lettres de Napoléon à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa famille. 1 vol. in-18, illustré de gravures et portraits.

Histoire de la Guerre par les combattants, par P. GINisty et le capitaine M. GAGNEUR. TOME I^{er} : Les débuts de la guerre. — L'entrée en Alsace. — La lutte en Belgique. — Le Repli. — La Bataille de la Marne. — Le Grand Couronné. — Troyes. — La Course à la mer. — La création du Front. — Les batailles d'Ypres, d'Alsace, d'Artois, de Champagne, des Ruprages.

Ourrage honoré d'une souscription du Ministère des Affaires Etrangères.

1 volume in-18, de 560 pages.

— TOME II : Le Front été 1915. — La Bataille d'Artois, septembre 1915. — La Bataille de Champagne, septembre 1915. — Expédition des Dardanelles. — La Campagne d'hiver 1915-1916. 1 volume in-18, 354 pages.

La Guerre à Paris, par HENRI GALLI. Député de Paris — L'avant-guerre. — L'Allemagne déclare la guerre. — Socialisme et Panzer-manière. — Paris au régime de guerre. — Arras Charleroi. — Défendra-t-on Paris ? — Formation de l'Armée de Paris. — La bataille engagée. — Bataille de l'Ours. — La Victoire. — Le Gouvernement de Paris. — Réforme du Gouvernement. — Les œuvres de guerre. — L'ordre à Paris. 1 volume in-8°, 460 pages. Broché. Prix